

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

TOME I

Antiquité et Moyen Age

DU MÊME AUTEUR

Guelfes et Gibelins (Collection *Lovanium*). 2 vol. in-16,
240 et 236 pages. Vromant, éditeur, Bruxelles-Paris, 1922.
Chaque volume, 7 frs.

Tome I : *La Lutte du Sacerdoce et de l'Empire (1152-1250)*.

Tome II : *La Diplomatie Pontificale à l'époque de la Domination
française (1236-1378)*.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

Espagnols, Gueux et Français (Collection *Lovanium*).

EN PRÉPARATION

Histoire politique de l'Eglise.

Tome I : *Des Carolingiens aux Croisades (715-1096)*.

INTRODUCTION

Résumer en quelques centaines de pages l'Histoire de l'Eglise est un travail délicat ; nous ne l'avons entrepris que dans l'espoir de rendre service aux étudiants ecclésiastiques.

Avant tout, nous avons recherché la clarté, la précision et la concision. Aussi, avons-nous laissé tomber les détails secondaires ; par contre, il nous a paru qu'il fallait donner une place de choix à l'exposé des querelles théologiques et au développement des institutions chrétiennes. D'où l'importance accordée à certaines périodes décisives de l'histoire du dogme. Nous souscrivons entièrement à cet avis d'un juge compétent : « Quelque soit l'intérêt qui s'attache aux II^e et III^e siècles, où tant de saintes passions bouillonnent, où s'enchevêtrent de si fécondes idées, il faut pourtant avouer que, pour qui veut avoir du christianisme une vue d'ensemble, la période de cent vingt-cinq ans qui s'étend du concile de Nicée au concile de Chalcédoine (325-451) présente encore plus d'importance, et qu'on s'exposerait à des erreurs plus graves si on n'en connaissait pas l'esprit. Alors s'explicitent au milieu d'incroyables luttes doctrinales, alors se fixent en formules authentiques ces grands dogmes trinitaires et christologiques qui ont défini jusqu'à nos jours la croyance du christianisme catholique. »

A l'aide de cartes, nous avons suppléé faiblement à l'absence regrettable d'un Atlas d'histoire ecclésiastique. En ce qui concerne la bibliographie, nous nous sommes montrés assez sobre ; passant sous silence nombre d'ouvrages vieilliss, nous avons préféré nous en tenir aux travaux les plus utiles et les plus récents groupés sous quelques titres.

En terminant, je tiens à remercier vivement M. le Cha-

noine A. Leman, professeur d'histoire ecclésiastique aux Facultés catholiques de Lille, qui, après avoir revu tout ce travail, m'a conseillé mainte correction utile ; je ne m'étonne pas qu'une voix très autorisée ait pu dire qu'on l'appréciait « non seulement pour sa science, mais aussi pour sa bonne grâce et son inépuisable complaisance ».

Nous saurons gré à tous ceux qui voudront bien nous communiquer leurs observations pour le plus grand profit des jeunes clercs, prémices de l'Eglise notre Mère.

Abbaye Saint-Paul, Wisques (P.-de-C.)

En la fête de la Chaire de Saint-Pierre, ce 22 février 1926.

Dom CHARLES POULET.

27518
DOM CH. POULET

MOINE BÉNÉDICTIN DE LA CONGRÉGATION DE SOLESMES

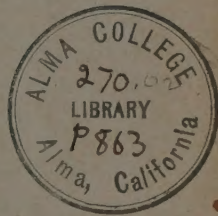
HISTOIRE DE L'ÉGLISE

PRÉFACE DU RÉVÉRENDISSIME DOM F. CABROL

ABBÉ DE FARNBOROUGH

TOME I

Antiquité et Moyen Age



GABRIEL BEAUCHESNE, ÉDITEUR
A PARIS, RUE DE RENNES, 117

MCMXXVI

2597

Nihil obstat

Ex Abbatia S. Pauli de Wiciaco

In festo S. Mauri, abbatis, 15 januarii 1926.

÷ fr. Joannes de Puniet, abbas.

Nihil obstat

Y. DE LA BRIÈRE.

Lutetiae Parisiorum.

Die XII Julii Anno Domini MCMXXVI.

IMPRIMATUR

G. COURT.

Lutetiae Parisiorum.

Die 6^a Augusti 1926.

Romanae Ecclesiae

propter potentio rem principalitatem

« L'histoire, c'est le tissu vivant des faits, tissu dans lequel les pensées et les actions des hommes et de Dieu s'unissent, s'enchevêtrent, semblent parfois se confondre, se traverser, s'empêcher tour à tour, toujours avec cet effet final, de composer cet admirable plan providentiel où domine en toute souveraineté et se manifeste en toute évidence l'amour de Dieu pour les hommes. »

(Mgr. RATTI).

PRÉFACE

Il ne faudrait pas dire à la vue de ce Manuel : encore un ! Nous en avons déjà en France un certain nombre, il faut l'avouer. Mais, parmi ceux qui comptent, celui de Funk-Hlemmer est déjà ancien ; celui d'Albers-Hedde commence aussi à dater. Enfin, l'un et l'autre, à la vérité très bien traduits et adaptés, nous viennent de l'étranger. Celui que nous avons le plaisir de présenter aujourd'hui au public français, est au contraire bien français, c'est un premier avantage.

Ce n'en serait qu'un assez léger, si ce nouveau manuel n'était français aussi par la clarté, l'ordre, la bonne disposition et l'équilibre des parties, en même temps que par la sobriété et la clarté de l'exposition. Il est court, il sera facile, et c'est aujourd'hui ce que réclament nos étudiants de séminaire, absorbés par la philosophie, le dogme, la morale, la liturgie, le droit canon, la mystique, peut-être en oubliè-je. Ici leur faut en quelques heures par semaine parcourir l'histoire de l'Eglise depuis saint Pierre jusqu'à Pie XI, soit vingt siècles. On comprend qu'un historien qui voudrait s'arrêter aux détails serait perdu.

Cette concision est aussi réclamée par tous les hommes cultivés qui, en quelques heures veulent savoir l'essentiel de l'histoire de l'Eglise, et tous les érudits qui ont quelque recherche pressée à faire, d'un nom ou d'une date.

Tous ceux là feront bien de faire une place — oh ! combien petite ! deux volumes in-8 d'environ 450 pages chacun — au nouveau manuel. Ils ne me reprocheront pas, j'en suis sûr, de le leur avoir recommandé.

L'auteur ne pouvait pas sous ces modestes proportions ne

pas écarter l'accessoire. Il a su garder l'essentiel, sans rien sacrifier d'important au besoin d'être court.

Son HISTOIRE DE L'ÉGLISE est divisée par siècles. Au premier aspect, cette disposition paraît un peu routinière ; mais du point de vue pédagogique, c'est la plus facile, et du reste les grandes divisions par époques qui sont bien établies viennent corriger ce que l'autre a d'un peu factice.

Une place assez considérable est faite aux discussions théologiques et à l'histoire des institutions. Il faut approuver aussi, car on ne doit pas oublier, qu'en dehors de l'importance de ces questions, l'ouvrage s'adresse surtout à des étudiants en théologie et que le souci de l'auteur à traiter ce point avec quelque étendue, permettra à ses lecteurs de mieux comprendre l'importance de leurs thèses dogmatiques et de les situer dans le temps.

Une disposition qui me paraît assez nouvelle aussi, ce sont les chapitres intitulés, après chaque période, Textes et documents ; c'est un ensemble de textes courts mais bien choisis, que le professeur pourra du reste facilement compléter, et qui mettent le lecteur en contact avec les sources mêmes et les documents sur lesquels s'édifie l'histoire.

La bibliographie est bonne et assez au courant. Là encore l'auteur évite de s'encombrer et de nous encombrer. Il n'a pris que le principal.

Enfin, sans avoir la prétention de dire tout ce qu'il y a de bon dans ces deux volumes, je signalerai le caractère vraiment personnel de certains chapitres qui prouvent que l'auteur est familiarisé par un long usage avec l'histoire ecclésiastique, et que des années d'enseignement lui ont permis de savoir ce que réclament des esprits encore au début des études historiques. Une heureuse disposition typographique attire, à chaque page, soit par les titres, soit par les mots en caractères gras, ce qui doit fixer l'attention d'un lecteur distrait.

Souhaitons donc que ce volume se répande, et qu'au dehors de nos cercles d'étudiants ecclésiastiques, il atteigne un grand nombre de laïques catholiques ou non, qui ont un grand besoin de savoir ce que fut l'Eglise à travers les siècles. Ne dirait-on pas à la façon dont certains apologistes

mêmes traitent l'histoire de l'Eglise, qu'elle se présente en parente pauvre dont il faut cacher les haillons et la misère sous un manteau ? Qu'il y ait eu des abus et des scandales dans l'Eglise à travers les siècles, qui le nie ? Mais ce qu'il faut savoir proclamer hautement, c'est qu'aucune autre institution, aucune société, et de bien loin, n'a rendu au monde autant de services, aucune n'a fait autant pour corriger les hommes de leurs vices, les rapprocher de Dieu et les sanctifier. Si bien que toute histoire de l'Eglise si objective qu'elle soit, finira toujours, si elle est impartiale, par démontrer que l'Eglise, comme nous le disons au Credo, est une, sainte, catholique et apostolique.

C'est, je crois, le fruit que l'on retirera de la lecture et de l'étude de ces deux volumes, et n'est-ce pas ce qu'a voulu l'auteur ?

FARNBOROUGH.

En la fête de Saint Marc l'Evangéliste, 25 avril 1926.

F. CABROL.

DIVISIONS GÉNÉRALES DU PREMIER VOLUME

PREMIÈRE PARTIE. — **L'Antiquité**

PREMIÈRE PÉRIODE. — La primitive Eglise.

DEUXIÈME PÉRIODE. — L'Empire païen : Du rescrit de Trajan à l'édit de Milan (111-313).

TROISIÈME PÉRIODE. — L'Empire chrétien : De la conversion de Constantin à celle de Clovis (313-496).

DEUXIÈME PARTIE. — **Le Moyen Age**

PREMIÈRE PÉRIODE. — L'Epoque mérovingienne (496-714).

DEUXIÈME PÉRIODE. — L'Epoque carolingienne (714-887).

TROISIÈME PÉRIODE. — L'Epoque féodale (Xe-XIe siècles).

QUATRIÈME PÉRIODE. — La Chrétienté (XIIe-XIIIe siècles).

ABRÉVIATIONS

Can : *Canoniste contemporain.*

Cor : *Correspondant.*

C V : *Corpus Scriptorum ecclesiasticorum, Vienne.*

Mansi : *Sanctorum conciliorum amplissima collectio.*

P G : *Patrologie grecque, de J.-P. MIGNE.*

P L : *Patrologie latine, de J.-P. MIGNE.*

Nota. — Quand le livre est édité à Paris, nous omettons le nom du lieu.

PREMIÈRE PARTIE

L'Antiquité

PREMIÈRE PÉRIODE

La Primitive Eglise

CHAPITRE PREMIER

L'ECLOSION DU CHRISTIANISME : L'EVANGELISATION DES JUIFS PALESTINIENS

I. Le milieu : le judaïsme palestinien. — Le christianisme fut d'abord prêché en Judée, puis dans l'empire romain qui comprenait tout le monde civilisé ramassé autour du bassin Méditerranéen.

La Palestine n'est qu'un couloir entre l'Afrique du Nord et l'Asie ; mais cette situation en faisait l'objet de toutes les convoitises. Aussi fut-elle longtemps tiraillée entre l'alliance égyptienne du midi et l'alliance assyrienne du nord ; existence inquiète, gardée toutefois par Yahvé. En 590, survient la dernière grande catastrophe : les Juifs sont emmenés en captivité par les Assyriens et les Chaldéens. Les Perses apparurent comme les sauveurs d'Israël : après s'être

Le monde juif. — I. GÉNÉRALITÉS. — E. BEURLIER, *Le monde juif au temps de J.-C. et des apôtres*. — E. STÄPFER, *La Palestine au temps de J.-C.*, 1892. — DOELLINGER, *Paganisme et judaïsme*, trad. franç., Bruxelles, 1858. — LAGRANGE, *Le Messianisme chez les Juifs*. — II. PHARISIENS ET SADDUCÉENS. — COHEN, *Les pharisiens*,

emparé de Babylone (539), Cyrus rendit les Juifs à la liberté et leur permit de rebâtir le Temple. La domination grecque des Ptolémées et des Séleucides ne fut pas moins libérale. Mais *Antiochus Epiphane* (+ 164) rompit avec cette politique : ne voulut-il pas helléniser le peuple de Dieu ? Conduite par les *Machabées*, une insurrection éclata qui finit par l'emporter. La Judée libérée fut gouvernée par les Machabées (dynastie asmonéenne) jusqu'à l'intervention romaine.

En 39, Antoine substituait aux Machabées l'Iduméen Antipater auquel succéda son fils *Hérode le Grand* qui épousa Marianne, petite-fille de Hircan II, le dernier roi asmonéen ; Hérode rendit une certaine splendeur au culte national et rebâtit le Temple, mais sous l'outrageante protection romaine ; à l'un des angles du Temple s'élevait la *Turris Antonia* surmontée d'un aigle d'or. A la mort d'Hérode (4 av. J.-C.), la Palestine fut partagée entre ses trois fils : Archélaüs eut la Judée, Hérode Antipas la Galilée et la Pérée, Philippe l'Iturée. Mais, bientôt certains sujets d'Archélaüs ayant formulé des plaintes à Rome, Auguste annexa la Judée à l'Empire, et la plaça sous l'autorité d'un procureur résidant à Césarée ; sauf un court espace de trois ans (Hérode Agrippa, 42-44), elle devait y demeurer jusqu'à la destruction de Jérusalem sous Titus (70). Le sceptre était donc bien sorti de Juda, et selon la prophétie le Messie devait être proche. D'ailleurs, Rome laissait volontiers une certaine autonomie à ses sujets : on vit reparaître l'autorité du Sanhédrin, haute cour de justice présidée par le grand prêtre et composée de 70 membres, chefs des prêtres, anciens ou scribes. L'importance accrue de ce tribunal juif, le souci des Procurateurs de ne pas froisser le nationalisme religieux expliquent en partie la tournure que prendront les événements lors de la Passion du Seigneur.

Mis à part les Esséniens, ascètes rigides qui formaient des

2 vol., 1877. — MONTET, *Essai sur les origines des partis sadducéen et pharisien*, 1883. — NARBEL, *Etude sur le parti pharisien*, 1891. — PRAT, art. *Pharisiens* dans *Dict. de la Bible ; La théologie de Saint Paul*, p. 33-44. — LAFAYE, *Les Sadducéens*, Lyon, 1904. — HOLSCHER, *Der sadducaismus*, Leipzig, 1906. — LESÈTRE, art. *Sanhédrin*, dans *Dict. de la Bible*. — L. DENNEFELD, art. *Judaïsme*, dans *Dict. Théol.*

groupements cénobitiques autour de la Mer Morte, deux groupes dominaient la masse juive : les Pharisiens et les Sadducéens. Se recrutant parmi les savants, parmi les scribes, les **Pharisiens** constituaient l'élément conservateur. Comme leur nom l'indique (Peruchim : séparés), ils incarnaient le particularisme juif : d'où leur attachement à la pratique littérale de la loi dans ses moindres détails ; leurs plus fameux maîtres Hillel et Schammaï, l'avaient glosée, l'un d'une manière rigoureuse, l'autre plus largement. Par eux les traditions subsistaient, mais routinières. En opposition, les **Sadducéens** dirigeaient le parti libéral : issus des plus illustres familles sacerdotales, ils formaient une aristocratie lévitique accapareuse du souverain pontificat et des principales charges du Temple. Satisfaits d'un régime qui les maintient dans leur haute situation, ils s'efforcent d'amoindrir les distances qui séparent Juifs et Romains et de minimiser le particularisme national. Autres opportunistes, les **Hérodiens** désiraient le retour d'une dynastie indigène sous un protectorat romain. Pourtant, en dépit des contacts nécessaires, le peuple juif avait gardé son séparatisme implacable ; le culte impérial qui s'introduisait partout n'entra pas dans Jérusalem.

.II. L'évangélisation : La communauté de Jérusalem.

— S'il se conservait sans mélange, l'idéal juif n'en demeurerait pas moins obscur. On attendait l'intervention d'un messie guerrier par lequel Israël dominerait le monde. Mais, un peu avant 750, **Jésus** naquit à Bethléem de Judée, il annonça le royaume des cieux et pour y entrer énonça des conditions nouvelles que les Juifs n'avaient pas prévues : pauvreté, humilité, amour. Pourtant Pierre le reconnut

Jésus. — FOUARD, *La vie de N.-S. J.-C.*, 2 vol., 1886. — DIDON, *Jésus-Christ*, 2 vol., 1891. — H. LESÈTRE, *N.-S. dans son évangile*, 1892. — PÈGUES, *J.-C. dans l'Évangile*, 1898. — JACQUIER, *Hist. des livres du N. T.*, 2 vol., 1906. — LEPIN, *Jésus Messie et Fils de Dieu*, 1907. — Mgr BATIFFOL, *Orpheus et l'Évangile*, 1910. — LEVESQUE, *Nos quatre Évangiles*, 1917. — J. LAGRANGE, *L'Évangile selon saint Marc*, 1911 ; *selon saint Luc*, 1921. — DE GRANDMAISON, *art. J.-C.* dans *Dict. d'Apol.* — DOM DELATTE, *L'Évangile de N.-S. J.-C.*, 2 vol., 1923.

pour « le Messie, le Fils du Dieu vivant » ; sa foi était partagée par les douze apôtres et par les disciples, bien qu'ils y joignissent encore des espérances nationales et terrestres. Haï par les pharisiens dont il combattait le formalisme hypocrite, et qui repoussaient sa conception d'un Messie souffrant, regardé par les Sadducéens comme un agitateur susceptible d'éveiller les défiances romaines, Jésus fut condamné par le Sanhédrin que présidait le grand prêtre Caïphe. Le procureur Ponce-Pilate resta fidèle à la politique romaine de neutralité : Jésus fut mis en croix.

Deux grands événements expliquent la fortune de l'Eglise naissante : la Résurrection et la Pentecôte. Si Jésus n'était pas ressuscité, qui donc aurait cru en lui ? Sans la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, où donc ces ignorants et ces timides eussent-ils puisé la force de prêcher la religion nouvelle ? Réunis de toutes contrées à Jérusalem pour la fête de la **Pentecôte**, les Juifs accoururent au bruit qui accompagna la venue du Saint-Esprit : Pierre leur fit une si émouvante prédication que 3.000 d'entre eux passèrent au christianisme ; quelques jours après, la guérison d'un boiteux par saint Pierre à la porte du Temple suscite de nouvelles conversions ; le nombre des fidèles de Jérusalem est porté bientôt à 5.000.

Ces croyants de la première heure conservèrent la mentalité et les pratiques juives ; mais ils affirmaient la dignité messianique de Jésus en l'appuyant sur sa Passion et sa Résurrection ; ils étaient donc des révolutionnaires. Traduits devant le grand conseil, Pierre et Jean furent sommés de se taire : « Nous ne pouvons, déclarèrent-ils, ne pas dire ce que nous avons vu et entendu » ; par crainte d'une sédition, on les relâcha. Peu après, tous les apôtres furent jetés en prison ; délivrés la nuit par un ange, ils recommencèrent à prêcher ; ressaisis et amenés devant le Sanhédrin, ils déclarèrent par la bouche de Pierre leur chef « qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes » ; ils ne durent leur salut qu'à la haute protection de Gamaliel, mais n'échappèrent pas à la flagellation. Bientôt, traduit devant le Sanhédrin, le **diacre Etienne** affirma la divinité de Jésus et fulmina contre ces Juifs « à tête dure, incirconcis de cœur et

d'oreilles ; il fut lapidé et une vive persécution s'ouvrit. Tandis que les Apôtres restaient à Jérusalem, les fidèles se dispersèrent en Judée, en Samarie et jusqu'en Phénicie et en Syrie ; la Samarie fut évangélisée par Philippe qui y baptisa beaucoup de monde, entre autres un éthiopien trésorier de la reine Candace ; à Césarée, sa maison devint l'un des foyers de la foi nouvelle.

En 42, la persécution recommença. Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand, était devenu roi de Judée par la faveur de l'empereur Claude ; voulant se rendre populaire, il livra les fidèles au parti juif orthodoxe. **Jacques le Mineur** subit le martyre ; Pierre devait être exécuté après la fête de Pâques, mais un ange vint le délivrer durant la nuit. Bientôt Agrippa mourut (44), et le procureur Cuspius Fadus qui le remplaça fit cesser la persécution : n'ayant pas encore pris parti contre l'Eglise, Rome ne voyait dans la communauté chrétienne qu'une synagogue à protéger comme toute autre. Jacques le Majeur gouverna l'Eglise de Jérusalem. Cette première communauté possède déjà sa hiérarchie : à sa tête, un chef reconnu Simon Pierre, à côté de lui les apôtres. Dans la ferveur première, tous les biens furent mis en commun. Bien qu'il n'y eut « qu'un cœur et qu'une âme, il s'éleva un murmure des Grecs contre les Hébreux parce que leurs veuves étaient méprisées dans la dispensation de ce qui se donnait chaque jour ». Alors, les apôtres choisirent sept hommes pour s'occuper de l'entretien matériel des frères. « Pour nous, dirent-ils, nous nous appliquerons uniquement à la prière et à la propagation de la parole. » Telle fut l'institution du diaconat. Peu après

I. **L'Eglise primitive : la communauté de Jérusalem.** — DOÉLINGER, *Le christianisme et l'Eglise à l'époque de leur fondation*, trad. BAYLE, Tournai, 1863. — FOUARD, *Saint Pierre et les premières années du christianisme*, 1893. — II. LESÈTRE, *La sainte Eglise au temps des apôtres*, 1896. — LE CAMUS, *L'œuvre des apôtres*, 3 vol., 1905. — J. LEBRETON, *Les origines du dogme de la Trinité*, 2^e édit., 1923. — Mgr. BATIFFOL, *L'Eglise naissante et le catholicisme*, 1909. — Y. DE LA BRIÈRE, art. *Eglise*, dans *Dict. d'Apol.* — DUBLANCHY, art. *Eglise*, dans *Dict. Théol.* — TIXERONT, *L'Eglise*, dans les Conférences apologetiques de Lyon, 1910. — JANSSENS, *L'Eglise, fondation historique du Christ* (coll. *Etudes religieuses*, n° 9). — FILLON, *Saint Pierre* (coll. *les Saints*), 1906.

fut créée une dignité intermédiaire, un conseil d'anciens (*presbyteri*) ; chargés d'aider les apôtres, ils participaient à leurs délibérations.

III. La question juive : le baptême de Corneille. — Cependant la question de l'Évangélisation des Gentils se posa bientôt. La circoncision resterait-elle nécessaire à l'initiation chrétienne comme jadis à l'initiation juive ? Le problème avait une importance doctrinale ; car si la circoncision demeurait obligatoire, la foi au Christ ne suffisait donc pas, et si elle n'était pas obligatoire, le judaïsme semblait résilié. D'autre part, si le christianisme soumettait ses adeptes à la circoncision, il ne pouvait prétendre à la catholicité : jamais Grecs et Romains ne consentiraient à adopter les coutumes de ce petit peuple méprisé. En cette extrême difficulté, le Christ parla au chef de son Église. Vers l'an 40, se trouvant à **Joppé**, Simon Pierre apprit dans une vision « que la loi juive qui défendait les aliments impurs était abolie, et que les païens eux aussi seraient purifiés ». Après cette révélation, la voix de Dieu ordonna à Pierre de se rendre à Césarée chez le centurion **Corneille** ; celui-ci reçut le baptême ainsi que toute sa famille ; pour la première fois il y avait dans l'Église un gentil qui n'y était pas entré par la voie de la synagogue. Mais la nouvelle causa de l'émoi ; Pierre dut s'expliquer : il affirma qu'il n'avait agi que sur l'ordre exprès du Seigneur. La communauté de Jérusalem accepta la nouvelle avec joie.

CHAPITRE II

LA PREMIÈRE EXPANSION ORIENTALE DU CHRISTIANISME : SAINT PAUL

Le problème semblait résolu. Lorsque la persécution de 42 dispersa les chrétiens, plusieurs « étant venus à Antioche y convertirent des gentils ». Le fait fut accueilli sans scandale ; de Jérusalem, le chypriote **Barnabé** fut même député

pour collaborer à cet apostolat ; il s'adjoignit un nouveau converti appelé **Paul**. Né à Tarse en Cilicie, Paul était venu tout jeune à Jérusalem où il étudia la loi sous Gamaliel ; nullement héritier de la modération de son maître, lors de la première persécution de l'an 33, il participe au martyre de saint Etienne ; il avait obtenu du grand prêtre la mission de persécuter les chrétiens de Damas lorsqu'il fut terrassé par le Seigneur (vers l'an 34). Trois jours plus tard, Ananie lui conférait le baptême ; après avoir prêché dans les synagogues de Damas et témoigné que Jésus était le fils de Dieu, il se retira en Arabie : le Seigneur l'y forma dans la solitude à sa future mission. Revenu à Damas, il s'en évade pour échapper aux poursuites des Juifs et se rend à Jérusalem, où Barnabé le rapproche des fidèles encore défiants. De retour à Tarse sa patrie, il évangélise la Cilicie et la Syrie. C'est alors que, vers 42 ou 43, Barnabé l'appelle à Antioche pour y participer à l'apostolat des Gentils. « Il advint que pendant une année entière ils instruisirent une multitude nombreuse. Ce fut aussi à Antioche que, pour la première fois, les disciples reçurent le nom de Chrétiens. » En effet, on ne pouvait plus les appeler Juifs puisqu'ils ne recevaient plus l'initiation de la synagogue. Paul et Barnabé résolurent alors d'entreprendre une première course apostolique qui dura quatre ou cinq années (de 45 à 49 environ).

I. Le milieu : le judaïsme de la dispersion. — Le Juif qui s'aventurait hors de la Palestine retrouvait un peu partout des compatriotes dispersés en colonies multiples dont l'ensemble a reçu le nom de **Dispersion** (*διασπορα*). Parfois considérables, elles se trouvaient à l'ordinaire dans les ports comme Thessalonique, dans les grandes villes comme

I. **Saint Paul.** — FOUARD, *Saint Paul*. — PRAT, *La théologie de saint Paul*, 2 vol., 2^e édit., 1909. — C. TOUSSAINT, art. *Saint Paul*, dans *Dict. de la Bible* ; *Épîtres de saint Paul*, t. I, 1909. — TOBAC, *Le problème de la justification dans saint Paul*, Louvain, 1908. — P. CLÉRISSAC, *De saint Paul à Jésus-Christ*, 2^e édit., 1920. — LEMONNIER, *Épîtres de saint Paul*, trad. et comm., 1907-08. — P. LAGRANGE, *Épître aux Romains*, 1916, *aux Galates*, 1918. — DOM P. DELVITE, *Les Épîtres de saint Paul*, 1924. — PRAT, *Saint Paul* (coll. *les Saints*), 1922. — R. G. BAXTER, *The master idea of Saint Paul's Epistles on the Redemption*, Bruges, 1925.

Alexandrie et Rome. Grâce à leur entente des affaires, ces Juifs devinrent riches et influents ; l'Etat romain leur accorda, surtout après César, des privilèges étendus et la liberté de leur culte. Ils n'en oublièrent point cependant Jérusalem et restèrent étroitement unis aux Juifs palestiniens ; aussi pour Paul et Barnabé, ces juiveries seront-elles un pied à terre et leurs synagogues le premier lieu de prédication.

Autour des communautés juives gravitait toute une clientèle religieuse attirée par le culte du Dieu unique. A vrai dire, répugnant à la circoncision et aux prescriptions légales, beaucoup demeuraient de lointains adeptes auxquels on ne concédait que la vague épithète de « **craignant Dieu** » ou « adorant Dieu » (φοβουμενοι, σεβουμενοι τον θεον) ; encore impurs, ils ne pouvaient aller au delà du premier parvis du temple de Jérusalem. D'autres, abdiquant tous préjugés, acceptaient la Loi intégrale, y compris la circoncision ; ils participaient à tous les privilèges de la race ; on les appelait « **prosélytes de la justice** ». Nul doute que cette clientèle du judaïsme dispersé se montrât plus accueillante du christianisme.

L'apostolat de saint Paul allait à la fois bénéficier et pâtir de cette pénétration juive dans les régions helléniques. Partis d'Antioche, Paul et Barnabé évangélisent l'île de Chypre où ils convertissent le proconsul Sergius Paulus ; ils passent ensuite en Asie Mineure et fondent une communauté à Antioche de Pisidie ; chassés de cette ville, ils se rendent à Iconium, à Lystres où Paul est lapidé par des Juifs et laissé pour mort, enfin à Derbé. Après avoir séjourné assez longtemps en diverses villes de Pamphylie, de Pisidie et de Lycaonie, les apôtres réintégrèrent la métropole. « Si longue qu'ait été cette mission, elle eut un champ fort restreint : l'œuvre de Paul ne commence à proprement parler qu'à Antioche de Pisidie ; de ce point jusqu'à Derbé, dernière ville que nomment les Actes, on comptait environ dix jours de marche. L'apôtre fut contraint par les difficultés de l'entreprise de demeurer dans ces étroites limites. »

II. L'opposition judéo-chrétienne. — Contre cette évan-

gélisation authentique, d'aucuns venus de Judée s'inscrivirent : « Si vous n'êtes circoncis selon la loi de Moÿse, dirent-ils aux Grecs d'Antioche, vous ne pouvez être sauvés. » Ces judaïsants irréductibles étaient de nouveaux convertis qui gardaient encore la mentalité pharisienne. « Après une vive discussion, on décida que Paul et Barnabé monteraient à Jérusalem vers les Apôtres et les anciens pour traiter cette question. » Les principaux de l'Eglise se réunirent, au premier rang Pierre, Jean, Jacques, Paul et Barnabé : tel fut le **premier concile**. Pierre soutint Paul et Barnabé ; on refusa même aux judaïsants une concession purement individuelle : la circoncision de Tite.

Le concile de Jérusalem avait décrété que les convertis du paganisme ne seraient plus soumis à la Loi ; mais les Juifs n'y demeuraient-ils pas astreints ? **Le différend d'Antioche** allait amener la solution de ce second problème. Venu à Antioche, « avant l'arrivée de certaines gens de l'entourage de Jacques, Pierre y mangeait en compagnie de païens convertis ; puis après leur arrivée, il change d'attitude et se tient à l'écart ». En soi, cette conduite ne méritait pas le blâme, puisque les observances légales sont indifférentes au salut et qu'on peut s'y conformer pour ménager des faibles. Mais, dans le cas présent, n'était-ce point paraître approuver la mentalité des judaïsants et reconnaître leur supériorité sur les Gentils ? Paul reprit sévèrement Pierre de cette condescendance maladroite ; il rappela que pour tous la foi au Christ suffit : « Nous aussi, Juifs de naissance, nous avons cru au Christ Jésus afin d'être justifiés par la foi au Christ et non par les œuvres. » L'école de Tubingue s'est permis d'agrandir le différend d'Antioche aux proportions d'un véritable schisme ; Pierre et Paul

I. **La question juive.** — Outre Prat et Batiffol, *op. cit.*, J. THOMAS, *L'Eglise et les judaïsants, la réunion de Jérusalem*, dans *Rev. quest. hist.*, XLVI (1899), pp. 400-460 ; *La question juive à l'âge apostolique, après le concile de Jérus.*, *ibid.*, XLVII (1899), pp. 313-407. — COPPIETERS, *Le décret des apôtres*, *Rev. biblique* 1907, pp. 34-58, 218-239. — KURTH, *L'Eglise aux tournants de l'histoire*, 1^{re} conférence. — HÉFÉLÉ-LECLERCQ, *Histoire des conciles*, t. I^{er}, app. I. — L. MARCHAL, art. *Judéo-Christiens à l'âge apostolique*, dans *Dict. Théol.*

auraient été les promoteurs de deux courants opposés : l'un le **Pétrinisme** ayant des préférences pour le parti judéo-chrétien, l'autre le **Paulinisme**, tout acquis à la plus large église. En réalité, nulle trace de désaccord profond entre les deux apôtres : dans ses voyages, Paul continuera à recueillir des aumônes pour les pauvres de Jérusalem, et Pierre dans sa II^e épître louera la sagesse de Paul, l'appelant « son frère bien aimé » (III, 15-16) ; d'ailleurs, les anciens documents, comme la lettre de saint Clément de Rome et celle de saint Ignace aux Romains, nous les montrent jouissant d'une même vénération auprès des églises. Ce n'est qu'à la fin du II^e et au début du III^e siècle que les descendants des judaïsants voulurent accréditer l'opinion d'un dualisme apostolique.

III. **L'évangélisation paulinienne.** — Fort des approbations reçues au concile de Jérusalem, saint Paul quitta Antioche avec Silas pour un **second voyage** durant l'été de l'an 50. Il adopta cette fois la voie de terre, revit Derbé, Lystres où il prit Timothée pour compagnon, Iconium et Antioche. Il projetait d'évangéliser l'Asie et la Bythinie, mais l'Esprit-Saint ne le lui permit pas, le voulant en Europe. Arrivé à Troas, Paul s'adjoint saint Luc, et encouragé par une vision passe la mer à destination de la Macédoine. Il évangélise Philippes, mais à la suite d'un soulèvement populaire, lui et ses frères sont battus de verges et jetés en prison. Relachés, ils vont à Thessalonique où ils font de nombreuses conversions ; à nouveau, une sédition les chasse de cette ville ; ils se rendent à Bérée.

Toujours poursuivi par les Juifs, Paul quitte ses compagnons pour entreprendre seul l'évangélisation de la Grèce. A Athènes, il prononce sur la place de l'Aéropage un discours accueilli par des sourires sceptiques ; cependant, quelques-uns se convertissent, entre autres Denys l'Aéropagite. Durant l'automne 51, saint Paul se rend à Corinthe ; il y retrouve ses trois compagnons, fonde avec eux une communauté et y séjourne jusqu'en 53, demeurant avec Aquila et Priscille qui exerçaient le même métier que lui ; c'est alors qu'il écrit ses deux lettres aux Thessaloniciens. Furieux de

ses succès, les Juifs s'emparent de lui, et le font comparaître devant le proconsul Gallion, frère de Sénèque ; mais il refuse de les écouter. Au printemps 53, Paul quitte Corinthe, accompagné d'Aquila et de Priscille ; après un court séjour à Ephèse, il se rend à Jérusalem pour y accomplir un vœu. La période de ce second voyage est la plus féconde de son apostolat : des chrétientés ont été fondées : en Macédoine Philippes et Thessalonique, en Grèce, Corinthe ; et la foi va rayonner dans toutes ces régions.

D'Antioche où il séjourna quelque temps, saint Paul entreprend un **troisième voyage** : il semble bien qu'il ait voulu alors consolider ses conquêtes plutôt que les agrandir. Il parcourt la Galatie et la Phygie, arrive à Ephèse au printemps 54, et y demeure jusqu'à l'automne 56, y composant sa première aux Corinthiens. En 57, il s'embarque à Troas pour revoir ses chrétientés d'Europe ; il se rend en Macédoine où il rédige sa deuxième aux Corinthiens ; il passe ensuite à Corinthe, et y écrit en 58 son épître aux Romains ; il forme alors le projet de visiter la communauté de Rome. Mais voulant auparavant se rendre à Jérusalem, il gagne Philippes, Troas, puis Milet où il fait aux chefs des chrétientés de l'Asie-Mineure de touchants adieux. Il arrive à Jérusalem aux environs de la Pentecôte 58.

Il n'y revenait pas sans appréhension. Jérusalem demeurerait le fief des vieux conservateurs. Sur les traces de saint Paul on les avait vus envoyer des émissaires chargés de combattre son enseignement, et de prêcher le retour au judaïsme légal et à la circoncision. C'est pour les réfuter que saint Paul avait écrit durant son second voyage ses premières grandes missives. Dans ses lettres aux Corinthiens, il ne combat encore que des missionnaires sans mandat qui voudraient se substituer à lui sous prétexte qu'ils peuvent exhiber des lettres de recommandation signées par les grands apôtres ; mais dans l'épître aux Galates, les prédicateurs judaïsants sont ouvertement démasqués et la thèse de l'universalité du salut leur est opposée, non toutefois encore avec ce calme et cette plénitude de vigueur qui se rencontreront bientôt dans l'épître aux Romains. D'après la thèse paulinienne, tous les hommes sont

pécheurs, juifs comme gentils ; la justification leur est procurée par la foi seule, ainsi qu'en témoigne l'exemple d'Abraham, père des croyants. La loi ne sauve donc personne ; jadis elle n'était qu'un garde-fous ; maintenant la voilà périmée. Sans accord possible, l'universalisme de l'Apôtre s'oppose au particularisme juif.

Aussi à peine arrivé à Jérusalem, Paul est menacé de mort ; seule peut le sauver l'intervention de la garde romaine. Pour l'obliger à avouer sa culpabilité, le tribun Lysias veut le faire flageller, mais il invoque son titre de citoyen romain. On le traîne alors devant le sanhédrin ; habilement amenés par Paul sur la question de la résurrection des morts, Pharisiens et Sadducéens se disputent sans arriver à aucune décision. Désespérant de savoir la vérité et craignant pour son prisonnier les complots des Juifs, Lysias l'envoie à Césarée auprès du procureur Félix qui ne trouve pas davantage grief contre lui, mais le retient deux ans dans l'espoir d'une rançon (58-60). A l'arrivée de son successeur Portius Festus, l'apôtre en appelle à César et son voyage pour Rome est décidé. La fureur juive se vengea du moins sur **saint Jacques**, chef de l'Eglise judaïsante : profitant de la vacance de la fonction procuratorale, le grand prêtre Haman le fit comparaître devant le Sanhédrin comme transgresseur de la Loi ; condamné à mort il fut lapidé avec plusieurs autres chrétiens.

CHAPITRE III

LA PREMIERE EXPANSION OCCIDENTALE DU CHRISTIANISME : LA COMMUNAUTE DE ROME

I. Le milieu : le monde gréco-romain. — Au moment où saint Paul vient en Occident, un seul pouvoir, celui de Rome, un seul maître, l'Empereur, qui tient sénat et armée

I. Le monde gréco-romain. — BONETTY, *Documents historiques sur la religion des Romains*, 1867. — DOELLINGER, *Paganisme et Judaïsme*. — BOISSIER, *La religion romaine d'Auguste aux Anto-*

sous sa main ; le peuple l'acclame comme un Dieu pourvu qu'il lui donne du pain et des jeux (*panem et circenses*) ; cette centralisation à outrance devait dégénérer en tyrannie. Les sujets ne valaient guère mieux. Avec le luxe, l'impiété et l'immoralité avaient pris place. **La religion** romaine était en pleine décadence au temps d'Auguste : en vain essaya-t-il de la restaurer en s'occupant des temples, en rendant leur importance aux collèges électoraux, et en implantant de nouveaux cultes ; il demeura impuissant à revivifier une religion morte, mélange de traditions latines et de fables grecques dont beaucoup se moquaient. Aussi, nulle influence de la religion sur **les mœurs** privées. Sans doute, la forte organisation des temps de la République avait d'abord gardé Rome : dans la cité antique, le père était maître absolu ; soumise à l'époux et d'ailleurs respectée, la femme gardait autorité sur ses enfants qui restaient sous la tutelle du père ; l'amour des ancêtres, le culte des dieux du foyer protégeaient la famille. Mais avec les conquêtes vinrent les richesses et les plaisirs : Salluste, Tite-Live, Pline, Sénèque, Tacite affirment la même décadence des mœurs. L'homme ne se marie plus, ou s'il le fait, ne se soucie pas de perpétuer son nom ; déclarée apte à divorcer, la femme se le permet pour de futiles prétextes ; on en voit qui ont eu quatre ou cinq maris. En vain. Auguste édicte-t-il la loi Pappia-Poppæa qui assurait des privilèges aux citoyens mariés et surtout à ceux qui possédaient trois enfants (*jus trium liberorum*), les Romains continuèrent à s'avilir. Tout y conspirait : l'éducation des enfants confiée à des esclaves corrupteurs, la littérature, les arts, le théâtre qui rivalisaient d'obscénité, l'esclavage enfin qui faisait du serviteur le jouet des passions de ses maîtres. Les riches possédaient un nombre immense d'esclaves : Scavrus, beau-père de Sylla, en avait 8.000 ; ces malheureux étaient le plus souvent maltraités, obligés aux plus durs travaux ; on infligeait à ce bétail humain les peines les plus rigoureuses :

nins. 4^e édit., 1892. — C. MARTHA, *Les moralistes sous l'empire romain*, 1865. — G. KURTH, *Les origines de la civilisation moderne*, 5^e édit., 1903, t. I, ch. I.

menottes, fourche au cou, flagellation ; on avait sur l'esclave droit de vie et de mort.

Pourtant certains écrivains ont tenté de montrer que le monde était alors en voie d'amélioration ; ils allèguent : 1° certains exemples de vertus remarquables ; 2° l'influence croissante du stoïcisme ; 3° la vogue des religions orientales récemment importées à Rome. Ainsi le christianisme eût-il pris seulement la direction d'une réaction morale qui eût abouti sans son influence. Rien n'est plus faux : 1° on pourrait citer quelques exemples d'honnêteté, telles Aurélia femme de César et Pauline femme de Sénèque, mais le témoignage des contemporains prouve que ce furent des exceptions ; 2° quant à la philosophie stoïcienne, elle ne s'était point encore durcie comme elle le fera avec Epictète et Marc-Aurèle au point de se résumer en un orgueilleux impératif de passivité : Supporte et abstiens-toi ; elle consistait, au temps de Sénèque, en une doctrine vague, assez analogue à la morale laïque de notre temps ; pour l'étayer Sénèque compose des traités, *De tranquillitate animæ*, *De clementia*... ; lui et les autres philosophes écrivent même des lettres de direction ; mais leur influence demeure peu profonde ; Sénèque lui-même n'est pas exempt de faiblesses ; il meurt en s'ouvrant les veines. D'ailleurs, se recrutant parmi une élite, le stoïcisme est inapte à pénétrer les masses ; 3° aussi le peuple se porte-t-il vers les rites orientaux qui offraient au moins l'attrait du mystère : Isis, Aphrodite de Byblis, la Vierge céleste de Carthage, etc..., auront leurs autels à Rome. En réalité, ces cultes se recommandent surtout par leurs pratiques magiques et leur immoralité ; quant aux gens cultivés, ils s'empressent d'en retenir les doctrines panthéistiques.

Pourtant, il faut reconnaître une certaine **préparation au christianisme**. Si inefficaces qu'eussent été les enseignements de la philosophie et l'introduction des cultes orientaux, ils montraient qu'il existait certains soucis supérieurs et un vague dégoût de l'état présent : aussi le prosélytisme juif est-il alors en faveur, surtout parmi les matrones. D'ailleurs, des bruits étranges encourageaient ces tendances : non seulement en Palestine, on attendait un Messie,

mais les écrivains païens annonçaient des temps nouveaux. « L'idée se répandit dans tout l'Orient, dit Suétone, qu'il était dans les destins que la domination du monde appartint à des hommes venus de Judée. » Selon Tacite, « beaucoup avaient foi dans une prédiction consignée aux vieilles écritures et d'après laquelle des hommes partis de Judée prendraient l'Empire ». Virgile chantait « le frémissement de la joie universelle à l'approche du grand siècle ». Enfin, l'état matériel de l'empire allait favoriser l'apostolat : dans le monde apaisé et réuni sous la seule puissance romaine les voyages seraient plus sûrs, la diffusion générale de la langue grecque permettrait de se faire comprendre partout. Néanmoins, le christianisme « n'a pas trouvé la place vide. Il lui a fallu extirper des âmes qui s'ouvraient à lui, non seulement l'attachement particulier à tel ou tel culte, mais encore une certaine sympathie pour tous les paganismes qui s'étaient peu à peu croisés ou superposés dans la dévotion populaire » (P. Allard). D'ailleurs, la morale chrétienne restera le grand obstacle.

II. La communauté de Rome. — Les origines du christianisme à **Rome** sont obscures. Sans doute y fut-il introduit par les prosélytes romains témoins à Jérusalem de la première prédication de saint Pierre, puis par des soldats de la *cohors italica civium romanorum voluntariorum* ; ce corps de volontaires résidait à Césarée près du gouverneur de Palestine ; le centurion Corneille en faisait partie ; il est possible que des convertis de cette légion retournés à Rome y aient fait connaître le christianisme. Il est aussi probable que **saint Pierre** vint une première fois à Rome sous le règne de Claude entre 41 et 44, et qu'il y demeura jusqu'en 48, date où un édit impérial expulsa les juifs. La communauté grandit : en 57, elle s'enrichit d'une illustre

Venue de saint Pierre à Rome. — PAUL MARTIN, dans *Rev. quest. hist.*, 1873, 1874, 1875. — M. LECLERC, *De Romano sancti Petri episcopatu*, Louvain, 1888. — C. H. TURNER dans *Journal of Theological Studies*, janv. 1900. — DOM J. CHAPMAN, *La chronologie des premières listes épiscopales de Rome*, dans *Rev. bénéd.*, 1901, pp. 399-417 ; 1902, pp. 13-37, 145-170. — J. GUIRAUD, *Questions d'hist. et d'archéol. chrét.*, pp. 215-271, 1906. — P. MONCEAUX,

recrue, Pomponia Graecina ; en 58, la voilà assez en vue pour que saint Paul lui dédie son épître aux Romains : on note dans les salutations qui terminent la lettre des noms plutôt romains, preuve que le christianisme avait débordé les quartiers juifs. Cependant, quand **saint Paul** prisonnier arrive à Rome en 61, les « frères » viennent à sa rencontre sur la Voie Appienne, ce qui marque sans doute que la communauté est encore peu nombreuse. Aussi n'y avait-il jusqu'alors nulle prévention contre le christianisme, souvent confondu avec le judaïsme : Paul put en profiter pour faire de l'apostolat : gardé par un soldat, il recevait chez lui et même prêchait au dehors. Sous son impulsion, la communauté dut faire de rapides progrès, car Tacite affirme qu'en 64 les chrétiens de Rome formaient déjà « une grande multitude ». A ce moment, Paul délivré quitte Rome pour faire plusieurs voyages.

On ne doute plus maintenant de ce départ de Rome, ni du fait que la mort de l'apôtre serait survenue plus tard (l'an 67) après une nouvelle arrestation. En effet, saint Paul fait de sa prison un tableau tout différent dans l'épître aux Philippiens et dans la II^e à Timothée ; lorsqu'il écrit la première il habite un logement où tout le monde a accès, dans la seconde il se dit enchaîné comme un criminel. D'ailleurs, le livre des Actes se termine brusquement par cette affirmation que saint Paul est resté deux ans à Rome sous la garde d'un soldat : or si le martyr avait suivi aussitôt, saint Luc nous l'aurait appris certainement. Dans l'intervalle des deux captivités, l'apôtre se rendit en Espagne. Le fait doit être tenu pour historique : trente ans après la mort de Paul, le pape saint Clément rappellera aux Corinthiens qu'il a prêché « jusqu'aux extrémités de l'Occident », et vers 170 une liste de saints dressée à Rome mentionnera en termes exprès la mission d'Espagne. Paul revit

L'Apostolat de saint Pierre à Rome, dans *Rev. hist. litt. rel.*, 1910, p. 216-220. — L. VOUAUX, *Les actes de Pierre*, 1912. — A. D'ALÈS, art. *Pierre (saint) à Rome*, dans *Dict. d'Apol.* — GUIGNEBERT, *La Primauté de Pierre et la venue de Pierre à Rome* ; combattu par F. FLAMION, *Saint Pierre à Rome* dans *Rev. hist. eccl.*, 1913 (XIV).

aussi ses chrétientés d'Orient : les lettres dites pastorales à Tite et à Timothée nous en fournissent des indices.

Durant ce temps, la communauté romaine ne restait pas sans pasteur : saint Pierre y était venu vers 63 ou 64. Le plus ancien témoignage est celui de l'Apôtre lui-même qui date sa première épître de Babylone ; or il n'est pas vraisemblable que Pierre se soit rendu en Mésopotamie ; Babylone avait alors un sens symbolique et signifiait Rome. Dans son épître aux Corinthiens rédigée à Rome en 96 ou 97, le pape saint Clément rappelle le martyre des deux apôtres Pierre et Paul ainsi que l'exemple de courage qu'ils ont laissé « parmi nous ». De même, écrivant aux Romains et les suppliant de ne pas demander sa grâce à l'empereur, saint Ignace ajoute par manière de réticence : « Toutefois ce n'est qu'une prière que je vous adresse ; je ne vous commande pas comme Pierre et Paul ; ils étaient apôtres ; je ne suis qu'un esclave. » De telles phrases n'ont un sens que si Pierre est venu à Rome.

Dans le courant de II^e siècle, les témoignages deviennent très catégoriques. Saint Irénée, disciple de saint Polycarpe qui le fut de saint Jean, affirme à deux reprises que Pierre et Paul ont fondé l'Eglise romaine, et cette attestation, apostolique dans sa source, suffirait à elle seule pour dirimer le débat : « Mathieu, dit-il, écrivait son Evangile pendant que Pierre et Paul prêchaient le Christ à Rome et qu'ils jetaient les fondements de l'Eglise. » Clément d'Alexandrie (150-215) parle de l'Evangile prêché à Rome par Pierre et transcrit par Marc. Denys de Corinthe affirme vers l'an 170 que Rome et Corinthe doivent leur foi à Pierre et à Paul.

Au III^e siècle, Tertullien dit que saint Pierre eut sa chaire pontificale à Rome, qu'il y subit le martyre, qu'il y baptisa dans le Tibre comme autrefois Jean dans le Jourdain ; contre Marcion, il établit sur cette venue l'autorité de l'Eglise romaine. Saint Cyprien, évêque de Carthage († 258) parle du siège de Pierre à Rome. Origène affirme qu'il y fut crucifié la tête en bas. Caius qui écrivait à Rome sous le pontificat de Zéphyrin (202-209) oppose aux Montanistes les enseignements de Pierre et de Paul. « Je puis, leur

disait-il, vous montrer les monuments des apôtres ; que vous veniez au Vatican ou sur la voie d'Ostie, vous aurez sous les yeux les monuments des fondateurs de notre Eglise. » En effet l'archéologie révèle aussi la venue de saint Pierre à Rome : tombeau du Vatican, médaillon de bronze du cimetière de Domitilla, cathedra Petri du cimetière de Priscilla, etc. Aussi n'y a-t-il plus aucun savant sérieux qui ose nier le fait. « Tout l'appareil critique avec lequel Baur a combattu l'ancienne tradition, écrit Harnack, est aujourd'hui tenu pour nul. »

III. Les persécutions de Néron et de Domitien. — Dès 64, la communauté de Rome est déjà assez nombreuse pour attirer l'attention. En voyant les chrétiens pénétrer dans toutes les classes de la société, on dut constater plus ou moins qu'ils se différenciaient des juifs ; ceux-ci, d'ailleurs, furent heureux de détourner contre les chrétiens les passions populaires. On accusait les juifs d'athéisme, d'exclusivisme et de haine du genre humain ; ces griefs allaient se reporter sur les chrétiens en s'aggravant. D'autre part, la vie cachée des premiers fidèles, leurs réunions secrètes excitèrent les imaginations ; bientôt, selon le rapport de Tacite, on les accusa des crimes « les plus atroces et les plus honteux ». Le **préjugé populaire** était créé.

Une circonstance survint où l'autorité impériale crut habile de l'exploiter. En frais d'extravagances, **Néron** avait fait incendier plusieurs quartiers de Rome en l'an 64 ; pour détourner les soupçons il rejeta sur les chrétiens la responsabilité du crime ; plusieurs furent arrêtés sous l'inculpation d'incendie. Néron voulut achever de calmer le peuple en lui procurant victimes et spectacles : d'où une multitude de nouvelles arrestations. Les chrétiens étaient maintenant

Persécutions de Néron et de Domitien. — HEALY, *The literature of Neronian persecution*, Cath. Univ. Bull. Washington, 1904, X, p. 357-370. — L. DE COMBES, *La condition des juifs et des chrétiens à Rome et l'édit de Néron*, Rev. cath. des inst. et du droit, t. XXXIII (1904), p. 47 suiv. — GSELL, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, 1893. — P. ALLARD, *Les chrétiens ont-ils incendié Rome sous Néron ?* (coll. *Science et Religion*), 1904. — DOM H. LECLERCQ, art. *Incendie de Rome*, dans *Dict. d'Archéol.*

accusés d'être « ennemis du genre humain », et dès lors il s'agit si peu de l'incendie de Rome que Suétone n'en parle même pas ; à ses yeux le seul motif de persécution est que ces hommes se font les adeptes « d'une superstition nouvelle et malfaisante ». Défense d'être chrétien, un édit de Néron le proclame ; la profession du christianisme devient à elle seule un délit légal, indépendamment de toute autre accusation. Le **préjugé juridique** est créé qui ira se transmettant. Cette loi d'exception dont le rescrit de Trajan ne fera que régler l'application doit être regardée comme la base juridique des persécutions durant les deux premiers siècles. Sans doute la teneur même de l'édit n'a pas été retrouvée, mais les écrivains anciens l'ont souvent résumé de manière équivalente : *non licet esse vos, christianos esse non licet*.

Tacite et saint Clément ont donné sur la persécution néronienne d'horribles détails : « Chrétiens revêtus de peaux et chassés comme un gibier par des chiens, chrétiennes exposées aux bêtes sous des déguisements mythologiques, crucifiés enduits de poix et allumés en guise de flambeaux. » La persécution gagna sans doute les provinces : car la 1^{re} lettre de saint Pierre écrite vers 64 et adressée aux fidèles du Pont et de la Cappadoce les encourage au martyre. Il y eut un grand nombre de victimes, mais on ne connaît le nom d'aucune sauf saint Pierre et saint Paul ; on fixe généralement la date de leur *natale* à l'an 67 : en effet saint Jérôme dit que Sénèque († 65) s'éteignit deux ans après les apôtres. Saint Paul fut décapité *Ad aquas Salvias* et inhumé sur la voie d'Ostie, là où devait s'élever plus tard Saint-Paul-hors-les-murs ; saint Pierre subit son martyre au Vatican ; selon le témoignage d'Origène, il fut crucifié la tête en bas ; près de lui on devait déposer les corps de ses successeurs de saint Lin à saint Victor (202). Se conformant à une tradition ancienne, dès le début du iv^e siècle, l'Eglise fixa la fête commune des deux apôtres au 29 juin.

La persécution de Néron s'éteignit avec lui († 69) ; mais le rescrit contre les chrétiens ne fut pas rapporté ; ils étaient donc à la merci du premier incident qui attirerait sur eux l'attention impériale. La dynastie des Flaviens avait suc-

cédé à celle des Césars : ses deux premiers représentants Vespasien (69-79) et Titus (79-81) laissèrent en paix les chrétiens ; mais ils tombèrent à nouveau sous le coup de l'édit néronien au temps de Domitien (81-96). Depuis que Titus avait pris Jérusalem (70) les Juifs étaient tenus de payer un tribut à leurs vainqueurs : en vue de relever le trésor obéré par ses prodigalités, Domitien étendit cet impôt à tous ceux qui « menaient la vie judaïque ». Mais les chrétiens regardèrent comme une abjuration de se laisser assimiler aux Juifs payant la taxe. A cette occasion la distinction des deux religions redevint officielle comme au temps de l'incendie de Rome ; l'édit néronien fut remis en vigueur ; les poursuites recommencèrent. La colère de Domitien s'exaspéra quand en 95 des personnages mêmes de la famille impériale furent inculpés de christianisme : Flavius Clémens, alors consul, était fils de Flavius Sabinus, le frère aîné de Vespasien ; dénoncé, et accusé « d'inertie », il subit la peine capitale ; on relégua son épouse Flavia Domitilla dans l'île de Pandataria. Acilius Glabrio, consul en 91, fut aussi frappé comme « machinant des choses nouvelles, *molitor novarum rerum* ». La persécution s'étendit aux provinces, jusqu'en Asie Mineure, à Smyrne et à Pergame : saint Jean, conduit à Rome, fut jeté dans une cuve d'huile bouillante devant la Porte Latine ; au témoignage de saint Irénée on le garda ensuite dans l'île de Patmos où il écrivit son Apocalypse. Sur la fin de sa vie, Domitien cessa de persécuter ; il avait fait venir de Judée des parents du Seigneur ; après les avoir interrogés, il les jugea inoffensifs. Bientôt il tombait victime d'une révolution de palais : ce ne fut pas, comme on l'a dit parfois, une vengeance de chrétiens ; l'affranchi Etienne et l'impératrice Domitia ayant vu leurs noms sur des tablettes de proscription, se sauvèrent en tuant le tyran.

A la fin du 1^{er} siècle, alors que le dernier apôtre n'était pas encore mort, il existait de nombreuses communautés chrétiennes. Partie de Jérusalem, l'évangélisation avait atteint la Samarie, la Judée et la Cilicie ; grâce à saint Paul, elle s'étendit bientôt à tout le pourtour oriental de la Méditerranée : Asie Mineure, Macédoine, Grèce ; par Tite elle

gagna les côtes d'Illyrie et de Dalmatie. En Occident, outre la grande communauté romaine, la commerçante ville de Marseille et la Narbonnaise avaient été évangélisées sans aucun doute ; enfin saint Paul s'était rendu en Espagne. En certains points les forces chrétiennes se révélaient déjà compactes : saint Jean fonde en Asie Mineure des évêchés stables et bientôt Plinie pourra écrire à Trajan que la Bythinie et le Pont sont infestés par la nouvelle secte. Déjà la religion franchissait les limites du monde romain : saint Thomas prêcha dans le royaume des Parthes entre Tigre et Euphrate, et il envoya Thadée à Abgar, roi d'Edesse. Saint Simon aurait prêché jusqu'en Babylonie et en Perse ; enfin saint André pénétra en Scythie.

TEXTES ET DOCUMENTS

La persécution de Néron d'après Tacite

Aucun moyen humain, ni largesses impériales, ni cérémonies expiatoires, ne faisaient taire le cri public qui accusait Néron d'avoir ordonné l'incendie de Rome. Pour apaiser ces rumeurs, il offrit d'autres coupables, et fit souffrir les tortures les plus raffinées à une classe d'hommes détestés pour leurs abominations et que le vulgaire appelait chrétiens. Ce nom leur vient de Christ qui, sous Tibère, fut livré au supplice par le procureur Pontius Pilatus. Réprimée un instant, cette excécrable superstition se débordait de nouveau, non seulement dans la Judée où elle avait sa source, mais dans Rome même où tout ce que le monde enferme d'infamies et d'horreurs afflue et trouve des partisans. On fit de leurs supplices un divertissement : les uns, couverts de peaux de bêtes, périssaient dévorés par des chiens, d'autres mouraient sur des croix, ou bien ils étaient enduits de matières inflammables, et, quand le jour cessait de luire, on les brûlait en guise de flambeaux. Néron prêtait ses jardins pour ce spectacle, et donnait en même temps des jeux au Cirque, où tantôt il se mêlait au peuple en habit de cocher, et tantôt conduisait un char. Aussi, quoique ces hommes fussent coupables et eussent mérité les dernières rigueurs, les cœurs s'ouvraient à la compassion en pensant que ce n'était pas au bien public, mais à la cruauté d'un seul qu'ils étaient immolés.

(*Annales*, Livre XV, 44. Traduction BURNOUF.)

CHAPITRE IV

LES TEMOINS TRADITIONNELS LES PERES APOSTOLIQUES

On nomme Pères apostoliques plusieurs auteurs, qui ayant écrit vers la fin du 1^{er} ou au début du II^e siècle offrent un enseignement fidèlement dérivé des Apôtres, aussi leurs ouvrages ont-ils reçu parfois les honneurs de la lecture publique. Signalons la Doctrine des douze Apôtres et le Pasteur d'Hermas comme témoins du développement sacramentaire, la lettre de saint Clément romain et les épîtres de saint Ignace comme témoins de la hiérarchie.

I. Les témoins du développement sacramentaire : Didaché et Pasteur. — La **Didaché** ou **Doctrine des douze Apôtres** (Διδαχὴ τῶν ἀποστόλων) fut découverte en 1883 dans la bibliothèque de l'hospice du Saint-Sépulchre, à Constantinople, par Philothéos Bryennos, métropolite de Nicomédie ; il crut que la Didaché avait emprunté à la lettre de Barnabé et au Pasteur d'Hermas et en plaça la composition entre 120 et 160 ; c'est au contraire la lettre de Barnabé qui a emprunté à la Didaché, dont l'origine remonte en conséquence jusqu'à 80 ou 90. On comprend l'importance de cet écrit qui a pour objet l'organisation chrétienne primitive. La première partie commence par l'exhortation aux nouveaux baptisés ou doctrine des deux voies, celle de

I. Didaché. — *Sources* : D'une façon générale pour les Pères apostoliques, FUNK, *Patres apostolici*, 2 vol., Tubingae, 1901 (2 vol.), réédité par F. Dickamp en 1913. — *Pour la Didaché*, édit. Hemmer et A. Laurent, dans Textes et documents : *Les Pères Apostoliques*, 1907. — E. JACQUIER, *La Doctrine des Douze Apôtres* (texte, version et commentaires), 1891. — TRAUZ : JACQUIER, art. *Apôtres* (La Doctrine des Douze) dans *Dict. Théol.* — C. TYLOR, *An essay on the theology of the Didache*, Cambridge, 1889. — VON RENESSÉ, *Die Lehre der Zwölf Apostel*, Giessen, 1897. — SCHLECHT, *Die Lehre der Zwölf Apostel in der Liturgie der Katholischen Kirche*, Frib.-Br., 1906.

la vie et celle de la mort, celle des préceptes essentiels et celle des fautes capitales ; on y traite aussi du baptême, du jeûne, de la prière, de l'Eucharistie et des formules qui s'y rattachent. La deuxième partie est consacrée à la discipline de l'Eglise : accueil à faire aux missionnaires et aux prophètes, sanctification du Dimanche, etc. La conclusion recommande la vigilance en raison de la fin prochaine du monde. Somme toute, ce livre est une sorte de petit catéchisme à l'usage des premiers fidèles.

Selon les indications du canon de Muratori, **Hermas** était le frère de Pie I qui régna de 140 à 155. Son livre s'intitule *Le Pasteur*, du nom de l'ange de la Pénitence qui occupe la place principale sous la figure d'un berger. Le Pasteur comprend cinq visions « ὁρασεις », douze préceptes ἐντολαί, et dix similitudes παραβολαί ; il est avant tout un traité de la Pénitence. Des abus et même des scandales se sont produits dans l'Eglise de Rome ; mais le Seigneur miséricordieux appelle les pécheurs au pardon. Contre les rigoristes, Hermas affirme en effet la nécessité et l'efficacité de la Pénitence, et c'est à développer cette idée que concourent les diverses visions symboliques qui remplissent le Pasteur. Esprit secondaire, écrivain médiocre, Hermas est par contre un moraliste excellent doué d'un bon sens tout romain.

II. Les témoins de la hiérarchie : saint Clément et saint Ignace. — L'épître de saint Clément date de la fin du 1^{er} siècle ; son but est de rappeler les Corinthiens à l'obéissance envers l'autorité ecclésiastique locale ; écrite suivant l'usage primitif au nom de l'Eglise romaine entière,

H. Hermas. — Sources : Edit. d'A. Lelong dans Textes et Documents. *Les Pères apostoliques*, IV. *Le Pasteur d'Hermas*, 1912. — Travail : A. RIBAGNAC, *La christologie du Pasteur d'Hermas*, 1887. — P. BATIFFOL, *Hermas et le problème moral au second siècle*, dans *Etudes hist. et théol. positive*, 6^e édit., 1920. — A. BAUMEISTER, *Die Ethik der Pastor Hermas*, Frib.-Br., 1912. — A. D'ALÈS, *L'édit de Calliste*, 1914.

III. Saint Clément. — Sources : H. HEMMER, *Les Pères apostoliques*, II, 1909. — Travail : J. B. LIGHTFOOT, *Clement of Rome*, 2^e édit. 1909. — R. KNOPE, *Der erste Clementsbrief*, Leipzig, 1899. — W. SCHERER, *Der erste Clementsbrief an die Korinther*. Regensburg, 1902.

elle n'en émane pas moins du pape Clément en personne selon le témoignage de la tradition. L'auteur oppose d'abord à l'ancienne prospérité de Corinthe le misérable état où l'a réduite le schisme. En vue de ramener le calme, il rappelle aux fidèles la fuite de la jalousie, la pratique des vertus chrétiennes, notamment l'humilité et la soumission : telle est la matière de la première partie. Dans la seconde, saint Clément pénètre au cœur du sujet : il établit que la hiérarchie ecclésiastique est d'institution divine et qu'à son endroit l'obéissance est de strict précepte. Cette lettre pontificale jouit d'une si grande autorité qu'on la trouve transcrite à la suite des épîtres des Apôtres dans plusieurs manuscrits très anciens de la Sainte Ecriture.

Pareil succès explique l'éclosion de toute une **littérature pseudo-clémentine**. Le plus ancien de ces écrits, « la deuxième épître de saint Clément », est en réalité non une lettre, mais une homélie. Comme elle offre certains traits de ressemblance avec le Pasteur, on l'a souvent datée de la même époque : l'auteur rappelle aux fidèles la pratique des bonnes œuvres et de la pénitence en raison de la parousie prochaine. Citons encore les deux lettres *ad Virgines* qui contiennent un éloge de la virginité et prohibent la cohabitation des clercs avec les femmes ; leur composition daterait du III^e ou même du IV^e siècle. Ces écrits pseudo-clémentins n'en demeurent pas moins très vénérables et eurent parfois les honneurs de la lecture à l'Eglise.

Pendant son voyage à Rome, où il devait être livré aux bêtes, **saint Ignace** martyr composa sept lettres ; les unes adressées aux communautés d'Ephèse, de Magnésie, de Tralles et de Rome, furent écrites à Smyrne, les autres destinées à l'Eglise de Philadelphie, à celle de Smyrne et à saint Polycarpe, sont datées de Troas. Ces lettres où Ignace parle de

IV. **Saint Ignace.** — Sources : Ed. spéciale d'A. Lelong dans coll. Textes et documents : *Les Pères apostoliques*, III, *Ignace d'Antioche*, 1907 ; et de J. B. LIGHTFOOT, *The apostolic fathers*, part. II, 2^e édit., 1889-90. — Travaux : H. DE GENOUILLAC, *L'Eglise chrétienne au temps d'Ignace d'Antioche*, 1907. — M. RÄCKL, *Die Christologie des hl. Ignatius von Ant.*, Frib.-Brisg., 1914. — DOM J. CHAPMAN, *S. Ignace d'Antioche et l'Eglise romaine*, dans *Rev. bénéd.* XIII, (1896).

son prochain martyr avec enthousiasme sont très précieuses parce que, recommandant aux fidèles de se grouper autour de leurs évêques, elles constituent un témoignage catégorique en faveur de la division du clergé en évêques, prêtres et diacres dès le règne de Trajan. Aussi les protestants ont-ils voulu en rejeter la composition au milieu du II^e siècle, mais les assertions de saint Polycarpe, de saint Irénée, d'Origène et d'Eusèbe rendent leur témoignage inacceptable. Le style de saint Ignace est « rude, obscur, énigmatique, plein de répétitions et d'insistances, mais d'une énergie continue, et çà et là d'un relief saisissant ». En regard, la lettre de saint Polycarpe aux Phillippiens, à l'occasion du séjour de saint Ignace parmi eux, est une homélie assez pâle.

Il faut rattacher aux Pères apostoliques deux auteurs de moindre importance : le **pseudo-Barnabé et Papias**. La lettre de saint Barnabé a pu être comparée aux épîtres pauliniennes : écrivant à une communauté chrétienne menacée par l'influence des judaïsants l'auteur prononce un réquisitoire passionné contre les observances pharisaïques désormais périmées. Probablement rédigé à Alexandrie, cet écrit remonterait à la fin du I^{er} ou au début du II^e siècle. « Les explications des discours du Seigneur » eurent pour auteur Papias, évêque de Hiérapolis en Phrygie dans la première moitié du II^e siècle ; il ne nous en reste que de minimes fragments semblant révéler « un premier essai d'exégèse appliquée à l'Évangile ». On y trouve d'importants témoignages sur la valeur de la tradition orale et sur la rédaction des Évangiles de saint Mathieu et de saint Marc.

V. **Le Pseudo-Barnabé**. — Sources : Edit. spéciale de G. Oger et A. LAURENT, Textes et doc., *Les Pères Apost.*, I, 1907 — *Tradit.* : P. LADEUZE, *L'épître de Barnabé*, Louvain 1900. — Ph. HAEUSER, *Der Barnabasbrief neu untersucht und neu erklärt*, Paderborn, 1912. — Nota. D'une façon générale, pour la littérature grecque, P. BATIFFOL, *La littérature grecque*, 4^e édit. — J. TIXERONT, *Précis de Patrologie*, 1918. — Les ouvrages de Mgr. Freppel, en premier lieu, *Les Pères apostoliques et leur époque*, 4^e éd., 1885.

CHAPITRE V

LA HIERARCHIE ECCLESIASTIQUE

I. La communauté primitive. — En adoptant le christianisme, on avait dû rompre avec les habitudes païennes : non seulement les théâtres et les jeux publics étaient interdits, mais il fallait éviter avec soin les pratiques d'idolâtrie qui à chaque instant traversaient la vie des anciens. Aussi le fidèle ne se sentait-il gardé qu'au sein de la communauté. Sans doute continuait-il à remplir ses obligations civiques, le respect des lois, le paiement de l'impôt, mais il ne devait contracter mariage qu'avec ses coreligionnaires. La famille chrétienne se formait où brillaient des qualités jusqu'alors ignorées : honnêteté, respect de la femme, charité mutuelle, et d'une manière plus frappante, hospitalité.

La vie cultuelle était calquée sur celle des synagogues ; mais aux lectures bibliques s'ajoutaient les manifestations chrétiennes : l'Eucharistie et les charismes ou effusions de l'Esprit-Saint. On célébrait l'Eucharistie après un repas de fraternité appelé agape. Parmi les charismes variés, les plus remarquables étaient la prophétie et la glossolalie. La prophétie consistait à découvrir les choses sacrées et spécialement les secrets des cœurs. La glossolalie était autre chose que le don des langues tel que le possédèrent les apôtres à la Pentecôte ; le glossolale parle sans le comprendre un langage de louange et d'action de grâces qui a besoin d'être transmis aux fidèles par un interprète inspiré. Cependant ces usages primitifs donnèrent lieu à des abus : l'agape pouvait prendre l'aspect d'un repas profane ; aussi simplifia-t-on de plus en plus ce repas en attendant qu'on le séparât de la synaxe eucharistique. Les prophéties et la glossolalie pouvaient aboutir à des intempérances de langage ; sans les interdire, on les sépara également de la réunion chrétienne, et on les y remplaça par l'homélie ecclésiastique. La synaxe eucharistique se tenait, à l'origine, dans les maisons parti-

culières, généralement à l'étage supérieur, elle avait lieu le dimanche, anniversaire de la résurrection qui, de bonne heure, supplanta le sabbat.

II. L'épiscopat. — Au fur et à mesure de leur évangélisation, les Apôtres laissaient dans les communautés qu'ils fondaient un collège d'ἐπισκοποι-πρεσβυτεροι, probablement de simples prêtres. En effet, les termes évêques et presbytres sont alors synonymes : ainsi voyons-nous qu'à la fin de son troisième voyage saint Paul convoque les « prêtres » d'Ephèse à Milet et leur recommande le soin de l'Eglise récente où le Saint-Esprit les a constitués « évêques ». D'autre part, nulle part ces « anciens surveillants » n'imposent les mains et n'ordonnent d'autres pasteurs, ce qui est le privilège de l'épiscopat. Enfin, comment eût-on pu avoir plusieurs évêques sédentaires dans la même église ? Ce n'est qu'au II^e siècle que le terme ἐπισκοπος prendra le sens actuel d'évêque.

Pourtant, les apôtres communiquèrent la plénitude de l'ordre à quelques disciples d'élite : ainsi fut assurée la succession du pouvoir apostolique. Ces premiers évêques étaient pour la plupart des évêques missionnaires, fondateurs d'Eglises ; l'évêché stable demeura l'exception. Le premier siège épiscopal fut celui de Jacques, à Jérusalem ; saint Pierre fonda celui de Rome, saint Marc celui d'Alexandrie ; enfin, après la mort de saint Paul on voit quelques-uns de ceux à qui il a donné la plénitude de l'ordre prendre un siège fixe, par exemple Denys à Athènes. Mais, durant tout le I^{er} siècle la plupart des Eglises demeurèrent dirigées non par un évêque, mais par un collège d'ἐπισκοποι-πρεσβυτεροι autrement dit par un collège de prêtres sous la surveillance plus ou moins lointaine de l'Apôtre ou de son délégué.

Néanmoins dès la fin du I^{er} siècle, on constate que saint

1. **Origines de l'épiscopat.** — BATTIFFOL, *L'Eglise naissante*, ch. III. — DE SMEDT, *L'organisation des églises chrétiennes jusqu'au milieu du III^e siècle*, dans *Rev. Quest. hist.*, t. XLIV et L, 1888 et 1891. — DOUAIS, *Origines de l'épiscopat*, dans *Mélanges lit. et hist. relig.*, t. 1890. — MICHÈLE, *L'origine de l'épiscopat*, *Le Sém.*, 1900 ; art. *Evêques*, dans *Dict. d'Apol.*

Jean a multiplié les sièges épiscopaux fixes en Asie-Mineure. Il n'apparaît pas qu'il y ait eu une révolution quelconque, susceptible d'amener des protestations. Rien n'était changé ; au début, les Apôtres avaient cru bon de conserver la direction immédiate des communautés récentes où l'on ne trouvait encore que des néophytes ; maintenant, au contraire, l'épiscopat local offrirait plus de garanties pour l'orthodoxie et pour l'union que l'oligarchie presbytérale ; d'ailleurs celle-ci n'avait-elle pas dû s'accomoder toujours d'un président ? D'origine apostolique, le monarchisme épiscopal tendait à se propager de plus en plus.

Au commencement du II^e siècle on constate que son établissement est un fait accompli et reçu de tous. Le premier grand témoin sera saint Ignace d'Antioche dans ses lettres aux Ephésiens, aux Magnésiens, aux Tralliens, aux Philadelpiens, aux Smyrniotes. « Il faut, écrit-il aux Ephésiens, que vous soyez tous d'accord avec votre évêque. » « J'ai eu l'honneur de vous voir dans la personne de Damas, votre évêque, dit-il aux Magnésiens. » Remontant au principe de l'unité épiscopale, il déclare : « Il n'y a qu'une seule chair de J.-C., comme il n'y a qu'un seul évêque avec le collègue des prêtres et des diacres. » Les écrivains postérieurs comme saint Justin et Hégésippe confirment le témoignage d'Ignace. Nous connaissons d'ailleurs bon nombre d'évêques du II^e siècle : Papias d'Hierapolis, Méliton de Sardes, Polycrate d'Ephèse, etc.

III. La primauté romaine. — Notre Seigneur avait donné à Pierre la primauté en termes si clairs qu'ils n'étaient pas discutables. Sans elle il n'eût existé qu'un christianisme tronqué en flagrante rupture avec les Evangiles déjà répan-

I. Primauté romaine. — Sources : I Clém., 58. — Ign., ad Rom. 3. — Irénée, III, 3. Pour la querelle pascale, Eusèbe, H. E. V, 24. — Travaux : Mgr DUCHESNE, *Eglises séparées*, pp. 118 et suiv. — Mgr BATIFFOL, *L'Eglise naissante*, ch. III, et surtout ch. IV, *Le catholicisme de saint Irénée*. — Mgr FREPPEL, *Saint Irénée*. — DUFOURCQ, *Saint Irénée*, col. « les Saints et col. « la Pensée chrétienne ». — DOM CHAPMAN, *La chronologie des premières listes épiscopales à Rome*, dans Rev. bénéd., XVIII (1901), pp. 399-417 ; XIX (1902), pp. 13-17, 145-170.

pus. Aussi dès le début, l'Eglise romaine, siège de Pierre, prit-elle la première place, avant même les illustres chrétiens d'Asie. **Saint Paul** lui octroie déjà ce rang lorsqu'il écrit aux Romains : « Votre foi est fameuse dans le monde entier. » Si l'Apôtre a cru devoir leur envoyer l'épître qui constitue sa grande synthèse doctrinale, c'est donc qu'il reconnaît à cette communauté embryonnaire une importance exceptionnelle ; bientôt en allant achever à Rome sa carrière, il accréditera encore l'idée qu'elle est le centre de l'unité chrétienne.

Avant la fin du 1^{er} siècle (entre 95 et 98), du vivant de saint Jean, l'évêque de Rome intervient au dehors avec l'ascendant du chef. Des discussions ont éclaté à Corinthe ; certains y récusent l'autorité des presbytres qui président la communauté. Le pape **saint Clément** s'interpose avec autorité : « Vous nous causerez une grande joie, si obéissant à ce que nous vous avons écrit dans l'Esprit-Saint, vous coupez court à l'injuste emportement de votre colère. Nous vous avons envoyé des hommes fidèles et sages. Ils seront témoins entre nous et vous. » Or, loin d'être contestée, cette intervention romaine rétablit le calme à Corinthe, et on en sut tellement gré au pape Clément que 70 ans plus tard on lisait encore sa lettre le Dimanche dans l'assemblée des fidèles. .

Peu après, **saint Ignace d'Antioche**, disciple des apôtres, décerne à l'Eglise romaine dans la lettre qu'il lui adresse le titre de « présidente de l'union de charité » (προκαθήμενη τῇς ἀγάπης), autrement dit tête de tous les chrétiens unis entre eux par la charité ; et commentant cette épithète saint Ignace ajoute : « Vous n'avez jamais trompé personne, vous avez enseigné les autres ; moi je veux que tout ce que vous prescrivez par votre enseignement demeure incontesté. » Témoignage d'autant plus considérable qu'il émane de cette métropole d'Antioche qui pouvait revendiquer, elle aussi, une *cathedra Petri*.

Voici maintenant l'attestation de **saint Irénée**, autrement dit d'un asiate, disciple de saint Polycarpe qui le fut de saint Jean : « Avec cette Eglise romaine, dit-il, à cause de sa prééminence supérieure, toute autre Eglise doit tendre à

s'accorder, toute autre église dans laquelle se sera conservée sans interruption la tradition apostolique. »

Rome d'ailleurs est déjà pour les fidèles un vrai centre où l'on accourt : Justin, Tatien, saint Polycarpe à 80 ans, Irénée et tant d'autres viennent la visiter. Entre tous ces pèlerins romains, signalons l'évêque **Abercius** d'Hiérapolis en Phrygie ; dans une épitaphe qu'il a composée lui-même pour son tombeau, il nous a laissé l'expression enthousiaste de son sentiment romain à la vue de cette reine « à l'étole et aux sandales d'or dans laquelle habite un peuple qui possède le sceau éclatant », autrement dit la confession de la foi catholique.

D'ailleurs, pour toute question doctrinale ou disciplinaire, on s'en réfère déjà à Rome qui décide sans appel. L'apparition d'une hérésie vraiment définie, le Montanisme, en fournit l'occasion. Quelques membres de l'Eglise de Lyon sont des Asiates et se donnent comme adeptes du montanisme ; les frères de Gaule « en écrivent à Eleuthère, alors évêque des Romains, afin de procurer la paix des Eglises » ; une dizaine d'années plus tard, Irénée, chef de l'Eglise lyonnaise, sollicite à nouveau l'avis du pape sur cette question. Bien plus, d'Orient, Praxéas accourt à Rome, pour obtenir la condamnation du montanisme ; on ne sollicitait ni d'Ephèse, ni d'Antioche, villes apostoliques, la solution d'un conflit oriental ; on l'attendait de Rome. Un tel appel se renouvela souvent ; les hérétiques eux-mêmes n'y contredisaient pas : persuadés que leur cause triomphe, si elle l'emporte à Rome, ils y accourent tous, tels Marcion venu du Pont et Valentin d'Egypte.

Vers la fin du II^e siècle on voit en Asie une intervention romaine plus significative encore que les précédentes. Au sujet de **la date de Pâques**, deux traditions étaient en présence : l'une orientale, l'autre romaine. La première, celle des Eglises de la province d'Asie marquait la date de Pâques à la manière juive, le 14 du premier mois juif ou 14 nisan, quel que fut le jour de la semaine ; Rome, par contre, marquait la date de Pâques d'une manière plus chrétienne en rejetant toujours la fête au Dimanche qui suit le 14 nisan. « Pour les Asiates, Pâques était l'anniver-

saire de la mort du Christ, pour les autres, l'anniversaire de sa résurrection » : grave conflit liturgique. Il faut croire que ne pas être en accord, même sur ce point particulier, avec l'évêque de Rome inquiétait jusqu'à des Asiatiques ; car l'évêque de Smyrne, saint Polycarpe, vient en débattre à Rome avec le pape Anicet (157-168) et essaie sans succès de l'attirer à l'usage asiatic. Mais, l'épilogue est autrement suggestif. L'évêque de Rome Victor I (190-198) décide de trancher la question. Il assigne toutes les Eglises d'Occident et d'Orient à se réunir en synodes qui donneront leur avis ; on sait par le témoignage d'Eusèbe que les résultats de cette consultation furent enregistrés dans des lettres synodales : or il y a celle des évêques du Pont (autour d'Amastris), celle des Eglises de l'Osroène (autour d'Edesse), celle de l'évêque de Corinthe, celle du synode de Palestine, celle des Eglises des Gaules ; toutes se prononcent contre l'usage quatordéciman et dans le sens romain, seuls les Asiatiques protestent : ils opposent leur tradition apostolique à la tradition romaine, et affirment qu'ils ne céderont pas. Victor n'hésite pas, il procède contre les rebelles à l'excommunication : ainsi a-t-il conscience d'incarner la chrétienté entière, de disposer de la communion universelle, il en détache l'Eglise d'Asie. Sans doute la condamnation sera trouvée par plusieurs, par Irénée notamment, excessive, mais non pas illégitime. En fait la décision fut écoutée, et l'usage dominical prévalut.

TEXTES ET DOCUMENTS

Primauté de l'Eglise Romaine

(IRÉNÉE, *HÉRES*, III, 3)

La tradition apostolique, répandue dans le monde entier, s'offre dans toute Eglise à la vue de ceux qui cherchent vraiment la vérité. Nous pouvons donner les noms de ceux qui furent institués évêques par les apôtres, la liste de leurs successeurs jusqu'à nous. Aucun d'eux n'a enseigné, aucun d'eux n'a cru rien de semblable aux rêveries extravagantes de ces hérétiques. Si les apôtres avaient eu connaissance de mystères secrets, à enseigner secrètement et en cachette à des parfaits, ils les auraient certes livrés à ceux-là surtout qu'ils chargeaient du soin de leurs Eglises. Car ils les voulaient

parfaits et irréprochables en tout, ceux qu'ils laissaient comme successeurs, en les constituant maîtres à leur place : leur bonne conduite serait pour les fidèles d'une grande utilité, comme aussi leur chute eût été la calamité suprême.

Mais il serait beaucoup trop long, dans un livre comme le nôtre, de faire le tableau des successions épiscopales dans toutes les Eglises. Il nous suffira d'indiquer celle de la plus grande, de la plus ancienne de toutes les Eglises, de la plus connue, fondée et établie à Rome par les deux glorieux apôtres, Pierre et Paul. En indiquant la tradition que cette Eglise tient des apôtres, la foi qu'elle a annoncée à tous les hommes et que la succession de ses évêques a fait parvenir jusqu'à nous, nous confondons tous ceux qui, pour quelque motif que ce soit, par complaisance en leurs idées, par vaine gloire, par aveuglement ou perversion de l'esprit ont ramassé des doctrines diverses en dehors de l'enseignement officiel. C'est à cette Eglise, en effet, à cause de son autorité particulière, que doit aller toute autre Eglise, c'est-à-dire, les fidèles dispersés en tous lieux, toute Eglise où se conserve, par les soins de ceux qui viennent de toutes parts, la tradition apostolique.

En effet, après avoir fondé et édifié l'Eglise, les bienheureux apôtres remirent à Lin la charge de gouverner : c'est ce Lin dont Paul fait mention dans les épîtres à Timothée. Il eut pour successeur Anaclel ; après lui, au troisième rang depuis les apôtres, Clément obtint l'épiscopat ; il avait vu les bienheureux apôtres et les avait approchés ; leur prédication résonnait encore à ses oreilles, et il avait leur tradition sous les yeux. Il n'était du reste pas le seul, car beaucoup de ceux qui avaient été instruits par les apôtres, étaient alors encore vivants. Sous ce Clément, un grave dissentiment naquit parmi les frères de Corinthe ; l'Eglise de Rome leur écrivit une lettre très importante pour les réconcilier dans la paix, et raviver leur foi, ainsi que la tradition qu'elle avait récemment reçue des apôtres. Et cette tradition prêche un seul Dieu tout puissant, créateur du ciel et de la terre. Ceux qui veulent s'instruire et connaître la tradition apostolique de l'Eglise apprendront de cette lettre de Clément que les Eglises prêchent ce Dieu, père de Notre Seigneur Jésus-Christ. Et cette lettre est plus ancienne que tous ceux qui aujourd'hui enseignent faussement qu'il y a un autre Dieu supérieur au Créateur.

(E. AMANN, *Le Dogme catholique dans les Pères de l'Eglise*, pp. 51-53.)

L'épiscopat

(SAINT CLÉMENT DE ROME, AD CORINTH.)

Les apôtres nous ont été envoyés par le Seigneur Jésus-Christ, et Jésus-Christ a été envoyé par Dieu... Nos apôtres ont su, par Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il y aurait querelle au sujet de la dignité de l'épiscopat. C'est pourquoi donc, dans leur prescience parfaite de l'avenir, ils instituèrent ceux que nous avons dits, et ensuite posèrent cette règle qu'après leur mort, d'autres hommes éprouvés succèdèrent à leur ministère. Ceux qui ont été mis ainsi en charge par les apôtres et plus tard par d'autres hommes éminents, avec l'approbation de l'Eglise, qui ont servi d'une façon irréprochable le troupeau du Christ avec humilité, tranquillité et distinction, à qui tous ont rendu bon témoignage depuis longtemps, nous ne croyons pas juste de les rejeter du ministère. Et ce ne serait pas une faute légère pour nous de déposer de l'épiscopat des hommes qui ont présenté les oblations d'une façon pieuse et irréprochable. Heureux les prêtres qui ont terminé leur carrière et dont la fin s'est trouvée pleine de fruit et de perfection ; ils n'ont plus à craindre que l'on vienne les expulser de la place qui leur est assignée. Car nous en voyons quelques-uns qui vivaient dignement et que vous avez destitués du ministère qu'ils exerçaient sans reproche et avec honneur... Votre schisme a dévoyé bien des âmes : il en a jeté beaucoup dans le doute et nous tous dans la tristesse. Et vos dissensions se prolongent.

(*Ibid*, p. 11.)

CHAPITRE VI

LES SACREMENTS

I. Le baptême. — Le postulant à la vie chrétienne reçoit d'abord l'enseignement traditionnel ; toute la première partie de la Didaché peut être regardée comme un exemplaire de cette catéchèse primitive. Le futur baptisé se prépare directement par un ou deux jours de jeûne ; on le conduit ensuite dans une eau courante pour y recevoir le sacrement par triple immersion. Cependant le baptême par triple effusion sur la tête est aussi signalé ; il resta d'un usage fré-

quent jusqu'au temps où des piscines baptismales étant annexées à toutes les églises, le baptême par immersion devint général.

II. L'Eucharistie. — Sans parler des textes évangéliques, la croyance à l'**Eucharistie** est très explicitement exprimée dans plusieurs écrits de l'Eglise primitive. Les trois principaux sont la Didaché, saint Ignace et saint Justin. Le témoignage de la Didaché a été fort discuté ; pourtant il demeure certain qu'on y fait consister le sacrement eucharistique dans la fraction du pain et l'action de grâces : « Le jour du Seigneur, rassemblez-vous, rompez le pain, et rendez grâces après avoir reconnu vos péchés ». Saint Ignace est très explicite ; sans doute il lui arrive souvent de parler de la chair et du sang du Christ au figuré ; mais un passage de son épître aux Smyrniotes reste incontestablement eucharistique : « Les docètes, dit-il, s'abstiennent de l'Eucharistie et de la prière parce qu'ils refusent d'admettre que l'Eucharistie soit la chair de N.-S. J.-C., chair qui a souffert pour nos péchés et que le Seigneur a daigné ressusciter ». Ainsi n'y a-t-il que les docètes pour refuser leur foi à l'Eucharistie : le christianisme authentique implique cette croyance. L'assertion de saint Justin est plus formelle encore : « Nous ne prenons pas ces choses, dit-il, comme du pain vulgaire ou comme un breuvage vulgaire, mais de la manière dont J.-C. eut une chair et du sang pour notre salut, ainsi aussi l'aliment eucharistié par un discours de prière qui vient de lui est la chair et le sang de ce Jésus fait chair ». Saint Justin affirme donc que la présence du corps et du sang de Jésus sous les espèces du pain et du vin est aussi réelle que

I. Eucharistie. — Sources : Didaché, IX. — Ignace, Smyrn. VII, 1, VIII, 1-2 ; Eph., XX, 2 ; Philad., IV ; Rom., VII, 3. — Justin, Apol., LXV-LXVI, 3 passages du Dial. avec Tryphon, XLI, LXX, CXVII. — Travaux : Mgr BATAILLON, *Etudes, hist. et théol. pos.*, 2^e série, l'Eucharistie, nouv. édit., 1920. — G. RAUSCHEN, *L'Eucharistie et la Pénitence durant les six premiers siècles*, trad. par M. Becker et E. Ricard, 1910. — G. BAREILLE, art. *Eucharistie* (d'après les Pères) dans *Dict. Théol.* — LEBRETON, art. *Eucharistie* dans *Dict. d'Apol.* — Mgr RUCH, *Eucharistie* (d'après la Sainte Ecriture), dans *Dict. Théol.*

son Incarnation. De plus le témoignage de Justin a une importance particulière en raison des détails fournis ; voulant répondre aux accusations portées contre les mystères des chrétiens, l'apologiste nous donne une véritable description de la messe primitive. On y distingue : 1° l'avant messe ou lecture des mémoires des Apôtres et des livres des Prophètes, 2° l'offrande, 3° le récit eucharistique au cours duquel se fait la consécration, 4° la communion. « On apporte du pain, du vin et de l'eau ; le président prie et rend grâces aussi longtemps qu'il peut ; le peuple répond par l'acclamation Amen. On distribue à chacun sa part des aliments bénits, et l'on envoie la leur aux absents par le ministère des diacres ».

III. **La Pénitence.** — A l'origine sous la menace des persécutions, dans l'attente entretenue de la Parousie, les chrétiens menèrent une vie exemplaire. De là naquit une tendance au rigorisme excessif appelée **enkratisme**. Certains zelanti exigeaient des fidèles une perfection absolue, ne distinguant plus préceptes et conseils évangéliques, mais n'admettant que des préceptes. Les enkratites prohibaient l'usage des aliments forts, la viande et surtout le vin ; ils faisaient campagne contre le mariage et s'efforçaient d'imposer la virginité à la société chrétienne. Ces exigences apparaissent dans maints écrits apocryphes tels que l'Evangile selon les Égyptiens, les *Acta Thomae*, les *Acta Pauli et Theclae*, les *Acta Petri cum Simone*. La doctrine enkratite opérait comme une séduction de pureté ; elle était très répandue ; mais l'esprit de mesure qui dominait dans les communautés la fit tenir en suspicion. A l'encontre une morale authentique s'implantait : l'ascétisme orthodoxe comportait des exercices de mortification dont le plus usité fut le jeûne ; très tôt on distinguera deux jours de « station » par semaine, Mercredi et Vendredi ; déjà on les trouve notés dans la Didaché ; ces jours-là on ne prenait qu'au coucher du soleil un repas austère. La continence fut aussi une forme de l'ascétisme primitif, mais celle-là absolument libre. Les continents des deux sexes demeuraient dans le monde, tout en s'adonnant davantage à la prière.

La morale ascétique primitive a trouvé son expression la plus autorisée dans le Pasteur d'Hermas, qui composé par le frère même du pape Pie I (140-150) exprime les idées de la papauté et du presbytérat romain. Hermas professe « le rachat des péchés à la suite d'une sincère repentance » ; il vient déclarer aux chrétiens tombés que même pour eux le pardon est possible, s'ils ont la contrition. Mais Hermas se rend compte qu'à son époque une telle doctrine pourra paraître indulgente ; aussi met-il sa thèse sur les lèvres d'une femme âgée, personnification de l'Eglise, et déclare-t-il que ce pardon ne peut être accordé qu'une seule fois, par concession extraordinaire, comme « une sorte de jubilé ». Personne n'en sera exclus : même l'adultère, l'homicide et l'apostasie sont susceptibles du rachat. Celui-ci suppose une double action ; la conversion (μετανοια), œuvre du pécheur, la guérison (ιασις), don de Dieu ; entre deux prend place une purification laborieuse qui fait prévoir la future discipline pénitentielle ; saint Irénée nous parle de femmes tombées qui ne cessent plus de gémir et de se repentir.

TEXTES ET DOCUMENTS

La Doctrine des Apôtres

(Extraits)

VII. Pour le baptême, donnez-le de la manière suivante : après avoir enseigné tout ce qui précède, « baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, dans de l'eau courante. S'il n'y a pas d'eau vive, qu'on baptise dans une autre eau, et à défaut d'eau froide, dans de l'eau chaude. Si tu n'as (assez) ni de l'une ni de l'autre, verse trois fois de l'eau sur la tête « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ». Que le baptisant, le baptisé, et d'autres personnes qui le pourraient jeûnent avant le baptême : du moins au baptisé ordonne qu'il jeûne un jour ou deux auparavant.

IX. Quant à l'eucharistie, rendez grâce ainsi. D'abord pour le calice : Nous te rendons grâce, ô notre Père, pour la sainte vigne de David ton serviteur, que tu nous as fait connaître par Jésus ton serviteur. Gloire à toi dans les siècles ! Puis pour le pain rompu : Nous te rendons grâce, ô notre Père, pour la vie et la science que tu nous as fait connaître par Jésus ton serviteur. Gloire à toi

dans les siècles ! Comme ce pain rompu, autrefois disséminé sur les montagnes, a été recueilli pour devenir un seul tout, qu'ainsi ton Eglise soit rassemblée des extrémités de la terre dans ton royaume, car à toi est la gloire et la puissance par Jésus-Christ dans les siècles ! Que personne ne mange et ne boive de votre eucharistie, si se n'est les baptisés au nom du Seigneur, car c'est à ce sujet que le Seigneur a dit : « Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens ».

X. Après vous être rassasiés, rendez grâce ainsi : « Nous te rendons grâce, ô Père Saint, pour ton saint nom que tu as fait habiter dans nos cœurs, pour la connaissance, la foi et l'immortalité que tu nous as révélées par Jésus ton serviteur. Gloire à toi dans les siècles ! C'est toi, maître tout puissant, qui as créé l'univers à l'honneur de ton nom, qui as donné aux hommes la nourriture et la boisson en jouissance pour qu'ils te rendent grâce ; mais à nous tu as donné une nourriture et un breuvage spirituel et la vie éternelle par ton serviteur. Avant tout, nous te rendons grâce, parce que tu es puissant. Gloire à toi dans les siècles. Souviens-toi, Seigneur, de délivrer ton Eglise de tout mal et de la rendre parfaite dans ton amour. Rassemble-la des quatre vents, cette Eglise sanctifiée, dans ton royaume que tu lui as préparé, car à toi est la puissance et la gloire dans les siècles ! Vienne la grâce et que ce monde passe ! « Hosanna au Dieu de David ! ». Si quelqu'un est saint, qu'il vienne ! Si quelqu'un ne l'est pas, qu'il fasse pénitence ! Maran Atha, Amen. Laissez les prophètes rendre grâce autant qu'ils voudront.

XI. Si quelqu'un vient à vous et vous enseigne tout ce qui vient d'être dit, recevez-le, mais si le prédicateur lui-même, étant pervers, enseigne une autre doctrine et travaille à détruire, ne l'écoutez pas ; enseigne-t-il, au contraire, pour accroître la justice et la connaissance du Seigneur, recevez-le comme le Seigneur...

XIV. Réunissez-vous le jour dominical du Seigneur, rompez le pain et rendez grâce, après avoir d'abord confessé vos péchés, afin que votre sacrifice soit pur. Celui qui a un différend avec son compagnon ne doit pas se joindre à vous avant de s'être réconcilié, de peur de profaner votre sacrifice, car voici ce qu'a dit le Seigneur : « Qu'en tout lieu et en tout temps, on m'offre un sacrifice pur ; car je suis un grand roi, dit le Seigneur, et mon nom est admirable parmi les nations ».

XV. Ainsi donc, éliez-vous des évêques et des diacres dignes du Seigneur, des hommes doux, désintéressés, véridiques et éprouvés ; car ils remplissent eux aussi, près de vous, le ministère des pro-

phètes et des docteurs. Donc ne les méprisez pas ; car ils sont les hommes honorés d'entre vous, avec les prophètes et les docteurs. Reprenez-vous les uns les autres, non avec colère, mais pacifiquement comme vous le tenez de l'Evangile ; et si un homme offense son prochain, que personne ne converse avec lui, qu'il n'entende un mot de personne avant qu'il ait fait pénitence. Pour vos prières, vos aumônes et toutes vos actions, faites-les comme vous le trouverez marqué dans l'Evangile de notre Seigneur.

XVI. « Veillez » sur votre vie ; ne laissez ni « s'éteindre vos lampes » ni se détendre « la ceinture de vos reins » ; mais « soyez prêts car vous ignorez l'heure où notre Seigneur viendra ». Assemblez-vous fréquemment pour rechercher ce qui intéresse vos âmes, car tout le temps de votre foi ne vous servira de rien, si au dernier moment vous n'êtes devenus parfaits.

(Collection HEMMER et LEJAY, *Les Pères apostoliques*, t. I.)

Le sacrifice eucharistique d'après saint Justin

(I. Ap., 65-67).

Le jour du soleil (le dimanche) tous ceux qui habitent la ville ou les campagnes se rassemblent au même endroit. On lit les mémoires des apôtres et les écrits des prophètes, aussi longtemps qu'il est convenable. Puis, quand le lecteur a terminé, le président par ses paroles invite, excite tout le monde à imiter les belles choses qu'on vient de lire. Après quoi nous nous levons tous ensemble et nous faisons les prières. Et quand les prières communes sont terminées on apporte du pain, du vin et de l'eau, et le président fait monter vers Dieu ses prières et ses actions de grâces, tant qu'il peut, et le peuple pousse l'acclamation *Amen*. Ensuite se fait la distribution des aliments consacrés, dont on envoie également quelque chose aux absents par les diacres.

CHAPITRE VII

LES PREMIERES HERESIES

I. **Le gnosticisme judaïque.** — Contemporaines des Apôtres, les premières hérésies naissent dans les milieux juifs ou judéo-chrétiens. Le péril est signalé pour la première fois dans les écrits de saint Paul datés de sa captivité

romaine : Ephésiens et Colossiens. Ces lettres sont adressées à des communautés situées en bordure de la Phrygie, dans la vallée du Lycus ; saint Paul y dénonce une christologie erronée qui tend à diminuer le Sauveur en accordant aux anges une importance exagérée. Par opposition, l'apôtre met en plein relief le rôle du Christ, auteur et fin de la création, tête de l'Eglise. Dans ces mêmes régions asiatiques, l'Apocalypse de saint Jean signale des hérétiques appelés **Nicolaïtes**, et dont l'enseignement aboutissait à des conséquences immorales. Nous savons aussi par saint Irénée que saint Jean combattait le docteur juif **Cérinthe**, qui rabais-sait également Jésus à un rang inférieur et confiait la création de l'univers à un ange, la révélation de la Loi à un autre ange, le Dieu des Juifs. Somme toute, cette première découverte d'une série d'anges intermédiaires entre Dieu et le monde, qu'est-ce autre chose qu'un gnosticisme judaïque préluant à l'invasion du gnosticisme philosophique ?

Mais c'est en Samarie que l'hérésie eut son véritable berceau. **Simon le Magicien** essaya d'abord d'obtenir des apôtres à prix d'argent le don de faire des miracles (simonie). Il esquissa bientôt toute une gnose dont lui-même Simon était le Dieu suprême, et sa concubine Hélène la première déesse, sa pensée (*Εννοια*), incarnée comme lui. Saint Irénée nous a décrit ce système : « Il y a, dit-il, une Puissance suprême laquelle a un correspondant féminin, sa Pensée. Sortie de son Père, la Pensée créa les anges qui, à leur tour, créèrent le monde. Mais comme ils ne voulaient pas paraître ce qu'ils étaient, c'est-à-dire des créatures d'Ennoia, ils la retinrent, la maîtrisèrent, l'enfermèrent dans un corps féminin, puis la firent transmigrer de femme en femme ». L'intervention de Dieu dans le monde a pour

I. **Premières hérésies.** — Notons que les *Enchiridia* publiés par la maison Herder, Fribourg-en-B., forment à eux trois un recueil complet des principaux textes historiques ou dogmatiques : DEZINGER-BANNWART, *Enchiridion Symbolorum*, 1911. — C. KIRCH, *Enchiridion fontium historiae ecclesiasticae antiquae*, 1910. — M. J. ROLET DE JOURNEL, *Enchiridion Patristicum*, 1913. — *Travaux* : G. BARDY, *Cérinthe*, dans *Rev. biblique*, 1^{er} juillet 1921, pp. 344-374. — ERMONT, *L'Ebionisme dans l'Eglise naissante*, dans *Rev. Ques. hist.*, LXVI (1899), pp. 481 et suiv.

but la délivrance d'Ennoia et le châtimement des mauvais anges.

Somme toute, la réplique — indirecte ou directe, peu importe — fut donnée par **saint Jean**. De même que saint Paul avait réfuté les judéo-chrétiens par son exposé de la justification par la foi, de même saint Jean réfuta tout gnosticisme par sa conception chrétienne du Logos. En effet, pour les Grecs, le Logos n'était le plus souvent qu'un être intermédiaire entre le monde et Dieu, une sorte de démiurge, ce que les gnostiques appelleront un éon : terme vague d'ailleurs non moins que ne le sera le mot raison au XVIII^e siècle ou le mot science au XIX^e. Saint Jean précise l'expression : le Logos c'est le Christ vivant et personnel, médiateur parfait. « Saint Jean fait donc converger vers un être réel toutes les tendances hésitantes et décuple du même coup la force de pénétration du christianisme, en montrant son affinité profonde avec tout ce que le monde antique cherchait de noble et de beau » (J. Huby).

II. La fin du judéo-christianisme. — Nées en Asie-Mineure ou en Samarie, ces erreurs gnostiques émanaient de juifs dispersés. Quant au **judaïsme palestinien**, il n'existait pour ainsi dire plus. A Jérusalem, l'intransigeance des Zélotes fomentait depuis longtemps la révolte : en 66, sous le règne de Néron, une insurrection éclata, et la garnison romaine fut massacrée ; le mouvement gagna la Judée entière. Chargé de la répression, Vespasien allait investir la ville sainte quand la mort de Néron lui fraya la voie à l'empire ; il confia alors l'expédition à son fils Titus. Jérusalem

I. Saint Jean. — KNABENBAUER, *Evangelium secundum Joannem*, 1898. -- TH. CALMES, *L'Évangile selon saint Jean*, 1904 (édit. abrégée, 1906). -- BELSER, *Das Evangelium des hl. Joannes*, Fribourg-B., 1905. -- J. LEBRETON, *op. cit.*, pp. 374-429. -- LEPIN, *L'origine du quatrième Évangile*, 1907 ; *La valeur historique du quatrième Évangile*, 1910 ; art. *Évangile*, dans *Dict. d'Apol.* — FULFON, *Saint Jean l'Évangéliste, sa vie et ses écrits*, 1909. -- MANGENOT, *Jean l'Évangéliste*, dans *Dict. de la Bible*. -- J. LABOURET, *De la valeur du témoignage de saint Irénée sur la question johannique*, dans *Revue biblique*, t. VII. -- E. BREHIER, *Les idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie*, 1908. -- LOUIS, *Philon le Juif*, 1911. -- PIROT, *Saint Jean* (coll. les Saints), 1923. -- J. LAGRANGE, *Évangile selon Saint Jean*, 1925.

salem subit les horreurs d'un siège qui dura cinq mois ; la ville capitula, le 8 septembre 70, et la répression éclata terrible. On parqua hommes, femmes et enfants dans l'enceinte du temple ; ceux qui ne périrent pas sous le glaive furent emmenés en esclavage. La cité déicide fut détruite de fond en comble, en attendant qu'Hadrien n'y élevât la colonie d'Aelia Capitolina avec ses sanctuaires païens : sur la colline du Temple un capitol de Jupiter, sur le Calvaire un temple de Vénus.

Cependant, les judéo-chrétiens avaient quitté la ville avant l'investissement ; ils s'étaient réfugiés au delà du Jourdain à Pella où dans l'isolement leur particularisme s'accrut et se partagea entre plusieurs groupes assimilables à deux principaux : l'un simplement schismatique, les nazaréens, l'autre hérétique, les ébionites. Les **Nazaréens** seraient vraiment chrétiens s'ils ne demeuraient obstinément attachés à la Loi et aux pratiques juives ; ces chrétiens « hébreux » se cantonnèrent dans les villages de Palestine ; « leur légalisme les isola comme leur langue », ils n'inquiétèrent personne et disparurent peu à peu. Les **Ebionites**, au contraire visent à une influence ; on les voit répandus au loin, à Alexandrie par exemple et à Rome : ils constituent comme la Diaspora du judéo-christianisme. On chercherait en vain à leur secte un fondateur appelé Ebion ; en réalité leur nom signifie « pauvres ». Pour eux, J.-C. n'était que le dernier venu des prophètes, simple fils de Joseph et de Marie ; la pratique scrupuleuse de la Loi l'avait mené à la justification ; il suffira d'observer comme lui la Loi (circoncision, sabbat, etc...) pour arriver au salut. Plus tard, le groupe ébionite entrera en relations avec les moines esséniens ; de ce contact avec « le judaïsme sublime » sortit un mélange d'éléments esséniens, juifs et chrétiens. Les emprunts à l'essénisme sont surtout ascétiques : ablutions quotidiennes, recommandation du régime végétarien, etc. Nous connaissons surtout l'ébionisme essénien par les *Romans clémentins*, sortis de la secte et qui comprennent 20 Homélies et les *Recognitiones* en 10 livres. L'ébionisme essénien devait à son tour fournir une variété assez bizarre : la doctrine el Kasaïte, du nom de son fondateur El Kasaï.

Elle consistait dans la prédication d'un nouveau baptême apte à remettre toutes les fautes ; des formules magiques et des incantations agrémentaient cette cérémonie. Somme toute, sectateurs à l'esprit étroit, les Ebionites seront incapables d'avoir une influence étendue ; le judéo-christianisme ne se releva jamais du coup que lui avait donné saint Paul.

DEUXIÈME PÉRIODE

L'Empire Païen

Du rescrit de Trajan à l'Edit de Milan (111-313)

I. LE II^e SIÈCLE. L'ÉPOQUE DES ANTONINS

CHAPITRE PREMIER

LES PERSECUTIONS

I. **Le rescrit de Trajan.** — La dynastie des Antonins couvre presque tout le II^e siècle (96-192). Si l'on excepte son dernier représentant Commode, il faut reconnaître qu'elle fournit d'excellents administrateurs. Nerva ne régna qu'une année (96, 25 janvier 98). Soldat doué d'un grand bon sens pratique, **Trajan** ne semble pas s'être d'abord occupé de la religion nouvelle ; mais le rescrit de Néron existait toujours qui défendait de la pratiquer. La situation légale des chrétiens nous est alors clairement dévoilée par Pline le Jeune, gouverneur de Bythinie. Des inculpés lui avaient été référés ; sur leur aveu, sans pousser plus loin l'enquête et sans rechercher s'ils avaient commis quelque autre crime, il les envoya au supplice : la profession du christianisme ne constituait-elle pas *ipso facto* un délit juridique passible de mort ? La question était donc très claire. Mais Pline se trouva débordé par le nombre des délations dont plusieurs restaient anonymes ; d'autre part, certains inculpés se déclarèrent disposés à renier leur foi. Dans ces deux cas, fallait-il condamner ? Pline en référa à l'Empereur.

Celui-ci répondit en vrai légiste et en vrai politique : 1° Imbu de la légalité, il maintient l'interdiction du christianisme ; sans doute n'y a-t-il là aucun crime direct qui réclame l'inquisition, *conquirendi non sunt* ; mais par respect pour la loi prohibitive antérieurement portée, si les chrétiens sont déferés au juge et reconnus tels, on doit les punir, *si deferantur et arguantur, puniendi sunt*. 2° cependant puisque le nom seul est répréhensible, Trajan refuse d'assimiler les chrétiens à des révolutionnaires ou à des accusés de droit commun ; du moment qu'ils renient la secte, le délit disparaît ; aussi les apostats seront-ils grâciés. 3° Pour la même raison, il n'y a pas lieu de décréter à l'égard des chrétiens une sorte de loi des suspects et de tenir compte des dénonciations anonymes. Ces mesures qui en maintenant la teneur de l'édit néronien en limitaient l'application, témoignaient d'une habileté souveraine : grâcier les apostats, n'était-ce pas le bon moyen de combattre le christianisme, et en refusant créance aux accusations anonymes n'assurait-on pas la tranquillité publique ? Le rescrit de Trajan n'en était pas moins immoral : outre qu'il favorisait l'odieuse apostasie, n'y avait-il pas une injuste contradiction à punir les chrétiens et à défendre de les rechercher ? « Le chrétien est punissable, dit Tertullien, non parce qu'il est coupable, mais parce qu'il est découvert, bien qu'on n'eût pas dû le rechercher. »

Le rescrit de Trajan a une importance considérable. Interprétant l'*Institutum neronianum*, il fixe pour une longue période la législation persécutrice. Ses conclusions pratiques découlent de ce principe : la profession du christianisme est le crime des chrétiens. Mommsen a donc eu tort de baser les persécutions sur le *jus coercendi* en vertu duquel le magistrat romain pouvait décréter les mesures de police

Les persécutions en général. — P. ALLARD, *Histoire des persécutions*, 5 vol., 1892 ; *Le christianisme et l'empire romain ; Dix leçons sur le martyre*. — LE BLANT, *Les persécuteurs et les martyrs aux premiers siècles de notre ère*, 1893. — DE CHAMPAGNY, *Les Césars, les Antonins*, 3^e édit., 1859. — DUFOURCQ, *Etude sur les gesta martyrum romains*, 1900. — K. J. NEUMANN, *Der römische Staat und die allgemeine Kirche bis auf Diocletian*, t. I, Leipzig, 1890.

nécessaires au maintien de l'ordre : dans ce cas, pourquoi les gouverneurs eussent-ils cru obligatoire d'en référer à l'empereur ? Le système ne se justifie pas davantage d'après lequel les chrétiens auraient été frappés par les lois pénales de droit commun pour impudicité, magie, et surtout, selon Ed. Le Blant, pour crime de lèse majesté divine en refusant de sacrifier aux dieux et à l'empereur : le rescrit de Trajan n'admet qu'un délit, le nom chrétien, et la culpabilité disparaît avec lui.

En pratique, cette législation laissait les fidèles à la discrétion des gouverneurs de province, et sous eux des *curatores civitatis* qui à partir des Antonins prirent dans chaque ville la place des autorités municipales. Si ces fonctionnaires n'avaient pas de griefs particuliers contre les chrétiens, ils pouvaient s'autoriser du rescrit de Trajan pour ne pas les poursuivre ; par contre si la fureur populaire demandait des victimes, ou encore si tel chrétien était signalé ou se signalait, le magistrat pouvait toujours sévir. D'où le caractère local de la persécution sous les Antonins.

Sous le règne de Trajan, les principaux martyrs furent saint Clément et saint Ignace d'Antioche. D'après les actes

Droit persécuteur. — P. ALLARD, *La situation légale des chrétiens pendant les deux premiers siècles*, dans *Rev. quest. hist.*, 1896, t. LIX, p. 5-49 ; 1912, p. 106-117. — BATAFFOL, *L'Eglise naissante et le catholicisme*, p. 26 suiv. — G. BOISSIER, *La lettre de Pline au sujet des chrétiens*, dans *Rev. arch.*, 1876, t. XXXI, p. 119 ; *Les premières persécutions, les chrétiens devant la législation romaine*, dans *Rev. des Deux Mondes*, 13 avril 1876, p. 787-821. — C. CALLEWAERT, *Les premiers chrétiens furent-ils persécutés par édits généraux ou par mesure de police ?* dans *Rev. hist. eccl.*, 1901, t. II, p. 771-797 ; 1902, t. III, p. 5-15, 324-348, 601-614 ; *Le délit de christianisme dans les deux premiers siècles*, dans *Rev. quest. hist.*, 1903, t. LXXIV, p. 28-55 ; *Les premiers chrétiens et l'accusation de lèse-majesté*, même revue, 1904, t. LXXVI, p. 5-28 ; *Question de droit concernant le procès d'Apollonius*, même revue, 1905, t. LXXVII, p. 349-375 ; *Les persécutions contre les chrétiens dans la politique religieuse de l'Etat romain*, t. LXXXII, p. 5-19 ; *Le rescrit d'Hadrien à Minicius Fundanus*, dans *Rev. hist. et lit. relig.*, 1903, t. VIII, p. 152-189 ; *La méthode dans la recherche de la base juridique des persécutions*, *Rev. hist. eccl.*, 1911, t. XII, p. 5-16, 633-651. — L. GUÉPIN, *Etude sur le fondement juridique des persécutions dans les deux premiers siècles*, dans la *Nouvelle rev. hist. du droit français et étranger*, 1895, t. XIX, p. 601 suiv., 713 suiv. — E. LE BLANT, *Sur les bases juridiques des poursuites*, dans *comptes rendus Acad. Insc. et B. L.*, 1866, t. II, p. 358.

de son martyre, saint Clément condamné *ad metalla* fut conduit dans la Chersonèse Taurique (Crimée), jeté dans la mer Noire une pierre au cou, puis inhumé dans une île de la côte. Saint Ignace d'Antioche est arrêté en 107 ; par un exemple frappant qui caractérise bien la situation des chrétiens sous les Antonins, les évêques des communautés qu'il traverse pour se rendre à Rome peuvent impunément le saluer sur le parcours.

II. Stricte application du rescrit sous Hadrien, Antonin et Marc-Aurèle. — Hadrien (117-138) et Antonin (138-168) prirent à l'égard des chrétiens l'attitude dictée par le rescrit de Trajan. Dilettante raffiné, voyageur infatigable, **Hadrien** goûtait les beautés de la nature, s'initiait aux mystères nouveaux des religions orientales ; il dédaigna le christianisme. Mais, plus consciencieux, directement aux prises avec les difficultés, certains gouverneurs en référèrent à lui ; de plus en plus surexcitée, l'émeute populaire créait vite des situations anormales et illégales ; débordés, les magistrats se demandent s'il faut céder ou résister. En 123 ou 124, Hadrien leur répondit dans sa lettre à Minucius Fundanus, proconsul d'Asie. Bien qu'on l'ait parfois contestée, l'authenticité de ce document est certaine : si Tertullien n'en parle pas, son silence est amplement compensé par la mention de saint Justin, qui n'écrit que quinze ans après le consulat de Fundanus, et qui cite le texte intégralement. Le rescrit d'Hadrien ne modifie en rien celui de son prédécesseur ; comme lui, il exige que les accusations revêtent une forme régulière : il ne faut donc pas céder aux exigences des foules. Cependant la lettre d'Hadrien ne calma pas le fanatisme populaire ; on en a la preuve par le martyre de saint Polycarpe survenu sous son successeur. En 155, à Smyrne, la foule intervient avec violence, criant :

La persécution au II^e siècle. — I. ANTONIN : MARTYR DE SAINT POLYCARPE. — *Travaux* : G. LACOUR-GAYET, *Antonin le Pieux et son temps*. — J. RÉVILLE, *De anno dieque quibus Polycarpus Smyrnæ martyrium tulit* ; Étude critique sur la date du martyr de saint Polycarpe, dans *Rev. hist. des religions*, III (1881), p. 369-81. — LOUIS SALTET, *L'Edit d'Antonin*, dans *Rev. hist. et litt. reliq.*, I, p. 383. — II. MARC-AURÈLE : LES MARTYRS DE LYON. — *Travaux* : J.

« Plus d'athées ! Qu'on recherche Polycarpe ! » Aussitôt le consul d'ordonner des visites domiciliaires. Amené devant le juge, Polycarpe refuse d'insulter le Dieu « qui depuis 80 ans ne lui a fait que du bien ». La foule à nouveau s'insurge, fait irruption dans le stade, construit un bûcher et y fait monter Polycarpe. On ne peut trouver de procès plus illégal. Aussi **Antonin** dut-il intervenir à son tour dans une lettre « à tous les Grecs » pour défendre de faire du tumulte à l'occasion des chrétiens. Il conserva, d'ailleurs, la même attitude que ses prédécesseurs : excellent empereur romain, très attaché au passé, il eût cru manquer de piété envers les dieux comme envers son père adoptif Hadrien, s'il eût agi autrement. Parmi les victimes du règne d'Hadrien, signalons le pape Alexandre I, Eustache et Théopista avec leurs trois fils, Symphorose et ses sept fils. Sous Antonin périrent, outre saint Polycarpe, les papes Télesphore, Hygin, Pie I et l'apologiste Justin.

Marc-Aurèle est peut-être l'homme le plus vanté de toute l'antiquité romaine. « La morale était pour lui le dernier mot de l'existence, a dit Renan, et il y portait une constante application. » Comment donc expliquer que les 19 années de son règne furent les plus cruelles que l'Eglise eût encore traversées ? Personnellement, dans son orgueil de sage il méprisait cette religion de *simpliciores* ; mais aux yeux des philosophes de son entourage, un Fronton par exemple, le christianisme se dressait déjà comme un rival ; leur influence s'exerça sur le débonnaire empereur. Il résolut donc de maintenir la juridiction trajanienne, et en cela il crut encore bien servir l'Etat. D'autre part comme sous

DARTIGUE-PEYROU, *Marc-Aurèle dans ses rapports avec le christianisme*, 1897. — A. DE BARTHÉLÉMY, *Les assemblées nationales dans les Gaules*, dans *Rev. quest. hist.*, juillet 1868, p. 14-22. — LE BLANT, *Les actes des martyrs et les supplices destructeurs du corps*, dans *Rev. arch.*, 1874, p. 178-94. — DOM LECLERCQ, *Les martyrs*, t. I, p. 90 suiv. — III. COMMODO : LE MARTYRE D'APOLLONIUS. — THIAUVY : CELEUNEER, *La favorite de Commode*, dans *Rev. quest. hist.*, t. XX (1876), p. 156. — BASSANI, *Commodo e Marcia*, Venise, 1905. — CALLEWAERT, *Question de droit concernant le procès d'Apollinarius*, dans *Rev. quest. hist.*, t. LXXVII (1905), p. 349-375. — MAX DE SAXE, *Der heilige Martyrer Apollonius von Rom*, Mayence, 1902.

son règne les fléaux publics abondèrent — invasions, disettes, épidémies — le populaire s'exaspéra plus que jamais contre les chrétiens. Marc-Aurèle, lui-même superstitieux, laissa faire. Il n'intervint que dans l'affaire des **martyrs de Lyon**.

En 177, sur les instances de la population lyonnaise surexcitée, on arrêta des chrétiens, et même on en rechercha d'autres. Mis à la torture, d'aucuns renièrent leur foi, d'autres avouèrent qu'il se commettait chez eux des crimes horribles ; dès lors même apostats, les chrétiens ne devraient-ils pas être poursuivis comme coupables d'incestes, meurtres d'enfants et autres infamies ? Consulté, Marc-Aurèle ramena le gouverneur dans les limites strictes du rescrit de Trajan ; sans tenir compte des accusations de droit commun, il persista à faire du cas chrétien un simple délit *propter nomen* : « Que ceux qui s'avouent chrétiens, manda-t-il, soient condamnés à la peine capitale, mais s'il en est qui renient, ceux-ci doivent être absous. » On ouvrit le procès : tous se montrèrent héroïques, à leur tête saint Photin, évêque de Lyon, vieillard nonagénaire et disciple de saint Polycarpe. Ceux mêmes qui avaient apostasié auparavant confessèrent la foi ; entre tous se signala la jeune Blandine ; elle fut torturée la dernière par les fouets, la chaise de feu, le taureau furieux, enfin on l'égorgea. Ces scènes sublimes nous ont été conservées par la lettre des chrétiens de Lyon et de Vienne aux Eglises d'Asie. Citons encore sainte Félicité et ses sept fils. D'après de Rossi, c'est également au règne de Marc-Aurèle qu'il faut rattacher le martyr de sainte Cécile, noble dame de la *gens Cæcilia*, qui mariée contre son gré au païen Valérien lui imposa le respect de sa virginité et le convertit ainsi que son frère Tiburce.

Avec **Commode**, la persécution se ralentit ; surtout lorsqu'il eut épousé Marcia qui était chrétienne ou tout au moins catéchumène. D'ailleurs la légalité ne s'imposait guère à « ce superbe garçon boucher ». Marcia demanda au pape Victor la liste des confesseurs condamnés aux mines et elle obtint de Commode qu'ils fussent rappelés. De ce règne datent cependant le martyre du pape Eleuthère et celui du sénateur Apollonius qui fit en plein sénat l'apolo-

gie du christianisme. A Carthage, les martyrs scillitains refusèrent fièrement un délai de trente jours qu'on leur offrait pour réfléchir et apostasier. Le rescrit de Trajan continuait à être appliqué, au gré des gouverneurs locaux.

III. La réaction littéraire chrétienne : les apologistes du II^e siècle. — Somme toute, en voulant endiguer le christianisme dans les limites de la légalité, les Antonins montraient qu'ils ne partageaient pas les préjugés du vulgaire. Certains chrétiens crurent qu'on pourrait les convertir à la tolérance ; ils écrivirent des Apologies parfois dédiées aux empereurs eux-mêmes. Le premier en date des apologistes serait le grec **Quadratus** qui présenta à Hadrien lors de sa venue à Athènes une défense du christianisme dont il ne reste qu'un très court fragment cité par Eusèbe. C'est aussi grâce à Eusèbe que nous connaissons le nom d'**Ariston** de Pella, auteur d'un dialogue entre Papiskos, juif alexandrin et Jason hébréo chrétien, qui tout en confondant le judaïsme réfute les objections courantes des païens. **Aristide** est le premier apologiste dont l'œuvre nous soit parvenue : il dédia son ouvrage non pas à Hadrien comme le voudrait Eusèbe, mais à Antonin le Pieux. Des quatre catégories qui se partagent l'humanité, explique-t-il, les Barbares adorent les forces de la nature, les Grecs déifient les passions humai-

Apologistes. — Sources : *Corpus Apologetarum christianorum sæculi secundi*, edidit De Otto, t. I et II, 3^e edit., Jenæ, 1886-87. — SAINT JUSTIN, *Apologies*, édit. L. Pautigny, 1904, et *Dialogue avec Tryphon*, édit. G. Archambault, 1909 (dans Textes et Documents, coll. Hemmer et Lejay). — *The apology of Aristides*, édit. J. Rendel Harris et J. Armitage Robinson dans Texts and Studies, t. I, Cambridge, 2^e édit., 1893. — *Épître à Diognète*, édit. Funk, *Patres apostolici*, t. I, 1901. — Travaux : FREPPEL, *Les Apologistes chrétiens au II^e siècle*, 2 vol., 1860. — AUBÉ, *De l'apologétique chrétienne au II^e siècle*, 1861. — BAREILLE, art. *Apologistes* (Pères), dans *Dict. Théol.* — J. MARTIN, *L'apologétique traditionnelle*, 1905. — L. LAGUIER, *La méthode apologétique des Pères dans les trois premiers siècles*, 1905. — A. PUECH, *Les apologistes grecs du II^e siècle de notre ère*, 1912 ; *Recherches sur le Discours aux Grecs de Tatien*, 1903. — M. PICARD, *L'apologie d'Aristide*, 1892. — M. G. LAGRANGE, *Saint Justin* (dans coll. les Saints), 1914. — L. FEDER, *Justinus des Martyrs Lehre von Jesus Christus*, Fribourg-en-Br., 1906. — J. LEBRETON, *Le conflit religieux au II^e siècle*, *Revue Apol.* t. XL (1925), pp. 65-83, 257-278. — G. BARDY, art. *Justin* dans *Dict. Théol.*

nes tandis que les Juifs se confinent dans un culte extérieur et suranné ; seuls les chrétiens adorent Dieu en esprit et en vérité ; et Aristide termine en faisant un tableau touchant de la vie des premiers chrétiens. Si hardie qu'elle soit dans le fond, l'Apologie d'Aristide conservait un ton digne et grave, propre à convaincre l'adversaire. **Tatien**, par contre, est « le fondateur de l'apologétique virulente ». Il fait de la civilisation hellénique une critique partielle, acerbe, sans nuance ni pitié ; il y oppose la doctrine chrétienne de la création et de la rédemption. Ce digne précurseur de Tertulien manquait de bon sens et d'équilibre : il le prouva en rompant avec l'Eglise par amour du pur encratisme.

A Rome, Tatien avait été le disciple du plus illustre apologiste de cette période, **saint Justin**. Grec d'origine, mais né en Palestine, à Flavia Neapolis, l'ancienne Sichem, Justin erra longtemps demandant la vérité aux écoles philosophiques tant qu'enfin il la trouva dans le christianisme. Venu à Rome sous le règne d'Antonin, il y fonda une école célèbre. Nous possédons de lui une apologie à l'Empereur, une autre au sénat et un dialogue avec le juif Tryphon. Jusqu'ici les apologistes avaient surtout combattu les calomnies répandues contre les chrétiens, le préjugé populaire ; saint Justin ne craint pas d'attaquer le préjugé juridique qui fait périr les chrétiens à cause de leur nom seul, sans qu'aucune faute ait été relevée à leur charge : « On nous condamne pour des crimes dont on ne sait pas si nous sommes coupables ». Dans le dialogue avec Tryphon, Justin nous donne le récit d'un entretien qu'il échangea jadis à Ephèse avec un juif lettré. Entreprendre la réfutation du judaïsme, prouver la caducité de la Loi mosaïque et y opposer l'incarnation du Christ et la vocation des Gentils, tel est le but de cet écrit inspiré peut-être par l'ouvrage d'Ariston de Pella. Mais les écrits de Justin ont surtout une importance dogmatique, parce qu'ils nous renseignent sur le développement du christianisme dans la primitive Eglise. Toutefois à une époque où la nomenclature théologique est encore imprécise, ce laïque ne reste point toujours orthodoxe dans l'expression : ainsi semble-t-il admettre une certaine subordination du Fils par rapport au Père ; de même il croit que les anges

ont un corps aérien, et il rêve de millénarisme. Par ailleurs sa valeur littéraire est discutable, et l'unité de plan ne resplendit guère dans ses ouvrages.

En réalité, les efforts des apologistes demeurèrent sans résultat : le septicisme et la légèreté d'Hadrien l'eussent empêché de prêter attention, et quant à Antonin le Pieux, son attachement à la religion nationale lui faisait un devoir de ne pas entendre.

Sous le règne de Marc-Aurèle se lève une seconde génération d'apologistes. C'est qu'en effet le christianisme est maintenant en butte non plus seulement aux fureurs de la plèbe et aux vexations légales, mais encore à l'hostilité des intellectuels païens, philosophes et rhéteurs de l'entourage du prince. C'est le temps où le précepteur impérial Fronton de Cirta compose un discours contre les chrétiens, où Lucien de Samosate rédige *La mort de Pérégrin* et s'y moque des martyrs. En 178, **Celse** écrira son *Discours véritable* qui, aujourd'hui perdu, se retrouve cependant presque entier dans la réfutation qu'en a donnée Origène sous le titre *Contra Celsum*. On a pu dire que toutes les objections présentées contre le christianisme depuis Porphyre jusqu'à Voltaire se trouvent déjà dans Celse.

Devant ces nouveaux adversaires, les apologistes élargissent la défense ; ils la portent sur le terrain politique, c'est-à-dire au centre logique de la question. Aux yeux des juges, toute la culpabilité consiste à porter le nom de chrétien ; telle prohibition ne devrait venir que d'une raison d'intérêt public ; les nouveaux sectateurs sont-ils « ennemis du genre humain » et contempteurs du pouvoir établi, voilà tout le problème. Les nouveaux apologistes s'évertueront donc à montrer que les fidèles agissent en sujets loyaux et paisibles, qu'ils aiment l'empereur et prient pour lui. La thèse remontait à saint Pierre et à saint Paul pour qui « l'établissement romain est comme une stabilité voulue de Dieu qui se confond avec l'ordre providentiel du monde » ; et même lorsque l'empereur s'appelle Néron, saint Pierre écrit : « Honorez le Basileus ». A partir de Marc-Aurèle les apologistes mettent en relief ce loyalisme des chrétiens.

Telle est la nouveauté des traités de Méliton de Sardes,

d'Athénagore dans son *Legatio pro christianis*, de saint Théophile d'Antioche dans ses trois livres *ad Antiochum* pour le convaincre de la vérité du christianisme. Il faut y rattacher l'*Octavius*, paru en latin : l'auteur, **Minutius Félix** établit un dialogue entre Cœcilius, « l'avocat du diable », et Octavius un chrétien ; celui-ci montre que la grandeur de Rome n'est nullement liée au polythéisme. Il y a là indiqué tout le conflit politico religieux qui motivera les grandes persécutions du III^e siècle. Par le fond, l'**Épître à Diognète** se rapproche de l'*Octavius* ; comme celui-ci, Diognète essaie « de présenter l'apologie du christianisme à un païen supposé désireux de le connaître ».

TEXTES ET DOCUMENTS

Le rescrit de Trajan

Tu as suivi la marche que tu devais, mon cher Secundus, dans l'examen de ceux qui sont déférés à ton tribunal comme chrétiens. On ne pouvait établir une règle uniforme et fixe pour tous les cas. Il ne faut pas les rechercher : si on les dénonce et qu'ils soient convaincus, il faut les punir ; de telle sorte, cependant, que si quelqu'un nie être chrétien et le prouve par des actes, c'est-à-dire en adressant des supplications à nos dieux, il obtienne le pardon à cause de son repentir, quels que soient les soupçons qui pèsent sur lui pour le passé. Mais, dans quelque genre d'accusation que ce soit, il ne faut tenir compte des dénonciations anonymes ; car c'est là une chose détestable, et qui n'est plus de notre siècle.

Lettre d'Hadrien à Minucius Fundanus

J'ai reçu la lettre que m'a écrite votre prédécesseur Licinius Granianus, homme clarissime, et je ne veux point laisser cette requête sans réponse, de peur que des innocents soient troublés, et que facilité soit laissée au brigandage des calomniateurs. C'est pourquoi si des personnes de votre province veulent ouvertement soutenir leurs dires contre les chrétiens et les accuser en quelque

Minucius Félix. — Sources : P. L., T. III, Col. 239-376 ; C. V., II (1867), par Halm ; J. P. Waltzing, Louvain, 1903, avec trad. franç. et commentaire. — Travaux : O. DE FÉLICE, *Etude sur l'Octavius*, Blois, 1880. — G. BOISSIER, *La fin du paganisme*, t. I. — MONCEAUX, *Hist. litt. Afr. chr.*, t. I. — G. HENNISDAELS, *L'Octavius de Minucius Félix et l'Apologétique de Tertullien*, Bruxelles, 1924.

chose devant le tribunal, je ne leur défends pas de le faire ; mais je ne leur permets pas de s'en tenir à des pétitions et à des clameurs. Il est en effet beaucoup plus juste si quelqu'un se porte accusateur, que vous connaissiez des imputations. Si donc quelqu'un accuse les personnes désignées, et prouve qu'elles commettent des infractions aux lois, ordonnez même des supplices, selon la gravité du délit. Mais, par Hercule ! vous aurez grand soin, si quelqu'un dénonce calomnieusement l'une d'elles, de frapper le dénonciateur de supplices plus sévères à cause de sa méchanceté.

CHAPITRE II

LE PÉRIL DOCTRINAL

I. Péril doctrinal venu du milieu païen : le gnosticisme. — Aux yeux des penseurs, le christianisme était une religion de gens incultes ; pour l'enrichir, ils construisirent la gnose. Le gnosticisme peut être défini « une tentative d'intellectuels chrétiens » soucieux de doter le dogme d'éléments empruntés aux philosophies anciennes et aux religions orientales en vue de substituer à la simple foi du vulgaire (πίστις) une science plus haute, la gnose (γνῶσις). On demandait l'aide des théories panthéistiques dues aux Grecs, des théories théogoniques et cosmogoniques venues de l'Égypte, de la Chaldée, de la Perse, voire de l'Inde ; enfin — sources moins pures — des mystères et des rites païens, des pratiques superstitieuses, démiurgiques et magiques se rattachant au néo-pythagorisme. Grâce à tous ces éléments disparates, les gnostiques prétendaient éclairer les questions capitales : nature de Dieu, nature de l'homme, origine du mal ; et bien

Gnosticisme. — Sources : Fragments décrits gnostiques dans P. G., VII, 1263. — S. IRÉNÉE, *Adversus hæreses*. — Travaux : MAXSEL, *The gnostic heresies*, London, 1873. — E. DE FAYE, *Introduction à l'histoire du gnosticisme*, 1903. — E. BUONAIUTI, *Lo gnosticismo*, Roma, 1907. — TIXERONT, op. cit., I, p. 187. — BAREILLE, art. *Gnosticisme*, dans *Dict. de Théol.* — Mgr DUCHESNE, art. *Gnosticisme*, dans *Dict. d'Apol.* — E. DE FAYE, *Gnostiques et gnosticisme*, Étude critique sur les documents du gnosticisme chrétien aux II^e et III^e siècles (Bibl. de l'École des Hautes Études, fas. XVIII), 1913. — G. BAREILLE, art. *Gnosticisme*, dans *Dict. Théol.*

que leurs écoles présentent entre elles des différences considérables, on peut sur ces points principaux les trouver généralement d'accord.

Elles professent la croyance en un Dieu suprême, Père de toutes choses, mais isolé dans sa grandeur ; entre lui et le monde inférieur se place tout un monde spirituel émané de lui, êtres réels ou passions personnifiées ; on les nomme **éons** (αιων : éternel) parce qu'ils sont en Dieu de toute (πληρωμα : plénitude de la vie divine). De l'un des éons éternité. La réunion des éons donne l'**ogdoade** ou **plérôme** inférieurs procède la création, la matière méprisable et perverse ; or, si cette matière est mauvaise, l'éon qui la forme, le **démiurge** est également mauvais : certains prétendent que c'est le Dieu du judaïsme, de ce judaïsme exclusif ennemi de la large gnose. Cependant, la création n'est pas entièrement réprouvée ; Dieu a déposé en elle une étincelle un parfum du monde spirituel. Les hommes en ont été plus ou moins imprégnés ; d'où trois classes différentes : 1° les **pneumatiques** ou spirituels chez qui domine l'élément divin ; leur salut est assuré, 2° les **psychiques** chez qui il y a équilibre entre l'esprit et la matière (chrétiens ordinaires) ; ils sont libres de se sauver ou de se damner, 3° les **hyliques** ou matériels, chez qui la matière l'emporte et qui sont condamnés par avance (païens et juifs).

L'étincelle de vie, captive de la matière depuis la chute, doit en être tirée par le Rédempteur Jésus. Simple éon, celui-ci est composé de deux êtres, l'un humain, l'autre divin ; le premier n'est qu'une enveloppe du second (dualisme), enveloppe purement apparente disent même certains (docétisme) : car si la matière est mauvaise ne faut-il pas que le Sauveur en soit pleinement affranchi ? Ce n'est donc point par ses souffrances et sa mort que le Christ sauve, mais par la science, par la gnose : connaître le Père, s'enfoncer dans sa vie secrète, tout est là. On conçoit dès lors que si la religion est pure affaire de connaissance, la morale importe peu ; sans doute certains maltraitent-ils le corps puisqu'il est mauvais, mais d'autres, pour la même raison restent indifférents à ses actes : d'où en beaucoup de sectes, dévergondage effréné. En fin de compte, d'ailleurs, le salut reviendra aux

spirituels, tandis que s'effondrera le monde matériel : ce sera le retour de toutes les parcelles lumineuses au plérôme, l'ἀποκαταστασις ou renouvellement universel. Pour appuyer cette doctrine, il y avait un culte constitué de nombreuses pratiques souvent superstitieuses, puisées pêle-mêle au christianisme, aux mystères du paganisme, aux religions orientales : on y voit l'emploi de formules magiques, d'images et de médailles bizarres, etc. Faute de pouvoir pénétrer dans les profondeurs de la gnose, le menu peuple s'attachait à ces pratiques.

On peut ramener les nombreux systèmes à deux catégories : **gnose syrienne et gnose d'Alexandrie**. La première fit des emprunts aux religions syrienne, chaldéenne et persane : elle eut pour représentants principaux Ménandre, Saturnin, les Ophites et les Caïnites. Compatriote et successeur de Simon le Magicien, Ménandre soutenait des doctrines semblables ; prophète plus morose, Saturnin considérait le mariage comme une institution diabolique. La gnose ophitique adorait le serpent (ὄφις) parce qu'en se révoltant contre le démiurge, il avait apporté la gnose au monde, cette secte se diversifiait en plusieurs autres sectes extravagantes : ainsi, pour les Caïnites, les vrais spirituels étaient les mécréants de l'Ancien-Testament, tout particulièrement Caïn ; un certain Justin mélange si bien mythologie et judaïsme qu'il va jusqu'à faire d'Hercule un prophète. Bref ils apparaissent comme des charlantans tous ces gnostiques syriens avec « leurs excentricités, leur magie, leurs éons aux noms étranges et leur clinquant sémitique ».

Les gnostiques d'Égypte sont de raffinés docteurs qui revêtent ces drôleries d'un style philosophique et les ajustent au goût alexandrin. Leurs grands pontifes s'appellent Basilide, Valentin et Carpocrate. Basilide nous est connu par saint Irénée ; dans sa gnose nuptiale on ne voit que mariages et générations. Au contraire, les éons de Basilide sont célibataires. Ces trois maîtres eurent grand succès en Égypte même. Hors de la province, ce fut surtout Valentin qui acquit influence un peu partout ; il vint même à Rome, mais se fit chasser de la communauté. Cette école d'Alexandrie possède au II^e siècle une supériorité intellectuelle et morale

réelle ; mais au III^e siècle, les systèmes se rapprocheront, la philosophie fera place aux mystères, aux rites étranges : on descendra aux infamies des religions orientales.

Malgré les bizarreries particulières aux systèmes, dans son ensemble le gnosticisme n'en constituait pas moins pour les chrétiens une tentation d'intellectualisme orgueilleux : le premier, il offrait une conception systématique de la religion, « une philosophie du christianisme et de ses rapports avec le judaïsme et le paganisme ». Surtout au point de vue de la méthode, on substituait déjà à l'enseignement apostolique l'individualisme : l'Eglise, n'avait droit d'imposer son magistère qu'aux âmes ignorantes, aux *simpliciores* ; les gnostiques, eux, élaboraient personnellement leur religion. Ce fut sur ce terrain de la méthode que leur vint la réfutation. A ces modernistes du II^e siècle, l'Eglise n'essaya pas d'opposer une synthèse rationnelle de sa foi, elle se contenta d'invoquer sa tradition hiérarchique et apostolique : les successeurs des apôtres ont le dépôt de la vérité, et entre tous l'évêque de Rome, qui est l'Eglise principale, donc la conformité à la tradition romaine demeure le critérium de toute vérité religieuse.

Saint Irénée de Smyrne, évêque de Lyon fit valoir cet argument dans son ouvrage appelé à l'ordinaire « contre les hérésies », mais dont le vrai titre est « la fausse gnose démasquée et réfutée ». Composé entre 174 et 199, le traité comprend cinq livres dont il ne nous reste guère que la traduction latine. Dans le premier, Irénée expose le système de Valentin, le plus hardi et le plus complet de tous les gnostiques. Le deuxième est une réfutation détaillée du gnosticisme examiné en lui-même, dans ses hypothèses gratuites,

Saint Irénée. — Sources : P. G., t. VII. — Travail : J. CHAPMAN, *Le témoignage de saint Irénée en faveur de la primauté romaine*, dans *Rev. bénéd.*, XII (1895). — A. CAMERLINCK, *Saint Irénée et le canon du Nouveau Testament*, Louvain, 1896. — A. DUFOURCQ, *Saint Irénée* (coll. les Saints), 1904 ; (coll. la Pensée chrétienne), 1905. — BATIFFOL, *L'Eglise naissante et le catholicisme*, Ch. IV, *Le catholicisme de saint Irénée*. — FUNK, *Das Primat des römischen Kirche, nach Ignatius und Irenaeus*, dans les *Kirchengeschichtl. Abhandl. und Untersuch.* t. I, 1897. — TIXEBOUNT, op. cit., t. I, p. 247.

ses absurdités, son immoralité. La réfutation devient plus générale dans le 3^e livre, le plus remarquable de tous : saint Irénée y établit contre les gnostiques que les deux bases de la vérité catholique sont l'autorité des écrits apostoliques et la tradition des Eglises, surtout de l'Eglise romaine ; ces deux bases sont en conformité avec les paroles du Christ (4^e livre). Enfin un dernier livre conclut en établissant contre les gnostiques l'eschatologie chrétienne. En général l'exposé des systèmes gnostiques par Irénée est exact, sa réfutation nerveuse, parfois même caustique. Mais, en calquant trop servilement le texte original, la traduction latine fait paraître le style embarrassé.

La réfutation par l'argument de la tradition était à la fois si simple et si péremptoire qu'elle opéra d'elle-même ; l'Eglise n'eut pas besoin d'employer des conciles contre les gnostiques ; ils ne purent jamais pénétrer dans les communautés parce que l'excentricité de leurs théories les faisait vite reconnaître ; ils durent donc former des associations autonomes qui n'attirèrent que « les esprits faibles ou inquiets, avides de science occulte, d'initiation et de mystères ». Par ailleurs, l'apparition du gnosticisme provoqua l'emploi de certains termes tels que *οὐσια*, *ομοουσιος υποστασις* etc... qui forment déjà comme un vocabulaire théologique embryonnaire.

II. Péril doctrinal intérieur : millénarisme, montanisme et marcionisme. — Les premiers chrétiens avaient vécu dans l'attente de la parousie. Cependant, l'idée d'un triomphe terrestre vint s'y mêler. Les Juifs avaient espéré un règne temporel du Messie, comme Jésus ne l'avait pas réalisé lors du premier avènement, beaucoup de chrétiens l'attendirent d'une seconde venue, et lui fixèrent une durée de mille ans (**millénarisme**) ; après cette période de souveraineté temporelle viendraient le jugement général et le triomphe éternel du Christ. Ces rêves eschatologiques apparaissent dans maints écrits, en particulier dans le Livre d'Enoch qui jouissait au n^e siècle d'une autorité considérable. Le millénarisme prétendait d'ailleurs s'appuyer sur une interprétation, évidemment étroite, de l'Apocalypse ;

aussi rallia-t-il, non seulement des hérétiques comme Cérinthe qui à la fin du 1^{er} siècle en fut le premier tenant, mais aussi des orthodoxes comme Papias, saint Justin, saint Irénée. Il est vrai que la conception se révélait bien différente : pour Cérinthe, le règne temporel du Christ était un temps de jouissances charnelles et pour les Pères tout le contraire.

L'encratisme n'était qu'une tendance, et le millénarisme n'était qu'une opinion répandue plus ou moins dans les communautés ; mais il y eut dans la seconde moitié du 1^{er} siècle un autre mouvement rigoriste et enthousiaste qui suscita une véritable secte, le **montanisme**, il n'est pas sans rapport avec les précédents. Voici, en effet, quelle fut l'origine des prophéties du phrygien Montan et de ses deux associées Maximilla et Priscilla (vers l'an 172). Saisis jusqu'à l'angoisse par l'idée de la parousie, ils voulaient préparer le monde au jugement prochain par un rigoureux ascétisme et par une sévérité morale outrée, refusant en principe tout pardon pour les fautes graves. La descente de la Jérusalem céleste dans la plaine phrygienne de Pépuse n'était-elle pas attendue d'un jour à l'autre ? Jusque-là, plus de mariage, plus de famille, plus d'intérêts terrestres, rien que la communauté des biens. Comme prologue à cette parousie, le Saint-Esprit devait venir ; or Montan s'affirmait lui-même la vivante incarnation de ce Paraclet ; ses prophéties divulguaient le Testament nouveau qui, sans contredire l'Evangile, venait le parachever. Montan et ses acolythes vaticinaient au sein d'une extase insolite et extravagante. Au fond le Montanisme voulait substituer l'inspiration privée à l'enseignement hiérarchique, de même que la gnose prétendait y substituer la science individuelle.

Montanisme. — Sources : TERTULLIEN, *De corona militis* ; *De fuga in persecutione* ; *De exhortatione castitatis* ; *De virginibus relandis* ; *De monogamia* ; *De jejuniis* ; *De pudicitia*. — S. EPIPHANE, *Haer.*, XLVIII, XLIX. — Travaux : FUNK, art. *Montanisme* dans *Kirchenlexicon* de Fribourg. — V. ERMONT, *La crise montaniste*, dans *Rev. quest. hist.*, t. XXII (1902), pp. 61-96. — DE LABRIOLLE, *La crise montaniste*, 1913 ; *La polémique anti-montaniste*, dans *Rev. hist. et litt. rel.*, XI (1906), p. 97-145. — A. D'ALÈS, *Tertullien*, p. 345 seq. — TIXERONT, op. cit., 210.

Mais ce mouvement fut assez vite suspect : il ne rallia qu'une minorité d'exaltés. Il se développa surtout en Asie-Mineure avec Albibiade, le voleur Thémison, le naïf Théodote qui se tua au cours d'une expérience de révitation. Ne voyant jamais poindre à l'horizon la Jérusalem céleste, les montanistes avaient d'ailleurs transformé Pépuze en une Jérusalem terrestre, métropole du Paraclét. Hors de l'Asie-Mineure, le mouvement fit des adeptes parmi les esprits outranciers et âpres : on peut dire que Tertullien était déjà montaniste avant la lettre : il groupa autour de lui une petite Eglise. Rejeté par Rome, le montanisme se cantonna surtout en Phrygie et en Afrique, et s'y maintint longtemps comme un schisme bizarre.

Le gnosticisme compliqué n'aboutissait qu'à former des loges d'initiés de haut et de bas étage : le montanisme était par essence un mouvement individualiste et extra-hiérarchique : par contre, **Marcion** résolut de donner une doctrine pratique accessible à tous et de former une église. Il admit un Rédempteur qui, envoyé par le Dieu bon, sauvait les hommes par la croix ; ce rédempteur n'a cependant existé qu'en apparence, et, encore sa vie commence-t-elle tout d'un coup par la prédication. Ajoutez une morale nettement énératique : restrictions pour le boire et le manger, suppression du mariage. Tout cela s'étayait sur l'Evangile de saint Luc et sur saint Paul, le reste de l'Ecriture étant regardé comme non avenu. La doctrine de Marcion n'était somme toute qu'un catholicisme tronqué et démarqué : c'est donc à tort qu'on l'a parfois compté parmi les gnostiques. Il était venu à Rome vers l'an 155, une communauté marcionite parvint à s'y former et de là le mouvement gagna un peu partout, se groupant en Eglises hiérarchiquement ordonnées : elles eurent des martyrs et opposèrent une longue résistance au catholicisme.

Marcionisme. - Sources : S. JUSTIN, *Apologie*, I, 26, 58 ; *Dialog.*, 35. - TERTULLIEN, *Adversus Marcionem libri quinque*. - Travaux : MEYER, *M. Marcion en de Marcionetem*, Leiden, 1888. - V. ERMENI, *Le marcionisme*, dans *Rev. quest. hist.*, janvier 1910. - A. D'ALÈS, *Marcion, La réforme chrétienne au II^e siècle*, dans *Recherches de Science religieuse*, 1923, (XII).

TEXTES ET DOCUMENTS

La tradition apostolique et l'argument de prescription

(TERTULLIEN: DE PROESCRIPT. HÆRET., 20-21)

... Dans chaque cité, les apôtres fondèrent des Eglises, auxquelles dès ce moment les autres Eglises empruntèrent la bouture de la foi, la semence de la doctrine, auxquelles elles l'empruntent tous les jours pour devenir elles-mêmes des Eglises. Et par cela même, elles seront considérées comme apostoliques en tant que filles des Eglises apostoliques. Toute chose doit être nécessairement caractérisée d'après son origine. C'est pourquoi ces Eglises, si nombreuses et si grandes soient-elles, ne sont que cette primitive Eglise apostolique dont elles procèdent toutes. Elles sont toutes primitives, toutes apostoliques, car toutes elles attestent leur parfaite unité; elles se communiquent réciproquement la paix, elles fraternisent, elles échangent les devoirs de l'hospitalité; tous droits qu'aucune autre loi ne réglemente que l'unique tradition d'un même mystère.

De ces faits, voici la prescription que nous dégageons : Du moment que Jésus-Christ, notre Dieu, a envoyé les apôtres prêcher, il ne faut donc point accueillir d'autres prédicateurs que ceux que le Christ a institués. Car nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils l'a révélé. Or le Christ ne semble pas l'avoir révélé à d'autres qu'aux apôtres, qu'il a envoyés prêcher, et prêcher naturellement ce qu'il leur avait révélé. Mais quelle était la matière de leur prédication, autrement dit, qu'est-ce que le Christ leur avait révélé ? Ici encore j'élève cette prescription que, pour le savoir, il faut nécessairement s'adresser à ces mêmes Eglises que les apôtres ont fondées en personne, et qu'ils ont eux-mêmes instruites, tant « de vive voix », comme on dit, que, plus tard, par leurs lettres.

Dans ces conditions, il est clair que toute doctrine qui est d'accord avec celle des Eglises, matrices et sources de la foi, doit être considérée comme vraie, puisqu'elle contient évidemment ce que les Eglises ont reçu des apôtres, les apôtres du Christ, le Christ de Dieu. Par contre toute doctrine doit être *a priori* jugée fausse qui contredit la vérité des Eglises, des apôtres, du Christ et de Dieu.

(E. AMANN, *Le Dogme catholique dans les Pères de l'Eglise*, pp. 77-78.)

II. LE III^e SIÈCLE. LA FIN DES PERSÉCUTIONS (203-313)

CHAPITRE PREMIER

LES PERSECUTIONS DU III^e SIECLE

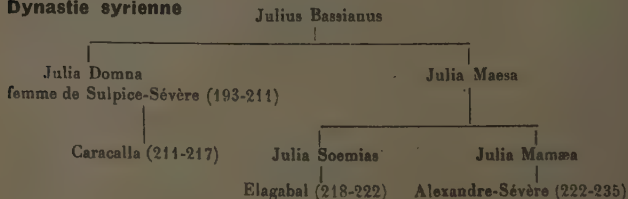
I. **La persécution intermittente par motif de salut public.** — Au III^e siècle, les rapports du christianisme et de l'Etat romain entrent dans une nouvelle phase. Jusqu'ici, conformément au rescrit de Trajan, le christianisme était envisagé comme un délit juridique ; maintenant, à mesure que les fidèles augmentent en nombre, on tend à les regarder comme un danger pour l'Empire. Aussi cessera-t-on d'abandonner la poursuite à l'initiative des gouverneurs pour en faire une mesure générale et obligatoire de salut public. Par contre des accalmies surviendront : à tel proscripteur acharné succède un prince tolérant et presque favorable.

L'Africain **Septime-Sévère** avait clos à son profit l'anarchie militaire qui suivit la chute de la dynastie antonine. Il se montra d'abord favorable aux chrétiens ; mais leur nombre croissant lui parut un péril pour la religion officielle et pour l'Empire ; il résolut de couper court à la propagande en interdisant les conversions ; il fut défendu de faire des chrétiens ou de se faire chrétien ; la classe spéciale des nouveaux convertis devait être poursuivie partout en sorte que, pour eux, le *conquirendi non sunt* de Trajan n'existait plus (édit de l'an 202). Ainsi s'explique que la plupart des martyrs de cette époque furent des néophytes ou des catéchumènes. Entre autres, il faut citer en Egypte, sainte Potamienne, et surtout à Carthage sainte Félicité et sainte Perpétue, Saturus et leurs compagnons, dont les Actes sont constitués en majeure partie par une autobiographie que sainte Perpétue écrivit dans sa prison. D'après Grégoire de

Tours, le martyre de sainte Irénée date aussi de cette persécution.

En ce temps-là, les cultes officiels ne provoquent plus que le scepticisme ; on tend à un philosophisme supérieur qui aboutirait par une fusion de toutes les religions à l'adoration de l'Un transcendant ; le syncrétisme aspire à une sorte de monothéisme. Dès le règne de Septime-Sévère et sous celui de son fils Caracalla, l'impératrice Julia Domna, une Syrienne, fille du prêtre du soleil Bassianus, préside un cénacle où l'on projette de grouper tous les dieux anciens autour d'un Dieu suprême. Le philosophe Philostrate fut chargé d'écrire la vie d'Apollonius de Tyane, personnage mystérieux qui avait laissé en Asie le renom d'un ascète et d'un thaumaturge et dont le philosophisme avait abouti au monothéisme solaire ; ce cercle de philosophes hautains semble avoir ignoré le christianisme. Par une révolution militaire la sœur de Julia Domna, Julia Mæsa fit parvenir à l'empire ses deux petits-fils : Elagabale et Alexandre-Sévère. Avec eux la religiosité nouvelle continua d'être en faveur. Mais de l'un à l'autre le syncrétisme varie énormément. Pur Levantin, **Elagabale** (218-222) mit à la tête de l'Olympe son Dieu syrien, le Baal d'Emèse, représenté par une pierre noire ; ce culte se déroulait au milieu de rites obscènes et de frénésies sacrées. Durant cette longue orgie religieuse, du moins oublia-t-on la défense de la religion nationale, et les chrétiens furent en paix. Mais, avec **Alexandre Sévère** (222-235), voici qu'un syncrétisme honnête aboutit à une véritable tolérance du christianisme. Jeune homme doux et pieux, Alexandre-Sévère admettait dans son sanctuaire

Dynastie syrienne



domestique ou *lararium* le buste de Jésus auprès de ceux d'Orphée, et d'Apollonius de Tyane, *animas sanctiores*. On a même dit que sa mère Mamaea était chrétienne. Animé de si bonnes dispositions, Alexandre prit une mesure considérable : il cassa l'*institutum neronianum* : *christianos esse passus est*, dit Lampride. Cette licéité légale comportait le droit d'association, et donc celui de posséder ; les fidèles osèrent un jour en appeler à l'empereur contre les cabaretiers de Rome qui leur disputaient un terrain ; il leur donna raison. Il est certain que sous son règne des églises commencèrent à surgir ; car Origène note que son successeur Maximin les fit incendier.

D'ailleurs, dès le début du III^e siècle, on constate que les communautés chrétiennes possèdent des cimetières en propriété. Comment expliquer ce fait ? Septime-Sévère avait déjà promulgué un édit qui autorisait les sociétés funéraires, syndicats de petites gens (*collegia tenuiorum*) formés en vue de garantir à leurs membres les honneurs funéraires. Les communautés chrétiennes se seraient glissées sous cette rubrique : n'étaient-elles pas des assemblées de pauvres, ayant leurs patrons, les riches chrétiens ? n'assuraient-elles pas la sépulture de leurs adeptes ? Les adversaires de la théorie (Mgr Duchesne, Mgr Batiffol) objectent que cette assimilation juridique n'aurait pu tromper personne : les collèges funéraires étaient des associations peu nombreuses tandis que les grandes églises comme celles de Rome, de Carthage et d'Alexandrie comptaient des milliers de personnes. Ne serait-il pas plus naturel d'admettre que la propriété chrétienne se constitua d'elle-même, en vertu de la vitalité propre au christianisme et en dehors de toute loi ? Alexandre-Sévère n'aurait fait que consacrer le fait acquis. Après lui les persécuteurs confisqueront, les autres reconnaîtront.

Lorsqu'Alexandre-Sévère fût tombé victime d'une révolte des soldats (233), s'ouvrit une période d'anarchie militaire où l'on vit poindre les premières invasions. Le Thrace **Maximin**, « espèce d'hercule grossier, illettré, un soldat de fortune », réussit à s'imposer (235-238) ; par réaction contre son prédécesseur, il résolut de frapper le christianisme au cœur en poursuivant les chefs et les docteurs des églises.

Sur ses ordres, le pape Pontien et le célèbre prêtre Hippolyte furent exilés en Sardaigne, le pape saint Anthère, successeur de Pontien, endura le martyre ; dans le Pont, où de violents tremblements de terre avaient exaspéré le peuple, la persécution sévit sous le gouverneur Serenianus. La paix revint avec les Gordiens, et surtout avec **Philippe l'Arabe** qui pratiquait sans doute privément la religion chrétienne, ainsi que sa femme Sévère : on sait sa correspondance avec Origène. C'est lui qui permit au pape Fabien de transférer solennellement de Sardaigne à Rome les reliques de son prédécesseur Pontien. C'était le retour à la tolérance d'Alexandre-Sévère ; elle ne devait pas durer longtemps.

Conservateur obstiné, **Dèce** veut détruire le christianisme qu'il considère comme l'ennemi même du vieux paganisme, soutien de l'Empire romain : avec lui le grief politique prend toute son importance. Il ouvre donc contre les fidèles une persécution universelle par mesure de salut public : tous sont mis en demeure d'apostasier ou de périr. En chaque ville, en chaque bourgade, une commission est instituée devant laquelle comparaissent les habitants : chacun doit prouver qu'il n'est pas ou ne veut plus être chrétien, d'abord en offrant une victime ou en brûlant de l'encens sur l'autel, ensuite en reniant le Christ selon une formule blasphématoire, enfin en prenant part à un repas païen. Ceux qui consentent reçoivent un certificat sauveur (*libellum*), ceux qui refusent sont jetés en prison. En vertu de cette épreuve préliminaire, les chrétiens traduits devant les tribunaux constituaient une élite qui avait déjà posé un premier acte de courage. Pour les faire renier, le juge mettait tout en œuvre : tortures, séductions des honneurs et de la volupté, len-

Les persécutions du III^e siècle. — I. LE SYNCHRÉTISME. — *Travaux* : REVILLE, *La religion à Rome sous les Sévères*, 1886. — G. BAREILLE, art. *Apollonius*, dans *Dict. de Théol.* — BATIFFOL, *La paix constantinienne*, ch. I, et *Excursus A, Sol invictus*. — DUVIQUET, *Héliagabale*, 1903. — II. SAINTE FÉLICITÉ ET SAINTE PERPÉTUE. — *Travaux* : A. d'ALÈS, *L'auteur de la Passio Perpetuæ*, dans *Rev. hist. eccl.*, VIII (1907), p. 5-18. — MONCEAUX, *Hist. litt. Afr. chr.*, I, p. 72. — A. AUDOLLENT, *Carthage romaine*. — A. PILLET, *Histoire de sainte Perpétue*, Lille-Paris, 1885. — A. ROBINSON, *The passion of s. Perpetua* dans *Texts and Studies*, I, fasc. 2, 1891.

leur énervante du procès et de l'incarcération : « ceux qui veulent mourir ne viennent pas à bout de se faire tuer », déclare saint Cyprien. Enfin la sentence est prononcée : confiscation des biens et déportation plus souvent que peine capitale : car aux yeux de Dèce, il s'agit non de tuer les chrétiens, mais de les faire apostasier pour en refaire de vrais Romains. Sous cette pression formidable, les chutes furent nombreuses, surtout parmi les riches. Comme martyrs, citons à Rome le pape Fabien, en Sicile sainte Agathe, en Gaule saint Saturnin de Toulouse, et probablement aussi saint Denys de Paris, saint Polyeucte, soldat arménien immortalisé par Corneille.

Bien que courte (250-251), la persécution de Dèce laissa des traces profondes. Sept ans plus tard, **Valérien** recommençait ; mais instruit par l'exemple de son prédécesseur, il comprit qu'il serait impossible de détruire le christianisme en faisant apostasier tous ses membres, et il résolut de le frapper plus efficacement en sapant les assises de la société chrétienne. Un édit fut porté en 257 : 1^o il s'attaquait aux chefs de la communauté, évêques et prêtres, qu'il mettait en demeure de sacrifier sous peine d'exil ; 2^o les associations chrétiennes étant déclarées illicites, on interdisait aux fidèles sous peine de mort de fréquenter les cimetières et les lieux du culte que l'Etat mettait sous séquestre. Malheur à ceux qui persistaient à reformer la réunion dissoute : ils couraient risque d'être surpris aux environs de la catacombe comme Tarcisius ou d'y être enterrés vivants durant leur prière. Cependant, comme les évêques même exilés — un saint Cyprien de Carthage, un saint Denys d'Alexandrie, un saint Etienne de Rome — continuaient à encourager les fidèles, comme ceux-ci même dépouillés trouvaient asile dans les domaines funéraires de l'aristocratie, un second édit parut en 258 aggravant le précédent : 1^o contre les évêques la peine de mort était substituée à l'exil ; 2^o contre les sénateurs, nobles et chevaliers on décrétait la dégradation et la décapitation ; les femmes de même rang seraient exilées. Quant aux Césariens, autrement dit les esclaves ou affranchis de la maison impériale, Valérien par économie ne les supprimait pas, mais il les ramenait à la condition servile et

confisquait leurs biens. Tout en terrassant le christianisme, Valérien espérait enrichir l'Etat de ses dépouilles : l'un des instigateurs de la persécution fut en effet le favori Macrien, ministre du trésor. Il y eut d'innombrables victimes parmi lesquelles le pape Etienne, le pape Sixte II surpris avec son clergé dans le cimetière de Prétextat et décapité sur place assis dans la chaire pontificale, le diacre Laurent ; en Afrique saint Cyprien de Carthage, à Utique 153 chrétiens jetés dans la chaux vive et surnommés *massa candida*.

Valérien fut puni dès cette terre : fait prisonnier par les Perses, il mourut leur esclave. La persécution cessa avec son fils **Gallien** dont la femme Salonine fut peut-être chrétienne. Mais tandis que jusqu'ici on s'était contenté de laisser tomber la persécution sans rapporter les édits de proscription, il fut décrété cette fois qu'on rendait aux évêques « magistrats du Verbe » la liberté de leur ministère ; on les remit en possession des lieux religieux, et ils acquirent vraiment rang officiel : c'était comme un prélude à la paix de Constantin. De 260 à 300, il y eut une période de tranquillité pour les chrétiens, bien que la persécution sévit encore dans certaines provinces où l'autorité impériale affaiblie était impuissante à commander. A la fin de son règne, il est vrai, **Aurélien** (270-275), dans son fanatisme pour son Dieu Soleil édicta un édit sanglant ; la mort l'empêcha de l'exécuter. Le III^e siècle s'achevait dans la prospérité ; Dioclétien (284-305) à sa cour de Nicomédie était entouré de nombreux chrétiens ; des basiliques s'élevèrent dans beaucoup de villes.

II. Le paganisme nouveau, rival du christianisme. —

Au II^e siècle, le paganisme avait essayé de se réhabiliter dans la philosophie stoïcienne ; le mouvement n'effleura qu'une élite intellectuelle. Par contre au III^e siècle, sous le coup des calamités publiques, une anxiété profonde et le besoin de croire favorisèrent la fortune de certaines formes rajeunies du paganisme : néoplatonisme, mithriacisme, manichéisme, autant d'ennemis redoutables pour l'expansion chrétienne.

Le **néoplatonisme** nous apparaît comme « le dernier grand effort de l'esprit philosophique des Grecs pour expliquer le mystère du monde ». Son chef **Plotin** enseignait une

théorie panthéistique de l'émanation analogue à celle des gnostiques : l'Être infini, l'Un tout puissant peut donner sans perdre ; il engendre donc un second principe, et celui-ci un troisième, et ainsi de suite jusqu'à la matière et jusqu'au mal. Voilà comment nous dérivons de l'Un qui constitue le véritable fond de notre âme ; tout le but de la spiritualité plotinienne consistera donc à nous unir intimement à cet Un divin et à nous élever par des purifications successives jusqu'à la contemplation de l'Être et même jusqu'à l'extase. Mais si transcendante que soit cette théorie spiritualiste, elle n'exclut pas les grossières doctrines religieuses traditionnelles : polythéisme, mythes, magie ; tous ces éléments ont un rôle à jouer dans « la conversion de l'homme vers l'immatériel et l'ineffable ». Ainsi s'établissait l'accord entre la religion païenne et la philosophie ; on espérait sauver l'une par l'autre. C'est pourquoi, surtout avec le disciple de Plotin, **Porphyre**, le néoplatonisme se montra l'adversaire du christianisme. Porphyre composera entre 290 et 300 un ouvrage en 15 livres intitulé : « Contre les chrétiens », écrit perfide où tout en reconnaissant la beauté de la religion de Jésus, il s'efforce d'y découvrir des contradictions et des invraisemblances : ainsi fut-il le premier inventeur d'un Paulinisme opposé au Pétrinisme. Néanmoins, le néo-platonisme demeura un mouvement intellectuel incapable de pénétrer les masses.

A ce point de vue, la religion de Mithra devait constituer une plus grande menace. Issu du mazdéisme persan, le **mithriacisme** est par essence le culte du Dieu de la lumière.

Néo-platonisme. — *Travaux* : E. VACHEROT, *Hist. critique de l'école d'Alexandrie*, 1846-1851. — RODIER, art. Plotin, dans *Grande Encyclopédie*. — LOUIS, *Doctrines religieuses des Philosophes grecs* (Bibl. hist. des religions), 1909, Ch. VIII.

Mithriacisme. — FRANZ CUMONT, *Textes et documents relatifs au culte de Mithra*, 2 vol., Bruxelles, 1896-99. — A. d'ALÈS, *Mithriacisme et catholicisme*, dans *Rev. prat. apol.*, 1^{er} février 1907 ; *Mithra (La religion de)*, dans *Diet. d'Apol.* — MARTINDALE, *Mithra dans Christus*, p. 383-405. — LAGRANGE, *Les religions orientales et les origines du christianisme*, dans *Correspondant*, 25 juillet 1910, p. 209-41. — FRANZ CUMONT, *Les mystères de Mithra*, Bruxelles, 1913 ; *Les religions orientales dans le culte romain*, Ch. VI, 1907. — A. VALENSIN, *Jésus-Christ et l'étude comparée des religions*, 1912.

solaire ; mais très hospitalier, il s'est fusionné avec les mythes syriens et les divinités helléniques et a contracté des alliances avec tous les sacerdoces existants. Ainsi opérait-il une sorte de coalition des forces polythéistes en face du christianisme. D'autre part, il s'enrichissait d'éléments nouveaux susceptibles de satisfaire l'inquiétude religieuse : on y trouvait certains préceptes moraux, des symboles d'expiation comme le taurobole, une série d'initiations et de mystères. Comme il n'imposait en fait ni austérité, ni vertu véritable à ses adeptes, il avait tout pour séduire. Mithra eut de nombreux adorateurs, surtout dans les camps. Mais suspect par ses innovations, le mouvement ne put réussir ni en Egypte, ni en Grèce, ni en Syrie. Son projet de domination universelle échoua. Mithriacisme, néoplatonisme de Porphyre, on pourrait ajouter synchrétisme du temps des Sévère, constituent un effort du paganisme pour s'épurer et se hausser jusqu'au monothéisme ; la théorie du *summus Deus* devenait à la mode ; elle était une réplique intellectuelle au christianisme qui, malgré les efforts des Apologistes, était réputé pauvre d'idées.

L'Orient exporta encore le **manichéisme**. Né entre 214 et 218 Mani se mit dès l'âge de vingt-quatre ans à prêcher en Babylonie et en Perse une doctrine bizarre mélange de religion babylonienne, de parsisme et de mazdéisme. Deux royaumes : celui de la Lumière régi par Dieu, celui des ténèbres régi par Satan. Pour résister à Satan, Dieu envoie un éon, la Mère de la vie, et avec elle l'Homme primitif. Vaincu par Satan, celui-ci est délivré par Dieu, mais non sans garder les traces de l'étreinte satanique. D'où cette lutte chez l'homme entre le bien et le mal : on le verra tiraillé en sens contraires par les démons et par les anges et leurs envoyés les prophètes : Zoroastre, Boudha, Jésus, Mani surtout « l'ambassadeur de la lumière ». Aussi pour dégager en lui la clarté des ténèbres, l'homme doit-il suivre le triple enseignement moral de Mani : *signaculum oris*, abstention des aliments impurs et stricte abstinence, *signaculum manus*,

Manichéisme. — Travaux : F. ROCHAT, *Essai sur Mani et sa doctrine*. Genève, 1897. — TIXERONT, op. cit., I, p. 433.

abstention de toucher à certains objets, *signaculum sinus*, abstention des rapports sexuels. Les *electi* observent à la lettre ces commandements et retourneront après la mort au royaume de la Lumière ; les autres, les *auditores* suivent comme ils peuvent, mais leur salut est problématique. Rien de chrétien en tout cela : si, à la rigueur, on peut appeler le manichéisme une hérésie c'est que plus tard il introduisit dans son culte certaines cérémonies et fêtes chrétiennes comme la Pentecôte, le baptême et l'eucharistie. Le manichéisme parvint cependant à une extension considérable : de son berceau la Perse il rayonna en Arménie, en Cappadoce et pénétra dans l'Inde et la Chine. Et puis, il est l'ancêtre de l'Albigéisme.

CHAPITRE II

LE PÉRIL DOCTRINAL

I. Les controverses sacramentaires. 1. La question des péchés irrémissibles. — Au III^e siècle, les tendances rigoristes subsistaient. Sans nier à Dieu le pouvoir de remettre tous les péchés, certaines Eglises refusaient l'absolution canonique à trois sortes de coupables : les apostats, les adultères et les homicides, autrement dit l'excommunication portée à l'occasion de ces péchés était perpétuelle. Saint Irénée parle déjà de femmes coupables passant toute leur vie dans la pénitence publique tandis que désespérées par tant de rigueur d'autres abandonnaient l'Eglise. Pour remédier à ce danger, le pape **Calliste** (217-222) porta un décret disciplinaire qui admettait certains grands pécheurs, et notamment les impudiques, au pardon et à la réintégration dans l'Eglise après une pénitence seulement temporaire. Aus-

I. La question pénitentielle à Rome sous Calliste. — Sources : **TERTULLIEN**, *De penitentia*, *De pudicitia*, édité. P. de Labriolle, dans coll. Hemmer et Lejay. — Travaux : A. d'ALÈS, *Tertullien et Calliste*, dans *Rev. hist. eccl.* (1912), t. XIII, p. 5-33, 221-256, 441-449, 621-639 ; *La théologie de Tertullien*, 1904 ; *La théologie de saint Hippolyte*, 1906 ; *L'édit de Calliste*. — BATIFFOL, *L'Eglise naissante*, p. 346-353.

sitôt les rigoristes crièrent au scandale; ils avaient à leur tête **Tertullien** et le prêtre romain **Hippolyte**. Tertullien alors montaniste lance son *De pudicitia* où, sans souci de contredire l'attitude qu'il avait prise quinze ans plus tôt dans le *De pœnitentia*, il nie qu'aucun pardon puisse être accordé à de tels pécheurs. Hippolyte formula ses protestations dans les *Philosophoumena* où il accusait en même temps Calliste d'erreurs sur la Trinité; il osa même se poser en antipape. Son opposition prenait naissance, semble-t-il, dans un zèle indiscret où l'on sent l'exaltation d'un mysticisme outré; au moins devait-il renoncer au schisme avant de mourir martyr sous la persécution de Maximin.

L'édit de Calliste avait accordé la pénitence aux impudiques; les circonstances allaient amener l'Eglise à la spécifier aussi pour les apostats. Ouverte en 249, la persécution de Dèce causa de nombreuses chutes; on distinguait deux sortes de tombés (*lapsi*): ceux qui avaient sacrifié aux idoles (*sacrificati*), ceux qui s'étaient procurés à prix d'argent le certificat ou libellus attestant qu'ils avaient sacrifié (*libellatici*). A Carthage, en l'absence de l'évêque saint Cyprien caché dans une retraite sûre, les *lapsi* assiégèrent de leurs instances confesseurs et martyrs pour obtenir d'eux des billets de confession (*libelli pacis*) qui présentés aux prêtres leur donneraient droit à la réconciliation. La question était doublement délicate: l'Eglise pouvait-elle absoudre les apostats, et d'autre part un martyr avait-il un tel pouvoir d'intercession? Interrogé **saint Cyprien** admit le principe de la réconciliation puisqu'il décida que les *lapsi* en danger de mort et munis d'un billet de confession pourraient être réintégrés

II. La question pénitentielle à Carthage sous saint Cyprien. — Sources: CYPRIEN, *Lettres*, *Ad Novatianum*, édit. G. von Hartel, C. V., t. III. — Travaux: Mgr. FREPPEL, *Saint Cyprien et l'Eglise d'Afrique au III^e siècle*. — E. HAVET, *Cyprien évêque de Carthage*, dans *Rev. des Deux-Mondes*, 15 septembre 1885. — LE PROVOST, *Etude sur saint Cyprien*, 1889. — P. MONCEAUX, *Hist. litt. de l'Afr. chrétienne*, t. II, 1902. — AUDOLLENT, *Carthage romaine*, 1901: art. Afrique, dans *Dict. d'hist.* — L. CHABALIER, *Les lapsi dans l'Eglise d'Afrique au temps de saint Cyprien*, 1904. — BATHIFOL, *L'Eglise naissante*, pp. 420-457. — A. D'ALÈS, *La Théologie de saint Cyprien*, 1924. — A. D'ALÈS, *Novatien, Etude sur la théologie romaine au milieu du III^e siècle*, 1925.

dans l'Eglise par un prêtre en l'absence de l'évêque. Cependant, jugeant que les martyrs s'étaient arrogés un pouvoir réservé, il déclara qu'on ne pouvait leur reconnaître au profit des *lapsi* qu'un simple droit de recommandation ; à l'évêque seul appartient de grâcier ; Cyprien examinerait donc les cas particuliers lorsqu'il serait rentré à Carthage. Ces décisions mécontentèrent à la fois *lapsi* et confesseurs ; il y eut dans plusieurs villes de véritables émeutes. **Felicesimus, Novat** et quelques autres prêtres se mirent ouvertement en révolte contre Cyprien ; ils admirent à la communion tous ceux qui présentèrent des *libelli pacis* et établirent même un évêque schismatique nommé Fortunat. Saint Cyprien en appela au clergé romain, alors privé d'évêque depuis le martyr de saint Fabien (20 janvier 250). Par l'intermédiaire du prêtre Novatien, l'Eglise-mère fit une réponse qui approuvait l'attitude de saint Cyprien. Puis la persécution cessa ; Cyprien rentra à Carthage et y tint un concile dans les premiers jours d'avril 251. 1° Il fut décrété que le péché d'apostasie n'était pas irrémissible, mais les *lapsi* devaient faire une longue pénitence et solliciter leur grâce auprès de l'évêque, lequel se prononcerait sur chaque cas particulier. Quant aux *libelli pacis*, l'évêque étant présent, ils n'avaient plus de raison d'être et on n'en tiendrait aucun compte. 2° On établissait une différence entre *libellatici* et *sacrificati* : tandis que les premiers pourraient être admis à la réconciliation après enquête, les autres ne seraient relevés de l'excommunication qu'à l'article de la mort. En somme, on arrivait à une solution moyenne. La décision africaine de Cyprien rejoignait la décision romaine de Calliste.

Cependant, l'opposition n'avait pas désarmé ; conduite par Novat, elle escomptait l'appui du futur pape. Novat se rendit à Rome ; ses intrigues furent déjouées ; le choix du clergé se porta non sur son candidat Novatien, mais sur le prêtre **Corneille**. Etranger aux menées africaines, celui-ci réunit aussitôt un concile romain qui approuva les décisions de saint Cyprien. Par ambition déçue, **Novatien** forma un schisme avec Novat pour acolyte. Il fallait trouver matière : on s'empara de la question brûlante des *lapsi*. Or Novatien

était rigoriste ; il prit le contre-pied des théories de son ami Novat qui d'ailleurs se plia à ce changement radical de système : il fut décidé qu'on ne devait jamais accorder la réconciliation aux *lapsi*, même *in articulo mortis*. Déjà condamnée implicitement, cette erreur le fut encore par un concile de 60 évêques que réunit Corneille. D'autre part, des écrits parurent pour combattre Novatien, notamment le *De unitate ecclesiae* de saint Cyprien : l'évêque de Carthage y fait l'apologie de l'unité, signe authentique de la véritable Eglise ; à son sens, le pire ennemi du christianisme, c'est non pas le persécuteur que l'on pourra toujours vaincre par la constance, mais le schismatique qui veut briser l'unité de l'Eglise.

2. **La question du baptême des hérétiques.** — De ces conclusions, saint Cyprien va s'inspirer dans une nouvelle controverse, celle du baptême des hérétiques. Une question lui fut posée par un laïque de qualité nommé Magnus : les convertis qui ont été baptisés par des hérétiques, doivent-ils quand ils rentrent dans l'Eglise catholique, être baptisés à nouveau ? En vertu de sa doctrine de total exclusivisme contre les hérétiques, saint Cyprien répondit qu'étant hors l'Eglise, ceux-ci n'avaient pu conférer un sacrement de l'Eglise : « Nous ne rebaptisons pas, nous baptisons ceux qui nous arrivent de chez les hérétiques ; ils n'ont rien pu recevoir des hérétiques, puisque ceux-ci n'ont rien. » Théologiquement et menée jusqu'à ses dernières conséquences, l'erreur de Cyprien était grave. Le rite baptismal et tous les sacrements en général opèrent, en effet, *ex opere operato* : en prétendant le contraire, on aboutirait logiquement à un sacerdoce amissible par le schisme, l'hérésie ou même le

1. **Controverse baptismale.** Sources : SAINT CYPRIEN, *Lettres et Liber de rebaptismo*, éd. G. von Hartel, C. V., III. — *Tra-vaux* : Outre les ouvrages cités, G. BAUMILLE, art. *Baptême des hérétiques*, dans *Diet. de Theol.*, II, col. 219-233. — A. d'ARIS, art. *Baptême des hérétiques*, dans *Diet. d'Apol.*, I, col. 390-418 ; *La question baptismale au temps de saint Cyprien*, dans *Rev. quest. hist.*, t. LXXXI (1907), pp. 353-400. — J. DELAROCHELLE, *L'idée de l'Eglise dans saint Cyprien*, dans *Rev. hist. et litt. relig.*, t. I, 1896. — P. BARRON, *L'Eglise naissante*, pp. 458-484. — *Saint Cyprien et la papauté*, dans *Etudes*, 5 nov. 1908.

péché grave, et donc à une Eglise invisible dépendant des dispositions intérieures du ministre et du sujet, bref au wiklefisme et au puritanisme. Mais quand elle fut portée devant le pape **Etienne I** la question ne se posa pas sous cet aspect profond où elle nous apparaît depuis l'épreuve du protestantisme. Le pape vit surtout une chose : à Rome, comme d'ailleurs à Alexandrie et à Jérusalem, on ne renouvelait pas le baptême ; on se contentait de réconcilier les hérétiques par l'imposition des mains *in pœnitentiam*, ou même par l'onction de l'huile, la *consignatio* ; l'usage romain devait l'emporter, il constituait la tradition. « Si quelqu'un vient à vous de l'hérésie, répondit très nettement Etienne, vous ne devez rien innover de contraire à la tradition en vigueur (*nihil innovetur nisi quod traditum est*) ; vous vous contenterez donc de lui imposer les mains *in pœnitentiam*. » Ainsi envisagée la question était avant tout disciplinaire, de même qu'au n^e siècle le conflit pascal.

Cyprien ne voulait pas céder, il arguait de son droit épiscopal : « Chacun des chefs d'Eglise est libre de conduire son administration comme il l'entend ». Il convoqua en 256 un second concile de 87 évêques africains ; « frémissants de la leçon que l'évêque de Rome venait de faire à l'évêque de Carthage », ils approuvèrent Cyprien. N'était-ce pas déjà du gallicanisme avant la lettre ? Cyprien vit encore se ranger à ses côtés l'évêque de Césarée de Cappadoce Firmilien qui lui assura que toute l'Asie-Mineure tenait pour lui. Cependant le pape Etienne ayant signifié sa décision à toute la chrétienté, les relations furent suspendues pour un temps entre les églises d'Afrique et d'Asie-Mineure d'une part et celle de Rome ; mais Etienne eut la longanimité de ne pas fulminer l'excommunication. D'ailleurs, nouvel Irénée, Denys d'Alexandrie s'interposait ; l'accord se rétablit complet lorsqu'Etienne martyr fut remplacé par Xyste II. Toutefois, il fallut attendre le concile d'Arles en 314 pour que l'Eglise d'Afrique renonçât à son ancienne pratique. De ce malentendu on concluerait à tort que Cyprien, apôtre de l'unité fut opposé à la primauté pontificale : il appelle Rome « le siège même de Pierre, *locus Petri* », ou encore « l'Eglise

principale d'où est née l'unité sacerdotale, *ecclesia principalis unde unitas sacerdotalis exorta est* ».

II. Les controverses trinitaires. 1. Le monarchianisme.

— Au début, exprimée en des formules simples la croyance à la Trinité ne fut pas en péril. Dès la fin du II^e siècle le mystère inquiéta certains esprits raisonnateurs ; il y avait danger que pour l'expliquer ils n'exagérassent l'unité divine ou la trinité des personnes : modalisme ou adoptionisme.

L'Asiate **Praxéas** était venu à Rome dénoncer le Montanisme et particulièrement sa fausse conception du rôle du Paraclet ; par réaction, il amoindrit si fort le Saint-Esprit qu'il absorba sa personnalité et celle du Fils dans la personnalité unique du Père, dans la monarchie (**monarchianisme**). Dès lors, le Fils n'est autre que le Père incarné, souffrant et crucifié (**patripassianisme**). Passé de Rome en Afrique, Praxéas se serait rétracté sous l'influence de Tertullien. Noët de Smyrne, partisan des mêmes doctrines, aurait formé une école d'où sortirent Epigone, Cléomène et **Sabellius**. Ceux-ci colportèrent à Rome la doctrine avec un certain succès ; au dire de Tertullien, on n'entendit plus bientôt que des gens parlant de monarchie : *Monarchiam, inquiunt, tenemus*. L'hérésie fut vivement combattue par Tertullien, Hippolyte et aussi le pape Calliste ; celui-ci, bien qu'Hippolyte l'ait accusé de mollesse, n'en condamna pas moins Sabellius. Dès lors, le monarchianisme n'eut plus grande vie en Occident. Il survécut en Orient, se répandant surtout en Egypte et en Pentapole. La doctrine patripassienne de Sabellius (sabellianisme) y était prêchée modifiée : ce n'était plus le Père qui souffrait ; ne cesse-t-il pas d'être le Père lorsqu'en s'incarnant il devient Fils ? ne cesse-t-il pas d'être Fils lorsqu'il apparaît comme Saint-Esprit ? Il y avait ainsi, pour Dieu, monade simple et indivisible, divers modes successifs d'être (**modalisme**) : l'unité

Erreurs trinitaires. — I. LE MONARCHISME PATRIPASSIEN. — Sources : TERTULLIEN, *Adversus Praxeam*. — SAINT HIPPOLYTE, *Contra Noëtum* ; *Philosophoumena*, IX, 7-12 ; X, 27. — Travail : A. D'ALEX, *La théologie de Tertullien*, 1904 ; *La théologie de saint Hippolyte*, 1906.

trinitaire était expliquée. **Denys d'Alexandrie** combattit le modalisme, mais en des termes qui pouvaient donner à croire qu'il favorisait l'erreur opposée : il accentuait tellement la distinction des personnes en Dieu qu'il paraissait compromettre l'unité de nature. Son homonyme, le pape Denys, le rappela à l'ordre, tout en condamnant la doctrine de Sabellius ; dans sa réponse explicative, Denys d'Alexandrie donna pleine assurance de son orthodoxie.

2. **L'adoptianisme.** — Comme le monarchianisme de Praxéas, l'erreur opposée ou adoptianisme fut le fruit des circonstances. Un riche chrétien de Byzance, **Théodote**, ayant apostasié pendant une persécution, s'était enfui à Rome où pour excuser sa chute il prétendit qu'en reniant le Christ, il n'avait pas renié Dieu : Jésus, en effet était une créature humaine née d'une Vierge ; en vertu des grâces divines dont il fut orné au jour de son baptême il avait pu remplir sa mission messianique ; devenu fils adoptif de Dieu, il demeurerait pourtant un homme (**adoptianisme**). On a encore appelé ce système **subordinatianisme** parce qu'il subordonne absolument le Fils au Père en mettant entre l'un et l'autre la distance qui sépare le créateur de la créature. Excommunié par le pape Victor vers l'an 190, Théodote l'Ancien n'en parvint pas moins à organiser une communauté schismatique, cercle d'érudits plutôt qu'Eglise, et où Platon et Aristote étaient à l'honneur. Mais si Jésus n'était qu'un homme ne pouvait-il être surpassé par une autre créature ? Un second Théodote, dit le Jeune, fit de Melchisédech « la plus grande puissance », « la vertu céleste et la grâce principale ». Fils de Dieu, médiateur entre nous et Lui. L'adoptianisme fut combattu avec vigueur par saint Hippo-

II. **Adoptianisme.** — Sources : *Philosophoumena*, VII, 35, 36 ; X, 23 ; IX, 3, 12 ; X, 27. — *Traité contre Artémon*, dans *Eusèbe*, II, E. V, 28. — *Saint Hippolyte, contra Noëtum*, 3. — *Saint Epiphane*, Haer. LIV, LV. — *Pseudo Tertullien*, 23, 24. — SUR PAUL DE SAMOSATE : A. RÉVILLE, *La christologie de Paul de Samosate* (Bibl. des Hautes Etudes, sect. sciences relig.), t. VII, 1896. — P. GALTIER, *L'Omoousios de Paul de Samosate*, dans *Rech. de sciences relig.*, 1918 (VIII). — G. BARDY, *Paul de Samosate* (Specilegium Lovaniense), 1924.

lyte ; il troubla peu l'Occident ; vers 235, un certain Artémon essaya de le faire revivre à Rome, mais sans succès ; il s'attaquait à des vérités trop bien assurées pour qu'elle pussent être alors ébranlées.

Pourtant aux environs de 260, Paul de Samosate, évêque d'Antioche, fit revivre l'adoptianisme en lui donnant une tournure plus savante et en l'habillant de la théorie du Logos. Pour lui, le Logos ou Verbe n'est qu'un simple attribut de Dieu : la raison divine. Ce Verbe s'est manifesté par Moïse et par les prophètes, mais surtout par Jésus, fils de la Vierge. Celui-ci n'est d'ailleurs qu'un homme supérieurement inspiré par le Logos, et qui « peu à peu a mérité d'être, en quelque sorte divinisé ». Paul de Samosate prétendait appuyer sa christologie sur des données scripturaires telles que celle-ci : « Mon Père est plus grand que moi », ou encore « Jésus croissait en grâce devant Dieu et devant les hommes ». Patroné par Zénobie, reine de Palmyre dont il favorisait la politique orientale et anti-romaine, le Samosate parvint d'abord à se défendre contre les imputations lancées par Firmilien de Césarée, Denys d'Alexandrie et Grégoire le Thaumaturge. Enfin, 70 évêques d'Asie-Mineure et de Syrie se réunirent à Antioche et condamnèrent sa doctrine. Au début du iv^e siècle, l'adoptianisme devait revivre sous la forme de l'arianisme et désoler l'Eglise entière.

TEXTES ET DOCUMENTS

Décision de saint Cyprien dans la question du baptême des hérétiques

(Epist. 70)

Nous sommes d'avis et nous tenons pour certain que nul ne peut être valablement baptisé en dehors de l'Eglise, parce qu'il n'y a qu'un seul baptême établi dans la sainte Eglise, et qu'il est écrit : « Ils m'ont abandonné, dit le Seigneur, moi la source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes crevassées, qui ne peuvent garder l'eau ». Et d'ailleurs la sainte Ecriture nous avertit : « Abstiens-toi de l'eau étrangère, ne vas pas boire à la source des eaux profanes. » Il faut donc que l'eau soit purifiée et sanctifiée par le prêtre, pour qu'elle puisse, dans le baptême, laver les péchés de l'homme qu'on

baptise. C'est ce que dit le Seigneur par la bouche du prophète Ezechiel : *« Je vous aspergerai d'eau pure et vous serez purifiés de toutes vos souillures ; je vous purifierai de toutes vos idolâtries, je vous donnerai un cœur nouveau et je mettrai en vous un nouvel esprit. »* Mais comment pourrait-il purifier et sanctifier l'eau, celui qui est lui-même souillé, et chez qui n'habite point le Saint-Esprit ? Le Seigneur ne dit-il pas dans les Nombres : *« Tout ce que touchera celui qui est impur sera souillé. »* Or comment le baptiseur pourrait-il accorder à un autre la rémission des péchés, lui qui, se trouvant en dehors de l'Eglise, ne peut déposer ses péchés ? D'ailleurs, l'interrogation que l'on fait au baptême nous est témoin de la vérité de ce que nous affirmons. Quand nous disons au catéchumène : Crois-tu à la vie éternelle et à la rémission des péchés par la Sainte Eglise ? » nous entendons bien que la rémission des péchés n'est donnée que dans l'Eglise, tandis que chez les hérétiques où il n'y a point d'Eglise, il n'y a point non plus de rémission des péchés. Que ceux-là donc qui prétendent que les hérétiques peuvent baptiser valablement, changent cette interrogation, ou bien qu'ils proclament comme une vérité que ces hérétiques, à qui ils accordent le baptême, ont aussi une Eglise.

Il faut aussi que le baptisé reçoive l'onction afin que, ayant reçu le chrême, c'est-à-dire l'onction, il puisse être l'oint de Dieu, et avoir en lui la grâce du Christ. Or c'est pendant l'eucharistie qu'est consacrée sur l'autel l'huile dont les baptisés sont oints. Mais celui qui n'a ni Eglise, ni autel ne peut consacrer l'huile sainte. Dès lors ne peut exister chez les hérétiques l'onction spirituelle, puisqu'il est bien clair que l'huile ne peut chez eux être bénite, ni l'eucharistie consacrée. Qui donc peut donner ce qu'il n'a pas, ou comment peut-il faire des fonctions spirituelles, celui qui a perdu le Saint-Esprit ? Dès lors, il faut baptiser et renouveler celui qui vient à l'Eglise vide de toute grâce, afin que dans l'intérieur de l'Eglise, il soit sanctifié par les saints ; car il est écrit : *« Soyez saints, parce que je suis saint, dit le Seigneur. »*

... D'ailleurs, ce serait approuver le baptême des hérétiques et des schismatiques que de croire qu'ils ont pu valablement baptiser. En effet, il n'est guère possible de leur concéder cela et de leur refuser autre chose. Si l'hérétique peut baptiser, il peut aussi donner le Saint-Esprit. S'il ne peut donner le Saint-Esprit parce que, séparé de l'Eglise, il n'est plus avec le Saint-Esprit, il ne peut non plus baptiser celui qui vient à lui, car il n'y a qu'un seul baptême, un seul Saint-Esprit, une seule Eglise fondée par le Christ sur Pierre, origine et raison de l'unité. Par le fait, puisque tout ce qui existe chez les hérétiques est vide et faux, rien

de ce qu'ils font ne peut être approuvé par nous... Nous qui sommes avec le Seigneur, qui gardons l'unité du Seigneur, qui, par sa grâce, remplissons dans son Eglise les fonctions du sacerdoce, nous devons répudier, rejeter et tenir pour chose profane tout ce que font les adversaires du Seigneur, les antéchrists.

Réponse du pape Etienne aux décisions de saint Cyprien

Si quelqu'un vient à vous, de quelque hérésie que ce soit, il n'y a rien à innover, mais à suivre simplement la tradition et à lui imposer les mains pour la pénitence. D'ailleurs les hérétiques eux-mêmes ne baptisent point à proprement parler ceux qui viennent à eux, mais les communient seulement. Il n'y a point à rechercher qui est celui qui a baptisé, parce que celui qui a été baptisé a pu obtenir la grâce par l'invocation des trois personnes de la Sainte Trinité : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. C'est le nom du Christ qui produit l'effet du baptême, en sorte que celui qui a été baptisé, où que ce soit, au nom du Christ, peut obtenir aussi la grâce du Christ. Nous suivons ici la tradition que nous avons reçue des apôtres.

(E. AMANN, *Le Dogme catholique dans les Pères de l'Eglise*, pp.).

CHAPITRE III

LES LETTRES CHRETIENNES

I. **La littérature orientale : Clément et Origène.** — Dès le milieu du II^e siècle une école catéchétique appelée Didascalée s'était fondée à Alexandrie. Son but fut d'abord apologétique : elle voulut établir une conciliation et comme un compromis entre la philosophie et le christianisme, en réalisant une gnose orthodoxe ; la première elle tenta une synthèse théologique du donné révélé. Malheureusement, elle se trompa en prenant pour guide Platon au lieu d'Aristote : l'origénisme devait en être la conséquence.

Rien ne nous est resté de Pantène, le premier didaschale alexandrin. Son disciple **Clément**, Athénien converti, nous est surtout connu par une trilogie fameuse qui comprend le *Protreptique*, le *Pédagogue* et les *Stromates*. Dans le *Pro-*

treptique ou Exhortation aux Grecs, Clément montre la supériorité du christianisme sur tous les systèmes philosophiques ; il y conduit donc son lecteur du paganisme à la croyance. Dans le deuxième livre, Clément élève son auditeur converti à la pratique de la morale chrétienne ; avec Jésus pour pédagogue, l'auditeur est conduit de la croyance à la discipline par le moyen d'une causerie élevée et brillante où paraît une fine description des vices et des vertus. Dans les Stromates (= tapisserie, autrement dit pensées mêlées), on enseigne enfin au fidèle l'intelligence de la gnose ; on l'initie à la spiritualité et à la mystique. Clément déploie au cours de ses ouvrages une érudition extraordinaire ; il a un style harmonieux et nuancé ; mais il manque d'ordre et de sobriété ; enfin ses écrits abondent en imprécisions qui ont permis aux hérétiques de trahir sa pensée.

Clément fut le maître d'**Origène**. Né en Egypte vers 185, celui-ci prend place dans le Didascalée vers l'âge de 18 ans ; de 204 à 230, il enseigne à Alexandrie ; après s'être brouillé avec son évêque Démentrius, il occupe la chaire de Césarée en Palestine jusqu'au temps de Dèce ; incarcéré et mis à la torture, il meurt à Tyr en 254. Origène est un prodige d'érudition ; on le surnomma l'homme de fer, *Adamantius*. Son œuvre ressemble à une encyclopédie ecclésiastique en 800 volumes où sont abordés tous les sujets : apologie, spiritualité, écriture sainte, théologie positive. On peut cependant

Littérature chrétienne. — *Ouvrages généraux* : BARDENHEWER, *Les Pères de l'Eglise*, 3 vol., trad. Godel. — TIXERONT, *Précis de Patrologie*, 1918. — Mgr. BATTIFOL, *La littérature grecque*, 1901. — P. de LABRIOLLE, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, 2^e édit., 1924.

I. **Clément d'Alexandrie.** — *Sources* : P. G., VIII-IX ; et surtout édit. d'O. Staehlin, dans la *Collection des Christlichen Schriftsteller de Berlin*, Leipzig, 1905-1909. — *Travaux* : FREPPEL, *Clément d'Alexandrie*, 1865. — E. de FAYE, *Clément d'Alexandrie*, 2^e édit., 1906. — J. PATRICK, *Clement of Alexandria*, Edinburgh, 1914. — G. BARDY, *Clement d'Alexandrie* (coll. les Moralistes chrétiens), 1926.

II. **Origène.** — *Sources* : P. G., XI-XVII ; l'édition des *Schriftsteller de Berlin*, 5 vol. parus. — *Travaux* : FREPPEL, *Origène*, 1884. — Ch. BIGG, *The Christian Platonists of Alexandria*, Oxford, 1886. — F. PRAT, *Origène (La pensée chrétienne)*, 1907. — G. BARDY, *Recherches sur l'histoire du texte et des versions latines du de Principiis*, Lille, 1924.

lui trouver une note caractéristique : avant tout, il est un commentateur de l'Écriture, ou plus largement « un théologien bibliste qui n'a formulé presque toute sa théologie qu'à l'occasion de ses commentaires sur l'Écriture ». Dans ses Hexaples ou Bible sextuple, Origène fit un immense effort de critique : le texte de l'Ancien-Testament y était disposé en six colonnes parallèles selon des versions différentes, ce qui favorisait l'étude comparative ; saint Jérôme trouvant les Hexaples dans la bibliothèque de Césarée s'en servira comme base de ses travaux. Mais Origène ne se contente pas de la critique externe, il aborde l'explication textuelle dans ses commentaires, et dans ses scolies, courtes gloses des passages difficiles ; malheureusement, il développe à outrance des sens allégoriques parfois arbitraires, et partant dangereux : il affirme par exemple que l'Eden qui n'a jamais existé est une simple image du ciel. L'école d'Antioche réagira contre ce subjectivisme exégétique. Origène eut aussi le tort d'appuyer ses considérations théologiques sur une philosophie de Platon trop peu expurgée. Son *De principiis* est un véritable manuel de théologie, mais le christianisme y apparaît plus ou moins transformé en gnose platonicienne, d'où seront assez trahitressement extraits les éléments d'un système d'erreur étendu que l'Eglise condamnera plus tard sous le nom d'Origénisme. Origène a influencé toute la pensée grecque, spécialement les Cappadociens.

II. La littérature occidentale : Tertullien, saint Cyprien, saint Hippolyte. — La littérature latine chrétienne n'apparaît qu'à la fin du II^e siècle avec Tertullien ; jusque-là le grec fut la seule langue employée. Né à Car-

III. Tertullien. — Sources : P. L., I-III. — F. OEHLEK, *Q. S. F. Tertulliani quæ supersunt omnia*, Lipsie, 1853-1854. — C. V., XX et XLVII (incomplet). — *De pudicitia, De paenitentia* (1906), *De praescriptione hæreticorum* (1907), éd. P. de Labriolle, dans coll. Hemmer-Lejay. — *Apologeticum*, texte et traduction par J. P. WALTZING, Louvain, 1910. — *Travaux* : FREPPEL, *Tertullien*, 1864. — G. BOISSIER, *La fin du paganisme*, I, 259-304. — P. MONCEAUX, *Hist. litt. de l'Afrique chrétienne*, I, 1901. — A. D'ALÈS, *La théologie de Tertullien*, 1905. — DOM LECLEKCO, *L'Afrique chrétienne*. — P. DE LABRIOLLE, *La crise montaniste*, 1913 (Bibliographie, pp. VII-XX) ; *Tertullien jurisculte dans l'Anc. Rev. hist. du Droit français et étranger*, janv.-févr. 1906.

thage en 160. **Tertullien** se convertit vers 195 ; selon l'affirmation de saint Jérôme, il devint prêtre. Tempérament ardent, il était né pour la polémique et y déployait les ressources d'une logique implacable, d'un style riche en antithèses, plein de mouvement et de couleur. Entre tous ses écrits polémiques il faut citer l'*Apologeticum* où il démontre l'innocence des chrétiens et l'inanité de la procédure trajannienne. Tertullien batailla aussi contre les hérétiques ; il écrivit le *De præscriptione hæreticorum*, réfutation générale où il leur oppose, selon la méthode de saint Irénée l'autorité de la tradition et de l'Eglise. Il brandit contre eux un argument de prescription, autrement dit selon le sens antique du mot un argument antérieur à tout procès et qui annule par avance toute objection : en effet, les hérétiques manipulent les Ecritures à leur fantaisie, mais les Ecritures sont propriété de l'Eglise qui en a hérité par transmission légitime : il y a donc pour les hérétiques une impuissance radicale à s'en servir contre elle. Mais Tertullien est avant tout un moraliste âpre et sévère ; aussi a-t-il voulu résoudre, et jusque dans les moindres détails, les questions qui se posaient multiples à l'heure où le christianisme débordant sur le monde romain se demandait jusqu'où il devait se clore. Dans le *De cultu feminarum*, Tertullien fixe la toilette d'une femme chrétienne ; le *De spectaculis* et le *De idolatria* sont des livres de prohibition : interdiction d'aller au théâtre, interdiction de prendre part à toute cérémonie issue du paganisme, d'accepter aucune charge publique, etc... « Inexorable intransigeant », Tertullien fut séduit par le montanisme, et dès lors sa rigidité se transforma en puritanisme. Les principales questions qu'il aborda alors furent la fuite pendant la persécution, les secondes noces, les jeûnes, la pénitence. Tertullien avait déclaré jadis que la fuite était parfois permise, aujourd'hui, il la condamne absolument (*de fuga*) ; autrefois il avait simplement donné le conseil aux veuves de ne pas se remarier (*ad uxorem*), maintenant il le leur interdit sous peine d'adultère (*de monogamia*) ; autrefois il avait conseillé le jeûne, maintenant il en précise la pratique avec dureté (*de jejuniis*) ; autrefois, dans le *de pœnitentia* il avait consenti à ce que le baptisé tombé dans une

faute grave fut grâcié, maintenant il ne l'admet plus (*de pudicitia*). Par ailleurs il s'évertua à montrer que la théorie nouvelle sur le Paraclet était en germe dans les Ecritures, et déclara qu'il fallait donner le pas aux spirituels de la nouvelle prophétie sur l'ordre ecclésiastique : à l'intérieur même du montanisme, il fonda une secte, les tertullianistes. Il nous demeure pourtant le plus précieux témoin de l'ancienne tradition : le monde chrétien de son temps, ses rapports avec le paganisme, sa vie publique et sa vie privée, sa théologie et sa discipline, c'est par lui surtout que nous les connaissons.

Saint Cyprien aimait à l'appeler « le maître ». Quelle différence pourtant entre l'intempérant Tertullien et cet évêque charitable et prudent dont la qualité maîtresse fut la pondération. Cyprien est avant tout un pasteur ; de là vient qu'il vise surtout à l'utilité ; ses œuvres lui ont été dictées par les circonstances ; tout s'y trouve subordonné à l'instruction des fidèles ; aussi sont-elles remplies de fines analyses où il déploie un rare talent de moraliste. Ce même souci d'apostolat l'amène à rejeter l'appareil de logique rhétorique de Tertullien pour s'appuyer sur l'argument surnaturel de la Bible. « Dans chacun de ses livres se combinent trois éléments toujours les mêmes : citations bibliques, commentaires de ces textes et application aux circonstances présentes » (Monceaux). Nous connaissons les événements qui firent naître les deux principaux écrits de Cyprien : le *De lapsis* qui formule pour les apostats l'obligation de la pénitence, le *De unitate ecclesiæ* qui rédigé contre les schismatiques africains met en pleine lumière la note d'unité caractéristique de la vraie Eglise. Parmi les ouvrages apologetiques citons l'*Ad Donatum*, récit de la joie qu'éprouve un nouveau converti à se sentir libéré ; dans l'*Ad Demetrianum*, saint Cyprien s'en prend à un magistrat qui imputait

I. **Saint Cyprien.** Sources : Édît. G. Hartel, dans C. V. III ; P. L. III et IV. — Travaux : FREPPEL, *Saint Cyprien*, 1865. — MONCEAUX, *Hist. litt. Afr. chr.*, t. II, 1902 ; SAINT CYPRIEN (col. *Les Saints*), 1914. — P. GODET, art. *Cyprien*, dans *Dict. de Théol.*, t. III, col. 2459-2470. — E. W. BENSON, *Cyprien, his life, his times, his work*, Londres, 1897. Et les ouvrages et articles déjà cités

à l'impiété des chrétiens tous les maux présents ; ce sont bien plutôt les vices des païens qui font éclater la colère divine dont les chrétiens innocents doivent subir les effets. Les trois livres des *Testimonia ad Quirinum* ne sont qu'une compilation où diverses thèses se prouvent à l'aide de citations bibliques : au premier livre la déchéance des Juifs et la vocation des Gentils, au second la divinité du Christ, au troisième les obligations morales des chrétiens. Ces *Testimonia* eurent grand succès ; aux polémistes ils offraient l'avantage d'un répertoire méthodique. L'*Ad Fortunatum de exhortatione martyrii* est encore un recueil de citations scripturaires susceptibles d'entraîner à l'héroïsme les soldats du Christ. Le tempérament de l'évêque de Carthage l'inclinait davantage au genre homilétique : citons le *De habitu virginum*, éloge de la virginité, le *De mortalitate*, admirable traité sur la souffrance et la mort chrétiennes, le *De opere et de eleemosynis*, le *De bono patientiæ*, le *De zelo et livore*.

Prêtre romain, **Hippolyte** fit schisme contre saint Calliste ; exilé en Sardaigne avec le pape Pontien pendant la persécution de Maximin, il revint à l'obéissance et mourut martyr. Par sa fécondité et son érudition, Hippolyte peut être comparé à Origène ; comme lui il a cultivé tous les genres : exégèse, apologie, dogmatique, morale, histoire ; comme lui aussi, il est avant tout exégète allégorique ; cependant, tout en poussant très loin le sens figuré, il reste attentif au sens historique. De ses nombreuses homélies sur la plupart des livres de l'Ancien Testament, il ne nous reste que des fragments. Cela vient en partie de ce qu'Hippolyte écrivait au moment où le latin tendait à devenir la langue de l'Eglise romaine, en partie aussi à sa mauvaise réputation de schismatique. Précisément, le principal ouvrage qui nous reste

II. **Saint Hippolyte.** -- Sources : Edition de Fabricius, dans P. G. X, très insuffisante. Pour les œuvres scripturaires surtout, édit. N. Bonwetsch et H. Achelis, *Hippolytus Werke*, I (dans les *Schriftsteller* de Berlin), Leipzig, 1897. Pour les *Philosophoumena*, édit. P. Cruce, 1860, ou bien P. G. XVI ou encore P. Wendland dans *Hippolytus Werke*, drit. Band, Leipzig, 1916. Pour les chroniques, édit. Baüer (*Texte und Unters.* XXIX, I), Leipzig, 1905. — Travail : A. d'ALÈS, *La théologie de saint Hippolyte*, 1906.

d'Hippolyte est celui où il s'insurge contre la papauté, les *Philosophoumena*, de son vrai titre « Réfutation de toutes les hérésies ». Plus juriste que métaphysicien, Hippolyte pousse le désir de la précision jusqu'à une intransigeance ombrageuse.

CHAPITRE IV

LES DERNIERES PERSECUTIONS ET LE TRIOMPHE AU DÉBUT DU IV^e SIÈCLE

I. Dioclétien, Galère et Maximin Daïa. — Dioclétien comprit qu'un seul prince ne pouvait suffire à gouverner un si grand empire, alors que le péril des Barbares était pressant. « L'autorité effective ne s'exerçait qu'à la condition de se rapprocher des frontières, et de se faire multiple comme elles ». Aussi dès 285 se donnait-il pour collègue **Maximien Hercule** qui eut comme lui le titre d'Auguste, et gouverna l'Occident. En 293, Dioclétien plaçait sous chacun des deux Augustes un César avec qui il partageait ses provinces : en Orient, Dioclétien choisit pour César son gendre **Galère** ; il se réserva la Thrace et l'Asie ; Nicomédie était sa capitale ; Galère eut en partage la péninsule des Balkans et le Danube avec Sirmium pour résidence. En Occident, Maximien Hercule gardant l'Italie, l'Espagne et l'Afrique s'installa à Milan ; il prit pour César **Constance Chlore**, gouverneur des Gaules et de la Bretagne. Malgré la hiérarchie des Augustes et des Césars, chacun des quatre empereurs est assez maître dans son domaine pour y avoir un gouvernement personnel, aussi pourra-t-on persécuter en Orient tandis qu'à Rome et en Gaule règnera la paix.

Il existait dans la chancellerie impériale un parti vieux romain pour qui le salut de l'Empire impliquait non seulement de contenir les Barbares, mais encore de réaliser l'unité intérieure en réduisant les chrétiens. Galère fut le premier gagné à ces idées ; gardien des frontières les plus

1. **Dioclétien**. — *Trévoux* : BARTHOL. *La paix constantinienne*, ch. III. — Dr. BROGLIE, *L'Eglise et l'Empire romain au IV^e siècle*.

menacées, les frontières danubiennes, il crut fortifier la discipline et le patriotisme en rétablissant dans l'armée l'obligation de prendre part au culte officiel : les soldats chrétiens résistèrent, ils furent punis ; quelques protestations énergiques entraînèrent même des condamnations capitales. C'était le prélude de la persécution. De cette époque datent presque tous les Actes des soldats martyrs : tels saint Maurice et la légion thébéenne, deux fois décimée sur les bords du Rhône à Agaune par ordre de Maximien, saint Sébastien tribun de la garde prétorienne à Nicomédie qui subit le supplice des flèches.

Par sectarisme plus encore que par raison d'État, le barbare Galère fit ensuite pression sur Dioclétien pour obtenir un édit général de persécution. Au superstitieux Auguste, il fit consulter l'Apollon de Milet, qui dénonça les chrétiens. Dioclétien céda à la condition que le sang ne serait pas versé ; d'où l'édit de 303. Il ordonnait : 1^o la destruction des livres sacrés et des églises ; 2^o l'abjuration publique de tous les chrétiens sous peine de la mort civile pour les nobles et de l'esclavage pour les plébéiens. L'exécution de l'édit fut poussée activement ; il apparut alors une nouvelle catégorie de *lapsi*, les traditeurs, c'est-à-dire ceux qui consentirent à livrer les livres sacrés. La destruction des archives est attestée par les lacunes que présentent à cette époque actes des martyrs, calendriers et martyrologes.

Cette persécution sèche ne suffisait pas au fanatisme de Galère. Continuant le siège du timide Dioclétien, il renouela contre les chrétiens la calomnie de Néron : un incendie ayant éclaté par deux reprises au palais impérial, il persuada à Dioclétien que les chrétiens l'avaient allumé ; il s'ensuivit d'abord une persécution locale à Nicomédie. Mais, plus habilement encore, Galère excita les défiances politiques de l'empereur à l'occasion de révoltes survenues en Syrie et dans l'Arménie romaine. Dioclétien décrète alors la persécution sanglante : un second édit de 303 ordonne l'incarcération de tout le clergé ; un troisième le met en demeure de sacri-

II. **Saint Maurice.** — *Travaux* : DUCIS, *Saint Maurice et la légion thébéenne*, Annecy, 1887. — BERNARD DE MONTMELIAN, *Saint Maurice*, 1888.

fier ou de périr. Enfin, après une courte amnistie accordée à l'occasion du vingtième anniversaire de l'avènement de Dioclétien, un quatrième édit paraît décrétant la peine de mort contre tout chrétien refusant de sacrifier. Au dire d'Eusèbe, « les prisons furent pleines d'évêques et de prêtres, si bien qu'il n'y restait plus de place pour les criminels ». Des moyens variés furent employés pour dépister les fidèles : partout sur les places publiques et même dans les boutiques se dressent des statues païennes auxquelles il faut rendre hommage ; parfois même toutes les denrées sont consacrées aux idoles avant d'être mises en vente. Il y eut un nombre immense de martyrs : citons sainte Agnès de Rome et sainte Lucie de Syracuse, toutes deux miraculeusement préservées dans leur virginité.

En 305 éclata un coup de théâtre : sous la pression de Galère, Dioclétien et Maximien Hercule démissionnèrent ; les deux anciens Césars devinrent Augustes : Galère en Orient, Constance Chlore en Occident. Résolu à redoubler de violence, Galère s'adjoignit pour César un homme sûr : son propre neveu **Maximin Daïa**, qui devait gouverner sous ses ordres l'Égypte et la Syrie. Un édit porté au début de 306 systématisait la persécution comme au temps de Dèce : dans chaque ville on convoquait les chefs de famille, par appel nominal chacun était mis en demeure de sacrifier aux Dieux. D'autre part, les supplices deviennent de plus en plus raffinés ; beaucoup de chrétiens sont privés de sépulture : à Césarée, par exemple, les abords de la ville deviennent un charnier horrible. L'habitude se prend aussi de condamner aux travaux forcés, *ad metalla* : dans les carrières de Thébaïde, dans les mines de Cilicie, de Palestine et de Chypre on voit arriver de longs convois de chrétiens exposés à tous les outrages. Cependant, le persécuteur se lassa le premier : gravement malade, il espérait sa guérison de l'intervention du Dieu des chrétiens ; en 311 un édit parut accordant aux fidèles le droit de se réunir à condition qu'ils ne troublassent pas l'ordre public.

III. **Sainte Agnès.** — *Travaux* : JUBARU, *Sainte Agnès*, 1907. — P. ALLARD, art. *Agnès*, dans *Dict. Archéol.* — DUFOURCQ art. *Agnès*, dans *Dict. d'Histoire*.

Galère mourut pourtant, et Maximin Daïa devint maître de l'Orient. Il reprit la persécution, mais sous une forme nouvelle. Précurseur de Julien l'Apostat, il comprend que toute la force d'une religion réside dans la qualité de son sacerdoce ; en conséquence, il fait diriger surtout la persécution contre les évêques et les prêtres, tandis qu'il tente de rajeunir le culte païen officiel en lui fournissant des cadres neufs plus ou moins calqués sur la hiérarchie chrétienne : à la tête du clergé local, il met un grand prêtre provincial choisi parmi les magistrats les plus dignes. Parallèlement, une campagne diffamatoire était entreprise contre le Christ ; on répandait par tout le peuple de prétendus actes de Pilate, parodiant l'Evangile ; on les enseignait à la jeunesse des écoles, on les divulguait dans des conférences publiques. La persécution n'est donc plus seulement, comme au temps de Dèce, une prétendue mesure de salut public, elle revêt les caractères d'une guerre de religion. Cependant Daïa fut bientôt accaparé par les soucis d'une expédition désastreuse en Arménie. Puis, soudain, on apprit que l'Occident entier était aux mains d'un protecteur des chrétiens, Constantin, fils de Constance Chlore.

II. L'édit de Milan. — Depuis que Maximien Hercule, collègue de Dioclétien, avait démissionné en même temps que lui en 305, l'Occident était en paix. Constance Chlore, puis son fils **Constantin** qui se succédèrent alors dans le gouvernement de la Bretagne et de la Gaule adoptèrent une attitude indépendante et pratiquement tolérante ; par habileté politique, le César Sévère, puis son supplantateur **Maxence**, respectèrent également les fidèles en Italie. En 312, l'événement décisif se produit : Maxence ayant déclaré la guerre à Constantin, celui-ci franchit les Alpes et vient lui offrir la bataille sur les bords du Tibre, au **pont Milvius** ; vainqueur, il entre dans Rome le 29 octobre 312. Simple victoire politique d'un païen tolérant sur un autre païen tolérant, victoire qui ne pourrait être regardée comme le grand triomphe du christianisme, si un fait considérable survenant au cours de l'expédition n'en eût soudain changé le caractère : la conversion de Constantin.

Eusèbe nous a lui-même raconté le prodige dans sa *Vita Constantini*, version officielle certifiée par Constantin lui-même : « C'était l'après-midi ; le soleil commençait à baisser ; l'empereur vit dans le ciel, au-dessus du soleil, le trophée de la croix formé de lumière avec cette devise : « Triom-
phe par ceci ΤΟΥΤΩ ΝΙΧΗ » Il commença à se demander ce que signifiait cette apparition. La nuit, Jésus-Christ lui apparut pendant son sommeil avec le signe qu'il avait aperçu dans le ciel, et lui commanda d'en faire une enseigne militaire. L'empereur fit venir des orfèvres et leur ordonna d'en exécuter la ressemblance avec de l'or et des pierres précieuses. » (**Labarum.**) Comme plus tard Clovis à Tolbiac, Constantin vit dans sa victoire une intervention céleste : *instinctu divinitatis*, sera-t-il écrit sur l'arc de triomphe commémoratif. Ainsi s'explique comment Constantin parti païen de la Gaule, entra à Rome décidé pour le christianisme. Il en donna aussitôt la preuve dans son fameux **Edit de Milan** (313).

Constantin y pose le principe d'une tolérance absolue, en sorte que les chrétiens soient protégés et que les païens ne puissent se dire lésés. D'autre part, on statuait que la propriété ecclésiastique, même aliénée, devait être restituée intégralement et sans discussion, le détenteur actuel pourrait être dédommagé par l'Etat : ainsi étaient révoquées toutes les confiscations antérieures par un acte de générosité que le Concordat de 1801 lui-même n'a pas imité. Cette clause achève de montrer la volonté où est alors l'Etat de liquider le passé, de se trouver quitte envers les chrétiens. Cependant, à y regarder de près, l'Edit de Milan fait prévoir davantage : objectivement tolérant sans plus, il était dans la pensée de Constantin bienveillant. « On voit bien qu'en

I. **La conversion de Constantin et l'Edit de Milan.** — *Travaux* : DESROCHES, *Le labarum*, Etude critique et archéol., 1894. — LEJAY, *Rev. hist. et litt. relig.*, t. X (1906), p. 27. — J. MAURICE, *Numismatique constantinienne*, 1908. — DUTOQUET, art. *Constantin* (conversion de), dans *Dict. d'Apol.* — BATIFFOL, *La paix constantinienne*, ch. IV. — G. BOISSIER, *L'Edit de Milan*, dans *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} août 1887, p. 528. — E. CHÉNON, *Les rapports de l'Eglise et de l'Etat*, ch. I, 1913. — R. PICHON, *L'Edit de Milan*, *Rev. des Deux-Mondes*, 1913. — J. MAURICE, *Constantin le Grand*, 1925.

réalité il ne songe qu'aux chrétiens, ils sont les seuls qui sont expressément nommés, et même il est dit en propres termes que la tolérance qu'obtiennent les autres religions n'est qu'une conséquence de celle qu'on veut accorder au christianisme. » (G. Boissier.) La conduite de Constantin commentera ces dispositions.

III. Les dernières luttes : 1. Les derniers apologistes : Arnobe et Lactance. — La persécution fit naître les derniers apologistes : les Africains Arnobe et Lactance. Professeur de rhétorique à Sicca, **Arnobe** s'était converti dans sa vieillesse ; son évêque défiant réclama de lui un gage de sincérité ; il répondit par un long ouvrage apologétique en sept livres intitulé : *Contre les païens* (*Adversus nationes*). Dans les deux premiers livres, il répond aux calomnies de ceux qui accusent les chrétiens d'être la cause de tous les maux qui désolent l'Empire ; dans les cinq autres, se retournant contre les païens, il montre que le courroux céleste serait bien plutôt allumé par leur conception grossière de la divinité. Mais, nouveau converti, Arnobe ne considère guère notre religion que comme un déisme épuré, et il ne cite pour ainsi dire jamais l'Écriture ; dans la forme il se montre verbeux comme un rhéteur. Cependant, son œuvre constitue une arme puissante contre le paganisme : « Arnobe a une imagination réaliste d'une exceptionnelle vigueur. Son triomphe, c'est de s'emparer de telle hypothèse métaphysique, de telle croyance populaire, et d'en déduire impeccablement et dans le détail le plus précis les conséquences bouffonnes qu'il aperçoit ». (De Labriolle.)

Disciple d'Arnobe, **Lactance** se convertit vers l'an 300. Dans ses *Institutions divines*, œuvre sereine et calme, il se propose d'établir à l'usage des païens lettrés dédaigneux du

II. **Arnobe et Lactance.** — Sources : pour Arnobe P. L. V. ; édit. Reifferscheid, dans C. V. IV ; pour Lactance, P. L. VI et VII ; édit. Brandt, dans C. V. XIX et XXVII. — Travaux : P. MONCEAUX, *Hist. litt. Afr. chr.*, III, 1905. — FREPPEL, *Commodien, Arnobe et Lactance*, 1893. — R. PICHON, *Lactance*, 1901. — F. GABARROU, *Arnobe, son œuvre*, 1921. — G. BOISSIER, *La fin du paganisme*, 1891. — E. AMANN, art. *Lactance* dans *Dict. Théol.*

christianisme une apologie littéraire sous forme d'un véritable compendium de la doctrine chrétienne. Lactance donne un complément aux Institutions dans le *De ira Dei*, où il affirme le principe d'un Dieu vengeur du crime. Après le triomphe de Constantin, il écrit le *De mortibus persecutorum* : au point de vue de l'histoire, il retrace avec fidélité les dix années de persécution qui s'écoulèrent depuis le 1^{er} décret de Dioclétien jusqu'à la victoire du Pont Milvius (303-313) ; au point de vue apologétique, il montre dans la fin tragique des persécuteurs le châtement divin. Lactance n'a pas les qualités d'un penseur ; d'ailleurs sa connaissance du dogme est médiocre ; mais il s'exprime clairement ; il est le type du rhéteur appliqué à reproduire l'harmonie de la période cicéronienne. Dans le *De mortibus persecutorum*, sous le coup de l'émotion, son style se transforme ; les récits sont peints avec une sobriété dramatique et relevés par des traits piquants.

2. **Le dernier persécuteur : Licinius.** — Constantin se trouvait dans une situation assez fautive : comme empereur il demeurerait chef de la religion officielle, d'autre part le vainqueur du pont Milvius conservait toutes ses sympathies pour les chrétiens. Jusqu'en 323, contraint de ménager son collègue **Licinius**, il s'en tient le plus possible à l'esprit de l'édit de Milan qui met les chrétiens sur le même pied que les païens : s'il déclare les prêtres catholiques exempts de toute charge municipale, s'il autorise les testations en faveur des églises, s'il alloue même des crédits pour la construction des basiliques, il ne fait qu'accorder à la religion chrétienne les mêmes privilèges qu'à la païenne : simple égalité des cultes. Au contraire, dès 316, Licinius commence à persécuter ; de nouveau l'Eglise eut des martyrs, entre autres les Quarante de Sébaste. La lutte s'engagea bientôt entre Constantin, champion du christianisme, et Licinius, défenseur du paganisme ; vaincu à Andrinopie, puis à **Chrysopolis** (Scutari) (323), Licinius fut mis à mort l'année suivante. Constantin publia successivement deux édits : adressé aux évêques de Palestine, le premier est un acte de réparation par lequel leurs honneurs et leurs biens sont rendus

aux victimes de Licinius ; le second revêt la forme d'une proclamation, véritable hymne de reconnaissance au Dieu par qui victoire est donnée à Constantin. Là apparaît en pleine lumière sa nouvelle attitude ; devenu seul maître de l'Empire, il n'en continua pas moins la politique de tolérance proclamée en 312, mais s'il tint à la lettre de l'édit de Milan, il n'en garda certes plus l'esprit. « Maintenant, il parle dans un rescrit le même langage que dans une lettre à un évêque ou à un concile. S'il respecte la conscience des infidèles, c'est en déplorant leur « obstination ». Il les autorise à conserver leurs rites, mais appelle ceux-ci les rites et les cérémonies de l'erreur. » (Paul Allard.)

3. **La dernière conséquence des persécutions : le donatisme.** — La dernière conséquence des persécutions fut le Donatisme. L'archidiaque **Cécilien**, élu comme successeur de l'évêque Mensurius de Carthage, avait vu aussitôt sa nomination combattue par tout un parti de mécontents et de jaloux ; un concile de 70 évêques numides tenu à Carthage, au début de 312, déclara invalide l'ordination épiscopale de Cécilien sous prétexte qu'ayant été *traditor* durant la dernière persécution, son consécrateur **Félix d'Aptonge** avait perdu tout pouvoir d'ordre. Un schisme épiscopal renaissait à Carthage, et il impliquait des erreurs très graves. En effet, dire que Félix d'Aptonge n'avait pu ordonner valablement Cécilien, c'était prétendre que les évêques et les prêtres prévaricateurs ne peuvent administrer

1. **Le donatisme.** — Sources : Actes de la Conférence de 411 ; Les refutations par SAINT OPTAT, *De schismate donatistarum*, P. L., XI, et SAINT AUGUSTIN, P. L., XLIII. — Travaux : Mgr DUCHESNE, *Le dossier du donatisme*, dans *Mélanges d'archéol. et d'hist.*, publiés par l'Ecole française de Rome, t. X (1890), pp. 589-650. — F. MARTROYE, *Une tentative de révolution sociale en Afrique*, dans *Rev. quest. hist.*, t. LXXVI (1904), pp. 353-406 ; LXXVII (1905), p. 5-53. — MONCEAUX, *L'Epigraphie donatiste*, dans *Rev. de philologie*, t. XXXIII (1909), pp. 112-161. — AUDOLLENT, art. *Afrique*, dans *Dict. d'Histoire*. — G. BAREILLE, art. *Donatisme*, dans *Dict. de Théol.* — MONCEAUX, *Hist. litt. de l'Afrique chrét.*, t. IV. — BATIFFOL, *La paix constantinienne*, ch. V ; *Le catholicisme de saint Augustin*, 2 vol., 1922. — F. MARTROYE, *La répression du donatisme et la politique religieuse de Constantin et de ses successeurs en Afrique*, 1914.

validement les sacrements et n'appartiennent plus à l'Eglise. Pratiquement, l'argument n'atteignait pas seulement Félix d'Aptonge ; et l'Eglise d'Afrique allait se trouver dirigée par un évêque et un clergé prévaricateurs, distribuant des sacrements sans valeur. En faisant ainsi au catholicisme africain le procès de sa hiérarchie et de ses sacrements, le Donatisme l'atteignait au cœur et lui déniait même l'existence. Les Donatistes, qui tiraient leur nom de leur chef Donat le Grand iront même jusqu'à prétendre qu'ils constituent à eux seuls la véritable Eglise, et quand on leur objectera qu'au moins la note de catholicité leur fait visiblement défaut, ils oseront bien répondre que le mot catholicité signifie simplement pureté, sainteté, pleine possession des sacrements. Fait étrange au premier abord, le Donatisme prospéra. Au point de vue des idées, il réveillait les souvenirs laissés par l'enseignement de saint Cyprien sur la validité des sacrements conférés par les hérétiques : l'erreur dont Cyprien s'était fait une arme contre le schisme se retournait en faveur du schisme contre un successeur légitime de Cyprien. D'ailleurs, le Donatisme allait devenir le rendez-vous de tous les mécontents ; il fut avant tout un parti auquel Donat sut fournir une forte organisation.

Les Donatistes réclamèrent l'arbitrage de Constantin qui renvoya l'affaire au pape **Miltiade**. Dans un concile tenu au Latran (2 octobre 313), les ennemis de Cécilien furent déboutés de leurs plaintes ; l'examen prouva que Félix d'Aptonge n'avait jamais été traditeur ; or, cette accusation réfutée, le schisme perdait tout motif avouable. D'ailleurs, un nouveau concile tenu à Arles condamna les principes donatistes : les clercs ordonnés par les traditeurs n'étaient pas pour cela incapables, on ne devait pas rebaptiser ceux qui se convertissaient de l'hérésie. Cependant les donatistes importunèrent tellement Constantin qu'il consentit à les juger lui-même à Milan : là, nouvelle condamnation du donatisme, nouvelle proclamation de l'innocence de Cécilien. Dès lors, le donatisme revêtit l'aspect d'une opposition à la fois religieuse et politique. Constantin voulut d'abord le réduire par la force ; mais les schismatiques se glorifièrent de la persécution. Alors, on essaya des mesures

de douceur : les donatistes en profitèrent pour attaquer les catholiques, s'emparer des églises et terroriser le pays. Le mouvement devait tourner à une sorte de Jacquerie farouche et ensanglanter l'Afrique durant tout le iv^e siècle. Il ne sera vaincu que par saint Augustin.

TEXTES ET DOCUMENTS

L'Edit de Milan

« Nous, Constantin et Licinius augustes, venus à Milan sous d'heureux auspices et recherchant avec sollicitude tout ce qui intéresse le bien de la chose publique, entre beaucoup de choses que nous avons jugées utiles, et pour mieux dire avant toutes choses, nous avons pensé qu'il fallait poser les règles dans lesquelles seraient contenues le culte et le respect de la Divinité (1). C'est à savoir que nous accordons aux chrétiens et à tous autres toute liberté de suivre la religion qu'ils choisiront : en vue de quoi la divinité qui réside au ciel veuille bien être favorable et à nous et à ceux qui vivent sous notre empire. Par ce sage et salutaire conseil, nous faisons donc savoir notre volonté, afin que la liberté de suivre ou d'embrasser la religion chrétienne ne soit refusée à personne, mais qu'il soit licite à chacun de dévouer son âme à la religion qui lui convient... (2). Cette concession que nous leur faisons à eux, chrétiens, absolument et simplement, votre sagesse comprendra que nous l'accordons également à tous ceux qui veulent suivre leur culte ou leurs rites particuliers. Car il convient à la tranquillité de notre temps que chacun dans les choses divines puisse suivre le mode qui lui convient.

Mais nous décrétons ceci de plus en faveur des chrétiens que les lieux où ils avaient coutume auparavant de se réunir... s'ils ont été confisqués, soit par le fisc, ou par quelque autre, leur soient restitués sans aucun prix, et même sans aucune répétition de la plus-value, immédiatement, sans aucune restriction ; et ceux qui ont reçu ces biens en don doivent les rendre sur le champ aux chrétiens. Ceux qui les ont acquis ou reçus des premiers donateurs, s'ils veulent obtenir quelque indemnité de notre clémence, qu'ils s'adressent au préfet qui a juridiction dans la province, et notre bienveillance tiendra compte de leurs pertes. Les biens eux-

(1) *Hæc enim in primis ordinanda esse credimus quibus divinitatis reverentia contineretur.*

(2) *In colendo quod quisque diligeret habeat liberam facultatem.*

mêmes doivent être remis sans délai au corps des chrétiens : 1° et comme ces mêmes chrétiens ont, à notre connaissance, perdu non seulement leurs lieux de réunion habituels, mais même des propriétés qui appartenaient non pas à chacun en particulier, mais à leur corporation ; 2° vous ordonnerez de même sans aucune hésitation que ces biens-là soient rendus à chaque corps et chaque réunion de chrétiens... en ayant, pour le rachat du prix et pour l'indemnité, les égards indiqués ci-dessus... en raison de quoi, comme nous l'avons dit plus haut, que la bienveillance divine que nous avons déjà éprouvée en plusieurs occasions demeure sempiternis vobis foveat et stabilis à perpetuitate. »

Lact., *De mort. pers.*, 48. — Eus., *Hist. eccl.*, X, 5.

DE BROGLIE, *L'Eglise et l'Empire romain au IV^e siècle*.
t. I, pp. 241-43.)

CHAPITRE IV

APERÇU GÉNÉRAL SUR LES PERSÉCUTIONS

I. **Le mode des persécutions.** — Très tôt dans les communautés chrétiennes, on fit une rédaction de la passion des martyrs, souvent communiquée aux Eglises voisines : telle est l'origine des **Acta**, la plus précieuse source d'information que nous ayons sur les persécutions. Les **Acta** peuvent être divisés en trois catégories : d'abord, les procès verbaux officiels rédigés par les greffiers du tribunal et parfois recopiés par des chrétiens ; ces pièces, ordinairement très brèves, sont assez rares : on comprend qu'il y eût diffi-

(1) *Acta Martyrum et Sanctorum*.

(2) *Ad ius corporis eorum*.

I. **Actes des martyrs.** — BARNET, *Index Actarum*. — DOM LECLEREQ, *Recherches sur les actes authentiques sur les martyrs*. — LEBLANC, *Les actes martyrs et leurs sources*, dans *Nouv. rev. hist. du droit franc. et étr.*, 1879. — Les *Actes des martyrs*, supplément aux *Acta Martyrum et Sanctorum*. — Ex. des *Mémoires Ac. des Inscript.*, 2^e série, t. XXX, 1882. — DUBOIS, *Étude sur les gesta martyrum romains*, 2 vol. — P. DEHAENE, *Les légendes hagiographiques*, 1906. — Les *origines du culte des martyrs*, 1912. — DUBOIS, art. *Actes des martyrs*, dans *Dict. d'Hist.* — DOM LECLEREQ, art. *Actes des martyrs*, dans *Dict. Arch.*

culté à se les procurer. Citons entre autres les Actes de saint Justin et ceux de saint Cyprien. D'autres relations furent écrites par des fidèles contemporains, parfois même témoins oculaires ; souvent elles respirent un enthousiasme sobre et émouvant, telles la lettre des Eglises de Lyon et de Vienne aux Eglises d'Asie en 177, ou l'autobiographie de sainte Perpétue carthaginoise : ces écrits revêtent un caractère d'authenticité inattaquable. Enfin, viennent des actes rédigés postérieurement aux événements ; le travail de la critique doit s'exercer sur eux ; souvent vérité et légende s'y mêlent d'une façon assez déconcertante ; aussi commettrait-on une témérité à rejeter en bloc certains actes de martyrs parce qu'on y découvre tel ou tel trait légendaire. Somme toute, le nombre des *Acta* qui résistent à une sage critique sont très suffisants pour nous donner une idée nette des persécutions et des principaux martyrs.

Il est facile de reconstituer le processus ordinaire suivi par un martyr de l'arrestation au supplice. Les chrétiens subissent d'abord la **prison préventive**. On la constate de deux sortes : par exception, un accusé peut encore jouir d'une certaine liberté et circuler sous la surveillance d'un soldat, c'est la *custodia militaris* ou *custodia libera*, celle qu'a subie saint Paul lors de son premier séjour à Rome. Mais à l'ordinaire le prévenu subit aussitôt l'internement dans la prison publique : *custodia publica*. Chargés de lourdes chaînes, les prévenus souffrent souvent de la faim et de la soif ; un tel état s'aggravait encore lorsqu'on mettait le prisonnier au *nervus*, c'est-à-dire quand, l'ayant obligé à se coucher à terre, on lui glissait les pieds dans une poutre percée de plusieurs trous ; parfois on le jetait dans une geôle plus basse et plus obscure (*inferior carcer*). La prison constituait donc comme une torture préalable sur laquelle le juge comptait beaucoup pour abattre le courage des confesseurs : aussi, durant la persécution de Dèce, où on cherchait surtout à faire apostasier, la détention préventive fut-elle démesurément allongée.

Les chrétiens sortaient de prison pour subir l'**interrogatoire** qui, le plus souvent, se faisait en public. Ni témoins, ni défenseurs ; en effet, le chrétien se servait à lui-même

de témoin, et il lui suffisait d'apostasier pour être absous. Fait plus frappant, la sentence rendue, on ne vit jamais les chrétiens user du droit d'appel accordé à tout condamné : ils estimaient trop la grâce du martyre pour essayer de s'y dérober. Parmi les **peines** édictées se trouvent le bannissement, la déportation et les travaux forcés ; beaucoup de chrétiens condamnés *ad metalla* furent employés aux mines de Sardaigne, d'Égypte ou de Palestine. Pour les martyrs proprement dits, les supplices se diversifiaient à l'infini : il y avait surtout le feu, l'exposition aux bêtes, la crucifixion ; sous Dioclétien on inventa les noyades.

Les chrétiens qui ont attesté leur foi devant les juges ont droit à l'appellation spéciale de « confesseurs ». On les entourait de soins ; souvent on venait les visiter dans leur prison ; on leur apportait des vivres ; les prêtres et les diacres leur distribuaient l'Eucharistie. Après sa mort, le martyr ne restait pas d'ailleurs dans l'oubli ; la communauté chrétienne fêtait près de son tombeau son *natale* ou *dies natalis*, autrement dit le jour anniversaire de sa mort ; à cette occasion, on célébrait le sacrifice eucharistique, et souvent même on y ajoutait un repas de charité et des distributions aux pauvres. Dès cette époque, prend aussi naissance le culte des reliques : linges trempés dans le sang des martyrs, lambeaux de leurs vêtements, ossements recueillis au risque de la mort.

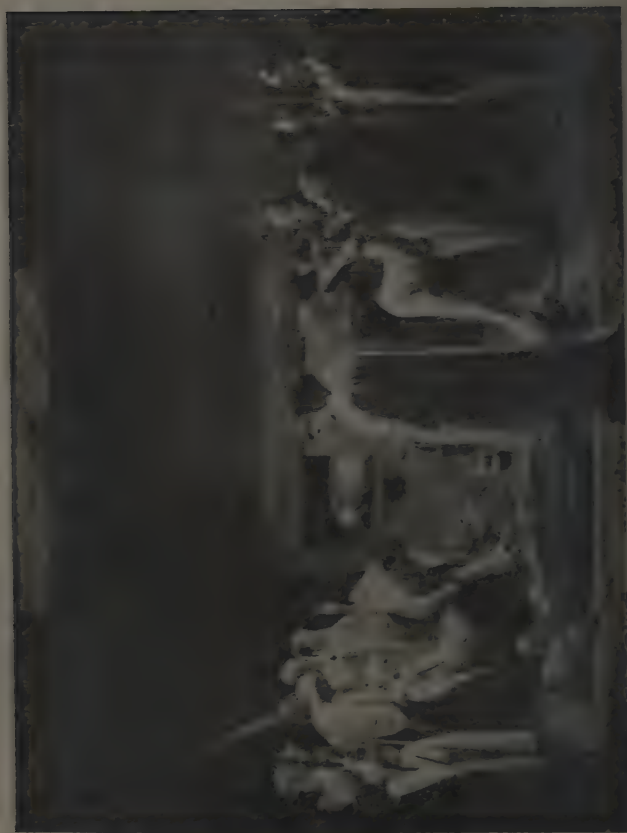
II. La sépulture des martyrs : les catacombes. — Les corps des martyrs recevaient la sépulture dans les cimetières chrétiens. Une catacombe est un réseau d'étroites galeries souterraines entrecroisées (*ambulacra*) dont les parois recevaient les cadavres dans des niches rectangulaires (*loculi*) ou en forme d'arcs (*arcosolia*) ; ces niches étaient fermées

1. **Catacombes.** — J. B. de Rossi, *Inscriptiones christianae urbis Romae saeculo septimo antiquiores*, 1861, 1888 ; *La Roma Sotterranea*, 1864. — HENRI DE L'ÉPINOIS, *Les Catacombes de Rome*, nouv. édit. augmentée de plusieurs appendices, par P. ALLARD, Paris-Bruelles 1893. — MARUCCI, *Éléments d'archéologie chrétienne*, 1900. — DOM LECLERCQ, *Manuel d'archéologie chrétienne*, 2 vol., 1907. — PÉRATÉ, *L'archéologie chrétienne*, 1892. — A. BAUBRILLART, *Les Catacombes de Rome*, 1903. — M. BESNIER, *Les Catacombes de Rome*, 1909. — Mgr WILPERT, *Roma sotterranea*, *Le pitture delle cata-*

par une plaque de marbre ou une petite cloison de briques. Parfois, on rencontre aussi, percées dans la muraille, de petites chambres (*cubicula*), ou même de larges cryptes et de véritables églises. Les catacombes ont toute une histoire. A l'origine et jusqu'au III^e siècle, elles demeurèrent la propriété de riches familles chrétiennes qui les avaient fait creuser dans leurs propriétés extra-urbaines : ainsi s'explique que l'on retrouve dans les parties anciennes des catacombes les noms des plus fameuses *gentes* romaines : *Pomponii*, *Caecilii*, *Acilii Glabriones*, etc. ; le cimetière de Domitille tire son nom d'une Flavia Domitilla apparentée aux Flaviens. Ces riches chrétiens donnaient l'hospitalité dans leurs cimetières privés à leurs correligionnaires pauvres : la loi ancienne l'autorisait qui décréait le droit de propriété inviolable et absolu, *jus utendi et abutendi*. Cette constatation faite par J. B. de Rossi suggère une importante réflexion : il n'est donc pas vrai, comme on l'a parfois prétendu, que le christianisme primitif se soit recruté uniquement parmi les pauvres gens, esclaves, affranchis, artisans.

A partir du III^e siècle, le nombre des chrétiens augmentant, plusieurs cimetières appartenrent à la communauté et passèrent directement sous l'administration de l'Eglise. Le premier en date et le plus fameux de ces cimetières est celui de Calliste acquis par la communauté de Rome dès le règne de Septime-Sévère, auprès de la Voie Appienne, à côté de la crypte de Lucine ; on l'appela cimetière de Calliste du nom du diacre à qui le pape Zéphyrin en avait confié la garde et qui devait lui-même parvenir au pontificat. Désormais les cimetières privés vont disparaître : tous les chrétiens voudront reposer dans le cimetière de la communauté. Dès cette époque, le christianisme devint donc assez fort pour renverser le vieux culte des morts exclusivement familial et domestique, et pour secouer d'autre part tous les pré-

combe romane, Roma, 1903. — P. ALLARD, *Rome souterraine*, traduction de l'anglais, d'après J. SPENCER NORTHCOTE, 2^e édit., 1877 ; art. *Catacombes*, dans *Dict. d'Apol.* — DOM LECLERCQ, art. *Catacombes* et art. *Catacombes* (Art. dans les), dans *Dict. d'Archéol.* — A. SILVAGNI, *Inscriptiones christianae Urbis Romae septimo saeculo, Nova series, I. Inscriptiones incertae originis*, Roma, 1922.



(Musée du Louvre)

jugés sociaux : esclaves et hommes libres sont ensevelis les uns près des autres comme des frères. Par ailleurs, l'accroissement des cimetières, la nécessité de les agrandir en ajoutant de nouvelles galeries rendent indubitable le grand nombre des chrétiens. Parfois, il y eut jusqu'à cinq étages de galeries superposées et communiquant entre elles par des escaliers : tandis que le premier étage était à sept ou huit mètres du sol, le dernier descendait jusqu'à vingt-cinq mètres ; car le tuf granulaire qui abonde dans le sous-sol de la campagne romaine permettait d'approfondir les catacombes. Ces travaux d'excavation étaient l'œuvre de *fossorres* qui disposaient les morts dans les *loculi* ; le caractère religieux de leur travail les fit agréger au clergé dont ils formèrent un ordre inférieur, et les églises pourvurent à leur entretien.

Les *loculi* où reposaient les martyrs devinrent l'objet d'une sollicitude spéciale ; mais il demeure assez difficile de les identifier. La palme, la couronne, le monogramme du Christ placés sur une tombe ne constituent pas des preuves suffisantes. Nous avons pour nous renseigner soit le titre de « Martyr » assez rarement indiqué, soit des vases de sang conservés comme *testes passionis*, encore faut-il que l'analyse chimique ait révélé qu'on ne se trouve pas devant une simple coupe. Il demeure pourtant certain que le culte des martyrs fut pratiqué dans les catacombes ; on entretenait des lumières près de leurs tombeaux ; les *loculi* voisins étaient regardés comme privilégiés ; on allait jusqu'à briser des peintures ou traverser des inscriptions pour s'assurer une place de choix derrière leurs tombeaux, *retro sanctos*. Ce culte se manifestera plus encore après la paix constantinienne, alors que, sur les tombes les plus célèbres, on élèvera des basiliques. Le pape saint Damase (366-384) recherchera les tombeaux des martyrs, les fera orner d'inscriptions gravées sur marbre en très beaux caractères de forme spéciale ; ces inscriptions aideront souvent plus tard à identifier des martyrs ; elles attestent aussi la foi antique en Jésus-Christ, en la Sainte Trinité, en la communion des saints ; leur valeur dogmatique et historique est de tout premier ordre.

Avec le v^e siècle s'ouvrira une nouvelle période : les catacombes cesseront d'être des cimetières pour devenir exclusivement des sanctuaires. De cette époque datent les *graffiti* tracés par les pèlerins et aussi la rédaction des *Itinéraires* qui fourniront aux investigateurs modernes le plus précieux concours. Au viii^e siècle, sous la menace des Sarrasins, les papes feront transférer dans les principales basiliques de la ville les reliques des martyrs. Les catacombes tombent dès lors dans l'abandon. La découverte accidentelle en 1578 sur la Voie Salaria d'une vaste région sépulcrale attira enfin l'attention ; Antoine Bosio étudia les catacombes et fixa les premiers éléments de leur histoire dans sa *Roma sotterranea*. Cependant les grandes découvertes ne datent que du xix^e siècle ; elles furent l'œuvre du romain J. B. de Rossi ; grâce à l'étude des *Itinéraires* et des inscriptions damasiennes, il parvint à reconstituer la topographie des catacombes. Telle qu'elle est établie, nous distinguons maintenant parmi les centres principaux : 1^o sur la voie d'Ostie, le cimetière de Lucine, aujourd'hui détruit, sur l'emplacement de la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs où fut enterré l'Apôtre ; 2^o sur la voie Ardéatine, le cimetière de Domitille ; 3^o entre la voie Ardéatine et la voie Appienne, le cimetière de Calliste, *ad sanctum Nystum* ; nous y distinguons les cryptes de Lucine, la crypte du pape Corneille, celles des papes du iii^e siècle, celle de sainte Cécile ; 4^o sur la voie Salaria Nova, le cimetière de Priscille avec l'hypogée des Acilii Glabrones.

III. Les résultats des persécutions. — 1. Nombre des martyrs et valeur de leur témoignage. — Indiquer le nombre des martyrs, même d'une manière approximative, est impossible. Tacite et saint Clément parlent d'une « grande multitude » de chrétiens massacrés sous Néron en 64 ; Dion Cassius affirme qu'il en périt « beaucoup » sous Domitien. Eusèbe relate que le fanatisme populaire en massacra « un nombre immense » sous Trajan, sans compter les victimes de la persécution régulière, etc... Septime. Sévère persécuta tellement que l'opinion se répandit de la venue prochaine de l'Anté-Christ. Quant à Dèce, il n'épar-

gna « ni âge, ni sexe, ni condition ». Enfin, Lactance, Sulpice-Sévère, Eusèbe attestent que la persécution dioclétienne fut pendant dix ans plus meurtrière que toute guerre. Les persécutions rendirent cependant les plus grands services à l'Eglise ; elles entretenirent dans son sein l'esprit de générosité et de sacrifice. A la fin du III^e siècle, pendant les 10 années de tranquillité que connut l'Eglise, on remarque que les communautés se relâchèrent plus ou moins de la ferveur primitive.

D'ailleurs, le témoignage des martyrs constituait un argument apologétique de première valeur. Martyr est un mot grec qui signifie témoin. Historiquement parlant, les contemporains du Seigneur, puis dans le courant du II^e siècle ceux qui furent les disciples directs des apôtres, tels Ignace, Polycarpe et même Irénée, attestent en mourant la vérité du christianisme : leur témoignage basé sur une connaissance direct acquiert une valeur quasi « documentaire ». D'autre part, en soi, l'endurance morale de milliers de martyrs constituait le fait le plus impressionnant, et pour les païens soulevait des problèmes : « Quiconque est témoin de notre constance en reçoit un choc, dit Tertullien, il veut savoir ce qu'il y a de réel là-dedans, *quid intus in re sit*. » Or il est évident que l'héroïsme surhumain des martyrs supposait une assistance divine et postulait un miracle moral. Aussi le sang des martyrs fut-il une semence de chrétiens.

2. **Etendue de l'expansion chrétienne.** — La situation du christianisme au temps de Constantin témoigne d'ailleurs qu'il a grandi par la persécution. Il existe dès le

1. **L'expansion chrétienne.** — TRAUZ : P. ALLARD, *Dix leçons sur le martyre*, 1^{re} leçon. — Mgr DUCHESNE, *Les Eglises séparées*, 1896 ; *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I, pp. 1-33. — J. LABOURT, *Le Christianisme dans l'Empire perse (224-632)*, 2^e édit., 1904. — Mgr PETIT, art. Arménie, dans *Dict. de Théol.*, I col., 1892. — J. ZEILLER, *Les origines de la province romaine de Dalmatie*, 1918. — HARNACK, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*, Leipzig, 1902. — RIVIÈRE, *La propagation du christianisme dans les trois premiers siècles*, 1907. — GUÉRAUD, *Atlas de géographie historique*, carte XIV, n° 2.

III^e siècle en **Italie** un épiscopat nombreux et très uni sous l'autorité de l'évêque de Rome : le pape Corneille peut déjà convoquer un concile de 60 évêques ; mais le christianisme est beaucoup moins prospère au nord qu'au centre et au midi. Même remarque peut être faite pour la **Gaule** : dans la Narbonnaise et la Lyonnaise méridionale, le christianisme pénétra facilement grâce aux relations commerciales avec l'Orient : de Marseille il remonta jusqu'à Lyon où les événements de 177 nous le montrent fortement implanté ; mais à l'Est et au Nord, dans les pays de tradition celtique, en Aquitaine, dans une grande partie de la Lyonnaise et en Belgique, il se répandit beaucoup plus lentement, parce que, comme dans l'Italie du Nord, les cités y étaient noyées au sein d'immenses campagnes où les dieux nationaux demeuraient puissants (*pagani* = *païens*). Cependant, le grand nombre de fidèles qui appartenaient à la cour de Constance Chlore, l'attitude bienveillante de cet empereur, puis de son fils Constantin, prouvent que le christianisme avait déjà en Gaule de fortes racines. En **Espagne**, il est très répandu dans le sud, moins dans le centre et le nord ; on y voit les diverses persécutions depuis Dèce y faire de grands ravages. « Cependant, la résistance de l'idolâtrie y durera longtemps à cause de l'attachement que les traditions païennes de l'Empire avaient inspiré à l'esprit tenace et profondément conservateur du peuple espagnol. » (P. Allard.)

L'**Afrique du Nord** se partageait en trois régions : la Proconsulaire équivalant à la Tunisie, la Numidie à l'Algérie, la Mauretanie au Maroc. On n'y trouve pas trace de conversion avant le milieu du II^e siècle ; mais, soudain, le christianisme africain se révèle très fort et capable de supporter, en 180, une persécution sanglante. Dès cette date, Carthage possède une communauté parfaitement organisée, et, à la fin du II^e siècle, elle peut même rassembler un concile de 70 évêques appartenant à la Proconsulaire et à la Numidie.

En **Orient**, dès le II^e siècle, on a constaté des groupements nombreux et organisés susceptibles de provoquer les fureurs païennes : les communautés de Grèce et de Macédoine s'attirent les haines du fanatisme populaire, et déjà

Antonin doit intervenir. L'**Asie Mineure** développa rapidement les germes de la foi que lui avait apportés saint Paul : au dire de Pline, la Bithynie et le Pont sont infestés par la nouvelle secte : il se plaint de voir partout les temples païens déserts. Au sud de la Bithynie, la Phrygie atteste par ses nombreuses épitaphes chrétiennes combien sa conversion est avancée (inscription d'Abercius). Plus à l'ouest, les contrées limitrophes de la mer Egée (Mysie, Lydie et Carie) possédaient un épiscopat puissant, ainsi qu'en témoignent la lettre du proconsul Granianus à Hadrien et la réponse de celui-ci. A l'intérieur des terres, la Cappadoce était aussi en partie convertie, bien que d'une façon inégale, à cause de sa grande étendue.

La province de **Syrie** se montre, en général, beaucoup moins accueillante que l'Asie-Mineure. Au nord, la Célé-Syrie s'affirme sans doute très fervente et Antioche, sa capitale, est un des grands boulevards de la chrétienté orientale ; mais, sauf le littoral, la Phénicie demeure profondément attachée à son paganisme abject. La Palestine, elle-même, est difficilement pénétrable : la religion végète à Jérusalem, tandis que la Galilée est encore toute enjuivée, et que la côte sud (Gaza) est plongée dans les cultes les plus sensuels de l'Orient ; seule, Césarée fait exception, foyer de science avec Origène. Donc, si l'on fait abstraction d'Antioche au nord et de Césarée au sud, la province de Syrie apparaît comme le refuge des religions orientales, d'où elles s'efforcèrent, au ⁱⁱ^e siècle, de s'implanter à Rome et dans tout l'Empire.

Par contre, l'**Egypte** reçut très tôt le bienfait de la foi : au ⁱⁱ^e siècle, Alexandrie devient le siège d'une école théologique fameuse ; les persécutions y font de très nombreuses victimes, tandis que, vers 250, le monachisme commence à s'implanter en Thébaïde. Aussi les évêchés sont-ils très nombreux : les actes de saint Pierre d'Alexandrie disent qu'entre 300 et 311, il consacra 55 évêques dans la Basse Egypte.

Dès le ⁱⁱ^e siècle et surtout au ⁱⁱⁱ^e, l'Evangile tenta de franchir les limites de l'Empire ; naturellement, les contrées les mieux converties furent celles d'où il rayonna davantage.

Les frontières occidentales de l'Empire encore peu christianisées demeuraient inaptées au prosélytisme ; d'ailleurs, en Bretagne, sur la ligne du Rhin et du Danube, les légions romaines adonnées au culte de Mithra constituent comme un rempart de superstitions. Seule, la rive droite du Danube possède, lors de la dernière persécution, de jeunes chrétiens vivaces. Les Eglises d'Afrique et d'Egypte sont arrêtées par le désert : cependant, l'**Abyssinie** sera évangélisée au temps de Constantin : Frumence et Edesius, arrivés à la cour éthiopienne comme esclaves, y acquerront une grande influence ; sacré évêque d'Axuna par saint Athanase, Frumence convertira la nation entière.

Aux chrétientés florissantes de l'Asie Mineure fut surtout réservé le rôle de répandre la foi en pays barbare. Les provinces du littoral asiatique de la mer Noire essaimèrent le christianisme le long des steppes de cette mer, chez les Goths cantonnés entre le Danube et le Dniester, dans la Chersonèse Taurique (Crimée), dont les rois gravaient la croix sur leurs monnaies dès avant la fin du III^e siècle. Surtout à l'est de la Cappadoce eut lieu la conversion de l'Arménie indépendante ou **Grande Arménie**. Emigré de ce pays lors d'une invasion perse, Grégoire l'Illuminateur s'était retiré à Césarée de Cappadoce, où il se convertit au christianisme ; rentré dans sa patrie vers 261, il sut persuader au roi Tiridate II qu'il y avait un intérêt national à délaisser les cultes arméniens apparentés à ceux de la Perse, l'ennemi héréditaire. L'Arménie entière se convertit avec son prince. A la tête de cette Eglise on plaça un évêque en chef ou catholicos ; cette hiérarchie maintint l'unité religieuse dans le royaume, malgré les efforts du parsisme.

Le christianisme ne pénétrait pas seulement au nord de l'Asie Mineure. Dès le milieu du II^e siècle, il marchait vers l'Asie centrale par la voie des caravanes. D'Antioche, la foi gagne d'abord le petit royaume de l'**Osrhoène** sur la rive gauche de l'Euphrate ; le roi Abgar VIII, contemporain de Septime-Sévère, se convertit ; la capitale Edesse devient un foyer d'évangélisation ; de cette ville, de l'Arménie, d'Antioche le christianisme va s'étendre en Mésopotamie et dans l'**Empire perse**. Cet immense état qui s'étend jusqu'au

Golfe persique, la mer Caspienne et l'Indus, compte déjà des chrétiens au début du III^e siècle ; vers 250, dans les contrées mésopotamiennes limitrophes de l'Empire, il y a des Eglises aussi florissantes que celles d'Asie-Mineure. D'ailleurs, par hostilité pour Rome, la Perse reçut favorablement les émigrés chrétiens. Une Eglise put s'y organiser : dès le début du IV^e siècle elle possédait un épiscopat nombreux ayant pour chef le catholicos de la double ville de Séleucie-Ctésiphon. Ses suffragants s'éparpillèrent sur les deux rives du golfe Persique ; par ses missions, il étendra même son influence jusqu'à l'île de Socotara, Ceylan et la côte de Malabar ; des îlots chrétiens s'échelonnèrent à travers la Tartarie jusqu'au cœur de la Chine.

CHAPITRE VI

LA VIE CHRETIENNE AU TEMPS DES PERSECUTIONS

I. **La hiérarchie ecclésiastique.** — Ce serait une erreur de considérer la société chrétienne comme un polypier de communautés dispersées. Outre le lien qui les rattache à Rome, elles ont une vie provinciale qui se manifeste à l'occasion de l'**élection épiscopale**. Quand un siège devient vacant, les évêques voisins se réunissent et élisent un nouveau titulaire en présence de la *plebs* du lieu, et en union avec elle ; saint Cyprien voit dans cet usage « une tradition divine et apostolique ». « L'élection et l'ordination d'un évêque constituent un acte que l'on qualifie de synodal » ; à la tête de ce concile embryonnaire se tient déjà le métropolitain ; nul ne peut être évêque sans son suffrage (*sententia*), et, dans l'élection, il dispose d'une sorte de *veto*. Très tôt, d'ailleurs, les **synodes** proprement dits font leur apparition : la controverse pascal de la fin du II^e siècle nous en révèle déjà l'existence, mais à titre d'exception, car si les évêques avaient eu l'habitude de ces réunions, Polycrate d'Ephèse ne se serait pas excusé d'y pourvoir en alléguant que Rome l'avait demandé. Par contre, au début du

III^e siècle, durant les premières années de liberté que le catholicisme dut à Alexandre-Sévère, on vit les évêques s'assembler d'une province ou de plusieurs provinces limitrophes pour se concerter sur des questions disciplinaires ou doctrinales et pour juger des cas individuels : ainsi en est-il à Rome, en Afrique, à Alexandrie, en Phrygie. Au début du IV^e siècle, l'évêque d'Alexandrie apparaît muni d'une autorité religieuse sur l'Égypte assez analogue à celle du préfet de la province : il groupe sous lui un épiscopat de près de cent évêques qui se réunissent en synode à Alexandrie ; leur ordination est faite par l'évêque d'Alexandrie. Aussi le VI^e canon de Nicée (325) comparera-t-il l'autorité provinciale de l'évêque d'Alexandrie en Égypte à celle de l'évêque de Rome en Italie. Cette comparaison n'est pas renouvelée pour Antioche dont la primauté est plutôt d'honneur ; elle s'étend à l'immense diocèse d'Orient (Cilicie, Isaurie, Phénicie, Palestine, Chypre, Arabie, Mésopotamie) ; l'étendue même de cette juridiction l'énervé, et d'ailleurs elle comprend d'anciennes Eglises naturellement fières et indépendantes. Aussi, réfractaire à une centralisation ecclésiastique, l'épiscopat d'Orient cherchera-t-il vite, au IV^e siècle, son centre de gravité auprès de l'Empereur.

La hiérarchie ecclésiastique s'enrichissait alors d'un élément nouveau, mais transitoire : le **chorépiscopat**. Le 13^e canon du concile d'Ancyre, en 314, mentionne des évêques de campagne (χωρεπισκοποι). Cette institution avait dû prendre naissance au cours du III^e siècle, en relation avec la rapide diffusion du christianisme ; car les chorévêques furent, à proprement parler, des missionnaires, mais rien de plus. Aussi le 13^e canon d'Ancyre leur défend-il formellement d'ordonner soit des prêtres, soit des diacres sans

I. **Hiérarchie, chorépiscopat.** — Travaux : P. BATIFFOL, *La pair constantinienne*, ch. II. — HÉFÉLÉ-LECLERCQ, *Hist. des conciles*, I et II. — DOM PARISOT, *Les chorévêques*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. VI, pp. 157 et suiv. — JUGIE, *Les chorévêques en Orient*, dans *Echos d'Orient* t. VII, 1904, pp. 236 suiv. — BERGERE, *Etude sur les chorévêques*, thèse 1905. — DOM LECLERCQ, art. *Chorévêques*, dans *Diet. d'archéol.* — IMBART DE LA TOUR, *Les paroisses rurales du IV^e au XI^e siècle*, 1900. — Mgr DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, ch. I.

mandat spécial de leur évêque, et cette interdiction sera renouvelée par le concile d'Antioche de 341. Ordonnés et nommés par l'évêque urbain, les chorévêques n'ont pas d'autre fonction que de gérer sous sa juridiction des villages et des campagnes suburbicaires ; la monarchie épiscopale n'en est donc pas ébranlée. Cependant, l'institution du choréépiscopat eût pu devenir dangereuse par empiètement : aussi, dès 343, le concile de Sardique interdira-t-il d'ordonner un évêque dans un village ou même dans une petite ville si un prêtre suffit. Les chorévêques disparaîtront peu à peu au iv^e siècle ; on ne les constata, d'ailleurs, que dans la province d'Orient.

II. La vie morale. — Le christianisme a transformé complètement le mariage : jadis pacte égoïste et fragile confinant à l'union libre, il est maintenant un symbole des relations du Christ avec son Eglise. Dès lors, la femme prend conscience de sa dignité baptismale : Tertullien lui demande de laisser les vains ornements du luxe, ne fut-ce que pour ne pas induire le prochain en tentation ; d'ailleurs, en ces temps héroïques, il faut être prêt : « Craignez que la torture vous trouve peu aguerries ; exercez-vous à une vie plus rude, *meditemur duriora*. » Mais, dans la maison romaine, le changement le plus apparent regarde sans doute le sort de l'esclave. Il cesse d'être une chose pour devenir une personne en qui on respecte le Christ ; il sert sans doute, car le Christianisme ne veut pas imprudemment bouleverser l'ordre social, mais il sert un maître doux à qui saint Paul a appris « qu'il n'est pas de différence entre esclave et homme libre, parce que tous sont un dans le Christ

I. La vie morale. Les Ascètes. — Travail : A. D'ALÈS, *Tertullien*, 1900 — J. HÉRY, *Christus. La religion chrétienne*, nouv. éd., 1921. — DOM BERLIÈRE, *Les origines du monachisme et la critique moderne*, dans *Rev. bénéd.*, janvier et février 1891 ; *Le monachisme des origines au XII^e siècle*, dans *Coll. Par.*, 1921. — J. MAYER, *Die Christliche Ascese*, Fribourg-Brissg., 1894. — E. DURLANDY, art. Ascétisme, dans *Diet. de Théol.* — DOM LECLERCQ, art. Cénobitisme, dans *Diet. d'Archéol.* — DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, pp. 404-408. — THOMAS, *Ascétisme oriental et ascétisme chrétien*, coll. *Science et Religion*.

Jésus ». D'ailleurs, l'Eglise a tout aussitôt aboli l'esclavage sur le terrain religieux : dès les premiers jours, en effet, les esclaves eurent mêmes droits que leurs maîtres aux sacrements ; il arrive que l'esclave soit déjà chrétien alors que le maître n'est encore que catéchumène ; il peut parvenir à toute dignité, même la papauté (v. g. saint Calliste) ; et les inscriptions des catacombes ne mentionnent aucune distinction de classes.

Les chrétiens évitaient de former une société à part. « Nous autres, chrétiens, s'écrie Tertullien, nous ne vivons pas à l'écart de ce monde : nous fréquentons comme vous le forum, les bains, les ateliers, les boutiques, les marchés, les places publiques ; nous mettons à votre service notre travail et notre industrie. » Romain, le chrétien vénérât l'empereur et priait pour lui ; d'ailleurs, à part les esprits exagérés comme Tertullien, il ne trouvait pas motif à se dérober au service militaire pourvu qu'on ne lui demandât pas le sacrifice de sa foi ou de sa vertu : aussi trouve-t-on, dans une lettre de Marc-Aurèle, un éloge des soldats chrétiens. Néanmoins, l'antagonisme était trop profond pour ne pas se faire sentir. D'abord, nulle intimité réelle entre païens et chrétiens, puisque, dans la famille, toute compromission avec le paganisme est interdite ; l'union avec un païen est très déconseillée, parfois défendue, ce qui exige les sacrifices les plus méritoires : car l'Eglise des trois premiers siècles demeure assez pauvre, les beaux partis s'y rencontrent rarement. Même en dehors de la vie privée, les chrétiens sont souvent obligés de fuir les coutumes et les divertissements païens ; Tertullien leur interdit jusqu'aux moindres manifestations dans ce sens. Aussi étaient-ils toujours regardés comme des étrangers et des suspects : on les appelait *infructuosi in negotiis*. Par contre, dans les rapports entre chrétiens éclate la plus grande cordialité ; ils s'appellent les uns les autres frères et sœurs. « Entretien des pauvres, des orphelins, des veuves, assistance des infirmes, des malades, des esclaves, des prisonniers, des condamnés aux mines, secours extraordinaires en temps de famine ou d'autres grandes calamités, caisses pour le culte et ses ministres, associations funéraires assurant aux petites gens au moins

un *loculus* dans le cimetière commun, bureaux de renseignements et de placement, toutes ces institutions germaient comme d'elles-mêmes au grand souffle de charité qui soulevait l'Eglise naissante. Et cette fraternité ne se cantonnait pas dans le cercle restreint des communautés ; par l'assistance mutuelle, la correspondance fréquente, l'accueil hospitalier des pèlerins, des voyageurs, les Eglises entretenaient une étroite communion. » (Huby.) Aussi les païens étaient-ils forcés d'admirer : « Voyez, comme ils s'aiment. »

Certains voulurent se consacrer à Dieu par la continence parfaite, la prière et le jeûne. De quelque nom qu'on les appelle, ascètes, continents, confesseurs, *monazotes*, vierges, diaconesses, saintes veuves, on les trouve mentionnés dès le ⁱⁱe siècle. Bien que pleinement consacrés à Dieu, ils restent alors encore mêlés au monde, tout en y vivant une existence très retirée, allant parfois jusqu'à faire aux pauvres l'abandon de tous leurs biens. Ils occupaient cependant, dans la communauté, une place de choix ; au dire de saint Cyprien, les vierges étaient entourées d'honneurs et de prévenances : sans doute les mettait-on dans les réunions liturgiques immédiatement après le clergé. Lorsque la ferveur première diminua, les ascètes assurèrent la célébration de l'office divin que tous ne disaient plus comme dans la première communauté de Jérusalem. Au ^{iv}e siècle, dans les grands centres chrétiens d'Orient, tels Alexandrie, Jérusalem, Antioche, Edesse, nous voyons ascètes et vierges s'acquitter de cette fonction ; or l'institution avait certainement une plus haute antiquité. La *Peregrinatio Sylviæ*, récit d'une pèlerine de Terre Sainte, au ^{iv}e siècle, nous montre ascètes et vierges célébrant les vigiles quotidiennens et chantant à l'aurore le *Deus Deus meus*, le *Benedicite*, le *Gloria in excelsis* ; ils se réunissaient encore aux différentes heures du jour. Bientôt, les grandes Eglises s'ouvriront pour leurs réunions qui se feront, dès lors, sous la direction du clergé : ce dernier perfectionnement inauguré à Antioche s'introduira à Césarée avec saint Basile, à Milan avec saint Ambroise, à Jérusalem surtout. En ces temps d'évangélisation, les parfaits restés dans le monde y rendent parfois les

plus grands services. Parmi les vierges consacrées, on choisit alors les diaconesses dont la mission était de porter secours aux pauvres et aux malades, d'aider le clergé pour l'instruction des personnes de leur sexe. L'ascétisme allait toujours se perfectionnant : au III^e siècle, il comporte tous les germes du monachisme : aussi verrons-nous celui-ci pénétrer d'abord au IV^e siècle, là où l'ascétisme était le plus intense, en Egypte.

Par état, le clergé devait pratiquer l'estime de la chasteté. Dès les temps apostoliques, nous voyons saint Paul exiger de l'évêque « qu'il soit l'homme d'une seule femme ». L'Eglise requit dès le début que l'évêque fût monogame, ce qui n'excluait pas pour l'évêque marié le droit de cohabiter avec son épouse. Il ne faudrait donc pas dire que le célibat fût imposé par une loi précise dans l'Eglise ancienne. « Quiconque fait une distinction au sujet du prêtre marié et dit qu'il n'est pas convenable de participer à l'oblation faite par lui, que celui-là soit anathème », dira le concile de Gangres au milieu du IV^e siècle. Socrate nous apprend que, pendant une des sessions du concile de Nicée, « il vint à l'esprit de certains évêques d'introduire une loi nouvelle. On proposa d'interdire aux évêques, aux prêtres et aux diacres mariés tout commerce conjugal après l'ordination. Mais un évêque de la Haute-Egypte, qui avait toujours pour son compte observé le célibat, montra combien il serait imprudent d'imposer le fardeau de la continence non seulement aux clercs, mais aussi à leurs épouses ; c'est bien assez qu'on empêche, en vertu d'une ancienne tradition de l'Eglise, les clercs non mariés de prendre femme après l'ordination... L'autorité de Paphnuce trancha la question. » Ainsi aucune législation n'exigeait du prêtre ou du diacre marié avant l'ordination de garder la continence ; mais il était trop tard après la réception des ordres pour penser à se marier, à moins que le diacre n'en eût expressément déclaré le désir à l'évêque au moment de son ordination.

I. **Célibat ecclésiastique.** — Travaux : VACANDARD, *Origines du célibat ecclésiastique*, dans *Rev. clergé français*, janvier 1905 (XI.1), pp. 252-289 ; *Etudes de critique et d'hist. relig.*, 1905, pp. 71-120 ; art. *Célibat ecclésiastique*, dans *Dict. de Théol.*

Telle est la question de droit. En pratique, un nombre considérable de prêtres se vouèrent à la continence : les témoignages patristiques abondent dans ce sens. Ces dispositions permirent à l'Eglise d'édicter dès le iv^e siècle la loi du célibat ecclésiastique. Le concile provincial d'Elvire (Grenade) dit déjà, en 306, que les clercs doivent s'abstenir de tout commerce avec leur femme ; mais c'est vers la fin du iv^e siècle qu'une législation ferme apparaîtra : le concile romain de 386 obligera formellement prêtres et diacres à la continence, de même les conciles tenus à Carthage en 390 et 401. Ainsi, ce qui fut d'abord conseil généralement suivi, devint obligation stricte. L'Eglise eut à cœur de sauvegarder à ce point de vue la réputation du clergé : au début, certaines veuves et vierges s'étaient mises sous la protection d'un clerc (*virgines subintroductae*) ; très déconseillée au m^e siècle, cette cohabitation fut ensuite formellement interdite.

A la chasteté le clergé joignit la science. Primitivement les apôtres, à l'imitation du Seigneur, instruisirent eux-mêmes leurs disciples qui, à leur tour, se formèrent des successeurs capables. Les plus célèbres des évêques et des écrivains ecclésiastiques firent école : tels saint Justin à Rome, Tertullien en Afrique, saint Irénée qui forma Caïus et Hippolyte. De grandes écoles chrétiennes naquirent bientôt à Alexandrie, Antioche, Rome, Edesse, Jérusalem. De plus, on ne devait sans doute gravir les degrés supérieurs de la hiérarchie qu'après avoir montré des capacités suffisantes dans les degrés inférieurs. Aussi, lorsque les habiles persécutions du m^e siècle s'attaquèrent spécialement aux évêques et aux prêtres, ceux-ci acceptèrent avec joie le martyre.

TROISIÈME PÉRIODE

L'Empire chrétien

De la conversion de Constantin à celle de Clovis (313-496)

I. LE IV^e SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

L'ARIANISME DE CONSTANTIN A JULIEN L'APOSTAT

1. **Origine et définition de l'arianisme.** — Dès la fin du III^e siècle, voici en Orient deux écoles théologiques rivales : aux Alexandrins idéalistes s'opposent les Antiochiens réalistes. En exégèse, les Alexandrins cultivent surtout le sens allégorique, les Antiochiens le sens littéral ; en dogmatique, les Alexandrins sont attirés par l'essence divine, l'unité divine et ils laissent les personnes au second plan ; au contraire, les Antiochiens envisagent surtout dans la Trinité les personnes et leur distinction, et dans le Christ la nature humaine. Simple différence de points de vue, en soi justifiables de part et d'autre : malheureusement, en s'opposant et pour s'opposer, les tenants des deux écoles allaient outrer leurs théories et glisser parfois à l'hérésie. Dans les milieux antiochiens couvait le subordinationnisme, d'après lequel le Verbe est inférieur à Dieu. Le prêtre **Lucien** répandit cette erreur ; il se rétracta sans doute et mourut martyr, mais

I. Histoire de l'arianisme. — *Sources* : Les historiens Eusèbe, Socrate, Sozomène, Théodoret, Gélase de Cizique, saint Epiphane, Philostorge, Sulpice-Sévère ; les œuvres historico-dogmatiques des Pères du IV^e siècle, surtout saint Athanase, saint Hilaire, les

l'hérésie lui survécut éparpillée en Asie dans toute une école, celle des « **collucianistes** », à laquelle appartiennent les futurs coryphées de l'arianisme : Eusèbe de Nicomédie, Maris de Chalcédoine, Léonce d'Antioche.

Un prêtre alexandrin, **Arius** allait reprendre cette erreur subordinationnienne, mais en l'appuyant sur une base philosophique, et en l'agrandissant aux proportions d'un système complet. Arius part d'un principe qu'il croit intangible : le Père, être transcendant et unique, est incapable de se communiquer autrement que par voie de création : car toute génération supposerait qu'il est composé, divisible, muable et, en définitive, corporel. En conséquence de cette incommunicabilité absolue, le Père seul possède la divinité, le Fils se trouve relégué au second plan, le mystère de la Trinité est supprimé.

Mais si le Fils ne s'appelle pas Dieu, comment le définir? Arius fait alors intervenir une théorie du Logos, d'après laquelle il y a en Dieu des idées forces, intermédiaires de son action sur le monde : l'ensemble de ces puissances constituent le Verbe ou Logos. Dieu n'a pu créer le monde directement : car sa perfection lui interdit d'entrer en rapport

Cappadociens, Didyme, saint Jérôme, saint Ambroise. — *Travaux* : DE BROGLIE, *L'Eglise et l'Empire romain au IV^e siècle*, 1867. — NEWMAN, *The arians of fourth century*, 4^e édit., London, 1876. — KÖLLING, *Geschichte der arianischen Haeresie*, Gütersloh, 1874-1883. — GWATKIN, *Studies of arianism*, Cambridge, 2^e édit., 1900 ; *The arian controversy*, London, 1889. — SNELLMAN, *Der Anfang des arianischen Streites*, Helsingfors, 1904. — ROGALA, *Die Aufaenge des arianischen Streites untersucht*, Paderborn, 1907. — P. BATIFFOL, *La paix constantinienne et le catholicisme*. — LE BACHELET, art. *Arianisme* dans *Dict. Théol.* — F. CAVALLERA, art. *Arianisme* dans *Dict. d'Hist.*

II. **Doctrine d'Arius.** — *Sources* : 1^o Ses propres écrits : Lettre à Eusèbe de Nicomédie, dans Saint Epiphane, *Haer.* LXIX, 6, et dans Théodoret, *Hist. eccl.* I, 4 ; lettre à Alexandre d'Alexandrie, dans Saint Athanase, *De synodis*, 16, et dans Saint Epiphane, *Haer.* LXIX, 7, 8 ; Fragments de la Thalie, dans Saint Athanase, *Contra arianos*, *Or.* I, 5, 6, 9 ; *De synodis*, 15 ; profession de foi d'Arius à Constantin, dans Socrate, *Hist. eccl.* I, 26, dans Sozomène, *Hist. eccl.* II, 27, citations textuelles par saint Athanase, *Epist. encycl., ad episcop. Aegypti*, 12 et *De sententia Dionysii*, 23. — 2^o L'exposé de la doctrine d'Arius, par saint Alexandre, *Epistula encyclica*, 3, reproduit par Socrate, *Hist. eccl.* I, 6. — 3^o En général, les historiens Socrate, Sozomène, Philostorge, etc.

avec la matière ; mais il le fait par l'intermédiaire du Logos-démiurge. Ainsi expliquait-on par une théorie philosophique ce problème de la création que les sectes gnostiques avaient indéfiniment subtilisé à l'aide de séries bizarres d'éons.

Une explication subordinationnienne de la Trinité, une explication démiurgique de la création, tel apparaît l'Arianisme. De là, les conséquences suivantes : le Fils n'est ni égal, ni consubstantiel au Père ; mais, être intermédiaire entre Dieu et les créatures, il demeure placé au-dessus d'elles, non point éternel sans doute, mais créé avant le temps et avant les siècles (*ἀρχόντος*). Le Verbe n'en reste pas moins changeant et faillible ; si, en réalité, il persiste invinciblement dans le bien, ce n'est que par un libre effort de sa volonté, conquérant ainsi à coup d'actions vertueuses les honneurs extérieurs de la divinité, et aussi notre rédemption ; car ce Logos, qui ne peut opérer une œuvre théandrique, nous sauve par son influence morale, par la puissance de son exemple.

Une telle erreur ruinait avant tout la divinité du Fils et, conséquemment, celle du Saint-Esprit, en les réduisant au rôle de créatures éminentes. Mais elle contenait aussi en germe presque toutes les hérésies subséquentes : au point de vue christologique, Arius admettait que le Logos avait pris un corps, mais un corps sans âme, car pourquoi une âme humaine là où réside le Logos, pourquoi deux esprits dans un même corps ? avant la lettre, c'était l'apollinarisme, donc le monophysisme. Par contre, l'idée d'une divinisation progressive du Christ ouvre la porte au nestorianisme ; enfin la théorie d'une rédemption qui s'opérerait par le seul exemple du Seigneur annonçait le Pélagianisme.

Destructeur du dogme, l'Arianisme n'était pas moins dangereux par sa méthode ; ses docteurs excellaient à s'embusquer derrière des sous-entendus, des équivoques, des formules vagues. « Doués d'une extrême abondance de paroles et d'une érudition fallacieuse, ils s'entendaient admirablement à manier les âmes mobiles et superficielles comme l'étaient en grande partie toutes celles qui avaient respiré l'air de l'hellénisme. Ils les flattaient en les appelant à par-

tieiper à l'élaboration de la théologie. Leur succès fut grand dans tous les milieux mondains. C'était faire preuve de culture intellectuelle que de professer l'Arianisme. »

Aussi l'erreur se propagea-t-elle rapidement. Déposé par l'évêque **Alexandre**, Arius en appelle à l'opinion. De mœurs graves, rompu à la dialectique, il put rallier à lui ignorants et savants : nombre de vierges, et aussi tout un populaire pour lequel il eût l'habileté de composer des chants. En 320, Alexandre convoquait un synode où se réunirent plus de cent évêques égyptiens et lybiens ; Arius condamné, dut s'exiler.

2. **Nicée (325)**. — Mais il conservait l'appui de tous les « collucianistes ». A leur tête se trouvait **Eusèbe**, évêque de **Nicomédie**. Arius se retira chez lui, et y rédigea un poème théologique appelé **Thalie**, en vue de propager ses erreurs. Sans en comprendre la portée, l'empereur Constantin intervint dans la querelle : il écrivit en même temps à Alexandre et à Arius, les blâmant de troubler ainsi la paix de l'Eglise ; en vain, **Osius de Cordoue**, porteur du message, essaya-t-il de résoudre le conflit doctrinal. Alors, voyant l'agitation augmenter, Constantin parla d'un concile général ; il se réunit à Nicée en 325, sous la protection impériale, et sous la présidence effective du légat pontifical Osius de Cordoue, à qui étaient adjoints deux prêtres romains, **Vitus et Vincent**.

Les débats montrèrent qu'il y avait dans l'Assemblée, non pas deux partis, mais trois. D'abord, une majorité soucieuse d'orthodoxie et impatiente de condamner Arius ; en face d'elle, une minorité infime de 22 membres, partisans de l'hérésiarque ; puis, entre deux, un tiers parti dont le but était de sauver Arius en adoucissant ses formules. Le chef de cette faction remuante se nommait Eusèbe de Nicomédie, l'un des personnages les plus habiles et les plus astucieux de son temps ; Eusèbe de Césarée y avait aussi une place comme théologien ; d'où le nom d'eusébiens donné à ce tiers parti. Les deux Eusèbe proposèrent chacun un *credo* assez vague pour ne rien décider ; on finit par en admettre un très précis où l'on inséra ces deux expressions concer-

nant le Fils : ἐκ τῆς οὐσίας τοῦ πατρὸς et ὁμοούσιος τῷ πατρί, *consubstantialis Patri*.

La victoire théologique était complète. L'homœousios brise l'hérésie arienne en signifiant que le Fils a même être intime que le Père. Si l'on décompose le mot, on voit, en effet, que le terme οὐσία désigne dans le Père ce qu'il y a de fondamental et d'essentiel s'opposant aux caractères individuels ; or, cette οὐσία est la même numériquement (ὅμοις) dans le Père et dans le Fils. Nul danger, d'ailleurs, que le mot ait une saveur sabellienne : car, selon la remarque faite plus tard par saint Basile, « une chose n'est jamais consubstantielle à elle-même, mais toujours à une autre » ; ainsi l'homœousios implique-t-il unité quant à la nature et distinction quant aux personnes.

Après quelques résistances, l'adhésion fut donnée par tous les évêques présents, et l'on put croire que le concile de Nicée avait rendu la paix religieuse. Constantin, d'ailleurs, se posait en défenseur intransigeant du *Nicœnum* : comme Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée et Maris de Chalcedoine continuaient à intriguer, il les exila en Gaule.

3. La réaction anti-nicéenne, 1^{re} phase : Les procès et les exils de saint Athanase. — Cependant, une réaction anti-nicéenne devait bientôt éclater. Cédant aux instances de sa sœur Constantia, l'empereur grâciait, en 328, Eusèbe de Nicomédie et Théognis, puis, en 329, sur le gage d'une profession de foi équivoque, Arius lui-même. Dès lors, les évêques de cour intriguent pour obtenir l'éloignement des prélats orthodoxes : par l'effet des calomnies, Eustathe d'Antioche, Asclépias de Gaza, Eutrope d'Andrinople sont exilés. Mais un adversaire de grande envergure va s'opposer aux Eusébiens : le nouvel évêque d'Alexandrie, Athanase ; il aborde la lutte avec des convictions ardentes et une ténacité inébranlable. Ne se sent-il pas, d'ailleurs, soutenu par tout l'épiscopat égyptien, ainsi que par l'innombrable armée des moines du désert ? Contre lui se déchaîne toute la fureur du parti eusébien, parce qu'il refuse de laisser Arius entrer dans Alexandrie : on l'accuse notamment d'avoir fait assassiner l'évêque Arsène et couper sa main pour s'en servir

dans des opérations magiques. Après avoir refusé de paraître à l'assemblée de **Césarée**, préparée pour sa perte, il se rend à celle de Tyr avec une cinquantaine d'évêques égyptiens : là, nouvelles calomnies attaquant même sa vertu ; après un semblant d'enquête, il est déposé. Voulant se disculper auprès de l'empereur, il se rend à Constantinople ; mais les eusébiens l'accusent d'avoir voulu arrêter le transport des blés égyptiens ; trop crédule, Constantin l'exile à **Trêves** (335). Cependant lorsqu'Arius après avoir paru dans Alexandrie est conduit en triomphe à Constantinople, il tombe frappé d'apoplexie ; le peuple y reconnaît le juste châtiment de Dieu (336).

L'année suivante, Constantin mourait à son tour. Ce prince avait rendu à l'Eglise les plus grands services ; longtemps resté catéchumène, il se fit baptiser au moment de mourir. Toutefois, « le catholicisme a le droit de lui tenir rigueur d'avoir traité comme inexistante la primauté de Rome, de s'être laissé endoctriner par l'oligarchie arienne, et d'avoir toléré que cette oligarchie s'instituât comme si elle avait quelque titre à parler au nom du catholicisme et à le régenter avec l'appui du prince ». Byzance, où il avait transporté son gouvernement, allait devenir la capitale d'une religion d'Etat.

Après 337, Athanase rentre à Alexandrie où il est reçu avec enthousiasme. Le parti eusébien recommence ses agissements ; en dépit d'un concile provincial d'Alexandrie, qui rétorque toutes les calomnies contre Athanase le siège patriarcal est livré à un intrus, Grégoire de Cappadoce ; on l'y établit de force. Mais la situation est changée : des deux fils de Constantin, l'aîné **Constant**, qui détient l'Occident, se pose en catholique : c'est dire que le pape et non plus

1. **Saint Athanase.** — Sources : MIGNE, P. G., 25-28. — *Ouvrages* : Outre les écrits généraux sur l'arianisme, MOELLER, *Athanase le Grand*, 3 vol., trad. franç., 1840. — BÖHRINGER, *Athanasius und Arius*, Stuttgart, 1874. — FIALON, *Saint Athanase*, 1897. — ROBERTSON, *Select writings and letters of Ath.*, Oxford, 1892. — A. STUECKEN, *Athanasiana*, Leipzig, 1899. — F. CAVALLERA, *Saint Athanase*, coll. *La pensée chrétienne*, 1908. — G. BARDY, *Saint Athanase*, coll. *Les Saints*, 1921. — X. LE BACHELET, art. *Athanase* et art. *Cyrille de Jérusalem* dans *Diet. de Th.* VACANT.

l'empereur sera l'arbitre des discussions. Le pape **Jules** (337-352) prend en main le procès de l'évêque d'Alexandrie ; il le convoque ainsi que ses adversaires à un **concile de Rome**. Conscients de leur infériorité, les eusébiens se récusent sous prétexte d'impossibilité matérielle causée par la guerre des Perses. Athanase paraît au concile muni des pièces justificatives qui émanent de procès-verbaux d'enquêtes officielles, ou de témoignages de ses évêques et de ses prêtres : il est justifié. Le pape Jules en informe les eusébiens, se plaignant d'ailleurs que le patriarche d'Alexandrie ait été condamné en Orient sans consulter l'évêque de Rome, « comme c'est l'usage ».

Dans un concile tenu à l'automne de 341 à l'occasion de la dédicace de la basilique d'Antioche (**in encœniis**), l'épiscopat oriental riposte, d'une part en confirmant la possession du siège d'Alexandrie à l'intrus Grégoire, d'autre part en cherchant une formule à substituer à l'homœousios nicéen accusé de n'être pas scripturaire ; dans leur indécision, les eusébiens formulèrent en quelques mois quatre symboles différents. Sur ces entrefaites, installé évêque de Constantinople depuis 339, Eusèbe de Nicomédie, chef de l'opposition, mourait.

Une telle attitude de l'épiscopat oriental était l'indice grave de tendances schismatiques : on eût dit qu'existaient maintenant deux chrétientés, l'une obéissant au César de Constantinople, l'autre soumise à l'évêque de Rome. Pour y remédier, l'empereur d'Occident, Constant, réunit un grand concile à **Sardique** (Sophia de Bulgarie). En cette ville située aux confins des deux empires, Orientaux et Occidentaux devaient débattre ensemble deux questions brûlantes : 1° le jugement d'Athanase, 2° le formulaire de la vraie foi. Préoccupé alors d'une guerre avec les Perses, l'empereur d'Orient **Constance** n'osa s'opposer au désir de son frère, ce qui n'empêcha pas les Orientaux de persister à Sardique dans leur intransigeance schismatique. Dès le début, ils posèrent comme postulat que la condamnation d'Athanase était définitive et irréformable. Comme les Pères passaient outre à ces prétentions, les eusébiens se retirèrent à **Philippopolis** en Thrace, sous la protection de leur empe-

reur ; de là, ils lancèrent une véritable encyclique où ils condamnaient non seulement Athanase, mais tous ceux qui l'ont reçu à leur communion, et au premier chef « Jules de la ville de Rome, auteur et cause de tous les maux, *principem et ducem malorum* ».

Cependant les Pères de Sardique avaient tenu régulièrement leur concile : après examen, nouvelle proclamation de l'innocence d'Athanase, déposition du patriarche intrus, excommunication des chefs eusébiens. Au point de vue doctrinal, rejetant le projet d'un formulaire explicatif, le concile s'en tint sagement au *Nicœnum*. Enfin, il osa demander aux empereurs « qu'aucun juge dont la compétence ne doit s'étendre qu'aux choses publiques, ne prétende juger les clercs, mais que chacun puisse à l'abri de toute persécution professer la foi catholique ».

Les décisions de Sardique ne furent point admises dans les Etats de **Constance**, et lorsqu'à la mort de son frère (350), il devint maître de l'Empire, l'hérésie monta avec lui sur le trône : selon le vieux concept romain, il prétendait agir en pontife suprême, et tout le domaine ecclésiastique devait relever de sa souveraineté, de « son éternité », comme il disait ; si après Sardique, il a laissé Athanase rentrer dans Alexandrie, c'est non en vertu des décisions conciliaires, mais « par la volonté de Dieu et notre sentence ». Il se laisse entièrement circonvenir par les évêques orientaux qui, dès 351, s'assemblent à Sirmium de Pannonie, résidence impériale. Après avoir composé une profession de foi imprécise (**1^{re} formule de Sirmium**), ils se procurèrent la joie de condamner Photin, disciple de Marcel d'Ancyre, nicéen ardent, compromis par des expressions qui avaient une saveur sabellienne.

En effet, dans le système de **Marcel d'Ancyre** on ne

I. **Marcel d'Ancyre.** — Sources : Les fragments de son ouvrage : *Liber de subjectione Domini*, réunis dans *Eusebius Werke*, Bd IV, édit. E. Klostermann, Leipzig, 1906, pp. 185-215 ; EUSÈBE, *Contra Marcellum* et *De ecclesiastica theologia* ; SAINT EPIPHANE, *Haer.* LXXII. — Travaux : Th. Zahn, *Marcellus von Ancyra*, Gotha, 1867 ; F. Loofs, *Die Trinitätslehre Marcellus v. Ancyra und ihr Verhältnis zur älteren Tradition*, dans *Comptes rendus de l'Académie de Berlin*, 1902 ; Tixeront, *Histoire des dogmes*, t. II, p. 38.

voyait pas assez que le Verbe est une personne. D'après lui, monade indivisible, Dieu s'est déployé de trois manières différentes : d'abord par la création du monde, puis en pénétrant la nature humaine par l'incarnation, enfin à la Pentecôte en produisant l'Esprit-Saint : ainsi la monade s'est-elle dilatée en Trinité. Dès 335, les homoiousiens avaient condamné Marcel à Constantinople et à leur prière Eusèbe de Césarée réfuta son erreur dans le *Contra Marcellum* et le *De Ecclesiastica theologia*. Encore son modalisme n'était-il pas si apparent : défendu par le concile de Sardique, par le pape Jules I et par Saint Athanase au moins jusqu'en 344, Marcel d'Ancyre fut compromis à nouveau par son compatriote et disciple **Photin**. D'après celui-ci, le Verbe n'est d'abord que la Raison impersonnelle de Dieu, puis par une seconde extension il devient le Fils de Dieu, qui en pénétrant de sa divine influence l'humanité de Jésus l'élève à la filiation adoptive. En condamnant Photin à Sirmium, les eusébiens espéraient jeter du même coup le discrédit non seulement sur Marcel d'Ancyre, mais sur tout le parti nicéen qui trop longtemps avait soutenu Marcel sans exiger de lui au préalable une répudiation explicite des erreurs à lui imputées.

Si habile que fût cette diversion, les deux colonnes de l'orthodoxie restaient toujours debout : l'évêque de Rome et l'évêque d'Alexandrie. Ne pourrait-on obtenir du premier la condamnation du second ? Constance, convoqua le concile d'**Arles**. Comme l'épiscopat des Gaules qui s'y rendit était attaché à la foi de Nicée, l'empereur y interdit toute discussion dogmatique ; mais par l'intermédiaire des évêques orientaux Ursace et Valens « deux vieux routiers de l'arianisme » il exigea que tout se réduisit au procès d'Athanase ; le prince publia un édit d'après lequel les prélats qui ne souscriraient pas sa condamnation seraient exilés. Paulin de Trèves excepté, tous cédèrent, même les deux légats du pape **Libère**.

Refusant de sanctionner la sentence, celui-ci en appela à un nouveau concile qui se réunit à **Milan** (printemps 355). Là, en présence d'une majorité orthodoxe, on renouvela la tactique employée à Arles. « Et comme les prélats se

récriaient, rapporte Athanase, incontinent l'empereur leur répliqua : Ma volonté à moi est un canon ; les évêques de Syrie ne font pas tant de façons quand je parle ; obéissez ou l'exil ». Il alla même jusqu'à tirer son glaive devant eux et à les menacer. Terrorisés, la plupart cédèrent. Il y eut pourtant de nobles exceptions : Hilaire, Lucifer de Cagliari, Eusèbe de Vercéil, Denis de Milan, Osius de Cordoue. La plus éclatante des protestations fut celle du pape Libère : « Tu as trois jours pour te décider, lui dit Constance — Trois jours ne changeront pas ma décision, réplique-t-il ; exile moi où tu voudras ». On le relégua à Bérée, en Thrace. Ordre fut donné d'arrêter Athanase : cerné avec son peuple par cinq mille soldats dans l'église de Théognis (9 février 356), il parvint à s'enfuir, et grâce à la connivence des moines put se cacher au désert. On installa à sa place l'arien Georges de Cappadoce (357).

4. **Deuxième phase : la lutte doctrinale et les formulaires de Sirmium.** — Heureusement, unis pour l'attaque, les anti-nicéens se dissocièrent dans le triomphe, formant trois partis à tendances opposées.

A l'extrême gauche, les **Ariens purs** sous la direction d'Aetius, Eunomius et Eudoxius de Constantinople. Adeptes de l'arianisme primitif, ils professaient la doctrine hétéroousiate, et déclaraient que le Fils est dissemblable en tout du Père (*ανομοιος*), d'où leur nom d'anoméens et d'hétéroousiates (*εξ ετερας ουσιας*).

A l'opposé, le groupe **homoiousien**. Il se prétendait orthodoxe, mais affirmait sa défiance à l'égard de l'*homooousios*, terme nouveau, non scripturaire, et qu'il disait imprégné d'une saveur sabellienne ; il offrait de lui substituer l'*homoiousios*, qui signifie seulement « semblable en nature » au Père. Par prévention contre l'*homooousios*, on vit plusieurs bons évêques s'y ranger : Saint Cyrille de

I. **Ariens purs.** — Sources : 1° 47 propositions d'Aetius, dans Saint Epiphane, *Haer.* LXXVI, II ; 2° *Λεξεις πιστεως* d'Eunomius présenté à Théodose, dans les notes de Valois à Socrate, *Hist. eccl.* V, 10 ; 3° *L'Apologétique*, du même auteur (P. G. XXX, 835) ; 4° Les traités contre Eunomius de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse, et saint Epiphane, *Haer.* LXXVI.

Jérusalem lui apparfint longtemps ; nul doute cependant que l'imprécision de l'homoiousios ne permit aux plus avancés de sous-entendre une certaine subordination du Fils en opposant la similitude de substance (homoiousios) à l'identité de substance (homoousios).

Entre ces deux groupes flottait un parti de cour, prêt à toutes les palinodies. Ses adhérents patronaient une formule tellement vague qu'elle pouvait rallier tous les antiniciéens et en maintenir la concentration. L'homoios reconnaissait seulement que le Fils est semblable au Père ce qu'un arien pur eût pu accepter à la rigueur *lato sensu*. On les appela donc **Homéens**, ou encore **Acaciens**, du nom de leur leader Acace de Césarée.

En résumé, trois termes définissent les partis : homoousios, de même substance que le Père, homoiousios, de substance semblable à celle du Père ; homoios, semblable au Père.

Sous la protection de Constance, les Ariens purs semblèrent d'abord l'emporter : au synode de Sirmium, tenu en 357, on lança un symbole qui prohibant l'homoousios et l'homoiousios adoptait un subordinationisme provocant : « Il est hors de doute, décrétait-on, que le Père est plus grand ; il surpasse le Fils en honneur, en dignité, en gloire, et par son nom même de Père » (**2^e formule de Sirmium**). L'arianisme pur allait-il donc devenir doctrine d'Etat ? La nomination d'un athoméen déclaré, Eudoxe, au siège d'Antioche, fortifia cette présomption.

D'où, protestations véhémentes. Vers Pâques 358, Basile d'Ancyre réunit chez lui un concile où dans un long manifeste le groupe semi-arien déclarait que le Fils est semblable au Père en substance (ὅμοιος καὶ οὐσίαν ; sous l'indignation causée par les blasphèmes du parti extrême, les modérés semblaient s'orienter vers l'orthodoxie. Basile se rendit auprès de Constance, parvint à le retourner ; et bientôt sur l'ordre de l'empereur un nouveau concile se tint à Sirmium qui assura le triomphe des semi-ariens (**3^{me} formule de Sirmium**).

Cependant pour l'emporter définitivement, ne fallait-il pas gagner les consubstantialistes occidentaux, et surtout

l'évêque de Rome : « Si nous avons gagné Libère, disaient les unionistes, nous aurons vite fait de soumettre les autres ». En conséquence, l'exilé de Thrace fut amené à Sirmium. Il semble bien qu'il se rallia à la condamnation de ceux qui se servaient du consubstantiel pour introduire le Sabellianisme ; par contre, de Basile et de son groupe, il réclama, comme gage, l'anathème contre ceux qui disent que le Fils n'est pas semblable au Père quant à la substance et en tout. A peu près au même moment, Hilaire de Poitiers patronait une attitude analogue et par cette tactique on espérait rallier toutes les bonnes volontés. Excès d'optimisme, à coup sûr. « Les hommes de conciliation sont exposés à prêter à leurs adversaires une bonne volonté qu'ils n'ont pas : Saint Hilaire, Libère, ont dû être victimes de cette noble illusion... De ce qu'un homoousien comme Hilaire est sincèrement d'accord avec un homéousien comme Basile d'Ancyre pour condamner l'anoméisme, il ne s'ensuit pas que l'anoméisme soit tout l'arianisme, et que les homéousiens ne soient pas un peu ariens ». (Mgr. Batiffol). Il n'eût donc pas fallu sacrifier l'homoousios, seul terme assez précis pour enlever tout échappatoire à l'hérésie. Mais en cela se borne toute la faute de Libère : rien de plus qu'une généreuse erreur de tactique. L'accueil enthousiaste que fit paraître à son retour la population romaine prouve assez qu'il n'a pas

1. **Libère.** - Sources : SAINT ATHANASE, *Historia arianorum ad monachos* ; *Apologia contra arianos*, 89 ; SAINT HILAIRE, *Contra Constantium*, II ; SAINT JEROME, *Chronique*, 380-385 ; *De viris illustribus*, 89. Les lettres de Libère dont l'authenticité est discutée dans saint Hilaire, *Fragm.* VI, 5-11. Sur la bonne réputation de Libère, voir la lettre d'Anastase I^{er} à Venerius de Milan, écrite en 400-401, édition critique par J. van den GHEYN, dans *Rev. hist. et litt. relig.*, t. IV (1899), pp. 1-12. — Ouvrages : BATIFFOL, *La paix constantinienne*, pp. 465-481, 488-494, 515-521. — DOM CHAPMAN, *The contested letters of pope Liberius*, *Rev. bénédictine*, t. XXVII, 1910. — Mgr DUCHESNE, *Libère et Fortunien*, dans *Mélanges arch. et hist.*, t. XXIII, pp. 31-78, 1908. — SALTER, *Les lettres du pape Libère de 357*, dans *Bull. litt. eccl.*, 1907, pp. 279-289 ; *La formation de la légende des papes Libère et Félix*, *ibid.*, 1905, pp. 232-236. — DOM WILMART, *La question du pape Libère*, *Rev. bénédictine*, t. XXV, 1908, pp. 360-367. — ZIEGLER, *La question du pape Libère*, dans *Bull. anc. litt. et arch. chrét.*, t. III, pp. 1-32, 1913. — A. d'ALÈS, art. *Libère*, dans *Dict. d'Apologétique*. — ZIEGLER, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, *Bibl. Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. CXII, 1918.

failli. Ajoutons que toute sa conduite avant et après Sirmium répond de son orthodoxie.

Il ne manquait plus à Basile d'Ancyre que la confirmation d'un concile œcuménique qui d'une part condamnerait l'arianisme pur, et d'autre part rejetant l'homœousios suspect adopterait une formule homœousienne de transaction. Il obtint de Constance la réunion des évêques à Nicée.

Mais soudain, à la veille même du triomphe, la confiance impériale s'éloigna. Profitant de sa situation, Basile avait fait exiler les chefs du parti arien : Eudoxe, Aetius et Eunomius. Les évêques politiques représentèrent à Constance combien ces mesures de rigueur compromettaient la cause de l'entente, à quel point Basile était encore un intransigeant, et qu'il fallait baser l'accord sur une formule plus vague capable de satisfaire tous les pacifiques. Un nouveau credo fut donc encore rédigé dans la nuit du 22 mai 359 : la 4^{me} **formule de Sirmium**. On se bornait à y décréter l'homéisme, autrement dit le Fils semblable au Père suivant les Ecritures (ὁμοιος κατὰ ὑποφάνειαν). Sur une si large formule, on espérait rallier l'univers chrétien ; dans ce but on convoqua les Occidentaux à **Rimini** au bord de l'Adriatique, et les Orientaux à **Séleucie** en Isaurie.

Dans les deux assemblées, il se trouva une majorité homœousienne ; mais contre elle, on renouvela les mêmes procédés jadis employés à Arles et à Milan pour obtenir la condamnation d'Athanase. A Rimini, grâce à une pression éhontée, le préfet Taurus emporte l'acquiescement ; à Séleucie, groupés autour de Basile d'Ancyre, les protestataires restent indomptables. Cependant les décisions des deux assemblées doivent être portées à l'empereur : voyant les députés de Rimini faire leur soumission, ceux de Séleucie cèdent à leur tour sous la menace de l'exil. Un concile tenu à **Constantinople** en janvier 360 consacra ces résultats, et l'unité sembla faite sur la formule homœenne. On réalisait ainsi « une orthodoxie de trompe l'œil » qui jusqu'à l'avènement de Théodore sera soutenue en Orient par tout « un épiscopat politiquant ». Afin que nul ne s'y trompât, Basile d'Ancyre et Cyrille de Jérusalem furent déposés tandis qu'on installait les chefs de l'arianisme,

Eudoxius et Eunomius, l'un à Constantinople, l'autre à Cyzique. Suivant l'expression de saint Jérôme « l'Univers s'étonna d'être arien ». La surprise fut de courte durée : survenue l'année suivante (361), la mort de Constance marque, en effet, le début du retour à l'orthodoxie.

5. **Les champions de l'orthodoxie : saint Athanase et saint Hilaire.** — D'ailleurs, durant cette période de crise aiguë, le catholicisme trouva des défenseurs : en Orient, saint Athanase ; en Occident, Libère, saint Hilaire de Poitiers, Lucifer de Cagliari.

Forcé de s'exiler au désert en 357, Athanase ne resta pas inactif ; les quatre ans qu'il passa dans la solitude marquent le point saillant de son apostolat doctrinal ; à cette époque se rattachent ses grandes œuvres polémiques : l'*Ad Constantium*, le *De Fuga sua* et l'*Historia Arianorum* composée pour les moines.

Adressée à l'empereur, en réalité destinée à toute la chrétienté l'**Apologia ad Constantium** est un plaidoyer hardi où Athanase multiplie les affirmations de son loyalisme, et où il stigmatise les procédés des Ariens d'Alexandrie qui sont allés jusqu'à faire fouetter dans les hermetaria les vierges consacrées. Dans l'**Apologia de fuga sua**, Athanase réfute un nouveau reproche. Ecrits au plus fort de la lutte (357-358), ces écrits nous font connaître la qualité des agents de l'arianisme, et leurs procédés. L'**Historia Arianorum** est la maîtresse pièce de cette littérature de protestation : Athanase ne craint plus de s'en prendre à Constance lui-même qu'il appelle l'Antéchrist. « Qui voudrait croire, s'écrie-t-il, que des eunuques dont on ne ferait pas ses domestiques disposent aujourd'hui des choses ecclésiastiques? »

Selon l'opinion des mauristes, c'est encore durant son exil de 357 qu'Athanase fit paraître son ouvrage capital : **Orationes I-III contra Arianos**. Il y défend la définition de Nicée contre les Ariens : le premier et le deuxième discours répondent aux objections ; dans le troisième, Athanase montre comment le Fils et le Père sont un, non pas moralement, mais physiquement ; il y établit aussi très nettement

la distinction fondamentale existant entre l'humanité et la divinité du Christ ; distinction qui réfute les objections ariennes sur les infirmités et l'ignorance attribuées parfois au Christ dans l'Écriture. Non seulement le fond de l'arianisme, mais le principe des erreurs christologiques du ^v^e siècle se trouvent là réfutés. Il faut rattacher à cette œuvre les quatre lettres à Sérapion sur le Saint-Esprit. Toujours à la même époque, vers 359, Athanase composait le *De synodis*, traité qu'il aurait pu intituler : « Des variations de l'Église arienne », et où il se donne le malin plaisir de reproduire les multiples professions ariennes, y opposant la foi indéfectible de Nicée.

Tandis qu'Arius basait sa théorie du Logos sur une conception erronée de la création, Athanase part de l'idée de rédemption. Celle-ci n'est, raisonne-t-il, que notre élévation à la filiation divine ; or une telle élévation ne semble possible que si le Verbe est réellement Dieu. « Si le Verbe, dit-il, était lui aussi par participation, il ne pourrait pas diviniser les autres puisque lui-même serait divinisé ». Nul autre qu'une personne divine ne pouvait détruire l'offense infinie faite à Dieu. Athanase appuie ces assertions sur un procédé aussi simple que concluant, le procédé scripturaire : il oppose à la philosophie arienne les témoignages de l'Écriture en faveur de la consubstantiabilité. Pour l'ampleur du développement doctrinal, pour la richesse et l'à propos de l'information scripturaire, personne ne le dépasse.

À la même époque, paraît **saint Hilaire**. Né à Poitiers, converti très jeune par la lecture de la Bible, il possède comme Athanase les qualités de l'homme d'action. Cependant ses procédés sont différents ; connaissant la perfidie de la sophistique arienne, il veut la réfuter sur son propre terrain : aussi pénètre-t-il plus avant qu'Athanase dans les

I. **Saint Hilaire**. — Sources : P. L., IX et X ; C. V., LXV. — *Traité* : DORMAGEN, *Saint Hilaire de Poitiers et l'arianisme*, 1864. — P. LARCENT, *Saint Hilaire*, coll. *Les Saints*, 1902. — FEDER, dans *Stimmen aus Maria Laach*, 1911, pp. 30-45. — J. A. QUILLACQ, *Quomodo lingua latina usus sit S. Hilarius*, 1903. — N. LE BACHELET, art. *Hilaire*, dans *Dict. de Théol.* II. JEANNOT, *Le psautier de saint Hilaire de Poitiers*, 1917. — L. FEDER, *Studien zu Hilarius von Poitiers*, 3 vol., Wien, 1910-1912.

questions dogmatiques. Relégué par Constance en Phrygie, il en profita pour composer ses deux œuvres principales : le *De Trinitate* et le *De synodis*. Le **De Trinitate** en 12 livres est un traité de la divinité du Fils ; peut-être la théologie nicéenne n'a-t-elle rien donné de plus profond. Dans le **De Synodis**, Hilaire se propose lui aussi, de renseigner l'épiscopat occidental sur les vicissitudes des synodes et formulaires ariens ; puis, dans une seconde partie, il essaie de ramener à l'orthodoxie le parti semi-arien de Basile d'Ancyre. Lorsque s'établit la suprématie homéenne, il ne craignit pas de protester dans plusieurs requêtes à l'empereur (360). Son *Placet ad Constantium* lui valut seulement, au titre de « perturbateur de l'Orient », son renvoi en Gaule. Il y organisa la défense contre l'arianisme, qui fut condamné dans plusieurs conciles provinciaux, entre autres celui de Paris (361). Il voulut ensuite, de concert avec Eusèbe de Verceil, épurer l'Italie ; il eut, à Milan, une conférence contradictoire avec l'évêque semi-arien Auxence, qui le chassa de son territoire (*Contra Auxentium*). Il termina sa vie à Poitiers, après avoir écrit un *Tractatus super psalmos* et un *Liber mysteriorum*, explication des figures messianiques de l'Ancien-Testament.

Parmi les adversaires occidentaux de l'arianisme, citons encore l'Africain **Marius Victorinus**, païen converti qui écrivit un traité de la Génération du Verbe, quatre livres contre Arius (359), et l'opuscule *De homousio recipiendo* (360) : ouvrages assez obscurs où la terminologie grecque est transposée en latin, et où le mystère trinitaire est justifié à l'aide de la philosophie néoplatonicienne. « Victorin a formé, à l'usage de l'Occident latin, une nouvelle langue philosophique qui devait être d'un grand secours pour les logiciens et les métaphysiciens du moyen-âge. » (De Labriolle.)

Aussi défendue, l'orthodoxie résistait. Au contraire, le

I. **Victorinus**. — Sources : P. L., VIII, 1019-1236. — Travaux : KOFFMANN, *De Mario Victorino*, Breslau, 1880. — P. MONTEAUX, *Histoire lit. de l'Afrique chrétienne*, III, 1905. — DE LABRIOLLE, *Hist. lit. lat. chr.*, p. 346.

parti homéen ne gardait quelque cohésion que par l'influence de l'empereur. Constance mort, on le vit se scinder nettement : d'une part, les anoméens groupés autour d'Actius, d'autre part, les ariens mitigés sous les ordres d'Eudoxe, évêque de Constantinople.

TEXTES ET DOCUMENTS

Exposé des enseignements d'Arius

(ALEXANDRE D'ALEXANDRIE A ALEXANDRE DE CONSTANTINOPLE)

Il n'y a donc plus à hésiter, très chers frères, il faut que je vous manifeste clairement leur perfidie. Ils disent qu'il y eut un temps où le Fils de Dieu n'existait pas, qu'il a commencé d'être alors qu'auparavant il n'était point ; et, quand il est né, il a été produit de la même manière que le sont tous les hommes. Car, disent-ils, Dieu a tout tiré du néant. De la sorte ils comprennent le Fils de Dieu lui-même dans cette création de tous les êtres intelligents ou sans raison. En conséquence aussi ils déclarent que le Fils de Dieu était une nature soumise aux changements, également capable de faire bien ou mal. Et ayant fait cette hypothèse qu'il a été tiré du néant, ils détruisent l'enseignement des divines Écritures qui proclament l'immutabilité du Verbe, la divinité de la Sagesse, du Verbe, c'est-à-dire du Christ.

Certes, nous pouvons aussi, déclarent ces misérables, devenir fils de Dieu, comme lui-même l'est devenu. Car il est écrit : *« J'ai engendré des fils et je les ai élevés »*. Et quand on leur objecte ce qui suit dans le texte cité : *« Mais ces fils m'ont méprisé »*, ce qui ne saurait convenir au Sauveur dont la nature est immuable, ils finissent par dépouiller tout sentiment de piété et vous répondent : « Dieu dans sa prescience avait prévu que le Fils ne le méprisera pas, et c'est pourquoi il l'a choisi entre tous. Non certes qu'il eût par nature quelque prérogative sur les autres fils de Dieu ; nul, disent-ils, n'est fils de Dieu par nature. Non certes qu'il eût quelque propriété particulière qui le rapprochât spécialement de Dieu. Mais Dieu l'a choisi, parce que, nature libre, soumise au changement, le Fils eut le souci de la perfection morale et ne se laissa en aucune manière détourner vers le mal. En réalité donc si Pierre ou Paul avaient fait les mêmes efforts, leur filiation ne différerait en rien de la sienne ». Et pour confirmer cette doctrine insensée,

ils allèguent ce qui est dit du Christ dans les Psaumes : « Tu as aimé la justice et détesté l'iniquité, c'est pourquoi ton Dieu t'a marqué d'une huile d'allégresse de préférence à tes compagnons ».

(E. AMANN, *Le Dogme catholique dans les Pères de l'Eglise*, pp. 129-130.)

CHAPITRE II

LA REACTION PAÏENNE DE JULIEN L'APOSTAT

Le nouvel empereur, **Julien l'Apostat**, crut sans doute accroître les divisions en rappelant les évêques exilés ; ce fut le contraire qui arriva. Athanase et Eusèbe de Verceil réunirent, en 362, un synode d'Alexandrie, dont on a pu dire qu'il « décida le retour du monde à l'orthodoxie ». Bientôt, d'autres conciles pacificateurs se tinrent un peu partout : en Gaule, en Espagne, en Grèce. L'Occident presque entier répudia l'arianisme ; en Orient, d'anciens homoïou-siens adhéraient à la foi de Nicée, entre autres saint Cyrille de Jérusalem. L'arianisme, qui aurait pu constituer un appui si efficace pour la réaction païenne de Julien, était dès lors frappé à mort ; l'habileté des grands Cappadociens achèvera sa ruine.

Constance n'avait pas oublié le paganisme. La législation du temps semble indiquer la suppression totale du culte des dieux ; une loi de 341 dit : « Que la superstition cesse, que la folie des sacrifices soit abolie », une autre de 351 ordonne la fermeture des temples. Mais cette politique de Constance, si contraire à l'Edit de Milan, « n'entama pas le paganisme là où il se sentait fort, précipita sa chute là seulement où il tombait de lui-même, sema dans les âmes païennes des

II. **Julien l'Apostat.** — Sources : Julien, *Opera*, édit. Hertlein ; Libanius, *Epitaphios Juliani*, éd. Reiske ; Bidez et Cumont, *Juliani Opera*, éd. de l'Association G. Budé, 1922-1924 ; Amm. Marcell., XV et XXV. — Travaux : P. ALLARD, *Julien l'Apostat*, 3 vol., 1903. — NAVILLE, *Julien l'Apostat et sa philosophie du polythéisme* ; G. BOISSIER, *La fin du paganisme*, t. I, 1891. — DE BROGLIE, *L'Eglise et l'Empire romain*, t. III. — FR. CUMONT, *Etudes syriennes ; La marche de l'empereur Julien*, etc., 1917. — J. VITEAU, art. *Julien l'Apostat* dans *Dict. Théol.*

germes de colère qui écloront sous Julien, et ainsi, dans l'ensemble, retarda plus qu'elle n'avança la ruine inévitable de l'ancien culte ». (P. Allard.)

Le nouvel empereur, Julien, devait, sans doute, haïr la religion de Constantin, meurtrier de son père Constance. Mais c'est surtout l'éducation reçue de ses professeurs qui le fit glisser vers le paganisme : tandis qu'Eusèbe de Nicomédie était chargé de son éducation religieuse, son précepteur Mardonius travaillait à en faire un helléniste, amoureux des choses païennes ; les doctrines néoplatoniciennes enseignées dans les universités qu'il fréquenta ensuite, achevèrent de pervertir son intelligence. Cependant, par prudence, il simulait la piété jusqu'à affecter des allures monastiques.

À peine arrivé au pouvoir, Julien s'appliqua à remettre en honneur le culte des dieux et à étouffer le christianisme. Reprenant le rêve des néoplatoniciens de l'école de Porphyre, il patronait une sorte de compromis entre la philosophie et les religions populaires, entre le monothéisme et le polythéisme, le tout rehaussé par des rites expressifs, par de la magie et des incantations. Aussi veut-il **réorganiser le clergé païen** et le former exemplaire. Voici qu'il institue une hiérarchie : le grand prêtre de chaque province fait figure de métropolitain sous la haute direction d'une sorte de souverain pontife qui n'est autre que Julien lui-même. L'imitation du christianisme était très visible. Elle apparaît encore lorsqu'il se propose d'établir des écoles de théologie païenne, d'instituer une liturgie païenne, avec tout un système pénitentiel. Plus que cela, Julien s'applique à copier l'âme du christianisme en suscitant une charité païenne qui construirait des hôpitaux, et viendrait au secours des pauvres. Mais Julien faisait appel à une vertu et à un dévouement illusoires. « Des gens qui, auparavant, mouraient de faim, dit saint Jean Chrysostome, des échappés de la prison et du bagne, devinrent tout à coup prêtres, aruspices et furent entourés des plus grands honneurs. » Une telle entreprise devait bientôt crouler sous le ridicule.

Jugeant les chrétiens à sa taille, Julien essaya de **susciter des apostasies**. Il y employa d'abord son action per-

sonnelle : promettre charges et honneurs aux renégats, essayer de convertir par des discussions les chrétiens de marque, tels furent ses moyens. Parmi les réfractaires à ces habiletés on remarquait trois officiers : Jovien, Valentinien, Valens, les futurs empereurs.

D'autre part, l'Apostat inaugurait une **politique d'intolérance légale** : rétablissement du paganisme dans sa place de religion officielle, obligation pour tous les magistrats de sacrifier aux dieux, suppression de l'exemption des charges municipales en faveur du clergé chrétien, confiscation des richesses d'église pour indemniser le clergé païen frappé sous les règnes précédents. Il publiait encore un édit interdisant aux maîtres chrétiens de professer la littérature païenne ; son but était de faire retomber « les misérables Galiléens » dans les rangs des illettrés et des barbares.

Par ailleurs, mille tracasseries. Julien essaie de faire mentir les prédictions évangéliques en reconstruisant le Temple de Jérusalem ; mais l'entreprise échoue par l'intervention divine : un feu souterrain empêche tout travail de se poursuivre. Julien fait aussi rentrer les exilés, ariens et anti-ariens, afin qu'ils s'entrédévorent ; cet espoir déçu, il protège l'anoméén Aetius et bannit saint Athanase. Enfin il encourage le mouvement païen populaire par sa nonchalance à en réprimer les abus ; parfois, il persécute lui-même, mais sous un prétexte légal : ainsi des soldats chrétiens furent-ils martyrisés sous l'inculpation de rébellion.

Sans doute y eut-il des apostasies, soit dans l'armée par l'effet de la discipline, soit dans le peuple pour des motifs intéressés. Mais les résistances furent nombreuses ; Julien, d'ailleurs, périt bientôt au cours d'une expédition contre les Perses. « Le mot prêté à Julien blessé : Tu as vaincu Galiléen, est vrai comme tous les mots historiques. Probablement il ne fut jamais prononcé, mais il est sorti de la conscience du peuple... Elu à la hâte, au milieu des désastres de la retraite de Perses, **Jovien** n'eut qu'un mot à dire pour que les soldats revinssent au christianisme. De tous côtés, les apostats demandèrent à faire pénitence. Un édit rétablit simplement la liberté religieuse. Cela suffit pour remettre les choses dans l'état où les avait pla-

cées Constantin, le paganisme cessant d'être la religion officielle, mais demeurant une religion permise, le christianisme redevenant la religion de l'empereur, de la majorité de ses sujets et s'acheminant à être, dans un avenir prochain, celle de l'Etat. » (P. Allard.)

CHAPITRE III

LA FIN DE L'ARIANISME DANS L'EMPIRE

Après la mort de Julien, le péril arien reparait. A l'empereur Jovien succéda bientôt Valentinien, également orthodoxe ; mais il s'adjoignit, pour l'Orient, son frère Valens, qui renouvela la politique de Constance. En 365, **Valens** ordonne un édit général de bannissement contre les évêques jadis exilés : frappant à la fois catholiques et ariens, il atteignit les titulaires des principaux sièges : à Alexandrie, Athanase ; à Antioche, Méléce ; à Constantinople, Evagrius. Cependant, Valens ne put obtenir que des succès extérieurs : l'arianisme continuait à se perdre lui-même ; et les excès dogmatiques des anoméens contribuaient non moins que l'intolérance homéenne de l'empereur à rejeter les semi-ariens du côté des orthodoxes.

1. **Le parti de la conciliation : l'apologétique des Cappadociens.** — D'ailleurs, une génération d'écrivains s'est levée qui se proposent avant tout d'opérer la conciliation : ce sont les **Cappadociens**, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse. Non pas qu'ils aient rien

1. **Les Cappadociens.** — L'opinion d'après laquelle ils ne seraient que des semi-ariens déguisés est formulée par Harnack, *Lehrb. der DG.*, II, 252. — Loofs, *Leitfaden*, 4^e éd., p. 257 suiv. — SEEPLIG, *Lehrb. der DG.*, I, p. 187. — Gwatkin, *Studies of Arianism*, 2^e éd., p. 247-270. — Réfutation par Béthune. — BAKER, *The meaning of homoousios in Constantinopolitan Creed (Texts and Studies)*, Cambridge, 1901. — V. aussi G. RASNEUR, *L'homoiousianisme dans ses rapports avec l'orthodoxie*, dans *Rev. hist. eccl.*, t. IV, 1903. — J. LEBON, *La position de saint Cyrille de Jérusalem dans les luttes provoquées par l'arianisme*, *Rev. hist. eccl.*, XX (1924), pp. 184-210, 357-386.

cédé de la vérité nicéenne : seulement ils l'énoncent d'une manière nouvelle. Il y a deux façons de présenter le dogme trinitaire, selon que l'on met au premier plan l'unité de substance ou la trinité des personnes. C'est la seconde position que prenaient les Cappadociens. Avec saint Basile ils disaient : il y a un Père, un Fils et un Saint-Esprit, lesquels ont même substance : tandis que les Nicéens, influencés par les Pères latins, avaient dit : il n'y a pas de substance divine concrète du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Simple différence de point de vue commandée par les circonstances : à Nicée il fallait se poser en adversaire d'Arius, donner une formule nettement anti-subordinationnienne, et donc insister sur l'unité de substance : maintenant, au contraire, si l'on voulait ramener les hétérodoxes, il fallait déjouer les soupçons de sabellianisme, et donc poser d'abord la trinité des personnes, en laissant l'unité de nature au second plan. Une telle position reste parfaitement orthodoxe.

En même temps, les Cappadociens trouvaient une terminologie appropriée. A propos de l'homoousios, l'une des raisons de mécontentement venait de l'imprécision du terme « οὐσία, nature », que certains confondaient avec le terme « ὑποστασις, personne » : cette équivoque pouvait transformer l'homoousios en une formule ultra sabellienne, et lui faire signifier : il n'y a qu'une personne. Basile et son école spécifièrent que οὐσία signifierait nature et ὑποστασις personne : dès lors, ils purent mettre en avant cette formule d'entente : τρεῖς ὑποστασεις, trois personnes, μία οὐσία, mais substance unique. Ainsi enlevait-on aux hétérodoxes tout prétexte de discuter indéfiniment sur des termes mal définis.

II. **Saint Basile.** — Sources : P. G., t. XXIX-XXXII. — Travaux : L. ROUX, *Etude sur la prédication de Basile le Grand*, Strasbourg, 1867. — E. FIALON, *Etude historique et littéraire sur saint Basile*, 1869. — A. BAYLE, *Saint Basile, archevêque de Césarée*, Avignon, 1878. — E. SCHOLL, *Die Lehre des hl. Basilius von der Gnade*, Freiburg im Br., 1881. — A. KRAMICH, *Der hl. Basilius in seiner Stellung zum Filioque*, Braunsberg, 1881. — VASSON, *Saint Basile le Grand, ses autres oratoires et ascétiques*, 1894. — P. ALLARD, *Saint Basile*, coll. *les Saints*, 1899 : art. *Basile* dans *Diet. de Théol.* — CLARKE, *St. Basil the Great, a study in monasticism*, Cambridge, 1913. — BARNÉVEL, *La littérature grecque*. — J. RIVIERE, *Saint Basile*, coll. *les Moralistes chrétiens*, 1925.

Né à Césarée de Cappadoce, **saint Basile** (329-379) étudia à Athènes avec Julien l'Apostat et saint Grégoire de Nazianze ; après un pèlerinage monastique en Egypte et en Syrie, il revint dans sa patrie, où il établit, sur les bords de l'Iris, une petite communauté de moines. Ordonné prêtre par l'archevêque de Césarée en 364, il lui succéda dès 370. Ses deux principaux écrits dogmatiques sont : le traité contre Eunomius, où il réfute en trois livres l'Apologétique de cet écrivain arien, et son traité sur le Saint-Esprit, où il combat les pneumatomaques. Nous reparlerons de ses écrits ascétiques ; il ne faut point oublier ses homélies, dont les plus célèbres furent celles sur l'Hexameron, explication littérale des œuvres des cinq premiers jours de la création.

Homme énergique, esprit pratique, Basile fut « un romain parmi les Grecs ». Au contraire, son ami **Grégoire de Nazianze** (330-390) était une âme très délicate, impressionnable et un peu versatile, faite davantage pour la contemplation que pour l'action. Il vécut un moment avec saint Basile sur les bords de l'Iris. Il fut forcé de partager avec son père, le vieil évêque de Nazianze, l'administration d'un diocèse : sacré évêque de Sasime, en 372, par saint Basile, il refusa de s'y rendre et, à la mort de son père, se retira dans la solitude à Séleucie d'Isaurie. Rappelé, en 379, à la vie active par les instances des catholiques de Constantinople, élu évêque de cette ville lors du deuxième concile général, il donna bientôt sa démission pour se retirer à Nazianze. Mais son passage à Constantinople avait été marqué par ses fameux Discours théologiques (XXVII-XXXI). Orateur élo-

III. **Saint Grégoire de Nazianze.** — Sources : P.G. t. XXV-XXXVIII. — Travaux : A. BENOIT, *Saint Grégoire de Nazianze, sa vie, ses œuvres, son époque*, 2^e édit., 1885. — C. ULLMANN, *Gregorius von Nazianz der Theolog*, 2^e éd., Gotha, 1866. — K. HUEMMER, *Des hl. Gregor von Nazianz des Theologen Lehre von der Gnade*, Kempten, 1890. — E. DUBÉDOUT, *De D. Gregorii Naz. carminibus*, 1901. — M. GUIGNET, *Saint Grégoire de Nazianze et la rhétorique*, 1911. — DRASEKE, *Neuplatonisches in der Gregorios von Nazianz Trinitätslehre*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, 1906 t. XV, p. 141-190 s. — R. GOTTWALD, *De Gregorio Nazianzeno, platonico*, Breslau, 1906. — F. BOUTANGER, texte et traduction des *Discours funèbres*, dans coll. Hemmer-Lejay. — P. GODT, art. *Grégoire de Nazianze*, dans *Dict. de Théol.* — P. BATEFFOL, *La littérature grecque*, p. 237-240.

quent, et peut-être trop pompeux, il a laissé des Oraisons funèbres devenues classiques.

Saint Grégoire de Nysse, frère cadet de saint Basile, est surtout un penseur et un philosophe dont les idées sont teintées parfois d'un néoplatonisme suspect. A la suite de son frère, il écrivit un traité contre Eunomius en douze livres. Citons encore sa Grande Catéchèse (*oratio catechica magna*), exposé de la doctrine catholique concernant la foi, la trinité, l'incarnation, la rédemption et les sacrements.

« On a caractérisé les trois cappadociens en disant que Basile était le bras qui agit, Grégoire de Naziance la bouche qui parle, Grégoire de Nysse la tête qui pense. »

2. **L'exclusivisme des Lucifériens.** — L'essai de conciliation dogmatique des Cappadociens fut entravé par le zèle turbulent de plusieurs. Quelles conditions devaient être faites aux hérétiques repentants ? Les recevrait-on directement à la communion ou bien leur imposerait-on une pénitence ? Dès le concile d'Alexandrie de 362 les modérés l'emportèrent : il fut décidé qu'on demanderait seulement aux hérétiques d'anathématiser la doctrine arienne et d'accepter le Nicénum. Malheureusement, il subsista un parti d'irréductibles conduits par **Lucifer de Calaris** (= Cagliari en Sardaigne) : les titres de certains de ses ouvrages dévoilent assez son intransigeance : pas d'accord avec les hérétiques (*De non convenientio cum hæreticis*), pas de pitié pour les ennemis de Dieu (*De non parcendo in Deum delinquentibus*). Autour de lui s'agitait tout un groupe que, non sans malice, on appela « les Lucifériens » : tels Grégoire d'Eliberis et

IV. **Saint Grégoire de Nysse.** — Sources : P. G., t. XLIV-XLVI. — Travaux : J. RUPP, *Gregors, des Bischofs von Nyssa, Leben und Meinungen*, Leipzig, 1834. — DIEKAMP, *Die Gotteslehre des hl. Gregor von Nyssa*, Münster, 1896. — VOLLEBT, *Die Lehre Gregors von Nyssa vom Guten und Bösen*, Leipzig, 1897. — ALTHAUSER, *Die Heilslehre des heil. Gregor von Nyssa*, Munich, 1910. — BATIFFOL, *La littérature grecque*, p. 288-292.

I. **Les lucifériens et le schisme d'Antioche.** — Sources : Œuvres de Lucifer de Calaris, dans P. L., XII, 765-1038 ; C. V., t. XIV. — Travaux : SALTET, *Les fraudes littéraires des schismatiques lucifériens aux IV^e et V^e siècles*, dans *Bul. de Toulouse*, oct.-nov., 1906. — CAVALLERA, *Le schisme d'Antioche*, 1905.

le diacre Hilaire ; celui-ci allait jusqu'à prétendre qu'on devait rebaptiser les « faillis » de Rimini.

A Antioche, d'ailleurs, ancienne capitale de l'arianisme, s'ouvrait une ère de dissensions : dès 330, l'évêque **Eustathe** y avait été déposé sous l'accusation de sabellianisme, grâce aux agissements des eusébiens qui se vengeaient ainsi de son zèle à défendre le Nicaenum. Les eustathiens refusèrent de reconnaître les évêques ariens, puis **Mélèce**, prélat semi-arien, mais passé à l'orthodoxie et que Constance avait exilé (360). N'oubliant pas que Mélèce était revenu d'un peu loin à l'orthodoxie, les eustathiens lui opposèrent le prêtre **Paulin**, que Lucifer de Cagliari leur désigna pour évêque ; ils se virent appuyés par Alexandrie, et aussi, en définitive, par Rome. On vit Paulin et Mélèce nommer des titulaires rivaux à tous les sièges épiscopaux : ainsi rayonna ce **schisme d'Antioche**, qui cessa en partie sous l'épiscopat d'Alexandre, en 417, mais qui ne disparut complètement qu'à la fin du v^e siècle, lorsque les reliques de saint Eustathe furent apportées à Antioche au temps de l'évêque Calendion.

3. **Le triomphe définitif à Constantinople (381).** — Malgré ces démêlés regrettables, on s'acheminait vers la victoire de l'orthodoxie. En 379, Mélèce réunit, dans un synode d'Antioche, 153 évêques orientaux qui souscrivirent le Nicænum. D'autre part, saint Grégoire de Nazianze était rentré à Constantinople, et là, dans une humble maison qu'il surnomma « l'Anastasis, la Résurrection », il prononça ses fameux discours théologiques. Depuis la mort de Valens (378), l'arianisme n'était plus officiellement protégé. Aux mains de Gratien pour l'Occident, de Théodose pour l'Orient, le pouvoir retournait à l'orthodoxie. Théodose publia, en 380, l'édit de Thessalonique, qui déclarait obligatoire la foi à la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit enseignée par les évêques Damase de Rome et Pierre d'Alexandrie. Enfin, il convoqua, à Constantinople, le **second concile œcuménique (381)**.

L'erreur trinitaire se présentait alors sous une forme spéciale. Que si le Fils est créature, *a fortiori* le Saint-Esprit ;

un tel corollaire de l'arianisme avait passé longtemps inaperçu. Mais, dès 360, on voit certains évêques du parti homoiousien représenter le Paraclet comme un simple envoyé céleste, comme un ange. Cette hérésie se répandit rapidement dans la Thrace, la Bithynie et l'Hellespont sous l'autorité de **Macédonius** de Byzance et Marathonius de Nicomédie : d'où le nom de marathoniens et surtout de macédoniens donné souvent aux « pneumatomaques ».

Au concile de Constantinople, voyant qu'elle ne pourrait l'emporter, la minorité macédonienne se retira. L'assemblée se déclara solidaire des pères de Nicée (canon 1^{er}) ; elle souscrivit ensuite un symbole qui complétait celui de 325 en ce qui concerne le Saint-Esprit : « Nous croyons au Saint-Esprit qui règne et vivifie, qui procède du Père et doit être honoré comme le Père, qui a parlé par les Prophètes. » Cependant, on n'en venait pas aux dernières précisions ; aussi continuera-t-on à énoncer de manière différente la procession du Saint-Esprit : en Occident, on emploiera la formule « *a Patre Filioque procedit* » ; en Orient, on dira « *a Patre per Filium procedit* », selon la théorie de saint Grégoire de Nysse, qui compare le Père, le Fils et Saint-Esprit à trois flambeaux dont le premier communique sa lumière au second et, par lui, au troisième, *per Filium*. Ces divergences amèneront plus tard des luttes mémorables autour du *Filioque*. La date de 381 n'en marque pas moins la fin de l'arianisme dans l'empire.

Les décisions disciplinaires furent beaucoup moins heureuses. On décréta le **canon III^e** ainsi conçu : « L'évêque de Constantinople doit avoir la prééminence d'honneur après l'évêque de Rome ; car cette ville est la nouvelle Rome. » Par là, non seulement Alexandrie se trouvait reléguée au second plan en Orient, mais surtout la primauté pontificale était directement menacée. Constantinople prétend n'avoir sur la Rome occidentale qu'une infériorité d'ancienneté, et celle-ci ne jouit de son privilège qu'à titre purement politique, non pas comme résidence de Pierre, mais comme ancien séjour de César. Argument anti-chrétien, très inquiétant pour l'avenir : la situation religieuse des deux cités va-t-elle subir les variations de leur fortune politique ?

De fait, après 381, Byzance ne cesse de grandir : elle prétend centraliser les affaires orientales sous la haute direction impériale. Dans ce but, fonctionne le synode dit permanent (*συνόδος ἐνδθημοῦσα*). Sous la présidence de l'évêque de Constantinople, il tranche les questions ecclésiastiques pendantes : théologien suprême, canoniste infailible, grand distributeur de dignités, il devient le tribunal religieux de l'Orient. Le byzantinisme sera bientôt érigé à l'état d'institution, mettant le patriarche au niveau du pape, et l'empereur au-dessus de tout.

CHAPITRE IV

LA FIN DU PAGANISME DANS L'EMPIRE

Au moment où l'arianisme disparaissait en Orient, le paganisme recevait à Rome le coup de mort. L'empereur d'Occident **Valentinien**, frère de Valens, avait remis simplement les fidèles dans la situation où ils se trouvaient avant Julien. Chrétien, il visait pourtant à l'impartialité : ainsi laissa-t-il les païens pratiquer leur culte ; les temples, confisqués par Constance au profit des chrétiens, puis rendus par Julien aux païens, retournèrent à l'Etat, afin que la neutralité demeurât sauve. Somme toute, ce prince rappelle Constantin : il observait comme lui l'édit de Milan, et mieux que lui-même, car il l'observait aussi en paroles.

C'est **Gratien** qui rompt pour la première fois les liens officiels du pouvoir impérial avec le paganisme. Il refusa d'accepter les insignes du *pontifex maximus* : « Un tel vêtement, dit-il, ne convient pas à un chrétien ». (375).

I. **Fin du paganisme.** — G. BOISSIER, *La fin du paganisme*, 2 vol., 1881. — DE BROGLIE, *L'Eglise et l'Empire Romain*. — BEUGNOT, *Histoire de la destruction du paganisme en Occident*, 2 vol., 1835. — P. ALLARD, *L'Empire romain de Néron à Théodose*. — DE LABRIOLLE, *Histoire de la litt. lat. chr.*, p. 351 suiv.

II. **Saint Ambroise.** — *Sources* : P. L., t. XIV-XVII ; C. V. XXXII. — *Travaux* : THIELMONT, t. X (1705), p. 78. — A. BAUNARD, *Histoire de saint Ambroise*. — Th. FOERSTER, *Ambrosius, Bischof von Mai-*

Dès lors, Gratien se laissa guider par l'évêque de Milan **saint Ambroise** (340-397) : c'est sans doute à son instigation qu'il résolut de frapper les derniers coups. Puisque l'empereur refusait d'être le chef de la religion païenne, pourquoi ne pas en faire un culte privé et lui refuser tout subside ? Ainsi fut-il décrété en 382. Continuant son œuvre, Gratien fit enlever la statue de la Victoire devant laquelle les sénateurs brûlaient de l'encens : on y avait toujours vu le symbole de la prépondérance officielle du paganisme. Les sénateurs païens résolurent de rédiger une protestation ; mais par l'intermédiaire de saint Ambroise et du pape Damase, leurs collègues chrétiens témoignèrent à l'empereur leur refus de s'y associer. Gratien ne voulut rien entendre (382).

L'année suivante, il fut assassiné près de Lyon par les partisans de Maxime, l'élu des troupes de Bretagne. A la prière de saint Ambroise, l'usurpateur consentit à laisser au frère de Gratien, **Valentinien II**, l'Italie, les pays du Danube et l'Afrique. Le nouvel empereur n'avait que douze ans : à Rome le parti païen résolut de prendre sa revanche. Un de ses membres, **Symmaque**, gérait alors la préfecture de Rome, il rédigea une pétition en faveur du paganisme menacé de mort, et la fit signer par des sénateurs. « Evoquant la grande image de Rome en une sorte de prosopée, il lui faisait prononcer des paroles empreintes d'une majestueuse tristesse pour déplorer les attentats dont des traditions si vénérables venaient d'être victimes ». (De Labriolle.) La démarche hardie de Symmaque faillit obtenir son effet ; mais saint Ambroise veillait ; dans une lettre énergique, il protesta, arguant à juste titre que les païens n'avaient pas le droit d'imposer à leurs collègues chrétiens l'emblème de l'idolâtrie. Ambroise mettait le jeune empereur en demeure de ne point céder : « Si une décision contraire est prise, il vous sera loisible de vous rendre à

band, eine Darstellung seines Lebens und Wirkens, Halle, 1884. — R. THAMIN, *Saint Ambroise et la morale chrétienne au IV^e siècle*, 1895. — A. DE BROGLIE, *Saint Ambroise*, col. *Les Saints*, 1899. — DE LABRIOLLE, *Saint Ambroise*, coll. *La Pensée chrétienne*, 1908. — RAUSCHEN, *Jahrbücher der Christlichen Kirche unter dem Theodosius dem Grossen*, Fribourg-en-Brisgau, 1897. — LARGENT, art. *Ambroise*, dans *Dict. de Théol.*

l'église, mais vous n'y trouverez point de prêtre, ou il ne sera là que pour protester ». L'évêque de Milan l'emporta ; il prit ensuite la peine de réfuter les arguments de Symmaque dans une lettre où il démontrait que la partie n'était nullement liée entre la gloire romaine et l'ancien culte officiel.

Jusqu'ici, la politique de Constantin n'était point résiliée : car tout en refusant de regarder le paganisme comme croyance d'Etat, on le laissait vivre. Mais, **Théodose**, maître de l'Orient et véritable protecteur de tout l'Empire, se donna pour but direct de le détruire. Dès 381, défense aux fidèle de passer au paganisme, interdiction de toute opération divinatoire : cette dernière mesure supprima presque complètement les sacrifices sanglants dont le principal intérêt consistait à lire dans les entrailles des victimes : c'était enlever aux cultes idolatriques leur aspect le plus attrayant. Théodose démolissait donc le paganisme petit à petit. En 391, par une mesure décisive, il interdit absolument l'entrée des temples sous peine d'amende ; enfin une loi de 392 défendit d'honorer les dieux même en secret, et ferma ainsi les sanctuaires domestiques. En même temps, Théodose donnait aux chrétiens les anciens temples : les païens d'Alexandrie s'étant soulevés pour ce motif, il fit détruire tous les sanctuaires de la ville, en particulier le fameux Serapeion, centre de la religion égyptienne.

A son intolérance envers les cultes, Théodose alliait toutefois la plus grande tolérance envers les personnes, ne faisant aucune différence pour les places et les honneurs entre chrétiens et infidèles ; toute une série de préfets du prétoire ou de préfets de Rome viennent du paganisme. Symmaque, Prétextat, Nicomaque Flavien, Albinus. Mais le général franc Arbogast assassine Valentinien II et installe à sa place le rhéteur Eugène, qui bien que chrétien, se voit obligé de céder à la faction païenne dirigée par le préfet du prétoire, Nicomaque Flavien. Celui-ci rétablit l'autel de la Victoire et la liberté des sacrifices. Accouru d'Orient, Théodose triomphe près d'Aquilée où périssent Flavien, Arbogast et Eugène. Fidèle à sa politique, Théodose ne se livre à aucune repré-

saille ; mais « les dieux payèrent pour les hommes », et le paganisme fut de nouveau aboli officiellement.

Grand artisan de la défaite du paganisme, saint Ambroise travailla à l'établissement d'un gouvernement parfaitement chrétien, où l'Etat serait soumis à l'Eglise en tout ce qui regarde la doctrine et la morale publique. « Dans les affaires de foi, disait-il, ce sont les évêques qui sont les juges des empereurs, et non les empereurs qui sont les juges des évêques ». En 390, une sédition éclata à Thessalonique, où périrent plusieurs personnages importants ; furieux, Théodose ordonna de terribles représailles ; massée dans le cirque, la population fut massacrée par les soldats. Saint Ambroise écrivit aussitôt à l'empereur et lui imposa une pénitence publique sous peine d'être privé de la communion ecclésiastique. Théodose se soumit aux exigences épiscopales.

CHAPITRE V

LA QUESTION ORIGÉNISTE ³394-407)

L'arianisme à peine abattu, l'Orient s'agite pour de nouvelles luttes où la théologie tient une place assez restreinte, mais qu'enveniment d'après conflits de personnes : Rufin contre saint Jérôme, Théophile contre saint Jean Chrysostome.

Origène jouissait en Orient d'un prestige considérable : C'est à son exemple que les deux premiers Cappadociens, Basile et Grégoire de Nazianze, attribuèrent un rôle important à la raison dans l'exposé des vérités dogmatiques. Mais d'autres disciples lui empruntèrent plusieurs erreurs, d'abord Grégoire de Nysse, puis Didyme l'Aveugle, qui commenta le περὶ ἀρχῶν, l'ouvrage le plus scabreux du maître.

I. D'après Théodoret, Hist. eccl., V, XVII (P. G., LXXXII, 1232) quand Théodose voulut pénétrer dans l'Eglise de Milan, Ambroise lui barra le passage. Mais ni Rufin, ni saint Augustin, ni Ambroise lui-même ne parlent de cette scène dramatique. Il est toutefois certain qu'il fit amende honorable. Voir DE BROGLIE, *Les Pères Bollandistes et la pénitence de Théodose*, Corr. août 1900, 2^e série, p. 644. — VAN ORTROY, *Analecta Bollandiana*, t. XXIII, p. 418 seq. — DE LABRIOLLE, *Saint Ambroise*, p. 136-147.

Une réaction anti-origéniste va se produire assez irraisonnable dans ses procédés, mais justifiée dans son fond.

Désireux d'ériger une gnose chrétienne, Origène avait trop teinté sa théologie de philosophie platonicienne. De là une double série d'erreurs : 1° un certain subordinatianisme d'après lequel le Logos et le Saint-Esprit intermédiaires du Père sont moindres que lui ; 2° une eschastologie bizarre. D'après Origène, nés égaux en perfection, les esprits ne se sont pas tous montrés fidèles à Dieu, et leur chute a été la source de l'état actuel du monde : les uns sont devenus anges, les autres astres ou hommes, ou encore démons. Ainsi le monde terrestre apparaît-il comme le lieu de purification des esprits enfermés dans un corps pour leur rachat. Cependant, après une purification par le feu, la matière ayant rempli son rôle rentrera dans le néant, et toutes les âmes sauvées retourneront à Dieu, en sorte que l'unité primordiale sera restaurée (apocatastasis).

1. **La phase latine : saint Jérôme et Rufin.** — La crise éclata en 394. **Saint Jérôme et Rufin** menaient alors en Palestine la vie cénobitique. Partageant les erreurs anthropomorphites répandue dans plusieurs couvents et détestant de ce chef l'exégèse spiritualiste du grand Alexandrin, un moine obscur nommé Aterbius vint trouver saint Jérôme et Rufin et leur dénonça l'origénisme ; le premier se défendit de toute compromission, par contre le second voulut rester fidèle à la mémoire du maître. Il s'ensuivit entre eux une guerre d'intrigues. A Pâques 397, grâce à l'intervention de sainte Mélanie, les deux adversaires se réconcilient ; mais la lutte recommence plus âpre lorsque Rufin entreprend la traduction du $\pi\epsilon\rho\iota\ \chi\rho\omega\nu$ dont il avait enlevé les erreurs subordinatiennes inacceptables. N'osait-il pas s'autoriser insidieusement de l'autorité de saint Jérôme, qui avait traduit autrefois les Homélies d'Origène ? Jérôme, piqué au vif, réplique en faisant paraître une traduction

I. **Saint Jérôme et Rufin.** — J. BROCHET, *Saint Jérôme et ses ennemis*, 1905. — DE LABRIOLLE, op. cit., p. 493. — BARDY, *Recherches sur l'histoire du texte et des versions latines de de Principiis*, 1924. — F. CAVALLERA, *Saint Jérôme, spicilegium Lovaniense*, 1922. . .

intégrale du $\pi\epsilon\alpha\tau\iota\ \alpha\gamma\gamma\omega\gamma$. Rufin écrit une Apologie, saint Jérôme y répond par une Apologie, toutes deux œuvres passionnées. Mais, en 400, le pape Anastase s'est déclaré nettement contre Origène, ses œuvres et son traducteur. Rufin se retire d'abord à Aquilée, puis à Rome. Saint Jérôme reprend, dans sa solitude de Bethléem, ses travaux scripturaires. La phase latine de la lutte est terminée.

2. **La phase grecque : Saint Jean Chrysostome et Théophile.** — Mais, au même moment, la querelle reprenait plus violente en Orient. Le patriarche d'Alexandrie, **Théophile**, d'abord partisan d'Origène, se déclarait anti-origéniste pour des raisons non pas toutes métaphysiques ; la sentence de Rome vint fortifier ses convictions. En 401, on le voit, à la tête d'une troupe de soldats réguliers, donner la chasse, à travers le désert de Nitrie, à des moines origénistes. Les chefs des persécutés, « **les quatre Longs Frères** », Dioscore, Ammon, Eusèbe et Euthyme, s'enfuirent à Constantinople, où ils comptaient trouver appui auprès du patriarche **saint Jean Chrysostome** (347-407). Très prudent, celui-ci offrit aux Longs Frères un asile, mais refusa de les admettre à la communion avant d'avoir reçu d'Alexandrie des éclaircissements. Cependant, l'impératrice **Eudoxie** intervenait moins discrètement ; comme les quatre Longs Frères formulaient contre Théophile de graves accusations, elle obtint de l'empereur Arcadius qu'il fut mandé à Byzance pour y comparaître devant un synode présidé par saint Jean Chrysostome. L'audace était inouïe : le patriarche

II. **Saint Jean Chrysostome.** — Sources : P. G., t. XLVII-LXIV. — *Travaux* : Th. FÖRSTER, *Chrysostomus in seinem Verhältniss zur antiochenischen Schule*, Götting, 1869. — CHASE, *Chrysostom, a study in the history of the biblical interpretation*, London, 1887. — E. MARTIN, *Saint Jean Chrysostome*, 1860. — A. PULCH, *Saint Jean Chrysostome*, coll. les Saints, 1900 ; *Saint Jean Chrysostome et les mœurs de son temps*, 1891. — Chr. BAER, *Saint Jean Chrysostome et ses œuvres*, Louvain, 1907. — A. MOULAND, *Saint Jean Chrysostome, Le défenseur du mariage et l'apôtre de la virginité*, 1923. — G. BARBY, art. *Saint Jean Chrysostome*, dans *Diet. Theol.* — E. LÉGRAND, *Saint Jean Chrysostome*, coll. les Moralistes chrétiens, 1925. — P. BATHIFOL, *Le siège apostolique* (359-451), 1924, Ch. V.

alexandrin ne se considérait justiciable de personne en Orient.

Mais, en quelques mois, tout va changer : l'impératrice Eudoxie se retourne contre Jean à la suite d'une homélie sur le luxe, où elle a cru se reconnaître ; Théophile, qui avait différé par calcul de se rendre à Byzance, y arrive sur ces entrefaites. Nombreux étaient, d'ailleurs, les personnages ecclésiastiques mécontents de la rigidité du Chrysostome ; à la coterie de cour vint donc s'adjoindre une coterie épiscopale menée par Acace de Bérée, Antiochus de Ptolémaïs, Sévérien de Gabale : parti alexandrin contre parti johannite. Ayant coalisé les haines, Théophile réunit le **synode du Chêne**, dans le voisinage de Chalcedoine : on y formula contre le patriarche des accusations multiples, entre autres celle de lèse-majesté impériale. Chrysostome, contumace, fut déposé et exilé. Il n'était encore qu'en Bithynie, lorsque, sur les instances d'Eudoxie apeurée par un tremblement de terre, il consentit à revenir. Ainsi va la fortune des patriarches byzantins : une colère d'impératrice les chasse de leur siège, une frayeur d'impératrice les y ramène.

Deux mois après son retour, saint Jean entraît de nouveau en conflit avec Eudoxie. Comme elle s'était fait élever, en un lieu public, une statue d'argent, le patriarche protesta ; il finit par comparer, d'une manière à peine voilée, l'impératrice à Hérodiade demandant la tête du Baptiste. Une seconde fois, Jean fut exilé malgré les protestations de son peuple. Cependant, après enquête, le pape Innocent cassait le jugement rendu au synode du Chêne, et envoyait à Théophile une lettre de blâme. Saint Jean n'en demeura pas moins en exil, où il mourut le 14 septembre 407.

Comme écrivain, il se rattache par son origine et sa manière, à l'école d'Antioche. Les hautes conceptions métaphysiques ne sont pas son fait ; mais il possède de l'Écriture une connaissance littéraire très sûre ; il la transporte dans son enseignement et il en fait la base, ne craignant pas au besoin d'illustrer de considérations grammaticales l'élucidation d'un passage difficile. Cependant, orateur populaire soucieux de moraliser, il passe ensuite aux ensei-

gnements pratiques. « Sa facilité est prodigieuse ; il a le mouvement et la passion, la grâce syrienne parfois un peu molle, toujours élégante, souvent touchante ; il a surtout l'iniage, l'inépuisable invention de la métaphore juste et frappante. » (A. Puech.) Il faudrait citer toutes ses homélies exégétiques et ses discours, ses lettres sur la vie monastique, sur la virginité, sur le sacerdoce. Ses épîtres ont un intérêt historique ; les dernières, les deux lettres au pape Innocent I^{er}, écrites en 404 et 406, et les dix-sept lettres à la diaconesse Olympias, disent la beauté de la souffrance chrétienne.

CHAPITRE VI

LA LITTÉRATURE LATINE AU IV^e SIÈCLE SAINT JÉRÔME ET SAINT AMBROISE

Les deux principaux écrivains latins du iv^e siècle sont saint Jérôme et saint Ambroise.

Jérôme (342-420), le plus érudit de tous les pères latins, possédait admirablement les trois langues latine, grecque, hébraïque, et assez bien l'araméenne. Le pape Damase le pria d'entreprendre non une traduction nouvelle et téméraire du Nouveau-Testament, mais une simple révision à l'aide des traductions latines et même des manuscrits grecs. Le texte établi par lui fut aussitôt adopté dans la liturgie ; son psautier, qui reçut le nom de *psalterium romanum*, s'est conservé à saint Pierre de Rome. Une fois installé à Bethléem, Jérôme résolut de contrôler aussi la traduction grecque des Septante

I. Saint Jérôme. -- Sources : P. L., XXII-XXV ; les lettres dans C. V., LIV-LX. -- Travaux : A. ROHRICH, *Essai sur saint Jérôme évêque*, 1892. -- LARGENT, *Saint Jérôme*, col. les Saints, 1898. -- L. SANDERS, *Etudes sur saint Jérôme*, 1903. -- J. BROCHET, *Saint Jérôme et ses ennemis*, 1906. -- J. TURMEL, *Saint Jérôme*, 1906. -- G. KRUTZMACHER, *Hieronymus, eine biographische Studie zur alten Kirchengeschichte*, Berlin, 1906. -- P. DE LABRIOLLE, *Saint Jérôme : vie de Paul de Thèbes et vie d'Hilarion* ; *Hist. litt. lat. chr.*, p. 445. -- F. LAGRANGE, *Lettres choisies*. -- F. CAVALLERA, *Saint Jérôme*, 2 vol., Spicilegium Lovaniense, 1923. -- J. FORGET, art. *Jérôme* dans *Diet. Théol.*

sur le texte hébreu, à l'aide des Hexaples d'Origène. Il ne nous reste plus de ce travail que le livre de Job et le psautier : c'est le *psalterium*, dit *gallicanum*, qui figure maintenant dans nos bibles latines.

Au cours de ces premiers travaux, saint Jérôme s'était confirmé dans l'idée que toutes les traductions existantes demeuraient fautives, et qu'un travail critique devrait avoir pour base l'*hebraïca veritas*. Entre 391 et 405, il entreprit ce gigantesque travail pour l'Ancien-Testament. Au premier moment, on se scandalisa : son œuvre semblait vouloir supprimer toutes les versions traditionnelles et jusqu'à ce texte des Septante si vénérable. Mais l'avenir devait lui donner raison, et, lentement, la version hieronymienne s'imposa à toute l'Eglise. Au moyen-âge, on la dénomma Vulgate, et le concile de Trente ordonna « *ut hæc ipsa vetus et vulgata editio qua longè tot sæculorum usu in ipsa ecclesia probata est... pro authentica habeatur* ».

Saint Jérôme entreprit encore de nombreux commentaires de la Bible qui se recommandent par un souci alors inusité du sens littéral ; mais ils ont été rédigés souvent avec un maximum de célérité, mille lignes par jour pour les Ephésiens. De là, des longueurs, et une fâcheuse tendance à exposer les opinions diverses sans en adopter une.

Enfin, saint Jérôme fut un directeur de conscience très influent, à la fois austère et tendre : « On dirait par moment que l'esprit de Tertullien revit en lui, tant il met de netteté énergique et de crudité sans périphrase à prêcher les vertus qu'il aime » (De Labriolle), autrement dit la virginité et la mortification. Ajoutons qu'il est un maître de clarté, de style souple et limpide.

Dans la littérature chrétienne, **saint Ambroise** n'a pas droit à une place comparable à celle de saint Jérôme. A sa vocation improvisée, il suppléa sans doute par une lecture assidue des Livres saints, et par un commerce prolongé avec les pères grecs, Athanase et les Cappadociens ; mais, s'absorbant dans ses devoirs de pasteur, il visa à donner un enseignement clair et pratique : il est donc avant tout un moraliste chrétien. Ainsi apparaît-il dans le plus important de ses ouvrages : le *De officiis ministrorum*, où,

sur le ton de la conversation, il donne à ses clercs des enseignements variés ; le plan de l'ouvrage est calqué sur le *De officiis* de Cicéron : l'honnête, l'utile, les rapports entre l'honnête et l'utile. En dépit de cette division nette, le livre est composé avec négligence, mais il renseigne au mieux sur la conception qu'on se faisait de la morale chrétienne au iv^e siècle. L'évêque de Milan a écrit aussi de petits traités ascétiques, vrais chefs d'œuvre de délicatesse ; citons entre autres le *De virginitate* et le *De virginibus*. Il faut encore rattacher à ces écrits tous les travaux exégétiques de saint Ambroise : en effet, le texte biblique n'est souvent pour lui qu'une occasion de moraliser, et cela grâce aux procédés d'une exégèse allégorique discrètement imitée d'Origène.

La partie dogmatique n'a pas le même intérêt ni surtout la même originalité. L'ouvrage le plus connu est le *De mysteriis*, catéchèses assez comparables à celles de saint Cyrille de Jérusalem, et qui, à ce titre, ont une valeur documentaire pour l'histoire de la liturgie ; il faut en dire autant d'un ouvrage analogue, le *De sacramentis*, mais dont la paternité lui est discutée.

Les œuvres de saint Ambroise se recommandent par leur allure tranquille, par un charme doux et pénétrant qui convient bien à un moraliste. Saint Ambroise nous fait penser à Fénelon ; on comprend qu'il ait gagné tant d'âmes à la virginité.

Le premier en date de nos poètes est **Juvencus**, qui a laissé un chant évangélique composé vers 330. Un autre espagnol, **Prudence**, a écrit des œuvres beaucoup plus considérables : outre ses deux livres contre Symmaque à propos de l'affaire de l'autel de la Victoire, outre sa *Psychomachia*, où vertus chrétiennes et vices païens se livrent d'allégoriques combats, il faut surtout citer le *Liber Cathemerinon*, recueil de douze odes pieuses destinées à célébrer les diverses heures de la journée, et le *De peristephanon*, ou livre des couronnes qui chante la gloire de martyrs romains et espagnols. Les longueurs et les fautes de goût que l'on ren-

I. **Prudence**. — Sources : P. L., t. LIX-LX. — Travaux : A. PUECH, *Prudence*, 1888. — BOISSIER, *La fin du paganisme*, II, p. 123-177. — DE LABRIOLLE, op. cit., p. 596.

contre dans l'œuvre de Prudence ne peuvent faire oublier l'art consommé de sa technique, le coloris de son imagination, la grâce virgilienne de certains décors. L'Eglise a emprunté plusieurs hymnes au Cathemerinon : Quicumque Christum quæritis (Transfiguration), O sola magnarum urbium (Epiphanie), Audit tyrannus anxius, et Salvete flores (saints Innocents).

Saint Paulin a surtout chanté saint Félix de Nôle ; beaucoup moins lyrique que Prudence, il a plus de goût et de mesure. Le début du v^e siècle verra encore **Sedulius**, qui, dans son *Pascale carmen*, chanta les miracles de Notre-Seigneur.

L'importance historique de ces poèmes chrétiens devait être considérable : de Rome ils passeront en pays barbare, et l'influence de Sedulius et Juvencus, par exemple, se fera longuement sentir chez les Francs et les Anglo-Saxons.

CHAPITRE VII

LES MŒURS CHRETIENNES AU IV^e SIECLE

I. **Le monachisme oriental et son influence en Occident.** — Des deux formes de vie monastique, l'anachorétisme et le cénobitisme, c'est la première qui apparaît d'abord. **Saint Paul de Thèbes**, qui l'inaugura, vécut près

II. **Saint Paulin.** — Sources : P. L., t. LXI : C. V., t. XXIX-XXX. — Travaux : F. LAGRANGE, *Histoire de saint Paulin*, 2 vol., 1877. — ANDRÉ BAUDRILLART, *Saint Paulin*, col. *Les Saints*, 1904. — P. DE LABRIOLLE, *La correspondance d'Ausone et de Paulin de Nôle*, 1910. — G. BOISSIER, *La fin du paganisme*, II, pp. 57-121. — P. REINELT, *Studien über die Briefe des hl. P. v. N.*, Breslau, 1904. — KRAUS, *Die poetische Sprache des Paulinus Nolanus*, Augsburg, 1918. — BROCHET, *La correspondance de saint Paulin de Nôle et de Sulpice Sévère*.

III. **Monachisme oriental.** — Origines : O ZÖCKLER, *Askese und Mönchtum*, 2 vol., Francfort-sur-le-Mein, 1897. — A. HARNACK, *Das Mönchtum, Seine Ideale, seine Geschichte*, Giessen, 1881. — DOM LELEUCQ, *Cénobitisme*, dans *Dict. Arch. chrét.* — DOM U. BERLIÈRE, *L'ordre monastique des origines au VII^e siècle*, col. Pax, 1921. — DOM G. MORIN, *L'idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours*, col. Pax, 1921. — F. MARTINEZ, *L'ascétisme chrétien-pendant*

de cent ans au désert, non loin de la mer Rouge († 340). **Saint Antoine**, son disciple, fut contraint par un grand nombre d'ascètes à prendre leur direction ; d'où les premiers groupements d'ermites. Ils ne vivaient pas entièrement séparés, mais se réunissaient chaque semaine pour la synaxe eucharistique et recevaient des instructions communes.

Les moines dirigés par saint Antoine se trouvaient au désert de la Thébàide, dans la Haute-Egypte ; mais, dans la région avoisinant le Delta ou Basse-Egypte, il se forma aussi des centres considérables ; tels le désert de Nitrie, qui compta 5.000 ermites, celui des Cellules illustré par saint Macaire d'Alexandrie († 395) et par l'écrivain Evagre le Pontique († 399), enfin le grand désert de Scété.

Il régnait au désert une sainte émulation d'ascétisme : mais ne fallait-il pas craindre que, trop laissés à eux-mêmes, les ermites manquassent de discrétion dans leurs austérités, ou même qu'ils en prissent orgueil ? Il suffisait de rapprocher les cellules autour de l'Eglise et de centraliser l'organisation pour aboutir à la vie cénobitique. Telle fut l'œuvre de **saint Pacôme**, qui réunit au monastère de Tabennesi, dans la Haute-Thébàide, jusqu'à 7.000 moines. Aussi, tandis que saint Benoît donnera au monachisme d'Occident l'esprit familial, c'est plutôt sous la forme d'une armée que se présente l'institut tabennesiote, avec ses divisions en tribus où l'on prend à tour de rôle le service de semaine. Saint Pacôme rédigea une règle si discrète que tous pouvaient suivre l'office sans être affligés.

les trois premiers siècles, 1913. -- P. POURRAT, *La spiritualité chrétienne des origines de l'Eglise au Moyen-Age*, 1919. -- **Monachisme égyptien** : E. AMELINEAU, *Saint Antoine et les commencements du monachisme en Egypte*, dans *Rev. hist. des religions*, t. LXXV, 1912. -- P. LABERZIE, *Etude sur le cénobitisme pakhomien*, 1898. -- BUTLER, *The Lausiac history of Palladius*, 1898-1904, 2 vol. -- A. LACOT, *Histoire lausiacque*, dans *col. Remmer-Lejay*, 1912. -- **Monachisme oriental** : DOM BESSE, *Les moines d'Orient antérieurs au concile de Chalcedoine*, 1900. -- H. DELHAYE, *Les saints stylites*, 1924. -- MORISON, *St Basil and his rule*, Oxford, 1912. -- CLARKE, *St Basil the Great. A study in monasticism*, Cambridge, 1915. -- P. ALLARD, *Saint Basile*, *col. Les Saints*, 1899. -- GOBILLLOT, *Les origines du monachisme chrétien et l'ancienne religion de l'Egypte*, dans *Rev. des sciences religieuses*, t. XII (1921).

D'Égypte, le monachisme rayonna sur l'Orient. En Palestine, **saint Hilarion**, disciple de saint Antoine, transplante la vie érémitique, tandis que **saint Epiphane**, le futur évêque de Salamine, y introduit le cénobitisme paconien. La presque île sinaïtique se transforme bientôt en une vraie Thébaïde ; la Syrie et la Mésopotamie sont aussi gagnées. Mais, tandis qu'en Égypte, l'évolution s'est faite de l'érémitisme au cénobitisme, en Orient, on adopte préférablement la vie purement érémitique. D'où, le caractère d'austérité extraordinaire que prend ce monachisme incontrôlé : voici des moines brouteurs qui se nourrissent de l'herbe des champs, voici des ermites porteurs de chaînes et des stylites vivant au haut d'une colonne. Le plus célèbre de ces derniers fut saint Siméon, qui, du haut de sa colonne, faisait des miracles et convertissait les foules.

Saint Basile avait entrepris un voyage d'investigation monastique en Égypte et en Orient. A son retour, il conçoit un cénobitisme vécu par petits groupes qu'il essaie de réaliser dans une solitude du Pont, près de Néocésarée ; il y demeure jusqu'à son élévation à l'épiscopat, en 370. Durant ces années, sous forme de questions et réponses réunies sans ordre méthodique, il compose ses *Regulæ fusius tractatæ*, suivies plus tard des *Regulæ brevius tractatæ*. Monument de sagesse où les austérités sont tempérées, où la culture intellectuelle est préconisée, les *Regulæ* devaient avoir en Orient une fortune assez comparable à celle de la règle bénédictine en Occident. Encore aujourd'hui, elles régissent les moines des Eglises séparées.

Somme toute, il éclot dans l'Orient du iv^e siècle trois formes de monachisme : l'érémitisme antonien, le cénobitisme paconien et le cénobitisme basilien. Mais il n'y eut qu'une forme de prière, imprégnée de joie et de confiance. « Un trait fort important distingue cette spiritualité orientale du mouvement de piété que propagera dans l'autre moitié du monde l'expérience religieuse de saint Augustin. Comme les théologiens grecs qui combattent non les pélagiens, mais les manichéens, saint Antoine met plus en relief la bonté de la nature que ses misères, la liberté de nos actes que les déficiences de notre volonté » (Huby).

L'Égypte fit aussi connaître le monachisme à l'Occident. Lors de son premier exil à Trèves, en 335, saint Athanase séjourna quelque temps à Rome et entra en relations avec un groupe de dames romaines : Asella, Marcella, Laeta, Paula, les futures dirigées de saint Jérôme : le récit des austérités des ermites produisit dans les milieux chrétiens de Rome une sainte émulation. D'autre part, des Occidentaux entreprenaient en Orient des pèlerinages monastiques ou même s'y fixaient pour un temps. Rufin se rend, vers 372, en Palestine avec la patricienne sainte Mélanie l'Ancienne qui fonde un monastère à Jérusalem ; bientôt, la petite-fille de celle-ci, Mélanie la Jeune distribuera aux pauvres son immense fortune et partira pour l'Orient avec son mari Pinien. Peu après son baptême, saint Jérôme se rend en Orient et, pendant trois ans, s'enfonce dans la solitude du désert de Chalcis, au nord d'Antioche (375-378) : il écrit les *Vite* de saint Paul de Thèbes, de saint Hilarion, de saint Maichus ; il attirera aussi en Palestine ses dirigées Paula et Eustochium ; en 386, elles se fixeront à Bethléem et y construiront plusieurs monastères, l'un pour hommes que dirigera saint Jérôme, trois autres pour femmes sous la conduite de Paula.

Un souffle inouï de générosité traversait les âmes d'élite. Outre ces migrations, à Rome même, d'illustres chrétiennes, Asella, Marcella, Laeta et leurs compagnes, correspondantes spirituelles de saint Jérôme, avaient fondé un véritable monastère sur le mont Aventin. A Milan, saint Ambroise se faisait le panégyriste de la virginité ; de Plaisance, de Bologne et même de Maurétanie des jeunes filles accouraient près de lui pour se consacrer au Seigneur. On vit des époux chrétiens s'imposer la continence et adopter la vie monastique : tel Paulin, personnage consulaire qui se réfugia à Nole pour y vivre en ascète avec sa femme

I. **Débuts du monachisme occidental.** — A. THIBERRY, *Saint Jérôme, la société chrétienne à Rome et l'émigration romaine en Terre sainte*, 1876. — LAGRANGE, *Lettres choisies de saint Jérôme*, 1900. — G. GOYAU, *Sainte Mélanie*, col. *Les Saints*, 1908. — GÉNIER, *Sainte Paule*, col. *Les Saints*, 1917. — CARD. RAMPOLLA, *Santa Melania giuniore*, Rome, 1906.

Theresa, tel encore, à Rome, le sénateur Pammachius, gendre de Paula, qui se dévoue au soin des malades dans l'hôpital construit par Fabiola.

2. **La réaction de l'épicuréisme chrétien.** — A cette vue, le vieux monde romain s'indignait : car, détruit extérieurement, le paganisme laissait en beaucoup d'âmes des racines profondes. Sans doute, le christianisme a-t-il pris possession de l'Empire sous la protection des princes : de Constantin à Théodose, toute une législation s'évertue à favoriser le culte et les mœurs chrétiennes. Théodose, en particulier, met Pâques et le Dimanche au nombre des jours fériés, il prohibe les mariages entre chrétiens et juifs, défend aux comédiennes de se travestir en vierges du Christ, et fait la guerre aux vices honteux. Mais la foule des demi-convertis qui avaient envahi l'Eglise, menaçait de la corrompre ; malgré leur étiquette chrétienne, la haute société et la cour étalaient la frivolité et le libertinage ; au dire d'Amien Marcellin, 30.000 danseuses restaient à Rome sans être inquiétées. « Ce sont ces prodiges de corruption et de sainteté se rencontrant à la fois dans un même corps qui font la physionomie particulière de l'Eglise du iv^e siècle. On ne comprendra rien à son histoire si on ne consent à faire la part des deux responsabilités. » (Kurth.)

A Milan, les protestations avaient déjà contraint saint Ambroise à se justifier en deux homélies sur la virginité (378). Vers 384, il se trouva un laïque milanais pour appuyer les critiques mondaines sur un faux argument évangélique : selon **Helvidius**, Marie avait eu des enfants après la naissance du Seigneur. Saint Jérôme composa à ce sujet l'*Adversus Helvidium*, le premier traité spécialement consacré par un latin à la Mariologie.

Quelques années plus tard, un certain **Jovinien**, moine dévoyé, prétendit que même l'enfantement divin de Marie n'avait pas été virginal ; d'où l'égalité méritoire des vierges, des veuves et des personnes mariées. Inaugurant une doctrine d'épicuréisme chrétien, Jovinien patronait donc une vie facile : nulle différence pour lui entre s'abstenir de nourriture et en prendre avec actions de grâces ; au total,

il y aura même récompense pour tous ceux qui auront conservé la foi. Le pape Sirice condamna bientôt les écrits de Jovinien et le força à quitter Rome ; à Milan, où il se réfugia, saint Ambroise le fit anathématiser par un synode vers 389 ; à la prière de son ami Pammachius, saint Jérôme composa son *Adversus Jovinianum*, où l'hérétique est amplement réfuté et tourné en ridicule.

Enfin, vers 405, un prêtre de Saint-Bertrand-de-Cominges, **Vigilantius**, attaqua le célibat ecclésiastique : il prétendait que la continence était une amorce pour le vice et qu'il importait de forcer les prêtres à se marier par souci de la moralité ; le monachisme devait aussi être supprimé. Vigilantius eut quelque influence en Espagne et en Gaule. Mais, dans une courte et violente réfutation, saint Jérôme écrasa celui qu'il appelait Vigilantius Dormitantius, « Vigilant, l'ennemi des pieuses veilles ».

Tout à l'encontre, un peu auparavant, dans cette même Espagne, on signale un mouvement rigoriste. Sans doute, **Priscillien** fut-il accusé de sabellianisme, de gnosticisme, d'apollinarisme, mais tous ces griefs restent obscurs et contestés. Plus certainement, Priscillien s'était constitué un cercle fermé de partisans parmi les femmes et les lettrés ; il prônait l'emploi de livres apocryphes ou extra-canoniques ; il prescrivait un encratisme strict basé probablement sur des doctrines manichéennes : abstention des œuvres de la chair, abstinence de la viande et du vin.

Priscillien possède l'inflexible obstination d'un illuminé ; condamné par un concile de Saragosse, en 380, à la requête des évêques Hydatius de Merita et Ilacius d'Ossonoba, banni par un décret de Gratien, il se rend en Italie, plaide sa cause sans succès auprès du pape Damase, mais, grâce à de hautes

1. **Priscillianisme.** — Sources : Les écrits de Priscillien dans C. V., t. XVIII ; huit canons du concile de Saragosse en 380 dans Mansi III, 633. — Travaux : F. PABET, *Priscillianus, ein Reformator des 4 Jahrhunderts*, Würzburg, 1891. — A. PUECH, dans *Journal des Savants*, 1891 ; et dans *Bul. Anc. Lit. et Arch. chr.*, 1912. — DOM LEBERQ, *L'Espagne chrétienne*, 1906. — BABUT, *Pr. et le Priscillianisme*, dans *Bibl. Hautes-Études*, sect. hist. et phil., fasc. 169. — G. MORIN, *Pro Instantio*, dans *Rev. Bénéd.*, 1913, pp. 158 ss. (G. Morin attribue à Instantius les traités priscillianistes de Schepps.)

protections, obtient l'annulation du décret d'exil. Sommé ensuite de comparaître devant un concile de Bordeaux, il en appelle à l'usurpateur Maxime. Mal lui en prend ; à Trèves, son procès s'instruit ; inculpé d'immoralité et de magie, il est condamné à mort. Saint Martin de Tours et saint Ambroise protestèrent contre cet excès de rigueur : les principaux accusateurs, les évêques Hydatius et Itacius furent déposés. La secte survécut à l'exécution de Priscilien : saint Augustin la combat dans le *Contra mendacium*, où il réproche la dissimulation de ses adeptes. La condamnation dernière et efficace ne devait être portée que par le concile de Braga, en 563.

3. **L'apostolat monastique en Gaule au IV^e siècle : Saint Martin.** — Le christianisme avait fait en Gaule des progrès extrêmement lents. Au iv^e siècle, il n'existait encore que dans les grandes villes ; les habitants du pagus, les paysans, demeuraient attachés à la religion populaire, mélange bizarre de druidisme national, de mythologie gréco-romaine et de mystérieuses importations orientales. La Providence suscita **saint Martin** (316-397).

Né à Sabaria en Pannonie, Martin s'engagea d'abord dans la milice ; à cette époque de sa vie se rattache le célèbre épisode d'Amiens quand, en plein hiver, il divisa d'un coup d'épée son manteau pour en donner la moitié à un pauvre. Baptisé à Pâques 339, après avoir vécu la vie érémitique sur un îlot sauvage de la Méditerranée, il se rend auprès de saint Hilaire de Poitiers et fonde, à cinq milles de là, au lieu appelé Ligugé (Logoteiacus) le premier monastère gaulois. Ligugé fut un centre d'apostolat puissant : d'une part, on y recevait les candidats au baptême et on les y instruisait ;

II. **Saint Martin.** — LECOY DE LA MARCHE, *Saint Martin de Tours*, 1881. — BULLIOT, *Mission et culte de saint Martin*, d'après les légendes et les monuments dans le pays éduen, dans *Mémoires de la Soc. éduenne*, 1888. — A. REGNIER, *Saint Martin*, col. *Les Saints*, 1913. — BABUT, *Saint Martin de Tours*, 1918 ; combattu par le P. DILLHAYE, *Saint Martin de Tours et Sulpice Sévère*, Paris et Bruxelles, 1920.

d'autre part, il en sortait tout un essaim d'apôtres. Saint Martin fit des prodiges ; avec une sainte audace, il s'attaquait aux sanctuaires païens, il les détruisait et leur substituait des églises ; il paraît avoir évangélisé surtout les régions du centre, Touraine, Anjou et Ile de France. Nommé évêque de **Tours**, il fonda à deux milles de la cité un nouveau monastère, **Marmoutiers** (Martini monasterium) qui fourrit un grand nombre d'évêques : tels saint Maurille d'Angers, saint Victorin du Mans, saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande, etc... De cette époque d'évangélisation intense date en Gaule l'origine des paroisses rurales ayant à leur tête un prêtre.

Dès 396, un noble aquitain, **Sulpice Sévère**, écrivit une vie de saint Martin qui obtint un immense succès et suscita des émulations. Bientôt, au début du v^e siècle, le monachisme va fleurir sur la côte de Provence. En 410, un riche romain, **Honorat**, établit un monastère dans une ville des îles Lérins, au sud de Cannes. Lérins devient à son tour pour la Gaule une pépinière d'évêques : il suffit de citer saint Loup de Troyes et saint Eucher de Lyon. Vers 415, le prêtre **Cassien** fondait à Marseille le monastère de saint Victor.

Cassien qui, avant d'être moine, avait accompli des pèlerinages en Orient, écrivit les *Institutions* et les *Collationes*. Abstraction faite de la note semi-pélagienne, on y remarque une conception très spiritualisée de la perfection, le christianisme consistant essentiellement non pas dans l'ascèse et les mortifications, mais dans la pureté du cœur : d'où une discrétion qui contraste avec l'intempérance de la mortification orientale ; par là Cassien annonce déjà saint Benoît. « Mais il est surtout psychologue. Telles de ses pages — l'analyse de l'ennui par exemple — sont des chefs-d'œuvre de finesse, relevés çà et là d'agréables touches d'humour » (Huby).

II. LE V^e SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

LES INVASIONS

I. Les quatre courants d'invasion : Wisigoths (376), Germains (406), Huns (451), Ostrogoths (489). — L'Invasion des Barbares n'était pas un fait imprévu : depuis longtemps, les Germains aspiraient à prendre place dans l'Empire et beaucoup s'y étaient introduits d'une façon régulière comme colons ou soldats. A cette invasion pacifique succéda une irruption provoquée par l'avance des peuples asiatiques, les Huns, qui campés entre l'Oural et le Volga pénétrèrent en Europe. Ils s'attaquèrent d'abord aux Germains orientaux de race gothique, et s'emparant du pays entre la Mer Noire et le Dniester forcèrent les **Wisigoths** à demander asile à l'empereur d'Orient Valens, qui leur concéda deux provinces, la Mésie et la Thrace : c'est la première invasion barbare dans l'Empire en 376. Ces Wisigoths étaient en partie chrétiens : en 325 on avait vu déjà le grec Théophile siéger à Nicée comme évêque des Goths. Son successeur **Ulfila**, fut le véritable apôtre de la nation : né en Cappadoce, captif et fils adoptif de ces barbares, il les évangélisa et traduisit la Bible à leur usage. Malheureusement, en les accueillant, Valens exigea qu'ils passassent à l'arianisme ; et Ulfila « se laissa persuader que

I. **Invasions.** — Sources : Saint Jérôme ; les Chroniques de Marcellin (379 à 534) ; Idace (379 à 468) ; Prosper (379 à 455) ; PAUL OROSE, *Historiarum libri III.* — Travaux : OZANAM, *Etudes germaniques*, 2 vol., 1845-49. — GEOFFROY, *Rome et les Barbares*, 1874. — FUSTEL DE COULANGES, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, l'invasion germanique*, 2^e éd., 1886. — KURTH, *Les origines de la civilisation moderne*, t. I. — GRISAR, *Histoire de Rome et des Papes*, traduction G. Ledos. — G. BOISSIER, *Le christianisme et l'invasion des barbares dans l'Occident des Deux Mondes*, 1890. — VILLARI, *Le invasioni barbariche in Italia*, Milan, 1900.

la querelle indifférente au dogme n'intéressait que l'orgueil des Latins et des Grecs ».

Les Goths allaient traîner l'hérésie dans toutes leurs migrations. Les plus intelligents s'étaient immiscés dans le gouvernement de l'Empire : l'un d'eux, **Alaric**, s'empara de Rome le 24 août 410 ; son frère, Aistulf, passa avec son peuple dans la Gaule méridionale et s'y implanta si bien que son successeur Wallia en obtint de l'empereur Honorius la propriété ; telle fut l'origine du royaume wisigothique de Toulouse. Par lui, l'arianisme barbare s'implantait en Occident : il allait radier sur tous les peuples voisins.

En effet, poussés à leur tour par les Huns, les **Germaines** situés le long du Rhin déferlèrent sur la Gaule : ce fut l'invasion germanique de 406. Tandis que les Francs s'établissaient sur le Rhin et la Meuse, et les Burgondes dans la vallée du Rhône, les Vandales passèrent en Afrique. Mais au contact des Wisigoths de Toulouse, Burgondes et Vandales furent contaminés par l'arianisme.

La persécution sévit bientôt en Afrique. Outre que l'épiscopat et l'aristocratie catholiques représentaient l'élément romain qu'il fallait briser, les Vandales étaient des ariens fanatiques. Sous **Genséric**, on s'acharna surtout à faire apostasier, et nombreuses furent les défections parmi les grands qui craignaient de perdre leurs dignités. **Hunnic** ouvrit une persécution plus violente ; après avoir exclu les catholiques de toute fonction publique, il en exila au désert un nombre considérable, 4.966 d'après Victor de Vitte ; la plupart jonchèrent de leurs cadavres la route des caravanes. **Hunnéric** continua et aggrava les mêmes procédés : ayant convoqué à Carthage tous les évêques pour une prétendue conférence contradictoire, il les mit en demeure de prêter un serment dynastique ; par une sentence odieusement ridicule les assermentés furent déportés comme coupables d'avoir enfreint le précepte évangélique qui défend de jurer ;

Les Vandales en Afrique. - DOM LECIERQ, *L'Afrique chrétienne*, t. II. F. MARÉCHAL, *L'Occident à l'époque byzantine, Goths et Vandales*, 1904 ; *Genséric, La conquête vandale en Afrique et la destruction de l'empire d'Occident*, 1907 ; art. *Genséric*, dans *Dict. d'Archéol.* A. AUBOLLAT, art. *Afrique*, dans *Dict. Hist.*

criminels de lèse-majesté, les autres furent condamnés à la relégation en Corse ; pas un seul n'échappa. Contre un peuple privé de chefs, la persécution continua à sévir avec une violence inouïe : on soumettait les fidèles à la torture afin de leur faire accepter le nouveau baptême des hérétiques. Il y eut de nombreux martyrs connus surtout par l'*Historia persecutionis africanæ provinciae* de Victor, évêque de Vitte, témoin oculaire et lui-même exilé pour la foi. Pour les lapsi, le concile romain de 487 édicta des conditions très nettes de pardon : évêques, prêtres et diacres ne devaient être réconciliés qu'à l'article de la mort, mais on excusait ceux qui avaient été rebaptisés par ruse ou par violence. Hunnéric mourut à la manière de Galère « putrefactus et ebulliens vermibus ». Son successeur Gunthamund rendit pour un temps la paix à l'Eglise d'Afrique. Mais **Thrasamund**, surnommé « le Julien arien », devait reprendre la lutte (496-523). Il exila cent vingt évêques en Sardaigne, parmi lesquels Fulgence de Ruspe, l'adversaire du semi-pélagianisme. L'intervention byzantine de Bélisaire, général de Justinien, viendra enfin au vi^e siècle délivrer l'Afrique septentrionale. Mais l'affaiblissement subi par le catholicisme durant une si longue crise préparait ces régions à accepter sans grande résistance la domination des Arabes. Telles sont les conséquences les plus lointaines de l'invasion germaine de 406.

Après avoir provoqué les deux premières migrations, les **Huns** avaient pénétré à leur tour dans l'empire : ce fut l'invasion de 451. Simple torrent dévastateur, elle ne nous intéresserait guère au point de vue religieux si elle ne manifestait la puissance morale du christianisme. Quand Attila, ayant franchi le Rhin, déborde en Champagne, les habitants de Paris voudraient s'enfuir ; mais une vierge, **sainte Geneviève**, leur assure que le Christ protégera leur ville ; de fait, la prédiction s'accomplit ; Attila ne vint pas devant Paris ; il inclina vers Troyes, où ce fut encore l'évêque saint Loup qui donna confiance aux habitants. Continuant sa route, Attila se présente devant Orléans, mais l'évêque saint Aignan était allé quérir l'aide du général romain Aetius qui vainquit les Huns aux Champs Catalauniques.

Après avoir échoué en Gaule, Attila essaya d'envahir l'Italie ; mais le pape **saint Léon** se porta au devant de lui jusqu'à la vallée du Pô ; il l'intimida par son aspect et sa fermeté ; moyennant tribut, Attila consentit à rétrograder.

Contre les envahisseurs, l'Eglise seule se dressait : le pouvoir impérial n'existait plus que de nom : le suève Ricimer rétablit bien une certaine vigueur dans le gouvernement (454-472), mais le soldat rude Odoacre qui lui succéda pendant dix-sept ans abolit en Occident la dignité impériale gérée alors par un enfant, Romulus Augustule (476). Cependant les Huns avaient enchaîné à leur fortune les **Ostrogoths**, qui bientôt envahissent la péninsule (489) ; leur chef **Théodoric** tue Odoacre et prend le titre de roi d'Italie. Or, bien que tolérant par politique, Théodoric était arien comme tous les souverains de souche gothique. Ainsi tous les peuples barbares implantés étaient-ils ariens, à l'exception des Francs, demeurés païens.

2. **L'attitude de l'Eglise devant les barbares.** — Bien que les chrétiens entretenissent à l'égard de l'empire des sentiments de vrai loyalisme, l'Eglise comprit qu'elle appartenait à l'humanité entière et non à un peuple : elle alla vers les farouches Barbares. Moins liée aux traditions romaines, la chrétienté d'Afrique osa parler la première. dans le *De civitate Dei*, saint Augustin posa la thèse : l'empire n'était que la cité caduque des hommes, il y avait par contre une cité éternelle de Dieu qui recevra tous ceux qui ont la foi. Dans ses 7 livres contre les païens, Paul Orose, disciple de saint Augustin, émet aussi l'idée que les Barbares sont perfectibles et convertibles. Enfin, dans son *De Gubernatione Dei*, Salvien, prêtre de Marseille, tentera même de

1. **L'Eglise et les barbares.** — Sources : OROSE, *Historiae adversus Paganos*, P. L. XXVI, 663-1172 ; C. V. V. 1-564. — SALVIEN, P. L. LIII ; M G H. I, I. — SAINT AUGUSTIN, *De civitate Dei*, P. L. XLI, 11-804. C. V. XL. — Travaux : KURTZ, *Les origines de la civilisation moderne*, I : *L'Eglise aux tournants de l'histoire* ; Cloris, Introduction. — G. BOISSIER, *La fin du paganisme*, II. — E. MÉRJEAN, *Paul Orose et son Apologétique contre les païens*, Strasbourg, 1862. — DE LABRIOLLE, op. cit., pp. 579 et suiv. — H. LISIÈRE, *Sainte Geneviève*, coll. *les Saints*. — R. MONMAYR, *Sainte Geneviève*, 1924.

démontrer que leur rôle providentiel consiste à assainir le vieux monde. Il est certain que, dès la seconde moitié du v^e siècle, tout un épiscopat se rallie à cette politique religieuse dont le succès sera assuré par la conversion de Clovis en 496.

III. Les origines chrétiennées en Germanie et en Grande-Bretagne. — L'époque même des invasions fut marquée par certains progrès du christianisme en Occident. L'évangélisation n'avait point dépassé d'abord les limites de l'Etat romain. Dans les **régions danubiennes**, habitées par des races celtiques, les progrès furent plus rapides que sur les bords du Rhin, où vivaient les Germains farouches ; Irénée mentionne sans doute des églises ou communautés de Germanie, mais il faut attendre le début du iv^e siècle pour posséder quelques données certaines : martyres de sainte Afra à Augsbourg, de saint Florian à Lauriacum (Lorsch) en Norique. On constate bientôt des évêchés à Augsbourg et à Lauriacum en Norique, à Tiburnia en Carinthie, puis à Saboria (Seben) dans le Tyrol, à Emona (Laibach) en Carniole. Toute la région alpestre, Norique et Rhétie, est alors chrétienne, et saint Séverin († 482) y exercera son apostolat ; elle dépendait de l'Italie et se rattachait aux métropoles d'Aquilée et de Milan.

Dans les **régions rhénanes**, on constate au début du iv^e siècle l'existence d'un épiscopat. Agricinus de Trèves assiste en 314 au concile d'Arles, avec Maternus de Cologne. Le séjour de saint Athanase à Trèves (334-337), l'influence de saint Martin affermirent l'orthodoxie des rhénans : à Arles, saint Maximin de Trèves défendit seul Athanase et fut banni (354) ; à Rimini, Servais de Tongres s'affirma anti-arien. Lorsqu'au début du v^e siècle parurent les Francs, les églises de Trèves, Cologne, Mayence conservèrent leurs évêques ; quant aux chrétiens qui se réfugièrent dans les

Allemagne. — HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, Leipzig, 1898. — P. RICHARD, art. *Allemagne*, dans *Dict. d'hist.* ANDRÉ BAUDRILLART, *Saint Séverin, apôtre du Norique* (coll. *les Saints*),

flès de la Meuse, devant l'invasion hunnique, ils transfèrent à Maëstricht l'évêché de Tongres.

En **Grande-Bretagne**, le christianisme se heurta d'abord, non pas à la barbarie, mais à une civilisation avancée, la civilisation celtique ou occidentale. Tertullien constate le premier que les « Bretons sont soumis au Christ ». Durant le iv^e siècle, les progrès s'accroissent : Bède nous dit qu'après la persécution dioclétienne, les Bretons fondèrent des basiliques en l'honneur de leurs martyrs, Alban, Aaron et Julius ; une église s'éleva à Canforbéry sous le patronage de saint Martin. Nombre de témoignages prouvent que cette église primitive reçut sa discipline de Rome : adoption du cycle pascal romain par les évêques bretons au concile d'Arles en 314, ordination de Palladius comme évêque des scots d'Irlande par Célestin vers 431. Des évêchés bretons existaient dans les capitales des provinces, tels York et Londres.

A la fin du iv^e siècle, lorsque les Romains quittèrent la Grande-Bretagne, les barbares, Pictes de Calédonie, Scots d'Irlande, Saxons et Francs l'envahirent. Malgré cette déchéance politique, les Bretons développèrent leur foi grâce à l'expansion d'un monachisme indigène calqué sur le clan qu'il complétait dans l'ordre religieux : vrai chef au spirituel, l'abbé administrait la tribu de même qu'en Gaule l'évêque administrait la cité. Le premier grand apôtre fut **saint Patrice ou Patrick**. Né au pays de Galles, enlevé par des pirates et conduit en Irlande, il s'enfuit, visite la Gaule où il s'initie à Auxerre à la vie religieuse, il revient ensuite en Irlande qu'il évangélise et rattache à Rome ; avec l'aide de Bretons et de Scots, de Romains et de Francs, il christianise aussi la Bretagne insulaire ; mais faute d'une hiérarchie constituée, son œuvre ne lui surviva guère († 461).

Angleterre et Irlande. — HUNT, *The English Church from its foundation to the Norman Conquest*, Londres, 1899. — SPENCE, *The church of England*, t. I, Londres, 1897. — DOM GOUGAUD, *Les chrétiens celtiques*, 1911. — DOM CABROL, *L'Angleterre chrétienne*, 1909. — J. CHEVALIER, art. *Angleterre*, dans *Dict. d'Hist.* — DE SMEDT et DE BACKER, *Acta SS. Hiberniae*, Lille, 1891. — BUIX, *Life of St. Patrick and his place in history*, Londres, 1905. — RIGUET, *Saint Patrice*, coll. *les Saints*, 1911.

Cependant **saint Germain d'Auxerre** avait entrepris une double mission en Grande-Bretagne pour y combattre le semi-pélagianisme lérinien (en 429 avec saint Loup, en 447 avec Sévère de Trèves). Son apostolat s'exerça surtout en Sud-Galles ; son disciple Illtud fonda le monastère de Llantwit et, aidé par les bretons David, Gildas et Cadoc, instaura un monachisme missionnaire. Du pays de Galles, le christianisme se répandit dans la Bretagne armoricaine où, au iv^e siècle, Pol-Aurélien, Samson, Magloire, Lunaire, Malo, tous Gallois, fonderont les premiers évêchés.

CHAPITRE II

L'EGLISE AU TEMPS DE SAINT AUGUSTIN (396-430)

La vie de saint Augustin nous est en partie révélée par ses *Confessions*, « le livre le plus émouvant de l'antiquité en tant qu'histoire intérieure d'une âme ». Aurelius Augustinus naquit à **Thagaste**, en Numide, le 13 novembre 354, d'un père païen et d'une mère chrétienne, Monnica ; malheureusement, selon un préjugé courant à cette époque, Monnica différa de le faire baptiser. Son éducation littéraire s'acheva à **Carthage**, ville de plaisir où il perdit son innocence et passa au manichéisme. Devenu professeur, il enseigna successivement la rhétorique à Thagaste, à Carthage, à Rome, puis enfin à **Milan**. Les sermons de saint Ambroise lui firent une impression profonde ; il se convertit en juillet 386, le jour où, ayant entendu une voix qui

I. **Saint Augustin**. — Sources : P. L., XXXII-XLVII ; C. V., XXV, XXVIII, XXXIII (*Confessions*), etc. — Ouvrages : CUNNINGHAM, *S. Austin and his place in the history of christian thought*, London, 1886. — V. WOLFGRUBER, *Augustinus*, Paderborn, 1898. — THIMME, *Augustins geistige Entwicklung*, Berlin, 1908. — J. MARTIN, *S. Augustin* (coll. *Les grands philosophes*), 1901. — HATZFELD, *Saint Augustin*, coll. *les Saints*. — L. BERTRAND, *Saint Augustin*, 1913 ; *Les plus belles pages de saint Augustin*, 1914. — P. DE LABRIOLLE, op. cit., pp. 517-579. — P. BATIFFOL, *Le catholicisme de saint Augustin*, 2 vol., 1920. — E. PORTALIÉ, art. *Augustin*, dans *Dict. de Théol.* — AUDOLLENT, art. *Afrique*, dans *Dict. d'Histoire*.

lui criait : « Tolle, lege », il ouvrit la Bible sur le verset de l'Épître aux Romains, dans lequel saint Paul nous recommande de « revêtir Jésus-Christ ». Après huit mois passés dans la solitude de **Cassiciacum**, près de Milan, Augustin reçut le baptême ; comme il s'en retournait en Afrique, il eut la douleur de perdre sa mère, sainte Monique, à Ostie (387). Ici s'arrête le récit des confessions, la vie publique commence.

Désigné par la voix du peuple pour devenir le coadjuteur du vieil évêque d'**Hippone**, Valerius (391), il lui succéda bientôt en 396. Pendant près de trente-cinq ans, il allait apparaître comme le chef incontesté de l'épiscopat africain, comme l'arbitre des controverses occidentales : donatisme et pélagianisme.

I. Saint Augustin contre le donatisme. — Le donatisme subsistait depuis près d'un siècle. « On ne s'expliquerait pas qu'une querelle locale, née de l'élection d'un évêque, eût dégénéré en une sorte de guerre civile, si on ne tenait compte de l'esprit d'indépendance qui est au fond du caractère africain ». (Audollent). Le mouvement se transforma en une insurrection contre la domination romaine. Par bandes, les donatistes parcouraient les campagnes et les dévastaient. Quand, en 347, Constance envoya, pour les pacifier, deux officiers, Paul et Macaire, il fallut organiser une expédition militaire qui se termina par l'écrasement apparent du parti. *

Mais l'empereur Julien rendit aux donatistes une existence légale et leur permit de s'emparer des basiliques restituées aux catholiques, ce qu'ils firent à main armée. Julien disparu, ils conservèrent la liberté de leur culte ; l'Etat se contenta de protéger négativement le catholicisme africain en défendant aux hérétiques d'opérer des conversions ; c'est dans ce but que l'empereur Valentinien interdit aux évêques de rebaptiser sous peine d'être indignes du sacerdoce.

Avec Théodose, la législation devient plus militante : en 392, une loi frappe d'une amende de dix livres d'or les évê-

ques hérétiques qui procéderont à des ordinations. Cependant, le catholicisme africain se refusa d'abord à user de telles armes : il suivit saint Augustin dans son désir de ramener les donatistes par la persuasion : ainsi le concile de Carthage de 401 mit-il en avant le projet d'une conférence contradictoire ; mais les donatistes se dérochèrent ; par un geste d'indignation habile, leur chef, Primianus de Carthage, déclara que « ce serait une monstruosité de réunir dans un même lieu les fils des martyrs et la race des traîtres ». Les sectateurs redoublèrent de violence.

Dès lors, les catholiques sont forcés d'agir : dans un concile de Carthage tenu en 404, nombre d'évêques demandent que l'on impose aux schismatiques le retour à l'Eglise. En 405, l'empereur Honorius fait paraître un édit d'union qui abolit le donatisme : il attribue ses Eglises aux catholiques et condamne à l'exil les réfractaires.

Cependant, le mouvement continuait à s'appuyer sur un parti populaire fanatisé. En 411, à l'instigation de saint Augustin, une conférence contradictoire eut lieu à Carthage. La question de personnes, depuis un siècle à la base du conflit, y fut vidée : les donatistes ne purent prouver que Cécilien avait été traditeur. L'hérésie cessa ensuite d'être un danger : en groupant contre elle l'épiscopat africain, Augustin l'avait écrasée mieux que n'auraient pu faire les troupes impériales. Il existera pourtant encore des donatistes jusqu'à l'invasion arabe au VII^e siècle.

2. **Saint Augustin contre le pélagianisme.** — Saint Augustin se trouva bientôt devant une autre hérésie d'au-

I. **Pélagianisme.** — Sources : Les écrits de Pélage, *Commentarium in epistulas sancti Pauli*, P. L. XXX ; *Epistula ad Demetriadem*, P. L. XXX ; *Libellus fidei ad Innocentium*, P. L. XLV. — Les ouvrages de ceux qui l'ont réfuté, SAINT AUGUSTIN, surtout P. L. XLIV, XLV ; MARIUS MERCATOR, *Commonitorium* ; *Liber subnotationum in verba Juliani*, P. L. XLVIII ; SAINT JÉRÔME, *Dialogus contra pelagianos*, P. L. t. XXIII ; PAUL OROSE, etc. — Travaux : *Der Pelagianismus nach seinem Ursprunge und seiner Lehre*, Fribourg-en-Br., 1866. — F. KLASSEN, *Die innere Entwicklung des Pelagianismus*, Fribourg-en-Br., 1882. — JACOBI, *Die Lehre des Pelagius*, Leipzig, 1892. — A. BRUCHNER, *Julian von Eclanum*, Berlin, 1897. — TIXERONT, *Hist. des dogmes*, II, pp. 436-513. — PORTALIÉ, art. *Augustin*, dans *Dict. de Théol.* — TURMEL, *Le dogme du péché*

tant plus captieuse qu'elle se présentait comme une réaction ascétique contre l'épicuréisme ambiant. Moine breton austère et peu mesuré, directeur de conscience rigide, **Pélage** n'admettait pas qu'on s'excusât de ses fautes en prétextant la fragilité humaine, ni qu'on y cherchât remède dans une grâce plus forte que notre mauvaise nature. Par opposition il créa un système qui, donnant un pouvoir illimité à la volonté et restreignant l'action divine à une pure intervention extérieure, laissait l'homme à ses seules forces. Pour lui, comme plus tard pour Rousseau, l'homme naît bon, en pleine vigueur de volonté ; selon l'image même employée par les Pélagiens, la liberté est une balance bien équilibrée dont les plateaux ne peuvent être influencés que par la volonté ; naturellement impeccable, l'homme peut et doit ne jamais tomber. Mais la nature humaine n'a-t-elle donc pas subi les atteintes du péché originel ? Non pas. Car, d'après Pélage, la faute d'Adam fut personnelle comme toutes les autres. D'autre part, l'aide divine cessait d'être utile à une nature humaine si bien équilibrée ; aussi Pélage n'admettait-il que certains secours purement extérieurs : grâces d'instructions et d'exemples procurées par l'Ancien Testament et surtout par Jésus, grâces qui n'agissent sur nous qu'à titre de lumières éclairant du dehors ; le Christ était venu nous offrir un beau modèle, rien de plus.

Ainsi, dans l'affaire de notre salut, tout était nôtre : nous naissions en pleine intégrité, nous gagnions notre éternité à la force du poignet. Dieu n'intervenait que comme un guide qui indique la voie, puis comme un débiteur qui proportionne strictement le salaire au mérite : système froid et orgueilleux, stoïcisme à peine teinté de christianisme où la rédemption n'a plus de sens ni d'utilité, puisque le Verbe incarné ne nous rachète pas, ne nous vivifie pas. « L'Eglise vit le danger et y para immédiatement. Dans cette œuvre de défense, elle ne pouvait trouver un organe mieux pré-

originel dans saint Augustin, *Rev. hist. et litt. relig.*, 1901, pp. 385-426 ; 1902, pp. 128-147, 209-231, 289-322, 510-534. — RIVIÈRE, *Le dogme de la rédemption*, 1905. — JUENGST, *Pelagianismus und Augustinismus*, Giessen, 1901. — BATIFFOL, *Le catholicisme de saint Augustin*, II. — J. FORGET, art. *Julien d'Eclane*, dans *Dict. Théol.*

paré qu'Augustin. Contre ce naturalisme, tout son être devait se révolter, lui dont l'âme était si humble, chez qui le sentiment de la corruption humaine et de la reconnaissance de ce que la grâce avait fait pour son salut était si profond. » (Tixeront.)

Non sans avoir répandu secrètement à Rome leur doctrine, Pélage et Célestius s'étaient enfuis en Afrique, après la prise de la ville par Alaric. Célestius prêcha l'erreur à Carthage ; mais le diacre Paulin, le futur biographe de saint Ambroise, l'accusa et porta à Aurelius de Carthage six propositions qui furent condamnées au concile provincial de 411. En même temps, Augustin publiait coup sur coup, en réponse à des consultations, le *De peccatorum meritis et remissione*, le *De spiritu et littera*, le *De natura et gratia* (413), et le *De perfectione justitiæ hominis*.

Pélage rencontrait aussi un maître adversaire. Jadis directeur de consciences, il s'était mis en relation avec l'illustre Mélanie ; il résolut de singer saint Jérôme et vint s'établir à Jérusalem, où le précédait une réputation d'ascète. Mais il y rencontra l'opposition de saint Jérôme lui-même, qui maniait admirablement les arguments pratiques. Si la grâce n'existe pas, ripostait-il à Pélage, à quoi bon prier et jeûner ; « à quoi bon prendre de la peine pour obtenir ce que ma volonté me donnera ». D'autre part, si le péché originel n'existe pas, pourquoi donc l'Eglise baptise-t-elle les petits enfants *in remissionem peccatorum* ? Chez eux, il ne s'agit pas d'un péché de volonté, il faut donc qu'il s'agisse d'un péché de nature.

Malheureusement, l'hérésiarque était parvenu à capter la confiance de Jean de Jérusalem ; un concile réuni chez celui-ci mit sans doute en présence Pélage et Paul Orose, envoyé par saint Augustin ; mais l'évêque refusa de condamner son protégé sous prétexte que, les parties en cause étant de pays latin, le procès devait être déféré à Rome (415). Même attitude équivoque de la part d'un concile palestinien tenu à Diospolis (Lydda). Il se trouvait des Orientaux suspects pour favoriser le pélagianisme, entre autres Théodore de Mopsueste, l'ancêtre du nestorianisme. Sous le couvert de ces protections, il tendait à se grouper en Palestine

comme jadis le donatisme en Afrique : déjà il avait ses bandes et ses pillards.

Mais l'Occident veillait. Les Africains tinrent, en 416, deux conciles anti-pélagiens, l'un à Carthage, l'autre à Milève. Avec l'approbation de saint Augustin, des lettres synodales furent envoyées à Rome en vue d'obtenir la condamnation de Pélage ; elles soulignaient les deux points principaux de l'hérésie : l'inutilité de la grâce et l'inefficacité du baptême des enfants. Le pape Innocent approuva et excommunia Pélage et Célestius. En vain, essayèrent-ils de circonvenir Zozime, successeur d'Innocent, en lui soumettant une rétractation et une profession de foi menteuses. Mise en demeure de prouver la culpabilité des hérétiques, l'Eglise d'Afrique revint à la charge en deux nouveaux conciles : s'occupant des personnes, le premier décréta insuffisante la rétractation de Célestius et somma les hérétiques de se prononcer catégoriquement sur la nécessité de la grâce ; le second, présidé par Augustin, trancha la question dogmatique en condamnant dans neuf articles précis l'erreur pélagienne. Le pape Zozime tint alors un concile romain où Cécilius et Pélage furent frappés par contumace et où fut rédigée une longue *epistola tractoria*, envoyée bientôt à toutes les Eglises d'Occident et d'Orient. L'univers entier condamna le pélagianisme, à l'exception de Julien d'Eclane (= Mirabella, près Bénévent), et de quelques autres évêques italiens que le concile général d'Ephèse anathématisera enfin en 431.

3. Les opposants à la doctrine de saint Augustin : le semi-pélagianisme. — A maintes reprises, saint Augustin réfuta le Pélagianisme. En sa teneur générale, sa réplique fut claire : c'est Dieu qui nous sauve. « Non seulement,

I. Semi-pélagianisme. — *Source* : CASSIEN, P. I, XLIX ; C. V, XIII et XVII ; lettres CCXXV et CCXXVI d'Augustin ; SAINT PROSPER, P. I, LI ; FAUSTE, P. I, LIII et LVIII ; C. V, XXI. — *Traçant* : TIXFRONT, op. cit., III, pp. 274-313. — SUBLET, *Le semi-pélagianisme*, Namur, 1897. — VOERDEN, *Beiträge zur Dogmengeschichte des Semipelagianismus*, Paderborn, 1898 ; *Zur Dogmengeschichte des Semipelagianismus*, Münster, 1900. — J. TURMEL, *Saint Augustin et la controverse semi-pélagienne ; La controverse semi-*

il envoie à son gré les illuminations et les attraites qui inspirent à la volonté ses déterminations, mais, avant de choisir entre toutes ces illuminations de l'ordre naturel ou surnaturel, il sait la réponse que fera très librement la volonté à chacune d'elles. » (Portalié.) La difficulté gisait dans l'explication de la réprobation des non appelés : Augustin affirmait le bon plaisir de Dieu qui prédestine l'un par miséricorde et qui abandonne l'autre à sa perte par justice, tous deux ayant, d'ailleurs, ce qu'il faut pour se sauver (grâce efficace et grâce suffisante).

L'hérésie des semi-pélagiens naquit d'un scandale occasionné par une compréhension erronée de cette conception de la grâce : ils crurent, en effet, que saint Augustin affirmait en Dieu une prédestination fatale des réprouvés au péché et à l'enfer, aussi bien qu'une prédestination fatale des élus au mérite et à la gloire, en sorte que Dieu enchaînait les uns au bien et les autres au mal : plus de liberté, plus de grâce suffisante, et, d'autre part, plus de volonté divine d'un salut universel ; rien que la prédestination fatale, le prédestinarianisme. Par réaction contre cette conception pseudo-augustinienne, les semi-pélagiens revêrent d'égalité spirituelle complète ; ils instituèrent un royaume de Dieu qui serait une république de pure justice sans aucun privilège : la grâce suffisante, qui est pour tous devient, efficace uniquement selon l'emploi qu'en fait la créature et selon les mérites qu'elle acquiert.

En conséquence, les semi-pélagiens décrétèrent : 1° qu'il n'y a pas de prédestination des élus, ni de don de persévérance finale assurant le salut ; 2° qu'il n'y a pas de grâces spéciales et personnelles qui assurent le consentement de certaines âmes, à moins qu'elles ne soient le fruit d'une bonne volonté antérieure ; 3° il n'y a qu'une grâce générale

pélagienne après saint Augustin, dans *Rev. hist. et litt. rel.*, 1904, pp. 410-433, 497-518. — J. LAUGIER, *Saint Jean Cassien et sa doctrine sur la grâce*, Lyon, 1908. — JACQUIN, *La question de la prédestination aux I^{er} et VI^{es} siècles*, dans *Rev. hist. eccl.*, VII (1906), pp. 269 et suiv. — L. VALENTIN, *S. Prosper d'Aquitaine*, 1900. — A. MAMORY, *Saint Césaire d'Arles*, 1894, pp. 143-153. — PORTALIÉ, art. *Augustin*, dans *Dict. de Théol.* — LÉONCE COUTURE, *Saint Prosper d'Aquitaine*, dans *Bull. de litt. eccl.*, de Toulouse, 1900.

et commune à tous ; bien plus avant de nous parvenir cette grâce est méritée par le bon usage de notre liberté, et elle ne devient efficace que par le bon usage que nous faisons de cette même liberté. Ainsi s'ils ne disaient pas, comme les Pélagiens, que nous nous sauvions nous-mêmes sans la grâce, les semi-pélagiens affirmaient pourtant que nous la rendions efficace.

Cette opposition partit du sud de la Gaule, particulièrement des moines de saint Victor de Marseille groupés autour de leur abbé **Jean Cassien**. Dans la treizième de ses conférences, celui-ci attribuait l'initiative du bien à la volonté humaine, la grâce divine ne venant y ajouter qu'ensuite un *incrementum*. D'autre part, Fauste, le futur évêque de Riez, alors abbé de Lérins, dans son *De gratia libri duo*, et Vincent de Lérins, dans son *Comminatorium*, allaient prendre parti contre Augustin. Saint Hilaire d'Arles et saint Prosper d'Aquitaine dévoilèrent l'erreur à l'évêque d'Ilippône, qui écrivit aussitôt pour la réfuter son *De predestinatione sanctorum* et son *De dono perseverantiae* (428-429).

Après sa mort survenue en 430, Prosper le remplaça comme champion de l'orthodoxie, et écrivit le *De gratia Dei et libero arbitrio*. Il partit bientôt pour Rome avec saint Hilaire d'Arles et obtint du pape Célestin I^{er} une lettre qui, mettant la doctrine d'Augustin au-dessus de tout soupçon, imposait silence au parti semi-pélagien. Mais celui-ci continua la lutte que le concile d'Arles (475) ne pourra apaiser. La discussion se prolongera entre l'Africain Fulgence de Ruspe, surnommé l'Augustinus abbreviatus, et Fauste de Riez. Le dernier coup ne sera porté à l'erreur qu'au début du vi^e siècle. **Saint Césaire d'Arles** en appellera alors à Félix IV, qui lui enverra une série de capitula condamnant le semi-pélagianisme ; quinze évêques réunis en synode à Orange pour la consécration d'une basilique les adopteront en les amplifiant ; confirmées par Boniface II, les décisions du II^e concile d'Orange (529) trancheront enfin la controverse.

L'influence de saint Augustin fut loin d'être restreinte aux querelles donatiste et pélagienne. Il réfuta toutes les

autres erreurs de son temps, spécialement le manichéisme. D'ailleurs, son rôle déborde indéfiniment l'époque où il vécut. En théologie, il a été, jusqu'au ^{xiii}^e siècle, le magister intangible. Son enseignement n'avait qu'un côté faible : il s'appuyait sur la philosophie platonicienne du beau au lieu de se baser sur la philosophie aristotélicienne du vrai : d'où la réaction thomiste du ^{xiii}^e siècle. Enfin, saint Augustin a influencé profondément la spiritualité chrétienne : il a intériorisé le christianisme.

TEXTES ET DOCUMENTS

Concile général d'Afrique ou seizième concile de Carthage en 418

Can. 1^{er}. Quiconque dit qu'Adam a été créé mortel, en sorte que pécheur ou non il serait mort : ainsi, que sa mort n'a pas été le salaire du péché, mais une nécessité de la nature : qu'il soit anathème.

Can. 2^o. Quiconque dit qu'il n'est pas nécessaire de baptiser les nouveaux nés, ou que si on doit les baptiser, ce n'est que pour la rémission des péchés, car ils n'ont pas en eux le péché originel transmis d'Adam (à ses descendants), lequel péché originel serait lavé par le bain de la renaissance, si bien que, pour les enfants, la formule du baptême « pour la rémission des péchés » n'aurait pas de sens proprement dit, ou aurait un sens impropre, que celui-là soit anathème : car, d'après l'épître aux Romains (V, 12) la faute d'Adam est imputable à tous ses descendants (*in quo omnes peccaverunt*).

Can. 3^o. Quiconque dit que la grâce de Dieu qui justifie l'homme par Jésus-Christ, procure la rémission des fautes déjà commises, mais ne fait pas éviter les fautes à venir, que celui-là soit anathème.

Can. 4^o. Quiconque dit que cette grâce ne nous aide vers l'impeccabilité que parce qu'elle nous procure une intelligence plus claire des commandements divins, et nous fait mieux voir ce que nous désirons et voulons éviter, mais qu'elle ne nous donne aucune force pour pratiquer ce que nous savons être bon, qu'il soit anathème.

Can. 5^o. Quiconque dit que la grâce de justification nous a été uniquement donnée pour que nous puissions faire avec plus de facilité ce que nous sommes tenus de faire avec les forces de la

seule volonté libre, si bien que, sans la grâce, nous pourrions remplir, quoique avec plus de difficulté, les commandements divins, qu'il soit anathème.

Can. 6^e. Quiconque entend ces paroles de l'Apôtre : « Lorsque nous disons que nous sommes sans péché, nous nous trompons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous », dans ce sens que c'est par pure humilité que nous devons nous reconnaître pécheurs, tandis que nous ne le sommes pas en réalité, qu'il soit anathème.

Can. 7^e. Quiconque dit que les saints ne prononcent pas pour eux ces paroles du *Pater* : « Pardonne-nous nos péchés », parce qu'ils n'ont pas besoin de faire cette prière pour eux, mais seulement pour les autres, et que c'est pour cela qu'il y a « pardonne-nous », et non pas « pardonne-moi », qu'il soit anathème.

Can. 8^e. Quiconque dit que les saints prononcent ces paroles : « Pardonne-nous nos offenses », par pur sentiment d'humilité, et non pas dans toute la vérité du mot, qu'il soit anathème.

HÉFÉLÉ-LECLERCQ, *Histoire des Conciles*, t. II, pp. 192-93.

Canons du Concile d'Orange de 529 sur la grâce et le libre arbitre (1)

(Résumé)

1. Le péché d'Adam n'a pas seulement nui au corps, il a aussi nui à l'âme de l'homme.

2. Le péché d'Adam n'a pas seulement nui à son auteur, mais aussi à sa postérité, et non seulement la mort du corps, mais aussi le péché, c'est-à-dire la mort de l'âme, est entrée dans le monde par un seul homme.

3. La grâce ne nous est pas concédée seulement parce que nous la demandons, mais c'est elle qui fait que nous la demandons.

4. Dieu n'attend pas que nous désirions d'être purifiés du péché, mais c'est lui qui fait naître en nous le désir par le Saint-Esprit.

5. Le commencement de la foi, le penchant vers la foi est en nous l'œuvre de la grâce, et ne se produit pas naturellement comme la croissance. Si cette foi était naturelle en nous, tous ceux qui sont étrangers à l'Eglise du Christ devraient être appelés fidèles.

6. Il n'est pas juste de dire que la miséricorde divine s'exercera vis-à-vis de nous, si nous croyons (par nos propres forces), si nous

(1) Voir le texte intégral traduit dans E. AMANN, *Le dogme catholique dans les Pères de l'Eglise*, p. 395.

le demandons, etc. C'est plutôt la grâce divine qui fait que nous croyons, que nous demandons, etc. ; la grâce ne se contente pas de fortifier dans l'homme l'humilité et l'obéissance, mais c'est elle qui fait que l'homme est humble et obéissant.

7. Sans la grâce et livrés à nos seules forces naturelles, nous ne pouvons rien penser ou rien choisir qui profite à notre salut éternel ; nous ne pouvons non plus adhérer à la prédication de l'Evangile.

8. Il est faux de dire que les uns arrivent à la grâce du baptême par la miséricorde de Dieu, et les autres par leur propre volonté qui a été contrariée par le péché d'Adam.

9. Toutes les bonnes pensées et toutes les bonnes œuvres sont des présents de Dieu.

10. Les (saints) ont aussi besoin du secours de Dieu.

11. Nous ne pouvons consacrer à Dieu rien que nous n'ayons déjà reçu de lui.

12. Ce que Dieu aime en nous est aussi un présent de Dieu.

13. Le libre arbitre affaibli en Adam ne peut être relevé que par la grâce du baptême.

14. Un malheureux ne peut être relevé de sa misère que par la miséricorde divine qui le prévient.

15. L'état d'Adam, tel que Dieu l'avait fait, a été modifié par le péché ; l'état de l'homme tel que le péché l'a fait est modifié dans le fidèle par la grâce de Dieu.

16. Tout ce que nous avons est un présent de Dieu. Quiconque ne reconnaît pas, pour quelque bien que ce soit, qu'il le tient de Dieu, n'a réellement pas ce bien, ou bien le perdra.

17. C'est la passion humaine qui donne de la force aux païens, mais c'est l'amour de Dieu qui donne de la force aux chrétiens, cet amour imprimé dans nos cœurs par le Saint-Esprit.

18. La grâce que l'on n'a pas méritée précède les œuvres les plus méritoires.

19. Même si la nature humaine possédait encore l'intégrité dans laquelle elle a été créée, elle ne pourrait la conserver sans les secours du Créateur. Si elle ne peut sans la grâce conserver le salut qu'elle a reçu, elle peut encore bien moins le recouvrer si elle l'a perdu.

20. Dieu fait dans l'homme beaucoup de bien sans la coopération de l'homme, mais l'homme ne peut pas faire de bien sans que Dieu ne lui accorde de le faire.

21. La loi ne justifie pas ; et la grâce ne consiste pas, ainsi que quelques-uns le prétendent, dans la force naturelle de l'homme. La

loi existait et elle ne justifiait pas, la nature existait et elle ne justifiait pas. Mais le Christ est mort pour accomplir la loi, et pour rétablir la nature corrompue par le péché d'Adam.

22. L'homme a reçu de Dieu ce qu'il possède de justice et de vérité, car il n'a par lui-même que mensonge et péché.

(HÉFÉLÉ-LECLERCQ, *Hist. des Conciles*, t. II², pp. 1093-1100.)

CHAPITRE III

LES QUERELLES CHRISTOLOGIQUES (431-451)

1^{re} PARTIE : LE NESTORIANISME

Au v^e siècle, le conflit des écoles orientales se déplace : de trinitaire, il devient christologique. Idéaliste, la christologie alexandrine s'attache surtout à considérer dans le Christ la divinité : elle le définit « un Dieu incarné », *θεὸς ἐνσαρκος* ; au contraire, la christologie antiochienne envisage surtout la nature humaine du Christ ; elle le définit « un homme-Dieu », *ἀνθρώπου θεός*. A la naissance des premières erreurs christologiques apparaît nettement la divergence des points de vue.

1. **Les antécédents de la lutte : apollinarisme alexandrin et duopersonalisme antiochien.** — Vers la fin du iv^e siècle, il y avait, à Laodicée de Syrie — c'est-à-dire en plein milieu antiochien — un évêque qui, par son père **Apollinaire l'Ancien**, originaire d'Égypte, se rattachait à

1. **Apollinarisme.** — *Sources* : Les écrits d'Apollinaire, dans l'édition de H. Lietzmann, *Apollinaris von Laodicea und seine Schule*, I, Tübingen, 1904. — *Contra Apollinarium*, P. G. XXVI, 1903 suiv. — SAINT EPIPHANE, *Haer.*, LXXVII. — SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE, *Antirrheticus adversus Apollinarium*, P. G. XIA. — SAINT BASILE, *epist.* CXXIX, CCLXIII. — SAINT GRÉGOIRE DE N., *Epist.* CI, CII, CCH. — THÉODORET, *Erasnistès*, Dial. V ; *Haeretic. fab. compendium*, IV, 8. — SAINT VINCENT DE LÉRINS, *Commonitorium*, 12. — SOCRATE et SOZOMÈNE. — *Travaux* : TIXERONT, II, 94-133. — VOISIN, *L'Apollinarisme*, Louvain, 1901 ; *La doctrine christologique de saint Athanase*, dans *Rev. hist. eccl.*, I (1900), pp. 226 et suiv. — G. GODET, art. *Apollinaire*, dans *Dict. de Théol.* — DRAESEKE, *Apollinaris von Laodicea*, Leipzig, 1892. — AIGRAIN, art. *Apollinarisme*, dans *Dict. d'Hist.*

l'école d'Alexandrie. Par opposition à l'école syrienne, qui soulignait la dualité des natures en Jésus-Christ, il insista sur l'unité personnelle de l'Homme-Dieu. Si excessive fut sa réaction qu'il en vint à affirmer l'unité de nature. En effet, escamotant l'humanité du Christ par la suppression de l'âme raisonnable, il prétendait que le Verbe divin s'est uni à un simple corps humain ; d'après lui, le Christ n'était que la nature divine revêtue de chair, *μία φύσις σεσαρκωμένη*. Ainsi ne reconnaissait-il à l'Homme-Dieu qu'une humanité équivoque et incomplète, en sorte qu'il ne pouvait plus nous racheter par participation à notre nature : la rédemption était compromise. Le concile d'Alexandrie de 362 condamna sans doute de telles doctrines, mais elles conservèrent des partisans.

A l'opposé, Diodore de Tarse, et son disciple Théodore de Mopsueste voulurent si bien affirmer l'intégrité des deux natures qu'ils distinguèrent dans le Sauveur le Fils de Dieu et le Fils de Marie ainsi que deux personnes séparées. Ces doctrines se répandirent sans obstacle jusqu'au jour où elles s'imposèrent à l'attention de l'Eglise, quand **Nestorius**, patriarche de Constantinople, s'en fit le défenseur. « Un jour, dit l'historien Socrate, le prêtre Anastase recommanda de ne pas appeler Marie, mère de Dieu (*θεοτοκος*) par la raison que Marie n'avait été qu'une créature humaine, et que Dieu ne pouvait naître de la créature. » Requis d'entrer dans le débat, Nestorius soutint Anastase : « Marie, dit-il, n'a engendré que l'homme dans lequel le Verbe s'est incarné... Jésus est cependant un Dieu pour moi, car il renferme Dieu. J'adore le vase à raison de son contenu, le vêtement à raison de ce qu'il recouvre. »

2. **Le Nestorianisme : Sa définition. Saint Cyrille et les Antiochiens**, — Toute l'erreur tenait dans ce discours. En effet, Nestorius distinguait nettement dans le Sauveur

1. **Nestorianisme.** — Sources : DIODORE, P. G., XXXIII, 1559. — THÉODORE, P. G., LXVI. — NESTORIUS, *Lettres et discours réunis par F. Loofs, Nestoriana*, Halle, 1905 ; *Le livre d'Héraclide de Damas*, édition syriaque par Bedjon, 1910 ; trad. franç. par F. Nau, 1910. — Travaux : TIXERONT, op. cit., III, pp. 11 et suiv ; Des

l'homme et le Dieu. Partant de ce principe philosophiquement vrai qu'une nature est par le fait même une personne, il concluait à deux personnes natures : la personne nature divine et la personne nature humaine. « Toute nature complète, disait-il, n'a pas besoin d'une autre nature pour vivre. L'humanité est complète et n'a pas besoin de l'union de la divinité pour être homme. » Ainsi, dans le Christ de Nestorius, la nature humaine subsiste par elle-même. La conclusion s'imposait : « Du moment qu'il y a deux sujets d'attribution, deux moi, il s'ensuit qu'on ne peut attribuer à Dieu le Verbe les propriétés et les actions de la personne humaine, et vice-versa. » (M. Jugie.) La communication des idiomes n'existait plus. Les conséquences sotériologiques ne pouvaient être que désastreuses : dans le Christ, c'est l'homme seulement qui avait subi la souffrance, et donc celle-ci ne possédait point une valeur théandrique et infinie ; la Passion ne pouvait opérer notre rédemption.

Nestorius, il est vrai, se récriait : il admettait une union entre les deux natures, mais purement morale. « Les deux natures sont séparées dans l'essence, déclarait-il, mais elles sont unies dans l'amour. » Celui-ci a grandi par l'épreuve et la tentation, et par les victoires morales ; il demeure invincible. Cependant, Nestorius avait beau insister sur cette union morale d'amitié, elle ne réalisait qu'une personne artificielle, elle n'était qu'un trompe-l'œil.

Ajoutons que le nestorianisme avait pour corollaire la négation de la maternité divine de Marie : car, s'il y a dans le Christ deux personnes distinctes, on ne peut attribuer à Marie que la maternité de la personne humaine.

C'est sur ce blasphème marial que s'engageait la querelle.

concepts de nature et de personne dans les Pères des V^e et VI^e siècles, dans *Rev. hist. et litt. relig.*, 1903, p. 583, reproduit dans *Mélanges de Patrologie et d'Histoire*, 1920. — M. JUGIE, *Nestorius et la querelle nestorienne*, 1912. — FENDT, *Die christologie des Nestorius*, Kempten, 1910. — V. ERMONI, *Diodore de Tarse et son rôle doctrinal*, dans *Le Museon*, 1901, pp. 424-444. — F. NAU, *Nestorius d'après les sources orientales*, 1911. — PIROT, *L'œuvre exégétique de Théodore de Mopsueste*, Rome, 1913. — V. GRUMEL, *Un théologien nestorien : Babui le Grand*, dans *Echos d'Orient*, 1924 (XXVII).

Dans son homélie pascalle de 429, saint Cyrille d'Alexandrie protesta contre les idées nouvelles, et affirma la doctrine du *θεοτοκος*. Devant l'obstination de Nestorius, il en appela au pape ; assisté d'un concile romain, Célestin 1^{er} condamna, en août 430, la doctrine de Nestorius, qui fut sommé de se rétracter. Nestorius ne céda pas : il se sentait appuyé par l'empereur Théodose II et aussi par les théologiens antiochiens, André de Samosate et Théodoret de Cyr, qui attaquèrent saint Cyrille. Orthodoxes comme lui, ils envisageaient le problème christologique sous un jour différent. Par préjugé d'école, par défiance contre l'appollinarisme, ils insistaient avant tout sur la distinction des deux natures, tandis que, par réaction anti-nestorienne, Cyrille soulignait l'indissolubilité de l'union entre la divinité et l'humanité. Dans les douze anathématismes qu'il voulait faire souscrire par Nestorius comme gage d'orthodoxie, Cyrille parlait d'*ενωσις φυσικη*, c'est-à-dire d'unité réelle par opposition à l'union relative, accidentelle et purement morale de Nestorius. Aussitôt les antiochiens défiants glosaient sa pensée dans un sens monophysite, s'imaginant qu'il voulait parler d'une seule nature après l'union.

3. La condamnation : concile d'Ephèse en 431, édit d'union en 433. — Cyrille comme Nestorius demandait la réunion d'un concile qui trancherait le débat. L'empereur Théodose II le convoqua à Ephèse, le 7 juin 431 ; le pape y dépêcha deux légats. Saint Cyrille essaya en vain de gagner Nestorius : « Jamais, répondit celui-ci, je ne consentirai à reconnaître pour Dieu un enfant qui a deux mois, et puis trois mois », et il se refusa à comparaître. De même l'évêque Jean d'Antioche et son groupe tardaient d'arriver. Saint Cyrille passa outre : à son instigation, le concile anathématisa Nestorius et condamna sa doctrine ; l'arrêt ne se présentait d'ailleurs que comme un écho du concile de Rome. Dans leur enthousiasme, les Ephésiens escortèrent les Pères aux flambeaux jusqu'à leur demeure, en acclamant la *θεοτοκος*.

Cependant Jean d'Antioche arriva enfin à Ephèse avec 43 évêques orientaux, il réunit un contre synode et déposa

saint Cyrille. Fort de l'appui des légats, le vrai concile n'en continua pas moins ses séances et condamna l'hérésie pélagienne en s'appuyant sur le Tractoria du pape Zozime. Mais, l'empereur Théodose II hésitait à se prononcer : il fit d'abord emprisonner Cyrille et Nestorius ; après avoir entendu les deux parties, il fut gagné à la vérité ; une fois la déposition de Nestorius confirmée, on le relégua à Antioche.

Néanmoins, les Antiochiens continuaient à se défier de saint Cyrille. Désireux de rétablir la paix, celui-ci donna des explications si nettes qu'elles le dégagèrent de tout soupçon d'apollinarisme ; bientôt une entente put se conclure entre lui et Jean d'Antioche : l'**édit d'union de 433**. Par esprit de conciliation, Cyrille y sacrifiait sa terminologie préférée : l'ένωσις φυσική ; par contre, il voyait triompher sa doctrine. L'édit portait en effet « qu'il y a dans le Christ union de deux natures en un seul Seigneur », et que « la sainte Vierge est mère de Dieu, Théotocos ». Pourchassé avec vigueur par Théodose II et par Jean d'Antioche, le nestorianisme fut facilement vaincu ; il se réfugia en Perse et eut pour chef Barsumas de Nisibe, puis Babaï qui établit une église nestorienne autonome. L'Empire n'en fut plus jamais infesté.

TEXTES ET DOCUMENTS

La Christologie de Nestorius

I. Deux personnes naturelles ou physiques : la personne divine et la personne humaine.

Toute nature complète n'a pas besoin d'une autre nature pour être et pour vivre, car elle possède en elle et elle a reçu tout ce qu'il faut pour être... Comment donc des deux natures complètes

I. **Saint Cyrille.** — Sources : P. G., LXVIII-LXXVII. — Travaux : L'ARGENT, *Saint Cyrille et le concile d'Ephèse*, Rev. quest. hist., juillet 1872, t. XII, p. 5-70 ; *Etudes d'histoire ecclésiastique*, 1892. — WEIGL, *Die Heilstehe des hl. Cyrill von Alexandrien*, Mainz, 1905. — NAI, *Saint Cyrille et Nestorius*, dans Rev. Orient chr., 1910, XV, p. 365-391 ; 1911, XVI. — MAHÉ, *Les anathématismes de saint Cyrille*, dans Rev. hist. ecl., juillet 1906, p. 505-542 ; art. Cyrille dans *Dict. de Théol.* — J. LEBON, *Le monophysisme sévérien*, Louvain, 1909. — JIGAL, art. Ephèse, dans *Dict. de Théol.* — P. BATHIFOL, *Le siège apostolique*, ch. VI.

dis-tu une seule nature, puisque l'humanité est complète et n'a pas besoin de l'union de la divinité pour être homme ? (1)

II. Une personne artificielle ou morale : le *prosôpon* d'union.

« L'union des *prosôpons* a lieu en *prosôpon*, et non en essence, ni en nature. On ne doit pas concevoir une essence sans hypothase comme si l'union (des essences) avait eu lieu en une essence et qu'il y eût un *prosôpon* d'une seule essence. Mais les natures subsistent dans leurs *prosôpons* et dans leur nature et dans le *prosôpon* d'union. Quant au *prosôpon* naturel de l'une, l'autre se sert du même en vertu de l'union ; ainsi il n'y a qu'un *prosôpon* pour les deux natures. Le *prosôpon* d'une essence se sert du *prosôpon* même de l'autre. Mais quelle essence vas-tu faire sans *prosôpon* ? Celle de la divinité ou celle de l'humanité ? Alors tu ne diras plus que Dieu le Verbe est chair et aussi que la chair est Fils.

Si tu attribues à Dieu le Verbe deux natures : Dieu et l'homme et que l'homme ne soit rien, on ne peut penser de toi rien autre chose (que ce qui suit) : ou bien tu ne reconnais qu'une humanité apparente, qui aurait servi à désigner le Verbe ; ou tu fais comme si l'humanité n'avait joué aucun rôle par sa nature dans le *prosôpon* de l'économie ; ou tu veux que Dieu le Verbe se soit manifesté pour souffrir contre sa volonté les souffrances humaines (2). »

Pour expliquer le *prosôpon* d'union, Nestorius commente le texte de l'épître aux Philippiens (II, 7-8) : *Formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus et habitu inventus ut homo* :

« Il prit la forme du serviteur ; ce n'est pas l'essence de l'homme qui était la forme du serviteur, mais celui qui la prit en fit son image et son *prosôpon*... Celui qui fut pris avait l'essence et la nature de l'homme ; mais celui qui prit fut trouvé homme par son aspect sans avoir la nature de l'homme. Car il ne prit pas la nature, mais la forme, la forme et l'apparence de l'homme dans tout ce que le *prosôpon* comporte, l'Apôtre racontant l'humilité de son aspect : Il s'humilia jusqu'à la mort et la mort de la croix, par laquelle il s'est anéanti (Philip. II, 7, 8), afin de montrer dans la nature l'humilité de la forme du serviteur et de supporter l'opprobre chez les hommes. Car ils le méprisèrent, lui qui était dans un abaissement sans bornes. Il a aussi fait connaître la cause pour laquelle il prit la forme du serviteur, lorsque sous la forme des hommes il fut trouvé en apparence comme un homme : il s'humilia jusqu'à la mort, la mort de la croix. Ce n'est pas dans sa

(1) NESTORIUS, *Le livre d'Heracleide*, trad. Nau, p. 263.

(2) *Ibid.*, pp. 193-194.

nature qu'il souffrit cela, mais il se servit de *celui qui souffre naturellement, dans sa forme et dans son prosôpon*, afin de lui donner par grâce dans son prosôpon un nom supérieur à tous les noms devant qui tout genou pliera dans le ciel et sur la terre et en dessous de la terre. Et toute langue le confessa (Philip. II, 9-11) afin que par sa similitude avec Dieu, et selon la grandeur de Dieu, il soit reconnu comme Fils, lui qui prit la forme du serviteur, qui fut dans la forme de l'homme, qui fut trouvé en apparence comme un homme, qui s'humilia jusqu'à la mort et la mort de la croix, et qui fut exalté, parce qu'il lui fut donné un nom supérieur à tous les noms, sous l'apparence de la forme du serviteur qui fut prise pour l'union. Celui-là (c'est-à-dire l'homme, par opposition au Verbe) est la forme du serviteur, non en apparence, mais par essence, et cette forme fut prise pour la forme et l'apparence et l'humiliation jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi elle fut exaltée jusqu'à prendre un nom supérieur à tous les noms (1).

L'Apôtre dit d'abord « la forme de Dieu » qui est la similitude de Dieu, et ensuite : « il prit la forme du serviteur », non pour l'essence, ni pour la nature, mais pour la similitude et le prosôpon, pour participer à la forme du serviteur et pour que la forme du serviteur participât aussi à la forme de Dieu, afin qu'il y eût nécessairement un seul prosôpon avec les deux natures. Car la forme est le prosôpon (2).

III. *Amitié ineffable entre Dieu le Verbe et l'homme Jésus* (ἄχροα συνίψα α).

Jamais on n'a vu que quelqu'un se soit servi du prosôpon de Dieu en son propre prosôpon, soit parmi les prophètes, soit parmi les anges. Mais le Christ Notre-Seigneur a dit : *Le Père et moi nous sommes un* (Jean X, 30). — *Celui qui me voit, voit Dieu* (Jean XIV, 9). — *Ce que Dieu fait, moi aussi je le fais comme lui* (Jd. X, 37), etc... Personne parmi les prophètes ni parmi les anges n'a osé parler de la sorte (3)..

Les douze anathématismes de saint Cyrille d'Alexandrie

I. Quiconque ne reconnaît pas que l'Emmanuel est véritablement Dieu, et que par suite la sainte Vierge est mère de Dieu puisqu'elle a donné naissance, selon la chair, au Verbe de Dieu fait chair : qu'il soit anathème.

(1) *Ibid.*, pp. 145-146.

(2) *Ibid.*, p. 147.

(3) *Ibid.*, p. 49.

II. Quiconque ne confesse pas que le Verbe de Dieu le Père s'est uni hypostatiquement à la chair, et est un seul Christ, avec sa propre chair, lui-même étant à la fois Dieu et homme tout ensemble : qu'il soit anathème.

III. Quiconque dans le Christ un, divise les hypostases après l'union, les associant par une simple association de dignité, ou d'autorité et de puissance, au lieu d'admettre entre elles une *union physique* (1) : qu'il soit anathème.

IV. Quiconque divise entre deux personnes ou hypostases les expressions employées au sujet du Christ dans les écrits évangéliques et apostoliques, ou bien encore par les saints ou par le Christ lui-même, attribuant les unes à l'homme considéré à part du Verbe de Dieu le Père, et les autres au seul Verbe de Dieu le Père : qu'il soit anathème.

V. Quiconque ose dire que le Christ est un homme qui porte Dieu (théophore), au lieu de dire qu'il est vrai Dieu, qu'il est le Fils unique et par nature, même en tant que Verbe fait chair, et participant comme nous au sang et à la chair : qu'il soit anathème.

VI. Quiconque ose dire que le Verbe de Dieu le Père est le Dieu et le maître du Christ, au lieu de reconnaître que le Christ lui-même est tout à la fois Dieu et homme, puisque, conformément à l'Écriture, *le Verbe s'est fait chair* : qu'il soit anathème.

VII. Quiconque affirme que Jésus est mêlé comme homme par le Verbe divin, et que la gloire de Fils unique lui a été surajoutée comme à quelqu'un de distinct du Fils unique : qu'il soit anathème.

VIII. Quiconque ose dire que l'homme pris par le Verbe doit être coadoré, et conglorifié, et conommé Dieu avec le Verbe divin, comme un autre avec un autre (la particule *co.* (*syn*) suggère en effet cette idée de dualité) au lieu d'honorer l'Emmanuel d'une seule adoration et de lui accorder une seule glorification en tant que Verbe fait chair : qu'il soit anathème.

IX. Quiconque dit que l'unique Seigneur Jésus-Christ est glorifié par l'Esprit-Saint, qu'en se servant de la puissance du Saint-Esprit il se sert d'une puissance étrangère, qu'il a reçu de l'esprit la puissance sur les mauvais démons et celle de faire des miracles en

(1) C'était l'expression la plus équivoque des anathématismes, car on pouvait entendre que cette union physique, naturelle, amenait la confusion des deux natures en une seule (monophysisme). Dans ses explications ultérieures, Cyrille a maintenu d'une manière très précise la distinction des deux natures, après l'union.

faveur des hommes au lieu de reconnaître son propre Esprit dans celui qui a fait des miracles : qu'il soit anathème.

X. La Sainte-Ecriture dit que le Christ est devenu le grand-prêtre et l'apôtre de notre confession, et qu'il s'est offert en odeur de suavité à Dieu. Si donc quelqu'un dit que notre grand prêtre et notre apôtre n'est pas le Verbe de Dieu lui-même, fait chair et homme comme nous, mais un autre distinct de lui, homme né de la femme ; ou bien si quelqu'un dit qu'il offre le sacrifice pour lui-même et non pas seulement pour nous (celui-là n'ayant pas besoin d'offrir de sacrifice qui n'a pas commis de péché) : qu'il soit anathème.

XI. Quiconque ne confesse pas que la chair du Seigneur donne la vie et qu'elle est la propre chair du Verbe divin, mais prétend qu'elle appartient à un autre que lui, qui ne lui est uni que par la dignité, et qui a servi de demeure à la divinité ; au lieu de déclarer, ainsi que nous le faisons que cette chair donne la vie parce qu'elle est la propre chair du Verbe qui a la puissance de donner la vie à tout : qu'il soit anathème.

XII. Quiconque ne confesse pas que le Verbe de Dieu a souffert dans sa chair, a été crucifié dans sa chair, a goûté la mort dans sa chair, et est devenu ensuite le premier né d'entre les morts, lui qui est né et qui donne la vie comme Dieu : qu'il soit anathème.

(E. AMANN, *Le Dogme catholique dans les Pères de l'Eglise*, pp. 338-41.)

La formule d'union de 433

Nous professons donc (1) que Notre Seigneur Jésus-Christ, fils unique de Dieu, est vrai Dieu et vrai homme, composé d'un corps et d'une âme raisonnable, qu'il a été engendré du Père avant tous les temps quant à la divinité, et quant à l'humanité qu'il est né de la Vierge Marie à la fin des temps pour nous et pour notre salut ; qu'il est consubstantiel au Père selon la divinité, consubstantiel à nous selon l'humanité ; car il s'est produit une union des deux natures, aussi ne reconnaissons-nous qu'un seul Christ, un seul Fils, un seul Seigneur. A cause de cette union exempte de

(1) Sacrifiant aux besoins de la paix, Cyrille se réconcilie avec les « Orientaux », c'est-à-dire les Antiochiens et accepte comme explication des anathématismes la formule de ceux-ci qui met davantage en évidence la distinction des natures, même après l'union. Cette formule a probablement été rédigée par Théodore en personne.

tout mélange, nous reconnaissons également que la Sainte Vierge est Mère de Dieu, parce que Dieu le Verbe s'est fait chair, s'est fait homme, s'est adjoinct, à partir de la conception, le temple (l'humanité) qu'il a pris d'elle (1). En ce qui concerne les expressions évangéliques et apostoliques au sujet du Christ, nous savons que les théologiens appliquent une partie d'entre elles aux deux natures, parce qu'elles s'adressent à une seule personne, tandis qu'ils distinguent les autres, parce qu'elles s'adressent à l'une des deux natures (2). Les expressions qui conviennent au Dieu s'adressent à la divinité, tandis que les expressions qui marquent l'abaissement s'adressent à l'humanité.

(E. AMANN, *ibid.*, pp. 341-42.)

CHAPITRE IV

LES QUERELLES CHRISTOLOGIQUES (431-451)

2^e PARTIE : LE MONOPHYSISME

En 444, Cyrille mourut et fut remplacé par **Dioscore**, homme violent et ambitieux qui affirma la prééminence d'Alexandrie sur Constantinople et Antioche, et qui accabla de vexations les anciens amis de Nestorius, comme Théodoret de Cyr et Ibas d'Edesse ; il put rallier à lui une clientèle nombreuse. En effet les zelanti n'avaient jamais admis que la conversion des défenseurs de Nestorius eût été sincère ; Cyrille disparu, ils affectèrent de ne voir dans les actes d'Ephèse et dans l'Edit d'union qu'une transaction dange-reuse. Par réaction, ils soulignèrent si fort l'unité personnelle qu'ils aboutirent à l'unité naturelle ou équivalentement : c'était le monophysisme ou plutôt les monophysismes.

(1) On remarquera que Cyrille dans le 11^e anathématisme, avait condamné ceux qui parlaient de la chair comme de la demeure de la divinité. En souscrivant la profession des Orientaux il montre que cette expression est susceptible d'une interprétation orthodoxe.

(2) Le 4^e anathématisme est certainement visé ici. On reconnaît qu'il est légitime de distinguer entre les expressions qui visent la nature divine et celles qui visent la nature humaine, à condition de ne pas les rapporter à deux personnes distinctes. Au fond Cyrille n'avait pas dit autre chose.

1. **Les systèmes monophysites.** — Un premier système consistait dans l'absorption de l'humanité par la divinité, comme par le feu. « De même que les choses que l'on jette dans le feu deviennent semblables à l'essence du feu, de même aussi la nature divine a reçu la nature humaine, l'a enfermée dans sa propre nature, l'a changée et l'a faite désormais une sans division en essence comme en prosopon ». Pareille théorie impliquait le théopaschitisme, autrement dit l'attribution des souffrances et de la mort à la nature divine, puisque celle-ci subsistait seule. Elle devait aboutir aussi, semble-t-il, au docétisme : car si l'humanité a disparu, encore faut-il qu'il en subsiste un fantôme, capable de tomber sous notre vue. A l'opposé une seconde théorie obtenait l'unité de nature par l'absorption de la divinité dans l'humanité en sorte que le Verbe cessait réellement d'être Dieu pour devenir homme : ainsi « soit courantes, soit congelées les eaux ne sont-elles pas deux essences d'eau ». Restait à parvenir au monophysisme, non en supprimant l'une ou l'autre des natures, mais en les mélangeant pour aboutir à un *tertium quid*, nature unique nouvelle qui n'est ni l'humanité, ni la divinité : ainsi l'oxygène et l'hydrogène combinés donnent-ils l'eau.

L'intransigeance des nouveaux hérétiques était d'autant plus arrogante qu'ils prétendaient défendre l'Eglise contre les Nestoriens à leurs yeux toujours redoutables, et qu'ils appuyaient leurs théories sur toute une littérature signée des plus grands noms, Athanase, Grégoire le Thaumaturge, Jules de Rome ; ils le croyaient du moins ; en fait, c'étaient les écrits pseudépigraphes d'Apollinaire qui se couvraient de ces autorités indiscutées.

2. **La lutte : synode de Constantinople, brigandage d'Ephèse et concile de Chalcédoine.** — A Constantinople s'était aussi formé un parti anti-nestorien très puissant, se recrutant surtout dans les monastères. Il avait pour chef, l'archimandrite **Eutychès**, esprit borné, dépourvu de toute culture sérieuse, et par surcroît odieusement entêté. Il forma un comité de salut ecclésiastique qui prétendit porter des arrêts à longue distance : par Uranius d'Himérie, il

cabalera contre Ibas d'Edesse ; en Syrie par le solitaire Barsumas, il attaquera Théodoret et Domnus d'Antioche lui-même. Ajoutons qu'Eutychès jouissait à la cour d'une influence considérable grâce à son filleul, l'eunuque Chrysaphius.

Mais, des orthodoxes veillaient. Théodoret de Cyr avait bien vu qu'un cyrillisme autoritaire et esclave des formules poussait les Alexandrins vers le monophysisme. En 447, il écrivit l'Erasnistès (le Mendiant), exposé théologique dialogué où il pourchassait le monophysisme avec des arguments plus philosophiques que théologiques, mais fortement appuyés sur des témoignages patristiques. Ni changement, ni mélange, ni douleur (impassibilité de la nature divine), tels sont les titres des trois livres qui composent l'Erasnistès.

Après la réfutation théorique, l'attaque directe. Dénoncé dans un concile particulier de Constantinople par **Eusèbe de Dorylée**, Eutychès fut sommé d'y comparaître. Mais, il se refusa à anathématiser ses erreurs, prétextant que ce serait porter l'anathème du même coup contre Athanase et Cyrille. Excommunié, il en appela au pape saint Léon, à saint Pierre Chrysologue, à Dioscore et même à Théodose II. Dioscore s'empressa de l'absoudre et l'empereur convoca à

I. Monophysisme eutychien. — Sources : MANSI, *Concil*, VI, VII. — P. MARTIN, *Le brigandage d'Ephèse*, d'après les actes du concile récemment retrouvés, dans *Rev. quest. hist.*, 1874, XVI, p. 5-68 ; *Le pseudo synode connu dans l'histoire sous le nom de Brigandage d'Ephèse*, étudié d'après ses actes récemment retrouvés en syriaque, *ibid*, 1875. — SAINT LÉON, P. L., LIV. — NESTORIUS, *Le livre d'Héraclide*, tr., Nau, 1910. — THÉODORET, *Erasnistès, Hæreticarum fabularum compendium*, IV, 13, P. G., LXXXIII. — EVAGRE, II, E., II, III, P. G., LXXXVI. — THÉOPHANE, *Chronographia*, P. G., CVIII, etc. — Ouvrages : QUESNEL et les BAKERI, *De causa Eutychis dissertationes*, dans P. L., LV. — KRÜGER, *Monophysitische Streitigkeiten im Zusammenhang mit der Reichspolitik*, Iena, 1884 ; art. *Monophysiten*, dans *Realencyclopädie für protest. Theologie*, 1905, XIII. — LOOFS, art. *Eutychès und der eutychia mische Streit*, *ibid*, 1898, V ; *Christologie, Kirchenlehre*, *ibid*, 1898, IV. — SMITS et WACE, *Dictionary of christian biography*, II, p. 404. — VOISIN, *L'Apollinarisme*. — J. PAROIRE, *L'Eglise byzantine de 527 à 847*, 1905. — TIXERONT, *op. cit.*, III, p. 80 suiv. — M. JUGIE, art. *Eutychès et eutychianisme*, dans *Dicl. de theol.* — P. BATIFFOL, *Le siège apostolique*, 1924.

Ephèse un concile de révision ; mais renseigné par **Flavien** patriarche de Constantinople, saint Léon remit à ses légats des déclarations précises, contenues dans l'*épistola dogmatica ad Flavianum*.

La doctrine qui s'y trouve contenue se résume en ceci : « 1° Jésus-Christ n'est qu'une seule personne ; 2° mais dans cette personne unique il y a deux natures sans confusion, ni mélange ; 3° chacune de ces deux natures a ses facultés propres, son opération propre qu'elle n'accomplit pas indépendamment de l'autre et en dehors de l'union qui est permanente, mais dont elle est le principe immédiat : c'est la conséquence de la dualité des natures ; 4° d'autre part l'unité de personne entraîne la communication des idiomes. Telle était la doctrine christologique que le pape voulait faire triompher à Ephèse ». (Tixeront).

Mais tout y fut préparé pour la victoire de l'erreur : interdiction de siéger intimée à Théodoret ainsi qu'aux condamnateurs d'Eutychès, présidence conférée à Dioscore, venue de l'archimandrite Barsumas, sorte de sauvage qui avait dressé ses acolythes à la chasse des adversaires. Tout, en effet, fut marqué par la violence : Eusèbe de Dorylée, accusateur d'Eutychès, fut couvert de malédictions : « Chassez Eusèbe, brûlez le vif ! ne l'appellez plus Eusèbe, mais asèbe » ; Eutychès fut rétabli dans ses fonctions, ses ennemis déposés, le patriarche Flavien tellement maltraité qu'il mourut trois jours après, les évêques obligés de signer en blanc sous la menace des épées, et 135 signatures ainsi recueillies. Il y eut des protestations indignées : celles de Flavien et d'Eusèbe de Dorylée furent portées à saint Léon par les légats parvenus à s'enfuir.

Le pape réunit aussitôt un concile assez nombreux qui flétrit le « **Brigandage d'Ephèse** ». D'autre part, en 450, Théodose II eut pour successeur sa sœur Pulchérie qui épousa le général Marcien, tous deux fermement orthodoxes.

II. **Saint Léon.** — Sources : P. L., LIV-LVI. — Travaux : A. DE SAINT CHIRON, *Histoire du pontificat de saint Léon et de son siècle*, 1846. — KUHN, *Die Christologie Leo's I des Grossen*, Würtzburg, 1894. — REGNIER, *Saint Léon le Grand*, coll. les Saints, 1910. — P. BUIFFOL, *Le siège apostolique*, ch. VII ; art. Léon dans *Dict. Théol.*

De là un revirement complet : le nouveau patriarche de Byzance, Anatolius condamne Eutychès et souscrit l'*epistola dogmatica*. Tout semblait arrangé, si bien que saint Léon crut un nouveau concile inutile ; mais, Marcien insista.

Réuni à **Chalcédoine**, le IV^e concile général comptait 630 évêques sous la présidence des légats pontificaux. L'*Epistola dogmatica* y fut acclamée, et un symbole décrété qui disait : « Nous confessons un seul et même Christ Jésus, fils unique que nous reconnaissons être en deux natures, sans qu'il y ait ni confusion, ni transformation, ni division, ni séparation entre elles : car la différence des deux natures n'est nullement supprimée par leur union ; tout au contraire les attributs de chaque nature sont sauvegardés et subsistent en une seule personne ». Ni monophysisme, ni nestorianisme. « Malheureusement, on ne poussa pas assez loin le travail d'interprétation et il ne se trouva personne pour montrer comment les décisions de Chalcédoine ne contredisaient pas celles d'Ephèse, ni les enseignements de saint Cyrille. Dès lors, le malentendu subsista, et tout un immense parti continua de penser que le concile d'Ephèse avait été condamné par le concile de Chalcédoine et la christologie de saint Cyrille par la lettre de saint Léon. C'en était trop pour des esprits échauffés contre le nestorianisme et qui ne souffraient pas que l'Occident parut leur faire la loi ». (Tixeront). La querelle se doublera encore d'une rivalité de patriarchats : Alexandrie monophysite contre Byzance orthodoxe.

3. **Les premières oppositions au concile de Chalcédoine : l'Hénotique et le schisme acacien.** — Le concile de Chalcédoine avait déposé le patriarche Dioscore. Mais les monophysites parvinrent bientôt à occuper les grands sièges : à Jérusalem le moine Théodore, à Alexandrie Timothée Aelure, à Antioche Pierre le Foulon ; ce dernier fit ajouter au triple sanctus trinitaire les paroles « qui cruci-

DE **Chalcédoine**. — A. LARGENT, *Le brigandage d'Ephèse et le concile de Chalcédoine*, dans *Etudes d'histoire ecclésiastique*, 1892. — J. BOIS, art. *Chalcédoine*, dans *Diet. de Théol.*

firus es pro nobis » pour bien marquer contre les Nestoriens que l'homme Jésus est vraiment une des trois personnes de la Trinité. Sans doute l'empereur Léon (457-473) chasse pour un temps ces prélats ; mais quand l'usurpateur Basileus s'empare du trône, il croit politique de les rappeler et d'annuler le concile de Chalcédoine par son « **Encyclique** » dédiée à Timothée Aclure ; cinq cents évêques égyptiens et syriens la souscrivirent « avec autant de liberté que de joie ». Le monophysisme est désormais bien implanté à Alexandrie, et lors de la mort de Timothée le patriarcat passera sans secousse à son ami Pierre Monge.

Cependant **Acace** de Constantinople proteste moins par souci doctrinal que par rivalité patriarcale ; une révolution de palais en abattant Basileus assure son triomphe. Les résultats n'en demeuraient pas moins : l'Egypte et la Syrie perdues pour l'orthodoxie, peut-être même pour l'Empire. Acace proposa au nouvel empereur Zénon d'inaugurer cette fâcheuse politique de concession qui consistera à sacrifier plus ou moins Chalcédoine aux monophysites dans l'espoir de les ramener au catholicisme. La formule proposée, l'**Hénotique**, orthodoxe dans son fond, péchait par omission : elle admettait la foi de Nicée et d'Ephèse, mais regardait Chalcédoine comme non avenu, et omettait l'expression « en deux natures » qui ne laissait aucun échappatoire aux monophysites. Ainsi recommençait-on le jeu des Eusébiens après Nicée, en essayant d'une formule assez lâche pour satisfaire tout le monde. On comptait d'ailleurs sur l'appui du patriarche d'Alexandrie, Pierre Monge, avec lequel Acace s'était entendu. Mais les orthodoxes portèrent à Rome leurs

IV. **Hénotique.** — Sources : Texte de l'Encyclique, dans *Eragrius, Hist. eccles.*, III, 4, P. G., LXXXVI, 2, col. 2600 et suiv. — Texte de l'hénotique, *Eragrius, Hist. eccles.*, III, 14. Excommunication d'Acace, dans *Eragrius, Hist. eccles.*, III, 21 : s. Félix, *Epist.* VI, IX, X, P. L., LVIII, 921, 934, 936. — Travaux : J. HERGENROTHER, *Photius*, Ratisbonne, 1867, I, p. 110-153. — E. REYLLOUT, *Le premier schisme de Constantinople*, dans *Rev. quest. hist.*, 1877, XXII, p. 83-134. — E. MARIN, *Les moines de Constantinople*, 1897, p. 228-232, 267-270 ; art. *Acace*, dans *Dict. de Théol.* — L. SALAVILLE, art. *Hénotique*, dans *Dict. de Théol.* : *L'affaire de l'hénotique*, dans *Echos d'Orient*, 1918, p. 255. — M. JUGIE, art. *Acace*, dans *Dict. d'Hist. eccl.*

appréhensions : le pape Félix III excommunia Acace et Pierre Monge et mit l'empereur Zénon en demeure de rétracter l'Hénotique.

Alors éclata le schisme acacien qui se prolongeant durant 34 années (484-518) devait « consacrer et organiser l'autonomie byzantine ». Anastase, successeur de Zénon poursuit la guerre contre Rome au point d'essayer de faire élire pape l'archidiacre Laurent qui lui a promis de reconnaître l'Hénotique ; voici qu'il ordonne l'insertion dans les textes liturgiques du Trisagion remanié, et qu'il installe à Antioche le patriarche Sévère « cyrillien exalté, dur de main, puissant en dialectique ». Les résultats sont clairs : l'éloignement de Rome s'accroît, le triomphe du monophysisme en Syrie et en Egypte est définitif.

TEXTES ET DOCUMENTS

L'épître de saint Léon à Flavien (épist. 28)

I. EN JÉSUS-CHRIST, DEUX NATURES SANS CONFUSION NI MÉLANGE

... Les propriétés des deux natures, des deux substances étant donc pleinement sauvegardées, et s'étant réunies en une seule personne, la majesté s'est revêtue de bassesse, la force de faiblesse, l'éternité du caractère mortel. Pour payer notre dette, la nature impassible s'est unie à la nature passible, afin que, suivant ce qu'exigeait notre salut, l'unique médiateur de Dieu et des hommes, l'homme Jésus-Christ, d'une part pût mourir, et de l'autre fût immortel. Ainsi le vrai Dieu est né avec la nature complète et parfaite d'un homme véritable, parfait dans sa nature propre, parfait dans la nôtre. Nous disons dans la nôtre, c'est-à-dire dans cette nature, telle qu'au commencement elle a été faite par le Créateur, et que le Christ a revêtue pour la réparer. Car ce que le tentateur a mis en nous, ce que l'homme trompé a reçu, cela

I. Avec la précision d'un juriste et l'habileté d'un théologien, le Pape exprime d'une manière admirable la doctrine de l'Incarnation : deux natures, dans l'unité d'une seule personne ; deux vraies natures agissant chacune pour son compte, mais d'accord et en coopération. Nettement, le Pape se place sur le terrain de l'acte d'union de 433 ; il est même beaucoup plus explicite, n'ayant à compter avec les répugnances de qui que ce soit. Le concile de Chalcédoine de 451 fera de la lettre à Flavien le signe de ralliement de l'orthodoxie.

n'a point laissé de trace dans le Sauveur et s'il a voulu subir les infirmités communes de l'humanité, il n'a point pour cela participé à nos fautes. Il a pris la forme de l'esclave, mais sans la souillure du péché, il a relevé l'humanité, sans léser en rien la divinité. Car cet anéantissement par lequel celui qui était invisible devient visible, par lequel le maître et le créateur du monde voulut devenir un des mortels, cet abaissement volontaire n'est pas une abdication de la puissance, mais bien une condescendance de la miséricorde. Lui qui, existant en forme de Dieu, avait fait l'homme, s'est fait homme lui-même en la forme de Serviteur. Chaque nature conserve sans défaillance ce qui lui est propre, et de même que la condition de Dieu n'anéantit pas la condition d'esclave, de même la condition d'esclave ne nuit en rien à la condition de Dieu.

II. CHACUNE DE CES NATURES A SES FACULTÉS PROPRES

... Le Fils de Dieu est donc entré dans notre pauvre monde : nouvel ordre de choses, nouvelle naissance. Nouvel ordre de choses, car celui qui est invisible par sa nature devient visible par la nôtre : celui qui existe avant le temps commence d'être dans le temps ; le Dieu impassible ne dédaigne point de devenir un homme sujet à la souffrance ; le Dieu immortel de se soumettre à la loi de la mort. Mais nouvelle naissance aussi, parce que la Vierge sans tache, sans connaître d'ailleurs la convoitise, a cependant fourni sa chair au Fils de Dieu. De sa mère le Seigneur a pris la nature ; mais il n'a pris pour cela aucune faute ; et de ce que la naissance de Notre Seigneur, formé au sein de la Vierge, est admirable, il ne s'ensuit pas que sa nature soit différente de la nôtre. Car celui qui est véritablement Dieu est aussi véritablement homme, et il n'y a dans cette unité aucun mensonge, car elle est formée de la bassesse de l'homme et de l'élévation de Dieu ; de même que Dieu n'est pas changé par sa miséricordieuse condescendance, de même l'homme n'est point supprimé par la dignité divine. Chacune des deux natures opère en union avec l'autre, ce qui lui est propre ; ainsi, le Verbe opère ce qui est du Verbe, et la chair opère ce qui est de la chair ; l'un resplendit par ses miracles, l'autre succombe sous les injures. Et de même que le Verbe reste toujours égal en gloire à son Père, de même la chair n'abandonne pas la nature qui lui est propre. Car, ainsi qu'il faut le répéter souvent, une seule et même personne est tout à la fois véritablement Fils de Dieu et véritablement Fils de l'homme ; Dieu dans ce sens qu'elle était au commencement le Verbe, que le Verbe était auprès de Dieu et que le Verbe était Dieu ; homme, dans le sens

que le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous... Sa naissance charnelle est une manifestation de sa nature humaine, mais son enfantement virginal est la marque de sa vertu divine. La pauvreté de ses langes montre la faiblesse de l'enfant, mais les voix des anges manifestent la grandeur du Très-Haut... Une seule et même nature ne peut tout à la fois pleurer de compassion sur l'ami qui vient de mourir, et le ressusciter par un simple commandement du tombeau où il git depuis quatre jours; elle ne peut à la fois être attachée à la croix et au même moment changer le jour en ténèbres et faire trembler tous les éléments; être transpercée de clous et ouvrir la porte du paradis à la foi du larron.

III. *L'UNITÉ DE PERSONNE ENTRAÎNE LA COMMUNICATION DES IDIOMES

En raison de cette unité de personne en deux natures on lit que le Fils de l'homme est descendu du ciel quoique ce soit le Fils de Dieu qui ait pris chair dans la Vierge, dont il est né. De même, on lit que le Fils de Dieu a été crucifié, a été enseveli, bien qu'il n'ait souffert dans sa divinité selon laquelle il est fils du Père, coéternel et consubstantiel, mais seulement dans l'infirmité de la nature humaine. C'est pourquoi encore nous confessons tous dans le symbole que lui, le Fils unique de Dieu, il a été crucifié et enseveli... Tout cela afin qu'on connût que les propriétés de la nature divine et de la nature humaine demeuraient inséparablement unies, afin que sans identifier le Verbe et la chair, nous fussions convaincus que le Verbe et la chair ne formaient qu'un Fils de Dieu.

C'est ce mystère de la foi qu'Eutychès a complètement ignoré; il n'a point reconnu notre nature dans le Fils unique de Dieu, pas plus dans les anéantisements de sa mort que dans les magnificences de sa résurrection.

(E. AMANN, *Le Dogme catholique d'après les Pères*, pp. 344-52, *passim*.)

Profession de foi du Concile de Chalcédoine

Après avoir énoncé les deux symboles de Nicée et de Constantinople, le Concile ajoute :

Ces deux symboles avaient suffi longtemps à la connaissance de la foi et à l'affermissement de la vraie piété, car ils enseignent tout à l'égard du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et au sujet de l'Incarnation du Sauveur, à ceux qui les reçoivent avec foi. Mais certains ont imaginé, à cause de leurs erreurs, des expressions fri-

voles et ont osé défigurer le mystère de l'incarnation du Seigneur, et rejeté, au sujet de la Vierge, l'expression de Mère de Dieu. D'autres ont introduit une sorte de confusion ou de mélange des natures, rêvant cette chose monstrueuse, qu'il n'y a qu'une seule nature formée de la chair et de la divinité, et que la nature du Fils unique est devenue, par le mélange de l'humanité, capable de souffrir. Pour couper court à toutes ces machinations contre la vérité, le saint et grand Concile général a décidé que la foi des trois cents dix-huit Pères demeurait intacte, et que la doctrine des cent cinquante Pères de Constantinople au sujet de ceux qui s'attaquaient au Saint-Esprit conservait toute sa valeur.

Quant à ceux qui cherchent à dénaturer le mystère de l'Incarnation et qui, outrageant effrontément celui qui est né de Marie, déclarent qu'il n'est qu'un homme, le saint Concile a adhéré aux lettres synodales du bienheureux Cyrille, évêque d'Alexandrie à Nestorius et aux Orientaux, qui contenaient une réfutation du nestorianisme. Il leur adjoint, pour confirmer les dogmes orthodoxes, la lettre du très-saint et bienheureux archevêque de l'ancienne Rome, Léon, à l'archevêque Flavien, de sainte mémoire, touchant l'extirpation des erreurs d'Eutychès, lettre qui concordait avec la doctrine du grand apôtre Pierre, et s'élevait comme une colonne contre les hérétiques.

Le Concile s'oppose donc à ceux qui cherchent à diviser le mystère de l'Incarnation en une dualité de Fils, exclut d'autre part de la participation aux saints mystères ceux qui osent déclarer passible la divinité du Fils unique, et s'inscrit en faux contre ceux qui imaginent un mélange ou une confusion des deux natures dans le Christ; il rejette ceux qui déraisonnent jusqu'à dire que la forme d'esclave que le Fils a empruntée est d'une nature céleste ou de toute autre nature que la nôtre. Il anathématise ceux qui ont inventé cette fable qu'avant l'union il y avait deux natures dans le Seigneur, mais qu'après l'union il n'y en a plus qu'une seule.

A la suite des saints Pères, nous enseignons tous à l'unanimité un seul et même Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, complet quant à sa divinité, complet aussi quant à son humanité, vrai Dieu et en même temps vrai homme, composé d'une âme raisonnable et d'un corps, consubstantiel à nous par son humanité, semblable à nous en tout, hormis le péché; engendré du Père avant tous les siècles quant à la divinité, et quant à l'humanité né pour nous dans les derniers temps de la Vierge Marie, Mère de Dieu. Nous confessons un seul et même Jésus-Christ, Fils unique que nous reconnaissons exister en deux natures, sans qu'il y ait ni confes-

sion, ni transformation, ni division, ni séparation entre elles, car la différence des deux natures n'est nullement supprimée par leur union. Tout au contraire, les attributs de chaque nature sont sauvegardés et subsistent en une seule personne, une seule hypostase, et nous confessons non pas un Fils partagé ou divisé en plusieurs personnes, mais bien un seul et même Fils, Fils unique et Dieu Verbe, Notre-Seigneur Jésus-Christ, tel qu'il a été prédit jadis par les prophètes, tel que lui-même il s'est révélé à nous, et tel que le symbole des Pères nous l'a fait connaître.

III. ASPECT GÉNÉRAL DE LA CHRÉTIENTÉ AU IV^e ET AU V^e SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

LA PAPAUTE

1. **La papauté gardienne de l'orthodoxie.** — En face des hérésies trinitaires et christologiques, les papes furent les meilleurs gardiens de la foi. Contre les ariens, Sylvestre I (314-335) confirme le 1^{er} concile de Nicée (325). Défenseur de saint Athanase, son successeur Jules I^{er} préside par ses légats le concile de Sardique où l'on déclare expressément que « Rome est le siège de Pierre auquel tous les évêques de toute province doivent en référer ». Vient ensuite Libère (352-366). Malgré les décisions des conciles d'Arles et de Milan, tous deux influencés par Constance, il refuse de condamner Athanase et subit l'exil en Thrace. Son successeur saint Damase (366-384) donne à la papauté tout son

I. **La papauté.** — Sources : *Liber Pontificalis*, édit. Duchesne. — JAFFÉ, *Regesta Rom Pontif*, 2 vol., éd. Loewenfeld, Kallenberg, Ewald, Leipzig, 1885-1888. — Travaux : GRISAR, *Rome et les papes au moyen âge*, trad. Ledos. — GOYAU, FABBRE, PÉRATÉ, *Le Vatican, les Papes et la civilisation*, 1895 : 1^{re} partie : G. GOYAU, *Vue générale de l'histoire de la papauté*. — BATIFFOL, *Le siège apostolique*, 1924. — W. RADE, *Damasus, B. von Rom*, Fribourg-en-Brs., 1882.

éclat au iv^e siècle. Il restaure la Rome antique, et de son temps la primauté papale est mise en pleine lumière dans cette déclaration fameuse : « La sainte église romaine est élevée au dessus de toutes les autres, non point par des constitutions synodales, mais par la parole de Notre Seigneur quand il a dit : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église ». Et Damase explique que « par la présence et le triomphe de Pierre, Rome a été élevée au dessus de toutes les autres cités ». Les patriarchats orientaux ne viennent qu'ensuite, et doivent d'ailleurs leur origine à leurs rapports avec l'Apôtre Pierre : « Le deuxième siècle fut consacré à Alexandrie au nom de Pierre par son disciple saint Marc. C'est aussi au bienheureux apôtre Pierre que le troisième siècle, celui d'Antioche, doit d'être honoré, car Pierre y a demeuré avant de venir à Rome ». Une telle affirmation de droits ne demeure pas un vain titre : le premier, Damase fixe le Canon des Ecritures par ces simples mots qui ont une valeur édictoriale : « Voici la série des livres de l'Ancien Testament qu'accepte la sainte Eglise catholique romaine ». Une décision d'un concile d'Hippône fera écho en 393 à cette *imperatoria brevitás* : « Pour la confirmation de notre catalogue, il faut nous mettre d'accord avec l'Eglise d'au delà des mers ».

Au début du v^e siècle, le pélagianisme est condamné par Innocent I (401-417) ; en vain essaie-t-on de circonvenir Zozime (417-418) ; bientôt renseigné par les Africains, il anathématise à son tour Pélage dans un concile de Rome. Célestin I (422-432) intervient ensuite dans le débat semi-pélagien et met la doctrine d'Augustin au-dessus de tout soupçon. A peine saint Cyrille lui signale-t-il le duopersonnalisme qu'il assemble un concile romain où Nestorius est sommé de se rétracter. Célestin envoie des légats à Ephèse, il leur enjoint de paraître au concile « comme juges, non comme controversistes », et l'un d'eux, le prêtre Philippe y fait cette déclaration qui contient l'essence du dogme de l'infailibilité pontificale : « C'est un fait connu de tous les siècles que le saint et bienheureux Pierre, prince et chef des apôtres, colonne de la foi, fondement de l'Eglise catholique a reçu de Notre Seigneur les clefs du

royaume, et qu'à lui fut donné pouvoir de lier et délier les péchés ; c'est lui qui jusqu'à maintenant et pour toujours vit et juge dans ses successeurs ». La primauté romaine n'apparaît pas moins à Chalcédoine : dans la lettre qu'il remettait à son légat Paschasinus, saint Léon disait : « on doit s'en tenir à la déclaration de foi que nous avons faite dans notre lettre dogmatique à Flavien » ; le patriarche Anatole ayant essayé d'y substituer une vague formule, les légats déclarèrent : « Si on n'adhère pas à la lettre de Léon, nous rentrerons chez nous et tiendrons un concile en Occident » ; les évêques s'écrièrent : « Nous croyons comme Léon, et non comme Dioscore ».

Voici quelles étaient dès lors les conditions d'œcuménicité d'un concile. 1° Il fallait que le pape le convoquât ou le laissât convoquer. En fait, les quatre conciles œcuméniques de cette époque furent réunis par l'empereur qui rédigeait l'appel aux évêques, mettait à leur disposition le service des postes, pourvoyait à leur entretien et assurait la sécurité des séances. Mais la convocation impliquait l'assentiment du pape exprimé par l'envoi de ses délégués qui présidaient en son nom et signaient les premiers. 2° L'épiscopat entier devait aussi être représenté : sans doute les évêques d'Orient étaient alors seuls nombreux, mais les légats pontificaux représentaient suffisamment tout l'Occident. 3° Enfin, il fallait aux décisions conciliaires la confirmation du pape. Le concile de 381 fut longtemps avant d'être reconnu comme œcuménique.

2. Le pape patriarche d'Occident et métropolitain de l'Italie. — En tant que patriarche d'Occident, le pape tient directement sous son pouvoir : l'Italie, la Gaule, l'Espagne, la Bretagne, la Germanie, les deux provinces de l'Illyricum oriental et occidental (Macédoine, Crète, Thessalie, les 2 Épires, les 2 Dacies, Dardanie et Prévalitane). On ne voit pas en Occident de sièges ambitieux comme Alexandrie et Byzance. Seule, à la fin du iv^e siècle, sous Théodose, Milan prit une importance spéciale : le renom de saint Ambroise fit qu'on s'en remit souvent à elle en même temps qu'à Rome concernant les difficultés disciplinaires ou doc-

trinales ; mais la primauté pontificale n'en fut nullement menacée. En 417, le pape Zozime investit la métropole d'Arles de pouvoirs étendus sur tout l'épiscopat des Gaules.

Le pape était plus spécialement le métropolitain de l'Italie. Constantin, et à son exemple nombre de grandes familles avaient richement doté le pontife romain ; les noms des terres pontificales indiquent le plus souvent ces provenances diverses (fundus Cornelii, fundus Constantinus, massa Furiana, Varoniana..., etc.) : telle fut l'origine du Patri-moine de saint Pierre. Dès le v^e siècle, le pape devient le plus grand propriétaire de l'Italie : saint Gélase (492-96) dressera un livre des fermes et cens qui servira encore sous saint Grégoire, et qui sauvegardera ce qu'on appelait « le patrimoine des pauvres ».

CHAPITRE II

LA HIERARCHIE

1. L'évêque : Election de l'évêque. Ses auxiliaires. —

L'élection épiscopale se faisait de la manière suivante : proposition du candidat par le clergé et le peuple, puis ratification par les évêques de la province et le métropolitain. Ce suffrage à deux degrés n'était pas absolument rigide : on vit l'Empereur s'ingérer dans l'élection et imposer son choix : ainsi s'explique en partie le servilisme de certains prélats orientaux. Une fois l'élection approuvée par le métropolitain, l'élu recevait la consécration des mains de trois évêques ; il prenait dès lors pour attribut distinctif la mitre, sorte de bandelette ou lame étroite de métal liée autour de la tête.

La hiérarchie. — Sources : THOMASSIN, *Vet. et nov. eccles. discipl.*, lib. II, c. 21-23, 97-108. — Travaux : DOM PARISOT, *Les chorévêques*, *Rev. de l'Orient chrétien*, VI, 1901, p. 157. — JUGIE, *Les chorévêques en Orient*, *Echos d'Orient*, VII, 1904, p. 236. — BERGÈRE, *Etudes sur les Chorévêques*, 1905. — IMBART DE LA TOUR, *Les paroisses rurales du iv^e au x^e siècle*, 1900. — ALLARD, *Le clergé chrétien au milieu du iv^e siècle*, dans *Rev. quest. hist.*, LVIII, p. 5-40.

Etabli à vie dans son diocèse, l'évêque s'entoura de tout un conseil ecclésiastique, et à mesure que l'importance des affaires épiscopales augmenta, on institua un grand nombre de charges nouvelles, surtout en Orient. L'archidiacre est une sorte de vicaire général qui commande à tout le clergé ; il gère les biens de l'Eglise et pourvoit à l'entretien des pauvres et des veuves. L'apocrisiaire s'occupe des rapports diplomatiques : ceux qu'envoient les évêques de Rome à Constantinople parviennent souvent eux-mêmes à la papauté : tels Vigile, Pélage I, saint Grégoire le Grand, Sabinien, Boniface III. Au dessous, on trouve l'archiprêtre chargé de remplacer l'évêque absent dans l'exercice des fonctions sacerdotales. Viennent ensuite une foule de fonctionnaires : les syncelles, secrétaires particuliers qui, comme leur nom l'indique, partagent jusqu'à la chambre de l'évêque, l'économe qui encaisse et répartit les revenus, les *defensores* qui poursuivent les procès ecclésiastiques, les notaires et archivistes qui en rédigent et conservent les actes, les *fossore*s ou croque-morts, les *mansionarii* ou bedauds. Revêtus de la cléricature, tous ces personnages appartenaient à la hiérarchie ecclésiastique ; mais l'usage admettait que le même clerc cumulât plusieurs offices.

2. **Le clergé : célibat ecclésiastique. Revenus et immunités.** — Dès le troisième siècle, il fut question d'églises de campagne, et au iv^e siècle, elles se multiplièrent. Qui mettre à la tête de ces églises ? Des évêques ? C'eut été porter atteinte à la monarchie épiscopale ; aussi l'institution du choréépiscopat fut-elle toute transitoire : les conciles de Laodicée et de Sardique défendent expressément de nommer des évêques dans les paroisses rurales. On y envoya donc des prêtres, d'abord temporairement, bientôt d'une manière définitive. Quand la paroisse réclame plusieurs desservants et plusieurs oratoires, elle est régie par un archiprêtre. Ce développement de l'institution est réalisé à la fin du v^e siècle.

En Occident, le concile d'Elvire (vers 300) interdit aux clercs tout commerce avec leurs épouses. Cette prescription s'affermirait à la fin du iv^e siècle : le concile romain de 306

oblige prêtres et diacres à la continence, et saint Léon étendra ce précepte aux sous-diacres. Il y eut sans doute à vaincre certaines oppositions locales, particulièrement en Espagne ; mais peu à peu le célibat ecclésiastique s'étendit à tout l'Occident. Les Grecs en restèrent aux usages anciens : les clercs une fois engagés dans les ordres supérieurs ne peuvent plus se marier ; mais ils peuvent vivre dans l'état du mariage, s'ils ont contracté union avant le sous-diaconat ; il n'y a d'exception que pour les évêques qui sont tenus à la continence parfaite.

L'éducation du clergé demeure la même qu'autrefois. On exigeait du candidat qu'il fût de condition libre, et qu'il ne fût pas néophyte. L'évêque préside de plus en plus à la formation de son clergé ; à passer par les diverses fonctions ecclésiastiques, à vivre près du prélat dans la pratique des affaires se forment les sujets d'élite. Parfois même, l'évêque réunit chez lui ses clercs pour leur faire mener la vie commune : ainsi saint Augustin à Hippone et saint Eusèbe à Verceil ; mais une telle pratique demeure l'exception. On voit davantage l'éducation des jeunes clercs par les prêtres de campagne qui se préparent ainsi des successeurs capables ; l'usage se répand d'abord en Italie, un synode de Vaison l'introduit dans la province d'Arles.

Après la paix de l'Eglise, Constantin a reconnu aux communautés chrétiennes le droit de recevoir des legs et des héritages. Parfois très riche, l'Eglise épiscopale divise ses revenus en quatre parts affectées à l'évêque, au clergé, à l'entretien des bâtiments et aux pauvres. Les paroisses rurales ont aussi leurs revenus, dont une partie appartient de droit à l'évêque, en particulier le tiers des offrandes des fidèles. Pourtant le clergé, surtout celui des campagnes, est parfois obligé au travail : en Orient, « c'est une loi que les ministres de l'autel restent laboureurs si l'ordination les a trouvés attachés à la glèbe ».

Enfin, les clercs jouissaient de certaines immunités. Constantin les affranchit des fonctions municipales qui étaient gratuites et souvent très lourdes ; Constant les exempta avec leurs familles des impôts extraordinaires. Ajoutons le *privilegium fori* : déjà, au IV^e siècle, les évêques ne ressortis-

saient pas des tribunaux civils, le III^e concile de Carthage et celui de Chalcédoine étendent ce privilège à tout le clergé; au VI^e siècle, Justinien décrètera que même les procès intentés par des laïques à des clercs seront résolus par le tribunal ecclésiastique, l'évêque jugeant la cause de ses prêtres, le métropolitain et le patriarche celle de leurs évêques. Les peines portées étaient la suspension, la déposition, la communion laïque (excommunication), et, en cas de récidive, l'exclusion complète. Il arrivait même parfois au clergé de remplacer les magistrats laïques : Constantin décida qu'à la requête d'une des parties, la cause serait remise à l'évêque.

CHAPITRE III

LA LITURGIE

Nous ne sommes pas dépourvus de documents liturgiques anciens. Pour les deux premiers siècles, nous avons signalé l'importance de la Doctrine des Apôtres et de saint Justin. Au III^e siècle, Tertullien et saint Cyprien fourmillent de témoignages ; de même les canons de saint Hippolyte contiennent des détails très importants sur les ordinations, les catéchumènes, la pâque. A partir du IV^e siècle, certains auteurs traitent *ex professo* de ces matières. Citons le *Liber de mysteriis* de saint Ambroise (sur le baptême et l'eucharistie), et surtout le *De sacramentis libri sex*, où se trouve une description détaillée de la liturgie. A la même époque fut composée la *Peregrinatio Aetheriae*, notes de voyage d'une abbesse de Galicie, qui a consigné le détail de la liturgie de Jérusalem. Les Constitutions Apostoliques, composées à la fin du IV^e et au début du V^e siècle, sont l'œuvre d'un interpolateur qui a voulu fondre les divers documents

I. **Travaux sur les sources liturgiques.** — DOM CABROL, *Introduction aux études liturgiques*, 1907 ; *Etude sur la Peregrinatio Silvæ*, 1895. — DOM FEROTIN, *Le véritable auteur de la Peregrinatio*, *Rev. quest. hist.*, oct. 1903. — NAU, art. *Constitutions Apostoliques*, dans *Dict. de théol.* — FUNK, *Didascalia et constitutiones apostolorum*, Paderbornae, 1905.

réputés apostoliques ; mais, par suppressions et additions, il les a adaptés à la liturgie de son temps ; les livres II et VIII contiennent une description dont les grandes lignes reproduisent le service des Eglises avant Constantin. Déjà, d'ailleurs, aux iv^e et v^e siècles, on commence à recueillir dans des collections spéciales des formules d'oraisons et de prières ; les conciles encouragent cet usage. Aussi faut-il faire remonter à cette époque certaines parties au moins du sacramentaire gélasien.

1. La synaxe eucharistique : L'avant-messe et la messe. Les messes privées et la messe stationale. — Primitivement, on tenait, le Dimanche, une synaxe dont la première partie équivalait à l'ancienne réunion de la synagogue ; on y entendait des lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament, des homélies et des chants : Pline en fait déjà mention dans son rapport à Trajan. Cette Vigile séparée est l'origine des Matines ; à Rome, elle se maintiendra pour certaines solennités, telles que Pâques et la Pentecôte. Cependant, on réunit bientôt l'Office des Vigiles à la synaxe eucharistique, qui, dès lors, comprit l'avant-messe et la messe des fidèles.

L'avant-messe ou messe des catéchumènes était remplie par la psalmodie et les lectures : 1^o pendant que le pontife se rendait du secretarium ou sacristie jusqu'à l'autel, le chœur chantait l'antienne *ad introitum*, suivie d'un psaume ; 2^o aussitôt, la messe commençait par la *supplicatio* ou litanie : le pontife formulait successivement des demandes pour la paix, pour l'Eglise, pour les évêques, etc., et, après chacune des invocations, le peuple répondait : *Kyrie eleison*. Ainsi, plus logiquement qu'aujourd'hui, le Kyrie, au lieu de précéder les oraisons, suivait chacune d'elles, et

II. La synaxe eucharistique. — DOM CABROL, *Le livre de la prière antique*, 1910, ch. VII : *Les Origines liturgiques : Etudes sur la Perigrinatio*, ch. II. — DUCHESNE, *Les origines du culte chrétien*. — DOM CAGIN, *Eucharistia*. — BATIFOL, *Dix leçons sur la messe*, 1919 ; *L'Eucharistie*. — RAUSCHEN, *L'Eucharistie et la pénitence durant les six premiers siècles*, trad. française. — DOM MOREAU, *Les liturgies eucharistiques*, Bruxelles, 1924. — M. DE LA TAILLE, *Mysterium fidei*, 2^e éd., 1924.

la renforçait. Les improprès du Vendredi Saint en sont des vestiges ; 3° venaient les lectures. Ancien et Nouveau-Testament ; elles n'étaient pas encore fixes, mais l'évêque en dictait le choix. Entre les lectures on chantait des psaumes en répons, autrement dit avec un refrain ou répons intercalé à certaines pauses ; parfois aussi on les disait sans répons et tout d'un *trait*, *in directum*. La dernière lecture était celle de l'évangile choisie par l'évêque et réservée au diacre ; elle était suivie d'un commentaire, et la plupart des homélies des Pères ont été prononcées à ce moment-là. Après cette première partie, on congédiait sur une formule gentils, pénitents et catéchumènes : c'était la *missa*, autrement dit le renvoi des catéchumènes. Par une corruption étrange, ce mot finit par désigner l'office lui-même : la messe des catéchumènes était terminée.

Tandis que, durant la première partie, le diacre, les lecteurs et le peuple ont pris la parole, à la **messe proprement dite** le pontife se fait l'interprète de tous ; cependant, on y distingue la participation des fidèles. 1° En effet, chaque chrétien devait fournir la matière du sacrifice, le pain et le vin ; il y joignait même d'autres dons pour les pauvres et le clergé. Au v^e siècle, on se mit à chanter durant l'offrande un psaume comme on le faisait durant l'introït : telle est l'origine de notre offertoire. 2° Venait ensuite la prière eucharistique, c'est-à-dire d'action de grâces : le prêtre énumérait tous les bienfaits de Dieu : la création, les miracles de l'Ancien-Testament, l'Incarnation, la Passion ; à ce moment il plaçait, naturellement et selon l'ordre chronologique, le récit de la cène ayant valeur consécrationnaire. Il évoquait ensuite l'Ascension et la Pentecôte : c'est l'anamnèse et l'épiclèse. Les Grecs schismatiques prétendent que la prière au Saint-Esprit ou épiclèse possède une *vis consecrandi* ; en réalité, on n'était guère fixé alors sur le moment de la sanctification des *oblata*, et on l'attribuait tantôt aux paroles de l'institution, tantôt à l'épiclèse, toujours à Jésus-Christ agissant par le prêtre. Le canon se terminait par une doxologie trinitaire, et les fidèles répondaient par un *Amen* approbatif qui précède aujourd'hui le *Pater*. Ainsi, du *Sursum Corda* au *Pater*, n'y avait-il qu'une prière continue

d'action de grâces : et, primitivement, le Sanctus ou Trisagion ne venait pas le couper ni davantage les mementos placés avant la Préface. Cette longue prière récitée à haute voix fut à l'origine d'improvisation libre : ainsi s'explique le grand nombre de Préfaces qui nous sont restées.

3° Après la fraction de l'hostie, l'Eucharistie était distribuée par le pontife aux prêtres, au clergé et à tous les fidèles. L'évêque déposait l'Eucharistie dans la main droite en disant, *Corpus Christi*, et l'on répondait *Amen* ; les femmes recevaient l'hostie sur la main revêtue d'un linge appelé dominical. Le diacre présentait ensuite à chacun le calice avec ces paroles : *sanguis christi, calix vitæ*. Bientôt pendant la communion on fit chanter un psaume : comme pour l'offertoire nous n'en avons conservé que l'antienne. Au début, les chrétiens emportaient souvent dans leur demeure l'Eucharistie ; les évêques se l'envoyaient en signe de paix. 4° Après la communion on disait une prière d'action de grâces, suivie de la formule : *Ite, missa est* ; allez, congé vous est donné.

Au II^e siècle, nulle autre messe que celle de l'évêque, et le dimanche seulement. Bientôt, on y joignit les messes des anniversaires des martyrs au jour fixe de leur *natale* : le calendrier romain de 354 dit que l'on célébrait dans le cimetière de Calliste le *natale* de saint Cyprien. Pourtant, l'évêque de Rome sut maintenir à sa messe un caractère d'universalité en créant les **stations** : à certains jours plus importants, le pape se rendait en procession avec tout son clergé dans l'église où il célébrait. L'existence de cette messe stationale est constatée au temps du pape Hilaire (461-68).

2. **L'initiation chrétienne : Le catéchuménat.** — L'initiation chrétienne comprenait le baptême, la confirmation et la première communion. Elle exigeait une préparation appelée catéchuménat qui fonctionna régulièrement depuis le début du III^e jusqu'à la fin du V^e siècle.

1° L'admission supposait une demande régulière à l'autorité épiscopale, et une enquête de celle-ci. On requérait du **postulant** un changement de vie préalable : ceux qui exerçaient une profession réputée déshonnête, comme les acteurs

et les cochers, devaient abandonner leur ancien métier. 2^e L'entrée dans le catéchuménat était marquée par divers rites qui à Rome en particulier consistaient dans l'exsufflation avec une formule d'exorcisme, l'imposition du signe de la croix sur le front et des mains sur la tête, l'introduction dans la bouche d'un peu de sel exorcisé. Dès lors, le catéchumène appelé encore **auditeur ou écoutant** faisait partie de la communauté : il assistait aux réunions chrétiennes non plus en étranger comme les païens et les juifs, mais à une place spéciale. Après l'avant-messe, avant le renvoi, il bénéficiait de l'imposition solennelle des mains de l'évêque. Par ailleurs, il reçoit l'enseignement d'un catéchiste.

3^e Après cette première probation d'une durée variable — deux ans en Espagne d'après le concile d'Elvire, trois en Orient d'après le Nazianzène — le catéchumène sollicitait son admission dans la catégorie de ceux qui se préparaient directement au baptême, et appelés **élus ou compétents** *coelecti* : mais il arrivait que certains différassent cette démarche indéfiniment et jusqu'à l'article de la mort, ce qui leur permettait de conserver sous le couvert du catéchuménat des habitudes païennes. On sollicitait son admission parmi les compétents quelques semaines avant Pâques. L'elu se confessait à l'évêque et recevait un complément d'instruction catéchétique : à cet effet, on présentait à la *translatio fidei* qui consistait à livrer le symbole aux compétents : cette tradition se faisait à Rome le mercredi de la IV^e semaine de Carême : les plus fameuses catéchèses furent prononcées par saint Cyrille de Jérusalem en 348. Durant toute cette période les élus étaient soumis à des impositions

I. Baptême. — Paul P. de FENET, *art. Baptême et art. Catéchuménat dans l'ant. grecq.* — G. BOUTELLE, *art. Catéchèse et art. Catéchuménat dans l'ant. de chérq.* — *art. Baptême d'après les Pères* — J. BOUTELLE, *Les origines du culte chrétien*. — V. FENET, *Manuel du baptême des chrétiens* (1^{re} éd. de Milan jusqu'au concile de Trente, Rev. mod. hist., 1898, t. XIV, p. 312-315). — Le baptême chez l'Église grecque, 1904. — G. BOUTELLE, *Histoire du sacrement de baptême*, 2^e éd., 1902. — G. BOUTELLE, *Les catéchèses à Rome et à Carthage, dans Rev. de sc. eccl.*, 1907, t. III, p. 101. — Catéchèses grecques, 1^{re} éd., 1900, 2^e éd., dans Rev. hist. eccl., 1912, t. XIII.

de main et à des exorcismes, dont le dernier, plus solennel, était l'*Effeta*.

4^o Dans l'antiquité, tout ce qui est préparatoire était donc accompli durant le Carême. On ne donnait alors le baptême qu'à Pâques et à la Pentecôte ; on le faisait dans une chapelle séparée nommée baptistère. On baptisait par immersion, soit qu'on plaçât le sujet sous une bouche d'eau, soit qu'on prit de l'eau dans la piscine elle-même pour la répandre sur la tête. On imposait ensuite au baptisé une double onction : la première ou chrismation restait attachée au baptême et pouvait être faite par un simple prêtre, la seconde ou consignation demeurait réservée à l'évêque : c'était la confirmation. En Orient cette distinction n'existait pas : le prêtre baptisait et confirmait. Les baptisés assistaient aussitôt à la messe de Pâques où ils communiaient : en leur honneur on bénissait le lait et le miel qu'on leur servait après la communion : d'où l'allusion de l'Introït *quasi modo geniti infantes*. Les néophytes achevaient leur instruction jusqu'au 1^{er} Dimanche après Pâques, *in albis depositis*, où ils déposaient leurs vêtements blancs.

Le baptême avait-il des suppléances ? On admettait généralement l'efficacité du baptême du sang, mais celle du baptême de désir était plus discutée. D'ailleurs on multiplia bientôt les jours de réception du baptême : Sozomonène nous apprend qu'à Jérusalem on baptisait à l'anniversaire de la dédicace de l'église du Calvaire ; l'usage s'introduisit aussi en plusieurs églises de baptiser aux fêtes des martyrs ; mais Rome n'avait encore que Pâques et la Pentecôte.

Suivant la voie tracée par le pape Etienne lors de la querelle avec saint Cyprien, l'église occidentale reconnut la validité du baptême des hérétiques, et le concile d'Arles (313) imposa cette manière de voir aux Africains eux-mêmes. Mais l'Orient se montra moins soumis aux directions romaines : les Constitutions apostoliques n'admettaient pas la validité ; certains distinguaient entre hérétiques et hérétiques : au v^e siècle un canon faussement attribué au II^e concile œcuménique regarde comme valide le baptême des Ariens et des Macédoniens, comme nul celui des montanistes et des sabelliens.

3. **La pénitence chrétienne : confession privée et pénitence publique.** — Notre Seigneur avait institué la Pénitence : aussi, dès les premiers temps, considéra-t-on comme un devoir strict d'y recourir : on l'appelaït exomologèse, du mot grec qui signifie aveu.

Ce sacrement comportait d'abord l'accusation des fautes. Il appartenait aux « préposés des églises », c'est-à-dire aux évêques d'entendre les confessions : aussi, même au iv^e et au v^e siècle, l'église romaine ne connaissait-elle encore d'autres confesseurs que ses pontifes. Mais, à Constantinople on voit au iv^e siècle fonctionner un prêtre pénitencier. La confession était généralement privée : on ne fit jamais une obligation de la confession publique qui n'apparaît qu'à titre exceptionnel : la coutume s'étant introduite dans certaines régions de l'Italie, notamment en Campanie, d'établir une liste de ses péchés et de la lire devant l'assemblée chrétienne, saint Léon l'interdit « de peur que beaucoup ne s'éloignassent de la pénitence soit par honte, soit par crainte de voir révélés à leurs ennemis des faits qui peuvent tomber sous le coup des lois ».

Par contre, après la confession il y avait un ensemble d'exercices publics satisfaisants strictement requis ; la privation de la messe et de la communion en fournissait les éléments essentiels. Primitivement on distinguait quatre degrés de pénitents : 1^o les *lugentes* qui restaient à la porte de l'église, se recommandant aux prières de ceux qui entraient ; 2^o les *audientes* qui assistaient seulement à la messe des catéchumènes, puis subissaient le renvoi pur et simple ; 3^o les *prosternantes* qui avant de se retirer se jetaient aux pieds de l'évêque pour recevoir l'imposition des mains ; 4^o les *stantes*, qui se tenaient près des fidèles, mais sans par-

1. **Pénitence.** — BATHIFOL, *Etudes d'hist. et de théol. positive*, 1^{re} série, 1920. — RUESCHEN, *L'Eucharistie et la pénitence*, trad. française, 1910. — VACANDARD, art. *Confession*, dans *Dict. de théologie*. — Mgr. BOUDINHON, *Sur l'histoire de la pénitence*, *Rev. hist. et litt. relig.*, 1897, p. 306 et suiv. ; p. 496 et suiv. — A. d'ALEX, *Limén ecclesiæ*, *Rev. hist. eccl.*, 1906, 16 suiv. ; l'Edit de Calliste.

TINIERONT, op. cit. I et II ; *La confession est-elle une invention du moyen âge ? et Comment se confessaient les chrétiens des premiers siècles*, dans *l'Université catholique de Lyon*, 1913 (LXXII).

liciper à l'offertoire et à la communion. Cette division fut consacrée au concile de Nicée ; mais en Occident, il n'existait que la catégorie des *stantes* placés dans une partie spéciale de l'église, le *limen in vestibulo*, dit Tertullien, *extra castra*, selon l'expression de saint Jérôme.

La pénitence accomplie, alors seulement le coupable recevait l'absolution en public. En effet, « les anciennes descriptions donnent irrésistiblement cette impression que les pénitents, loin de se considérer comme absous au for intérieur luttent douloureusement pour mériter d'être absous ». (A. d'Alès). La réconciliation solennelle ou communion du pénitent se faisait par l'imposition des mains de l'évêque : à Rome, le Jeudi Saint, en Orient et en Espagne le Vendredi Saint.

La pénitence était très longue à l'ordinaire. D'ailleurs, elle ne se renouvelait pas : celui qui retombait dans le péché mortel n'y était plus admis, de crainte que le remède ne s'avilît par l'usage ; on ne désespérait pas de son salut, mais il devait s'en remettre à Dieu seul. Au iv^e siècle, la discipline pénitentielle s'adoucit. En Orient, dès 391, la suppression du prêtre pénitencier par le patriarche de Constantinople Nectaire a pour effet d'abolir la pénitence publique et les différents degrés de pénitents ; la satisfaction publique devint un exercice libre, ou bien on ne l'imposa plus que rarement pour les scandales graves. En Occident, saint Léon considère encore la pénitence publique comme nécessaire pour les fautes capitales ; beaucoup de fidèles s'y astreignent d'ailleurs par pur zèle, et dans certaines inscriptions funéraires, on rappelle comme un gage d'immortalité que le défunt s'y est livré.

4. L'année liturgique. — Dès les temps apostoliques, le premier jour de la semaine, mémorial de la Pâque et de la

I. L'année liturgique. — DOM GUÉRANGER, *L'année liturgique*, passim. — DOM CABROL, *Le livre de la prière antique ; Les origines liturgiques*, 1906. — DUCHESNE, *Les origines du culte chrétien*. — DOM DUMAINE art. *Dimanche* dans *Dict. d'arch.*. — DOM CABROL, *Etude sur la Perigrinatio Silviæ*, 1895 ; *Le Paganisme dans la liturgie*, dans *Rev. prat. d'Apol.*, 1906-1907 (III-V) ; *Les Fêtes chrétiennes et les fêtes païennes* (Coll. *Etudes religieuses*, n° 63).

Pentecôte se substitua au septième jour ou sabbat juif pour la célébration du culte divin : d'où les expressions *una sabbatorum*, *post dies octo* employées pour désigner les réunions des Apôtres. Les Pères apostoliques parlent aussi du dimanche comme du jour où se célèbre la synaxe eucharistique. « Le samedi qui par suite de la substitution perdait toute son importance lutta quelque temps. Dans certaines liturgies, par exemple dans les rites monastiques rappelés par Cassien, le samedi est encore un jour férié avec le service eucharistique et un office spécial. Mais dès les premiers siècles il fut évincé de cette place par le mercredi et le vendredi qui eurent eux aussi un service particulier. Ce furent des jours de jeûne que l'on appela jours de stations : il y eut ces jours-là des réunions et souvent célébration solennelle de la messe. Quant au samedi il devint aussi dans l'usage romain un jour de jeûne et de pénitence, mais on n'y célébrait pas de messe ; c'était ce qu'on appelait un jeûne de superposition, une suite du Vendredi ». (Dom Cabrol).

Il y eut dès l'origine deux grandes fêtes : **Pâques et la Pentecôte**. « Sous le titre de fêtes de Pâques à l'origine on comprenait non seulement la fête de la résurrection du Sauveur, mais la passion et la mort du Christ ; ces trois jours étaient donc comme une fête unique ; on disait quelquefois la pâque de la passion, la pâque de la crucifixion et la pâque de la résurrection ». (Mgr. Duchesne). On fit bientôt précéder cette fête d'un jeûne qui durait un jour, deux jours et même quarante heures : cette pratique apparaît pour la première fois dans la lettre de saint Irénée à saint Victor (189-198), mais elle est bien antérieure. Il faut attendre jusqu'au concile de Nicée pour avoir un document attestant le carême véritable : celui-ci comportait un jeûne de six semaines en Occident, de sept en Orient, jeûne égal en réalité puisque l'Orient en exceptait non seulement le Dimanche, mais aussi le samedi.

L'**Epiphanie** qui se célébrait en Orient le 6 janvier rappelait surtout au début la manifestation du Messie dans le Jourdain et aux noces de Cana : aussi l'appelait-on Théophanie. Pour la première fois on constate l'existence de la

Noël à Rome en 336 : elle s'y célébrait le 25 décembre, peut-être pour éclipser la fête populaire du Dieu-Soleil Mithra, mais plus probablement parce que l'astronomie avait fixé au 25 mars la mort du Seigneur, et donc aussi son incarnation : « car le Christ n'a pu passer en terre qu'un nombre entier d'années, les fractions sont des imperfections ». La Noël romaine et l'Épiphanie orientale s'étendirent rapidement à la chrétienté entière. On fit précéder Noël d'une période préparatoire, l'Avent, dont on constate l'institution en Gaule à la fin du v^e siècle.

Le culte de **Notre-Dame** apparut dès la plus haute antiquité comme en témoignent les écrits des Pères et les peintures des catacombes : les attaques dont Marie fut l'objet en Occident à la fin du iv^e siècle de la part de Jovinien et d'Helvidius, les blasphèmes plus graves de Nestorius et d'Eutychès, qui niaient sa maternité divine, contribuèrent à développer son culte. Cependant, les grandes solennités mariales n'existaient pas : seule, la Présentation du Seigneur ou Purification est attestée par la *Peregrinatio Silvæ* dans la seconde moitié du iv^e siècle, mais à Jérusalem, comme fête toute locale.

Chaque Eglise particulière célébra le jour anniversaire de la mort de ses martyrs (*dies natalis*) par un office célébré sur leurs tombeaux, et dans lequel leur nom était commémoré. Ces fêtes remontent jusqu'au ii^e siècle : l'anniversaire de saint Polycarpe († 155) fut institué à Smyrne après sa mort. Pourtant, exceptés saint Pierre et saint Paul, les calendriers romains ne contiennent pas de martyrs antérieurs au iii^e siècle. « Ces anniversaires étaient naturellement des fêtes locales. Cependant, on vit bientôt se produire des emprunts. Les saints les plus célèbres furent fêtés ailleurs que dans leur patrie ; quelques-uns arrivèrent à une vénération à peu près œcuménique, comme saint Xyste et saint Laurent de Rome, saint Cyprien de Carthage, etc. Les translations de reliques donnèrent un grand essor à cette forme du culte ». (Mgr. Duchesne).

Il faut mentionner particulièrement le culte de **saint Pierre et saint Paul** à Rome. Le calendrier Philocalien de l'année 336 fait déjà mention du 29 juin. Cette date mar-

quait non pas l'anniversaire du martyre, mais celui de la translation des reliques sur la Voie Appienne, à l'endroit dit « *Ad catacumbas* », en attendant qu'à l'époque de Constantin on les déposât dans les basiliques construites sur l'emplacement des tombeaux primitifs du Vatican et de la voie d'Ostie (saint Paul, hors les murs). La date du 29 juin, qui ne rappelait qu'un fait transitoire fut cependant gardée. Le calendrier philocalien de 336 signale encore au 22 février une solennité intitulée *Natale Petri de Cathedra*, et destinée à rappeler le souvenir de l'inauguration de l'apostolat de saint Pierre : la date du 22 février fut choisie uniquement pour faire échec à une fête païenne très populaire, celle des défunts de chaque famille. Comme le 22 février tombait souvent en Carême, dans les pays gallicans on transféra la date au 18 janvier : d'où un doublet. Jusqu'au xvi^e siècle, Rome ne connut que le 22 février. Le 1^{er} août, on célébrait encore la fête de la dédicace de l'église des Apôtres, sur l'Esquilin, au temps de Xyste III (432-40). Cette église conservait les chaînes de saint Pierre, d'où le nom de Saint-Pierre-au-Liens donné à la basilique et à la fête de sa dédicace (*a vinculis S. Petri*).

5. **Les églises : basiliques constantiniennes.** — Les premières réunions chrétiennes se firent d'abord dans une pièce de la maison, la plus spacieuse, celle du banquet. A cause du nombre des fidèles, on dut bientôt y consacrer une maison entière : salle de réunions, chambre pour le mobilier, pour les prêtres ; l'habitation antique où tout rayonne autour de l'atrium se prêtait bien à ces usages ; les demeures des plus riches chrétiens furent ainsi affectées au culte : signalons dès les temps apostoliques la maison d'Aquila et Prisca sur l'Âventin et l'Ecclesia Pudentiana sur le Vinimal.

Cependant, dès le III^e siècle, lorsque l'Eglise eut le droit de propriété corporative, on construisit des églises : « Les chrétiens rivalisant avec les constructions de nos temples

1. **Basiliques constantiniennes.** — H. LECLERCQ, art. *Basilique*, *Byzance et Constantin*, dans *Dict. d'Archéol. ; Manuel d'Archéol. chrétienne*, 2 vol., passim. — H. GRISARD, *Histoire de Rome et des papes au moyen âge*, t. I, 1906.

édifient des maisons très grandes où ils s'assemblent pour prier » écrit le païen Porphyre. La basilique de forme rectangulaire était divisée en trois nefs par deux rangées de colonnes ; un toit élevé recouvrait la nef centrale plus large ; elle se terminait non par un mur, mais par un renforcement en hémicycle qui prit le nom d'abside. Ainsi constituée, la basilique chrétienne ne dérivait pas comme on l'a parfois prétendu, des temples païens, ni des basiliques civiles ; elle était plutôt l'imitation de la maison romaine où l'on avait tenu les réunions liturgiques primitives : on retrouve, en effet, le vestibule, la première cour ou atrium orné d'une fontaine, une deuxième cour ou péristyle entouré de colonnes où se tenaient catéchumènes et pénitents, enfin la nef.

Il nous faut signaler les quatre grandes basiliques constantiniennes, à cause de leur extraordinaire fortune ; elles deviendront les basiliques majeures. 1° L'antique demeure des Laterani, sur le Cœlius, qui appartenait à Fausta, femme de Constantin, fut donnée par elle au pape Miltiade dès 313. Saint Sylvestre la dénomma d'abord basilique du Saint-Sauveur, et c'est sous ce titre que nous en fêtons encore la dédicace le 9 novembre. Beaucoup plus tard, Lucius III la consacra à saint Jean-Baptiste et la dénommera **Saint-Jean-de-Latran**. Dès le iv^e siècle elle apparaît comme le premier centre religieux et liturgique de Rome : les pénitents y sont réconciliés le Jeudi Saint, les catéchumènes y sont baptisés le Samedi Saint, le pape y officie le jour de Pâques, il y confère les ordinations. Non loin de là, encore sur le Cœlius, se trouvait un autre palais, la *domus Sessoriana*, habitée par la mère de Constantin, Hélène ; revenue de Palestine où elle avait provoqué l'invention de la Sainte Croix ; elle résolut de dédier dans sa maison un oratoire à la Croix du Sauveur : telle est l'origine de Sainte-Croix-de-Jérusalem, une des principales basiliques romaines. 2° L'empereur Constantin voulut aussi honorer les premiers martyrs, fondateurs de l'Eglise romaine ; à cet effet, il fit bâtir une basilique sur la colline du Vatican, au delà du Tibre, au lieu de la mort et de la sépulture de **saint Pierre**. Cette basilique devint un centre de pèlerinages dès le

iv^e siècle ; comme Saint-Jean-de-Latran, elle imposera à toute l'Eglise la fête de sa dédicace, sous ce titre *in dedicatione basilicarum ss. Apostolorum Petri et Pauli* (18 novembre). 3° A l'autre extrémité de Rome, sur la voie d'Ostie, Constantin fit aussi construire une église là où saint Paul eut la tête tranchée : c'est **Saint-Paul-hors-les-Murs** qui fut agrandie sous les Valentinieniens à la fin du iv^e siècle. 4° Enfin Constantin fit bâtir **Saint-Laurent-hors-les-Murs** sur le tombeau de l'illustre diacre.

L'origine des grandes basiliques romaines est donc constantinienne. Il faut y joindre **Sainte-Marie-Majeure**, la plus grande des églises consacrées à Notre-Dame. Fondée un peu avant le milieu du iv^e siècle par le pape Libère elle se nomma d'abord basilique libérienne, puis Sainte-Marie-des-Neiges à cause du miracle mentionné au bréviaire le 5 août, jour où l'on célèbre sa dédicace. On l'appelle encore Sainte-Marie *ad præsepe* ou à la crèche parce qu'on croit y conserver la crèche de l'enfant Jésus. Cette église semble « comme une sorte de Bethléem à Rome » ; aussi eut-elle les honneurs des solennités de Noël.

DEUXIÈME PARTIE

Le Moyen-Age

PREMIÈRE PÉRIODE

L'Époque Mérovingienne (496-714)

I. LE VI^e SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

DE LA CONVERSION DE CLOVIS A L'AVENEMENT DE SAINT GREGOIRE LE GRAND (496-590)

A la fin du v^e siècle, tous les royaumes barbares implantés en Occident sont ariens ou païens. La conversion du chef des Francs, **Clovis**, va changer la situation.

I. **Clovis et les Francs.** -- Sources : DOM BOUQUET, *Recueil des hist. de Gaule*, III et IV. -- *Monumenta Germaniae Historica* : les 3 vol. des *Scriptores rerum Merovingicarum* (surtout Grégoire de Tours). -- Ouvrages : KURTH, *Clovis* ; *L'Eglise aux tournants de l'histoire*, ch. III ; *Le baptême de Clovis*, dans *La France chrétienne*, 1896 ; *Les origines de la civil. moderne*, II, p. 4 ; *Sainte Clotilde*, coll. les Saints. -- LECOY DE LA MARCHE, *La fondation de la France*, 2^e part., ch. III, p. 142. -- LAVISSE, *Histoire de France*, II. -- HANOTIAU-GOYAU, *Histoire de la Nation Française*. -- MOELHER, *Hist. du moyen âge depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la fin de l'époque franque*, Paris et Louvain, 1904. -- Mgr. DUCHESNE, *L'Eglise au VI^e siècle*, 1926.

1. **Les Francs : La conversion de Clovis.** — Un argument politique le poussa d'abord à respecter le catholicisme. Les indigènes gallo-romains haïssaient l'envahisseur païen : ne fallait-il pas se les concilier et garder de bons rapports avec l'épiscopat, qui jouissait d'une énorme influence ? Apôtre doublé d'un diplomate, l'évêque de Reims, saint Rémy, écrivait à Clovis : « Si vous marchez d'accord avec les évêques, votre gouvernement en sera affermi. » Ainsi s'explique cette fameuse scène du vase de Soissons où Clovis étendit à ses pieds le guerrier pilleur d'églises. D'autre part, une influence religieuse s'exerçait sur le chef païen, celle de son épouse Clotilde, princesse burgonde, mais catholique. « Il consentait à ce qu'un premier enfant fut baptisé catholique ; mais cet enfant mourait, n'était-ce pas les anciens dieux de Clovis qui se vengeaient ? Ils parurent vouloir se venger encore sur la personne d'un second enfant également baptisé ; mais celui-ci survécut ; le Dieu de Clotilde apparut alors comme ayant une puissance. En 496, au cours d'une bataille contre les Alamans, Clovis lança vers ce Dieu un suprême cri d'appel : « Si tu me donnes la victoire, je croirai en toi et me ferai baptiser. » (Goyau.) Vainqueur, il devint le disciple de saint Rémy et se fit baptiser par lui avec 3.000 de ses guerriers (Noël 496). Dès lors, les Francs furent accueillis comme des libérateurs par les populations catholiques du reste de la Gaule, et Clovis représentera comme des croisades ses campagnes contre les Burgondes et les Wisigoths de Toulouse. Ceux-ci sont anéantis à Vouillé en 507 ; quant aux Burgondes, ils ne seront incorporés au royaume franc qu'en 534 ; mais, dès 517, Sigismond, fils du roi Gondebaut, se fait baptiser, et, à cette date, les évêques tiennent un concile à Epaom pour fortifier la discipline ecclésiastique. La Gaule était désormais catholique.

2. **Théodoric et les Ostrogoths.** — Au contraire, en Italie, les Barbares s'entêtent dans l'arianisme. Politique habile, **Théodoric** travaille à harmoniser l'élément gothique et l'élément romain ; il restaure le cadre antique : sénat, consulat ; il donne à chacun son rôle : les Goths à

l'armée, les Romains dans les emplois administratifs. D'ailleurs, tolérant, il accorde aux églises privilèges et immunités, et s'efforce de demeurer en paix avec les papes Gélase I (492-496) et Anastase II (496-498) ; il prend même pour premiers conseillers les catholiques Boèce et Cassiodore. Lors du schisme romain qui éclata à l'occasion de l'Henoticon, il montra jusqu'où allait sa sagesse politique. A Symmaque, successeur légitime du pape Anastase, la coterie impériale voulut substituer l'archidiacre Laurent : d'où guerre civile dans Rome. Les deux élus en appelèrent à Théodoric, qui, sans partialité, se prononça pour Symmaque ; la querelle s'éternisant, il envoya un délégué (*visitator*), puis, à la requête du clergé romain, il convoqua un concile (502) ; mais il refusa de s'entremettre davantage tant qu'enfin Symmaque l'emporta.

La question religieuse n'en demeurait pas moins irritante. A l'empereur Anastase, dernier représentant de la dynastie théodosienne, avait succédé un soldat, **Justin**. Profitant de son avènement, le peuple de Constantinople manifesta ses sympathies pour l'orthodoxie ; le 5 juillet 518, jour de la fête des Pères de Chalcédoine, il cria devant l'empereur : « Envoyez les lettres synodales à Rome, mettez les quatre conciles dans les dyptiques, Léon, l'évêque de Rome dans les dyptiques. » Justin acquiesça, et, pour cloré le schisme acacien, le pape **Hormisdas** envoya à Byzance des légats porteurs d'une profession de foi à la primauté et à l'infaillibilité pontificales : « Nous voulons suivre en tout, déclarait-elle, la communion du siège apostolique où réside l'entière et vraie solidité de la foi chrétienne, où la religion s'est toujours conservée immaculée. » Ce formulaire d'Hormisdas fut signé par tout l'épiscopat oriental.

Une campagne s'en suivit contre tous les hérétiques de l'Empire, non seulement les monophysites, mais aussi les ariens : on les dépouillait de leurs églises, on leur interdis-

H. **Théodoric**. — GIESAR, *op. cit.*, II, ch. IV, p. 36. — KURTH, *Les origines*. — MARTROYE, *Goths et Vandales*, 1905. — HODGKIN, *Italy and her invaders*, 8 vol., 1880-95. — VILLARI, *Le invasione barbariche in Italia*, Milan, 1900. — E. AMANN, art. *Jean I*, dans *Dict. de Théol.*

sait l'exercice du culte. Théodoric se sentit atteint ; croyant la papauté complice d'une telle mesure, il fit venir Jean I à Ravenne et, sous menace de mort, le somma de se rendre auprès de l'empereur afin d'en obtenir le retrait de la législation anti-arienne. A Byzance, le pape fut reçu avec honneur : Justin se fit couronner une seconde fois par lui, et lui accorda l'usage des vêtements impériaux ; mais, au retour, Théodoric furieux le jeta en prison et le fit périr sous les mauvais traitements (526). D'autre part, soupçonnés comme catholiques, le sénateur Boèce et son beau-père Symmaque furent impliqués dans une affaire de trahison ; après une longue captivité durant laquelle il écrivit son admirable *De consolatione*, Boèce fut exécuté. Théodoric mourut la même année que Jean I^{er} (526) ; mais il prit le temps de lui donner un successeur, Félix III (526-530).

Ce coup de force sépara les Romains en deux camps : parti grec et parti goth. Après Félix III, le Goth Boniface II et un certain Dioscore se disputèrent la papauté et la mort presque immédiate du second empêcha seule le schisme. La papauté achevait de passer sous la domination gothique : le roi Athalaric réclamait un tribut de 3.000 sous d'or pour assurer la liberté de l'élection pontificale. Mais les jours de la dynastie gothique étaient comptés : Justinien, successeur de Justin, eut l'ambition de reconquérir l'Italie. En vain, le roi Théodat envoyât-il le nouveau pape Agapit demander grâce ; Agapit mourut en ambassade à Constantinople sans avoir rien obtenu. Le lieutenant de Justinien, Bélisaire, débarqua dans la péninsule et s'empara de Rome. La papauté changeait d'opresseur.

3. **Justinien : l'affaire des Trois-Chapitres.** — Encouragé par l'impératrice Théodora, Justinien poursuivit, durant tout son règne, la réconciliation des catholiques avec les monophysites qui, prenant pour centre Alexandrie, menaçaient l'unité de l'empire. Dès le règne de Justin, il soutint **les moines scythes** venus à Rome pour y faire agréer, par Hormisdas, la formule : « Un de la Trinité a été crucifié », formule qui, d'après eux, corrigeait ce que les expressions de Chalcédoine avaient d'exagéré dans le sens

de la distinction des hypostases ; on les appelait « théopaschites », parce qu'ils paraissaient attribuer la passion à la divinité elle-même. A cause du danger d'une interprétation monophysite, Hormisdas ne voulut pas souscrire cette formule en soi défendable. De ce refus pontifical, certains moines byzantins, les **Acémètes**, arguèrent comme d'une approbation des théories nestorienne ; ce que voyant, le pape Jean I approuva enfin l'expression « Un de la Trinité... ». Les monophysites la souscrivirent, mais sans abandonner l'hérésie.

Entêté dans sa politique de conciliation, Justinien donna bientôt l'ordre à Bélisaire de substituer au nouveau pape saint Silvère (536-37) le diacre **Vigile**, ancien nonce à Byzance. Mais celui-ci se montra supérieur à sa réputation ; quand Théodora voulut rétablir sur le siège de Constantinople le monophysite Anthime déposé par Agapet, il répondit : « Bien qu'indigne, je suis le vicaire du bienheureux Pierre, comme l'ont été mes prédécesseurs qui l'ont condamné. »

De nouvelles complications allaient survenir. L'origénisme sévissait depuis trois siècles dans la Palestine monastique ; soutenu par l'apocrisiaire Pélage, le patriarche Pierre de Jérusalem dénonça le péril à Justinien, et celui-ci fit paraître un édit anathématisant l'origénisme ; approuvée par un synode de Constantinople, cette condamnation fut estampillée par le pape Vigile. C'est alors que pour opérer une diversion, un origéniste notable **Théodore Askydas**, évêque de Césarée en Cappadoce proposa à l'empereur une campagne théologique propre à ramener les monophysites. Il y avait en Orient deux personnages toujours suspects : Ibas d'Edesse et Théodoret de Cyr, qui avaient longtemps combattu saint Cyrille et défendu Nestorius ; Théodore de Mopsueste, l'ancêtre du nestorianisme, l'était davantage encore. La condamnation de ces trois Antiochiens ne serait-elle pas propre à convertir les monophysites que la réhabilitation d'Ibas et de Théodoret par le concile de Chalcédoine avait si fort scandalisé ? Justinien séduit lança bientôt un édit qui condamna les **Trois Chapitres**, c'est-à-dire : 1^o Théodore de Mopsueste et ses écrits ; 2^o les écrits de Théo-

doret contre saint Cyrille et le concile d'Ephèse ; 3° la lettre d'Ibas d'Edesse à Maris de Perse contre le même Cyrille.

Que faut-il en penser ? Evidemment, on pouvait toujours prétendre qu'en ces personnages on attaquait les opposants au concile d'Ephèse, et non pas les réhabilités du concile de Chalcédoine. Et pourtant, personne ne s'y tromperait : « pourquoi cette manifestation anti-chalcédonienne au moment où l'Eglise avait un si grand intérêt à défendre le célèbre concile ? ». Tout néanmoins fut employé pour obtenir la ratification pontificale. On fit venir Vigile à Constantinople. Arrivé en protestataire, il eut la faiblesse d'accepter des conférences et finit par céder (548) : dans son **Judicatum**, il souscrivait l'Edit contre les Trois Chapitres, tout en veillant à mettre hors de discussion l'autorité du concile de Chalcédoine. L'épiscopat d'Occident protesta ; les Africains parlaient même d'excommunier Vigile jusqu'à résipiscence. Devant un tel orage, le Judicatum fut retiré, et de concert avec Justinien Vigile décida qu'il serait fait silence sur les Trois Chapitres en attendant la réunion d'un concile.

Mais, excité par Théodore Askydas, l'empereur ne tint pas sa promesse, et, en 551, il lança un nouvel édit contre les Trois Chapitres. Vigile se ressaisit cette fois ; il protesta et se sentant menacé se réfugia à Chalcédoine d'où il publia la déposition de Théodore Askydas. Devant cette attitude énergique l'Empereur sembla plier ; Vigile rentra à Constantinople sur la promesse que l'affaire serait tranchée dans un concile. Cependant, grâce à un savant triage, les 151 évêques convoqués sont tous à la dévotion de l'empereur, et

1. **Trois Chapitres.** — Sources : FACUNDUS, *Pro defensione trium capitulorum*, P. L. LXXVII. Le texte du *Judicatum*, P. L. LXXIX, 111. Les protestations dans *Epist. clericorum Italiae*, P. L. LXXIX, 113, 115. Le second édit de Justinien contre les Trois Chapitres, P. G. LXXXVI, 1, col. 993-1035. — *Le Constitutum*, P. L. LXXIX, 67-114. Les actes du concile, Mansi, IX, 376 et suiv. — Travail : GRISAR, op. cit., II, p. 132. — PAROIRE, *L'Eglise byzantine de 527 à 847*, p. 41. — DUCHESNE, *Vigile et Pélagie*, *Rev. quest. hist.*, XXXVI, p. 369. — MARIN, *Les moines de Constantinople*, p. 278. — J. BOIS, art. Constantinople, dans *Diet. de Théol.* — KNECHT, *Die Religions Politik Kaisers Justinians I*, Würzburg, 1896. — A. DE MESSAS, *Nouvelles études sur l'histoire des Trois Chapitres*, dans les *Annales de Phil. chrétienne*, 1904. — GLAIZOLLE, *Justinien, son rôle dans les controverses*, Lyon, 1905.

les Africains opposants ont été exclus en bloc. Dès lors, Vigile s'abstient de paraître aux séances, et dans son **Constitutum** il interdit expressément de condamner les Trois Chapitres. Mais le concile passe outre, et Justinien envoie en exil les clercs latins de l'opposition. « Voyant que ses ménagements pour les morts causeraient de grands troubles aux vivants » Vigile finit par adhérer sans restriction aux décisions du concile, ce qui après coup le rendit œcuménique. Il mourut en rentrant dans la péninsule. Il laissait à son successeur **Pélage** (555-560) la mission de faire accepter par l'Occident la condamnation des Trois Chapitres : rôle d'autant plus ingrat que Pélage avait été lui-même opposant durant sa nonciature à Byzance. A force d'habileté et d'énergie il y parvint cependant ; mais il ne put empêcher les Eglises de Toscane, de Ligurie et d'Istrie de se jeter dans un long schisme. »

Au surplus, le but dernier ne fut aucunement atteint : les monophysites ne se rallièrent pas. Justinien prit enfin des mesures énergiques : à l'égard des évêques hérétiques du Sud de l'Empire, on adopta le système de la déportation en masse à Constantinople. Mais il resta, malgré tout, quelques prélats monophysites qui eurent bientôt des fidèles nombreux. Ils se nommaient coptes, chrétiens de l'ancienne Egypte et les catholiques melchites (melech = roi, c'est-à-dire parti de la cour). En Syrie, la perverse Théodora fournit sous main aux monophysites un chef de forte trempe, nommé Jacques Baradaï, ex-moine. Fanatique exalté, il parcourut en mendiant au milieu de toutes sortes de périls la Syrie et les provinces limitrophes, consacra des prélats et des prêtres, rétablit le patriarcat monophysite d'Antioche, bref fonda cette Eglise dissidente qui s'appela de son nom Jacobite.

Pourtant, le règne de Justinien ne laissa pas d'être très glorieux. Ce parvenu accomplit la restauration impériale en Occident, faisant de l'Afrique et de l'Italie reconquises deux préfectures du prétoire ; il opéra une réforme législative immortelle par le code Justinien, « pénétrant la rigueur du vieux droit romain de l'esprit nouveau du christianisme, introduisant dans la loi un souci jusqu'alors inconnu de

justice sociale, de moralité publique et d'humanité ». (Diehl). Mais, en voulant trop embrasser, il prépare indirectement les périls que les invasions perses feront courir au christianisme. « Ce magnifique effort d'impérialisme » demeura sans lendemain.

Il en subsista du moins des monuments religieux admirables. De Constantin à Justinien, l'Orient cherchant sa voie artistique avait peu à peu substitué aux lignes droites des basiliques romaines les formes courbes des églises octogones ou circulaires ; aux constructions perses, il avait emprunté la coupole. **Ainsi s'était fait jour au v^e siècle un art byzantin d'Asie-Mineure** (églises d'Ephèse, Sardes, Philadelphie), puis au vi^e un art byzantin de Syrie (cathédrales de Bosra et d'Ezra). L'apogée fut atteint sous Justinien, avec Sainte-Sophie de Constantinople, bâtie par Anthémios de Tralles et Isidore de Milet. Sans doute, vue du dehors, à cause de la carapace de maçonnerie dont il fallut l'étayer pour parer à un danger d'écroulement, Sainte-Sophie semble lourde, mais à l'intérieur la coupole apparaît prodigieuse de hardiesse fournissant à tout l'ensemble une ampleur et une simplicité inouïes. Outre la coupole, l'art byzantin se distingue par la richesse de la décoration. On déploya à Sainte-Sophie un luxe tout oriental : chapiteaux taillés en dentelle, polychronie de marbres, mosaïques étincelantes à fond d'or. Malheureusement, les mosaïques contenant des représentations de figures humaines ont été badigeonnées depuis par les Turcs.

A peine Justinien disparu (565), la domination grecque en Italie se trouva menacée à nouveau par une dernière migration de barbares germaniques, celle des **Lombards**. On voit Jean III (561-74) se réfugier hors de Rome dans l'église des saints Tiburce et Valérien ; Benoît I^{er} (575-79) assiste impuissant aux atrocités et aux sacrilèges : pillage des églises, massacre des prêtres et des fidèles. Il semble bien que ce

1. **Art byzantin.** — DIEHL, *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle*, 1901 ; *Manuel d'art byzantin* ; art. *Art byzantin*, dans le *Musée d'Art*, publié sous la direction d'Eug. Müntz. — BRÉHIER, *Les Églises byzantines*, coll. *Sciences et religion*, 1905. — M. LAURENT, *L'art chrétien primitif*, II, ch. XII et XIII, Bruxelles, 1911.

furent les démarches de Pélage II (579-590) et l'argent de l'Eglise qui déterminèrent ces barbares à s'éloigner de Rome. L'empereur se montrait incapable de défendre sa lointaine colonie ; l'Italie entière fut dès lors occupée par les envahisseurs à l'exception de quelques territoires restés aux Grecs et appelés l'exarchat de Ravenne (Ravenne, Bologne et la Romagne, Venise, Rome et Naples).

Au fond le vi^e siècle fut pour la papauté une époque très troublée durant laquelle elle se vit écartelée entre les Goths et les Grecs, les premiers opprimant l'Eglise, les seconds lui demandant de funestes habiletés de doctrine. Mais un pontife va se lever dont l'influence s'étendra partout.

CHAPITRE II

LE PONTIFICAT DE SAINT GREGOIRE LE GRAND (590-604)

Né en 540, dans l'ancienne famille patricienne des Anicii, saint Grégoire le Grand fut nommé dès l'âge de 30 ans préteur de Rome par Justinien II (570). Mais il embrassa bientôt la vie monastique et employa sa fortune à la construction d'abbayes : six en Sicile, et une septième à Rome sous le vocable de saint André, dans son propre palais du Monte

I. **Saint Grégoire le Grand.** — Sources : P. L., LXXV-LXXIX ; les lettres dans *Mon. Germ. hist., Epist.*, I, II, 1891-1899. — *Traduction* : GRISAR, *Saint Grégoire* (en allemand et en italien). — SNOW, *St. Gregory the Great*, London, 1892. — DUNNEN, *Gregory the Great*, London, 1905. — TARDECCI *Storia di Gregorio Magno e del suo tempo*, Roma, 1909. — GODET, art. *Grégoire I*, dans *Dict. de théol.* — PINGAUD, *La politique de saint Grégoire le Grand*, 1877. — VALS, *La papauté et l'Eglise franque à l'époque de saint Grégoire*, dans *Rev. hist. eccl.*, VI, pp. 537-556, pp. 755-784. — DIEHL, *L'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne*, Ecol. franç. Athènes et Rome, fasc. LIII. — DOUZÉ, *Le rôle politique de saint Grégoire pendant les guerres lombardes*, Etudes, 1904. — DUCHESNE, *Les origines de l'Etat Pontifical*. — P. VANHE, *Saint Grégoire et le titre de patriarche œcuménique*, *Echos d'Orient*, mai 1908 ; art. *Constantinople (Eglise de)*, dans *Dict. de Théol.* — DOUZÉ, *Les Patrimoines de l'Eglise romaine au temps de saint Grégoire*. — DOM H. LECLERCQ, art. *Grégoire le Grand*, dans *Dict. d'Archéol.*

Caelio. Le pape Benoît I^{er} l'envoya en 578 comme apocrisiaire ou nonce à Constantinople auprès de l'empereur Tibère. Il parvint en 585 à rentrer dans son monastère ; la vue de quelques jeunes Anglo-Saxons sur le marché des esclaves lui inspira l'idée d'évangéliser la Grande-Bretagne ; mais sa présence restait indispensable à Rome ; à peine était-il en route que Pélage II le fit rappeler. A la mort de celui-ci, le choix unanime le proclama pape.

1. **La sauvegarde de l'Italie et les rapports avec le pouvoir séculier.** — En Italie, Grégoire résolut de réparer les ruines grâce à une administration régulière du patrimoine de l'Eglise romaine. Les colons ou métayers furent mis sous la direction de *conductores*, qui administrèrent un lot délimité et perçurent les fermages ; au-dessus d'eux, les *rectores patrimonii* furent chargés de la surintendance matérielle et morale. Bien géré, le patrimoine permit d'abondantes œuvres de charité : à Rome, auprès des principales églises s'élevèrent des maisons pour les pauvres (*habitacula pauperum*), des hôpitaux (*nosocomia*), des orphelinats (*phlochia*). L'ordre régnait dans l'administration des aumônes : saint Grégoire avait ses registres de l'assistance publique où chaque indigent se trouvait inscrit avec la mention de son âge et de sa condition. Il travailla aussi à de sages réformes sociales : tantôt, il transformait l'esclave en colon, tantôt il prenait sous son patronage (*commendatio, defensto*) les hommes libres qui, fuyant les Lombards, venaient se confier à lui ; enfin, ses notaires et ses sous-diacres lui rendaient compte de la gestion des gouverneurs grecs, et ceux-ci savaient qu'ils auraient à compter avec lui s'ils commettaient des exactions. Ainsi posait-il, pour le jour où la papauté serait émancipée de l'autorité impériale, les bases du pouvoir temporel.

Au dehors, saint Grégoire vit disparaître les derniers royaumes ariens. Le chef des Lombards, **Agilulf** était un barbare qui ravagea l'Italie et vint même assiéger Rome ; Grégoire parvint à l'écarter par sa ferme attitude et en lui offrant des présents. Mais sa femme, **Théodelinde**, princesse bavaroise, était catholique ; par une correspondance

assidue. Grégoire la soutint dans l'œuvre de la conversion de son époux. En 602, Agilulf se fera baptiser, entraînant après lui une grande partie de son peuple. Théodelinde fonda le célèbre monastère de Bobbio ; elle fit élever à Monza, près de Milan, une basilique dédiée à saint Jean-Baptiste ; Agilulf y déposa la couronne de fer sur laquelle on grava près de son nom le titre de « Roi de toute l'Italie » ; elle devait servir à couronner Charlemagne et Napoléon.

Battus par les Francs, les Wisigoths avaient transféré le centre de leur puissance en Espagne ; mais ils demeuraient ariens. Ils étaient cependant entourés par des peuples catholiques. Au nord-ouest de la péninsule, en Galicie, les Suèves ont été convertis par des moines missionnaires, saint Martin et saint Donat ; le concile de Braga, capitale de leur royaume, a consacré, en 563, le triomphe de l'orthodoxie. Au nord-est apparaissaient les Francs ; enfin, la côte méridionale était occupée, dès 554, par une armée grecque. Cependant, partout victorieux, le roi **Léovigild** (572-580) établit sa capitale à Tolède, et, sur le conseil de son épouse, Gaswinthe, arienne fanatique, il persécute le catholicisme. D'un premier mariage avec la sœur de saint Léandre, futur archevêque de Séville, il a eu un fils, **Herménegilde** ; il le fait mettre à mort en haine de la foi.

Mais **Récarède**, frère de la victime, la vengea en passant au catholicisme. Il convoqua, à Tolède, un concile de tous les évêques d'Espagne, ariens et orthodoxes ; et, après avoir écouté les arguments des uns et des autres, il abjura l'arianisme, envoya à saint Grégoire une députation et entretint avec lui une correspondance très amicale. L'Espagne se montra, dès lors, très dévouée à l'égard de Rome : en 603, comme deux évêques déposés en appellent à saint Grégoire, celui-ci envoie un légat qui, sans difficulté, les rétablit sur leur siège. Au VII^e siècle se tiendront, à Tolède, des conciles fameux dirigés par saint Isidore de Séville, frère et successeur de saint Léandre.

Non content de présider à la conversion des royaumes ariens, Grégoire s'efforça de conserver des relations avec tous les princes. A **Brunehaut**, il tente de faire réaliser la

réforme du clergé franc ; on s'est parfois étonné qu'il ait prodigué des éloges à cette reine d'Austrasie, impérieuse et cruelle ; mais de récents historiens ont montré Brunehaut sous un jour beaucoup plus favorable, noble de caractère et irréprochable dans sa vie privée. A l'empereur, Grégoire veut aussi témoigner son loyalisme ; mais sans sacrifier les droits de l'Eglise. Quand, en 592, Maurice interdit à tout fonctionnaire l'entrée dans le clergé, il proteste ; quand l'évêque de Constantinople, **Jean le Jeuneur**, prétend usurper le titre de patriarche œcuménique, il dévoile « ce péril universel », et oppose à un « titre plein d'arrogance et d'orgueil » celui de *servus servorum Dei*, que conserveront ses successeurs.

2. **La conversion de l'Angleterre : La mission de saint Augustin.** — Simple moine au Coëlius, saint Grégoire avait conçu le projet d'évangéliser les Angles ; pape, il le réalisa. Dès le temps de Tertullien, la Grande-Bretagne avait compté des chrétiens ; mais l'invasion des Scots descendus des montagnes de l'Ecosse, celle des Saxons au v^e siècle, puis des Angles au vii^e, arrivés par mer, refoulèrent les indigènes bretons et avec eux le christianisme dans la Cornouaille et le pays de Galles. Les Anglo-Saxons occupèrent tout le pays, qu'ils sectionnèrent en sept royaumes (l'heptarchie), et ils y implantèrent la religion sanguinaire d'Odin.

La méthode de saint Grégoire consistait « à envoyer au sein des barbares à convertir, au lieu de quelques moines isolés, tout un monastère qui, dès la première heure, ferait briller aux yeux des païens le spectacle de la vie chrétienne ». Quarante moines furent donc désignés sous la direction d'**Augustin**, prieur de Saint-André. Ils remontèrent le Rhône, puis la Loire jusqu'à Nantes, d'où ils gagnèrent l'embouchure de la Tamise. Le roi du Kent, Ethelbert, qui

1. **Saint Grégoire et l'Angleterre.** — DOM CABROL, *L'Angleterre chrétienne avant les Normands*, 1909. — Brou, *Saint Augustin*, coll. les Saints, 1897. — L. GOUAED, *Les chrétientés celtiques*, 1911. — W. STUBBS, *Histoire constitutionnelle de l'Angleterre*, tr. G. Lelievre, 1907. — HUNT, *The English Church from its foundation to the Norman Conquest*, Londres, 1899. — A. HUMBERT, art. Angleterre, dans *Dict. d'histoire*.

avait épousé Berthe, princesse franque et catholique, donna aux moines l'hospitalité et la permission de prêcher ; bientôt, il se convertit avec plusieurs de ses guerriers. Augustin établit son siège à Cantorbéry. Il reçut de saint Grégoire pour l'organisation des missions de sages conseils : il faut utiliser les temples païens, car, « tant que la nation verra subsister ses anciens lieux de prière, elle sera plus disposée à s'y rendre » ; il faut démarquer les fêtes païennes, et non les supprimer, etc.

L'apostolat prospéra : saint Grégoire conféra bientôt à saint Augustin le pallium comme insigne de sa suprématie sur les Eglises d'Angleterre ; à la conversion du Kent s'ajouta celle de l'Essex, dont la métropole fut Londres et le premier évêque Melletius. La seule ombre était l'hostilité des Bretons. Convertis depuis la fin du ⁱⁱⁱ^e siècle ils avaient adopté, loin de tout contact avec Rome, des coutumes spéciales concernant la date de Pâques, la tonsure et la manière de conférer le baptême. Augustin leur demanda d'accepter sur ces points secondaires l'usage romain et d'évangéliser avec lui les Anglais. Ils s'y refusèrent, surtout par haine de ces farouches Saxons qui les avaient vaincus.

3. **L'œuvre littéraire.** — Saint Grégoire fut un écrivain ascétique et mystique. Sans doute son mérite littéraire restait-il secondaire ; il écrit sans prétention, presque nonchalamment ; mais cette simplicité et cette gravité lente permettent de suivre sans fatigue le développement d'une pensée claire, toujours originale et souvent puissante. Ses œuvres exégétiques développent avant tout le sens allégorique et mystique. Dès l'époque où il était apocrisiaire, il écrivit son *Expositio in Job*, « répertoire complet d'éthique chrétienne », si bien qu'on la désigne à l'ordinaire sous le nom de *Morales*. Signalons encore vingt-deux homélies sur Ezechiel et quarante sur l'Evangile, dont beaucoup passèrent dans les lectionnaires liturgiques.

Mais les deux ouvrages les plus appréciés au Moyen-Age furent le *Pastoral* et les *Dialogues*. Exposé clair et méthodique des devoirs du prêtre, le *Pastoral* se compose de quatre parties : dans la première, *qualiter veniat*, saint Grégoire

examine les notes de la vocation sacerdotale ; dans la seconde, *qualiter vivat*, il décrit les vertus nécessaires au pasteur ; dans la troisième, *qualiter doceat*, il traite de la manière de diriger les diverses catégories de fidèles ; dans la quatrième, *qualiter se cognoscat*, il parle de la vie intérieure.

4. **Saint Grégoire et l'ordre bénédictin.** — Dans les quatre livres des Dialogues écrits en 593, Grégoire racontait les miracles et les vertus des saints personnages de son temps ; le second, consacré exclusivement à **saint Benoît**, allait révéler le père du monachisme d'Occident. Celui-ci naquit en 480, à Nursie, en Campanie ; de noble famille, il vint d'abord étudier à Rome, puis, soudain effrayé par les vices de ses compagnons, il s'enfuit dans la solitude de Subiaco ; son but était « d'y vivre seul avec lui-même sous le regard de Dieu ». Mais il vit bientôt accourir à lui des disciples, entre autres les deux enfants Maur et Placide ; il dut alors fonder autour de sa grotte (il sacro speco) douze petits monastères de douze moines chacun. Cependant, l'esprit du mal ayant suscité contre lui les calomnies du prêtre Florentius, il alla s'établir en Campanie, au Mont Cassin, à quatre-vingts kilomètres de Naples (528).

Dans cette solitude, il rédigea sa Règle qui, fruit d'une longue expérience, était marquée au coin du génie organisateur romain. A l'Abbé, délégué du Père éternel, saint

1. **Saint Benoît.** — Sources : *La règle bénédictine*, et les *Dialogues de saint Grégoire*. — Travaux : DOM TOSTI, *Della vita di S. Benedetto*, trad. franc., Lille, 1898. — DOM A. L'HUILLIER, *Le patriarche saint Benoît*, 1904. — DOM BERN. MARÉCHAU, *Saint Benoît sa vie, sa règle, sa doctrine spirituelle*, 1911. — DOM DELATTE, *Commentaire de la Règle de saint Benoît*, 1912. — DOM U. BERLIÈRE, *L'ordre monastique des origines au XII^e siècle*, ch. XII. — DOM BESSE, art. *Benoît*, dans *Dict. de théol.* — DOM LÉVÊQUE, *Saint Grégoire le Grand et l'ordre bénédictin*. — DOM RYELANDT, *Essai sur la physionomie morale de saint Benoît* (coll. Pax), t. XVII, 1924. — DOM CUTHBERT BUTLER, *Le monachisme bénédictin ; Etudes sur la vie et la règle bénédictines* (trad. par C. Grolleau), 1924 — DOM J. DE HEMPTINNE, *L'ordre de saint Benoît* (coll. Pax). — DOM LAURE, *Règle du patriarche saint Benoît, texte, trad. et commentaire*, Chambéry, 1925. — LES BÉNÉDICTINS DE FARNBOROUGH, *La règle de saint Benoît*, nouv. trad., 1924.

Benoît donne un pouvoir absolu sur tous les moines qui, sous sa direction, vaquent à la louange de Dieu. Cette forte subordination hiérarchique, l'uniformité de la vie commune et le lien perpétuel qui unit le moine à son cloître de profession, étaient les gages d'une législation durable ; de la sorte, la « gyrovagie », la fantaisie disparaissaient de la vie monastique. Entre les heures consacrées à la louange, le travail manuel et intellectuel avait sa place assignée. La pauvreté stricte du moine ne permettait, d'ailleurs, aucun retour vers les choses du monde, *omnia omnibus sint communia*. Enfin, il régnait dans tous les détails de cette règle une discrétion qui la rendait accessible à tous. Cependant, saint Benoît n'avait légiféré que pour ses moines du Cassin ; c'est l'apparition des Dialogues qui révéla sa règle à l'Occident entier. Les noms de saint Benoît et de saint Grégoire demeurent inséparables.

TEXTES ET DOCUMENTS

La Règle de saint Benoît

(Extraits)

CHAPITRE LXIV. — *De l'établissement de l'Abbé*

Dans l'élection de l'Abbé, on tiendra pour règle constante que celui-là doit être établi qui aura été élu d'un commun accord, selon la crainte de Dieu, par toute la communauté, ou seulement par une partie de la communauté, quoique la moins nombreuse, dirigée par un jugement plus sain. On fera le choix pour cet office d'après le mérite de la vie et selon la doctrine et la sagesse de la personne lors même que celui qu'on préférerait tiendrait le dernier rang dans la communauté. Si, par malheur, il arrivait que la communauté tout entière élût à l'unanimité une personne complice de ses dérèglements, lorsque ces désordres parviendront à la connaissance de l'Evêque au diocèse duquel appartient ce lieu, ou des Abbés et des chrétiens du voisinage, qu'ils empêchent le complot des méchants de prévaloir, et qu'ils pourvoient eux-mêmes la maison de Dieu d'un dispensateur fidèle, assurés qu'ils en recevront une bonne récompense, s'ils le font par un motif pur et par le zèle de Dieu, de même qu'ils commettraient un péché s'ils s'y montraient négligents.

L'Abbé une fois établi devra penser sans cesse au fardeau qu'il a reçu, et quel est celui auquel il aura à rendre compte de son administration. Qu'il sache aussi qu'il lui faut bien plutôt songer à être utile qu'à être le maître. Il doit donc être docte dans la loi divine, sachant où puiser les maximes anciennes et nouvelles. Qu'il soit chaste, sobre, indulgent, faisant toujours prévaloir la miséricorde sur la justice, afin qu'il obtienne lui-même un traitement pareil. Qu'il haïsse les vices, mais qu'il aime les frères. Dans les corrections mêmes, qu'il agisse avec prudence et sans excès, de crainte qu'en voulant trop râcler la rouille, le vase ne se brise. Qu'il ait toujours devant les yeux sa propre fragilité, et qu'il se souvienne de ne pas broyer le roseau déjà éclaté. Et par là, nous n'entendons pas dire qu'il doive laisser les vices se fortifier; au contraire, il doit travailler à les détruire, mais avec prudence et charité, et selon qu'il le jugera expédient à chacun, et qu'il s'étudie plus à être aimé qu'à être craint.

CHAPITRE LXV. — *Du Prieur du Monastère*

Il arrive souvent que l'établissement du Prieur donne occasion à de graves scandales dans les monastères. C'est lorsqu'il s'en trouve qui, enflés d'un méchant esprit de superbe, s'imaginant être de seconds Abbés, et s'attribuant un empire tyrannique, entretiennent des scandales et suscitent des dissensions dans la communauté, principalement en ces lieux où le Prieur est établi par le même Evêque ou par les mêmes Abbés qui ont institué l'Abbé. Il est aisé de comprendre combien cela est absurde; car, dès le principe de son établissement, on lui fournit l'occasion de s'abandonner à l'orgueil, lui donnant sujet de penser qu'il est affranchi du pouvoir de son Abbé, puisqu'il a été établi par ceux-là mêmes qui ont établi l'Abbé... C'est pourquoi nous pensons que, pour le maintien de la paix et de la charité, il importe que l'Abbé ait entre les mains la pleine administration de son monastère. Et s'il se peut faire, ainsi que nous l'avons établi ci-dessus, que tout le service du monastère puisse marcher par des Doyens, selon les ordres de l'Abbé, la charge étant partagée entre plusieurs, un seul n'aura pas l'occasion de s'enorgueillir. Que si, cependant, le lieu le requiert, ou si la communauté le demande pour un juste motif et avec humilité, et que l'Abbé juge qu'il soit expédient, il pourra choisir celui qu'il voudra, et l'établir lui-même son Prieur, avec le conseil des frères craignant Dieu. Le Prieur exécutera avec révérence tout ce qui lui aura été enjoint par son Abbé.

CHAPITRE III. — *Comment il faut appeler les frères en conseil*

Toutes les fois qu'il y aura dans le monastère quelque affaire importante à traiter, l'Abbé convoquera toute la communauté, puis il exposera lui-même ce dont il s'agit. Après qu'il aura entendu l'avis des frères, il examinera la chose en lui-même et fera ensuite ce qu'il aura jugé le plus utile. Or, si nous avons réglé que tous doivent être appelés au conseil, c'est que souvent le Seigneur révèle au plus jeune ce qu'il y a de mieux à faire. Les frères donneront leur avis en toute humilité et soumission, en sorte qu'ils n'aient pas la présomption de soutenir avec arrogance leur manière de voir; mais il dépendra de l'Abbé de prendre le parti qu'il jugera le plus salutaire et tous devront se soumettre. Mais, de même qu'il est juste que les disciples obéissent au maître, il faut que le maître dispose toutes choses avec prévoyance et équité... Quant aux affaires de moindre importance pour l'utilité du monastère, l'Abbé prendra conseil des Anciens seulement, ainsi qu'il est écrit : « Fais toute chose avec conseil, et après l'avoir fait, tu n'auras pas de regret. »

CHAPITRE XXXIII. — *Si les moines doivent avoir quelque chose en propre*

Qu'on s'applique avec grand soin à retrancher du monastère ce vice de la propriété. Que personne n'ait la témérité de donner ou de recevoir quelque chose sans l'autorisation de l'Abbé, ni d'avoir quoi que ce soit en propre, aucune chose absolument, ni un livre, ni des tablettes, ni un poinçon, en un mot, rien du tout, puisqu'il ne leur est pas même permis d'avoir en leur pouvoir ni leur corps ni leurs volontés. Mais ils doivent attendre du père du monastère toutes leurs nécessités. Qu'il ne leur soit donc jamais licite d'avoir quelque chose que l'Abbé n'aurait pas donné ou permis d'avoir. Que tout soit commun à tous, ainsi qu'il est écrit; que personne n'ait la hardiesse de faire sien aucun objet, pas même en paroles. Si quelqu'un était surpris s'adonnant à ce vice détestable, on l'avertira une première et une seconde fois; s'il ne s'amendait pas, il sera soumis à la correction.

II. LE VII^e SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

L'OCCIDENT AU VII^e SIÈCLE L'ÉVANGÉLISATION DES BARBARES

1. **En Grande-Bretagne.** — Sur les sept royaumes anglo-saxons, deux seulement étaient convertis, le Kent et l'Essex. Après la mort d'Augustin, les moines romains remportèrent d'abord des succès : deux rois se convertirent, Edwin de Northumbrie, grâce à la prédication de Paulin ; Sigebert d'Estanglie, grâce à celle de Felix. Mais le farouche Penba de Mercie vainquit des princes chrétiens, et tout fut détruit. C'est alors que les Celtes sauvèrent la situation : la Northumbrie, une fois reconquise par Oswald, neveu d'Edwin, il demanda des missionnaires aux Scots de la grande abbaye d'Iona, fondée autrefois par saint Columba, venu d'Irlande. Ils y établirent leur centre d'apostolat dans l'île de Lindisfare. Oswald vainquit Penba et introduisit ainsi le christianisme en Mercie.

Cependant, un grand danger menaçait ces Eglises naissantes : le séparatisme celtique. Chose singulière, le mouvement d'unification partit de Lindisfare. Le Northumbrien Wilfrid y était moine : très large d'esprit, il entreprit un voyage d'investigation à Cantorbéry et à Rome ; rentré à Lindisfare, il y introduisit la règle de saint Benoît et les usages romains. Lors d'une assemblée tenue au monastère de Whitby, et où se mesurèrent les chefs des deux influences, la cause romaine finit par l'emporter, grâce à l'éloquence de Wilfrid (664).

L'œuvre d'unification fut achevée par un nouveau groupe de moines bénédictins envoyés par le pape Vitalien (657-72) : ils avaient à leur tête le moine grec Théodore, promu au siège de Cantorbéry. Malgré un démêlé regrettable survenu entre celui-ci et Wilfrid, devenu archevêque d'York, l'évangélisation fit des progrès, et un grand essor fut donné à la

culture intellectuelle. Théodore fonda bientôt, avec son savant ami Adrien, l'école de Cantorbéry, où l'on enseignait les lettres, la métrique, l'astronomie et le comput ; là se forma saint Aldhelm, plus tard évêque de Malmesbury dans le Wessex, et célèbre par ses poésies. Un autre compagnon de Théodore, Benoît Biscop, fonda en Northumbrie le monastère de Wearmouth, puis celui de Yarrow, où se forma Bède le Vénérable. De ces écoles anglaises sortirent les principaux artisans de la rénovation carolingienne sur le continent, entre autres Alcuin.

2. **En Germanie : Les moines irlandais. Saint Willibrord.** — La christianisation de la Germanie s'opéra plus lentement. Dans les pays rhénans, l'apostolat demeura latent ; pourtant la division par diocèse s'était effectuée. Il y eut trois métropoles : 1^o Cologne, suffragant Maestricht ; 2^o Mayence, suffragants Spire, Worms et Strasbourg ; 3^o Trèves, suffragants Metz, Toul et Verdun. De l'autre côté du Rhin campaient quatre peuples barbares : 1^o au sud, sur le Danube et le Rhin supérieurs, les Bavares ; 2^o à hauteur de l'Alsace, les Alamans ; 3^o plus au nord, en face de Cologne, les Thuringiens ; 4^o enfin, entre la Thuringe et la mer, la Saxe qu'avoisinait la Frise.

Les moines celtes entreprirent de convertir ces contrées. Venu évangéliser la Gaule, où il fonda le monastère de Luxeuil, l'Irlandais **saint Colomban** fut exilé pour sa liberté de critique à l'égard de Brunehaut ; il s'établit à Bregentz, au bord du lac de Constance et l'influence de ses moines, prédicateurs itinérants, s'exerça bientôt sur les régions transrhénanes.

1^o Son successeur comme abbé de Luxeuil, Eustasius, évangélisa les Bavares ; mais le mouvement général de conversion ne sera imprimé qu'à la fin du siècle par **saint Rupert** de Worms : il prêche par toute la contrée, baptise le duc Théo et, sur les ruines de la cité romaine de Juvavium, fonde l'église monastique de Salzbourg, future métropole de la Bavière. D'autre part, **saint Emmeran** établissait l'église de Ratisbonne et **saint Corbinien** celle de Freisingen, dans le Tyrol. La plupart des villes florissantes

du pays auront pour origine la fondation d'une église monastique richement dotée par le duc.

2° Les Alamans reçurent aussi le christianisme d'un disciple de Colomban, **saint Gall** ; il fonda en Suisse un monastère florissant qui porta son nom. De ce centre, sortirent saint Agrestius, saint Frudpert, saint Fridolin, fondateur de l'abbaye de Soëckingen, au bord de la Forêt Noire. Bien que nulle organisation durable n'eût été fondée, le christianisme se trouvait implanté assez profondément pour que la *lex Alemanniæ*, promulguée au début du viii^e siècle, en paraisse tout imprégnée.

3° La Thuringe fut travaillée par un moine irlandais, **saint Kilian** ; il évangélisa les riverains du Main et fonda l'église de Wurtzbourg, mais il fut bientôt martyrisé pour avoir blâmé les mauvaises mœurs d'un duc du pays.

Somme toute, l'apostolat celtique n'avait été qu'une amorce. Les ducs intronisés par les Mérovingiens, les fonctionnaires et colons gallo-romains, les débris de l'ancienne population celtique romanisée formaient un noyau chrétien ; mais la masse demeurait païenne, et ne céderait qu'à une évangélisation organisée s'appuyant sur une protection séculière puissante. Or, ces deux éléments manquaient à l'apostolat colombanien : 1° la méthode et l'esprit de suite faisaient défaut aux moines irlandais ; ils n'établissaient pas dans les pays conquis une hiérarchie épiscopale, mais s'avançaient à l'aventure sans l'appui et les conseils du pape ; 2° les souverains de la France orientale ou Austrasie restaient trop absorbés à l'intérieur par la lutte contre les leudes indisciplinés, à l'extérieur par les guerres contre leurs voisins pour prêter une aide effective aux missionnaires.

La Gaule mérovingienne ne se trouva ramassée sous un sceptre unique qu'au temps de Dagobert (628-638). Grâce à sa protection, **saint Amand** et **saint Eloi** évangélisèrent

L'apostolat en Germanie au VII^e siècle. Saint Willibrord. — Sources : BIDE, *Hist. ecclesiastica gentis Anglorum*, III, 13 ; V, 10-11, PL, XCV. — ALCUIN, *Vita S. Willibrordi libri duo*, P. L., CI, 693-724. — Travaux : HAUCH, *Kirchengeschichte Deutschlands*, Leipzig, 1887-1911, I-V. — LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire de l'Europe*, I. — RICHARD, art. *Allemagne* ; MER. LESNE, art. *Amand*, dans *Dict. d'histoire*.

les régions septentrionales, Belgique et Batavie. Saint Amand prêche d'abord dans la vallée de l'Escaut, autour de Tournai et Gand, et y fonde le monastère d'Elnon, qui prendra son nom. Contraint ensuite d'accepter l'évêché de Maëstricht, il évangélise la vallée de la Meuse. Son apostolat remonta même jusqu'aux bouches du Rhin, jusque dans la Frise, refuge d'un paganisme farouche.

Vers la fin du siècle, s'ouvre enfin, dans ces régions septentrionales, l'ère des résultats durables. Au cours d'un voyage à Rome, Wilfrid d'York fut jeté sur les côtes de la Frise ; rentré en Angleterre, il parla de cette contrée à ses moines de Ripon ; douze ans plus tard, il y envoyait son disciple, **saint Willibrord**. Celui-ci se mit aussitôt sous la protection du maire du palais franc, Pépin, qui venait de conquérir la Frise méridionale jusqu'au Zuidersee. Il s'établit à Utrecht, bâtit une cathédrale monastique, recruta un clergé indigène, s'assura un refuge pour le cas de trouble en territoire franc au monastère d'Echternach, entre Meuse et Moselle ; enfin, avec la recommandation de Pépin, il alla à Rome recevoir l'investiture et la consécration épiscopale des mains de Sergius (687-701) ; cette authentication lui permettait de créer une véritable province ecclésiastique. Pendant près de quarante ans jusqu'en 739, il évangélisa toute la Frise franque, en sorte que le paganisme en disparut presque complètement.

CHAPITRE II

L'ORIENT AU VII^e SIECLE

1. **Le péril perse : Victoire d'Héraclius.** — L'Orient cherchait un sauveur : il acclama, en 610, le fils de l'exarque de Carthage, **Héraclius**. Il trouvait l'Empire dans un état déplorable : maîtres de la Mésopotamie, de l'Asie Mineure

1. **Héraclius.** — DRAPEYRON, *Héraclius*, 1869. — PERNICE, *L'imperatore Eraclio*, Florence, 1905. — DIEHL, *Histoire de l'Empire byzantin*, ch. III.

et de la Palestine, les Perses pillaient, en 615, Jérusalem, emportant à Ctésiphon la Sainte Croix et les reliques les plus précieuses. Héraclius songeait déjà à transporter le centre du pouvoir à Carthage, quand l'Empire fut sauvé par l'énergie du patriarche de Constantinople, **Sergius**. A la faveur d'un mouvement populaire, il entraîne le basileus dans une église et lui fait jurer de sauver son peuple ou de mourir pour lui. Héraclius passe à l'offensive, vainqueur à Ninive⁶²⁷, puis aux portes mêmes de Ctésiphon (628), il voit Chosroès II renversé par la révolution, tandis que les Perses s'empressent de signer un traité d'après lequel ils abandonnent toutes leurs conquêtes et restituent à Héraclius le bois de la Sainte Croix. Une telle campagne avait pris l'aspect d'une véritable croisade : bientôt, l'empereur reportait en grande pompe, à Constantinople, la vraie Croix ; la fête de l'Exaltation, le 14 septembre, commémore encore l'événement.

2. **Le péril monophysite et la réaction du monothélisme.** — Restait à l'intérieur le péril monophysite. Pour y remédier, le patriarche Sergius inventa le monothélisme. D'après lui, la volonté et l'activité humaine du Christ n'accomplissaient aucun acte spontané, mais se dirigeaient uniquement sur l'ordre et sous l'impulsion de la volonté divine comme un mobile inerte mû par un moteur ; ainsi niait-on l'activité humaine de la volonté humaine, ce qui équivalait à l'anéantir. Or, supprimer la volonté humaine, c'était du même coup supprimer la véritable nature humaine ; car,

II. Le Monothélisme et Honorius. — Sources : MANSI, X et XI. — *Lettre de Sergius à Honorius*, MANSI, XI, 533, 536. — *Protestation de Sophronius*, MANSI, XI, 461-509 ; P. G., I, XXXVII, 3, col. 3148-3200. — *Les lettres d'Honorius*, P. L., XI, 470-475. — *L'Ecthèse*, MANSI, X, 992-997. — *Epistula dogmatica d'Agathon*, P. L., LXXXVII, 1161-1213. — *Ouvrages* : HÉFÉLÉ-LECLERCQ, *Hist. des conciles*, III, 1. — G. OMSEPIAN, *Die Entstehungsgeschichte des Monothelismus*, Leipzig, 1897. — G. KRUEGER, art. *Monotheliten*, dans *Realencyklop. für protest. Theologie*, XIII. — PAROIRE, *L'Eglise byzantine de 527 à 847*, 1905. — A. CHILLET, *Le monothélisme*, Brignais, 1911. — TIXERONT, op. cit., III, ch. VI. — DOM CABROL, art. *Honorius*, dans *Dict. d'apologétique*, VIII, col. 514-519. — E. AMANN, art. *Honorius*, dans *Dict. de théol.* — DOM CHAPMAN, *The condemnation of pope Honorius*, London, 1907.

que devient celle-ci, si vous en retranchez la volonté? Le monothélisme n'est donc que l'apollinarisme déguisé. On comprend que certains monophysites se soient écriés : « Ce n'est pas nous qui allons au concile de Chalcédoine, c'est le concile de Chalcédoine qui vient à nous. » Le patriarche d'Alexandrie Cyrus et tous les siens adhèrent.

Mais voici que proteste un moine d'Alexandrie, **saint Sophronius**. Ayant essayé en vain de l'amadouer, Sergius écrit au pape **Honorius** une lettre habile : « L'expression d'une seule opération, dit-il, semble étrange à plusieurs et suscite le soupçon qu'on voudrait nier ainsi la dualité des natures, ce dont Dieu nous préserve... D'un autre côté, l'expression deux opérations est pour beaucoup un scandale, parce qu'on ne la rencontre pas chez les Pères, et elle aurait comme conséquence d'admettre dans le Christ deux volontés opposées », et Sergius concluait qu'il ne fallait parler ni d'une, ni de deux volontés, mais laisser les esprits s'apaiser dans le silence. Honorius répondit par une lettre d'une incontestable orthodoxie de fond, mais dans laquelle il confirmait naïvement la politique du silence prônée par Sergius. Sophronius, qui est devenu patriarche de Jérusalem, n'en fait pas moins paraître un retentissant manifeste anti-monothélite. Honorius s'obstine à lui fermer la bouche et, dans une seconde lettre à Sergius, recommande encore le silence.

La pusillanimité d'Honorius enhardit Constantinople : en 638, « l'**Ecthèse** » paraît sous le nom de l'empereur Héraclius, édit théologique qui permettait de n'admettre dans le Christ qu'une seule volonté. Le rescrit est approuvé évidemment par Sergius, puis par Pyrrhus, son successeur : un concile de prélats courtisans se range derrière eux. Coup sur coup, les papes répondirent par la condamnation du monothélisme : ainsi firent Séverin, Jean IV, Théodose I^{er} ; celui-ci ordonna même au patriarche byzantin de supprimer l'Ecthèse encore affichée à sainte Sophie. D'autre part, mort en 638, Sophronius se survit en la personne du moine **saint Maxime**, opposant intraitable.

Alors le patriarche **Paul** suggère à Constant II, successeur d'Héraclius, que si l'Ecthèse monothélite rencontre tant d'adversaires, il serait habile de lui substituer un édit

imposant silence à nouveau sur ce problème : d'où le **Type** paru en 648. Mais sur les conseils de saint Maxime, le pape **Martin I^{er}** et le concile de Latran condamnent Cyrus d'Alexandrie, et les trois patriarches byzantins, Sergius, Pyrrhus et Paul. Cependant, voici qu'on emmène furtivement Martin I^{er} à Constantinople ; là, après l'avoir exposé aux insultes de la populace et l'avoir tenu longtemps emprisonné, on le condamne à l'exil en Chersonèse ; il y meurt bientôt, le 16 septembre 655. Traduit devant l'empereur, saint Maxime affirme hardiment que « porter des définitions revient aux prêtres plutôt qu'aux rois », on lui coupe la langue et la main droite, ainsi qu'à ses disciples ; ils meurent relégués au pied du Caucase.

Le sang de ces martyrs va donner la paix à l'Eglise. En 668, **Constantin Pogonat**, successeur de Constant II, décide avec le pape **Agathon** la réunion d'un concile. Préparé par le synode de Rome (680) où 125 évêques affirment la doctrine de la double opération, le concile de Constantinople fut présidé par les légats pontificaux et rehaussé par la présence de l'empereur (**VI^e concile général, 680-81**). Agathon y envoya une *épistula dogmatica* imitant le tome de saint Léon et spécifiant la dualité des volontés. A la profession de foi de Chalcédoine les Pères ajoutèrent la déclaration suivante : « Nous proclamons également deux volitions et vouloirs naturels en Lui, et deux opérations naturelles sans division, sans changement, sans partage, sans confusion, selon l'enseignement des saints Pères ; et non pas, il s'en faut, deux vouloirs naturels opposés l'un à l'autre, comme l'ont dit les impies hérétiques, mais un vouloir humain subordonné, et qui loin d'entrer en lutte avec lui, se soumet bien plutôt à son divin et tout puissant vouloir ». Quant aux personnes, le concile se montra non moins catégorique : « Nous anathématisons Théodore de Pharan, Sergius, Paul, Pyrrhus et Pierre de Constantinople, et avec eux Honorius, jadis évêque de Rome, qui les a suivis. » Le pape Léon II, successeur de saint Agathon, sanctionna les décisions conciliaires ; il anathématisa « les inventeurs de la nouvelle hérésie... et aussi Honorius qui, au lieu de purifier cette Eglise apostolique, a permis que

l'immaculée fut maculée par une trahison profane ». Honorius se trouve ici condamné selon le caractère de sa culpabilité, non comme hérétique, mais comme gardien infidèle de la doctrine. Son honneur personnel est donc en jeu, mais non pas l'infailibilité pontificale, n'en déplaise aux adversaires du concile du Vatican. Ce coup suprême tua le monothélisme qui ne trouva plus refuge que chez les Maronites du Liban.

3. **Le péril arabe.** — L'Arabie était restée païenne : un sanctuaire fameux, la Kaaba y servait de centre à une religion bizarre, mélange de traditions juives et d'idolatrie. Située dans une bourgade du Hedjad nommée **La Mecque**, la **kaaba** était un temple cubique ; on y vénérât la source où Gabriel avait désaltéré Agar et Ismaël ; l'ange y avait aussi apporté une pierre où ils pussent reposer leur tête, pierre blanche alors, mais noircie depuis par les péchés des hommes. Le paganisme se trouvait aussi représenté dans la Kaaba par 360 idoles, chaque tribu ayant la sienne.

Dans la tribu des Choraïchites, préposée à la garde de la Kaaba, naquit en 571, de l'illustre famille des Hachim, **Mahomet**, nom qui signifie le glorifié. Orphelin et pauvre, il dut se faire berger pour vivre ; mais vers l'âge de 25 ans, il épousa une riche veuve de La Mecque nommée Khadidja, ce qui lui permit de cultiver son goût pour la méditation. Il vivait retiré dans une caverne du Mont Hira, quand il eut soudain une vision la nuit dans sa prière ; l'ange Gabriel lui tendit un parchemin en lui disant : « Lis ! car ton seigneur est le généreux, celui qui apprend ». Dès lors Mahomet se crut destiné à une haute vocation : son épouse Khadidja, Ali qui avait épousé une de ses filles, la célèbre Fatime, Abou-Bekr son beau-père furent ses premiers disciples.

Mais son programme comportait la destruction des idoles de la Kaaba, ce qui lui attira la haine des Choraïchites de la

I. **Mahomet et l'Islam.** — *Travail* : CARRA DE VAUX et PALMIERI, art. *Coran*, dans *Dict. de théol.* — CARRA DE VAUX, art. *Islamisme*, dans *Dict. d'apol.* — POWER, art. *Islamisme*, dans *Christus*. — CARRA DE VAUX, *La religion de l'Islam*. — CAËTANI, *Annali dell'Islam*, Milan, 1905. — MONTET, *l'Islam*, coll. Payot, 1922.

Mecque ; il dut s'enfuir et se retirer à Yatreb le 16 juillet 622 : c'est la date de l'**Hégire**, autrement dit de la fuite ou séparation ; elle sert de départ à l'ère musulmane. Cependant, Mahomet voyait son parti grandir ; il put bientôt prendre sa revanche, s'emparer de la Mecque et purifier la Kaaba. Quand il mourut en 632, il avait rallié à lui l'Arabie entière.

La religion nouvelle ou Islam se trouvait contenue dans le **Coran**, livre révélé au prophète par l'ange Gabriel. L'Islam se compose de l'Iman ou dogme et de la din ou morale. Le grand article de foi déclare qu'Allah est le seul Dieu et Mahomet son prophète, ou plutôt le « sceau des prophètes » qui, venu le dernier, complète l'enseignement des cinq premiers, Adam Noé, Abraham, Moïse, le Christ. Il y a une vie future : après la mort, les hommes passent sur un pont plus étroit qu'un cheveu : les méchants tombent en enfer, les bons vont jouir au Paradis de joies toutes sensuelles. La morale de Mahomet a pour base le fatalisme : d'où l'impossibilité de sauvegarder la liberté humaine et partant les bases de l'honnêteté. Tout se réduit à certains actes de formalisme : observer les heures de prière, faire l'aumône, jeûner chaque jour du mois de Ramadan, ne pas manger de porc, etc. Par contre, le Coran considère la femme comme une esclave destinée par Dieu à satisfaire les instincts sensuels de l'homme.

Une autre cause des progrès de l'islamisme vient de ce qu'il promet à ses héros du butin sur la terre et des joies matérielles au ciel. Aussi, après la mort de Mahomet, ses partisans commencèrent-ils la **guerre sainte**. A l'Est, ils conquièrent la Perse, le Turkestan et pénétrèrent jusque dans l'Inde ; à l'Ouest, ils s'emparèrent de Jérusalem (637), de la Syrie et de la Palestine, de l'Égypte où ils livrèrent aux flammes la magnifique bibliothèque d'Alexandrie. Dans toutes ces régions, infestées de monophysisme, la haine de Constantinople était tellement violente qu'on préférerait se livrer aux Arabes que retomber sous le joug impérial. Poursuivant leur course, les infidèles soumièrent tout le Nord Africain : Tripoli, Algérie, Maroc. Cinquante ans après Mahomet, ils étaient parvenus jusqu'à l'Atlantique (681).

Dans ces contrées, les Musulmans persécutèrent vivement les chrétiens : l'islam à ses débuts revêtait la forme d'un fanatisme cruel. Quant au reste de l'Empire, il tendait de plus en plus à se séparer de Rome. En 692 le concile in Trullo ou Quinisexte traitera comme des abus certains détails de discipline et de liturgie qui, à Rome ou en Afrique, ne concordaient pas avec l'usage byzantin.

Mais les Infidèles, après ces importantes conquêtes, allaient se heurter au royaume wisigothique d'Espagne. L'Eglise hispanique avait dû subir l'influence orientale par l'intermédiaire de la diaspora grecque de la Bétique (Andalousie) : comme à Byzance, le souverain gouverne l'Eglise et le code est à la fois civil et ecclésiastique (nomocanonique) ; de même, c'est le prince qui convoque les conciles et leur propose le *tómos* des délibérations. Aussi les fameux conciles de Tolède furent-ils des assemblées nationales en même temps que des conciles. Après y avoir traité des questions de dogme et de discipline, on y abordait les questions d'Etat en y admettant les grands du royaume. De là vient en particulier l'humanité de la législation wisigothique qui admet l'égalité des races et des conditions et qui déjà remplace le duel judiciaire par l'enquête et la preuve devant témoins. « Malheureusement l'Eglise d'Espagne se tenait trop à l'écart de la vie de la catholicité ; on confondait trop facilement les intérêts de la religion et ceux de la nation. Le roi nommait les évêques ; ceux-ci, à leur tour, faisaient les rois. Cette compénétration du civil et du spirituel firent que, à la longue, l'Etat et l'Eglise virent leurs forces s'user par ces frottements trop fréquents. » (Magnin.) L'Espagne divisée ne put opposer une grande résistance aux Maures qui passèrent le détroit à l'appel d'un traître, le comte Julien. Leur chef Tarik vainquit le roi Rodrigue à Xérès (711) et toute la péninsule tomba entre leurs mains.

TEXTES ET DOCUMENTS

L'Ecthèse de l'empereur Héraclius

(Extraits)

Au sujet de la personne du Christ, on doit professer l'ένωσις κατὰ σύνοθιν sans σύγχυσις et διαίρεσις. Cette doctrine conserve les attributs de chacune des deux natures, et fait voir qu'il n'y a qu'une seule hypostase et une seule personne du dieu *Logos*, unie à une chair animée d'une âme raisonnable; par là on n'introduit pas une quaternité au lieu d'une trinité, car on n'ajoute pas à la Trinité une quatrième personne, mais c'est le *Logos* éternel de la Trinité qui s'est fait chair. Ce n'est pas un autre qui a opéré les miracles, et un autre qui a enduré les souffrances; nous professons un seul et même Fils, tout à la fois Dieu et homme, n'ayant qu'une seule hypostase et une seule personne, souffrant dans la chair et impassible dans sa divinité; à lui appartiennent également les miracles et les souffrances qu'il a volontairement supportées dans sa chair... Nous attribuons au *Logos* fait homme *une énergie* tout à la fois divine et humaine, et nous l'invoquons comme l'un et le même qui, à cause de nous; a volontairement et véritablement été crucifié dans sa chair, est ressuscité des morts, etc...; nous ne permettons en aucune manière qu'on enseigne ou professe que le Seigneur fait homme a *une ou deux énergies*; mais nous voulons que l'on professe d'après l'enseignement des saints conciles universels, que le Fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ, un et le même, opère ce qui est divin comme ce qui est humain, et que toute énergie, soit divine soit humaine, procède, sans mélange et sans division, d'un seul et même dieu *Logos* fait homme, et se rattache à une seule et même (personne). D'une part, l'expression *une énergie* offense les oreilles de plusieurs, quoique certains Pères l'aient employée, et elle porte le trouble dans les esprits parce qu'on la suppose uniquement employée pour nier adroitement les deux natures qui sont unies dans le Christ d'une manière hypostatique; d'autre part, quelques-uns se scandalisent de l'expression *deux énergies*, parce qu'elle ne se trouve dans aucun des saints Pères, et qu'elle conduirait nécessairement à enseigner dans le Christ deux volontés opposées, comme si le Dieu *Logos*, ayant en vue notre salut, avait voulu supporter des souffrances auxquelles son humanité se serait refusée, supposition qui serait impie et contraire au dogme chrétien. L'impie Nestorius lui-même qui divisait l'incarnation et professait la doctrine des deux fils, n'a cepen-

dant pas osé soutenir que ces deux fils avaient deux volontés ; au contraire, il a enseigné que les deux personnes n'en avaient qu'une seule. Mais comment, alors, les orthodoxes qui professent la doctrine d'un seul fils peuvent-ils admettre deux volontés et même deux volontés opposées l'une à l'autre ? Nous attachant en cela, comme en toute autre chose, à la doctrine des Pères, nous professons qu'il n'existe qu'une seule volonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ vrai Dieu, en sorte qu'à aucun moment sa chair, animée d'une âme raisonnable, ne s'est séparée du dieu, *Logos* uni hypostatiquement à elle et qu'elle n'a pas opéré par son initiative propre (ᾠδή) et en opposition avec celle du *Logos*, mais qu'elle n'a opéré que quand et comme le *Logos* l'a voulu. Ces dogmes de piété nous ont été enseignés par ceux qui, dès le commencement, ont vu le *Logos* lui-même, et l'ont servi et entouré, comme aussi par les disciples et successeurs, par les docteurs de l'Eglise qui sont venus plus tard et ont été éclairés par Dieu, enfin par les cinq conciles saints et œcuméniques. Nous ordonnons donc que tous les chrétiens pensent et enseignent ainsi, sans rien retrancher et sans rien ajouter à cette doctrine. »

(HÉFÉLÉ-LECLERCQ, *Histoire des conciles*, t. III, pp. 388-90.)

III. LE CHRISTIANISME AU VI^e ET AU VII^e SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

LE CHRISTIANISME DANS LA GAULE MEROVINGIENNE

1. **L'épiscopat et le clergé.** — Tandis que, jusqu'alors, les évêques étaient nommés par le clergé et le peuple de la cité, on voit, à l'époque mérovingienne, les rois recommander, c'est-à-dire imposer aux électeurs leur candidat ; souvent, ils se laissent influencer par des grands, par des femmes, par des présents. En vain protestent les conciles d'Orléans en 533 et 536, de Clermont en 535, de Tours en 567 ; seul, le synode de Paris, en 614, eut quelque effet : Lothaire II

porta alors un édit qui rendit les élections à peu près régulières sous son règne et celui de Dagobert I. Il faut, d'ailleurs, reconnaître qu'en général, les rois mérovingiens choisirent les candidats les plus instruits et les plus vertueux. Plusieurs de ces évêques furent de grands saints : tels Eloi de Noyon, Ouen de Rouen, Léger d'Autun, etc. Bien plus, ils ne craignaient pas d'attaquer les mauvaises mœurs et la cruauté de ces princes encore barbares : on voit, par exemple, Germain de Paris excommunier Caribert qui a épousé une nonne, Marcovefa.

D'ailleurs, l'Eglise prescrit aux évêques des obligations. Saint Césaire les a codifiées dans ses *statuta ecclesiae antiqua*; les conciles les rappellent périodiquement. D'après ces documents, le pouvoir épiscopal est limité : 1° par le synode provincial, composé des évêques de la circonscription métropolitaine ; 2° par le presbyterium ou conseil des prêtres de la cité que l'on doit consulter pour les affaires importantes, par exemple pour l'établissement des listes des nouveaux ordinands, ou pour l'emploi des biens d'Eglise.

L'influence de l'évêque n'en reste pas moins considérable. Dans la cité, alors que l'autorité civile n'est pas encore suffisamment affermie, il devient le premier organisateur, à ce point qu'on le voit souvent s'occuper des intérêts les plus matériels, tels que l'approvisionnement, le service de voirie, etc. Le gouverneur ne vient qu'après lui et peut encourir son blâme.

D'autre part, l'évêque est grand propriétaire. Ces biens ecclésiastiques proviennent en grande partie des donations faites par les rois et leur entourage, par les prélats et les clercs, et aussi par une foule de *tenuiores* : en ces temps de foi profonde, donner à une église ou à un monastère, c'est donner au saint patron qui la régit et s'assurer son intercession ; dans cette société encore barbare où rapines et violences ne sont que trop fréquentes, on s'exonère ainsi de ses fautes. Aux donations, il faut ajouter les privilèges accordés par les rois : exemptions des taxes indirectes, douanes ou péages dûs par toute marchandise, exemptions des impôts directs, tributs et charges publiques. De là naquit l'immunité d'après laquelle les fonctionnaires royaux et les comtes

ne pourront plus non seulement prélever l'impôt sur terre d'Eglise, mais y prendre le gîte, y juger les procès, etc. Parfois encore les rois concédaient aux Eglises des droits fiscaux ; ainsi accorderont-ils à tel monastère de percevoir soit un tonlieu royal, soit les impôts de plusieurs villae, voire d'une cité. Or, les droits acquis à cette époque passeront en coutume. Par contre, déjà aussi se prennent les habitudes de spoliation. Les grands obtiennent du roi qu'il leur concède des propriétés ecclésiastiques : souvent on sollicitera l'évêque de concéder la jouissance d'un domaine à titre de précaire (*jure precarii*) au protégé du roi. Comme celui-ci devient seulement usufruitier et non propriétaire, l'abus semble moins criant : c'est un vol déguisé. Tel est le procédé qui permettra bientôt des sécularisations considérables, ou qui les régularisera une fois accomplies. Pourtant, les biens ecclésiastiques recevaient des usages religieux, rangés par les conciles sous quatre chefs : 1^o l'entretien du clergé ; 2^o celui de l'évêque ; 3^o la construction et la réparation des temples ; 4^o le service des pauvres.

Cette dernière attribution doit être soulignée. En un temps où l'assistance publique n'existait pas, l'Eglise en faisait tous les frais ; les pauvres, les infirmes et particulièrement les lépreux vivaient sur la mense épiscopale ; ils constituaient une véritable corporation dont les membres se désignaient sous le nom de *matricularii*, parce qu'ils étaient inscrits sur un registre ou matricule ; on avait créé pour eux, en chaque ville épiscopale, un hospice. L'évêque protégeait aussi les faibles et les orphelins ; il leur servait de tuteur, en sorte que les comtes eux-mêmes ne pouvaient les citer en justice sans l'avertir ; il les faisait défendre devant les tribunaux par son archidiacre. L'évêque veille encore sur les prisonniers ; souvent il les fait sustenter par sa maison ecclésiastique et s'emploie auprès du comte pour obtenir leur délivrance.

Enfin, sans condamner expressément l'esclavage — ce qui eût occasionné une révolution sociale —, l'épiscopat veilla à en supprimer les abus : l'Eglise frappe d'excommunication le maître qui mettrait à mort son esclave sans l'approbation du comte ou du juge, elle proclame la légitimité

des mariages entre esclaves, grand moyen de moralité ; elle veille à ce qu'ils ne tombent pas aux mains de païens ou de juifs. Bien plus, elle prône l'affranchissement comme une œuvre de miséricorde : l'acte s'encadrerait dans une scène liturgique ; c'est en présence du clergé et devant l'autel que le maître livrait à l'évêque son esclave, et dès lors affranchi celui-ci passait sous le patronage de l'Eglise. Cependant, sur les domaines ecclésiastiques, l'affranchissement demeura rare parce qu'ils ne souffraient aucune espèce d'aliénation ; mais il faisait bon vivre sous la crosse.

Une telle importance de l'épiscopat explique qu'il se soit transmis le plus souvent parmi les vieilles familles gallo-romaines où s'étaient réfugiées la culture et la civilisation.

Une autre caractéristique de cette époque est l'importance donnée aux conciles régionaux et nationaux. Bien que la suprématie papale ne soit pas discutée, les rapports avec Rome demeurent assez rares (1) ; l'Eglise franque y supplée de son mieux par des assemblées du clergé où se débattent surtout des questions disciplinaires : observance du jeûne, célébration des fêtes, extinction des pratiques magiques ou superstitieuses.

En Gaule, dès le début du vi^e siècle, les évêques disséminent hors de la cité des paroisses. Etablie dans un bourg ou *vicus*, la paroisse possède son patrimoine ; elle a son prêtre nommé « recteur, prêtre diocésain, prêtre du peuple » (*presbyter regens ecclesiam, presbyter diœcesanus, presbyter plebium*) ; il administre les sacrements, ce qui demeurerait autrefois le privilège de l'évêque. Quand la paroisse réclame plusieurs desservants, elle est régie par un archiprêtre.

2. **Le peuple.** — La société mérovingienne reste toute imprégnée de barbarie et de superstition. Sur ces trempes frustes, mais loyales, le clergé pouvait avoir une influence, et il était presque seul à en posséder une. En effet, alors que

1. L'influence romaine persiste, cependant : la correspondance de saint Grégoire suffirait à le montrer. Voir VAES, *La papauté et l'Eglise franque*, dans *Rev. hist. eccl.*, VI, (1925).

11. **Le christianisme dans la Gaule mérovingienne.** — Sources : *Ecrits historiques et hagiographiques de Grégoire de Tours*, éd.

les coutumes germaniques anarchiques ont singulièrement estompé la notion de l'Etat, le pouvoir civil n'exerce sur les esprits aucune contrainte, et d'ailleurs sa force de répression demeure quasi nulle, le roi n'étant guère plus qu'un chef de bandes. La foi religieuse, au contraire, dominait ces âmes croyantes ; mais elle exerçait son influence davantage par la terreur que par l'amour : pour se faire écouter, le clergé devait souvent employer la menace de l'enfer. D'autre part, la superstition n'était pas éteinte : on restait fidèle à de vieux sanctuaires païens, à des coutumes : le culte des rivières, des rochers, des arbres subsiste encore ; on fait des libations aux lacs, on leur jette des offrandes ; souvent même on unit naïvement les anciennes cérémonies païennes et les usages chrétiens. L'Eglise protesta par son enseignement ; mais la meilleure thérapeutique consista à opposer aux fêtes et aux héros païens des fêtes et des héros chrétiens : d'où le développement extraordinaire alors donné au culte des martyrs et des reliques, ainsi qu'aux pèlerinages.

3. **Le monachisme.** — Le cénobitisme se développa beaucoup à l'époque mérovingienne. Au v^e siècle les moines

Arnd et Krusch, 1885 : *Epistole merovingeri*, 1892 : *Passiones rilaque sanctorum ari merovingici*, éd. Krusch, 1896 : *Concilia ari merovingici*, éd. Maassen, 1893, dans *Mon. Germ. hist.* — DOM BOUQUET, II, III et IV ; — LE BLANT, *Inscriptions chrétiennes de la France*. — MOLIMIER, *Les sources de l'hist. de France*, 1901, p. 94. — Travail : FISTEL DE COULANGES, *La monarchie franque*, 1888. — HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, I. — P. VIOLLET, *Histoire des Institutions politiques et administratives de la France*, 1890. — PROU, *La Gaule mérovingienne*. — MARIIGNAN, *Etudes sur la civilisation française* : I. La société mérovingienne, II. Le culte des saints sous les mérovingiens, 1899. — LAVISSE, *La décadence mérovingienne : La foi et la morale des Francs*, *Rev. des Deux-Mondes*, 1885 et 1886. — IMBART DE LA TOUR, *Les paroisses rurales du iv^e au xi^e siècle*, 1900. — VACANDARD, *Vie de saint Ouen*, 1902 : *Les élections épiscopales sous les Mérovingiens : L'idolâtrie en Gaule au vi^e et au vii^e siècle*, dans *Rev. quest. hist.*, 1898-99. — MALMOHY, *Saint Césaire d'Arles*, dans *Bibl. Ecole Hautes-Etudes*, fasc. CIII. — HANOTAUX-GOYAU, *Histoire de la nation française*. — LAVISSE-BAYET, *Histoire de France*, II, 1^{re} partie. — G. MOILLAT, art. *Elections épiscopales*, dans *Dict. d'apol.* — Mgr. LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, t. I, 1916. — DOM PITRA, *Saint Léger*, 1846. — P. CAMERLYNCK, *Saint Léger* (coll. *les Saints*) 1910. — P. PARSY, *Saint Eloi* (coll. *les Saints*), 1907.

s'étaient établis de préférence en des lieux déserts : il y eut des monastères et surtout des *cellæ* disséminés un peu partout. Mais dès la seconde moitié du v^e siècle, l'insécurité causée par les barbares forçait les religieux à se réfugier dans les enceintes fortifiées ; à partir du vi^e siècle, évêques et rois attirent les moines dans les villes et les préposent à la garde des saints tombeaux. Mais à la fin du vi^e siècle, les moines irlandais de Colomban, arrivant en Gaule, vont à nouveau créer des monastères dans des endroits déserts ; il en surgira alors dans les lieux incultes du Nord et du Nord-Est : tels Elnon (Saint-Amand) et Sithiu (Saint-Bertin) dans le Nord, Echternach dans l'Ardenne, Moyenmoutier dans les Vosges, etc. Ces moines défricheront la terre et couvriront de leur protection les populations rurales.

L'institution colombarienne rendit encore d'autres services. Jusqu'alors, nulle organisation stricte : on connaissait en Gaule une vingtaine de règles, soit par des traductions du grec, soit dans le latin original ; mais elle étaient plutôt des traités d'ascétisme qu'une législation : d'où le danger de l'arbitraire et de l'anarchie ; la stabilité monastique restait à peu près inconnue ; malgré les décrets des conciles comme celui d'Agde en 506 et celui d'Orléans en 511 on changeait souvent de résidence. Saint Colomban rédigea une véritable règle qui s'imposa bientôt ; mais elle affectait une sévérité implacable : toute infraction appelait un châtiment corporel proportionné. « Le moine n'ira au lit qu'épuisé de fatigue, dit expressément Columban ; qu'il soit forcé de se lever avant d'avoir achevé son sommeil ». Rédigée par un irlandais, cette règle manquait de discrétion.

Mais au vii^e siècle apparaît celle de **saint Benoît**. Tenir compte des forces des moines, ne leur rien imposer de trop pénible en sorte que même les plus faibles ne soient pas inférieurs à la tâche, tel fut l'idéal de ce Romain : *omnia*

Monachisme mérovingien. — DOM BESSE, *Les moines de l'ancienne France* (Archives de la France monastique, vol. II), 1906. — M^{re} LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, t. I, 1910. — DOM U. BERLIÈRE, *L'ordre monastique des origines au xiv^e siècle*, 2^e édit., (coll. Pax), 1921. — E. MARTIN, *Saint Colomban*, (coll. les Saints),

mensuratae fiant propter pusillanimes. Un compromis s'établit d'abord entre les deux législations monastiques : elles régissaient de concert les grandes abbayes comme Jumièges, Fontenelle, Luxeuil, Corbie, etc. Mais bientôt la règle bénédictine fait oublier l'autre : aussi le VII^e siècle est-il déjà regardé par Mabillon comme un âge d'or pour la diffusion lointaine des fondations.

Prépondérante en Gaule, l'influence de l'Eglise fut plus visible encore en Espagne. Le pouvoir s'y trouve pour ainsi dire aux mains du clergé. En effet, les fameux conciles de Tolède sont des assemblées nationales en même temps que des synodes ; après y avoir traité les problèmes religieux, on y abordait les question d'Etat en y admettant les grands du royaume. De là l'humanité de la législation wisigothique qui admit l'égalité des races et des conditions, et qui déjà remplaça le duel judiciaire par l'enquête et la preuve devant témoins.

CHAPITRE II

LE CHRISTIANISME EN ORIENT

En Orient, l'évêque possède également la gestion des biens de l'Eglise, la responsabilité des établissements de bienfaisance, et en plus, la surveillance des monastères. Les nouvelles de Justinien précisent qu'il doit avoir 35 ans et vivre dans la continence. Il est nommé par voie d'élection à deux degrés : le peuple et le clergé dressent une liste de trois candidats parmi lesquels le métropolitain ou les évêques de la province font leur choix. Seulement, en pratique, surtout pour les sièges importants, le vouloir du basileus décide tout.

Aussi l'alliance de l'Eglise et de l'Etat est-elle très étroite. Il faut reconnaître que le Code Justinien a fait entrer directement le christianisme dans la législation : il proclame les croyances catholiques à la Trinité, à l'Incarnation et à la Rédemption ; la prostitution, les blasphèmes, les jeux de

hasard y sont interdits ; de même le divorce. D'ailleurs le clergé est intimement associé à l'entreprise justinienne : on voit certaines lois affichées à la porte des églises ; les évêques ont la haute surveillance sur tous les fonctionnaires civils et militaires. Mais cette situation constitue un péril pour l'indépendance ecclésiastique.

L'Orient compte d'excellents éléments. Le monachisme y est très développé : en 536, le diocèse de Constantinople ne compte pas moins de 68 monastères, et celui de Chalcédoine 40. Les cérémonies revêtent un éclat extraordinaire, la piété est ardente et expansive. Rien ne le montre mieux que l'importance donnée au culte des reliques et aux pèlerinages : Jérusalem demeure le grand centre chrétien surtout fréquenté au printemps pour les solennités pascales, en septembre pour la dédicace de l'Anastasis et l'exaltation de la Croix. Malheureusement, une religiosité de façade remplace souvent la piété et la pratique des vertus. En haut, à la faveur du Césarisme la cruauté règne : jeter à la mer dans des sacs cousus ses ennemis politiques, les lier par grappes sur des barques sombrantés, leur couper le nez, les rôtir à la broche sont les menus plaisirs du despote. Dans le peuple, sévissent l'immoralité et la superstition : on voit pulluler les palamoscopes qui lisent dans le creux de la main, les astrologues, les onirocrites ou interprètes de songes, les phylactéreux, etc... Même le monachisme, si nombreux, fait en partie illusion : souvent les vocations se dessinent tard, après les plaisirs du monde longtemps goûtés et pour échapper aux obligations politiques : de là les antipathies du pouvoir impérial et de la classe militaire.

CHAPITRE III

LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

La caractéristique générale est le goût de la vulgarisation encyclopédique ; peu d'originalité ; les auteurs n'ont d'autre ambition que de classer et codifier les monuments du passé en vue de les sauver du naufrage de la barbarie.

Né à Chalon-sur-Saône en 470, entré au monastère de Lérins vers 490, **saint Césaire** devint en 503 pour quarante ans l'évêque d'Arles et le primat des Gaules. Il fut avant tout « un homme d'action et de prédication, moraliste et instituteur de la barbarie ». Le meilleur de son œuvre consiste en homélies pratiques, écrites en un style clair et imagé capable de frapper le rude populaire ; on y trouve peinte la société du temps, ses vices, sa grossièreté, son attachement superstitieux aux coutumes païennes.

En Italie, deux romains serviteurs de la dynastie gothique s'efforçaient de sauver la science antique. Esprit philosophique, **Boèce** traduisit les ouvrages de logique d'Aristote : le moyen âge apprendra de lui à dissenter sur les universaux et à argumenter sous forme syllogistique. Mais son ouvrage le plus connu est le *De consolatione philosophiæ*, livre apaisant écrit durant une captivité mortelle, mais où l'on ne constate pas littéralement l'influence chrétienne : nulle citation des Ecritures, nulle mention même du Christ.

Cassiodore fut un génie tout pratique. Retiré du monde depuis 540, il établit dans son monastère de Viviers, en Calabre, un grand atelier de travail où l'on s'adonna à la copie des manuscrits. De même, à son instigation on adaptait du grec au latin les principales œuvres chrétiennes : ainsi Bellator transposait les Homélies d'Origène, et Denys le Petit des documents canoniques ; Epiphane le Scholastique traduisait les Histoires de Socrate, de Sozomène et de Théo-

I. **Saint Césaire.** — Sources : P. L., LXXVII et appendice des sermons de saint Augustin, XXXIX ; six sermons inédits publiés par Dom Morin, dans *R. Bén.*, XIII, p. 97 ; quinze autres, *ibid.*, XVI, p. 241, 289 et 337. — Travail : A. MALMORY, *Saint Césaire*. — CHAILLAN, *Saint Césaire*, (coll. les Saints), 1912. — P. LEJAY, *Le rôle théologique de Césaire d'Arles*, 1906, et dans *Rev. hist. et lit. rel.*, 1905, p. 444-487, art. Césaire, dans *Dict. de théologie*. — HANOTAUX-GOYAU, op. cit.

II. **Boèce.** — Sources : P. L., LXXIII-LXXIV. — Travail : P. DE LABRIOLLE, *Hist. de la litt. lat. chr.*, p. 663 et suiv. — GODET, art. Boèce, dans *Dict. Théol.*

III. **Cassiodore.** — Sources : P. L., LXXIX-LXX. — Travail : DOM LECLERCQ, art. *Cassiodore*, dans *Dict. d'archéol.* — P. DE LABRIOLLE, op. cit., p. 673. — DOM BERLIÈRE, *L'ordre monastique*, ch. II.

doret (*Historia ecclesiastica tripartita*). A l'aide de ce triple synoptique, Cassiodore devait composer lui-même un récit unique qui devint le véritable manuel d'Histoire au moyen âge. Mais son œuvre la plus importante fut l'Institution des Etudes divines et profanes, en deux livres : dans le premier, il donne une introduction aux sciences théologiques et à l'Écriture sainte en particulier ; le second est un traité des sept arts libéraux alors enseignés.

Les ouvrages de **saint Isidore de Séville** sont des « trésors d'extraits où se condensent des bibliothèques entières ». Son travail principal s'intitule *Etymologiæ* ou *Origines* ; divisé en vingt livres, il commence par un traité de la grammaire, s'occupe en son milieu de la théologie et finit en parlant des provisions de bouche et des ustensiles domestiques.

Bède le Vénérable vécut à la fin du vi^e siècle au monastère de Wearmouth en Angleterre. Composée de commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament, ainsi que d'homélies et de sermons, son œuvre exégétique est considérable, mais dépourvue d'originalité. Par contre son Histoire d'Angleterre et ses biographies ont une valeur documentaire de tout premier ordre.

Le témoignage de **Grégoire de Tours** est également la source unique et sincère de l'histoire des Francs au vi^e siècle ; mais il a peu de critique, encore moins de style, et son récit n'est qu'une chronique naturelle et naïve où les faits se suivent sans enchaînement.

Dès cette époque, l'Orient tombe dans une complète décadence littéraire. Il n'y a au vi^e siècle qu'un vrai théologien, Léonce de Byzance, le maître de Justinien : dialecticien serré, il sut montrer qu'il n'y avait pas rupture entre les décisions d'Ephèse et celles de Chalcédoine. Nombreux sont alors les

IV. **Bède.** — GODET, art. *Bède*, dans *Dict. de Théol.* — DOM CABROL, *L'Angleterre chrétienne*.

V. **Grégoire de Tours.** — Sources : P. L., LXXI, 161-1118, et dans *Mon. Germ. hist., Script rerum meroving.*, I. — Travaux : G. MOXON, *Et. crit. sur les sources de l'hist. mérov.*, 1872. — A. LECOY DE LA MARCHE, *De l'autorité de Grégoire de Tours*, 1861. — BONNET, *Le latin de Grégoire de Tours*, 1890.

mémoires monastiques et les Vies des saints ; on n'y trouve guère l'exactitude historique, mais une préoccupation louable d'édifier ; il faut signaler surtout le Pré spirituel de Jean Moschus, où sont colligés les exemples de vertus monastiques. Saint Jean Climaque, abbé du Mont Sinaï (525-600) a décrit dans son « Echelle » les 30 degrés qui mènent à l'union divine : sans viser à l'originalité, il a seulement voulu offrir à ses contemporains une synthèse de la doctrine traditionnelle.

DEUXIÈME PÉRIODE

L'Epoque Carolingienne (714-887)

I. LE VIII^e SIÈCLE. DE L'APPARITION DE CHARLES MARTEL A LA MORT DE CHARLEMAGNE (714-814)

CHAPITRE PREMIER

L'OCCIDENT SOUS CHARLES MARTEL (714-741)

Depuis longtemps, les Mérovingiens ne gouvernaient plus que de nom ; les premiers ministres dirigeaient à leur place : maires du palais de Neustrie et d'Austrasie. Entre les deux royaumes la lutte était incessante : le neustrien Fbroin avait eu l'avantage dans la deuxième partie du vii^e siècle ; mais ce barbare cruel qui avait martyrisé saint Léger (678), fut assassiné ; et dès lors l'hégémonie passa à la mairie d'Austrasie gérée par l'illustre famille des Pippinides. Au berceau de cette race, on voit des personnages d'une piété exemplaire : saint Arnould, évêque de Metz, sainte Begga, mère de Pépin d'Héristal, et sainte Gertrude, sa sœur.

1. **L'évangélisation de la Germanie par saint Boniface.**
— Grâce à la protection de Charles Martel, fils de Pépin d'Héristal, va s'inaugurer l'apostolat de la Germanie transrhénane, sous la direction du moine anglo-saxon Winfrid. Celui-ci va accentuer la double marque de mission franque et de mission romaine donnée par son compatriote Willibrord à l'évangélisation de la Frise.

C'est de Rome où il a fait un premier voyage qu'il tient son mandat (719). « Va, lui a dit Grégoire II, tu t'appelleras désormais **Boniface**, celui qui fait le bien ». Sa besogne se circonscrit : Bavière et Alemanie sont demeurées plus ou moins fidèles à leur première conversion ; mais plus au Nord, Hesse et Thuringe restent plongées dans l'idolatrie. Saint Boniface parcourt ces contrées ; et de 719 à 722 entreprend un apostolat fructueux dont il a révélé les principes dans une lettre à son vieil évêque Daniel de Winchester : laisser les païens exposer leur religion, leur en montrer doucement les contradictions, y opposer une vue d'ensemble du christianisme afin qu'ils « demeurent confus plutôt qu'exaspérés ».

Après cette première exploration, Boniface retourne auprès de Grégoire II. Celui-ci fait alors du simple missionnaire l'évêque de la Hesse et de la Thuringe, et il lui donne autorité pour réformer, au nom de Rome, le clergé et les fidèles de ces régions où la discipline et le culte manquaient d'organisation parce que les moines celtes trop indépendants n'avaient pas su y établir une direction unique. En retour, Boniface prête au pape le serment « de ne consentir à rien contre l'unité de la commune et universelle Eglise ». Ainsi authentiqué, le ministère de Boniface remporte de nouveaux succès : l'apôtre porte en Hesse le dernier coup au paganisme en abattant le chêne sacré d'Odin à Geismar ; en Thuringe, il surmonte l'opposition des missionnaires celtes vindicatifs et du clergé franc dégénéré. A ses collaborateurs anglais tels que Lulle, Deuchard, Burchard, voici que se joignent des disciples indigènes. Bientôt s'élèvent des monastères d'hommes comme Amaeneburg et Fritzlar, des monastères de femmes comme Bischofheim et Kitzingen que Boniface confiait à ses compatriotes Chunitrud, Eadburg, Thecla, la

I. **Saint Boniface.** — Sources: *Vitæ. S. Bonifatii*, par Willibald, et Anonym. Traject., chez Pertz, Mon. Germ., Script., II. — *Trajanus*: HUCK, op. cit., I-II. — KURTH, *Saint Boniface*, (coll. *les Saints*). — DOM U. BERLIÈRE, *L'ordre monastique*, ch. II. — RICHARD, art. *Allemagne*, dans *Dict. d'hist.* — LAVISSE, *La conquête de la Germanie par l'Eglise romaine*, *Rev. des Deux-Mondes*, 15 avril 1887. — LAVISSE-KLEINCLAUSZ, *Histoire de France*, II, 1^{re} partie, p. 262 et suiv.

douce Lioba. Plus tard, il fondera encore plusieurs grandes abbayes : celle de Fulda confiée au bavarois Sturm, celle de Hildesheim. Ces monastères sont des séminaires, des centres de prière et d'évangélisation.

En 732, le pape nomma Boniface métropolitain de la Germanie et lui conféra le pallium. Dès lors, et surtout après le troisième voyage de Rome (737-738) dont il rapporta des instructions très précises, il organise toute la hiérarchie. La Bavière, pays immense, comprend outre son territoire actuel, la Haute-Autriche, le Tyrol, une partie de la Styrie ; il y établit les quatre évêchés de Passau, Ratisbonne, Salzbourg, Freising ; il tient avec leurs titulaires le premier synode allemand pour la réforme des mœurs et de la discipline dans le clergé ; plus tard l'abbaye d'Eichstatt que gouvernait Willibad, parent de Boniface, y sera transformée en évêché et recevra le Wortgau franc jusqu'à la Saale comme un avant-poste de futures missions chez les slaves de l'Elbe. De leur côté, la Thuringe et la Hesse furent divisées en trois évêchés : celui de Burabourg pour la Hesse, ceux d'Erfurt et de Wurtzbourg pour la Thuringe. Toutes ces églises cathédrales demeuraient confiées à des moines.

2. **La victoire sur les Maures.** — L'appui matériel obtenu de Charles Martel à la prière de Grégoire II contribua pour beaucoup au succès : « Sans le patronage du prince des Francs, disait Boniface, je ne pourrais ni diriger le peuple, ni défendre les prêtres, ni interdire en Germanie les rites des païens ». D'autre part, Charles Martel arrêta au midi l'invasion des Arabes d'Espagne. En 719, le gouverneur El Samah franchit les Pyrénées et s'empara de Narbonne, Nîmes et Carcassonne ; mais son armée fut écrasée sous les murs de Toulouse par le comte Eude d'Aquitaine. Bientôt, commandés par Abd-el-Rhaman, les Arabes envahissent une seconde fois la Gaule, s'emparent de Bordeaux, et se dirigent sur Tours où les attirent les richesses du sanctuaire de saint Martin. Mais ils sont écrasés par **Charles Martel** à la bataille de **Poitiers** où leur cavalerie légère ne put enfoncer « le mur immobile » des Francs (17 octobre 732). Un peu plus tard, les Arabes revinrent par la vallée du Rhône et

menacèrent Lyon. Charles les repoussa encore jusqu'en Septimanie d'où ses successeurs devaient aussi les déloger.

3. **Les rapports avec le Saint-Siège.** — L'Eglise attendait des Francs un autre service : la protection de la papauté. Au début du viii^e siècle, l'Italie apparaît en proie à une double tyrannie : l'une toute proche, celle des Lombards qui pillent et oppriment le pays, l'autre lointaine mais non moins réelle, celle des empereurs grecs qui, sans se soucier de protéger leurs provinces, les écrasent pourtant de lourdes contributions en même temps qu'ils se rendent odieux par leurs fureurs iconoclastes. Abandonné à lui-même, le pape doit chercher de nouveaux protecteurs : Grégoire III (731-741) tourna les yeux vers les Francs et envoya une ambassade à Charles Martel. Celui-ci combla de cadeaux les délégués pontificaux, mais ne voulut pas s'engager contre le roi des Lombards Luitprand qui venait de l'aider à expulser de Provence les Sarrasins. Pour ce même motif, une seconde et une troisième ambassade demeurèrent sans résultat.

En assurant sa protection à saint Boniface, légat de Rome, Charles Martel avait préparé l'alliance des Francs et de la papauté ; mais il n'alla pas plus loin. La conception de l'Empire chrétien, tel que le concevra le moyen âge, lui échappa ; il ne fut qu'un initiateur. D'ailleurs, conquérant brutal, il aida singulièrement à la décadence de l'Eglise franque ; il regardait les dignités et les bénéfices ecclésiastiques comme un instrument de règne, vendait évêchés et abbayes ou les donnait à ses fidèles : son neveu Hugues, par exemple, reçoit trois évêchés, Paris, Rouen, Bayeux, et en plus trois abbayes ; Milon, son compagnon d'armes, devient évêque de Trèves et de Reims, et les pille si bien que ses clercs en sont réduits à prendre un métier pour vivre.

1. **Poitiers.** — REINAUD, *Invasion des Sarrasins en France*, 1836. — MERCIER, *La bataille de Poitiers*, dans *Rev. hist.*, 1878. — ZOTENBERG, *Les invasions des Arabes en France*, 1872. — LAVISSE-KLEINCLAUSZ, II, 1^{re} partie, p. 259. — IMBART DE LA TOUR, *Les Francs et la défaite de l'Islamisme*, dans *France chrétienne*, pp. 47-61. — HERVÉ-BAZIN, *Les grandes journées de la chrétienté*, pp. 103-129.

CHAPITRE II

L'OCCIDENT SOUS PÉPIN LE BREF (741-768)

1. **La réforme de l'Eglise franque.** — Pépin le Bref, fils de Charles Martel, était un véritable enfant de l'Eglise, baptisé par saint Willibrord et élevé à l'abbaye de Saint-Denis. Boniface signala le péril des Eglises franques : « La plus grande partie des sièges épiscopaux, écrivait-il au pape Zacharie, sont livrés à des laïques cupides, ou à des clercs adultères. Et ceux qui se vantent de n'avoir pas ces défauts sont souvent des ivrognes, des chasseurs, des soldats, qui répandent le sang des chrétiens comme celui des païens. » Investi de pouvoirs par Rome et protégé par le chef franc, saint Boniface entreprend la réforme par voie conciliaire : 1° on commença par rendre aux antiques métropoles de Reims, Sens, Rouen une préséance non seulement honorifique, mais effective : c'était rétablir en Gaule cette cohésion hiérarchique qui avait fait le succès de l'apostolat en Germanie ; 2° on porta ensuite des canons disciplinaires en vue de la réforme du clergé ; les détails sont précisés : défense aux clercs de chasser, d'avoir des faucons, de porter l'habit séculier ; défense aux laïques de posséder des biens ecclésiastiques autrement qu'à titre de précaires ou de bénéfices, etc. ; 3° on travailla enfin à faire disparaître les nombreuses superstitions héritées du paganisme. Les principaux synodes réformateurs furent celui des Estinnes ou de Leptines en Hainaut (743), et celui de Soissons (744). Pour couronner l'œuvre, un concile national de tout l'empire franc se réunit en 745. La force des décisions synodales consistait dans

II. **Réforme de l'Eglise franque sous Pépin.** — Sources : BORETUS, *Capitularia regum Francorum*, pp. 24-41. — Travaux : LAVISSE-KLEINCLAUSZ, op. cit. — HANOTAU-GUYAU, op. cit. — HÉFEL-LECLERCQ, *Hist. des conciles*, III, 2^e partie. — HAUCK, op. cit., II. — Mgr LESNE, *La hiérarchie épiscopale*, 1905 ; *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, t. I, 1910.

ce fait qu'elles étaient décrets d'Etat ; en cas de transgression, la peine suivait infligée par le prince. Bientôt apparut un épiscopat vertueux et instruit. Cette réforme de l'Eglise franque prépare l'efflorescence du christianisme carolingien : « On peut, dans une bonne mesure, comparer la régénération religieuse qui en fut le résultat à celle dont le concile de Trente au xvi^e siècle fut le point de départ pour l'Eglise universelle. » Saint Boniface avait aussi obtenu l'arrêt des sécularisations des biens ecclésiastiques. Mais, sur ce point, les abus ne devaient pas cesser : Pépin procédera bientôt à un inventaire, il laissera à chaque église l'indispensable et attribuera le reste à ses fidèles, sous la garantie illusoire d'une lettre de précaire et sous la maigre compensation du cens, d'une double dime des revenus, et d'une contribution aux frais des réparations.

L'œuvre de Boniface reçut sa consécration dernière lorsqu'en 748, il fut nommé par le pape à l'archevêché de Mayence, qui deviendra la métropole de la Germanie comme Cantorbéry était celle de l'Angleterre. Il eut pour tâche de descendre le cours du Rhin et achever, en Frise, l'œuvre de Willibrord ; au bout d'un an, il y fut massacré, le 5 juin 755, par des païens furieux à Dokkum, sur les rives de la Boorn. Son corps fut transporté à l'abbaye de Fulda.

2. **L'alliance avec le Saint-Siège.** — En 751, Pépin envoya une ambassade au pape Zacharie pour le consulter « au sujet des rois qui existaient alors chez les Francs et

I. **Pépin et le Saint-Siège.** Sources : *Continuation de Frédégaire*. — *Annales laurissenses majores*, ed. Kurze dans *Script. rer. Germ. in usum scholarum*. — EGINHARD, *Vita Karoli*, 1-3. — *Clausula de Pippini consecratione*, dans *Script. rer. merov.*, I, pp. 465-466. — *Codea Carolinus*. — *Vita Stephani*, dans *Liber pontificalis*, I. — *Travaux* : KNAUL, *Aistulf, König der Longobaraen*, 1880. — KLINCLAUSZ, *L'empire carolingien* ; KLINCLAUSZ LAVISSE, II, 1^{re} partie, p. 270. — FUSTEL DE COULANGES, *Les transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne*, 1892. — DUCHESNE, *Les premiers temps de l'Etat pontifical*, ch. IV. — PAUL FABRE, *Les carolingiens et le Saint-Siège*, dans *France chrétienne*, p. 61. — HUBERT, *Étude sur la formation de l'Etat pontifical*, dans *Rev. hist.*, LXIX. — BAYET, *Le voyage d'Etienne III*, *Rev. hist.*, XX. — H. DE L'ÉPINOIS, *Le Gouvernement des Papes et les révolutions dans les Etats de l'Eglise*, 2^e édit., 1867.

qui portaient le nom de roi sans avoir l'autorité royale ». Zacharie répondit « qu'il valait mieux appeler roi celui qui avait le pouvoir que celui qui s'en trouvait dépourvu ». C'était pour la Gaule reconnaître un fait acquis et préparer l'avenir ; c'était aussi récompenser les Pippinides des services rendus à l'Eglise ; c'était enfin assurer au Saint-Siège de solides protecteurs. Fort de l'appui pontifical, Pépin se fit proclamer roi.⁷⁵¹

Le pape ne tarda pas à recueillir les fruits de cette sage politique. Le successeur de Zacharie, **Etienne II**, se vit de plus en plus menacé par le roi des Lombards, Astolf, qui, après s'être emparé de Ravenne, parlait de marcher sur Rome. Sans secours possible de Byzance, le pape se rendit en France,⁷⁵² où il sacr⁷⁵³a lui-même Pépin à saint Lénis et l'y décora du titre honorifique de Patrice des Romains. En retour, Pépin lui promit son aide contre les Lombards ; ayant vainement adjuré Astolf « par respect pour saint Pierre et saint Paul » de ne point marcher contre Rome, le roi franc passe les Alpes, bat Astolf à Suse et l'assiège dans Pavie. Le Lombard jure de tout restituer, mais, bientôt, revient sur sa parole. A l'appel du pape, Pépin reparait en vengeur. Vainement, une ambassade byzantine intervient-elle, demandant que les villes conquises soient rendues aux basileus ; Pépin objecte qu'il n'a entrepris cette expédition que pour l'amour de saint Pierre. Fulrade, abbé de saint Denis, fut chargé de mettre Etienne II en possession des vingt-deux villes conquises : c'était le territoire qui s'étend depuis Commachio vers le sud jusque Sinigaglia et Gubbio, et que le moyen-âge appela l'Exarchat et la Pentapole. L'acte de cette donation, qui fut déposé par Fulrade avec les clefs des villes sur le tombeau de saint Pierre, est aujourd'hui perdu, mais la *Vita Stephani* nous en a rapporté la teneur.

D'autre part, après la mort d'Astolf, menacé par Ratchis, frère du défunt, le nouveau roi Didier s'assurait l'aide pontificale en promettant de « restituer » au Saint-Siège la partie de l'exarchat qu'il retenait encore, et d'abandonner au pape la suzeraineté de Spolète et de Bénévent. Sans doute, une fois affermi sur son trône, Didier ne s'exécuta-t-il qu'en partie, il n'en restait pas moins débiteur du pape. Mais, sur

le moment, les troubles qui éclatèrent à Rome retardèrent les revendications.

Sous l'inspiration du primicier Christophe, Paul I^{er}, frère d'Etienne II, s'était montré sévère pour la turbulente aristocratie romaine : un attentat fut tramé contre sa vie par le duc Toto de Nepi et ses trois frères, mais **Christophe** l'empêcha de réussir. Cependant, à la mort de Paul I^{er}, Toto recommence ses agissements ; il entre de force au Latran et fait acclamer pape l'un de ses frères, Constantius, qui reçoit coup sur coup les ordres ecclésiastiques jusqu'au diaconat sans les délais de droit ; il n'en arrive pas moins à siéger treize mois durant et à faire des ordinations. Mais le primicier Christophe avait trouvé refuge chez le roi Didier, qui, heureux d'intervenir, entra dans Rome, fit Constantius prisonnier et le remplaça par un pape de son choix, Philippe. Mais Christophe ne voulut pas le reconnaître et fit élire un certain **Etienne**, bientôt reconnu par un concile franco-italien tenu au Latran. Celui-ci décréta que les cardinaux prêtres ou diacres seraient désormais seuls éligibles, et que les laïques resteraient exclus du corps électoral.

CHAPITRE III

L'OCCIDENT SOUS CHARLEMAGNE (768-814)

I. Lutttes pour la liberté du Saint-Siège : L'Etat pontifical. — Didier avait l'ambition de conquérir le territoire romain ; il comptait, d'ailleurs, brouiller la papauté avec le nouveau roi des Francs, Charles. Mais, en politique avisé, **Adrien I^{er}** (772-795) s'attira, au contraire, son amitié, en évitant de couronner les fils de son frère défunt, Carloman. Aussi, quand le pape lui demanda de faire restituer les territoires usurpés par Didier, Charles se déclara en sa faveur. Il vainquit les Lombards, prit leur capitale Pavie et réunifia leur pays à l'Empire. Il montra, dès lors, ses sentiments à l'égard de la papauté : durant le siège de Pavie, il était parti pour Rome, où il arriva le samedi saint 2 avril

774 ; il s'y comporta comme un pieux pèlerin, monta à genoux l'escalier de saint Pierre. Il confirma ensuite et agrandit la donation de Pépin. En s'appuyant sur le seul document qui relate le fait, la vie d'Adrien du *Liber Pontificalis*, on a prétendu que cette donation aurait été considérable ; comprenant la Corse et l'Italie péninsulaire, elle n'aurait excepté que la Lombardie, Gènes et le Piémont au Nord, ainsi que l'extrémité méridionale. Mais « il paraît probable que le biographe d'Adrien s'est rendu coupable d'une supercherie en donnant un corps à quelques promesses vagues de Charlemagne. La donation de Charlemagne, tout comme la fausse donation de Constantin qui est aussi de la deuxième moitié du viii^e siècle, n'est probablement qu'un moyen d'insinuation pour amener le prince franc à constituer un solide état pontifical. » (Hemmer.) D'ailleurs, en pratique, la donation réelle n'eut pas cette étendue et l'œuvre temporelle d'Adrien ne s'est accomplie que par une série de concessions gracieuses de Charlemagne : après la prise de Pavie, le pape entre en possession des villes d'Imola, Ferrare, Bologne, arrachées autrefois par les Lombards à l'exarchat de Ravenne ; en 781, lors d'un voyage de Charles à Rome, le pape obtint la Sabine ; mais, précisément, la Sabine n'est qu'une partie du duché de Spolète que Charlemagne annexa à ses propres Etats ; il s'arrogea de même les possessions lombardes en Tuscie et le duché de Bénévent. L'Etat pontifical n'était pas moins constitué tel à peu près qu'il subsistera jusqu'au xix^e siècle. Charles exerçait à Rome, par ses *missi*, une juridiction supérieure à laquelle on pouvait toujours en appeler : pouvoir à la vérité mal défini qui aurait

1. **Charlemagne et le Saint-Siège.** — Sources : EGINHARD, *Vita Karoli*. — *Annales laurissenses majores*. — *Annales Einhardi*. — Vies des papes Etienne III et Hadrien I^{er}, dans *Liber Pontificalis*, I. — PAUL DIACRE, *Histoire des Lombards*, éd. Waitz, 1878, dans *Script. rerum italicarum*, qui font partie des *Monum. Germ. hist.* — RADBERT, *Vie d'Adalard*. — *Codex carolinus*. — JAFFÉ, *Regesta pontificum romanorum*, I, 1885. — Travaux : DUCHESNE, FUSTEL DE COULANGES, HUBERT, KLEINCLAUSZ, op. cit. — HEMMER, art. *Adrien I^{er}*, dans *Dict. de théol.* — M. JUGIE, art. *Adrien I^{er}*, dans *Dict. d'hist.* — DOM LECLERCQ, art. *Charlemagne*, dans *Dict. d'archéol.* — JEAN BIROT, *Le Saint Empire*.

peut à des milliers d'habitants pour la parer, et le roi
 l'aurait ainsi en sa possession à l'avenir et de sa suite.

↳ **Luttes pour l'expansion de la chrétienté : Les Saxons, les Maures.** — Partout, Charlemagne se montrait le champion de l'Eglise : par la conquête de la Saxe il allait élargir les résultats de l'apostolat de Boniface. Ce pays, situé entre le haut Weser et la Baltique, du bassin du Rhin à celui de l'Elbe, restait comme une citadelle du paganisme odinique ; on y entretenait une haine farouche contre les Franes, transfuges du culte national. Aussi les missionnaires avaient-ils peu réussi dans ces contrées : durant la première moitié du viii^e siècle, les deux Ewald, l'un surnommé le Blanc, l'autre le Noir, furent martyrisés. Charlemagne résolut de soumettre le pays pour le convertir. Une première expédition réussit à souhait : on s'empara de la forteresse d'Eresbourg ; on détruisit l'Irmensul, tronc d'arbre colossal qui, aux yeux des Saxons, était le pilier du monde. Lors de la grande assemblée de Paderborn (777), ils se convertirent en grand nombre. Charles partagea les gages saxons entre les diocèses rhénans de Mayence, Cologne et Wurtzbourg : l'abbaye de Fulda devient le centre d'un apostolat confié d'abord à Sturm, le disciple aimé de saint Boniface (778), puis à Willibad.

Manquant à la parole donnée, les Saxons se soulevèrent, massacrèrent soldats et prêtres franes, et incendièrent même le monastère de Fulda (778). En 783, la révolte se généralise et les Saxons écrasent à Suintal, près du Weser, une armée

II. **Le Sacre de l'an 800.** — Sources : Vie de Louis III dans *Lib. Pontificalis*, II. — *Chronique de Moissac*. — *Annales d'Ansberrghes*. — *Épîtres et lettres de Boniface*, ed. *Monum. German. Hist.* — *THEOPHANE*, *Contemporain*, ed. de Bonn, 1881-1887. — *FRUTKING*, *L. LEBER*, *A portrait of Charlemagne*, ed. de St. Louis, 1885. — *MOHR*, *Die Kaiserkrone*, Bruxelles, 1904. — *J. FROST*, *La royauté et l'Eglise en France*, dans *Revue des études*, IX, pp. 402-447. — *V. BOYER*, *Louis III et la coronation des Rois dans le VIII^e siècle*, dans *Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon*, 1886. — *BOYER*, *Le Saint Empire romain germanique*, trad. *Domergue*, 1890. — *GOSWELL*, *L'Empire d'Occident et la monarchie temporelle*, 1888. — *LOUIS BRUNEN*, *Le sacre impérial de l'an 800*, *Revue hist.*, CXXXIV, 1888, sur le règne de Charlemagne, 1892. — *P. FAVRE*, *Les légations et le Saint-Siège*, dans *La France chrétienne*, dans *l'Esprit*, 1896.

franque. La répression fut terrible et même excessive : Charlemagne fait massacrer, à Verden, 4.500 prisonniers, après une campagne de trois ans, les Saxons durent se soumettre (783-85) ; Widukind, leur chef, reçut le baptême.

L'œuvre d'évangélisation put alors porter ses fruits ; Wilibad fonda des évêchés : ceux de Münster et d'Osnabruck pour les Westphaliens, ceux de Minden, Paderborn, Brême et Verden pour les Engriens, ceux d'Halberstadt et d'Hildesheim pour les Estphaliens. La diète d'Aix-la-Chapelle (797) acheva cette transformation civile et ecclésiastique. La conversion eut de grands résultats. Les otages saxons élevés sous la surveillance des francs firent preuve de tant de capacité et de piété que la plupart des évêques de la Saxe furent pris dans leurs rangs. Dès sa fondation, l'abbaye de Corbie (Somme) reçut un grand nombre de Saxons et devint le foyer des missions septentrionales ; de là sortira saint Anchaire, l'apôtre du Danemark et de la Suède. D'autre part, « cette organisation de la nation saxonne préparait les destinées de l'Allemagne du moyen-âge où la Saxe des Ottons jouera un si grand rôle ».

Les Frisons étaient solidaires des Saxons ; vaincus avec eux en 782, ils se montrèrent plus accessibles à l'évangélisation d'un nouvel anglo-saxon, Grégoire, abbé de saint Martin d'Utrecht. Bientôt ce siège devint un centre hiérarchique puissant, et la *lex Frisonum* promulguée à la fin du siècle suppose déjà un peuple chrétien.

Charles lutta contre les Maures d'Espagne. En 778, il passe les Pyrénées à la tête d'une armée immense, mais échoue devant Saragosse ; au retour, son arrière-garde est écrasée dans les défilés de **Roncevaux**, où périt le preux Roland, immortalisé par la légende épique. Charles créa un royaume d'Aquitaine chargé de garder la frontière et le confia au duc Guillaume, qui s'empara de Barcelone, Tarragone, Tortose et fonda ainsi la marche d'Espagne. Les Francs avaient accompli leur rôle de défenseurs de la chrétienté : la mémoire de ces luttes engendrera nos épopées françaises et entretiendra l'esprit chevaleresque d'où naîtront les croisades.

3. Le sceau de l'alliance pontificale : le Saint-Empire.

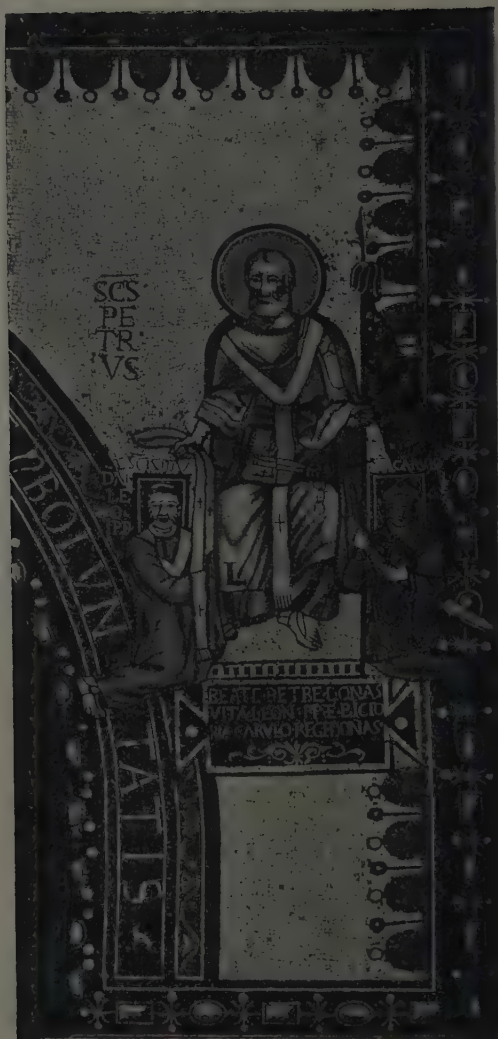
— Tant de services rendus méritaient une insigne récompense : la papauté résolut de sceller son alliance avec les Carolingiens. D'ailleurs, elle avait encore besoin de leur secours pour réfréner la turbulente aristocratie romaine.

Léon III (795-816) vit son pouvoir contesté par les neveux de son prédécesseur Adrien ; en pleine procession de saint Marc, ils l'attaquèrent et le blessèrent cruellement. Le pape courut chercher refuge à Paderborn auprès de son protecteur naturel. Dès son érection au pontificat, Léon III lui avait, d'ailleurs, envoyé l'étendard de Rome avec les clefs de la confession de Saint-Pierre et lui avait fait prêter serment par le peuple romain : sa suzeraineté se trouvait donc reconnue officiellement et l'intervention s'imposait plus encore qu'autrefois. Aussi le prince franc fait-il rentrer le pape à Rome sous escorte ; une enquête est ouverte ; l'année suivante, Charles vient à Rome, et, devant lui, le pape se justifie par serment (23 décembre 800).

Le surlendemain, dans la nuit de Noël, Léon III le couronna empereur, tandis que la foule s'écriait : « A Charles très pieux, auguste, couronné de Dieu, grand et pacifique empereur, vie et victoire. » C'était l'acclamation même utilisée à Byzance. En accroissant le prestige du défenseur de la papauté, cette substitution pouvait prétendre en imposer aux turbulents romains ; mais le fait avait une signification beaucoup plus vaste. Charles était reconnu défenseur de toute la Chrétienté et associé au pape pour régir la grande famille catholique : lui chef guerrier protège et administre, le pape chef religieux garde le spirituel, tous deux lieutenants de saint Pierre. Cette conception nouvelle de l'autorité impériale est traduite dans la mosaïque du Latran, où l'on représente le pape et Charlemagne agenouillés aux pieds de saint Pierre qui donne à l'un le pallium et à l'autre l'étendard.

4. La fonction impériale : lutte contre l'adoptianisme.

— Charlemagne avait une haute idée de ses fonctions impériales. Une erreur qui vint à éclore en Espagne lui donna l'occasion de remplir activement son rôle de *défensor fidei*.

LA MOSAÏQUE DE LATRAN (VIII^e siècle).

Saint Pierre conférant l'étole à Léon III et l'étendard à Charlemagne.

L'Adoptianisme est comme un renouveau des erreurs christologiques anciennes. L'évêque espagnol Migetius rejetait toute distinction entre le Verbe et le Christ et soutenait que la seconde personne de la Sainte-Trinité n'existait pas avant l'Incarnation : c'était une sorte de monophysisme, puisque tout l'être du Verbe apparaissait temporel, et donc humain. Le péril des réactions anti-monophysites est de pencher vers le Nestorianisme : pour confondre Migetius, l'archevêque de Tolède, **Elipand** s'efforça de mettre en relief la génération éternelle du Fils et ce qui la distinguait du mystère temporel de l'Incarnation : il accentua si bien ce point de vue qu'il aboutit, du moins indirectement, à une distinction de personnes entre la divinité du Verbe et l'humanité du Christ. En effet, il opposa les deux filiations en Jésus-Christ : la divine par laquelle il est fils naturel de Dieu, *natura atque substantia*, l'humaine par laquelle il est seulement fils adoptif de Dieu, *non natura sed predestinatione et gratia*. Mais, cette opposition des deux filiations ne pouvait s'obtenir qu'en isolant l'une de l'autre les deux natures divine et humaine ; on aboutissait ainsi plus ou moins ouvertement à séparer les deux natures, et, par conséquent, à distinguer deux personnes ; de cet homme adoptif considéré à part du Verbe on en vint vite à faire un simple mortel sujet aux impuissances de notre humanité. C'était, par une voie détournée, revenir au nestorianisme.

Tandis qu'Elipand propageait l'erreur dans la Galice et les Asturies, son disciple Félix, évêque d'Urgel, la répandait dans la Septimanie et le Languedoc. Dans la péninsule, le prêtre Beatus et l'évêque d'Osma, Etherius, protestèrent, et

I. **Adoptianisme.** -- Sources : Les écrits d'Elipand et de Félix d'Urgel, P. L. XCVI. -- Les écrits de leurs adversaires : *Heterius et Beatus* (792), P. L. XCVI ; *Paulin d'Aquilée*, P. L., XCIX ; *d'Alcuin*, P. L., C et CI ; *Agobard*, P. L., CIV. -- Les actes des conciles, Mansi, XIII. -- Travaux : J. BACH, *Die Dogmengeschichte des Mittelalters*, Wien, 1873, I, 102-146. -- TIXERONT, op. cit., III, 526. -- G. DUBOIS, *De conciliis et theologicis disputationibus apud Francos Carolo Magno regnante habitis*, Alençon, 1902. -- P. VUILLEUMET, *Elipand de Tolède*, Brignais, 1911. -- FRANZELIN, *De verbo incarnato*, thesis XXXVIII. -- C. PESI, *Praelectiones dogmaticae*, IV, n. 175-188. -- M. JUGE, art. *Adoptiens*, dans *Diet. d'hist.* II. QUILLIET, art. *Adoptianisme au VIII^e siècle*, dans *Diet. de théol.*

le bruit de la lutte amena une réprobation de l'adoptianisme par le pape Adrien I^{er}. Mais l'opposition vint surtout de la Gaule : Charlemagne réunit trois conciles contre l'adoptianisme : celui de Ratisbonne (792), celui de Francfort (794), celui d'Aix-la-Chapelle (799). En même temps, les théologiens gallo-français, Alcuin, Paulin d'Aquilée, Agobard, entamaient une polémique contre Elipand et Félix. Au concile d'Aix-la-Chapelle, après six jours de discussion, Félix se déclara vaincu. Secrètement, il persista dans l'erreur, ainsi qu'Elipand ; mais l'hérésie discréditée ne devait pas leur survivre.

TEXTES ET DOCUMENTS

Extraits de l'*Epistola synodica ad episcopos Hispaniæ*

Charlemagne réunit le concile de Francfort en 794. On présenta une lettre d'Elipand que le roi fit lire à haute voix. Charles prononça ensuite un long discours. On accorda un délai de deux jours pour que chacun put exposer son avis et le remettre au roi. Les évêques d'Italie rédigèrent le leur à part, et il a pour titre : *Libellus sacrosyllabus*. Les autres évêques donnèrent leur décision sous forme de lettres aux Espagnols : *Epistola synodica ad episcopos Hispaniæ*. Les actes du concile de Francfort contre l'adoptianisme contiennent quatre traités : la lettre aux évêques de la péninsule ibérique constitue le troisième.

« Nous avons inscrit en tête de votre exposé ce que vous y avez inséré : « Nous professons et nous croyons que le Fils de Dieu est « bien Dieu, engendré de toute éternité, avant tous les temps sans « commencement, coéternel, consubstantiel, non par adoption, « mais par nature. » Quelques lignes plus loin, on lisait aussi dans le même passage : « Nous professons et nous croyons que lui- « même, né d'une femme, devenu sujet de la Loi, n'est pas le Fils « de Dieu par génération, mais bien par adoption, non par « nature, mais par la grâce. » Voilà le serpent glissé à l'ombre du pommier du paradis : les esprits inattentifs y seraient pris.

«... Quant à vos additions ultérieures, nous n'en trouvons pas trace, dans la profession du symbole de Nicée : à savoir que dans le Christ se trouvent deux natures et trois substances, qu'il est homme déifié et Dieu humanisé. De quoi se compose la nature de l'homme, si ce n'est de l'âme et du corps ? Qu'est-ce qu'il y a donc entre la nature et la substance, pour nous obliger à affirmer

la présence de trois substances et nous empêcher de dire simplement avec les Pères : nous professons que Jésus-Christ Notre-Seigneur est vrai Dieu et vrai homme en une personne ? La personne du Fils persiste dans la Trinité : après avoir pris la nature humaine, elle est toujours l'unique personne, Dieu et l'homme ; non pas un homme déifié et un Dieu humanisé, mais Dieu homme et homme Dieu : en vertu de l'unité de personne, l'unique Fils de Dieu est parfaitement Dieu et parfaitement homme... La tradition ecclésiastique désigne dans le Christ deux substances, celle de Dieu et celle de l'homme.

« S'il est donc vrai Dieu celui qui est né de la Vierge, comment peut-il être adoptif ou esclave ? car, enfin, vous n'oserez jamais affirmer que Dieu est esclave ou adoptif. Et si le prophète l'a qualifié esclave, loin de l'appeler ainsi à raison de sa condition originelle, il ne l'a fait qu'à raison de son obéissance extrême qui l'a poussé à se soumettre à son Père, jusqu'à la mort (1). »

(B. DOLHAGARAY, art. *Francfort*, dans *Dict. de Théologie*.)

CHAPITRE IV

L'ORIENT AU VIII^e SIÈCLE

I. **L'iconoclasme.** — Le culte des images avait pris, dans l'Empire byzantin, un très grand développement ; elles y jouaient un rôle quasi officiel : à la guerre, elles précédaient les armées, à l'hippodrome, elles présidaient aux jeux du cirque. Cependant, ce culte avait des adversaires : non seulement au dehors, juifs, musulmans et manichéens (pauliciens) reprochent aux chrétiens cette dévotion comme une

(1) Les actes du concile de Francfort ont été pendant longtemps soustraits à la connaissance du public par la perfidie des hérétiques. Mais, vers la fin du xvi^e siècle, grâce aux recherches de Surius, religieux érudit de l'ordre de Saint-Bruno, ils furent remis à jour. Cette découverte avait son importance. En effet, dans le laps de temps que dura la disparition de ces documents, plusieurs théologiens soutinrent publiquement qu'on pouvait appeler le Christ fils adoptif de Dieu *en tant qu'homme* : assertion incompatible avec le décret du concile de Francfort. Néanmoins, on ne saurait les qualifier d'hérétiques, car ils ne connaissaient pas les décisions conciliaires, ces documents ayant été soustraits à leur connaissance.

idolâtrie ; mais les fidèles eux-mêmes, parmi les populations de Syrie et d'Égypte, demeuraient défiants et remplaçaient les représentations de la beauté humaine par des figures géométriques ou par des symboles empruntés aux règnes végétal et animal. Ces influences iconoclastes avaient prise sur l'empereur **Léon III**, surtout celle du manichéisme paulicien, dont un grand nombre de ses soldats recrutés dans les thèmes de la frontière asiatique étaient les adeptes. Mais l'hérésie ne naquit point seulement d'un puéril sectarisme : il faut y voir dans son fond une lutte de l'État qui vise au césaropapisme contre l'Eglise, surtout contre les moines devenus trop puissants et trop populaires : bref, il s'agissait de laïciser.

En 726, Léon publia un édit iconoclaste ; mais il rencontra dans le peuple la plus vive opposition : comme on abattait la célèbre image du Christ placée dans le quartier de la Chalcée, une émeute éclata, d'ailleurs étouffée dans le sang. En Grèce et aux Cyclades, il y eut un commencement de révolution : on y proclama empereur un nommé Cosmas, dont la flotte fut bientôt anéantie. Enhardi par ces répressions victorieuses, Léon l'Arménien somma le patriarche de contresigner le décret iconoclaste ; sur son refus, on lui substitua le syncelle Anastase, qui entraîna dans l'hérésie un grand nombre d'évêques.

Mais voici que se lèvent des protestataires autorisés : en Orient, **saint Jean Damascène**, en Occident la papauté. Saint Jean écrit trois discours sur les images. « Il élargit le débat et rattache très habilement la question à celle du

I. **Iconoclasme.** — Sources : Mansi, XII et XIII. — Saint Jean Damascène, P. G., XCIV et XCV. — Nicéphore, P. G., C. — Théodore Studite, P. G., XCIX. — Les chroniques de Théophane, P. G. CVIII et CIX ; de Léon le Grammairien, P. G., CVIII, etc. — Traroux : TIXERONT, op. cit., III. — TOUGARD, *La persécution iconoclaste d'après la correspondance de Théodore Studite*, 1897. — BEURLIER, *Les vestiges du culte impérial à Byzance et la querelle des iconoclastes*, dans *Rev. des religions*, 1891, III, p. 319-341, et dans *Congrès scient. des cath.*, 1891, II, p. 167-180. — MARIN, *Les moines de Constantinople*. — LOMBARD, *Constantin V*, 1902. — BRÉHIER, *La querelle des images*, 1904. — PARGOIRE, *L'Eglise byzantine de 527 à 847*, 1905. — C. EMEREAU, art. *Iconoclasme*, dans *Dict. de théol.* — GRUMEL, art. *Images*, dans même dict.

rôle joué par les rites et objets sensibles dans l'œuvre de notre sanctification. Mais, d'ailleurs, il déclarait énergiquement qu'il n'appartenait pas à l'empereur de trancher cette question et qu'il n'avait, pour le faire, ni autorité ni compétence. » (Tixeront.) D'autre part, inébranlable devant promesses et fureurs, Grégoire II (715-31) menaçait le patriarche Anastase de déposition ; au concile de Rome, son successeur Grégoire III (731-41) lança l'excommunication contre tout iconoclaste (731). Léon III répondit en équipant une flotte contre l'Italie ; elle périt dans l'Adriatique.

Rendu inquiet par l'opposition populaire, Léon III travailla doucement à consolider son œuvre sans persécuter († 740). Son fils, **Constantin V Copronyme**, agit de même après qu'au début de son règne, le compétiteur Artavasde lui eut enlevé Constantinople, et l'eut tenu plus d'un an en échec avec l'appui des orthodoxes. Mais, dix ans plus tard, en 752, Constantin crut pouvoir recommencer la lutte ; après avoir épuré la hiérarchie, il réunit un concile à Hiéra,¹⁵³ où docilement l'épiscopat contresigna l'iconoclasme. Dès lors, le basileus ne garda plus aucun ménagement : dans les églises, les images détruites furent remplacées par des peintures de paysages ou d'oiseaux. Evêques et moines furent mis en demeure de souscrire à la théologie impériale ; les évêques cédèrent, les moines résistèrent héroïquement. Copronyme, furieux, ouvrit contre eux une persécution cruelle portée à son paroxysme en 765 : Pierre Cabylite, Jean de Monagua, Paul de Crète, saint Etienne le Jeune et beaucoup d'autres tombèrent martyrs. Au dire d'un contemporain, « il semblait que l'intention du gouvernement fut d'extirper l'ordre monastique ». Mais l'orthodoxie continuait à protester : en Occident, Etienne III avait à nouveau condamné l'iconoclasme dans un synode du Latran (769) ; en Orient, un concile de Jérusalem représentant les trois patriarchats d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie agissait de même (767).

A la mort de Copronyme, une réaction se produisit. Quoique aimant à s'entourer de moines, le nouvel empereur, Léon IV, demeurait sans doute iconoclaste, mais sa femme, l'impératrice **Irène**, était passionnément iconophile. Deve-

nue régente, elle ouvrit la réaction. Ce ne fut pas sans difficultés : il restait de nombreux partisans de l'iconoclasme dans l'épiscopat de cour et dans l'armée. Irène obtint d'abord la démission du patriarche Paul, qu'elle remplaça par Tarasius ; elle rendit à l'orthodoxie nombre d'évêques « pour qui l'iconoclasme n'avait été qu'une affaire de timidité et de flatterie ». Bientôt, elle put proposer au pape Adrien I^{er} la convocation d'un concile œcuménique qui réfuterait les erreurs du synode d'Hiéra. Réuni à Constantinople⁷⁸⁶, il fut d'abord entravé par une émeute militaire ; mais, adroitement, Irène licencia ces troupes et convoqua l'assemblée à **Nicée (VII^e concile général, 787)** ; deux légats y représentaient le pape. Les pères de Nicée définirent exactement le culte dû aux images : une adoration d'honneur, *τιμητικὴν προσκύνησιν*, et non pas l'adoration de latrerie qui n'est due qu'à Dieu ; l'hommage rendu à l'image se rapporte à l'original. Sans doute, une réaction passagère forcera-t-elle bientôt Irène à céder la place à son fils Constantin VI, mais elle parviendra à reprendre le pouvoir en 797, et elle le conservera jusqu'au coup d'Etat de Nicéphore en 802 : son règne avait été comme un éclair d'orthodoxie.

Mais il restait un fort parti iconoclaste toujours appuyé par l'armée. En 813, les protestataires organiseront une manifestation au tombeau de l'immortel Copronyme et une révolution militaire proclamera empereur l'Arménien **Léon Bardas**. Il rouvrit la persécution, malgré les objurgations du patriarche Nicéphore, qu'il cassa, malgré celles des moines de Saint-Jean de Stoudion, conduits par leur abbé saint Théodore ; nombre de moines et d'évêques furent maltraités. Léon renversé, son successeur, Michel II le Bègue (820-829), arrêta la persécution et essaya d'amener un arrangement ; mais, sous son fils **Théophile** (829-42), quand Jean Lécamante eut été nommé patriarche, l'iconoclasme repartut. « Le régime de la terreur sévit surtout à partir de 834. Cette année-là, l'île d'Aphrousia, au sud de la Propontide, servit de lieu d'internement à un nombre considérable de confesseurs, en particulier aux deux frères Théodore et Théophane sur le front de qui un bourreau de Constantinople

devait graver, le 14 juillet 836, jusqu'à douze vers iambiques. » (Pargoire.)

L'orthodoxie fut sauvée une seconde fois par une femme, **Théodora**, veuve de Théophile, devenue régente. Ses intentions étaient encouragées par tous les gens sensés, las d'une lutte inutile contre un sentiment inséparable de la piété grecque. Sous la présidence du patriarche Méthode, un synode confirma les décrets de Nicée ; personne n'y contredit. Une fête nouvelle, instituée le premier dimanche de carême, commémore aujourd'hui encore le triomphe de l'orthodoxie (Κυριακή τῆς ὀρθοδοξίας). L'iconoclasme ne fut point, cependant, sans laisser de traces : au point de vue artistique, il contribua à maintenir dans une uniformité presque immuable l'iconographie byzantine, consacrée par la persécution ; au point de vue politique, il hâta plus ou moins la séparation de l'Italie d'avec les Grecs ; enfin il prépara l'éclosion du schisme religieux.

2. **Conflits avec l'Occident : la question des images et le Filioque.** — Les décisions du VII^e concile avaient été envoyées par le pape Adrien à Charlemagne. « Elles furent mal reçues du roi et de l'Eglise franque et devinrent l'occasion d'une polémique dont les *Libri carolini* sont la pièce de résistance. Ils furent publiés en 790 et contiennent une réfutation des décrets de Nicée. Ces quatre livres décèlent la rivalité politique du royaume franc contre l'empire d'Orient, un âpre dépit de ce que l'Eglise franque doive recevoir sa foi de l'Eglise d'Orient. Sur le fond de la question, les théologiens de Charles combattent un adversaire imaginaire. Le mot grec προσκύνησις traduit par adoration tandis qu'il signifie prostration, donnait lieu de croire que le concile permettait d'adorer les images, alors qu'au contraire, il réservait à Dieu seul l'adoration. Le pape Adrien répliqua par une longue lettre pleine de ménagements, affectant de

I. **Livres Carolins.** — Sources : P. L., XCVIII. — Travaux : E. BORNET, *La controverse des images en Occident*, Lyon, 1906. — J. MARÉCHAL, *Les livres carolins*, Lyon, 1906. — VACANDARD, art. *Carolins* (Livres), dans *Dict. de Théologie*. — TIXERONT, op. cit., III, p. 473.

ne voir dans l'envoi des livres carolins à Rome qu'une consultation adressée au Saint-Siège, et donnant une réponse à toutes les difficultés soulevées contre les décisions du concile. Cette lettre arrivée peut-être après coup en 794, n'empêcha pas le concile de Francfort de condamner, en présence même des légats, toute espèce d'adoration des images, telle que le concile de Nicée, croyait-on, l'avait présentée ». (Hemmer). La querelle ne s'apaisa que lentement. A l'assemblée de Paris en 825 on renouvellera les affirmations du concile de Francfort ; on verra même Claude de Turin[†] aboutir à un véritable iconoclasme, allant jusqu'à interdire le culte des images et des reliques dans son diocèse ; il fut réfuté par Jonas d'Orléans, l'abbé Théodomir et Dungal, moine de saint Denis.

Un autre grief dogmatique était la question du *Filioque*. La procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils se trouve clairement énoncée par les pères grecs et latins du iv^e siècle. Cependant, on ne s'empressa pas de la définir : c'était affaire de prudence afin de ne susciter aucune revendication hérétique, affaire de respect aussi pour le texte du symbole de Nicée où l'expression *Filioque* ne figurait pas. On n'en rencontre pas moins celle-ci dans plusieurs professions de foi privées du iv^e et du v^e siècles ; plus tard, à une date qui ne remonte probablement pas avant le vii^e siècle, les conciles espagnols l'insérèrent dans le symbole de Constantinople. Cette addition se fit adopter à la cour de Charlemagne vers l'an 780, et dans un mémoire extrait des Livres Carolins, et adressé au pape Adrien, on voit Charles blâmer le vii^e concile général de Nicée de n'avoir pas confessé la croyance au *Filioque*. Cependant, l'innovation liturgique ne pénétra pas à Rome où les papes qui connaissaient l'esprit chicanier des Grecs jugèrent bon de temporiser. Sur ces entrefaites, des moines latins de Bethléem qui avaient chanté à la messe le

II. **Filioque.** — Sources : P. L., XCVIII, 1249. — Mansi, XIII, 829 et P. L., XCIX, 283. — Travaux : TIXERONT, op. cit., III, p. 518. — G. DUBOIS *De conciliis et theologicis disputationibus apud Francos, Carolo magno regnante, habitis*, Alençon, 1902 — A. PALMIERI, art. *Filioque*, dans *Dict. de théol.* — MANGENOT, *l'Origine espagnole du Filioque*, dans *Rev. de l'Orient chrétien*, 1906.

symbole, avec addition du *Filioque*, furent accusés d'hérésie par les Grecs et menacés d'expulsion ; ils en appelèrent au pape et à l'empereur. Celui-ci chargea Théodulphe d'Orléans d'écrire un traité *De Spiritu Sancto* ; il convoqua d'autre part à Aix-la-Chapelle un concile qui reconnut l'usage liturgique du *Filioque* (809). Persistant dans ses vues, le pape approuva la doctrine et repoussa la formule. Charles maintint quand même le *Filioque* qui, bientôt, s'implanta en France et en Allemagne : c'était déjà un peu du gallicanisme. Léon III protesta spirituellement en faisant suspendre à la Confession deux écus d'argent qui portaient l'un en grec, l'autre en latin le texte du symbole sans l'addition. Le *Filioque* ne sera admis par l'Eglise romaine qu'au temps de Benoît VIII, lorsque la rupture de Photius aura dispensé le Saint-Siège de tous ménagements.

II. LE IX^e SIÈCLE. DE LA MORT DE CHARLEMAGNE A LA DÉPOSITION DE CHARLES LE GROS (814-887)

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGLISE AU TEMPS DE LOUIS LE DÉBONNAIRE (814-843)

L'empire chrétien du moyen âge n'avait pas reçu dès le début toutes ses précisions. La confirmation de l'empereur par le pape s'imposerait-elle ? En septembre 813, sur l'ordre de Charlemagne, son fils Louis le Débonnaire avait pris lui-même la couronne sur l'autel à Aix-la-Chapelle. Mais trois années plus tard, au cours d'une entrevue, Etienne III, successeur de Léon III, couronne à Reims Louis et sa femme Ermengarde. « Pierre se glorifie de te faire ce présent pour que tu lui assures la jouissance de ses justes droits » ; une telle formule impliquait comme un contrat synallagmatique : le pape donne la couronne, en échange le roi accorde sa pro-

tection. Les évêques de Rome maintiendront ces principes : Louis le Débonnaire essaiera de se dégager ; dès 817, il couronnera à Aix-la-Chapelle son fils aîné Lothaire, mais Paschal I profitera de la venue de Lothaire à Rome pour le sacrer empereur (5 avril 823).

En retour, l'empereur interviendrait-il dans l'élection du pape et dans les affaires romaines ? Politique très ferme, **Pascal I** obtint de Louis le Débonnaire une constitution écrite, dite de 817, d'après laquelle l'empereur ne pourrait intervenir dans le gouvernement de Rome qu'en cas de troubles et pour remettre l'ordre : accord parfait, mais qui laissait une porte ouverte aux intrusions impériales.

A Rome le pouvoir pontifical était toujours combattu par l'aristocratie locale. Pour y obvier, Pascal I exila plusieurs nobles romains et confisqua leurs biens. Il y eut même alors, dans la mêlée des partis, plusieurs attentats commis ; le pape y était bien étranger, mais ses ennemis politiques l'accusèrent d'y avoir trempé par haine des Francs. Louis le Débonnaire envoya des délégués impériaux pour régler l'affaire, et Pascal, comme jadis Léon III, dut se justifier par serment. Mais le véritable épilogue devait venir sous le pontificat d'**Eugène II**. Celui-ci ayant notifié son élection à Louis le Débonnaire, l'empereur lui députa son fils Lothaire avec mission de rédiger une *constitutio romana* capable de prévenir les prétendus abus de pouvoir. Par cette *constitutio* 1° la protection royale était décrétée : le pape ne pouvait faire exécuter un protégé de l'empereur ; 2° tous les Romains pouvaient choisir la loi selon laquelle ils voulaient être jugés, la romaine ou la franque : on appelait cela le droit personnel ; 3° on imposait à Rome le contrôle franc : les magistrats devaient se faire connaître à l'empereur ; deux *missi* permanents lui enverraient un rapport de l'administration ; ils lui porteraient les plaintes auxquelles le pape ne pouvait satisfaire ; 4° enfin l'élection pontificale qui, depuis 769, appartenait au seul clergé se ferait aussi avec l'aide des laïques ; l'élu prêterait serment devant le *missus* impérial et devant le peuple. Ainsi cette constitution de 824 battait-elle en brèche l'indépendance du Saint-Siège :

l'empereur acquérait un droit de suprême justice et de contrôle absolument arbitraire.

D'autre part, en Gaule, l'idée unitaire rencontrait des adversaires. Elle avait contre elle la coutume germanique des partages. A la mort de Charlemagne deux partis se disputèrent le pouvoir : l'un impérialiste et strictement unitaire, l'autre royaliste. Idéal d'unité chrétienne, l'impérialisme est le système cher à l'église : ses champions sont Wala, abbé de Corbie, et Agobard, archevêque de Lyon. « Si Dieu a souffert pour rapprocher dans son sang ceux qui étaient éloignés, dit Agobard, est-ce qu'à ce travail divin de l'unité ne s'oppose pas cette incroyable diversité de lois qui règne partout » ? Agobard et Wala inspirèrent la constitution de 817 qui maintenait au-dessus des royaumes l'autorité impériale de Lothaire, fils aîné de Louis le Débonnaire. Mais celui-ci avait épousé en secondes noces Judith de Bavière qui, devenue mère de Charles le Chauve, voulut remanier à son profit le pacte unitaire ; l'impérialisme n'était d'ailleurs soutenu que par une élite désintéressée. En 824, il ne se tint pas moins de quatre assemblées ecclésiastiques à ce sujet : Paris, Mayence, Lyon, Toulouse. En 829, à Worms, Judith l'emporte. Mais l'impérialisme reprend bientôt l'offensive : au moment où la bataille va se livrer en Alsace entre Louis le Débonnaire et ses fils, le jour de la Saint-Jean 833, le pape **Grégoire IV** intervient en personne, et sa seule présence assure sans combat le triomphe des impérialistes ; à Saint-Médard-de-Soissons, le Débonnaire fait une pénitence

1. **Le démembrement de l'Empire carolingien.** — Sources : Annales de Lorsch jusqu'en 829, continuées par les Annales de saint Bertin pour la France et les Annales de Fulda pour l'Allemagne, dans *Scripta rerum germanicæ in usum scholarum*. — BORETIUS et KRAUSE, *Capitularia*. — PASCHASE RABBERT, *Vie d'Adalard et de Wala*. — Travaux : KLEINCLAUSZ, *L'empire carolingien, ses origines et ses transformations*, 1900. — HIMLY, *Wala et Louis le Débonnaire*, 1849. — FUSTEL DE COULANGES, *Les transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne*, 1892. — POUZET, *La succession de Charlemagne et le traité de Verdun*, 1890. — J. GUIRAUD, *Histoire partielle, histoire vraie*, I, ch. XVIII. — J. CALMETTE, *La diplomatie carolingienne du traité de Verdun à la mort de Charles le Chauve*, Bibl. Hautes Etudes, fasc. CXXXV, 1901.

publique pour avoir troublé « l'unanimité de l'Empire et la tranquillité de l'Eglise ».

Mais la victoire unitaire est de courte durée. On reproche aux impérialistes d'avoir humilié le pouvoir : Wala meurt en exil, Louis est rétabli en 835, Judith fait donner à son fils Charles la Gaule entière (837-38). Quand deux ans plus tard meurt le Débonnaire, la lutte suprême s'engage entre Lothaire, héritier de l'empire, et ses deux frères Louis le Germanique et Charles le Chauve. A Fontenoye-en-Pusaye, le 25 juin 840, Lothaire est battu, et le traité de Verdun consacre le partage en trois royaumes : Germanie, Francie et Lotharingie. A l'Empire, qui procurait à l'Eglise un protecteur, va se substituer une aristocratie anarchique : la féodalité date du traité de Verdun (843). Une époque sombre s'ouvre où la force primera souvent le droit : il faut reconnaître que l'Eglise avait tout fait pour écarter ce malheur.

De nouveaux ennemis fondaient alors sur l'Italie : les Sarrasins. Partis des côtes septentrionales d'Afrique, ils avaient débarqué en Sicile : Messine et Palerme furent bientôt prises (831-32) ; la côte italienne, et par conséquent Rome elle-même se trouvaient à la merci de leurs entreprises. En 846, sous le pontificat de Serge II, ils s'avancèrent jusqu'aux portes de Rome, pillèrent les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, toutes deux hors les murs à cette époque, et battirent une armée commandée par le duc de Spolète. A la nouvelle de ces sacrilèges, l'assemblée des Francs décida une expédition contre les Sarrasins : ils furent pour un temps chassés de l'Italie. Mais bientôt privée du secours impérial, anémiée par sa division en principautés égoïstes et batailleuses, l'Italie n'allait plus trouver d'autre appui, comme au temps des invasions barbares, que dans la papauté. Le successeur de Serge II, **Léon IV** répara les murailles de Rome, pour rendre impossible une nouvelle profanation de Saint-Pierre il entoura de murs le faubourg du Vatican sur la rive droite du Tibre (848-52) : ce quartier a gardé depuis le nom de cité léonine. Sous les yeux mêmes du pontife se livra la bataille d'Ostie où une flotte sarrasine fut anéantie par les Campaniens (849).

Entre les règnes de Léon IV (847-55) et de Benoit III (855-

58) on a voulu intercaler celui d'une femme, la **papesse Jeanne** dont le pontificat aurait duré deux ans. Voici le roman : une jeune fille déguisée en homme aurait quitté Mayence accompagnée d'un amant et, après avoir étudié à Athènes, serait devenue notaire de la curie romaine, cardinal et pape. La supercherie aurait été dévoilée au cours d'une procession publique où la papesse aurait été prise soudain des douleurs de l'enfantement ; la justice romaine l'aurait condamnée à être liée par les pieds à la queue d'un cheval. Le moyen âge crut à la légende ; au xvi^e siècle les protestants l'exploitèrent en l'amplifiant singulièrement ; en 1562, Cynacus Spangerberg écrit : « Les pontifes romains n'étaient souvent, bien qu'extérieurement hommes, que des prostituées ». En fait, la légende est insoutenable. Elle a pu se former grâce surtout à la triste influence prise par des femmes dans le gouvernement de Rome sous la domination des Théophylacte, et le dicton put courir alors : « Nous avons des femmes pour papes ». Mais tous les documents contemporains concourent à établir qu'entre Léon IV et Benoit III, il ne s'est écoulé qu'un intervalle de quelques semaines : c'est ainsi qu'une monnaie romaine porte les effigies de Benoit III et de l'empereur Lothaire († le 17 septembre 855) ; or Léon IV n'était mort que le 17 juillet.

CHAPITRE II

L'ÉGLISE SOUS LE PONTIFICAT DE NICOLAS I (858-867)

1. **Nicolas I et le pouvoir séculier : affaire Lothaire-Walrade.** — Le pontificat de **Nicolas I^{er}** marque déjà le plein développement de la papauté médiévale. En 856, désirant parer à la désagrégation de ses Etats de Lorraine, **Lothaire**, neveu de Charles le Chauve, avait épousé **Teutberge**, fille de Boson, comte de Bourgogne ; il avait dû, en conséquence, renvoyer sa favorite **Walrade**. Mais, bientôt, il chassa l'épouse légitime, l'accusant, entre autres crimes, d'inceste avec Hubert, son frère. Grâce à un cham-

pion, Teutberge se justifia par l'épreuve de l'eau bouillante ; le roi dut la reprendre, mais à contre-cœur, et bientôt il réunit, à Aix-la-Chapelle, un concile qui chercherait prétexte au divorce. L'assemblée était dirigée par Teutgaud de Trèves et Günther de Cologne, créatures de Lothaire ; par ruse et par menaces, on obtint de la malheureuse Teutberge l'aveu d'une faute qu'elle n'avait pas commise, et les évêques conclurent en engageant Lothaire à ne plus la regarder comme son épouse. Cependant, enfermée dans un monastère, Teutberge parvint à s'évader ; elle en appela au pape Nicolas I^{er}. Celui-ci envoya des légats au concile de Metz chargé de reviser l'affaire ; gagnés eux aussi, ils se prononcèrent contre Teutberge, et les archevêques Teutgaud et Günther purent se rendre à Rome pour porter à Nicolas I^{er} la décision. Mais celui-ci fut bien renseigné, notamment par Hinemar, qui, dans le *De divortio Lotharii regis*, protesta contre la procédure employée. Nicolas I^{er} déposa les archevêques Teutgaud et Günther et mit le concile de Metz « au même rang que le brigandage d'Ephèse ». En vain, Lothaire fit-il intervenir son frère l'empereur Louis II, qui vint jusqu'à Rome ; Nicolas I^{er} se réfugia auprès du tombeau de saint Pierre et resta inébranlable. Lothaire dut céder et reprit Teutberge des mains du légat Arsénien.

Mais Walrade, qui devait faire pénitence à Rome, s'arrêta en chemin et revint trouver Lothaire. Changeant de tactique, celui-ci obtint de Teutberge par intimidation qu'elle demanda elle-même le divorce. Nicolas I^{er} resta irréductible, et si son successeur Hadrien II montra un esprit conciliant, il maintint cependant les décrets portés et ne leva pas l'excommunication avant que Lothaire n'eût juré qu'il n'avait pas eu de relations coupables avec Walrade depuis sa condamnation. La mentalité médiévale était formée qui accordera aux papes le droit d'intervention dans la vie privée des princes.

I. **La question Lothaire-Walrade.** — J. ROY, *Nicolas I*, coll. les *Saints*. — I. DE LA SERVIÈRE, art. *Divorce des princes et l'Eglise*, dans *Dict. d'apol.*, fasc. IV. — PARISOT, *Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens*, 1898 ; *Histoire de Lorraine*, I, 1919.

Nicolas I et le primate Hincmar. — Hincmar de Reims, évêque de cette ville, et archevêque de la Belgique, était un homme d'un grand mérite, et d'une grande sagesse. Il se livra avec une ardeur à l'étude, et fut un des premiers à introduire dans les écoles des sciences spirituelles. En 843, lors d'un concile provincial, il se porta le champion de l'orthodoxie. **Rothade**, évêque de Metz, se refusant à se soumettre à l'appel à Rome, traitant devant un nouveau synode, il fut déposé, excommunié et enfermé dans un couvent. Nicolas I prit alors sa défense, et, dans une longue discussion épistolaire, il établit qu'il eût fallu attendre le jugement pontifical avant de le destituer. Il revisa le procès du concile provincial, et en cassa solennellement les décisions. La veille de la Noël 844, Hincmar dut rendre pour Rothade, et même il lui fallut présenter un procès-verbal des travaux qu'un évêque ne peut être déposé sans le consentement du Saint-Siège. Même ferme pontificale dans l'affaire de l'archevêque **Ebbon**, successivement déposé et réintégré pour des causes politiques : dans un concile de Soissons, 853, Hincmar interdisant aux clercs par lui ordonnés l'exercice des fonctions ecclésiastiques, Nicolas I trouva, par l'intermédiaire de ses légats et évêques, l'affaire à son tribunal.

Le Prédestinarianisme. — Le rôle d'Hinemar nous paraît plus défendable dans un procès doctrinal qui se présentait alors. Fils du comte saxon Bernon, **Gottschalk** avait fait profession monastique à l'abbaye de Fulda. Benoît VIII

[illegible][illegible]

en rupture de vœux, le concile de Mayence le rend à la vie séculière en 829 ; mais son abbé Raban Maur le contraint à rentrer à l'abbaye d'Orbais au diocèse de Soissons. Très adonné à l'étude, Gottschalk prétendit trouver dans saint Augustin les éléments du prédestinarianisme ou théorie de la prédestination fatale. D'après lui, Dieu voue les damnés au supplice par un décret absolu en dehors de toute prévision de mérite, en sorte qu'ils se voient condamnés à l'enfer sans avoir pu l'éviter. C'était du calvinisme ou même du jansénisme avant la lettre. Un tel déterminisme théologique implique de déplorables conséquences pratiques : du moment que le salut ou la damnation sont choses fatales, à quoi bon lutter ? Il arrivera seulement ce que Dieu a décrété. Raban Maur renvoya le procès de Gottschalk à Hincmar, son juge naturel, qui obtint sa condamnation au concile de Quierzy-sur-Oise (849), et le relégua à l'abbaye de Hautvillers près de Reims après l'avoir fait fustiger devant l'assemblée.

Ce concile de Quierzy avait affirmé la vérité en proclamant contre Gottschalk la volonté universelle du salut en Dieu et la rédemption. Cependant, des théologiens aussi fameux que Prudence de Troyes, Ratramme de Corbie et Loup de Ferrières attaquèrent les conclusions, en ce que réagissant de manière outrée contre l'hérésie de Gottschalk, elles semblaient écarter toute prédestination des pécheurs au supplice, même *post praevisa merita*. Pour se disculper, Hincmar condensa son enseignement en quatre articles promulgués dans un second concile de Quierzy (853). Mais il eut le tort d'appeler à son aide le philosophe irlandais Scot Erigène, agnostique subtil, dont le *De predestinatione* contient des erreurs.

L'opposition faite à Hincmar, était peut-être moins la résultante d'un antagonisme doctrinal que celle de divers antagonismes personnels contre le trop important métropolitain de Reims. Ses principaux adversaires se rattachaient soit à la métropole de Sens, humiliée par l'éclat du siège de Reims, soit aux provinces de Lyon et de Nîmes où s'affirmait l'influence d'Ehbon, évêque de Grenoble, neveu du prélat déposé. Une ligue des évêques du Sud-Est se forma :

les canons de Valence répondirent aux articles de Quierzy. En les comparant, on a l'impression qu'ils contiennent la même doctrine, mais sous un angle différent : ainsi Quierzy avait-il affirmé l'universalité de la rédemption ; Valence la nie, mais dans ce sens que les pécheurs de l'Ancien-Testament n'ont point été retirés de l'enfer. Après une conférence de Langres où les canons de Valence furent partiellement rétractés, la réconciliation s'opéra au concile de Douzy en 860. Hincmar y fut chargé d'expliquer dans une lettre synodale les principes sur lesquels tous étaient d'accord : nécessité de la grâce, part du libre arbitre, bonté universelle du Christ ; mais il n'y fut point question de la prédestination *ad mortem*. Au fond, il n'y avait jamais eu erreur que chez un seul, Gottschalk.

3. **Nicolas I^{er} et Photius.** — En 817, **saint Ignace** était monté sur le siège de Byzance. Il s'opposa aux scandales de la cour : quand la régence passa des mains de l'impératrice Théodora dans celles de son frère **Bardas**, celui-ci s'évertua à dégrader le cœur du jeune empereur son neveu ; Michel III l'ivrogne. Ignace protesta et refusa la communion à Bardas ; il fut relégué dans l'île de Terebinthios. On le remplaça par un homme d'une réputation littéraire et scientifique incomparable, **Photius**. Fort de son droit, le patriarche déposé se refusa à tout accommodement. Mais à Constantinople, quand on a pour soi l'empereur et le haut clergé, on peut aisément se moquer du reste ; l'intrus reçut une double authentication : celle du sacre à lui conféré par son ami Asbesta, évêque excommunié, celle d'un concile de Constantinople qui, par surcroît, anathématisa Ignace. Dès son élection Photius avait envoyé à Nicolas I une lettre rédigée sur un ton de fausse humilité, et où les faits étaient odieu-

1. **Photius.** — Sources : P. G., CH. — *Vita Ignatii, Acta SS. Boll.*, X, octobre, 167-205. — HEGGENDORFER, *Monumenta Græca ad Photium ejusque historiam pertinentia*, Ratisbonne, 1867-1869. — Traducteur : HEGGENDORFER, *Photius*, 3 vol. — A. LAPOTRE, *Le pape Jean VIII.* — DUCHESNE, *Eglises séparées*, p. 163-227. — VAILHE, art. *Constantinople* (Eglise de), dans *Dict. de Théol.* — M. JUGIE, art. *Grecque* (Eglise), dans *Dict. d'apol.*, fasc. VIII.

sement travestis ; en 861, après le concile de Constantinople, il le pria de le reconnaître dans une supplique qui est « un chef-d'œuvre d'hypocrisie ». Nicolas I envoya des légats à Byzance pour instruire l'affaire : séduits par l'intrigant, ils ratifièrent sa nomination ; on s'empressa de réunir un concile³¹⁸ de 318 évêques qui, sur l'ordre de l'empereur, déclara Photius patriarche légitime. Mais Nicolas I convainquit de fraude ses légats et dans un synode romain de 863, il les frappa d'anathème ainsi que Photius.

Le conflit fut encore attisé par la réunion des Bulgares à l'Eglise latine. Photius ouvrit violemment les hostilités par son encyclique de 867 adressée aux patriarches orientaux, ainsi que par sa lettre aux Bulgares. Souligner dans une intention schismatique les divergences théologiques, canoniques et rituelles existant entre Grecs et Latins, telle fut la tactique employée. Dans l'encyclique, Photius énumère cinq griefs contre les Latins : le jeûne du Samedi, l'usage du laitage pendant la première semaine de carême, le célibat des cleres, la reconfirmation par les évêques de ceux qui ont déjà été confirmés par les prêtres, l'addition du *Filioque* au symbole et la doctrine de la procession du Saint-Esprit. Dans la lettre aux Bulgares, il en énumère cinq autres : immolation d'un agneau avec le corps du Christ le jour de Pâques, usage des cleres latins de se raser la barbe, préparation du chrême avec de l'eau de rivière, élévation immédiate de simples cleres à l'épiscopat, prétention des papes à la primauté. La même année, Photius convoquait les patriarches orientaux à Constantinople et déposait Nicolas I.

Mais Photius triomphait comme un fonctionnaire bien soutenu par son chef hiérarchique ; les deux fortunes se trouvaient liées. Or Michel III l'Ivrogne fut assassiné par l'usurpateur **Basile le Macédonien** ; celui-ci reléguant Photius dans un couvent rentra dans la communion du successeur de Nicolas I, **Hadrien II**, et rappela Ignace. Le revirement fut complet ; on s'en remit à Rome du soin de régler l'affaire. Un concile réparateur se tint à Constantinople qui réintégra Ignace et réduisit Photius à la communion laïque. (**VIII^e concile œcuménique, 869-70**). Cependant, il y eut des ombres à cette scène de réconciliation : l'incident du

Libellus satisfactionis, et la question bulgare. Le *Libellus satisfactionis* était une formule de profession romaine qu'on avait fait signer aux anciens partisans de Photius avant de les admettre comme membres du concile ; certains évêques se plaignirent à Ignace et à Basile qu'elle constituât un acte de servilisme à l'égard de Rome, et l'on enleva par ruse les signatures qui ne furent rendues aux légats que sur protestation. Mécontents que le pape ne leur eût pas donné les prêtres qu'ils avaient désiré, les Bulgares s'adressèrent aux Pères du Concile pour savoir s'ils devaient se rattacher à Rome ou à Byzance. Dans une session supplémentaire, les Pères répondirent : A Byzance. Hadrien eut beau protester, menacer Ignace, celui-ci s'obstina et mourut juste à temps pour ne pas recevoir la bulle d'excommunication lancée contre lui.

CHAPITRE III

L'ÉGLISE SOUS LE PONTIFICAT DE JEAN VIII (872-882)

Nicolas I avait été le gardien inflexible des droits de l'Eglise ; **Jean VIII** fut surtout un politique.

1. **En Orient : la deuxième révolte de Photius.** — Retrouvant faveur auprès de l'Empereur, Photius avait réoccupé le siège patriarcal vacant à la mort d'Ignace. Il commença par flagorner le pape, chercha à se justifier auprès de lui. Soucieux de l'unité, Jean VIII se montra

I. **Jean VIII.** — Sources : Lettres, dans P. L., CXXVI, col. 651-966. JAFFÉ, *Regesta*, I, p. 376-422. — WATTERICH, *Pontificum Romanorum citta*, I, p. 27-29, 85, 635-650. — MANSI, XVI et XVII. — *Traité* : DUCHESNE, *Les premiers temps de l'état pontifical*, ch. XIV, p. 130-143 ; *Eglises séparées*, 1905, p. 217-218. — HERGENRÖTHER, *Photius*, II, p. 291-587. — GASQUET, *L'empire byzantin et la monarchie franque*, 1888. — A. LAPÔTRE, *Le pape Jean VIII*, 1895. — Les ouvrages cités sur le saint Empire, KLEINCLAUSZ, BRYCE, BIROT. — E. AMANN, art. *Jean VIII*, dans *Dict. Théol.* — S. SALAVILLE, art. *Léon VI le Sage* (tetragamète), dans même dict. — C. DIEHL, *Figures byzantines*, I^{re} série, Ch. VIII, *Les quatre mariages de Léon le Sage*, p. 181-215.

accommodant : il était prêt à reconnaître Photius à condition que celui-ci fît réparation publique dans un synode, qu'il se réconciliât avec les anciens partisans d'Ignace, et qu'on restituât la Bulgarie à l'influence romaine. Mais l'orgueil de Photius n'y voulut point consentir : insidieusement il réunit un concile à Constantinople (le 8^e concile œcuménique des Grecs ; le *pseudo-synodus photiana* des Latins) ; il y obtint des légats pontificaux l'annulation du concile général de 869-70, et par conséquent la réhabilitation de sa conduite antérieure que le pape lui demandait de désavouer. Le fait ouvrit les yeux à Jean VIII qui l'excommunia (881).

Soutenu par le pouvoir impérial, Photius resta en fonction. Dans cette seconde guerre contre Rome, il adopta une nouvelle tactique : « Au lieu d'attaquer de front la primauté romaine trop bien établie, au lieu de faire valoir de mesquines divergences de coutumes et de discipline, il concentra tous les efforts de sa polémique sur le *Filioque*. Dans la *Mystagogie* du Saint-Esprit, véritable traité sur la matière, il chercha à dénaturer la doctrine latine par toutes sortes d'arguments sophistiques, et à établir que le Saint-Esprit procède du Père seulement, en jouant sur le terme *εκ τῆς οὐσίας* qui à son époque avait pris le sens de procéder du principe qui n'a pas de principe... La *Mystagogie* fut l'arsenal où les Grecs des siècles suivants allèrent chercher des armes contre les Latins ». (M. Jugie). Toutefois quand Photius fut révoqué par un nouvel empereur, Léon le Philosophe (886), la cause du schisme n'était pas gagnée ; les deux Eglises se réconcilièrent après la mort de Photius.

Mais l'union demeurerait fragile. Une malheureuse affaire vint d'ailleurs augmenter encore les préjugés des Grecs à l'égard des Latins : celle de la **tétragamie**. « L'empereur Léon VI a contracté quatre mariages, et il faut avouer qu'il a eu pour le faire de très graves raisons. Mais l'usage grec ne permet que deux mariages ; de là conflit entre le souverain et son clergé, celui-ci conduit par un homme aussi adroit que Photius et presque aussi lettré, Nicolas le Mystique. Le pauvre empereur imagine de recourir à une sorte de concile œcuménique : il fait venir des pays musulmans trois repré-

sentants des patriarches orientaux, de Rome le pape Serge III lui envoie des légats. Ceux-ci donnèrent raison à l'empereur ». (Mgr. Duchesne). Mais la lutte se perpétua dans l'Eglise grecque au sujet de la Tétragamie.

2. **En Occident : le saint empire de l'an 875. Charles le Chauve.** — En Occident, l'habileté de Jean VIII fut tenue en échec par l'impuissance des Carolingiens. A la mort de Louis II, fils de Lothaire, la couronne impériale fut disputée entre Louis le Germanique et **Charles le Chauve**. Jean VIII crut que celui-ci, viendrait lui prêter main forte contre les Sarrasins qui ne cessaient de ravager l'Italie méridionale et de menacer l'Etat pontifical. Le pape sacra Charles empereur dans l'Eglise Saint-Pierre, le 25 décembre 875. Mais bien qu'il fût vaillant et dévoué au Saint-Siège, le roi de la Francie occidentale ne disposait que de forces restreintes, et il lui fallait combattre dans son propre royaume les leudes indisciplinés et les Normands ravageurs. Aussi quand il voulut organiser une expédition d'Italie, l'aristocratie franque refusa de l'accompagner ; il mourut en repassant les Alpes au pied du Mont Cenis (877). Après un court règne de Carloman, fils de Louis le Germanique, sur la Haute-Italie, Jean VIII essaya encore de restaurer l'empire dans la personne de **Charles le Gros** qui le laissa se débattre désespérément contre ses ennemis intérieurs et extérieurs, et qui assista impassible aux pontificats tumultueux et éphémères de Marin (882-84) et d'Hadrien III (884-85). Lorsqu'il eut été déposé à la diète de Tribur en 887, l'empire fut partagé en sept royaumes.

3. La domination spolétaine et le procès de Formose.

— A qui dès lors octroyer la dignité impériale ? Deux maisons puissantes tentèrent de l'accaparer : celle d'Italie représentée par Guy de Spolète, celle d'Allemagne, héritière de la tradition carolingienne et dirigée par **Arnulf**, duc de Carinthie. La première était trop proche pour ne pas devenir facilement tyrannique ; très éloignée et absorbée par les affaires intérieures, la seconde ne serait sans doute d'aucune utilité. Tandis que la papauté hésitait, le candidat italien,

Guy de Spolète s'imposa, et Etienne V le sacra empereur (891). Les mêmes circonstances persuasives obligèrent le successeur d'Etienne, **Formose**, à reconnaître l'inquiétante maison, et à sacrer **Lambert**, fils de Guy, associé au pouvoir. Bientôt voyant quel péril menaçait l'indépendance du Saint-Siège, l'énergique Formose appela Arnulf ; il fut facile de le sacrer à Rome, mais moins aisé de vaincre les Spolétains. A la mort de Guy, sa veuve, l'implacable **Agiltrude** et son fils Lambert soutinrent la lutte contre Arnulf qui, atteint de paralysie, vit tomber toutes ses espérances avec celles de Formose. Celui-ci, octogénaire, en mourut de chagrin (896).

En 897, Agiltrude s'empara de Rome. A sa haine contre Formose s'associait tout un parti romain que le rigide pontife avait mené trop durement ; on allait jusqu'à contester la validité de son élection : en abandonnant son premier évêché de Porto pour celui de Rome n'avait-il pas enfreint la règle qui, en ce temps là, unissait l'évêque à son Eglise comme l'époux à l'épouse ? Sur l'ordre d'Agiltrude, le faible Etienne VI fait exhumer le cadavre de Formose enterré depuis neuf mois ; revêtu des ornements pontificaux, le défunt pape comparait devant une assemblée synodale, il est jugé en forme et condamné ; il subit la déposition ; ses actes sont déclarés nuls de plein droit ; enfin son cadavre est livré à la populace qui le jette dans le Tibre. Mais Etienne VI qui s'était fait l'instrument de la maison de Spolète est victime de représailles : enfermé dans un monastère, il y est bientôt assassiné.

Cependant l'affaire était loin d'être terminée : on voulut réhabiliter Formose ; surtout la question de la validité des

1. **Formose**. — Sources : *Liber pontificalis*, éd. Duchesne, II, p. 164, 165, 175, 183, 185, 227. — Jean VIII, Epist. XXV, CXXX, P. L. CXXVI, col. 675-689, 781. Voir E. DÜMMER, *Aurilius und Vulgaris*, Leipzig, 1866. — Travaux : DUCHESNE, *Les premiers temps de l'Etat pontifical*, 2^e éd. XV. — A. LAPÔTRE, *Hadrien II et les fausses décrétales*, dans *Rev. quest. hist.*, 1880, XXVII, pp. 377-431 ; Jean VIII, pp. 25-29, 59-61, 178-191. — L. SALTET, *Les réordinations*, 1907, pp. 143-145, 152, 163. — HÉFÉLÉ-LECLERCQ, IV, 383-390, 433-443, 611-612, 647-650, 708-719. — F. VERNET, art. *Formose*, dans *Dict. de théol.*

ordinations par lui conférées, question qui avait un intérêt très actuel pour nombre de vivants fut très discutée pendant plus de trente ans. Une réaction en faveur de Formose se produisit d'abord. A Romanus, pape d'un jour, avait succédé **Théodore**, homme énergique ; il eut le courage de réparer les outrages infligés à Formose, de déposer solennellement ses reliques dans la basilique vaticane et de proclamer valide ses ordinations. Son successeur, **Jean IX** (898-900) réhabilita lui aussi Formose et tint à cet effet trois conciles. Benoit IV, Léon V, Christophe, ne firent que passer. Mais **Serge III**, jadis antipape au temps de Théodore et de Jean IX, prit le contrepied de leur politique d'apaisement et rouvrit le procès de Formose : pour ceux qu'il avait consacrés, il n'y eut d'autre alternative que de se démettre ou consentir à la réordination. Au surplus Serge III souilla la dignité pontificale par de nombreux vices : il est le premier des protégés de la famille des Théophylacte.

CHAPITRE IV

L'ÉVANGÉLISATION DES BARBARES AU IX^e SIÈCLE

1. **Saint Anshaire dans les pays du Nord.** — La conquête de la Saxe avait ouvert le chemin du Nord. Danois, Normands, Suédois, étaient sans doute germanins d'origine et de langue, mais loin de se laisser assimiler par la civilisation occidentale, ils venaient dévaster les côtes de la Grande-Bretagne et de la France ; remontant les fleuves, ils pillaient églises et monastères. Au milieu de la terreur universelle, un moine franc entreprit de les convertir : **Anshaire** évangélise le Danemark dont le roi venait de se faire baptiser à Ingelheim (826) ; de là il passe en Suède et y établit comme évêque son compatriote **Gauzbert**. Mais la protection franque manquait à ces missionnaires : un remous terrible se produisit : les Danois vinrent détruire Hambourg, centre des missions d'Anshaire, les Suédois tuèrent leur évêque Gauzbert. Anshaire reprit cependant sa marche après avoir

réuni le siège d'Hambourg à celui de Brême ; ses successeurs recueilleront le fruit de ses labeurs : un siècle plus tard, vers 948, on comptera trois évêchés au Jutland : Schleswig, Ripen et Aarhus. Mais l'évangélisation ne sera achevée qu'à la fin du x^e siècle par les princes scandinaves.

Quant aux Normands ravageurs, lorsque Charles le Simple eut signé avec eux le traité de Saint-Claire-sur-Epte en 911, ils se convertirent à la suite de pourparlers entre l'archevêque de Rouen et leur chef Rollon.

2. Saint Cyrille et saint Méthode dans les pays slaves.

— A l'Est vivaient les Slaves qui, poussés en avant par les hordes asiatiques, furent contraints de s'établir dans l'Europe centrale. Ils s'y fixèrent sur un front s'étendant de la côte d'Illyrie jusqu'à la Baltique. On peut les diviser en trois branches : 1^o la branche méridionale : Illyriens ou Carinthiens, Serbes et Croates ; 2^o la branche centrale : Moraves, Bohémiens, Polonais et Wendes ; 3^o la branche septentrionale ou russe. Menacés par les Avars établis sur le Danube, les Slovènes de Carinthie s'étaient placés sous la protection des Bavaois, aussi passèrent-ils avec leurs suzerains sous la domination franque (788). Les Russes ne se convertiront qu'au x^e siècle ; nous ne nous occuperons donc ici que de la branche centrale, Moraves et Bohèmes.

La tribu des Moraves s'était établie dans le bassin de la Morawa, en Basse-Autriche, et sur le versant méridional des Karpathes. Mise en relation avec les Francs sous Louis le Débonnaire, elle reconnut leur domination : de Salzbourg, évêché bavarois, des missionnaires furent envoyés. Mais les Slaves détestaient les convertisseurs germains qui venaient leur prêcher dans une langue étrangère, qui importaient chez eux des mœurs et des lois nouvelles, et qui étaient accompagnés de soldats pillards. Désireux de se soustraire à leur influence, le duc Radislaw demanda des missionnai-

1. **Conversion des Barbares. I. Saint Anshaire.** — DOM U. BERLIÈRE, *L'ordre monastique*, p. 75-77. — L. BRIL, *Les premiers temps du Christianisme en Suède, Etude critique des sources littéraires hambourgeoises*, dans *Rev. hist. eccl.*, XII, p. 17-37, 231-241. — G. AILMANG, art. *Anshaire*, dans *Dict. d'hist.*

res à l'empereur Michel III l'Ivrogne, qui leur envoya **Cyrille** et **Méthode** : ils allaient être aux Slaves ce que Boniface fut aux Germains.

Nés à Thessalonique, au bord des slavonies vassales de l'Empire, les deux frères avaient pu s'initier à la langue et aux mœurs des Slaves. Appelés par leur haute naissance à des charges importantes, ils avaient préféré embrasser la vie monastique. En Moravie, ils furent accueillis avec enthousiasme : se servant de la langue slavonne dans la prédication et les cérémonies, ils n'éveillaient aucune défiance. Mais ils eurent bientôt à subir la jalousie des Germains : on leur opposait l'argument trilingue d'après lequel, de droit divin, trois langues seulement pouvaient être employées dans la liturgie, celles qui avaient figuré sur l'écriteau de la Croix : l'hébreu, le grec et le latin. A cela, Cyrille et Méthode opposaient l'usage de l'Orient où, suivant les régions, la messe se célébrait en grec, en persan, en arménien ou en syriaque. Cet argument prévalut auprès d'Hadrien II quand les deux missionnaires se rendirent à Rome pour faire authentifier leur apostolat. Cyrille mourut à Rome prématurément, sous le froc du moine ; par contre, Méthode reprit ses travaux : non seulement le pape lui avait confié l'apostolat de la Moravie, mais il avait relevé en sa faveur le grand évêché de Pannomie et de Sirmie.

Au retour, Méthode trouva la Moravie retombée sous le

II. **Saints Cyrille et Méthode.** — Sources : *Die Pannonische Legende*, publiée par Dümmler dans les Archiv. f. öster. Gesch. XIII. — *La légende de saint Cyrille*, Denkschriften der Kais. Acad. von. Wien, 1870. — *La légende italienne*, Acta SS. Mart., II. — *Fontes rerum bohemicarum*, I, Prague. — *Travaux* : GINZEL, *Gesch. der Slaven Apostel*, Vienne, 1861. — LEGER, *Cyrille et Méthode, Etude historique sur la conversion des Slaves au christianisme*, 1868 ; *Le monde slave*, 1873. — HÖFLER, *Bonifatius der Apostel der Deutschen und die Slavenapostel Konstantinos (Cyrillus) und Methodios*, Prague, 1887. — LAPÔTRE, *Jean VIII*, passim. — DOM U. BERLIER, *L'ordre monastique*, p. 70 suiv. — LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire de l'Europe*, I, p. 704. — HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, III, p. 150-202. — MARTINOV, *Saint Méthode apôtre des Slaves et les lettres des Souverains pontifes conservées au British Museum*, dans *Rev. quest. hist.*, 1888 (XXVIII) ; *La légende de saint Cyrille et Méthode*, même revue, 1884 (XXXVI). — PETROVIC, *Disquisitio historica in originem usus Slavi idiomatis in liturgia apud Slavos et præcipue Croatas*, Moster, 1908.

pouvoir des Allemands par suite de la mort du duc Radislaw. En 870, les prélats bavarois tinrent un concile national où fut mené le procès de Méthode : il subit alors, pendant deux ans, une incarcération très rude. En même temps, on le dénonçait à Rome sous le double prétexte d'avoir introduit dans la liturgie une langue nouvelle et de ne pas faire figurer le *Filioque* au symbole. Il finit par obtenir gain de cause auprès de Jean VIII, qui l'autorisa une seconde fois à se servir du slavon. Son apostolat connut alors de grands succès. En Moravie, Swatopluck, neveu de Radislaw, fondait un empire considérable s'étendant au nord sur la Bohême, au sud sur la Pannonie ; il mit directement ses Etats sous la protection romaine et accueillit Méthode. Mais les intrigues de Wiching, évêque de Passau, troublèrent la fin de la carrière du grand missionnaire.

L'apostolat de Méthode fut véritablement panslave. Il avait fixé la forme d'évangélisation nationale susceptible de réussir dans le monde slave : dans la péninsule des Balkans, les prédications des Italiens et des Grecs auront peu de succès jusqu'au jour où les disciples de Méthode paraîtront ; de même, par le moyen des alliances, la Pologne tiendra sa conversion des contrées directement évangélisées par Méthode.

III. LE CHRISTIANISME SOUS LES CAROLINGIENS

CHAPITRE PREMIER

LA HIERARCHIE ECCLESIASTIQUE

1. **L'évêque. Son élection, ses auxiliaires.** — Sous les Carolingiens, le choix des évêques se fait de la manière suivante : l'Eglise en deuil adresse une supplique au roi pour obtenir de procéder à une élection qu'opèrent le clergé et les laïques de marque, la foule n'ayant qu'à témoigner son consentement par acclamations. L'élu reçoit du roi main-

levée de son temporel, ainsi que la permission du sacre ; il promet alors obéissance à son métropolitain, qui lui remet la crosse et l'anneau, et lui confère l'épiscopat. Mais, en pratique, le vouloir impérial était décisif. Les Carolingiens veillèrent pourtant à faire des choix judicieux : chose curieuse, bien que désigné par le pouvoir laïque, l'épiscopat du IX^e siècle n'en devient pas la créature.

Avant tout, l'évêque a charge d'âmes : dans ses visites, il s'assure de la façon dont le clergé remplit ses fonctions et le peuple ses devoirs. Pour faciliter ces enquêtes, que Charlemagne avait prescrites annuelles, on avait institué sept échevins synodaux par commune ; choisis parmi les meilleurs chrétiens et assermentés, ils se présentaient devant l'évêque à son arrivée, et lui rendaient compte de l'état de la paroisse : observance dominicale, institutions de charité, etc. D'après ce rapport, l'évêque portait un jugement que le pouvoir civil du comte faisait respecter.

L'évêque ne pouvait suffire à ce travail de surveillance. Aussi voit-on reparaître transitoirement l'institution des chorévêques qui, jadis, pour des raisons analogues, avait fleuri dans l'empire romain. Investis de la dignité épiscopale, les chorévêques suppléaient le pontife dans les parties éloignées du diocèse. Cependant, à mesure que les circonscriptions ecclésiastiques s'organisèrent, on les remplaça par des archidiaques. Dès Charlemagne, des nobles assument ces fonctions, uniquement à cause du crédit qu'elles comportent, et sans passer par le diaconat. Capitulaires et conciles protesteront contre cet abus.

Dès les IV^e et V^e siècles, nous avons vu des évêques zélés donner aux clercs de leur cathédrale une sorte d'organisa-

I. Election de l'évêque. — Travail : Mgr LESNE, *La Hiérarchie épiscopale, Provinces, métropolitains, primats en Gaule et en Germanie* (742-882), 1905. — IMBERT DE LA TOUR, *Les élections épiscopales dans l'Eglise de France du IX^e au XII^e siècle*, 1890. — G. MOLLAT, art. *Élections épiscopales*, dans *Dict. d'apol.*

II. Chorévêques et archidiaques. — Travail : DOM LECLERCQ, art. *Chorévêques et Archidiaques*, dans *Dict. d'arch.* — DUCHESNE, *Les origines du culte chrétien*. — A. GRÉA, *Essai historique sur les archidiaques*, dans *Bibl. Ecole des Chartes*, 1851, p. 39-67, 215-247.

tion monastique en les réunissant sous une règle : ainsi, saint Augustin à Hippone et saint Ambroise à Milan. Cette institution se généralise au VIII^e siècle : elle s'introduit alors non seulement dans les cathédrales, mais aussi dans beaucoup de grandes églises qui reçurent le nom de collégiales. Formées des clercs des divers ordres, ces communautés étaient tenues à l'office en commun et à la cohabitation. La règle édictée par **saint Chrodegang**, évêque de Metz, et qui faisait de notables emprunts à celle de saint Benoît, fut adoptée dans beaucoup de diocèses ; dans la suite, on opéra une fusion de la règle de saint Chrodegang et des prescriptions plus étendues stipulées au synode d'Aix-la-Chapelle. Malheureusement, cette institution ne s'appuyait pas, comme le monachisme, sur le vœu de pauvreté : on pouvait conserver des biens et jouir de leurs revenus : d'où l'impossibilité d'une vie de renoncement. Aussi, quand Günther de Cologne permit à ses chanoines non seulement la jouissance, mais l'administration de leurs revenus (866), trouva-t-il bientôt des imitateurs : c'était la ruine de la vie commune. Au X^e siècle, elle sera généralement abandonnée quand le fonds indivis sera partagé en diverses prébendes à revenus fixes.

Le clergé rural était nommé par l'évêque, bien que le développement du droit de patronat limitât ce pouvoir. On appelait patron le bienfaiteur de l'église ; souvent il l'administrait comme une propriété personnelle, la transmettait en dot ou en héritage à ses enfants, confisquait dîmes et oblations. Autre abus de la noblesse : les seigneurs aimaient à avoir chez eux un oratoire, et un prêtre pour le desservir. Or, souvent, les ecclésiastiques mêlés à la domesticité du château mènent une vie peu conforme à leur état. En vain, les conciles protestent ; au IX^e siècle, la féodalité sent déjà sa force et les grands abus sont en perspective.

III. **Clergé.** — *Travail* : IMBART DE LA TOUR, *Les paroisses rurales de l'ancienne France*, 1900. — DOM LECLERCQ, art. *Chanoines*, dans *Dict. d'arch.* — HÉFÉLÉ-LECLERCQ, III, 1^{re} partie, p. 20-25, traduction de la règle des chanoines. — P. THOMAS, *Le Droit de propriété des laïques sur les églises et le patronage laïque au moyen-âge*, 1906.

2. **Le métropolitain : témoignage des fausses décrétales.** — Combien était solide la hiérarchie ecclésiastique, rien ne le dit mieux que les **Fausse Décrétales**. On donne ce nom à une collection canonique comprenant des décrétales de papes et des canons conciliaires, et qui parut vers le milieu du ix^e siècle ; on la qualifie aussi pseudo-isidorienne, parce que le compilateur s'attribue le nom d'Isidore, en souvenir de saint Isidore de Séville, auteur d'une collection antérieure dite *Hispana*. En général, le pseudo-Isidore n'a pas fabriqué ses matériaux ; il les a simplement antédats pour leur donner une plus-value, plaçant des canons récents sous l'autorité de papes ou de conciles anciens. Ainsi s'explique que les Fausse Décrétales furent reçues par les contemporains sans protestation : elles répondaient à la situation générale de l'Eglise. Elles ont donc une valeur indiscutable, si, éliminant les faux et restituant les dates, on les regarde comme un témoignage des règles disciplinaires de l'époque.

Or, le pseudo-Isidore marque très bien le caractère monarchique du diocèse et oligarchique de la province, où le métropolitain n'est que le président des dix ou douze suffragants qui se réunissent en concile provincial. « Sans doute, d'après les anciens canons, le métropolitain exerçait sur la province une surveillance spéciale, pourvoyait, en cas de vacance, à l'administration des Eglises, dirigeait et confirmait les élections épiscopales, consacrait les nouveaux élus ; mais, en toute affaire importante, le métropolitain devait agir de concert avec ses suffragants. » (Fournier.)

Comme les Fausse-Décrétales sont un plaidoyer en faveur de la liberté des évêques, beaucoup d'érudits ont pensé

1. **Fausse Décrétales.** — Sources : Paul HINSCHLUS, *Decretales Pseudo-Isidorianæ et Capitula Angilramni*, Lipsiæ, 1863. — Traux : A. LAPÔTRE, *De Anastasio bibliothecario sedis Apostolicæ*, 1885. — Mgr LESNE, *La hiérarchie épiscopale*, 1905. — F. LOT, *Etudes sur le règne de Hugues Capet*, 1903 ; *La question des fausse décrétales*, Rev. hist., XCIV, 1907. — DE SMEDT, *Les Fausse Décrétales, l'épiscopat franc et la cour de Rome*, dans *Etudes*, 4^e série, VI, 1870. — P. FOURNIER, *Etudes sur les Fausse Décrétales*, dans *Rev. hist. eccl.*, VII et VIII, 1906 et 1907 ; art. *Décrétales*, dans *Dict. d'apol.*, fasc. III. — A. VILLIEN, art. *Décrétales*, dans *Dict. de théol.*

qu'elles avaient été fabriquées dans la région de Reims, pour s'opposer aux prétentions d'Hincmar. Mais il semble plutôt qu'elles furent composées dans la province de Tours et, sans doute, au diocèse du Mans, pour combattre les empiètements de Noménoé, comte de Bretagne. D'autre part, comme les Fausses Décrétales invoquent le droit d'appel à Rome, et qu'au moyen-âge, les papes s'en sont servis pour aider à la réforme de l'Eglise, on a parfois présenté leur auteur comme « une sorte d'homme à tout faire au service de la papauté ». « Les Fausses Décrétales et le succès qui les accueillit témoignent, au contraire, que l'opinion de l'époque, pour la sauvegarde des autonomies ecclésiastiques locales, trouvait tout naturel d'invoquer la souveraineté papale. L'ascendant de la monarchie pontificale était un fait que l'astucieux faussaire exploitait. » (Goyau.)

3. Le pape : origines du cardinalat. — En effet, si le Saint-Empire s'est vite effondré, le pouvoir spirituel est demeuré entre les mains du pape : juge moral des princes et du clergé, il tranche sans appel tous les conflits. Nous l'avons vu décréter à qui appartient une couronne : c'est Zacharie qui confère à Pépin la dignité royale ; nous l'avons vu aussi intervenir dans la vie privée des princes quand il est nécessaire, et l'exemple de Nicolas I^{er} excommuniant Lothaire se répètera pour Robert le Pieux, Philippe I^{er} et Philippe-Auguste.

Autour du pape, les rouages de l'administration ont été constitués : à cette fin, il s'est servi du clergé de son diocèse. Comme tout autre, l'évêché de Rome possédait son presbyterium et ses circonscriptions paroissiales à l'intérieur de la ville : on appelait celles-ci des titres (*tituli*) ; dès les premiers papes, on compta vingt-cinq *tituli*. D'une manière générale, un évêque, un prêtre, un diacre s'appelaient alors *cardinalis* quand, par ses fonctions, il se trouvait attaché de façon permanente à une église ou à un titre : elle devenait son *cardo*, c'est-à-dire le centre de son autorité. Ainsi, les clercs préposés à la direction d'une paroisse de Rome furent appelés cardinaux, et, comme ils étaient revêtus du sacerdoce, cardinaux-prêtres. On les désigna bientôt

pour desservir Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Laurent et Sainte-Marie-Majeure, cathédrales spéciales des quatre patriarches d'Orient.

Au VII^e siècle, les papes fondèrent, à Rome, des diaconies, institutions charitables, sortes de dispensaires, auxquels on avait adjoint une chapelle, le tout sous l'administration d'un diacre. Lorsque le dispensaire fut supprimé, la chapelle subsista, analogue au titre ; le diacre qui la régissait se nomma lui aussi cardinal. Mais, tandis que les titres des cardinaux prêtres, d'origine très ancienne, avaient été établis à la périphérie de Rome, par crainte des persécutions, les chapelles des cardinaux diaques s'élevèrent, au VII^e siècle, dans le centre de la ville : on en compta dix-huit. Ainsi, pour le ministère urbain, l'évêque de Rome est-il aidé par tout un clergé.

De plus, dans le service de sa propre basilique du Latran, il fit appel aux prélats de sa circonscription, ceux de la campagne romaine (sièges suburbicaires) ; il convoqua à tour de rôle leurs titulaires pour passer une semaine au Latran, centre de l'administration pontificale. Au VIII^e siècle, on constate même sous Etienne III, qu'ils s'y trouvent définitivement installés : ils y étaient donc cardinaux. Leur nombre correspondait évidemment à celui des évêchés romains : Ostie, Albano, Porto, Sainte-Rufine, Sabine, Pré-nestre ou Palestrine, Tusculum ou Frascati ; au XII^e siècle, Calixte II réunira Sainte-Rufine à Porto.

Par le fait même qu'ils étaient associés à l'administration papale, les dignitaires romains acquirent un certain pouvoir sur l'Eglise entière. Dès le III^e siècle, pendant la vacance qui suivit la mort de saint Fabien, n'avait-on pas vu le presbyterium romain adresser à saint Cyprien des avis sur une question aussi importante que la réconciliation des lapsi ? Les cardinaux deviendront de plus en plus les conseillers

I. **Cardinalat.** — Travail : CHOUPIN, art. *Curie romaine*, dans *Dict. d'apol.*, fasc. III. — FORGET, art. *Cardinaux*, dans *Dict. de théol.* — MARTIGNY, *Dict. des antiquités*, art. *Titres*, col. 758-760.

DUC HESNE, *Notes sur la topographie de Rome au Moyen Age*, II ; *Les titres presbytéraux et les diaconies*, dans *Mélanges d'arch. et d'hist.* VII, p. 237-239. — DOM LECLERCQ, art. *Diaconies*, dans *Dict. d'arch.*

du souverain pontife ; pendant les vacances papales parfois prolongées, ils joueront un rôle exceptionnel. Grâce à eux, durant les troubles du x^e siècle, les affaires de l'Eglise ne resteront pas en souffrance.

4. La situation matérielle du clergé : richesse immobilière et dîme. — Déjà considérables lors de l'arrivée des Francs, les biens ecclésiastiques s'étaient accrus grâce aux donations des rois, des particuliers et surtout des évêques : ces derniers devaient léguer à leur Eglise tout ce qu'ils avaient acquis pendant leur épiscopat ; souvent, ils lui laissaient tout ou partie de leur patrimoine. Mais la richesse du clergé séduisit le pouvoir séculier : Charles Martel prétendit puiser à pleines mains dans le patrimoine des églises et des monastères pour récompenser ses compagnons d'armes. Au concile de Leptinnes (743), Pépin et Carloman essayèrent, sans doute, de convertir en précaires les bénéfices prélevés sur biens d'Eglise ; ils décrétèrent qu'au terme de la concession, les églises seraient libres de la renouveler ou de reprendre leurs possessions. Charlemagne édicta dans le même sens. Mais, en pratique, les détenteurs temporaires devinrent les propriétaires héréditaires des biens confisqués ; une grande partie de la propriété ecclésiastique se trouva ainsi laïcisée. Bientôt, les usurpateurs prétendront tenir en tutelle le clergé, à qui ils octroient l'usufruit des biens confisqués : on voit poindre l'investiture et ses abus. Juridiquement incapables comme les femmes et les enfants à titre de désarmés, les clercs se faisaient couvrir par une personne nommée avoué ; Charlemagne ordonne que chaque église ait son avoué librement choisi par l'évêque ou l'abbé ; il est vrai que, souvent, l'avoué n'était qu'un nouvel oppresseur, faisant payer très cher sa protection sans l'exercer ; on en viendra à regarder comme privilégiées les églises qui n'en ont pas.

Outre ses propriétés, le clergé percevait la dîme, impôt qui consistait pour les fidèles à lui payer le dixième de leurs revenus. Déjà en usage au vi^e siècle, la dîme devient un impôt auquel les lois civiles obligent : ainsi, les Carolingiens voulurent-ils compenser en partie les dommages résultant de la sécularisation. Mais « le trésor épiscopal devait

fournir ce que nous appelons le budget des cultes, l'assistance publique et presque tout le budget des travaux publics ». (Fustel de Coulanges.) Des hospices s'élevèrent dans les villes épiscopales, les monastères entretenirent un nombre immense de pauvres. Enfin, les évêques et les abbés, seigneurs sur leurs terres, devaient fournir des hommes au roi, faire des levées sur leurs domaines, payer des contributions de guerre.

CHAPITRE II

LES MOINES. LE PEUPLE CHRÉTIEN

La richesse excessive, l'intrusion des abbés laïques, résultat des confiscations de Charles-Martel, amenèrent la décadence monastique. Une réaction se produisit au début du ix^e siècle provoquée par saint Benoît d'Aniane et soutenue par Louis le Débonnaire.

Le Languedocien **Benoît Witza** s'était retiré de la cour de Charlemagne pour embrasser la vie religieuse à la Sainte-Seine, en Bourgogne (774) ; il fonda ensuite une abbaye près de Montpellier, sur les bords de l'Aniane (780). Il y fait revivre la règle de saint Benoît dans sa pureté et, pour en augmenter l'autorité, il en rapproche les passages parallèles des autres règles, donnant ainsi, grâce à cette *concordia regularum*, un véritable commentaire traditionnel du texte bénédictin. Nombre de monastères adhérèrent à ce mouvement en Aquitaine, puis dans tout l'Empire. La réforme fut authentiquée au concile d'Aix-la-Chapelle, qui sembla « un grand chapitre général dont les canons tendirent à unifier dans tous les monastères de l'Empire la pratique de la règle bénédictine ». « Avec Benoît d'Aniane, c'est un nouvel esprit qui essaie de pénétrer dans le monachisme franc et germanique ; le conseiller de Louis le Pieux prend la légis-

II. **Dime.** — P. VIARD, *Histoire de la dime*, Dijon 1909. — P. VIOLLET, *Hist. des inst. pol. et adm. de la France*, I, p. 375-77, 1890. — Mgr LEBLANC, *Hist. de la propriété ecclési.*, II, 1921. — G. MOLLAT, art. *Dime*, dans *Dict. d'Apol.*, fasc. IV.

lation monastique à la lettre. Pour lui, le bénédictin vit dans une séparation complète d'avec le monde, uniquement consacré à la prière et au travail. Comme il ne convient plus aux moines élevés au sacerdoce d'épuiser toute leur activité dans l'exercice des métiers, il faut allonger l'office divin. » (Dom Berlière.) Cette réforme n'eut qu'une fortune passagère : la plaie de la commende était trop profonde ; à la fin du ix^e siècle, on voit les abbayes retomber dans le relâchement.

Les gens de cette époque sont encore rudes et farouches. Ils ont conservé plusieurs traits des superstitions anciennes, notamment le jugement de Dieu ou **ordalie**. Cet usage, d'importation germanique, consistait à recourir, faute de témoins ou de preuves écrites, au jugement de Dieu manifesté par la protection donnée à l'innocent. La plus connue de ces épreuves était le duel judiciaire ou lutte en champ clos entre les deux plaignants. Il y avait aussi l'épreuve du feu : l'accusé devait saisir un fer rouge ou marcher pieds nus sur des charbons ardents. Plus raisonnable était l'épreuve du serment : on croyait ensuite l'accusé sur parole, à moins qu'un signe du ciel le confondît. « L'Eglise ne paraît d'abord avoir éprouvé aucune répugnance à admettre les ordalies. Les faits miraculeux dont les premiers siècles avaient été témoins la prédisposaient à accepter sans surprise les marques sensibles de l'intervention de la Providence en faveur des innocents. Bref, le caractère surnaturel des Ordalies devait exercer sur les esprits, au moyen-âge, un attrait particulier, et il n'est pas surprenant qu'après les avoir adoptées, certaines églises en aient réglé l'usage ou même essayé de les christianiser, en quelque sorte, par des prières et des bénédictions. » (Vacandard.) C'est ainsi que plusieurs ordalies furent transformées : il y eut l'épreuve de l'Eucharistie, le serment sur les reliques des saints, etc. Ainsi modifiées, les ordalies furent tolérées par les papes, sauf pour les tribunaux ecclésiastiques. Pourtant,

III. **Saint Benoît d'Aniane.** — Travaux : DOM U. BERLIÈRE, *L'ordre monastique*. — DOM BESSE, art. *Benoît d'Aniane*, dans *Dict. de théologie*.

ce n'était que prudentes concessions ; Honorius III les abolira au début du XIII^e siècle.

Malgré les vestiges d'un paganisme superstitieux, cette société était vraiment chrétienne ; les pèlerinages deviennent des centres d'attraction vers lesquels accourent des foules immenses. On peut signaler, en France, Saint-Martin-de-Tours, le mont Saint-Michel, Notre-Dame-du-Puy, Notre-Dame-de-Vezelay, Saint-Martial-de-Limoges, Rocamadour, Sainte-Foix-de-Conques, Saint-Sernin-de-Toulouse ; à l'étranger, Saint-Jacques-de-Compostelle, Rome, le mont Cassin, Saint-Michel-du-Gargano, enfin le pèlerinage des pèlerinages, Jérusalem. Les grandes routes de l'époque convergent vers ces lieux fameux, des milliers de malades y obtiennent leur guérison. A eux se joignent des pénitents de toutes conditions et jusqu'à des hauts barons qui viennent expier leurs méfaits et leurs rapines. Sur cette dévotion se greffe celle des reliques, et souvent, une des fins du pèlerinage est d'en obtenir une, soit un linge ayant reposé sur le tombeau du saint, soit de la poussière tirée de ce tombeau, soit surtout quelque ossement.

CHAPITRE III

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

I. **L'enseignement chrétien.** — Une restauration de la science ecclésiastique eut lieu sous Charlemagne. Frappé lors de ses voyages en Italie de l'étendue du savoir, désireux de posséder un clergé aussi lettré, il en ramena pour son palais d'Aix-la-Chapelle les hommes les plus instruits, tels

I. **Ordalies.** — *Travaux* : VACANDARD, *L'Eglise et les Ordalies*, dans *Etude de crit. et d'hist. relig.*, 1905. — DE SMEDT, *Les origines du duel judiciaire*, Congrès scient. inter. des cath., Bruxelles, 1895 ; voir *Etudes*, 1891.

II. **Culte des saints.** — *Travaux* : T. ORTOLAN, art. *Canonisation*, dans *Dict. de théol.* — DOM QUENTIN, *Les martyrologes historiques au moyen-âge*. — LAVISSE-LUCHAIRE, II, 2^e partie, p. 78. — HANO-TAUX-BÉDIER, *Histoire de la nation française, Histoire des lettres*.

l'helléniste Paul Diacre, le grammairien Pierre de Pise, le poète espagnol Théodulphe, surtout l'Anglo-Saxon Alcuin. Avec leur aide il va travailler à réaliser son idéal littéraire chrétien, et, dans ce but, faire renaître l'école palatine, les écoles épiscopales, monastiques et presbytérales.

L'**école palatine** comprenait les clercs de la Chapelle et les futurs dignitaires. La direction en fut confiée à Alcuin. Né à York en 735, il avait fait ses études sous la direction d'Egbert, disciple de Bède, et importa en Gaule les méthodes en usage dans les écoles monastiques de la Grande-Bretagne. Il eut éminemment les qualités du moment : esprit sans profondeur ni grande originalité, il fut un pédagogue capable d'écrire des traités clairs où s'apprenaient la grammaire et les rudiments des lettres. Cependant, à l'école palatine se trouvait annexée une **Académie du palais**, sorte de cercle littéraire où brillait une culture plus avancée. De ce milieu — école palatine et académie — sortirent comme d'une université centrale une lignée d'évêques et d'abbés qui propageront la science : ainsi, Arnon fut archevêque de Salzbourg, Leirade archevêque de Lyon, Théodulphe évêque d'Orléans, tous trois élèves d'Alcuin. Ils fondèrent des **écoles épiscopales** fameuses ; telles Lyon sous Leirade, Agobard et Rémy ; Orléans sous Théodulphe et Jonas ; Reims sous Ebbon, Hincmar et Foulques ; Mayence, qui prit tant d'éclat sous Raban Maur ; Metz, Verdun, Paderborn, etc. Comme écoles monastiques, citons Fleury-sur-Loire, Corbie au diocèse d'Amiens, où se formèrent les Paschase Radbert, les Anschaire et les Ratramme, et qui essaima en Saxe, y fondant la Nouvelle-Corbié ; au diocèse de Mayence, brillèrent saint Alban et Fulda, au diocèse de Spire, Hirsauge, dans le Nord saint Amand, etc. Plus tard fleuriront surtout Chartres, Angers, Cluny et Le Bec.

Charles ordonna que ces écoles épiscopales et monastiques servissent aussi à l'instruction du peuple. A cet effet, il rétablit les **écoles presbytérales** : « Tout prêtre, dit-il, doit avoir des écoliers assez instruits pour chanter l'office divin avec mesure et pour servir la messe. » Et, promulguant l'ordonnance de Charlemagne, Théodulphe ajoute : « Pour cette instruction, que les prêtres n'exigent aucun salaire et

n'acceptent rien sauf ce qui leur sera offert par reconnaissance. »

2. **La littérature latine.** — Le souci premier de Charlemagne fut l'alliance de la science profane et de la science sacrée : au sommet des deux cycles d'études, trivium et quadrivium, il place la théologie. Il se préoccupe surtout de l'étude des livres sacrés : on voulut d'abord posséder un texte convenable et Alcuin travailla à le reconstituer avec l'aide des Bibles de Cassiodore, en même temps que de nombreuses copies sortaient de l'école Saint-Martin-de-Tours, où il fut abbé depuis 756 ; bientôt la version restaurée de saint Jérôme fut seule en usage. D'autre part, on glosa beaucoup l'Écriture Sainte, et certains, comme Raban Maur et Wallafrid Strabon, la commentèrent presque entièrement ; mais, le plus souvent, le travail de l'exégète se réduisit au rôle de compilateur.

Parmi les écrits d'**Alcuin** (735-804), on peut citer un traité sur la Trinité, les vies de saint Waast, saint Martin, saint Riquier et saint Willibrord, Questions et réponses pour les enfants, sorte de catéchisme sous forme dialoguée, un opuscule de la confession contre certains laïques qui refusaient de déclarer leurs péchés, un autre des vices et des vertus. **Paul Diacre**, venu d'Italie, est surtout connu pour

I. Rénovation littéraire carolingienne. — EBERT, *Hist. de la littérature au moyen-âge*, trad. Aymeric-Condamin, 1883-89. — L. MAITRE, *Les écoles épiscopales et monastiques de l'Occident depuis Charlemagne jusqu'à Philippe-Auguste*, 1866. — BOURBON, *La licence d'enseigner, le rôle de l'écolâtre au Moyen Âge*, dans *Rev. quest. hist.*, XIX, 1876. — PORÉE, *L'abbaye du Bec et ses écoles*. — CIERVAL, *Les écoles de Chartres au Moyen Âge*, 1895. — HANOTAUX-PICAVET, *Histoire de la nation française, Hist. des lettres*. — MOLINIER, *Les sources de l'hist. de France*, I. — LAVISSE-KLEINCLAUSZ, II, 2^e partie, p. 342. — HARCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, II. — MÜLLINGER, *The schools of Charles the Great*, 1877. — PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire litt. de la France*, I.

II. Alcuin. — Sources : P. L. C et CI. — Travaux : EBERT, op. cit., II, p. 8-11, 17-43, 377-379. — VERNET, art. *Alcuin*, dans *Dict. de Théol.* — DOM CARROL, *L'Angleterre chrétienne*. — MOLINIER, *Les sources de l'hist. de France*, I. — F. MONNIER, *Alcuin et Charlemagne*, 1863. — HAMELIN, *Essai sur la vie et les ouvrages d'Alcuin*, Rennes-Paris, 1873. — GASKIN, *Alcuin, his life and his work*, London, 1904. — TIXERONT, op. cit., III, ch. XII.

son *Historia gentis Longobardorum*. Il compose un homélie pour l'office liturgique, de même qu'Alcuin un autre pour la prédication. « Théologiquement parlant, ces livres éclos sous l'œil de l'empereur, ouvraient une voie : ce fut grâce à eux qu'une certaine classification s'opéra progressivement parmi les écrits des âges antérieurs : un saint Léon, un saint Grégoire souvent cités par Paul Diacre et Alcuin seront réputés aux x^e et xi^e siècles comme inspirés par l'Esprit-Saint ; et c'est à composer des anthologies des Pères que s'occupera, trois cents ans durant, le travail des moines. » (Goyau.)

Paulin, patriarche d'Aquilée et ami d'Alcuin, est un théologien polémiste qui réfuta les Adoptianistes. Son exhortation pour Ehrich, margrave de Frioul, s'inspire beaucoup du travail de Pomerius sur la Vie contemplative. **Théodulphe d'Orléans** († 821), Goth, né en Italie, est le grand poète de l'époque : il a composé quatre chants sur Jésus-Christ, les fins dernières, la lutte contre les vices, les devoirs des évêques et des prêtres : nous chantons aux Rameaux son *Gloria, laus, et honor*. L'Espagnol **Agobard** (779-840), archevêque de Lyon, est un polémiste qui combattit les adoptianistes, puis les adversaires de l'impérialisme ; son école épiscopale fut célèbre sous la direction du diacre Florus.

Raban Maur (776-856), abbé de Fulda, puis archevêque de Mayence, fut l'un des grands instructeurs de la Germanie ; véritable encyclopédiste, il commenta presque toute l'Écriture et composa un traité *De universo*. Son disciple, **Wallafrid Strabo** (807-849), abbé de Reichenau, organisa les études dans son monastère et rendit ainsi à l'Alemanie le même service que Raban Maur dans l'Allemagne du Nord.

Jean Scot Erigène est une personnalité très discutée ; s'il ne fut pas rationaliste et panthéiste, son néoplatonisme alexandrin le conduisit à professer des théories fausses en théodicée et en cosmologie ; on les trouve surtout dans son traité *De la division des natures*, exposé philosophique sur Dieu, le monde et leurs rapports. On lui octroie parfois la paternité d'un *De Eucharistia*, contraire au dogme de la présence réelle.

Mêlé à de nombreuses controverses, **Hincmar de Reims**

nous a laissé des écrits sur la Prédestination, l'Eucharistie, le droit canon ; sa volumineuse correspondance a une importance historique considérable.

Smaragde, abbé de Saint-Mihiel, écrivit une grammaire latine christianisée par l'emploi d'exemples tirés des Pères. La *Voie royale*, traité moral à l'usage des princes, et le *Dia-dème des moines*, manuel de la perfection religieuse ne sont guère qu'une marquetterie de citations.

Anastase le Bibliothécaire traduisit les actes des VII^e et VIII^e conciles œcuméniques, ainsi que des vies de saints et des actes de martyrs ; dans son *Historia tripartita*, il a réuni les œuvres de Nicéphore Calliste, de Théophane et de Syn-celle.

3. **La littérature grecque.** — C'est surtout la littérature polémique qui fleurit alors en Orient pour réfuter l'iconoclasme. A ce titre, il faut citer Nicéphore et saint Jean Damascène. **Nicéphore** a écrit contre les iconoclastes un Petit Apologétique, une collection de 80 témoignages des Pères ; mais la meilleure réfutation est contenue dans les trois Apologies de **saint Jean Damascène**. Celui-ci est d'ailleurs un véritable encyclopédiste qui écrit des traités mystiques comme celui des vertus et des vices, et aussi des commentaires de saint Paul inspirés de saint Jean Chrysostome. Son ouvrage principal est la *Source de la science* πηγή γνωσεως, divisé en trois parties dont la dernière, *De fide orthodoxa*, contient toute la théologie de l'auteur ; il n'est pourtant qu'un compilateur qui a écrit une véritable Somme où il résume avec clarté la science patristique. Signalons encore saint **Théodore Studite**. « Chez lui le polémiste s'efface devant le mystique. La Petite Catéchèse renferme 134 des instructions familières adressées par lui à ses religieux ; la

I. **Saint Jean Damascène.** — Sources : P. G., XCIV-XCVI. — Travaux : J. LANGEN, *Johannes von Damaskus*, Gotha, 1879. — KOLL, *Die Sacra parallela des Johannes Damascenus*, Leipzig, 1897. — LUPTON, *St John of Damascus*, London, 1883. — AINSLEE, *John of Damascus*, 3^e édit., London, 1903. — J. BILZ, *Die Trinitätslehre des hl. Johannes von Damaskus*, Paderborn, 1909. — TIXERONT, op. cit., III, ch. XI. — V. ERMONT, *Saint Jean Damascène*, col. *La Pensée chrétienne*, 1904. — M. JUGIE, art. *Jean Damascène*, dans *Dict. de Théol.*

Grande Catéchèse en conserve 173 autres. A ces instructions ajoutez des chapitres ascétiques, ajoutez y surtout 507 lettres qui, écrites sur tous les chemins de l'exil, constituent le document le plus précieux pour la connaissance des âmes de l'époque. » (Pargoire.) Photius est le dernier des grands écrivains grecs : il a donné un important ouvrage théologique, l'*Amphilochia*, de nombreux commentaires sur l'Écriture et une Bibliothèque où il analyse et cite 280 livres qui sans lui nous seraient pour la plupart inconnus.

IV. LA LITURGIE DU V^e AU X^e SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

LES SACREMENTS

1. **La pénitence : pénitentiels et rédempptions.** — La pénitence solennelle et publique comportait de graves inconvénients : toujours rigoureuse et souvent fort longue, elle ne pouvait se renouveler ; même réconcilié, le pénitent ne pouvait porter les armes, ni user du mariage. D'où, surtout parmi les barbares convertis, l'usage de rejeter la pénitence jusqu'aux approches de la mort, de même que dans l'antiquité le baptême. L'Eglise comprit que des concessions devenaient nécessaires : on conserva la confession secrète et aussi pour un temps le rite de l'absolution publique du Jeudi Saint ; mais il n'y eut plus d'excommunication solennelle du pénitent, il ne fut plus tenu qu'à l'expiation privée, amoindrie et renouvelable ; ainsi en est-il dès le temps de saint Césaire dans le midi de la Gaule. D'ailleurs les moines irlandais et columbaniens introduisirent alors l'usage de fixer les peines selon des codes tout faits nommés **pénitentiels**, et qui constituèrent toute une littérature : pénitentiel de saint Vennien († 552), de saint David († 564, de saint Gildas († 565), de Cumméan († 661). On trouvait dans ces

petits livres une pénitence fixe pour chaque espèce de péché, innovation quasi nécessaire avec des confesseurs souvent peu instruits. Dès lors la réitération de la confession devint fréquente et tendit à devenir annuelle par obligation : déjà saint Chrodegang de Metz (742-64) l'impose à son clergé au moins deux fois l'an. Sous l'influence anglo-saxonne, tend aussi à s'établir dès Charlemagne la compensation ou rachat de certaines pénitences : ainsi remplaçait-on le jeûne par la prière, le pèlerinage par la discipline, etc... Bientôt on accorda le rachat non seulement à ceux qui ne pouvaient faire la pénitence, mais à tous ceux qui le demandaient (**rédemptions**). Pour éviter la simonie, divers synodes mettront les confesseurs en garde contre la cupidité. Les rédemptions nous acheminent vers les indulgences : le passage n'est-il pas naturel de la commutation gracieuse à la rémission.

2. **Le baptême.** — La coutume du catéchuménat tendit à se perdre dès le v^e siècle. La controverse anti-pélagienne invoqua la nécessité du baptême des nouveaux-nés, elle éveilla les inquiétudes des parents. D'ailleurs l'Eglise n'avait cessé de protester contre la réception tardive : dès 409 on avait vu Innocent I^{er} interdire la cléricature aux candidats non baptisés dès leur enfance. Aux époques mérovingienne et carolingienne le baptême des nouveaux-nés s'implante partout : on voit, par exemple, deux conciles de Tolède (693 et 694) ordonner de baptiser dans les trente jours qui suivent la naissance. Dès cette époque, les moindres églises rurales sont dotées de baptistères. Le sacrement continue à se confé-

1. **La pénitence et les pénitentiels.** — Sources : H. J. SCHMITZ, *Die Bussbücher und die Bussdisciplin der Kirche*, 1883 ; *Die Bussbücher und das Kanonische Bussverfahren*. — Travaux : A. BOUINHOX, *Sur l'histoire de la pénitence*, dans *Rev. hist. et litt. relig.*, II, p. 496 ; *La missa pœnitentium dans l'ancienne discipline de l'Occident*, idem, VII, p. 1-20. — P. BATIFFOL, *Etudes d'hist. et de théol. positive*, 1^{re} série, 3^e édit. 1904, p. 145-194. — LOOFS, *Leitfaden zum Studium der DG*, 4^e éd., p. 475. — P. FOURNIER, *Etudes sur les pénitentiels*, dans *Rev. hist. et litt. relig.*, VI-IX (1901-1904). — BRAT, *Les livres pénitentiels et la pénitence tarifée*, Brignais, 1910. — A. MAMORY, *Quid Luxorienses monachi, ad regulam monasteriorum atque ad communem ecclesie profectum contulerint*, 1894.

rer par triple immersion. Pourtant, comme les ariens prétendaient que ce rite symbolisait une triple nature divine, saint Ildephonse obtint de saint Grégoire l'autorisation pour les prêtres espagnols de ne pratiquer qu'une seule immersion : cette exception disparut avec l'hérésie.

3. L'Eucharistie. — Maintenant que la coutume du catéchuménat s'est perdue, on distribue l'Eucharistie aux enfants aussitôt le baptême ; et à cette communion première beaucoup d'autres font suite avant l'âge de raison. Parfois même on faisait aux enfants une place privilégiée : ils se tenaient durant la messe près de l'autel et communiaient après le clergé et avant les fidèles ; à Constantinople, c'est aux jeunes écoliers qu'on fait consommer après la messe tout ce qui reste de pain consacré. L'usage de la communion fréquente et même quotidienne était d'ailleurs admis : on voit saint Eutychius distribuer la communion à Sainte-Sophie six heures durant le jour de son rétablissement sur le trône patriarcal. Dans certaines contrées, il est admis de posséder chez soi l'eucharistie en réserve et de se communier personnellement. Parfois l'usage abusif s'est introduit de communier les morts : les synodes, notamment le concile in Trullo, l'interdisent.

Le rigorisme janséniste n'a donc pas d'antécédents catholiques. Seulement, en pratique, on constate alors une diminution des communions. Dès 506, le concile d'Agde combat cet abus en statuant que les fidèles qui ne communient pas à Noël, à Pâques et à la Pentecôte ne peuvent compter parmi les chrétiens. De même, Bède regrette que les plus dévôts ne communient que trois fois l'an, etc... Ainsi, chose curieuse, tandis que dans l'antiquité il n'y avait que la messe pontificale à laquelle tous communiaient, maintenant qu'existent les messes quotidiennes, la participation plénière des fidèles au sacrifice devient rare. A ces messes privées, on n'exigera plus que la présence d'un seul servant (concile de Mayence, 813). L'usage de dire la messe plusieurs fois par jour s'introduit dans certaines régions : un concile de Dingolfing (932) exige la célébration de trois messes chaque jour de jeûne ; par piété, Léon III disait jusqu'à 7 messes

... et ...

... et ...

... et ...

Les heures suivantes.

... et ...

... et ...

et Raban Maur s'opposèrent à lui : tout en sauvegardant la présence réelle, ils croyaient inexact de prétendre que le corps eucharistique du Christ est le même corps qui est né de Marie ; plus symbolistes que réalistes, ils appuyaient davantage sur la différence dans le mode d'être des deux corps historique et eucharistique que sur leur identité. Au fond les deux écoles restaient orthodoxes. Seul Scot Erigène aurait donné au symbolisme l'interprétation excessive et calviniste avant la lettre, qui fait de l'Eucharistie un simple mémorial.

CHAPITRE II

LA REFORME GREGORIO-CAROLINGIENNE

1. La littérature liturgique : les sacramentaires. —

Après la paix de l'Eglise, les liturgies se développèrent, l'une occidentale, l'autre orientale. Celle-ci se subdivisa en deux branches : l'antiochienne et l'alexandrine. Elles ne nous retiendront pas ; en effet, on y a donné une part très restreinte à la composition liturgique et l'euchologie y revêt une forme presque invariable. Par contre, les formules sont en Occident très diversifiées : d'où un grand nombre de livres liturgiques : sacramentaires, lectionnaires, etc.

On distingue deux grandes liturgies occidentales : la romaine et la gallicane. Selon les uns (Duchesne, Lejay, etc.) la liturgie gallicane serait d'origine orientale et plus exactement syriaque : natif de Cappadoce, l'évêque Auxence l'aurait importée à Milan au iv^e siècle ; grâce à l'importance du siège de saint Ambroise, elle se serait répandue en Espagne, en Grande-Bretagne, et plus spécialement en Gaule : d'où son nom de gallicane. D'après une thèse plus plausible, toutes les liturgies occidentales ont une origine romaine commune (Dom Cagin, Dom Cabrol, P. Lucas) : les régions

I. Réforme liturgique carolingienne en général. — *Travaux* : DOM GUÉRANGER, *Institutions liturgiques*, I, p. 233. 1880. — DOM CABROL, *Charlemagne et la liturgie*, dans *Dict. d'arch.*

occidentales auraient reçu par des missionnaires romains les éléments de la liturgie qui peu à peu se seraient diversifiés, tandis qu'à Rome l'influence pontificale aurait maintenu une stabilité plus grande.

La liturgie se trouvait consignée dans plusieurs livres : les sacramentaires comprenaient les oraisons nécessaires aux différentes messes et à l'administration des sacrements ; d'abord appelé *comes* ou *liber comicus*, le lectionnaire comprenait les péricopes des lectures pour l'année liturgique ; on trouvait dans l'antiphonaire les antiennes et répons annotés de l'office et de la messe. Les *Ordines romani*, exposaient les cérémonies et les règles à suivre ; le pontifical contenait la partie du sacramentaire et des *ordines* concernant les évêques.

Les trois principaux recueils romains sont le sacramentaire léonien, le sacramentaire gélasien et le sacramentaire grégorien. Dans le **léonien**, qui est le plus ancien, apparaît le *cursus leonicus*, « sorte de rythme prosaïque qui consiste en cadences régulières soit à la fin des phrases soit même à la fin des divers membres de phrases » ; l'agencement des syllabes y est basé sur leur nombre et sur l'accent. Plus récent, le **gélasien** peut se définir « un recueil liturgique romain importé en France assez longtemps avant Adrien, assez longtemps après saint Grégoire ». Le **grégorien** marque un progrès notable sur les deux sacramentaires précédents ; il porte l'empreinte d'un puissant réformateur qui, d'autorité, a restreint le nombre des pièces liturgiques ; en particulier les préfaces et les variantes du canon, nombreuses dans le Gélasien, sont réduites à celles de notre missel actuel. Ce sacramentaire comprenait : 1° l'ordinaire

I. **Les sacramentaires et la réforme du missel.** — *Travaux* : DOM CABROL, op. cit. ; *Origines liturgiques*. — DOM J. BAUDOT, *Le missel romain, ses origines, son histoire*, dans coll. *Liturgie*, 1912. — VAIN, *Mémoire sur les altérations de la liturgie grégorienne*, dans *Mémoires Acad. des inscript. et belles lettres*, II, p. 665, 1886. — NETZER, *Introduction de la messe romaine en France sous les Carolingiens*, 1910. — DOM CABROL, art. *Alcuin*, dans *Dict. d'arch.* — DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*. — I. SCHUSTER, *Liber sacramentorum. Notes historiques et liturgiques sur le Missel romain*, t. I, *La sainte liturgie, Notions générales*, Bruxelles, 1925.

de la messe ; 2° le propre du temps et le sanctoral insérés l'un dans l'autre ; 3° les prières de l'ordination des diacres, prêtres et évêques. On a beaucoup épilogué sur le nom du réformateur : était-ce Grégoire II (715-31) ou même Grégoire III (731-41) ? En réalité, la paternité doit être maintenue à saint Grégoire le Grand, ainsi que le prouvent les témoignages de saint Egbert d'York (732-66) et de saint Adelhm : saint Augustin de Cantorbéry avait en effet introduit le Grégorien en Angleterre. •

2. **La réforme du missel.** — Ce livre liturgique était appelé à une fortune exceptionnelle. L'expansion des liturgies gallicanes n'avait pas été heureuse : faute d'un centre commun, chaque église posséda ses livres et ses usages ; partout l'individualisme le plus arbitraire ; en plus, les manuscrits fourmillaient d'erreurs et d'altérations. Une telle situation devait amener en Gaule une réaction en faveur de la liturgie romaine. Imbu du principe d'ordre, Charlemagne demanda au pape Adrien qu'il lui fit parvenir un exemplaire du recueil liturgique en usage à Rome. Le souverain pontife lui envoya un recueil qui a reçu depuis le nom de **Grégorien d'Adrien** : non pas qu'Adrien ait retouché la rédaction grégorienne, mais il l'avait mise en rapport avec le développement liturgique de son époque. Charlemagne fit recopier le Grégorien d'Adrien et en prescrivit l'usage liturgique aux églises des Gaules ; toutefois, sur son ordre, Alcuin le compléta et le combina avec certains éléments de provenance gallicane ; pour la messe même, Charlemagne introduit quelques modifications : le chant du *Credo*, les prières *Veni sacrificator* et *Suscipe sancta Trinitas* sont d'origine gallicane. Ainsi revu, le Grégorien d'Adrien devint le missel officiel dans tout l'Empire ; il reviendra même à Rome pour y être adopté : c'est notre missel romain actuel. La seule liturgie séparée qui subsiste en Occident est la mozarabe d'Espagne, qui sera d'ailleurs abandonnée au XI^e siècle, grâce aux efforts d'Alexandre II et de Grégoire VII.

3. **La réforme du bréviaire.** — Dans les premiers siècles, ascètes et vierges célébraient l'office à l'église : ces groupe-

ments disparurent pour se fondre dans le monachisme. Cependant l'habitude prise s'imposa, et l'opinion chrétienne exigea du clergé qu'il continuât à célébrer les heures du jour et de la nuit. Ainsi « l'obligation de l'office comme celle du célibat est un legs de l'ascétisme au clergé ». Seulement, jusqu'à l'époque de saint Grégoire, le mode de récitation demeura extrêmement arbitraire et variable d'une métropole à l'autre : nombreuses étaient les divergences pour la distribution des psaumes, des répons et des lectures ; nombreux aussi les livres nécessaires, lectionnaire, hymnaire, psautier, etc. Il existait seulement parmi ces recueils un cahier relatif à la récitation des pièces liturgiques d'après les prescriptions de l'évêque : le *directorium* ou *breviarium*. Une série de conciles gaulois ou espagnols avaient en vain réclamé un *modus recitandi* uniforme (Tarragone, 516 ; Epao et Girone, 517 ; Vaison, 529, Tours, 567 et 633). Le grand agent d'uniformité fut l'usage des monastères de Rome qui desservaient les basiliques majeures, le Latran, le Vatican, Sainte-Marie. Pour le chant, l'opinion attribuée à saint Grégoire la lettre et la notation des antiennes ; en réalité, il se forma dans les deux grandes basiliques, au Vatican et au Latran, une *schola cantorum* pour laquelle différents papes créèrent la cantilène romaine des antiennes et des répons ; saint Grégoire coordonna les résultats et réunit l'antiphonaire, il lui donna son nom, comme au sacramentaire ; son rôle dans cette œuvre fut donc très important ainsi que l'atteste la thèse traditionnelle, appuyée sur les témoignages de Jean Diacre, de Bède et d'Egbert d'York.

En possession à la fin du vi^e siècle d'un office délimité avec pièces chantées, l'Eglise romaine allait le répandre partout par l'intermédiaire de ses moines, qui importèrent en Grande-Bretagne les usages des basiliques pontificales. Ainsi voit-on Benoît Biscop ramener de Rome, avec l'auto-

II. **La réforme du bréviaire.** — Travail : BATIFFOL, *Histoire du Bréviaire*. — DOM BAÜMER, *Histoire du bréviaire*, 2 vol., trad. Dom BÉRON. — DOM CABROL, art. *Charlemagne et la liturgie*, dans *Dict. d'archéol.*

risation du pape Agathon, l'archidiacre de Saint-Pierre, qui enseignera « la façon canonique du chant et de l'office ». A leur tour, les Anglo-saxons se firent sur le continent les colporteurs des usages romains. Les carolingiens y aidèrent aussi : un capitulaire de 802 ordonne qu'au cours des visites épiscopales, les prêtres soient mis en demeure de suivre le *cursus* du jour et de la nuit (bréviaire) conformément au rite romain. Saint Grégoire avait organisé cette réforme, Charlemagne la stipulait comme loi d'Empire : aussi l'avons-nous appelée gregorio-carolingienne.

A cette époque, d'ailleurs, la liturgie devient une véritable science étudiée pour elle-même. Les écrits de ce genre ont une grande valeur, sinon historique, du moins documentaire. Au premier rang, Alcuin qui présida à la refonte du lectionnaire et du sacramentaire. **Amalaire** de Metz écrit les *Eclogæ de officio missæ* (description de la messe pontificale romaine), le *de ordine antiphonarii* et le *de officiis ecclesiasticis* : sans doute exagère-t-il l'allégorisme, mais il reste le meilleur témoin et l'un des artisans du compromis passé entre le romain et le gallican. Il rencontra deux adversaires acharnés : Agobard de Lyon et son diacre Florus ; les principaux écrits liturgiques d'**Agobard** sont le *de divina psalmodia*, le *de correctione antiphonarii* et le *Contra libros IV Amalarii* ; de **Florus**, il faut surtout retenir un traité sur la messe. Raban Maur écrivit un *de officiis divinis* et Wallafrid Strabo un *de ecclesiarum rerum exordiis et incrementis*. Malgré leurs défauts — longueurs, manque de critique — ces écrivains carolingiens constituent une école liturgique, la première en date.

I. Tout ceci n'est qu'un raccourci. A souligner que l'influence romaine n'a pas attendu Charlemagne pour s'infiltrer dans les pays de liturgie gallicane. Ainsi note-t-on sous Charles Martel l'exécution d'un sacramentaire de saint Denis, romain pour le fond. Bien plus, il est certain que Pépin supprima par décret général l'usage gallican. L'œuvre de Charlemagne couronne donc une évolution.

CHAPITRE III

L'ANNEE LITURGIQUE

1. **Le temporel.** — Durant cette période, les solennités prirent une plus grande importance, surtout les trois fêtes pivots : Noël, Pâques et la Pentecôte. Noël voit son jour octave devenir la Circoncision. La préparation quadragesimale acquiert toute son ampleur : « les 36 jours de jeûne avaient semblé offrir un nombre parfait correspondant au dixième de l'année ; plus tard on remarqua le désaccord entre ce chiffre et le nom de quarantaine. Au septième siècle furent ajoutés les quatre jours qui sont passés en usage dans tout l'Occident. C'est vers le même temps que furent instituées les messes stationales *in septuagesima*, *in sexagesima*, *in quinquagesima* ; par ce dernier usage le cycle des solennités pascales s'étend jusqu'à la IX^e semaine avant Pâques ». (Mgr. Duchesne). Cette fête, comme la Pentecôte, se prolongeait trois jours.

2. **Les fêtes mariales.** — On introduisit aussi les grandes solennités mariales qui dans l'antiquité n'existaient pas. La Présentation du Seigneur ou fête de la **Purification** se célébrait à Jérusalem dès la seconde moitié du iv^e siècle ; dans la *Perigrinatio Ætheriæ*, on l'intitulait *quadragesimæ de Epiphania* (14 février) ; elle devint ensuite *quadragesimæ de navitate* (2 février). D'abord toute locale, elle ne prend d'extension qu'au vi^e : un édit de Justinien (542) la prescrit à Byzance. La fête de l'**Annonciation** au 25 mars est constatée par le *Chronicon pascale* datant de la première moitié du vii^e siècle ; la **Nativité** au 8 septembre, la **Dormition** au 15 août, apparurent alors. Mais ces quatre grandes fêtes mariales ne parvinrent d'Orient que dans le courant du vii^e siècle : elles se trouvent mentionnées dans le sacramentaire gélasien au début du viii^e. Les églises de rit gallican ne les reçurent pas avant l'adoption de la liturgie romaine.

3. **Les autres fêtes.** — Comme fêtes particulières, il faut signaler les **Rogations**, d'origine gallicane. Saint Mamert, évêque de Vienne, avait inauguré cette pratique (470), le concile d'Orléans, en 511, l'étendit à toute la Gaule. Cependant les Rogations ou *Litania minor*, ne s'introduisirent à Rome que sous Léon III, vers l'an 800; on y avait en effet une autre *litania*, la *Litania major* du 25 avril, instituée pour faire échec à la procession païenne des Robigalia.

Les **fêtes de la Croix** ont également une double source : celle du 14 septembre, la plus ancienne, commémore la découverte par sainte Hélène à Jérusalem ; au vi^e siècle, on voit cette solennité introduite à Rome. Elle était inconnue dans les églises gallicaines ; on y avait suppléé par une fête de l'Invention de la Croix, célébrée le 3 mai ; on y rattacha ensuite le souvenir du retour de la sainte Croix après la victoire d'Héraclius sur les Perses en 629.

Signalons enfin les origines romaines de la **Toussaint**. Au début du vi^e siècle, entre 607 et 610, Boniface IV désaffectait le Panthéon d'Agrippa, qu'il dénomma *Sancta Maria ad martyres* : la dédicace s'en fit le 13 mai, et cette solennité fut regardée à Rome comme consacrée à tous les saints. Beaucoup d'Eglises possédaient à une date différente la même fête : dans un but d'unification Grégoire IV fixa la commémoration de tous les saints au 1^{er} novembre, et il obtint de Louis le Débonnaire qu'il l'imposât par décret dans ses Etats. La commémoration des morts, au 2 novembre, ne sera adoptée qu'au début de la période suivante par l'initiative de saint Odilon.

4. **Le culte des saints : canonisation et martyrologes.** — Le culte des saints était d'ailleurs très développé. Sans doute honorait-on surtout les martyrs ; on a même prétendu que le culte des confesseurs n'existait pas encore au début du vi^e siècle. Boniface IV n'avait-il pas dénommé l'église dédiée à tous les saints *Sancta Maria ad martyres*? A cela, il est facile de répondre que, dans l'antiquité, la distinction des mots martyrs et confesseurs n'existait pas, le terme *martyr* signifiant par lui-même témoin, confesseur de la foi. Dès le iv^e siècle ne rendait-on pas un culte à un saint Paul ermite

et à un saint Antoine, au v^e à un saint Athanase et à un saint Martin dont le premier concile de Tours, en 461, atteste la fête? Bientôt, les synodes provinciaux interdisent de rendre un culte à quiconque avant ratification ecclésiastique : l'enquête ouverte, les évêques font colliger les traits de vertu et les miracles des personnages fameux, et alors seulement le nom du nouveau confesseur est inscrit dans les dyptiques de l'Eglise, tandis qu'on envoie le récit de ses vertus aux Eglises voisines.

On voit paraître alors toute une littérature de **martyrologes** qui font la recension des anniversaires des martyrs, et par extension des autres saints et des mystères de l'année liturgique. Simples listes à l'ordinaire, les martyrologes sont dits historiques, lorsqu'ils joignent aux noms des saints un résumé de leur vie et de leur passion. Dès le III^e siècle, il exista des calendriers locaux ; fondus ensemble ils donnèrent, vers l'an 500, la compilation appelée Ferial hieronymien ; sur cette donnée germa la série des martyrologes historiques. Signalons au VII^e siècle le *martyrologium romanum parvum*, qui enrichit le Hieronymien d'ajoutes encore sobres empruntées à saint Cyprien, à saint Jérôme, à Rufin. Bède inaugure une manière plus ample : bien qu'il ne soit pas toujours heureux dans le choix des sources, il les exploite d'une manière très consciencieuse. Mais, avec Adon de Vienne, l'élément fantaisiste entre dans la rédaction ; transmises par Usuard, moine de Saint-Germain-des-Prés, ces erreurs s'insinueront plus tard dans le Martyrologe romain. Que faut-il donc penser de la valeur des martyrologes ? « Non seulement l'autorité pontificale, mais les autorités épiscopales ne sont jamais intervenues pour diriger le choix des compilateurs. On voit par là qu'il serait aussi imprudent de s'appuyer aveuglément sur le martyrologe romain, héritier des martyrologes du moyen âge, que témé-

1. **Canonisation et martyrologe.** — Travaux : T. ORTOLAN, *ap. Canonisation*, dans *Dict. de théol.* — DOM QUENTIN, *Les martyrologes historiques au Moyen Age*, — DOM BAUDOT, *Martyrologe romain*, trad. française, 1925. — J.-P. KIRSCH, *Der stationische christliche Fest-Kalender in Altertum*, Munster, 1922. — H. DELEHAYE, *Le culte des martyrs*.

raire de rejeter sur l'autorité ecclésiastique la responsabilité des erreurs qu'il contient ». (Dom Quentin).

5. **Le costume ecclésiastique.** — Le costume civil romain se composait essentiellement d'un vêtement de dessus avec ou sans manches appelé *tunica*, et d'un pardessus ou *penula*, véritable cloche sans manche qui se revêtait par la tête grâce à une ouverture pratiquée au milieu du vêtement. Entre les deux on pouvait revêtir une tunique plus somptueuse ou dalmatique. Conservés par le clergé qui, surtout en pays barbare, ne pouvait adopter le costume germain (braies et sagum), ces trois éléments fournirent les pièces principales du vêtement ecclésiastique. La *tunica alba linea* va devenir l'aube que portent tous les clercs, la *planeta* ou *casula* sera la chasuble ; entre la tunique ordinaire ou aube et la chasuble, le pape et ses diacres porteront aux jours de fête une seconde tunique à larges manches : la dalmatique. D'autre part, les moines conservaient le vêtement des gens de basse condition : au lieu de la *planeta*, la *cuculla* ou manteau à capuchon ; avec la *tunica*, le *cingulum*, qui permettait de relever la tunique pour le travail : d'où la coule monastique et le cordon. Restaient deux éléments du costume romain : la *mappula* ou manipule et l'*orarium* ou étole. La *mappula*, qui tenait lieu de mouchoir, se portait ordinairement posée sur le bras gauche, comme notre manipule actuel. L'*orarium*, d'usage presque analogue, servait à s'essuyer le visage et à protéger sa tête contre le soleil ; réservé aux prêtres et aux diacres, il fut sans doute d'importation gallicane et wisigothique, ainsi que l'attestent les conciles de Tolède (633) et de Braga (675). « Le symbolisme est venu ensuite qui a voulu donner une signification mystique à des pièces qui n'étaient en aucune manière des créations de la foi, et qui sont pour l'historien des restes que l'Eglise conserve du monde romain ». (Mgr. Batiffol).

II. **Le costume ecclésiastique.** — Travail : BATIFFOL, *Leçons sur la messe*. — DOM LEBLERQ, art. *Chasuble*, dans *Dict. d'arch.* — ROHAULT DE FLEURY, *La Messe*, VII.

TROISIÈME PÉRIODE

L'Époque Féodale. X^e-XI^e Siècles

CHAPITRE PREMIER

LA FEODALITE ITALIENNE

Préambule : L'Eglise et le régime féodal. — Dès la première moitié du ix^e siècle, l'indépendance de l'Eglise s'était vue menacée par la féodalité naissante : souvent — surtout en terre germanique — les Eglises privées passaient sous l'autorité de seigneurs particuliers, et dès lors étaient soustraites à la surveillance de l'Eglise centrale. Grands propriétaires, évêques et abbés entrèrent dans la hiérarchie féodale : ils furent avant tout des seigneurs qui possédaient une escorte de gens de guerre, et qui distribuaient une partie du domaine d'Eglise à des vassaux tenus à l'hommage et au service. Au dessus d'eux, le roi ou un prince suzerain possède le haut domaine (*dominium*). « La charge pastorale n'est pas distinguée du temporel dont la libéralité des rois et des fidèles a enrichi les églises épisco-

Féodalité en général. — *Travaux* : FUSTEL DE COULANGES, *Les origines du système féodal*, 1890 ; *Les transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne*, 1892. — BOUTARIC, *Le régime féodal*, dans *Rev. quest. hist.*, XVIII (1875). — J. FLACH, *Les origines de l'ancienne France*, I et II, 1886-1893. — LUCHAIRE, *Manuel des Institutions françaises*, 2^e partie, 1892. — Ch. MORTERT, art. *Féodalité*, dans *Grande Encyclopédie*. — LAVISSE, *Hist. de France*, II², ch. I. — LAVISSE et RAMBAUD, II, ch. I. — J. CALMETTE, *La féodalité* (col. Armand Colin), 1923. — J. GUIRAUD, *Histoire partielle, histoire vraie*, I, ch. XX. — Mgr LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique*, t. II. *L'époque carolingienne*, 1922 ; art. *Investiture*, dans *Dict. d'Apol.*

pales. Outre des biens fonciers très étendus, dont une part provient du fisc royal, le patrimoine ecclésiastique comprend des droits de douane, de marché, de monnayage, de justice, des châteaux, territoires, parfois le comté de la cité épiscopale, qui sont des droits régaliens (*regalia*) cédés par le souverain à l'Eglise. En vertu de l'immunité qui soustrait les domaines ecclésiastiques à toute ingérence des agents royaux, l'évêque en est le seul administrateur et ne relève que du roi. Un évêque a donc au point de vue temporel une autorité égale à celle d'un comte. Aussi le roi considère l'évêché comme un honneur (*honor*), un bénéfice (*beneficium*) analogue aux comtés et bénéfices qu'il accorde à ses fidèles. » (Mgr Lesne.)

On comprend dès lors qu'il ne se désintéresse pas des nominations épiscopales. D'après les règles, le choix du clergé et du peuple désignait l'évêque et le roi ne jouissait que d'un simple droit de confirmation. Pratiquement, en raison de la richesse, de l'influence sociale et religieuse des prélats, et parce que le prince est le bienfaiteur des églises, la confirmation royale se transforme au x^e siècle en une nomination pure et simple : l'investiture laïque remplace l'investiture ecclésiastique, et l'élu du prince en reçoit avant toute consécration religieuse les objets symboliques de la donation : crosse et anneau. Une telle innovation comporte des conséquences graves. Les soucis temporels guident le roi dans le choix des évêques et des abbés : il veut beaucoup moins donner aux églises de dignes pasteurs que se procurer de bons vassaux. Autre abus : souvent rois et seigneurs, possesseurs d'évêchés et d'abbayes, les considéraient comme des biens à louer, et ne les cédaient qu'aux plus offrants. Le prélat désigné se dédommageait en vendant à son tour les charges inférieures sans tenir compte des qualités morales des candidats. Du haut en bas de la hiérarchie ecclésiastique, voilà donc installée la simonie avec toutes ses suites. L'évêque sera avant tout un grand seigneur : il gère son bien, il chasse, parfois il porte cuirasse, mais des âmes il n'a cure. Souvent, n'ayant pas de vocation ecclésiastique, il s'est découvert celle du mariage. Ici encore, la coutume a vite créé une sorte de droit : on en vient non

plus à s'excuser, mais à plaider le mariage des prêtres comme une extension de la loi naturelle : ainsi la simonie a-t-elle engendré le nicolaïsme.

Ce mal de l'investiture laïque avait atteint la papauté elle-même : nous verrons les nominations pontificales aux mains des Théophylacte au ^x^e siècle et des Tusculans au ^{xi}^e. Puis ces influences féodales seront remplacées par l'influence impériale : l'empereur envisagera, lui aussi, le patrimoine de saint Pierre comme un fief personnel auquel le pape était nommé à titre de vassal ; et les souvenirs du césarisme antique lui feront considérer cette sujétion comme s'étendant même au spirituel. Ainsi enchassée dans le double édifice impérial et féodal, l'Eglise semblait vouée à la servitude.

I. La domination des Théophylactes. — L'effondrement de l'empire carolingien enlevait à la papauté son seul protecteur et, dès lors, les nobles romains relevèrent la tête. L'ambitieuse Théodora, femme du vestiaire Théophylacte, s'immisce dans les affaires ; au prix de relations coupables avec les personnages les plus influents, elle accapare villas et châteaux. Au début du ^x^e siècle, sa fille, l'impudique Marozzia, augmente encore l'influence de la famille : on la voit s'établir au Château Saint-Ange et se faire appeler Madame la Sénatrice, *Domna Senatrix*. Pendant tout un demi-siècle, la famille des Théophylactes va diriger Rome et imposer ses candidats à la tiare.

Serge III (904-911) avait dû la papauté à l'influence de Théodora. Marozzia fit parvenir au pontificat un autre protégé de la famille, **Jean X** (914-928). Mais il se révéla supérieur à ses origines. L'Etat de l'Eglise était toujours menacé par les Sarrasins qui, de leur repaire du Garigliano, venaient périodiquement ravager le territoire romain. Contre eux Jean X parvint à former une ligue puissante dans laquelle

Féodalité italienne. — Sources : *Liber pontificalis*, t. II, p. 240 et suiv. — JAFFE, *Regesta*, I, p. 443 et suiv. — Travaux : J. ZELLER, *Histoire d'Allemagne*, t. II et III ; *Histoire résumée de l'Allemagne et de l'Empire germanique*. — DUCHESNE, *Les origines de l'Etat pontifical*. — LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire générale*, I, ch. XI.

entrèrent les féodaux de l'Italie centrale et méridionale et les derniers chefs byzantins. Le pape se mit à la tête des troupes alliées, cerna les Sarrasins dans leur forteresse du Garigliano et les anéantit (916). Jean X se montra non moins ferme à l'intérieur, et secoua le joug des princesses perverses qui commandaient dans Rome. Après la mort de Bérenger, roi des Lombards, qu'il avait couronné empereur, il voulut lui donner pour successeur Hugues, duc de Provence, récemment descendu en Italie ; Marozzia, qui, veuve, venait de se remarier au puissant duc de Toscane, ne voulut point perdre par l'élection d'un nouvel empereur son influence à Rome ; par ses soins une émeute éclata ; les révoltés envahirent le Latran, se saisirent de Pierre, frère du pape, le massacrèrent, puis jetèrent Jean X en prison où on l'étouffa sous un oreiller.

Marozzia put donner le Saint-Siège à ses créatures : Léon VI (928-929), Etienne VII (929-931), et enfin son propre fils **Jean XI**. Elle rêva alors de devenir impératrice. Son mari Guy de Toscane étant mort, elle résolut d'épouser Hugues, duc de Provence, déjà pressenti pour l'empire : on ne pouvait douter que Jean XI ne consentit à sacrer sa mère et son beau-père. Mais Marozzia avait un autre fils, nommé Albéric ; insulté par Hugues le jour des noces, il rallie des partisans, assiège le château Saint-Ange, Hugues n'a que la ressource de s'enfuir, Marozzia prisonnière meurt mystérieusement.

Rome ne faisait que changer de maître. **Albéric** cependant se montra plus digne que sa mère du gouvernement. Léon VII (936-939), Etienne VIII (939-942), Marin II (942-946), Agapet II (946-955) ne gouvernèrent que nominale-ment ; sous le titre de *princeps atque omnium romanorum senator*, Albéric régna. Au moins remit-il de l'ordre dans la ville ; il respecta la liberté des élections ecclésiastiques ; en rapport intime avec saint Odon de Cluny, il introduisit la réforme dans plusieurs monastères romains. Malheureusement, du vivant même d'Agapet II, il fit acclamer son fils Octavien comme le futur pape. Albéric mourut en 954, Agapet II en 955 ; recueillant cette double succession, Octavien devint sénateur des Romains et souverain pon-

life : il prit le nom de **Jean XII**. Cet adolescent de 16 ans manquait absolument de vocation ; il faut toutefois se défier des chroniqueurs impérialistes, notamment Liutprand de Crémone, qui l'accusent des pires scandales.

II. Les trois Ottons. — En ce moment de désarroi, une puissance surgit. La maison de Saxe s'était fait en Allemagne une place prépondérante avec Henri I^{er} l'Oiseleur (919-936). **Otton I^{er}**, son fils (936-73) rêva de reconstituer l'Empire de Charlemagne, et dès le premier jour se fit sacrer roi à Aix-la-Chapelle. Il écrase la féodalité soulevée et affermit son pouvoir à l'intérieur ; il lutte victorieusement aux frontières contre les barbares envahisseurs, Hongrois, Danois, Slaves du nord. Sur ces entrefaites, débordé par la turbulente aristocratie romaine, menacé par le roi d'Italie Bérenger, **Jean XII** l'appelle à son secours. Otton accourt en 961, prend à Pavie la couronne d'Italie et entre dans Rome. Pour remercier son prétendu sauveur, Jean XII lui donna l'onction impériale le 2 février 962 : telle est l'origine du « Saint Empire romain de la nation germanique » qui, loin de protéger l'Eglise et l'Italie, les opprimerait le plus souvent. A cette occasion, un contrat fut signé, le *privilegium Othonis*. D'après la copie contemporaine qui nous est restée, Otton faisait à la papauté une donation considérable, mais idéale, s'étendant aux trois quarts de l'Italie ; la situation à Rome était réglée conformément à la constitution de 824 : le pontife élu et le peuple devaient avant l'ordination prêter serment de fidélité à l'empereur ; des missi impériaux con-

Jean XII et Otton. — Sources : JAFFÉ, *Regesta*, I, p. 463-467. — LIUTPRAND, *Liber de rebus gestis Ottonis*, dans *Mon. Germ. hist., Script.*, III, p. 340-346, et dans P. L., CXXXVI, col. 897-910. — *La Chronique de Benoît du Soracte*, dans *Mon. Germ. hist., Script.*, III, p. 714-719. — *Liber pontificalis*, II, p. 246-249. — *Le privilegium*, dans P. L., CXXXVIII, col. 841-846, et dans SICKEL *das Privilegium Ottonis I für die römische Kirche*, Innsbruck, 1883. — TRAUAR, A. HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, III, p. 220-236. — HÉRELÉ-LECLERCQ, *Hist. des conciles*, IV, p. 777-816. — E. AMANN, *art. Jean XII*, dans *Dict. Théol.*

L'appel de Jean XII à Otton I est tellement insolite qu'on a pu supposer qu'il avait été provoqué par le parti réformateur romain qu'avait fait naître l'influence d'Odon de Cluny.

trôleraient l'administration de la justice : ainsi reparait le protectorat laïque.

Jean XII et les Romains comprirent aussitôt qu'ils s'étaient donné un maître ; le pape se mit à négocier avec Adalbert, fils de Bérenger, l'ancien roi d'Italie. Alors, Otton reparait devant Rome ; un combat s'engage au cours duquel les Romains n'ont pas l'avantage. Jean XII s'enfuit ; Otton réunit un pseudo concile le 6 novembre 963. Il fut facile d'incriminer la vie scandaleuse de Jean XII ; on le déclara indigne, et on élut à sa place un simple laïque, le secrétaire d'Otton, qui, ordonné diacre et prêtre dans la même journée, fut consacré sous le nom de Léon VIII et décoré du titre de vice-roi. De tels procédés ne peuvent se justifier : car si coupable que fût Jean XII, il n'en demeurerait pas moins le pontife légitime, et **Léon VIII** un antipape impérial, le premier d'une trop longue série. Ainsi, dès l'institution du Saint-Empire germanique, la papauté était-elle traitée comme un simple évêché d'Allemagne, dont l'investiture ressortissait du pouvoir césarien.

Les Romains ne pouvaient se résoudre à l'oppression ; une nouvelle révolte éclate ; Otton la noie dans le sang (janvier 964). A peine a-t-il quitté la ville que Jean XII y rentre (22 février) ; celui-ci meurt sans doute peu après, mais persévérant dans leur résistance, les Romains nomment un nouveau pape, Benoît V. Furieux, Otton rentre dans Rome et lui impose son pontife Léon VIII, tandis qu'il emmène en captivité l'élu des révoltés. « Mais, les Romains ayant violé leur serment dans l'élection de Benoît V, l'empereur exigea de nouvelles garanties. Par décret de Léon VIII, le peuple fut exclu de toute participation à l'élection. Plus tard, un faussaire vivant en Italie accola à cette décision pontificale des privilèges exorbitants attribués à l'empereur, et comme ces privilèges correspondaient aux prétentions du parti impérial lors de la querelle des investitures, on doit admettre que cette ajoute est un projet apocryphe de bulle du *xi^e* siècle ». (Héfély).

Après la mort de Léon VIII, le candidat d'Otton à la tiare fut un Théophylacte, **Jean XIII**, fils de Théodora la Jeune, sœur de Marozzia. Par cette politique, sans doute

l'empereur comptait-il gagner le plus puissant des partis d'opposition. Son espoir resta déçu. La fermeté avec laquelle Jean XIII voulut contenir la noblesse romaine amena une insurrection ; il fut arrêté, enfermé au château Saint-Ange, puis transféré dans une forteresse de Campanie. Mais Otton réprima l'émeute et fit à Rome un séjour de six années durant lequel Jean XIII sacra son fils Otton II *co-imperator* dans la nuit de Noël 967 ; en 972, il maria le jeune César avec Théophanie, fille du basileus Romanus II ; ainsi, l'ambition d'Otton caressait-elle le vain espoir d'acquiescer l'extrémité méridionale de la péninsule, restée au pouvoir des Byzantins. Son hégémonie sur l'Italie semblait assise quand il mourut le 7 mai 973.

A Rome, on pensait toujours à secouer l'odieux joug tudesque. La noblesse révoltée est alors conduite par un *Crescentius*, fils de Théodora la Jeune, et par conséquent frère du défunt pape Jean XIII. A la faveur du changement de règne une révolution éclate ; on étrangle le pape Benoît VI (973-974), successeur de Jean XIII, et on lui substitue Boniface Franco qui prend le nom de Boniface VII. Mais **Otton II** (973-83) réprime l'émeute ; l'intrus Boniface VII s'enfuit à Byzance ; élu pape avec l'assentiment de l'empereur, l'évêque de Sutri prend le nom de Benoît VII (974-983) ; il se montre zélé pour la réforme de l'Eglise. A sa mort, Otton II fait élire son propre chancelier, Jean XIV (983-984). Otton II tente de réaliser l'occupation de l'Italie méridionale, mais vaincu à Stilo par les Sarrasins de Calabre, il meurt peu après (983), tandis que les Slaves profitent de l'éloignement de l'empereur pour saccager les jeunes chrétientés fondées par Otton le Grand aux marches orientales de la Germanie : les évêchés d'Hadelberg et de Brandebourg sont détruits. A Rome, le parti de Crescentius relève la tête. Arrivant de Constantinople, l'ex Boniface VII fait

Jean XIII. — Sources : *Liber Pontificalis*, II, p. 252-254. — JAFFÉ, I, p. 470-477. — TRACAUZ : DUCHESNE, *Les premiers temps de l'état pontifical*, p. 187-188. — HEFÉLÉ-LECLERCQ, *Hist. des conciles*, IV, p. 825-832. — HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, III. — E. AMANN, art. *Jean XIII*, *Dict. Théol.*

emprisonner et mettre à mort Jean XIV. Mais Boniface VII et Crescentius meurent bientôt.

Le nouvel empereur **Otton III** (983-1002) avait seize ans à peine. Il rêvait de faire revivre un empire romain christianisé. Il fit d'abord parvenir à la papauté un clerc de la chapelle royale, petit-fils d'Otton le Grand, Brunon, qui prit le nom de Grégoire V : c'était le premier pape allemand. Mais à peine l'empereur a-t-il quitté Rome que la faction italienne commandée par Crescentius le Jeune relève la tête : elle fait proclamer le grec Philagathe, archevêque de Plaisance, dit Jean XVI. A cette nouvelle, Otton III reprend la route d'Italie, dépose Jean XVI, et, après un long siège, s'empare de Crescentius dans le château Saint-Ange ; l'agitateur est décapité ; mais il laisse un fils, Jean Crescentius, troisième du nom.

A la mort de Grégoire V, Otton III désigna pour le pontificat un autre de ses protégés, Gerbert, qui prit le nom de **Sylvestre II**. Né à Aurillac, Gerbert avait fait de très solides études à l'école épiscopale d'Ausona, aujourd'hui Vich, dans la marche d'Espagne ; il en sortit avec la réputation d'un savant incomparable, à la fois rhéteur et philosophe, mathématicien et astronome. Adalbéron de Reims lui confia la direction de son école épiscopale ; Otton II le manda à sa cour pour lui confier l'éducation de son fils, le futur Otton III. Dans la lutte entre les derniers Carolingiens et Hugues Capet, il prit parti pour ce dernier. En 999, Otton III vint le chercher sur le siège métropolitain de Ravenne pour l'élever à la papauté. Sylvestre II affirma la suprématie pontificale dans trois affaires importantes : il repoussa de l'évêché du Puy l'intrus Etienne, il appela à

Otton III et Sylvestre II. — Sources : OLLERIS, *Œuvres de Gerbert*, Clermont-Ferrand et Paris, 1867. — J. HAVET, *Lettres de Gerbert*, 1889. — Traitez : OLLERIS, *Vie de Gerbert*, Clermont-Ferrand, 1867. — P. COLOMBIER, *Etudes*, 1869. — U. CHEVALIER, Gerbert, dans la *France Chrétienne dans l'histoire*, p. 143. — F. LOT, *Les derniers carolingiens* (954-981), (Bibl. Hautes Etudes, fasc. 87), 1891 ; *Etude sur le règne de Hugues Capet et la fin du x^e siècle*, 1903. — PICAVET, *Gerbert, un pape philosophe d'après l'histoire et d'après la légende* (Bibl. Ecole des Hautes Etudes, sciences relig.), fasc. IX, 1897. — DUC DE LA SALLE DE ROCHEMAURE, *Gerbert Sylvestre II, le savant, le faiseur de rois, le pontife*, 1921.

son tribunal Adalbéron de Laon, prélat indigne, il réintégra Arnould de Reims dans sa charge épiscopale, parce que son abdication n'avait pas été ratifiée par le Saint-Siège. Malheureusement, Gerbert était allié à une œuvre politique sans avenir. Etabli à Rome dans le palais du Mont Aventin, Otton III veut restaurer la puissance des Césars ; les magistratures antiques reparaissent appropriées à un empire chrétien : ainsi le préfet de la Ville relève-t-il de l'empereur en même temps qu'il est l'avoué de la sainte Eglise. Cette rénovation, toutefois, est plus païenne que chrétienne : Otton III veut dominer plus que protéger. Bientôt les Romains insurgés le cernent dans son palais de l'Aventin ; il quitte la ville impériale, et quelques mois plus tard, meurt désespéré à 22 ans au pied du Mont Soracte (1002). Sylvestre II disparaît un an plus tard.

III. Les débuts du XI^e siècle : Henri II et Henri III.

— Les factions romaines redeviennent maîtresses. Sous l'influence du troisième Crescentius, fils de Crescentius le Jeune, se succédèrent les pontificats de Jean XVII (1003), Jean XVIII (1009), Serge IV (1012). Mais en face des Crescentii se dressait maintenant la maison rivale de Tusculum qui, par opposition, affectera le dévouement aux intérêts germaniques.

A la mort d'Otton III, Henri de Bavière fut élu empereur. Elevé au couvent des chanoines réguliers d'Hildesheim, formé ensuite par saint Wolgang, évêque de Ratisbonne, **saint Henri II** voulut n'intervenir en Italie que pour le plus grand bien de l'Eglise ; il l'emporte sur un prétendu roi national Arduin, marquis d'Ivrée, trouve à Rome deux candidats à la papauté, un Crescentius du nom de Grégoire, et un fils du comte de Tusculum, Théophylacte ; en toute justice de cause il se prononce pour ce dernier, qui devient **Benoît VIII** (1012-1024). L'accord parfait s'établit entre le

Henri II et Benoît VIII. — Sources : *Vita Heinrici Imperat.*, Mon. Germ. Script., IV, 787 ss. — Travaux : HIRSCH, *Jahrb. des deutschen Reichs unter Heinrich II.*, 3 vol., Berlin, 1862-1875. — SADÉE, *Die Stellung Heinrichs II zur Kirche*, Iéna, 1877. — LESÈTRE, *Saint Henri* (coll. les Saints), 1901. — H. HEMMER, art. *Benoît VIII et Benoît IX*, dans *Dict. de Theol.*

pape tusculan et l'empereur : saint Henri II et sainte Cunégonde, sa virginale épouse, sont couronnés à Saint-Pierre, le 14 février 1014. Une charte est promulguée d'après laquelle les élections devront se faire canoniquement et l'élu s'engagera devant les délégués impériaux à sauvegarder les droits de tous : il faut convenir que les intrusions chroniques de la noblesse romaine autorisaient ce contrôle extraordinaire. On vit alors un véritable essai de réforme : trois princes, Henri II, Robert le Pieux, Rodolphe III de Bourgogne multiplient les ligues et les assemblées de paix en vue de christianiser toute une féodalité batailleuse ; ils veillent à ce que soient nommés des prélats intègres ; saint Henri se concerte avec saint Odilon de Cluny pour étendre la réforme monastique.

Mais, à la mort de saint Henri, surgit la dynastie franconienne, qui fournira de terribles adversaires de l'Eglise. A Rome, la papauté devient un fief des Tusculans : à Benoît VIII succède son frère Romain, qui prend le nom de Jean XIX. Après lui, son frère aîné Albéric ne juge pas à propos de prendre la tiare, mais il donne le gouvernement temporel, avec le titre de *consul romanorum*, à l'un de ses fils, Grégoire, la papauté à un autre de ses fils, Théophylacte, qui devient **Benoît IX**. Agé seulement de douze ans, celui-ci donna bientôt le spectacle d'une vie dissolue, tant qu'enfin une révolution romaine le chassa et acclama l'antipape Sylvestre III. Rétabli deux mois plus tard par ceux de sa maison, Benoît IX se maintient un an encore, puis vend sa succession à son parrain, Jean Gratien, qui devient Grégoire VI. Maître de Rome, celui-ci y rétablit le calme ; avec l'aide des grands réformateurs, saint Pierre Damien et saint Odilon de Cluny, il se proposa de restaurer l'Eglise. Auparavant il résolut de s'entendre avec l'empereur Henri III ; mais voulant placer sur le Saint-Siège des pontifes allemands, celui-ci supprima non seulement Benoît XII et Sylvestre III, qu'il fit déposer au concile de Sutri, mais encore Grégoire VI, qu'il contraignit d'abdiquer. Lors de sa venue à Rome, il imposa au clergé et au peuple son candidat Luidger, évêque de Crémone, qui s'appela Clément II ; en retour, celui-ci sacrait Henri III et l'impératrice Agnès.

Quatre pontifes allemands : Clément II, Damase II, Léon IX et Victor II vont se succéder. Sous eux, une réforme de l'Eglise s'esquissera ; la suprématie impériale n'en restera pas moins un danger.

CHAPITRE II

PRELUDES DE REFORMES

I. La réforme monastique : Cluny. — La première réaction vint d'un monastère qui réussit à se dégager de l'étreinte du pouvoir séculier. L'abbaye de Cluny en Bourgogne avait été fondée, en 910, par Guillaume d'Aquitaine. Celui-ci édicta le principe sauveur dans l'acte même de fondation. « Il m'a paru bon décider que les moines seront soustraits à toute domination temporelle qu'elle vienne de nous, de nos parents ou même du roi. » Au surplus, « en ce pays de Bourgogne, zone neutre entre la France et l'Allemagne, où l'action du roi et celle de l'empereur s'équilibraient si bien qu'elles s'annulaient », il n'y eut personne pour réclamer. Les moines, d'ailleurs, prendront toutes précautions pour conserver la liberté : par crainte d'intrusions, deux fois à la suite on verra l'abbé nommer son successeur

Cluny. — Sources : *Charte de fondation*, dans la *Bibliotheca Cluniacensis*, et dans les *Recueils des Chartes de l'abbaye de Cluny*, publiés par A. BRUEL, 1876, I, p. 124, trad. franç., dans O. DELARC, *Grégoire VII*, I, p. XIV-XIX. — *Consuetudines cluniacenses* dans P. L., CXLIX, col. 73 et suiv. — Travaux : LORMIN, *Essai historique sur l'abbaye de Cluny*, Dijon, 1859. — CUCHERAT, *Cluny au XI^e siècle. Son influence religieuse, intellectuelle et politique*, Lyon, 1851. — PIGNOT, *Histoire de l'ordre de Cluny*, 1868, 3 vol. — CHAUMONT, *Histoire de Cluny*, 2^e éd., 1911. — Mgr. BAUBRILLART, *Cluny et la Papauté*, Rev. prat. Apol., 1910. — E. SAC KUR, *Die Cluniacenser in ihrer Kirchlichen und allgemeineschichtlichen Wirksamkeit bis zur Mitte des elften Jahrh.*, Halle, 1892-93, 2 vol. — SMITH, *The early history of the monastery of Cluny*, Oxford, 1920. — DOM A. DU BOURG, *Saint Odon*, col. les Saints, 1905. — DOM LHUILLIER, *Saint Hugues*, 2^e éd., 1923. — JARDET, *Saint Odilon*, Lyon, 1905. — DOM BERLIÈRE, *L'ordre monastique des origines au XI^e siècle*. — G. LETONNELIER, *L'abbaye exemple de Cluny et le Saint-Siège. Etude sur le développement de l'exemption clunisienne des origines à la fin du XI^e siècle*, 1924.

de son vivant : ainsi fit saint Odon pour saint Maëul, et celui-ci pour saint Odilon.

L'importance de Cluny s'accrut rapidement. Le duc Guillaume avait confié au premier abbé Bernon la direction de nouveaux monastères, tels que Sauxillange, près d'Issoire (915). Déols en Berry (917). Souvigny en Bourbonnais (921). Sous le deuxième abbé, saint Odon, Cluny prospéra grâce à des donations seigneuriales, qui s'étendirent dans tout le comté de Mâcon, dans ceux de Chalons et de Lyon, dans la Bresse et jusqu'en Provence. Dès 931, Jean XI confirmait le libre droit d'élection de l'abbé et permettait à Odon de propager la réforme « en ces temps où presque tous les monastères sont infidèles à leur règle ». Dès lors, l'influence s'étend : en Bourgogne, Romainmoutier ; en Aquitaine, Aurillac, Tulle, Sarlat, d'où la réforme gagne Limoges, Solignac, Saint-Jean-d'Angély, Saint-Allyre-de-Clermont, Saint-Chaffre-du-Monastier, plus loin Fleury, Saint-Pierre-le-Vif à Sens, Saint-Julien-de-Tours. Saint Odon se rend même en Italie, où Albéric, fils de Marozzie, lui confie la direction des monastères de Rome et des environs ; il réforme Subiaco et Saint-Hele-de-Suppentone, près de Nepi. Bientôt, le mouvement, dont Gorze est le centre pour les diocèses de Metz, Toul, Verdun, Trèves et Liège, va entrer en relations avec Cluny. Ainsi, rapidement, sous l'abbatiat de saint Odon, Cluny a-t-il déjà étendu son action dans presque toute la France et en Italie.

Une telle influence fut très effective. « Par ce temps de morcellement indéfini de la juridiction et de la souveraineté, le système de l'isolement était périlleux pour le clergé des cloîtres ; il le laissait sans défense devant les seigneurs laïques. L'intérêt vital du monachisme voulait qu'on en fit un corps capable d'agir avec promptitude sous l'impulsion d'une volonté. Or, l'omnipotence de l'abbé était un principe essentiel chez les moines d'Occident. Il suffisait donc, pour organiser la congrégation de Cluny, d'appliquer le pouvoir direct de l'abbé à tous les monastères de l'ordre. Dans les maisons dépendantes, le titre d'abbé est supprimé : leurs chefs prennent le nom significatif de prieurs » (Luchaire), et ils seront nommés directement par l'abbé

général. Celui-ci a la main sur les monastères affiliés grâce aux chapitres généraux qui étudient l'état de chaque monastère et désignent deux visiteurs par province ; lui-même inspecte souvent les maisons : saint Maïeul, saint Odilon et surtout saint Hugues courent ainsi de prieuré en prieuré. Cluny intervint encore par ses statuts qui, rédigés par les moines Bernard et Ulric, portèrent dans toute la congrégation les us de l'abbaye mère.

Cluny voulut aussi s'émanciper de la tutelle des évêques, qui prétendaient exercer sur les abbayes une suzeraineté effective : les moines se raidissaient contre de telles ingérences, en même temps qu'ils protestaient par leur vie austère contre la mondanité des prélats. Le droit de visite fut discuté, on s'ingénia à ne subir l'intervention épiscopale que le plus rarement possible. Dans ces conflits, les monastères trouvaient un double appui : celui des papes, sous la protection desquels ils s'étaient placés et qui les favorisaient comme les éléments vraiment réformateurs dans l'Eglise ; celui du roi capétien qui « croyait, lui aussi, à la supériorité religieuse du moine ». Il y eut d'âpres contestations : saint Odilon de Cluny dut lutter contre l'évêque de Mâcon (1025), Foulques de Corbie contre l'évêque d'Amiens (1049-1051), l'abbé de Reichenau contre l'évêque de Constance.

Victorieux, l'élément monastique avait opéré une réforme qui, pour le reste de l'Eglise, était encore à venir : aussi allait-il constituer pour la papauté une aide puissante. De partout, on s'affilia à Cluny : la congrégation comptera jusqu'à sept provinces françaises, elle aura des prieurés dans l'Europe entière, en Allemagne, en Pologne, en Italie, et surtout en Espagne. D'autre part se formeront des congrégations qui recueilleront son esprit : ainsi, celle d'Hirschau (1071), un moment très influente en Germanie, celle de la Chaise-Dieu (1046), de la Cava en Italie (890), de Sasso Vigno (1085), de Sauve-Majour (1098), etc. En 982, **saint Romuald**

Saint Romuald. — DOM J. BESSE, art. *Camaldules*, dans *Dict. Théol.* -- FRANKE, *Romual von Kamaldoli und seine Reformtätigkeit zur Zeit Ottos III.*, Berlin 1913.

s'était fixé à Camaldoli, dans le pays d'Arezzo, et y bâtit un monastère de trente cellules, ayant chacune son mur de clôture : telle est l'origine de la congrégation des Camaldules, composée d'ermites et de cénobites. A quelques kilomètres de Camaldoli, à Vallombreuse, **saint Jean Gualbert** fondait aussi un ermitage sous la règle de saint Benoît : on y passa ensuite à la vie cénobitique. C'est là que les moines commencèrent à se partager en religieux de chœur et en frères convers.

L'Angleterre avait également reçu de la France les principes d'une réforme monastique. Odon, nommé archevêque de Cantorbéry (942), voulut, avant d'accepter son siège, revêtir l'habit monastique que lui apporta Abbon de Fleury; il travailla, dès lors, à propager la règle bénédictine dans les monastères anglais. Mais le plus grand instigateur de la réforme fut **saint Dunstan**. Très en vue à la cour, l'envie lui avait valu la disgrâce; il se retira au monastère de Glastonbury, dont il devint abbé en 940; il en fit un centre d'éducation religieuse pour le clergé et les grands. Promu archevêque de Cantorbéry en 959, saint Dunstan fut le conseiller très écouté du jeune roi Edgard et le véritable chef du Gouvernement. A son instigation, Edgard ne créa pas moins de quarante abbayes; d'importants conciles furent tenus dans le but d'améliorer le clergé et d'assurer le recrutement d'un épiscopat modèle régulièrement élu. Enfin, Dunstan allia plus étroitement l'Eglise d'Angleterre à Rome, où il alla lui-même chercher le pallium († 988).

II. La réforme des mœurs sous les prédécesseurs de Grégoire VII. — Clément II (1046-47) avait déjà ouvert la voie de la réforme. Au concile de Rome (1047), on décréta que « quiconque recevrait de l'argent pour consacrer une église, ordonner un clerc, conférer un bénéfice, une dignité ecclésiastique, une abbaye, une prévôté, serait frappé d'anathème ». Dans le même sens, **saint Léon IX** (1048-54) réunit un autre concile de Rome; bientôt, il parcourt la chrétienté pour y faire appliquer les décisions pontificales : en septembre 1049, il préside le concile de Mayence, en octobre celui de Reims. Il ne craint pas de requérir l'aide du

pouvoir séculier : celle de Henri I^{er} en France, de Henri III en Allemagne, d'Edouard le Confesseur en Angleterre. Sous son successeur, **Victor II**, les synodes réformateurs se multiplient : Châlon-sur-Saône et Toulouse en France, Saint-Jacques-de-Compostelle en Espagne, etc. D'autre part, les prédicateurs intervenaient, le plus fameux de tous fut **saint Pierre Damien**, abbé de Fonte Avellena, bientôt évêque et cardinal. Il s'en va par l'Italie, l'Allemagne, la France prêchant le relèvement du clergé ; son *Liber Gomorrhianus* dévoile l'étendue du fléau avec une crudité d'expression souvent intraduisible. Dès lors, s'opère un réveil de l'opinion chrétienne. Nulle part ce mouvement ne s'affirme davantage qu'à Milan : il s'y forme une confrérie appelée Pataria, association de petites gens qui faisaient campagne contre les clercs concubinaires : elle eut pour chefs les diacres Arialf et Landulf. Trente années durant, le parti anti-réformiste et la Pataria devaient se livrer, à Milan, une guerre acharnée. En 1059, saint Pierre Damien vint soutenir les efforts de la Pataria ; grâce à son éloquence, il fit capituler l'archevêque Guido et obtint de lui et des principaux membres de son clergé la promesse de renoncer à la simonie et au concubinage.

Cependant, les changements ne s'accomplissaient que lentement, tant les habitudes vicieuses étaient invétérées. Il eût fallu atteindre la racine même du mal : dès 1058, le cardinal Humbert préconisait la solution dans un écrit intitulé : « *Adversus simoniacos* ». Il montrait que, par l'investiture laïque, l'ordre légitime avait été renversé : « La dignité épiscopale réclame le temporel, ce n'est pas le temporel qui appelle à sa suite la dignité épiscopale. »

III. Nicolas II et la liberté des élections pontificales.
— Il fallait d'abord assurer la liberté de l'élection pontificale. Un scandale survint qui fournit l'occasion d'opérer cette réforme. A la mort d'Etienne IX (1058-59), les partisans des Tusculum relevèrent la tête et firent élire Jean Mincius, évêque de Velletri, qui prit le nom de Benoît X. Cependant, une élection régulière désigna Gérard, évêque de Florence, désormais **Nicolas II**. Bientôt maître de la

situation, il édicta le fameux décret de 1059 : «... Nous décrétons que le pontife romain venant à mourir, les cardinaux évêques traitent d'abord avec le plus grand soin de l'élection, qu'ils s'adjoignent ensuite les cardinaux prêtres, puis que le reste du clergé et du peuple soit appelé à donner son consentement. Pour couper court à toute tentative de vénalité, que les ecclésiastiques soient donc promoteurs de l'élection et que les autres les suivent. Si l'Eglise romaine offre quelqu'un ayant les qualités requises, qu'ils le choisissent ; sinon qu'il soit pris dans une autre Eglise. » L'empereur Henri IV conserve, sans doute, le droit d'approuver l'élection, mais par faveur personnelle ; et cette concession même indique que la papauté s'est émancipée de la tutelle germanique.

IV. Les alliés et les ennemis du Saint-Siège : Normands et Grecs (le schisme de Cérulaire). — L'heure était bien choisie. A la mort d'Henri III (1054), la couronne avait échu à un enfant de 9 ans, **Henri IV** ; la puissance effective se trouvait dans l'empire aux mains de l'archevêque de Cologne, Hannon, tout dévoué au Saint-Siège. Le parti allemand s'agita en vain ; malgré ses protestations, Nicolas II renouvela solennellement son décret. A sa mort, le moine Hildebrand, qui dirigeait l'opinion romaine, fit élire l'évêque Anselme de Lucques, sous le nom d'**Alexan-**

Querelle des Investitures en général. — Sources : JAFFÉ, *Regesta pontificum romanorum*, 1885, I. — WEILAND, *Constitutiones et acta publica imperatorum et regum*, I, dans *Mon. Germ.* — *Libelli de libere imperatorum et pontificum sæculis XI et XII conscripti*, 3 vol., 1891-97, dans *Mon. Germ.* — *Mon. Germ.*, SS. V et VI. — Travail : A. SHARNAGL, *Der Begriff der Investitur inden Quellen und der Literatur des Investiturstreites*, 1908. — IMBART DE LA TOUR, *Les élections épiscopales en France du ix^e au xii^e siècle*, 1891. — MIRBT, *Die Publizistik im Zeitalter Gregors VII.*, 1894. — A. SOLMI, *Stato e chiesa secondo gli scritti politici de Carlomagno fino al concordato di Worms*, 1901. — J. DE GHELLINCK, *La littérature polémique durant la querelle des Investitures* (*Rev. quest. hist.*, 1913). — ESMEIN, *La question des Investitures dans les lettres d'Yves de Chartres*, 1889. — Mgr. LESNE, art. *Investitures*, dans *Dict. d'Apol.* — L. COMPAIN, *Etude sur Geoffroy de Vendôme*, 1891. — CAUCHIE, *La querelle des Investitures dans les diocèses de Liège et de Cambrai*, 2 vol., 1890-91. — ZELLER, *Hist. d'Allemagne*.

dre II (1061). Au synode de Bâle, Henri IV lui opposa l'évêque de Parme, Cadaloûs, dit Honorius II ; mais, après avoir soustrait le jeune prince à sa mère Agnès, Hannon de Cologne assembla le concile d'Augsbourg, qui reconnut Alexandre II et condamna l'antipape.

Cependant, l'accord était précaire et Hannon ne serait pas toujours là. Aussi, Nicolas II avait-il déjà cherché des défenseurs puissants. Au début du ^x^e siècle, une foule d'aventuriers normands étaient venus offrir leurs services aux Grecs de Sicile menacés par les Sarrasins ; entre ces cadets se signalèrent les fils de Tancrède de Hauteville, petit seigneur de Coutances ; sur la promesse qu'on leur concéderait la Sicile, ils en chassèrent les Sarrasins. Frustrés de ce butin, ils attaquèrent les possessions grecques de l'Italie méridionale ; l'alliance de l'Empire d'Orient, du Saint-Empire et de la papauté ne put les en déloger : on avait vu saint Léon IX vaincu et fait prisonnier à Civitate par **Robert Guiscard**, l'un des fils de Tancrède. Cependant, voulant légitimer leurs conquêtes, les Normands résolurent d'en faire hommage au pape. Nicolas II accepta d'être leur suzerain : ils jurèrent d'être ses bons vassaux, de lui fournir des troupes contre ses ennemis. La papauté disposait d'un second allié plus fidèle et plus désintéressé, la pieuse **comtesse Mathilde** : elle possédait, au Nord de l'Italie, l'immense domaine féodal qui s'étendait des deux côtés de l'Apennin, depuis la Toscane et le golfe de Gênes jusqu'à Mantoue.

L'invasion de l'Italie méridionale par les Normands avait déterminé un rapprochement entre le pape et les Grecs contre l'ennemi commun ; une alliance s'esquissait quand l'orgueil de **Michel Cérulaire** amena le schisme. Ce patriarche

Les Prégrégoriens. — A. FLICHE, *Les Prégrégoriens*, 1916 ; *La réforme grégorienne*, t. I, *La formation des idées grégoriennes* (*Spicil. Sacrum Lovaniense*), 1924. — DELARC, *Un pape alsacien, saint Léon IX*. — MARTIN, *Saint Léon IX* (coll. *les Saints*, 1904). — D. R. BIRON, *Saint Pierre Damien* (coll. *les Saints*), 1908. — U. ROBERT, *Le pape Etienne IX*, Bruxelles, 1892. — J. GAY, *Les papes du ^x^e siècle et la chrétienté*, 1926. — E. AMANN, art. *Léon IX* dans *Dict. Théol.*

voulut rendre l'Eglise orientale complètement indépendante de Rome. Il raya d'abord le nom du pape des dyptiques sacrés ; puis, voyant bien que le schisme ne serait durable que s'il devenait populaire, il laissa de côté les discussions théologiques compliquées, jadis l'arme favorite de Photius, et s'acharna à souligner les divergences liturgiques et disciplinaires capables d'impressionner la foule. Il lança en avant l'archevêque de Bulgarie, Léon d'Ochrida, et un moine, Nicéas Stétathos, qui, dans leurs écrits, reprochèrent aux Latins de manger des viandes étouffées, de jeûner le Samedi, de ne pas chanter l'*Alleluia* en carême et surtout d'employer le pain azyme comme matière de l'Eucharistie. Après cette campagne de presse, Cérulaire put en venir aux actes ; il fit fermer les églises latines de Constantinople, couvrant d'anathèmes leurs clercs qu'il traitait d'azymites. Il sut, d'ailleurs, trouver mille prétextes à mésentente : dans son traité sur les Francs et les Latins, on ne trouve pas moins de trente-trois griefs énoncés contre Rome, griefs ridicules, mais qui, par leur accumulation, impressionnaient l'opinion.

Léon IX somma Cérulaire de lui obéir et envoya à Byzance le cardinal Humbert avec mission de déposer le patriarche s'il persistait dans la révolte ; celui-ci s'entêta, et la bulle d'excommunication fut portée solennellement à Sainte-Sophie. Tout puissant à Byzance, Cérulaire répondit en excommuniant le pape et les Latins. Sans doute Cérulaire devait-il tomber bientôt : vaincu dans sa lutte contre l'empereur, il mourut en exil des suites de mauvais traitements. Son œuvre n'en fut pas moins durable et les dissensions de l'époque des croisades en affirmeront les résultats schisma-

Michel Cérulaire. — *Sources : Acta et scripta quae de controversiis ecclesiae graecae et latinae saec. XI composita*, éd. C. Will, 1861. — *Lettre de Léon d'Achrida*, P. L., CXLIII, 929-932. — *Travaux* : HERGENROTHER, *Photius*, III, 710 ss. — W. NORDEN, *Das Papsttum und Byzanz*, Berlin, 1903. — L. BRÉHIER, *Le schisme oriental du XI^e siècle*, 1899 ; *Les croisades*, p. 44 ss. — JUGIE, art. *Grecque* (Eglise), dans *Dict. Apol.* — S. VAILHÉ, art. *Constantinople* (Eglise de), dans *Dict. théol.* — L. DUCHESNE, *Eglises séparées*, 2^e éd., 1905. — BOUSQUET, *L'unité de l'Eglise et le schisme grec*, 1913. — ANTON MICHEL, *Humbert und Kerullarios*, Padesbörn, 1925.

liques. Les origines lointaines de la scission étaient, d'ailleurs, profondes : césaropapisme, différence de langue, mépris du monde hellénique pour les Occidentaux.

CHAPITRE III

LA PHASE GREGORIENNE DE LA QUERELLE DES INVESTITURES

I. La victoire de Grégoire VII sur Henri IV. — A la mort d'Alexandre II, l'archidiacre Hildebrand fut désigné à la tiare par les cris de la foule ; les cardinaux s'empressèrent de ratifier le choix populaire. Né à Soano en Toscane, élevé au monastère romain de Sainte-Marie-Aventine, appelé ensuite à diriger l'abbaye de Saint-Paul, puis chargé d'une légation en France sous Léon IX, Hildebrand ne commença toutefois à exercer une influence universelle que sous Alexandre II, et c'est à tort qu'on lui attribue parfois l'inspiration du décret de 1059 sur l'élection pontificale. Le nouveau pape était tout pénétré de l'esprit réformiste et clunisien : il ne songeait qu'à libérer la société ecclésiastique du joug laïque. Aussi, tout en désirant l'harmonie absolue du Sacerdoce et de l'Empire, qui sont « les deux yeux du monde », professe-t-il cependant la supériorité du pouvoir sacerdotal sur le pouvoir royal, qui est seulement d'origine humaine et qui ne s'exerce que par rapport aux choses humaines. Placé au sommet de la hiérarchie ecclésiastique, le pontife romain est juge des rois et des empereurs. L'humble Grégoire VII ne vise pas, d'ailleurs, à une monarchie

Grégoire VII. — Sources : *Œuvres*, dans P. L., CXLVIII. — *Travaux* : DELARC, *Saint Grégoire VII*, 3 vol., 1890-92. — FLICHE, *Le règne de Philippe I^{er}*, 1912 ; *Hildebrand*, dans *Moyen-âge*, 2^e série, XXI, 1919 ; *Grégoire VII* (col. *les Saints*), 1922 ; *Les théories germaniques de la souveraineté*, *Rev. hist.*, CXXV, 1917, p. 1-67. *La réforme grégorienne*, t. II, *Grégoire VII* (Spicil. *Sacrum Loranienae*, 1926). — CHALANDON, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, 1907, 2 vol. — P. MONCELLE, art. *Grégoire VII*, dans *Dict. de théol.*, et en général la bibliographie de la quer. des

pontificale universelle ; sa conception du gouvernement théocratique a seulement pour but de limiter l'absolutisme et de réprimer les abus de la tyrannie.

Le plus grand de tous était alors l'investiture laïque, racine de la simonie et du nicolaïsme ; il entreprit aussitôt d'en libérer l'épiscopat. Au synode romain tenu du 24 au 28 février 1075, il promulgue ce fameux décret : « Quiconque à l'avenir recevra de la main d'un laïque un évêché ou une abbaye ne sera pas compté parmi les évêques et les abbés. De même si un empereur, duc, marquis, comte, ose donner l'investiture d'un évêché ou de quelque autre dignité ecclésiastique, qu'il sache que nous lui interdisons la communion du bienheureux Pierre. » La légitimité d'une telle sentence reste indiscutable : cédés au clergé par une irrévocable donation, les biens ecclésiastiques n'étaient qu'une dépendance de la charge spirituelle. N'empêche que, pour les princes, la perte était considérable. Personne ne fut plus atteint que l'empereur Henri IV : nulle part, en effet, les prélats n'apparaissaient plus riches qu'en Allemagne, nulle part ils n'étaient autant dans la main du pouvoir royal qui, par eux, faisait contrepoids aux vassaux laïques fort indisciplinés. D'ailleurs, les rois de Germanie prétendent diriger la chrétienté : ils veulent posséder non seulement les investitures épiscopales en Allemagne, mais aussi l'investiture pontificale à Rome ; par contre, le droit de couronner l'Empereur demeure réservé au pape, qui dispose ainsi de l'héritage moral de Charlemagne. La lutte qui va s'ouvrir s'élargit déjà plus ou moins à un conflit du Sacerdoce et de l'Empire.

Cependant, Henri IV se soumit au début. Elevé au milieu des dissensions des seigneurs qui se disputaient le pouvoir durant sa minorité, il apportait sur le trône les vices les

Investitures. — J. GAY, *Les papes du XI^e siècle et la chrétienté*, 1926.

Pour l'un des disciples de Grégoire VII, l'Alsacien Manegold-de Jautenbach, la royauté tire son origine d'un contrat conditionnel passé entre les sujets qui promettent fidélité et le roi qui s'engage à gouverner en toute justice (théorie contractualiste). Mais si le prince manque à ses engagements, les sujets peuvent retirer leur fidélité.

plus regrettables. Aussi voulut-on bientôt secouer son joug : la Saxe se souleva, on parlait de lui opposer un concurrent, Rodolphe de Souabe. Une situation aussi difficile explique pourquoi Henri IV accepta d'abord le décret contre l'investiture laïque : il recherchait alors l'appui de Grégoire VII et lui envoyait des lettres de faux repentir. Mais Henri change d'attitude lorsqu'il a vaincu la féodalité allemande ; il sait, d'ailleurs, qu'il peut compter sur l'aide d'une partie du clergé germanique. Pour faire échec au décret pontifical, il nomme lui-même trois prélats en Italie, donne l'évêché de Bamberg à l'un de ses favoris, veut imposer à Cologne un candidat repoussé par le clergé et le peuple. En vain, Grégoire essaie-t-il de le ramener par une lettre pleine de bienveillance ; il y substitue une prétendue sommation pontificale, le citant à Rome sous peine d'excommunication. Il réunit à Worms un conciliabule d'évêques allemands et y prononce la déposition du pape (24 janvier 1076). « Henri, roi non pas par usurpation, mais par la volonté divine, à Hildebrand, qui n'est plus pape, mais faux moine. Condamné par le jugement de nos évêques et par le nôtre, descends, quitte la place que tu as usurpée. » En réponse, Grégoire VII proclame, dans un synode du Latran, la déchéance de l'empereur : « Je nie au roi Henri, qui s'est insurgé avec un orgueil inouï contre l'Eglise, le gouvernement de l'Allemagne et de l'Italie ; je délie tous les chrétiens du serment de fidélité qu'ils lui ont prêté ; je défends que personne ne le serve comme on sert un roi. » En Allemagne, les membres du clergé gagnés aux réformes se retournèrent contre Henri IV, tandis que la féodalité laïque profitait de l'occasion pour lui faire échec. A **Tribur** (octobre 1076), évêques et princes décidèrent de remettre le sort de l'empereur au jugement de l'assemblée d'Augsbourg, qui se réunirait à la Chandeleur prochaine, sous la présidence de Grégoire VII ; en attendant, le prévenu devait cesser tout exercice du pouvoir.

Se sentant perdu, Henri devance l'heure de sa comparution ; il franchit les Alpes au milieu des périls de l'hiver, et se rend à **Canossa**, château de la comtesse Mathilde, où se trouvait Grégoire. Le 25 janvier, nu pieds et en chemise,

comme un pénitent, il se présenta devant les remparts ; trois jours il vint sans succès implorer son pardon : « Vaincu enfin par la persévérance de son repentir, écrira plus tard Grégoire VII, nous le reçûmes dans la grâce de la communion. » Le côté extérieur de la scène de Canossa frappe à première vue les esprits prévenus qui y voient l'insolent triomphe du théocratisme. Notons, toutefois, que la pénitence encourue n'avait rien d'extraordinaire, ni d'arbitraire : elle était conforme à la discipline du temps, ; aussi Henri IV s'y soumit-il de lui-même. Si Grégoire VII pécha à Canossa, ce fut par excès de charité : il tenait son ennemi, adversaire sournois dont le repentir devait être soupçonné ; quelques semaines encore, et la diète d'Augsbourg consacrait le triomphe pontifical : Henri IV perdait sa couronne. Au contraire, grâcié à Canossa, il reste dangereux. Grégoire VII fit donc prévaloir sur les rigueurs de la politique la mansuétude chrétienne. Il plia devant les instances de la comtesse Mathilde et de Hugues de Cluny, au risque d'indisposer ses propres partisans en Germanie.

II. Triomphe et chute de Henri IV. — Pour reprendre son trône, Henri IV devait attendre la réconciliation solennelle qui serait prononcée dans une grande assemblée d'Allemagne par le pape lui-même ; mais, encouragé par ses partisans, le fourbe revient sur ses promesses. A la diète de **Frocheim**, ses adversaires proclament sa déchéance et lui donnent pour successeur son beau-frère, Rodolphe de Souabe. Cependant, Grégoire VII patienta encore deux ans, jusqu'au jour où Henri le somma de le reconnaître sous menace de lui susciter un rival ; Grégoire dut alors renouveler contre lui sa double sentence d'excommunication et de déposition. En réponse, au synode de Brixen, Henri lui oppose l'antipape Wibert de Ravenne (1080).

Les événements semblent justifier ses prétentions ; vainqueur à Mersebourg de son compétiteur Rodolphe, qui périt

Canossa. — Sources : LAMBERT DE HERSFELD, *Annales*, ad ann., 1076-1077 ; P. L. CXLVI, ou dans *Mon. Germ. Scriptores*, V. — Travaux : P. GUILLET, art. *Canossa*, dans *Dict. Apol.*

dans la bataille, il descend en Italie. Après un siège de trois ans, il s'empare de **Rome** (1084) et se fait couronner empereur dans la basilique du Latran par l'antipape qu'il vient d'installer sous le nom de Clément III. Réfugié au château Saint-Ange, Grégoire VII va être pris infailliblement quand apparaît l'allié ménagé de longue date à la papauté, Robert Guiscard : les Allemands battent en retraite. Mais une rixe survenue entre Normands et Romains occasionna le pillage de la ville et l'incendie d'un vaste quartier s'étendant du Colisée au Latran. Grégoire VII n'était plus en sûreté au milieu d'un peuple exaspéré par ses malheurs : il suivit les Normands qui se retiraient et passa les derniers mois de sa vie au Mont-Cassin, puis à Salerne. Ses paroles suprêmes furent : « J'ai toujours haï l'iniquité, aussi je meurs en exil. »

Victor III, qui lui succéda après une vacance de onze mois, ne fit que passer sur le trône (1086-87) ; six mois plus tard, Otton, cardinal évêque d'Ostie, fut élu sous le nom d'**Urbain II**. Il resta fidèle au programme de Grégoire VII : le concile de Melfi ajoutait même à la défense de recevoir l'investiture laïque celle de prêter serment de vassalité au suzerain laïque (1089). Henri IV, de son côté, s'obstinait : en 1090, il descend une seconde fois en Italie, mais se heurte à la résistance de la comtesse Mathilde. Trahi par son fils Conrad, qu'il avait fait couronner à dix-neuf ans roi des Romains, accusé des pires infamies par sa femme Adélaïde, il rentre en Allemagne. Son second fils Henri se tourne également contre lui ; forcé d'abdiquer, il meurt en exil.

Au contraire, la papauté voyait grandir son prestige. Au concile de Clermont, où il renouvelait les décrets contre l'investiture laïque, Urbain II armait la chrétienté (1096), et bientôt, grâce à des croisés, il recouvrait sa capitale. Son successeur Pascal II verra prendre fin le schisme impérial : Clément III meurt en 1100, et ses trois successeurs ne par-

Urbain II. — PACLOT, *Un pape français, Urbain II.* — FLICHE, *Le règne de Philippe I^{er}* ; L'Élection d'Urbain II (*Revue Moyen Âge*, 1916) ; *Leçons sur la crise religieuse de 1085 à 1088* (*Rev. des cours et conférences* 1922-23). — RUXE, *Un dernier triomphe d'Urbain II* (*Rev. Ouest. hist.*, 1883, XXXIV, p. 247-255). — J. GAY, *op. cit.*

viennent pas à se donner de l'importance; l'œuvre de Henri IV semble anéantie.

. III. Réforme morale du clergé. L'hérésie de Bérenger.
— Parallèlement à la lutte contre la simonie, Grégoire VII en avait mené une autre, non moins âpre contre le nicolaïsme. Dans un concile romain tenu en 1074, il déclarait : « Ceux qui ont commis le crime de fornication ne pourront célébrer la messe... Nous décidons aussi que le peuple ne pourra assister à leurs offices, afin que ceux que ne peuvent corriger ni l'amour de Dieu, ni la dignité de leurs fonctions soient humiliés par le respect humain et le blâme du peuple. » Pour faire exécuter ces ordres, Grégoire VII envoie partout des légats. Les uns se trouvent investis d'une mission temporaire : ce sont le plus souvent des cardinaux comme Pierre d'Albano et Eudes d'Ostie, ou encore d'intrépides clunisiens, tel saint Hugues ; les autres ont une légation permanente pour tout un royaume, et qui vient se greffer sur leur épiscopat : c'est le cas d'Altmann de Passau en Allemagne, d'Amat d'Oloron ou d'Hugues de Die en France. On voit ces légats tenir des conciles au nom du pape, suspendre, déposer ou déférer à Rome les évêques qui n'appliquent pas les décrets pontificaux. Ils opèrent avec une rapidité et une vigueur extraordinaires. Les résistances ne sont pas moins énergiques : le légat Altmann de Passau, est menacé d'être lapidé par des clercs, un synode de Paris proteste avec véhémence ; les clercs de Cambrai répondent par un refus aux exhortations des légats, etc...

Cependant la ténacité de Grégoire VII l'emporta peu à peu ; le célibat ecclésiastique se rétablissait. Urbain II devait couronner ce triomphe au concile de Melfi, ou non content d'atteindre les clercs coupables, il poursuivit aussi leurs concubines, et en cas d'obstination reconnut aux seigneurs des terres où elles vivaient le droit de les réduire en esclavage. Avec Urbain aussi, et surtout avec Calixte II, la sévérité entra dans le domaine sacramentaire : le mariage des clercs supérieurs fut déclaré nul et invalidé ; au ^{xii}^e siècle, les conciles de Latran (1123 et 1139), les synodes de Pise (1135) et de Reims (1148) confirmeront cette

décision. Qu'on compare l'état d'une province ecclésiastique, celle de Rouen par exemple, au milieu du ^x^e siècle et à la fin du ^{xii}^e, on verra quelle fut l'efficacité du remède.

Pourtant, à la même époque, **Bérenger** nia la transsubstantiation et ébranla le dogme de la présence réelle. Il déduisait son erreur eucharistique de fausses données philosophiques : nominaliste — nous dirions aujourd'hui sensualiste — il réduit toute connaissance à l'expérience sensible ; or si rien n'existe que ce qui paraît, le pain et le vin demeurent substantiellement les mêmes, et la transsubstantiation ne peut avoir lieu. D'après les mêmes principes, Bérenger aurait dû nier aussi la présence réelle. « Pour lui, toute substance corporelle est soumise aux lois de l'espace, le corps du Christ ne fait pas exception ; il est donc impossible qu'il soit ailleurs qu'au ciel... Le Christ est indivisible, et s'il est tout entier dans une hostie, il ne saurait être présent sur un millier d'autels et au ciel ». (Vernet). Sans doute Bérenger n'osa-t-il pas aller jusqu'à nier formellement la présence réelle, mais par l'allure de sa pensée obscure et hésitante, il en ébranla le dogme.

Bérenger formula ses erreurs en opposition aux théories réalistes de Paschase Radbert, alors enseignées avec éclat par Lanfranc, abbé du Bec. Jaloux de celui-ci, qui l'avait vaincu dans une joute philosophique, et aussi de l'école du Bec, qui éclipsait celle de saint Martin de Tours, il aurait voulu par de telles innovations conquérir la notoriété. En 1049, il écrivit à Lanfranc une lettre qui lui valut les censures du

Bérenger. — Sources : P. L., CL, 63, 66. — DURAND DE TROARN, *Liber de corpore et sanguine Christi*, P. L., CXLIX, 1375-1424. — BERNOLD DE CONSTANCE, *De Beringerii damnatione*, P. L., CXLVIII, 1458-1460. — Travail : O. DELARUE, *Les origines de l'hérésie de Bérenger* (Rev. Quest. hist., 1876, XX, p. 115-155 ; *Saint Grégoire VII*, I, p. 203-221, II, p. 113-121, 293-327. — FLICHE, *Philippe 1^{er}*. — P. RENAUDIN, *L'hérésie eucharistique de Bérenger* (An. cath., nouv. série, Lyon, 1902, XL, p. 415-447). — F. VERNET, art. *Bérenger*, Dict. théol. — EBERSOLT, *Essai sur Bérenger* (Rev. hist. des religions, 1903, XLVIII, p. 1-42, 137-181). — VERNET, *Eucharistie du ix^e à la fin du xi^e siècle*, dans Dict. Théol. — R. HERRIOT-VENT, *Durand de Troarn et les origines de l'hérésie bérenquienne* (Coll. Etudes de Théol. hist.). — CLERVAL, *Les écoles de Chartres au moyen âge*, 1895. — E. AMANN et A. GLAUDEL, art. *Lanfranc* dans Dict. Théol.

concile de Rome (1050). Condamné de nouveau quelques mois après par le concile de Verceil, l'hérésiarque est emprisonné sur l'ordre du roi de France. Henri I^{er} ; mais il obtient sa liberté à prix d'or. Au concile de Tours, Hildebrand lui fait signer une formule de foi, trop vague cependant pour être une vraie rétractation. Appelé à Rome, il subit une troisième condamnation, et se voit contraint de signer la profession de foi suivante : « Le pain et le vin offerts à l'autel sont, après la consécration, non seulement un sacrement, mais le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ ». La formule dissipait toute équivoque ; Bérenger prétendit qu'on la lui avait imposée par contrainte. En 1078, nouvelle convocation à Rome ; Grégoire VII donna à l'hérésie le coup suprême au concile de Latran (11 février 1079) ; de nouveau, Bérenger dut souscrire la plus catégorique des formules. Mais en interdisant de l'inquiéter désormais dans sa personne et dans ses biens et de l'appeler hérétique, Grégoire VII avait cru trop vite à la bonne foi de cet orgueilleux. A peine rentré en France, Bérenger écrit contre la formule qu'il vient de souscrire à Rome. Après avoir essuyé au concile de Bordeaux une dernière condamnation (1080), enfin corrigé, il se retira dans l'île de Saint-Cosme et y finit pieusement ses jours. Il avait offert en Occident le premier exemple d'une révolte sérieuse contre l'enseignement de l'Eglise ; aussi l'a-t-on parfois regardé comme l'un des précurseurs de la pensée libre.

QUATRIÈME PÉRIODE

La Chrétienté. XII^e-XIII^e Siècles

I. XII^e SIÈCLE. DU CONCILE DE CLERMONT A L'AVÈNEMENT D'INNOCENT III (1096-1198)

CHAPITRE PREMIER

LA FIN DE LA QUERELLE DES INVESTITURES AU DÉBUT DU XII^e SIÈCLE

La politique de Grégoire VII fut continuée par ses successeurs, mais avec des moyens différents. Grégoriens et impérialistes avaient proposé une solution tranchante de la querelle des Investitures. Pour les impérialistes, la propriété ecclésiastique est la chose du roi au même titre que la propriété laïque, et l'évêque, qui en a seulement l'usufruit, est un simple vassal assimilable à tous autres. Pour les Grégoriens, la propriété ecclésiastique appartient au patron de l'église ; il en est le maître. Ainsi l'une et l'autre théories impliquaient que le spirituel et le temporel se trouvaient confondus, en sorte que la double investiture laïque et ecclésiastique demeurerait inséparable. Au contraire, on va maintenant envisager le principe de la séparation des investitures.

I. En Allemagne : **Paschal II à Futri (1109)**. **Calixte II à Worms (1122)**. — Comme son père, **Henri V** se montra fort soumis à l'Eglise tant que la couronne fut chancelante sur sa tête. En 1109, devenu maître indiscuté, il paraît en

Italie sous prétexte de se faire couronner à Rome, mais avec l'intention d'imposer ses vues à **Pascal II**. C'est alors qu'à **Sutri**, le pape, voulant faire la paix, proposa une solution aussi inattendue que désintéressée : le clergé se contenterait désormais des biens fonciers dûs à la libéralité des particuliers ainsi que des dîmes acquittées par les fidèles ; par conséquent seraient rendus au roi tous les *regalia*. Par un tel sacrifice, Pascal II enlevait au pouvoir laïque tout droit à l'investiture : il faisait l'Eglise libre dans la pauvreté. Par contre, il l'exposait à des dangers nouveaux : la perte de leurs biens eût laissé les prélats sans défense au milieu d'une société anarchique. « Au reste, la féodalité laïque elle-même n'admet pas que l'Eglise soit dépossédée au profit du roi, déjà trop puissant au gré des barons. Les nombreux laïques qui détiennent à titre de fiefs des terres appartenant aux évêchés ne veulent pas s'exposer à les perdre et sont intéressés au maintien des grandes seigneuries. » (Mgr Lesne.) Aussi protesta-t-on lorsque dans l'église Saint-Pierre fut lue la convention. Se croyant pris dans un piège, Pascal II refusa de couronner l'empereur ; une bagarre s'ensuivit entre Romains et Allemands, et Henri furieux s'empara du pape. Pascal II, captif et craignant pour la vie de ses cardinaux et de ses clercs, eut un moment de faiblesse : il accorda à Henri V le droit de conférer l'investiture par la crosse et l'anneau, à condition que les élections fussent libres : il couronna le roi qui reprit la route d'Allemagne. Mais un synode romain du Latran déclara la concession extorquée par la force : c'était non un *privilegium*, mais un *pravilegium*. En France le concile de Vienne déclarait l'investiture laïque entachée d'hérésie et excommunait l'empereur ; en Allemagne même l'assemblée de Goslar frappait Henri d'anathème (1115). Il fit alors une seconde descente en Italie et s'empara de la plupart des biens de la comtesse Mathilde,

Paschal II. — TRAUDEL: G. PEISER, *Der Deutsche Investiturstreit unter Kaiser Heinrich V bis zum papstlichen Privileg vom 3 April 1111*, Berlin, 1883. — J. RÖSKENS, *Kaiser Heinrich V und Papst Paschalis*, 1885. — ZELLER, op. cit. — B. MONOD, *Pascal II et Philippe I^{er}* (Bibl. Hautes Etudes, fasc. 164, 1907). — A. FLICHE, *Philippe I^{er}*. — HÉFÉLÉ-LECLERCQ, V. p. 465.

mais, instruit par l'expérience, Pascal II refusa toute entrevue (1116).

Gélase II prit la même attitude. Henri V lui opposa un antipape, Maurice Bourdin, dit Grégoire VIII (1118-1121). Réfugié en France, Gélase mourut à Cluny le 29 janvier 1119. Son successeur, Guy de Vienne, pris le nom de **Calixte II**. Aussitôt il convoqua un concile à Reims et députa vers l'empereur une ambassade pour discuter la paix. Mais Henri négocia sans bonne foi ; il fallut rompre et solennellement Calixte II jeta l'anathème sur l'empereur, dénouant ses sujets des liens de fidélité. L'opinion se prononce pour la papauté : Calixte II rentre en Italie, au milieu des acclamations, l'antipape lui est livré. En Allemagne la féodalité déclare qu'elle n'obéira plus à l'empereur s'il ne se fait relever de l'anathème. D'ailleurs, Calixte II se montrait conciliant, et l'on put signer en 1122 le **concordat de Worms** qui fut approuvé solennellement l'année suivante au **concile général de Latran**. On en venait à une solution mixte : puisque l'évêque possédait à la fois un évêché et un fief, on convint de lui conférer deux investitures : l'une religieuse, par la crosse et l'anneau, aurait lieu après l'élection régulière faite par les chanoines de chaque cathédrale, elle serait donnée par un prélat délégué du pape ; l'autre féodale, par le sceptre et l'épée reviendrait à l'empereur. Une telle conclusion de la querelle faisait triompher les idées grégoriennes en dégageant l'Eglise de la servitude laïque. Satisfaite sur ce point essentiel, la papauté reconnaissait au prince le droit de conférer le temporel selon que le requérait la situation politique de l'époque. C'est le canoniste Yves de Chartres qui, le premier, avait préconisé cette séparation des investitures.

En France, d'ailleurs, la querelle n'avait jamais eu la même acuité. Les seigneuries ecclésiastiques y étaient moins importantes qu'en pays allemand, et d'ailleurs l'investiture

Calixte II. — Sources : U. ROBERT, *Bullaire du pape Calixte II*, 2 vol., 1891. — *Lettres et opuscula supposita*, P. L., CLXIII, col. 1093. — Travaux : U. ROBERT, *Histoire du pape Calixte II*, 1891. — F. ROQUAIN, *La cour de Rome et l'esprit de Réforme avant Luther*, I, p. 138-149, 1893. — H. HEMMER, art. *Calixte II*, dans *Dict. de théol.*

des évêchés et des abbayes était partagée entre le roi et plusieurs hauts barons, tels que les comtes de Champagne et d'Anjou, etc. ; les sacrifices à consentir par la puissance laïque étaient donc moindres. D'autre part, dans l'espoir de se procurer l'appui du roi capétien dans leurs luttes contre les empereurs, les papes se montrèrent conciliants : sans doute, sous Grégoire VII, le légat Hugues de Die fit-il parfois roide justice, et réunit-il à Autun et à Poitiers (1077) des conciles réformateurs, mais le pape modéra son zèle ; sans doute, Urbain II entra-t-il en conflit ouvert avec Philippe I^{er}, mais c'était surtout à cause de son union incestueuse avec Bertrade, femme du comte Foulques d'Anjou. Un rapprochement basé sur le principe de la séparation des investitures s'opéra lorsque Pascal II, fuyant Henri V, se retira en France.

II. En Angleterre : Conflit de saint Anselme avec Guillaume le Roux et Henri I Beauclerc. — Il faut noter que, dans la pensée de Grégoire VII, le décret sur l'investiture était non une fin mais un moyen destiné à épurer le clergé : aussi n'exigea-t-il pas son application dans les pays où le pouvoir civil procédait à des nominations épiscopales acceptables. Tel fut le cas en Angleterre sous Guillaume le Conquérant (1066-1087) qui, ami du primat Lanfranc, fit respecter le célibat ecclésiastique. Mais, sous le règne de **Guillaume le Roux** la situation se transforma. Follement dépensier, il cherchait à remplir le trésor obéré. Or les biens ecclésiastiques lui en procuraient une double occasion. 1^o Pendant la vacance, les revenus de l'évêché étant légalement perçus par le roi, Guillaume laissa les sièges inoccupés : ainsi trouvera-t-on à sa mort, un archevêché, quatre évêchés et onze abbayes sans titulaires. 2^o Quant aux sièges

Saint Anselme. — Sources : P. I., CLVIII et CLIX (éd. Dom Gerberon). Travaux : PORÉE, *Histoire de l'abbaye du Bec*, Evreux, 1901. — FREEMAN, *The reign of William Rufus and the accession of Henry the first*, 2 vol., Oxford, 1882. — F. RAGEY, *Histoire de saint Anselme*, 2 vol., 1890. — P. RICHARD, art. *Anselme de Cantorbéry*, dans *Dict. hist.* — GREEN, *Histoire du peuple anglais*, trad. A. Monod, t. I. — BAINVEL, art. *Anselme*, dans *Dict. Théol.*

qu'il consentait à fournir, il les livrait au plus offrant, allant jusqu'à fixer lui-même la somme exigible. 3° Enfin, d'après lui, l'investiture royale mettait les prélats dans une telle sujétion de vassalité qu'ils ne pouvaient faire aucune démarche importante, même et surtout communiquer avec Rome sans la permission du prince. Sur les deux derniers points, Guillaume entra en conflit avec **saint Anselme**, successeur de Lanfranc. Il lui reprochait de ne pas lui avoir consenti un cadeau de confirmation assez élevé, lors de sa nomination à l'archevêché de Cantorbéry ; d'autre part, arguant qu'il n'avait pas encore pris parti lui-même entre Urbain II et le pape impérial, il voulait interdire au primat de se rendre à Rome pour y solliciter le pallium. Trahi par les assemblées de Rockingham (1095) et de Winchester (1097) qui n'osèrent affronter le roi, saint Anselme quitta l'Angleterre. Il assista aux conciles de Bari et de Rome, qui fulminèrent contre l'investiture laïque par la crosse et l'anneau. A la mort de Guillaume le Roux, il rentra en Angleterre (1100).

Diplomate retors, le nouveau roi **Henri I Beauclerc** était au fond plus dangereux que son brutal prédécesseur. Il exigea que saint Anselme lui rendît hommage et qu'il consacrat les évêques nommés par le pouvoir. Le roi et le primat en déférèrent à Rome ; à l'assemblée de Londres (1102), Anselme exhiba une lettre pontificale qui rappelait l'interdiction des investitures laïques. D'ailleurs le clergé commençait à protester : on vit des évêques se démettre qui avaient été nommés par le roi. Pour se défaire d'Anselme, Beauclerc lui conseilla le voyage de Rome. Mais les événements tournèrent contre lui : le concile de Rome excommunia ses conseillers (1105) ; son frère Robert se souleva. Il crut utile de se rapprocher d'Anselme : une entrevue eut lieu à Laigle, en Normandie ; bientôt, on aboutit à une entente dont les termes furent arrêtés par la papauté elle-même. Sans doute les anciens bénéficiaires nommés par le roi ne seraient-ils pas inquiétés ; mais à l'avenir les évêques seraient librement élus, puis investis par la crosse et l'anneau ; alors seulement ils prêteraient hommage au roi. Libérée pour un temps, l'Eglise d'Angleterre allait pouvoir se rapprocher de Rome :

voici que sont autorisés l'appel *ad limina*, la réception des légats *a latere*, la ratification des élections par la papauté.

Il faut d'ailleurs reconnaître que les rois normands rendirent certains services à l'Eglise. Soucieux de doter l'Angleterre de grandes abbayes, ils firent appel aux moines du continent, à ceux de Cluny et de Cîteaux, aux chanoines de Saint-Augustin et aux Norbertins. Les moines mirent en valeur le sol de l'Angleterre, ils rédigèrent de précieuses annales, témoins uniques de l'époque ; citons entre autres, les *Chronica chronicorum* de Florent de Worcester (jusqu'en 1119), l'*Historia novarum* d'Eadmer de Cantorbéry, travail capital en ce qui regarde les rois normands (1066-1122), le *De gestis regum anglorum* de Guillaume de Malmesbury, complété par son *Historia novella*, qui s'étend jusqu'en 1142.

III. Le conflit de saint Thomas Becket avec Henri II Plantagenet. — Les souverains normands furent remplacés en 1154 par les Plantagenets. Le fondateur de la dynastie, **Henri II**, duc d'Anjou, recommença la lutte. Les tribunaux ecclésiastiques manquaient d'une sévérité suffisante à l'égard du clergé ; il en prit prétexte pour restreindre les privilèges du for : l'assemblée de Westminster décida qu'un official royal serait adjoint à chaque tribunal ecclésiastique. Vinrent ensuite les seize articles de l'assemblée de **Clarendon** : le quatrième décrétait que les évêques ne doivent point s'éloigner du royaume sans la permission royale, le huitième leur refusait le droit d'appel à Rome. Enfin, d'après le douzième, « les prélatures vacantes sont dans la main du roi qui en perçoit les revenus ; l'élection à un siège vacant doit être faite dans la chapelle du roi et avec son assentiment ; l'élu doit lui prêter serment de vassalité et de fidélité avant la consécration ».

Pour faire agréer sa politique le roi comptait sur le primat **Thomas Becket**, son ancien chancelier. Mais soudain passé

Saint Thomas Becket. — Sources : ROBERTSON, *Materials for the history of Thomas Becket*, 9 vol., Londres, 1875-85. — *Vita s. Thomæ*, P. L. CXC, 1-363 et 1070-1291 ; *Epistolæ*, ibidem, 369-671. — MANSI, XXI, 872. — Travaux : MORRIS, *Life and Martyrdom of*

de la mondanité à une sainteté rigide, Thomas ne se résolut qu'à regret à contresigner les articles de Clarendon, et bientôt, devant le mécontentement du pape, il retira son approbation. Sommé de comparaître à l'assemblée de Northampton, il interdit aux évêques de prendre part au jugement et en appela à Rome ; il se rendit toutefois au tribunal revêtu des habits pontificaux ; on le condamna comme coupable de trahison. La nuit suivante, à la faveur d'une tempête, il s'enfuit et gagna la côte flamande. Henri, furieux, chassa d'Angleterre tous les parents du primate et confisqua les terres de l'abbaye de Pontigny qui lui avait offert un asile.

Thomas excommunia tous les partisans du roi et s'assura de puissantes protections. Alexandre III le soutint énergiquement, mais sans aller jusqu'à la rupture avec Henri II, de crainte qu'il ne s'alliât à Barberousse. Quant au roi de France Louis VII qui voyait dans Henri II un dangereux voisin, possesseur de l'Anjou et de la Guyenne, il appuya les revendications du primate. Grâce à la médiation française une entrevue eut lieu à **Fréteval** entre Becket et le roi (22 juillet 1170). Celui-ci céda, mais verbalement, et il autorisa le primate à rentrer en Angleterre. A peine débarqué, Thomas excommunia les évêques de Londres et de Salisbury, il suspendit l'évêque de Durham et l'archevêque d'York. Furieux, Henri II s'écria : « Eh ! quoi, parmi tous ces lâches que j'ai nourri, aucun ne me vengera-t-il de ce misérable clerc ? » Quatre courtisans coururent aussitôt à Cantorbéry et assassinèrent saint Thomas Becket dans sa cathédrale (29 décembre 1170). Alexandre III exigea des réparations publiques : devant les légats pontificaux, Henri fit amende honorable dans l'église d'Avranches (22 mai 1172) ; il fut contraint de retirer les articles de Clarendon, promit de ne

St. Thomas Becket, Londres, 1886. — HUTTON, *St. Thomas of Canterbury*, Londres, 1899. — DOM LIEUILLER, *Saint Thomas de Cantorbéry*, 2 vol., 1891-92. — A. DU BOYS, *Saint Thomas Becket d'après des documents récents* (Rev. Quest. hist., 1882, XXXII, 353 ss.). — DEMINUID, *Saint Thomas Becket* (coll. les Saints). — L. HALPHEN, *Les entrevues des rois Louis VII et Henri II durant l'exil de Thomas Becket en France*, dans *Mélanges Bémont*, 1913. — LAVISSE et RAMBAUD, t. II, ch. XI. — GREEN, *Histoire du peuple anglais*, trad. A. Monod. I.

plus empêcher les appels au Saint-Siège et de tenir du pape son royaume selon la formule suivante : « Moi et mon fils aîné jurons que nous recevrons et retiendrons le royaume d'Angleterre du seigneur Alexandre, pape, et de ses successeurs catholiques ; et nous et nos successeurs ne nous regarderons comme vrais rois d'Angleterre, jusqu'à ce qu'ils nous aient tenus comme rois catholiques. »

TEXTES ET DOCUMENTS

Le Concordat de Worms (1122)

Moi, Calixte, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, je vous accorde, à vous, mon cher fils, Henri, par la grâce de Dieu, empereur auguste des Romains, que les élections des évêques et des abbés du royaume d'Allemagne, qui appartiennent au royaume, se fassent en votre présence, sans simonie et sans aucune violence. S'il s'élève quelque différend entre les parties, vous devrez, sur le conseil et le jugement du métropolitain et des évêques de la province, donner votre assentiment et prêter secours à la partie qui en sera la plus digne. L'élu recevra de vous les régales par le sceptre, sans aucune contrainte, à l'exception de celles qui appartiennent à l'Eglise romaine, et vous rendra les devoirs qu'il doit vous rendre à cause d'elles. Celui qui, dans les autres parties de l'empire, aura été déjà sacré, recevra de vous les régales par le sceptre, sans aucune contrainte, dans le délai de six mois. Dans les circonstances où vous aurez à m'adresser des plaintes ou à me demander aide, je vous secourrai selon le devoir de ma charge. Je vous donne une paix sincère à vous et à tous ceux qui, au cours de cette querelle, sont encore ou ont été de votre parti.

Moi, Henri, par la grâce de Dieu, empereur auguste des Romains, pour l'amour de Dieu, de la Sainte Eglise romaine et du seigneur pape Calixte et pour le salut de mon âme, je laisse à Dieu et à ses saints apôtres Pierre et Paul toute investiture par l'anneau et la crosse, et j'accorde que, dans toutes les églises de mon royaume ou de mon empire, les élections soient faites selon les règles canoniques et que la consécration soit libre. Je restitue à la Sainte Eglise romaine ceux des biens et des régales appartenant à saint Pierre qui, depuis le commencement de cette querelle jusqu'à aujourd'hui, lui ont été enlevés soit pendant le vivant de mon père, soit pendant le mien, et que je détiens; quant à ceux que je ne possède pas, je ferai tous mes efforts pour qu'ils soient fidèlement

restitués. Je rendrai de même avec le conseil des princes et conformément à la justice, les biens des autres églises, des princes, des clercs et des particuliers qu'ils ont perdus dans le cours de cette querelle et que je détiens ; quant à ceux que je ne possède pas, je ferai tous mes efforts pour qu'ils soient fidèlement restitués. J'accorde une paix sincère au pape Calixte et à la Sainte Eglise romaine et à tous ceux qui sont ou ont été de son parti. Je secourrai fidèlement l'Eglise romaine dans toutes les circonstances où elle me demandera mon aide et je lui rendrai la justice qui lui sera due, toutes les fois qu'elle m'adressera une plainte. »

(*Monum. Germ. hist.*, LEGES, t. II, p. 76. Trad. U. ROBERT, *Hist. du pape Calixte II*, pp. 146-148.)

CHAPITRE II

LA PREMIERE PARTIE DE LA QUERELLE DES GUELFES ET DES GIBELINS

I. **L'anarchie romaine : schisme d'Anaclet et république d'Arnaud.** — A la mort de Calixte II, deux familles, les Pierleoni et les Fraiapani prétendirent imposer au Sacré-Collège un candidat de leur choix. Chancelier du défunt pape, Haimeric fit élire à la hâte le cardinal Grégoire, le protégé des Fraiapani, qui prit le nom d'**Innocent II**. Les Pierleoni n'en firent pas moins acclamer le cardinal Pierre par une fraction du Sacré-Collège : on l'appela **Anaclet II**. Comme il avait pour lui la force et l'argent, Rome resta entre ses mains. Chassé d'Italie, Innocent II en appela à l'Eglise universelle ; antériorité de l'élection, supériorité de la sainteté en regard d'un adversaire peu recommandable, tels étaient ses titres. Il trouva un éloquent champion dans l'abbé de Clairvaux, **saint Bernard**, qui réussit à lui ramener le roi de France, Louis le Gros, à l'assemblée d'Etampes, puis le roi d'Angleterre Henri I et l'empereur Lothaire II.

Celui-ci réintégra le pape à Rome. Le bienfait ne fut pas gratuit : à sa mort, la comtesse Mathilde avait légué tous ses domaines au Saint-Siège ; il y avait dans ces possessions considérables du Nord de l'Italie, une double part : des fiefs

d'Empire qu'elle tenait de son mari, des biens allodiaux ou patrimoniaux. Lothaire obtint que même ces derniers lui revinssent. Cependant, les tenants de l'antipape demeuraient puissants. Pour des motifs intéressés, le normand Roger de Sicile lui restait attaché : Anaclet II n'avait-il pas érigé son duché en royaume ? Ces circonstances obligèrent Lothaire à faire un deuxième voyage dans le sud de l'Italie. A peine d'ailleurs s'était-il retiré que Roger reprenait l'offensive : rien ne l'arrêta, ni la mort de l'antipape en 1138, ni celle de son successeur Victor IV, après deux mois de règne, ni le II^e **concile de Latran** (1139), qui authentiqua définitivement le pontificat d'Innocent II et l'excommunia, lui, Roger (X^e concile œcuménique). Il obtint enfin que son titre de roi fût reconnu par le pape lorsqu'une campagne malheureuse eut fait d'Innocent II son prisonnier.

Nous avons vu Rome au pouvoir d'une noblesse urbaine. Le peuple supportait mal cette tyrannie. Hantés par les souvenirs de l'antiquité que ranimait l'étude du droit romain de Justinien, les Romains voulaient une république. En 1143, ils prennent d'assaut le Capitole, renversent les consuls et les remplacent par un conseil municipal (*senatus*). Innocent II assiste impuissant à cette révolution qui se prolonge sous ses éphémères successeurs, Célestin II (cinq mois) et Lucius (onze mois). Ce dernier meurt blessé dans un combat contre les insurgés. L'énergique **Eugène III** (1145-1153) parvient, il est vrai, à reprendre Rome en 1145, mais un mois plus tard l'émeute suscitée par **Arnauld de Brescia** l'en chassait à nouveau. Arnauld rêvait de parachever l'œuvre de Grégoire VII et de purifier complètement l'Eglise du vice de la simonie, mais en supprimant la propriété ecclésiastique et le pouvoir temporel du pape. La prédication de ces théories à Brescia lui avait déjà valu une condamnation du concile de Latran. Devenu tribun de Rome, il dirige la com-

Le schisme d'Anaclet. Eugène III. — Sources : DUCHESNE, *Lib. Pont.* II, p. 379-387. — WATTERICH, *Vita R. pont.* II, p. 157 ss. — JAFFÉ, *Reg.*, I, 823 ss. — Travaux : HAUCK, *Kirchengesch. Deutschl.* IV. — VACANDARD, art. *Saint Bernard*, dans *Dict. Théol.* ; *Histoire de saint Bernard*, 2 vol., 1897. — F. VERNET, art. *Arnauld de Brescia*, dans *Dict. Théol.* — F. VERNET, art. *Latran* (II^e concile œcuménique de), dans *Dict. Théol.*

mune de 1147 à 1155 ; il écrit à l'empereur Conrad III pour lui démontrer que la commune sera une vassale beaucoup plus fidèle que la papauté. De son côté, Eugène II réclamait le secours de Conrad ; rentré à Rome en 1149 avec l'appui du roi de Sicile, mais chassé une fois encore en 1150, il attendit vainement ainsi que son successeur Anastase IV l'aide germanique.

II. Premiers conflits de la papauté et de Barberousse sous Adrien IV. — D'ailleurs, les empereurs n'allaient intervenir qu'en vue de leurs intérêts personnels. Ils visent à l'absolutisme ; impuissants en Allemagne devant une féodalité libertaire, ils se retournent vers l'Italie, sur laquelle ils prétendent posséder des droits renouvelés de l'antiquité. Mais, à cette conception impérialiste s'oppose la papauté : car si la ville de Pierre devient propriété des Césars, Pierre lui-même sera leur vassal et leur chapelain. Aussitôt se rangent à ses côtés tous les ennemis de la domination étrangère : les rois de Sicile, feudataires du Saint-Siège, et surtout les villes lombardes, jalouses de leurs libertés municipales. Le nouvel empereur **Frédéric Barberousse** (1152-1196) n'intervint à Rome que pour y dominer. Du pape **Adrien IV**, (1154-1159) il réclame le couronnement, et craignant de passer pour son vassal il refuse d'abord de lui tenir l'étrier, selon l'usage. Sans doute Barberousse dut-il enfin s'exécuter, car Adrien ne voulait le couronner qu'à cette condition ; mais sa protestation était significative ; il ne voulait pas que l'empereur fut *homo pape*, et il exigea la suppression d'un tableau qui portait en souscription une telle épithète à l'égard de Lothaire. Quand le pape revendiqua la souveraineté de Rome : « C'est à moi d'y commander, répondit Frédéric, ou bien l'Empire n'est qu'un vain mot ». Si lors de ce premier voyage, il n'y eut pas de grand heurt puisque Barberousse délivra le pontife des rebelles romains et d'Arnould de Brescia, qu'il fit pendre, et puisque Adrien couronna l'empereur, celui-ci avait pourtant émis des prétentions césariennes qui provoqueront bientôt les hostilités.

Le pape mécontenta Frédéric en concluant un traité avec

Guillaume de Sicile sans en avoir conféré avec lui : n'était-il pas suzerain en Italie ? L'empereur mécontenta Adrien en arrêtant l'archevêque de Lund, soupçonné d'avoir voulu soustraire les églises du Nord à l'autorité du primat allemand de Hambourg. A la diète de **Besançon**, les cardinaux Bernard et Roland Bandinelli apportèrent une lettre de réclamation où le pape s'étonnait que Barberousse payât si mal le récent cadeau de la couronne impériale (*coronæ beneficium*) : « Nous aurions eu plaisir, ajoutait-il, à conférer à votre Excellence des bienfaits (*beneficia*) encore plus précieux. » Le chancelier Raynald de Dassel traduisit perfidement devant l'assemblée cette lettre pontificale : « Nous aurions eu plaisir, lisait-il, à conférer à votre Excellence des fiefs (*beneficia*) encore plus importants. » La discussion s'anima si fort qu'Otton de Wittesbach s'élança l'épée haute sur le cardinal Roland, et celui-ci n'échappa à ses coups que par l'intervention de Barberousse. Les légats reçurent l'ordre de quitter l'Empire. Dans une lettre très calme, Adrien rétablit la vérité.

Mais le despotisme impérial devait fatalement amener la lutte. Lors d'un second voyage en Italie, à la diète de **Roncaglia**, Barberousse supprima l'organisation communale des villes lombardes. En invoquant le droit romain, et notamment les Pandectes naguère retrouvés à Amalfi, les légistes de Bologne y qualifièrent Barberousse de « dominateur du monde entier ». Or les décisions despotiques de Barberousse lésaient aussi les évêques italiens et le pontife romain. Déten-

La papauté et Frédéric Barberousse. — OTTON DE FRISINGUE (Pertz, t. XX). — JAFFÉ, *Reg.* II, p. 102 ss. — WATTERICH, *Vitæ*, II. — DUCHESNE, *Lib. Pont.* II, 388 ss. — *Traraut* : ZELLER, *Histoire d'Allemagne*, III. — DU CHERRIER, *Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe*, I, 1858. — BRUOT, *Le Saint Empire*, trad. Domergue, 1890. — J. BRUOT, *Le Saint Empire* 1900. — H. REUTER, *Geschichte Alexanders III und der Kirche seiner Zeit*, 3 vol., 1860-1864. — G. BLONDEL, *Etude sur les droits régaliens et la constitution de Roncaglia*, dans *Mélanges Fabre*, 1892. — F. CHALANDON, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, 2 vol., 1907. — HAUGH, *Kirchengeschichte Deutschlands*, IV. — DOM POULET, *Guelfes et Gibelins*, I, *La lutte du Sacerdoce et de l'Empire* (1152-1250) (Coll. Lovanium), Bruxelles, 1922. — A. NOYON, art. *Adrien IV*, dans *Diet. d'Hist.* — V. ERMONI, art. *Alexandre III*, dans *Diet. d'Hist.* — KLEMMAN, *Papst. Gregor VIII* (1187), Bonn, 1912.

teurs de fiefs ecclésiastiques, allaient-ils donc devenir les hommes liges de l'Empereur, soumis au serment de vassalité ? De fait, Barberousse prétend exercer son autorité en Corse, domaine pontifical, il impose des contributions aux territoires de l'Eglise. Le pape proteste, Barberousse se fâche, puis propose d'en appeler à un tribunal d'arbitrage ; refus formel du pontife. L'Empereur s'abouche avec les démocrates romains tandis que le pape s'allie à Milan, Brescia et Plaisance. La guerre est en perspective.

III. La lutte ouverte sous Alexandre III. — Mais, Adrien IV mourut en 1159. Le Sacré-Collège porta son choix sur le cardinal Roland Bandinelli, qui prit le nom d'**Alexandre III**. Une minorité impérialiste élut un antipape, le cardinal Octavien, dit Victor IV. La validité de l'élection d'Alexandre III n'était pas contestable : les rois d'Angleterre et de France le reconnurent au concile de Toulouse (1163), l'Espagne et l'Irlande au concile de Tours. Seul, Barberousse soutint au synode de Pavie les prétentions de l'antipape **Victor IV** : c'était la lutte ouverte entre le Sacerdoce et l'Empire. Alexandre III dut quitter Rome ; il se réfugia à Sens, où Louis VII lui assura l'hospitalité. Barberousse descend en Italie (3^e voyage) ; il s'empare de Milan après un long siège et la détruit complètement. En vain Victor IV meurt-il en 1164 ; le chancelier Raynald de Dassel fait élire pour le remplacer Guy de Crème, qui prend le nom de Pascal III. A la diète de Wutzbourg, en 1165, princes et évêques allemands se déclarent pour le pontife de Barberousse.

Cependant, dès novembre 1165, Alexandre III rentre à Rome, acclamé comme un libérateur. Contre Barberousse, il fait alliance avec le roi de Sicile, avec Venise et la ligue lombarde. Frédéric accourt en Italie (4^e voyage) ; il s'empare de Rome, se fait couronner à Saint-Pierre par l'antipape tandis que Alexandre III s'enfuit à Bénévent, déguisé en pèlerin. Mais l'épidémie se met dans l'armée de Barberousse ; à son tour il est contraint de fuir. L'alliance lombarde se reforme pour la libération de la Péninsule : entre le Tanaro et le Pô, la ligue se construit une citadelle solide nommée

Alexandrie, en l'honneur du pape. L'empereur échoue devant cette place (5^e voyage) ; il est vaincu à la décisive bataille de **Legnano** (1176). Sous le portail de Saint-Marc de Venise, le fier Barberousse se prosterna aux pieds d'Alexandre III. Si l'humiliation de l'empereur sembla moins grande qu'à Canossa, sa défaite fut plus complète : la paix de Venise (1177) stipulait la reconnaissance d'Alexandre par Frédéric, l'antipape était gratifié d'une maigre abbaye, les évêques qui l'avaient soutenu obtenaient leur grâce. La victoire pontificale entraînait celle des Lombards, à qui l'on rendit les libertés communales. Ces clauses devaient être solennellement jurées par Barberousse dans la ville de Constance, sur le Bodensée (fin juin 1183). Dès le carême 1179, s'était tenu le **III^e concile de Latran** (XII^e œcuménique), qui confirmait la paix de Venise. Pour conjurer tout retour du schisme on décréta que le pape élu devrait réunir les deux tiers des suffrages des cardinaux. On porta des canons contre la simonie, la pluralité des bénéfices, les promesses de collation de bénéfices avant la mort des titulaires. Alexandre III mourut le 30 août 1181.

Barberousse avait transmis ses ambitions à son fils **Henri VI**. En lui faisant épouser Constance de Sicile, tante du roi normand Guillaume II et son unique héritière, il lui indiquait que la conquête de la péninsule devait désormais s'entreprendre par le Sud ; de plus, il lui donnait ainsi la tentation d'élargir encore les rêves paternels jusqu'à la conception d'un empire méditerranéen s'étendant jusqu'à l'Orient et dont l'Allemagne et l'Italie ne seraient plus que des provinces. Aussi, les papes Lucius III (1181-1185) et Urbain III (1185-1187) refusèrent-ils de couronner Henri VI du vivant de son père. Clément III (1187-1191) le promit enfin lorsque l'empereur résolut de se croiser. Pourtant Henri VI ne devait être couronné qu'après la mort de Barberousse par le nouveau pape **Célestin III** (1191-1198).

L'accord ne fut pas de longue durée. Sans souci des promesses paternelles, Henri VI ne se préoccupe pas de rendre au pape l'héritage de la comtesse Mathilde, mais remet à son frère Philippe de Souabe, avec le titre de duc de Toscane, l'investiture de ces biens ; il crée l'allemand Conrad, duc

d'Ombrie ; il donne au grand sénéchal Markwal d'Anweiler les duchés de Romagne et d'Ancône. Ainsi espérait-il empêcher toute ligue entre Rome et les communes lombardes isolées. Enfin, au sud, en revendiquant le royaume de Sicile, il supprimait le deuxième allié de la papauté dans la péninsule. Il se rendit d'autant plus odieux qu'il marqua sa conquête de la Sicile par des actes de cruauté inouïs. Après avoir réalisé si vite son plan de domination, Henri mourut à trente ans ; il s'était réconcilié partiellement avec Célestin III en organisant une croisade.

CHAPITRE III

LES PREMIÈRES CROISADES

I. Causes des croisades. — On appelle croisades les expéditions entreprises aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles par les Occidentaux pour délivrer Jérusalem et le tombeau du Christ tombés au pouvoir des musulmans, expéditions où se noyaient toutes nationalités en un seul peuple de croyants : aussi a-t-on pu dire que les croisades furent « les guerres extérieures de la chrétienté ».

Occupée par les Arabes depuis plus de quatre siècles (636), Jérusalem n'avait pas trop souffert de leur domination ; ils la regardaient comme une ville sainte ; ils en respectèrent les monuments, y permirent les pèlerinages ; on vit même

Les Croisades. — Bibliographie générale. *Collections d'ensemble* : BONGARS, *Gesta Dei per Francos*, 2 vol., Hanovre, 1612. — MICHAUD, *Bibliothèque des Croisades*, 4 vol., 1829. — *Collection de l'Histoire des Croisades*, publiée par Acad. des Inscriptions, *Historiens occidentaux*, 5 vol. ; *Hist. orientaux*, 4 vol. ; *Hist. grecs*, 2 vol. ; *Documents arméniens*, 2 vol. ; *Lois*, 2 vol. — *Publications de la Société de l'Orient latin*. — *Revue de l'Orient latin*. — *Ouvrages d'ensemble* : MICHAUD, *Histoire des croisades*, 7 vol., 1824-29. — KUGLER, *Geschichte der Kreuzzüge* (coll. Oncken), 1880. — RÖHRICHT, *Geschichte der Kreuzzüge im Umriss*, Innsbruck, 1898. — HEYCK, *Die Kreuzzüge und das heilige Land*, Leipzig, 1906. — Surtout BREHIER, *Les croisades*, 4^e éd., 1921. — W. NORDEN, *Das Papsttum und Byzanz*, Berlin, 1903. — JONGA, *Histoire des croisades*, 1924.

le khalife **Haroun-al-Raschid** envoyer à Charlemagne les clefs du Saint Sépulcre. Déjà empirée au x^e siècle sous la dynastie des Fatimites, la situation se transforma complètement lors de l'apparition de nouveaux maîtres, les Turcs Seldjoucides. De race jaune, ils conquièrent l'Asie Mineure et s'emparèrent de Jérusalem en 1078 ; fanatiques, ils persécutèrent les pèlerins. Grégoire VII émit le projet de délivrer la Terre Sainte ; mais ses luttes avec Henri IV l'en détournèrent ; ce fut **Urbain II** qui le mit à exécution. Il avait réuni à **Clermont** un concile pour s'occuper de la réforme du clergé français (1096) ; le dernier jour, devant une foule immense, il narra les souffrances des pèlerins de Palestine, et termina en appelant les chrétiens aux armes pour la défense du Saint Sépulcre. Au cri de « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » les assistants jurèrent d'entreprendre l'expédition. S'appliquant la parole évangélique citée par Urbain II dans son discours : « Qui veut venir après moi, qu'il se charge de sa croix », ils adoptèrent comme insigne une croix d'étoffe rouge qu'ils s'attachèrent sur l'épaule droite ou sur la poitrine : d'où leur nom de croisés.

II. La première croisade. Fondation des Etats chrétiens. — Urbain II fit une tournée de prédication dans le centre et le midi de la France en vue de lever l'armée des

Première Croisade. — Sources : *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum*, éd. Le Bas. — RAIMOND D'AGUILERS, éd. Robert le Moine. — FOUCHER DE CHARTRES, éd. Hist. Occid. Crois., III, 311-485. — *Gesta Tancredi*, éd. Hist. Occ. Crois., III, 537-601. — *Albert d'Aix*, éd. Hist. Occ. Crois., IV, 265-713. — *Robert le Moine*, éd. Hist. Crois., III, 717. — *Baudri de Bourgueil*, éd. Hist. Occid. Crois., IV, I-III. — *Guibert de Nogent*, éd. Hist. Occ. Crois., IV, I-III. — *Lettres d'Urbain II*, P. L., t. CLI. — Travaux : HAGENMEYER, *Chronologie de la première croisade*, 1902, et *Rev. Or. lat.* VI et suiv. — CHALANDON, *Essais sur le règne d'Alexis Comnène*, 1900 ; *Histoire de la première croisade jusqu'à l'élection de Godefroi de Bouillon*, 1925. — PAULOT, *Un pape français, Urbain II*, 1903. — CRÉGUT, *Le concile de Clermont et la première croisade*, Clermont, 1895. — HAGENMEYER, *Peter der Eremit*, Leipzig, 1879 ; trad. F. Raynaud, *Le vrai et le faux sur Pierre l'Ermite*, 1879. — En général, les ouvrages de W. Norden, Röhricht et Bréhier. — LEIB, *Rome, Kiev et Bysance à la fin du XI^e siècle (1088-1099)*, 1924. — Sur les croisades byzantines antécédentes, voir Schlumberger, *L'épopée byzantine*, 3 vol

croisés : il leur promettait au spirituel l'indulgence plénière, au temporel protection pour leur famille et leurs biens pendant leur absence. Il invitait aussi les prédicateurs à susciter la croisade. Entre tous les prédicateurs, se distingua dans le nord Pierre d'Amiens, surnommé l'Ermite, il n'était pas à Clermont et n'a pas eu, ainsi qu'on l'a prétendu, l'initiative de la croisade ; mais il en fut le plus ardent et le plus éloquent propagateur. « Il allait nu pieds, dit son contemporain Guibert de Nogent ; il portait sur les épaules une longue robe à capuchon ; le pain était sa seule nourriture ; jamais il ne buvait de vin ; quelque chose de divin se sentait dans ses moindres mouvements. » Ainsi annoncée la croisade eut un succès prodigieux qui s'explique par la foi profonde des contemporains, leur goût des pèlerinages et des reliques, le désir de gagner des grâces spirituelles, et aussi chez les chevaliers par l'amour de la guerre et des aventures mis désormais en accord avec leur conscience.

Moins de trois mois après Clermont, 40 à 50.000 personnes de tout âge et de tout sexe, appartenant au peuple, partaient, sans attendre leurs seigneurs, sous la direction de Pierre l'Ermite et du chevalier Gauthier Sans Avoir ; en route, ils se grossirent de pèlerins allemands, flamands et anglais. Cobue et non pas armée, cette **croisade populaire** essaima des morts sur tout le parcours ; ceux qui parvinrent jusqu'à Constantinople voulurent, malgré Pierre l'Ermite, passer sur la rive d'Asie ; ils furent exterminés par les Turcs près de Nicée.

Pendant ce temps, la croisade seigneuriale s'organisait, composée de quatre corps qui devaient opérer leur jonction près de Constantinople. Les Français du Midi, sous Raymond de Toulouse, passeraient par l'Italie du Nord et longeraient le littoral dalmate ; les Normands d'Italie, sous Tancrède et Bohémond, s'embarqueraient à Brindisi, traverseraient l'Albanie et la Macédoine ; dirigés par Hugues de Vermandois, frère du roi, les Français de l'Île de France suivraient le même itinéraire ; enfin Godefroy de Bouillon, Baudoin de Flandre et les Français du Nord traverseraient l'Allemagne et la Hongrie. Sous le patronage de l'empereur Alexis Comnène, qui comptait reprendre avec leur aide les places à lui

ravies par les Turcs, les croisés passèrent en Asie Mineure. On s'empara de Nicée, on battit les Turcs à Dorylée. Après une marche terrible à travers le désert, sans cesse harcelé par l'ennemi, on arriva en Syrie devant Antioche. Les croisés s'en emparèrent après huit mois de siège ; ils défirent une armée turque qui était venue à son tour les y assiéger. Dès lors, le chemin de Jérusalem était ouvert. A bout de forces, mourant de soif, les croisés tentèrent l'héroïque folie de donner l'assaut à une place fortement défendue ; entreprise le 15 juillet 1099, un vendredi à trois heures de l'après-midi, en souvenir de la mort du Christ, l'attaque réussit. De Nicée à Jérusalem on avait laissé 600.000 cadavres, les deux sièges d'Antioche avaient coûté à eux seuls 200.000 hommes, et l'armée chrétienne était réduite à 40.000.

On créa alors le **royaume latin de Jérusalem**, et on en donna la couronne à **Godefroid de Bouillon**, le plus populaire et le plus désintéressé des chefs de la croisade : dans cette Jérusalem où le Christ fut couronné d'épines, il refusa de porter le diadème et n'accepta que le titre d'avoué, autrement dit défenseur du Saint Sépulcre. On agrandit la conquête ; sur le littoral, avec l'aide des commerçants de Marseille, Gênes et Venise on s'empara des ports de Jaffa, Saint-Jean-d'Acre, Beyrouth ; à l'intérieur, on prit possession de tout le pays entre Jourdain et Mer Rouge.

Pour consolider les résultats, des ordres de moines soldats furent fondés. Il y eut d'abord celui des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem ou **Hospitaliers** (1099), à l'origine simple congrégation destinée à recevoir les pèlerins et à soigner les malades. Vinrent ensuite les Chevaliers du Temple ou **Templiers** (1109) organisés au concile de Troyes, en 1128,

Le royaume latin, les ordres militaires. — Travail : REY, *Essai sur la domination française en Syrie pendant le Moyen-Age*, 1886 ; *Les colonies françaises de Syrie aux XII^e et XIII^e siècles*, 1883. — DUBY, *Histoire des institutions monarchiques dans le royaume latin de Jérusalem*, 1894. — CONDER, *The latin Kingdom of Jerusalem*, London, 1897. — RÖHRIGT, *Geschichte des Königreichs Jerusalem*, Innsbruck, 1898. — DELAVILLE-LEROULX, *Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre (1100-1310)*, 1904. — WULCKE, *Geschichte der Tempelherrenordens*, Halle, 1860. — PRUTZ, *Entwicklung und Untergang der Tempelherrenordens*, Berlin, 1888. — MADELIN, *La Syrie française* (Rev. des Deux-Mondes, 15 mars 1917).

par saint Bernard : on les désignait ainsi parce qu'ils furent logés dans une partie du palais royal, à Jérusalem, près de l'ancien Temple. Plus tard, durant la III^e croisade (1191) apparaîtra l'ordre des Frères de la Maison allemande, ou **Chevaliers Teutoniques**, qui sera bientôt transplanté en Europe pour lutter contre les Slaves païens de la Prusse. Ces ordres militaires comprenaient trois classes : les chevaliers, les prêtres ou chapelains, les frères servants. A leur tête était le grand maître assisté du chapitre. L'ordre se répartissait en provinces correspondant aux nations, les provinces se subdivisaient en baillages comprenant plusieurs maisons ou commanderies. Moines, ces chevaliers restaient soumis aux vœux de pauvreté, chasteté et obéissance ; soldats, ils portaient l'armure sous le froc qui était noir avec une croix blanche pour les Hospitaliers, blanc avec une croix rouge pour les Templiers. La règle leur assignait des prescriptions de bravoure : le Templier devait toujours accepter le combat, jamais il ne devait consentir à se rendre. La plupart des croisés étaient retournés en Occident ; les ordres militaires formèrent en Syrie une véritable armée permanente, précieuse par sa connaissance de la région et de l'ennemi ; ils possédaient des châteaux forts comme Margat, le Crac, Tortose, défendus par de puissantes enceintes concentriques.

Malheureusement, il y eut dans les Etats chrétiens de profondes causes de faiblesse. L'unité de commandement, une royauté ferme et indiscutée fit défaut ; on distingua quatre principautés, Jérusalem, Antioche, Edesse, Tripoli, et la suprématie de Jérusalem sur les trois autres demeura plutôt nominale. A l'intérieur de chaque Etat, même anarchie féodale, absence d'un système régulier de finances. Ajoutons les dissensions profondes avec les Etats orientaux : établi à Antioche, le fils de Robert Guiscard, Bohémond, portait ombrage à l'empereur Alexis. Quand, en 1100, Bohémond fut tombé aux mains des Turcs et que deux armées venues pour le délivrer eurent été exterminées, Alexis demanda aux Infidèles qu'ils lui livrassent le prisonnier ; délivré, celui-ci ne songea qu'à se venger : d'où une lutte très longue entre les Normands et les Grecs ; sous Jean Comnène (1118-1143) les byzantins parvinrent à imposer leur suzeraineté à Antio-

che. Ces démêlés regrettables affermirent le schisme grec. Sans doute depuis Cérulaire était-il officiellement consommé, mais les esprits conservaient des intentions pacifiques qu'entretenaient les alliances princières, les pèlerinages des Occidentaux à Constantinople, les rapports échangés grâce à la Grande Grèce. Dans l'intention de la papauté, la croisade avait été entreprise en partie pour renouer avec les Byzantins à la faveur des services rendus. L'indiscipline des Latins, la défiance des Grecs, l'avidité des chefs combattirent l'entente fraternelle et renforcèrent le schisme. Or, tandis que ces querelles éclataient entre chrétiens, les Turcs reprenaient leur cohésion : la fondation de l'Empire latin avait correspondu avec l'affaiblissement des Seldjoucides, divisés par la rivalité des chefs ; mais quand Zenghi, l'atabek de Mossoul eut opéré la concentration de leurs forces, les désastres vinrent pour les croisés. Edesse est prise (1144) et Jérusalem menacée.

III. La deuxième et la troisième croisade. — L'émotion causée par la prise d'Edesse occasionna la deuxième croisade. Saint Bernard la prêcha à **Vézelay**, avec un succès égal à celui d'Urbain II à Clermont. Louis VII de France et Conrad III d'Allemagne se mirent à la tête de l'expédition : croisade moins nombreuse que la première, mais plus disciplinée et formée d'armées presque nationales. Cependant l'échec fut complet : après une difficile traversée de l'Asie

Deuxième et troisième croisades. — *Sources* : GUILLAUME DE TYR, éd. Hist. Crois., I. — EUDE DE DEUIL, *De Ludovici VII protectione in Orientem*, P. L. CXCIV et WAITZ, *Mon. Germ. SS.*, XXVI, 60-73. — OTTON DE FREESINGEN, *Gesta Friderici imperatoris*, *Mon. Germ. SS.*, XX, 347. — Pour la troisième croisade, AMBROISE, *Histoire de la guerre sainte*, éd. G. Paris (Doc. inédits de l'Hist. de France, 1897). — *Travaux* : KÖNIG, *Baldwin I von Jerusalem*, Königsberg, 1884. — HAGENMEYER, *Chronologie de l'histoire du royaume de Jérusalem, Règne de Baudouin (1100-1108)* (Rev. de l'Orient latin, IX-XII). — VACANDARD, *Saint Bernard et la seconde croisade* (Rev. Quest. hist., XXXVII). — F. CHALANDON, *Jean II et Manuel 1^{er} Comnène*, 1912. — SCHUMBERGER, *Renald de Chatillon*, nouv. éd., 1923 ; *Campagnes du roi Amaury 1^{er} de Jérusalem en Egypte au XII^e siècle*, 1906. — DE MAS LATRIE, *Histoire du royaume de Chypre*, I. — BREHIER, *Les croisades*, ch. V et VII ; art. *Amaury 1^{er}*, *Amaury patriarche*, *Amaury II*, dans *Dict. d'hist.*

Mineure, les croisés essayèrent en vain de prendre Damas, puis Ascalon et durent battre en retraite ; ils laissaient la puissance turque consolidée.

Longtemps, la menace des Infidèles s'était concentrée au nord de la Syrie : en Egypte, la dynastie fatimite s'éteignait dans l'impuissance. Mais après avoir vaincu la deuxième croisade l'atabek Nourreddin put s'emparer de la vallée du Nil, où le roi de Jérusalem Amaury essaya en vain de s'établir. Son successeur **Saladin** put donc menacer à la fois le royaume latin sur ses deux frontières septentrionale et méridionale. A ce moment critique, la mésentente y régnait de plus en plus : à la mort de Baudoin V la couronne avait été disputée par sa mère Sybille et par **Raymond de Tripoli** ; après avoir épousé en deuxième nocces Guy de Lusignan, Sybille le fit couronner à Jérusalem ; furieux, Raymond livra Tibériade à Saladin. D'autre part, sans s'inquiéter des intérêts généraux du royaume, un puissant feudataire, **Renaud de Chatillon**, provoqua Saladin. Celui-ci entra en Palestine, écrasa l'armée du roi Guy de Lusignan à **Hittin** (4 juillet 1187) et s'empara de Jérusalem (17 juillet). Bientôt les chrétiens ne possédèrent plus que Tyr, Antioche et Tripoli.

A cette nouvelle, Frédéric Barberousse, Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion se croisèrent. La colonne allemande se débanda après que Barberousse se fut noyé dans le Selef (Cilicie). Français et Anglais partirent par mer et évitèrent ainsi les innombrables conflits avec les peuples que l'on traversait : ce sera désormais la voie choisie par toutes les croisades. En route Richard conquiert l'île de Chypre, qui deviendra au ^{xiv}^e siècle le centre de croisades-corsaires. Malgré les prouesses légendaires de Richard Cœur de Lion, on ne put reprendre qu'un port, Saint-Jean-d'Acre, après un siège épique qui dura deux ans. Le caractère brouillon de Richard, qui resta en Palestine après le retour de Philippe, fit échouer l'expédition. Trop intelligent pour être sectaire, Saladin comprit que son intérêt était de ne pas susciter de nouvelles croisades ; les possessions latines, réduites à quelques ports, ne l'inquiétaient plus : ne pouvaient-elles devenir des centres commerciaux faciles à exploiter ? Aussi vit-on ce musul-

man permettre aux chrétiens le pèlerinage du Saint-Sépulcre. Malheureusement un utilitarisme analogue gagnait les chrétiens : le mercantilisme des commerçants vénitiens et gènois allait remplacer l'esprit chevaleresque. Une croisade d'Allemands qu'Henri VI avait préparée les favorisa en permettant de reprendre les villes de la côte. Ainsi, à la fin du XII^e siècle, l'aspect du royaume latin change et l'influence se déplace : des quatre états primitifs deux n'existaient plus : Edesse et Tripoli, et le royaume de Jérusalem avait pour capitale Saint-Jean-d'Acre ; par contre deux états nouveaux avaient été conquis, escales précieuses pour les prochaines croisades : l'île de Chypre, où règneront les Lusignans, et la Petite Arménie sur la côte de Cilicie.

CHAPITRE IV

LA CONVERSION DES SLAVES

Au IX^e siècle, l'apostolat des Slaves par Cyrille et Méthode s'était cantonné à la Bohême et à la Moravie. Deux peuples païens restaient en bordure de l'Allemagne : les Hongrois et les Polonais, deux autres en bordure de l'empire byzantin, les Bulgares et les Russes.

Durant la première partie du X^e siècle, les Hongrois avaient dévasté l'Allemagne, tant qu'enfin Otton I les vainquit à la bataille du Lech (955) : ces invasions même servaient le christianisme ; car ne voulant pas abandonner les milliers de prisonniers emmenés de la Germanie par les Magyars, des prêtres les accompagnaient qui préparaient la conversion des farouches vainqueurs ; l'archevêque de

Conversion des Slaves. — E. HORN, *Saint Etienne, roi de Hongrie* (coll. les Saints), 1899. — E. LAVISSE, *La marche de Brandebourg sous la dynastie ascanienne*, 1875. — MAX PERTLECH, *Die statuten des Deutschen Ordens*, 1890. — W. KETRZYNSKI, *Der deutsche Orden und Konrad von Masowien*, 1903. — MAX OEHLER, *Gesch. des deutschen Ritter-Ordens*, 1908. — P. RICHARD, art. *Allemagne*, dans *Dict. d'Hist.* — LAVISSE et RIMBAUD, II, ch. XIV. — E. MAIRE, *Saint Norbert* (Col. les Saints), 1923. — PAUL FABRE, *La Pologne et le Saint Siège du X^e au XII^e siècle* (Mélanges Monod), 1896.

Passau, Pilgrim, favorisa cet apostolat. Le grand chef **Geiza** se convertit : l'évêque saint Adalbert de Prague baptisa son fils ,qui devint le roi **saint Etienne** (995-1038). Celui-ci écrasa à Vesprim une insurrection du parti national païen, et fut le christianisateur de son peuple. Il fonda des évêchés dont la métropole fut Gran. Sylvestre II et Otton III reconnurent son royaume, qu'il plaça sous la suzeraineté de saint Pierre : d'où le titre de Majesté Apostolique que porteront les rois de Hongrie. Sous le règne de saint Ladislaw (1077-1095) disparaîtront les derniers vestiges du paganisme.

D'autre part, en 966, le grand chef polonais **Miechko** (962-992) s'était fait baptiser et avait fondé l'archevêché de Posen, qui relevait de Magdebourg. Son fils, **Boleslav le Vaillant** (992-1025) établit vraiment l'Eglise de Pologne. Comme saint Etienne en Hongrie, il profita des dispositions bienveillantes d'Otton III et de Sylvestre II : lorsqu'en l'an mil, l'empereur fut reçu solennellement à Gnesen, il érigea cette ville en un archevêché dont relevèrent les évêchés de Kolberg, Cracovie et Breslau. Boleslav mit son royaume sous la protection pontificale, et paya le denier de Saint-Pierre. Cette union avec Rome devait rester un trait distinctif de l'histoire de la Pologne.

Voisins de Byzance, les Bulgares la menacèrent dès la seconde partie du ix^e siècle ; les princes Krum et Omortag remportèrent des victoires ; les esclaves emmenés par eux en Mésie contribuèrent à y introduire le christianisme. Leur chef **Boris** (852-888) reçut le baptême en 864 et l'empereur Michel III lui servit de parrain ; il demanda des missionnaires au pape Nicolas I (858-867) qui lui envoya sa fameuse *Responsa ad consulta Bulgarorum* ; malheureusement la révolte de Photius éclatant alors entraîna cette jeune Eglise dans le schisme.

En Russie, dès le milieu du x^e siècle, il y eut une église à Kiew. La veuve du chef Oleg, **Olga** reçut le baptême à Constantinople vers 957 ; son petit-fils **Vladimir** (972-1015) fut le Clovis de la Russie. Ayant aidé les empereurs grecs Basile II et Constantin VIII à réprimer un soulèvement en Cappadoce, il leur demanda la main de leur sœur Anne ; mais ils exigèrent qu'il se fit baptiser ; sa conversion consolida d'ail-

leurs la fidélité de ses principaux sujets, les Polianes de Kiew, déjà en partie chrétiens. Mais la Russie allait devenir comme « une colonie de Byzance », et elle passerait au schisme avec elle.

Au Nord-Est de la Germanie christianisée et en bordure de la Baltique, vivaient les Slaves septentrionaux. Entre l'Elbe et l'Oder, les Wendes avaient été combattus par leurs voisins les ducs de Saxes devenus empereurs, Henri I et Otton I ; ils y créèrent des marches militaires et y établirent des diocèses : au Nord Halvelborg et Brandebourg, au Sud l'archevêché de Magdebourg. Mais, en 983, profitant du désastre d'Otton II à Stilo, dans l'Italie du Sud, les Slaves ruinèrent ces chrétientés naissantes. Sans doute, peu à peu au contact de la noblesse allemande les princes et leur clientèle se laissèrent convertir, mais le peuple demeura réfractaire. Au XII^e siècle, on se rendit compte enfin que seule la colonisation pourrait christianiser le pays en noyant les indigènes dans des flots d'immigrants allemands. On put alors créer des paroisses et des monastères sur la rive droite de l'Elbe et en expulser l'élément slave ; saint **Norbert de Magdebourg** dirigea l'évangélisation avec l'aide de ses Prémontrés de Marienkloster (1129) ; leur apostolat fut soutenu par le prince de Brandebourg, Albert l'Ours, fondateur de la dynastie ascanienne.

Au nord extrême, touchant au Jutland et à la mer du Nord, s'étendaient les Abotrites. Leur prince, **Gotteschalk**, élevé dans un monastère, entreprit de les convertir avec l'aide de Bernard de Saxe et de l'archevêque Adalbert de Hambourg ; il put établir des monastères à Mecklembourg, Ratzebourg et Lubeck. Au XII^e siècle, le chanoine saint Vice-lin de Brême continua l'évangélisation. Mais ce fut surtout Henri le Lion, duc de Saxe, qui en conquérant le pays et en le colonisant, le christianisa (1140) : il fonda l'évêché de Mecklembourg-Schwerin (1149), et reconstitua ceux d'Aldembourg, Lubeck et Ratzebourg.

Plus à l'est, entre l'Oder et la Vistule, la Poméranie fut conquise en 1119 par Boleslaw III de Pologne, qui convertit d'abord le duc Vratislav et sa cour ; il appela l'évêque allemand **Otto de Bamberg** qui, en qualité de légat, parcourut

le pays jusqu'aux îles de la Baltique (1124 et 1128) ; il fonda de nombreuses Eglises, telles que Stettin, Jullin et Kammin. Mais, en ces régions travaillées par la double influence allemande et polonaise, un conflit s'éleva entre les métropoles de Magdebourg et de Gnesen ; aussi le pape Innocent II réunit-il au Saint-Siège le premier évêché, celui de Kammin. Grâce aux immigrants saxons, l'évangélisation progressa ; au début du ^{xiii}^e siècle, se fondent des monastères cisterciens et prémontrés.

Plus à l'Est encore, entre la Vistule et le Niemen, vivaient les Prussiens. Païens farouches, ils avaient martyrisé saint Adalbert au ^x^e siècle et saint Brunon au ^{xi}^e. C'est seulement en 1207, que le cistercien **Christian**, du couvent d'Oliva près de Dantzig, reprit activement l'apostolat ; il se rendit en 1217 auprès d'Honorius III qui lui donna mission d'évangéliser le pays, d'y ériger des évêchés et d'y prêcher la croisade. Comme les païens détruisaient périodiquement ses fondations, il essaya sans succès de fonder un ordre militaire, celui des « chevaliers du service de Dieu en Prusse » ; il appela alors à son aide l'ordre Teutonique, d'abord institué pour la croisade de Terre Sainte ; le grand maître Hermann de Salza accepta l'offre ; soutenus par des croisés allemands, les Teutoniques entreprirent la conquête malgré la résistance acharnée des Prusiens (1231-1283).

Aux rives orientales de la Baltique, la Livonie fut d'abord évangélisée par le chanoine augustin Meinhard, venu du Holstein ; il érigea l'église d'Uexküll ; mais le grand apôtre fut l'évêque **Albert de Buxhövden**, qui fonda Riga. Pour soutenir son apostolat, il institua l'ordre des Porte-glaive, approuvé par une bulle d'Innocent III (1204) ; ces chevaliers soumièrent la contrée. Mais, bientôt attaqués par les Russes, ils demandèrent l'aide des Teutoniques, et fusionnèrent avec eux (1237), en sorte que Prusse et Livonie furent sous les mêmes maîtres. Innocent IV créa quatre évêchés, Kulm, Pomésanie, Ermland et Samland sous la métropole de Riga (1243).

CHAPITRE V

L'ESPRIT DE REFORME AU XII^e SIECLE

I. La fausse réforme : l'hérésie anticléricale populaire. — « A l'écart des hérésies scolaires, d'obscurs courants d'hérésies populaires progressaient. Tantôt il semblait qu'on eût affaire à des âmes religieuses, éprises d'une réforme de l'Eglise qui s'obtiendrait par des bouleversements sociaux ; tantôt on discernait des reviviscences du manichéisme. Suivant les régions, ces hérésies se traduisaient en ascétisme, s'exhibaient en libertinage, s'épanouissaient en brigandages. » (Goyau.)

Tanchelm, simple laïque, révolutionna les Pays-Bas. Les églises, disait-il, sont des maisons prostituées, les prêtres ne consacrent pas le corps du Christ ; les sacrements qu'ils distribuent n'ont rien de saint ; moi seul, Tanchelm, avec mes partisans je constitue l'Eglise ; car je suis Dieu comme le Christ puisque je possède la plénitude du saint Esprit. En réalité, Tanchelm était un monstre de luxure ; Saint Nobert de Magdebourg le combattit avec succès ; quand il essaya de réorganiser sa secte à Anvers, il fut assassiné (1124).

En Dauphiné et en Provence, **Pierre de Bruys** prêchait des erreurs semblables : mépris de la hiérarchie, destruction des églises, etc.. Mais la spécialité de cette hérésie était une fureur iconoclaste : « Les croix devaient être brisées ou livrées aux flammes parce que l'instrument du supplice du Christ doit être mis en pièces et brûlé. Réduisant ces théories en

Petites Sectes. — Sources : VITA NORBERTI, Pertz, Script., XII, 663 ; XIV, 770. — PIERRE LE VÉNÉRABLE, *Tract. contra Petrobrus*, P. L., CLXXXIX, 719 ss. -- Travaux : BAUMKER, *Ein Tractat gegen die Amalricianer*, Paderborn, 1893. — Sur *Pierre de Bruys*, VACANDARD, *Rev. quest. hist.*, 1894, t. LV, p. 67-72 ; et *Vie de saint Bernard*, II, p. 218-221. — F. VERNET, art. *Bruys*, dans *Dict. de Théol.* — Sur *Arnould de Brescia*, VACANDARD, dans *Rev. quest. hist.*, 1884, t. XXXV, p. 52-114. — F. VERNET, art. *Arnould de Brescia*, dans *Dict. de Théologie*.

pratique, les pétrobrusiens avaient réuni un monceau de croix, y avaient mis le feu, avaient fait cuire de la viande à ce bucher et avaient mangé de cette viande le Vendredi Saint. » (Vacant.) Mais comme Pierre de Bruys brûlait des croix à Saint Gilles, le peuple irrité le plaça lui-même sur le bûcher. Un clumisien dévoyé, **Henri**, prit la direction de la secte : il eut grand succès dans le diocèse du Mans et en Aquitaine où Saint Bernard s'employa à défaire son œuvre.

Le plus excentrique de tous ces novateurs est **Eon de l'Etoile**. S'appliquant à lui-même les mots du symbole : *per eum qui venturus est judicare vivos et mortuos*, il s'imagine qu'il est le Fils de Dieu, juge de tous les hommes. A ce titre, il parcourt la Bretagne entouré de ses adeptes qu'il appelle ses anges ou ses apôtres ; ils se livrent au pillage et à l'orgie. Enfin saisi par un évêque de Bretagne, Eon comparut devant le concile de Reims qui le fit enfermer.

L'Italie fut aussi ravagée par des réformateurs sans mandat. Manfred, évêque de Brescia avait renouvelé les décrets contre la simonie et le mariage des clercs ; il les fit appliquer, atteignant dans leurs biens les réfractaires. Mais ceux-ci parvinrent à expulser l'évêque qui ne rentra que par l'intervention d'Innocent II et de saint Bernard. De ces événements, **Arnould**, clerc de Brescia, conclut que la cause de tous les maux dans l'Eglise était la richesse des prêtres : « Les clercs qui ont des propriétés, disait-il, ne sauraient être sauvés ». Aussi, d'après lui, tous les biens ecclésiastiques doivent-ils retourner aux princes qui ne pourront en disposer qu'en faveur des laïques. Arnould put rallier à lui ceux qui profiteraient de ces vols sacrilèges : nobles envieux, plébéiens alléchés par l'espoir du partage. Durant un voyage de l'évêque Manfred à Rome, Arnould souleva le peuple et confia l'administration de la ville à deux consuls. Manfred en appela alors au concile de Latran qui interdit à Arnould de retourner à Brescia. On sait qu'il appliqua plus tard à Rome ses théories révolutionnaires ; elles lui valurent le bucher quand Barberousse descendit pour la première fois en Italie.

II. La vraie réforme : Le monachisme. Les chapitres.

— Le **xii^e** siècle vit un renouveau de la vie monastique. **Etienne Muret** fonda l'ordre de **Grandmont** dès 1070. Frappé par l'exemple des ermites de Calabre, il résolut de mener une existence semblable et s'établit sur un coteau boisé, le mont Muret, près de Limoges. Aux disciples qui affluèrent, il imposa la règle de saint Benoit interprétée très sévèrement. En 1170, l'ordre comptait déjà 70 monastères. Au **xiv^e** siècle, il subira l'épreuve du schisme : rigides et mitigés ; il disparaîtra à la Révolution.

A la fin du **xi^e** siècle, **saint Bruno** institua l'ordre des **Chartreux**. Né à Cologne, il fit de brillantes études à Paris, devint écolâtre de Reims où il eut pour élève le bienheureux Urbain II, il enseigna même pour un temps à Paris. Mais désireux de solitude, il se rendit à Molesnes, et y vécut sous la direction de saint Robert, le futur fondateur de Cîteaux. Il alla ensuite s'établir au désert de la Chartreuse, près de Grenoble ; des disciples l'y suivirent. Quoique groupés en un monastère, ses religieux vivaient séparément ; on ne se retrouvait ensemble que pour la prière liturgique. A l'oraison et au travail manuel, les chartreux joignirent la lecture et la transcription des manuscrits. Les statuts de l'ordre furent rédigés vers 1130 par le cinquième prieur de la Chartreuse, Guigue le Vénérable. Au début du **xiii^e** siècle, l'ordre aura une branche féminine ; il comptera jusqu'à 170 monastères d'hommes et 30 de femmes.

Le breton **Robert d'Arbrissel** fonda en Anjou l'abbaye de **Fontevrault** : monastère double dont il confia la direction à une grande dame du pays, Pétronille de Chemillé. La congrégation compta jusqu'à 60 maisons.

Mais le grand essor monastique vint de Cîteaux. Son fondateur, **saint Robert**, entra dès l'âge de quinze ans au monastère bénédictin de Moutier-la-Celle, près de Troyes. Devenu abbé, et ne pouvant obtenir la réforme de ses religieux, il se retira à Molesnes, chez des ermites qui, à leur tour, le choisirent pour supérieur. N'ayant pas davantage

Chartreux. — Sources : D. LE CÔTEULX, *Annales ordinis Cartusiensis ab anno, 1804 ad annum 1429*, Montreuil, 1887-1889. — D. LE VASSEUR, *Ephemerides ordinis cartusiensis*, 1890-1893. — Travaux : D. S. AUTORE, art. Chartreux, dans *Dict. Théol.*

réussi à les amender, il alla s'établir avec une vingtaine de religieux restés fidèles, dans la solitude de **Cîteaux**, en Bourgogne. Ni saint Robert, ni ses deux successeurs le bienheureux Albéric et saint Etienne Harding, n'avaient songé à établir un ordre nouveau ; mais l'entrée d'un novice d'élite fut le signal d'un développement extraordinaire. **Saint Bernard** naquit en 1090 au château de Fontaines-lès-Dijon ; il se montra écolier « silencieux et timide à l'excès » ; le souvenir de sa mère Aleth, qu'il perdit bientôt, lui fit prendre la résolution d'abandonner le monde (automne 1111). Apôtre irrésistible, il entraîne après lui, à Châtillon-sur-Seine, trente compagnons pour y vivre dans la solitude ; au printemps de 1112, tous entraînent à Cîteaux. Bernard y mena une vie très austère ; dur à lui-même et aux autres, il instaurera un idéal monastique plus excessif que celui de saint Benoit. La sainteté de Bernard, son éloquence et ses miracles firent éclore de nombreuses vocations : on vit coup sur coup la fondation de La Ferté (1113), Pontigny (1114), Clairvaux et Morimond (1115). Ces quatre premières filles de Cîteaux conservèrent une importance spéciale : tous les monastères ensuite affiliés durent se rattacher à l'une ou à l'autre d'entre elles.

Déjà saint Etienne Harding avait rédigé les *Consuetudines* ou *Us* de Cîteaux qui réglaient le gouvernement intérieur de chaque maison ; pour l'organisation de l'ordre, il écrivit la Charte d'union, dite Charte de charité, approuvée dès 1119 par Calixte II. D'après ces statuts, sans doute l'abbé de

Cisterciens. . . Sources : *Erordium ordinis cist.*, P. L., CLXVI, 150 ss. — *Erordium magnum Ordinis Cist.*, P. L., CLXXXV, 995 ss. — MABILLON, *Annal. O. S. B.*, V, p. 367 ss., 377 ss. — Travaux : DOM U. BERLIÈRE, *L'ordre monastique des origines au XII^e siècle*, ch. VI. — VACANDARD, *Saint Bernard*. — H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Études sur l'état intérieur des abbayes cisterciennes au XII^e siècle*, 1858. — PH. GUIGNARD, *Les monuments primitifs de la règle cistercienne*, Dijon, 1878. — DOM U. BERLIÈRE, *Les origines de Cîteaux et l'ordre bénédictin au XII^e siècle* (Rev. d'hist. ecc., I, 1900, p. 448-471 ; II, 1901, p. 253-290). — DEMINUID, *Pierre le Vénéralable ou la vie et l'influence monastique au XII^e siècle*, 1905. — E. MAIRE, *Les cisterciens en France. Autrefois et aujourd'hui*, 1922. — DOM A. LE BAIL, *L'ordre de Cîteaux. La Trappe* (Coll. les grands ordres religieux), 1924.

Cîteaux était-il supérieur général, mais comme la concentration adoptée à Cluny pour échapper à la tutelle laïque ne se trouvait plus nécessaire, chaque monastère cistercien conserva son autonomie intérieure selon l'esprit primitif de la règle ; d'autre part, il fut soumis à l'ordinaire. Cependant, chapitres et visites maintenaient la cohésion dans l'ordre. Les chapitres annuels auxquels devaient prendre part tous les abbés possédaient les pouvoirs les plus étendus : il leur était loisible d'interpréter les *consuetudines*, de rendre des décisions obligatoires, de porter certains arrêts disciplinaires, tels que répression des abus et même dépositions d'abbés ; on codifia bientôt leurs décisions.

On ne peut pas dire que Cluny fut alors en décadence sous l'abbatiate de **Pierre le Vénérable**. Mais saint Bernard avait établi Clairvaux en divergence avec Cluny sur deux points. Cluny possédait riches abbayes et somptueuses églises : rien de trop beau pour le service de Dieu ; saint Bernard impose à ses fondations la plus stricte pauvreté. A Cluny fleurissait le travail intellectuel, saint Bernard occupait surtout ses moines au travail manuel. Accentuant ces divergences, les cisterciens engagèrent une guerre d'intrigues ; mais la douceur de Pierre le Vénérable s'évertua à maintenir la bonne entente entre les deux ordres. On vit des monastères cisterciens dans toute l'Europe : il y en avait 350 en 1152 et 530 à la fin du ^{xii}^e siècle.

Le vice de la propriété avait amené la décadence de l'institution canoniale. Les chapitres étaient devenus les rendez-vous presque exclusifs des cadets de grande famille ; entrés dans la fonction vers l'âge de 15 ans avec le titre de *domicilli* ou *domicillares*, ils étaient placés d'abord sous la direction de l'écolâtre ; ne recevant pas à l'ordinaire les ordres majeurs, ils menaient une vie mondaine et se faisaient remplacer pour chanter l'office par des prêtres à gages. Ainsi étaient constitués les chapitres cathédraux les plus riches, tels que Notre-Dame de Paris, Saint-Pierre de Beauvais, Sainte-Croix d'Orléans, les chapitres collégiaux comme Sainte-Geneviève de Paris et Saint-Martin de Tours.

Dès la fin du ^{xii}^e siècle, une réforme fut tentée. On essaya d'abord de remplacer par des Clunisiens les chanoines dégé-

nères, mais le clergé séculier ne pouvait voir cela sans ombrage, et, d'ailleurs, le ministère actif que suppose le desservage d'une cathédrale ou d'une collégiale cadrait mal avec la vie cloîtrée. On parvint à réformer certains chapitres en leur imposant la vie en commun dans l'enceinte du même cloître sous la règle de saint Augustin : ainsi fit **Yves de Chartres** à Saint-Quentin de Beauvais. Mais il était parfois difficile de transformer des chapitres trop laïcisés. On comprit qu'il y aurait souvent avantage « à fonder de toutes pièces des communautés spéciales qui fussent, par la sévérité de leur règle et le détachement absolu des intérêts temporels, au même niveau moral que les abbayes bénédictines. Ces chanoines d'un genre particulier, tout en restant clercs, feraient vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et recevraient la direction d'un abbé librement élu ». (A Luchaire.) Telle fut l'origine des abbayes de chanoines réguliers. **Guillaume de Champeaux** fonda Saint-Victor, pépinière de prédicateurs et de théologiens. Mais la plus prospère des fondations de chanoines réguliers fut celle de Prémontré par **saint Norbert**. Originaire des bords du Rhin, il fut d'abord aumônier de l'empereur Henri V ; converti à une vie d'austérité après avoir été miraculeusement protégé d'un coup de foudre, il s'essaya, mais en pure perte, à réformer les chapitres séculiers de la région rhénane ; il vint alors à Reims, puis fonda non loin de là, au milieu de la forêt de Saint-Gobain, l'abbaye appelée **Prémontré** ; là, comme à Saint-Victor, les chanoines réguliers sont soumis à la règle la plus stricte, vivant du travail de leurs mains, en même temps qu'ils s'adonnent au ministère pastoral. Prémontré multiplia ses maisons en France et dans divers pays.

Beaucoup d'autres congrégations de chanoines réguliers

Réforme des Chapitres. — D. MADELAINE, *Histoire de saint Norbert*, Lille, 1887. — E. MAIRE, *Saint Norbert* (coll. les Saints), 1922. — RICHOU, *Essai sur la vie claustrale et l'administration dans l'ordre de l'abbaye de Prémontré, au XII^e et au XIII^e siècle* (École de Chartres, 1875). — LAMY, *L'abbaye de Tongerlo depuis sa fondation jusqu'en 1263* (Recueil de travaux publiés par l'Université de Louvain, fasc. XLIV). — FOURIER-BONNARD, *Hist. des chanoines réguliers de Saint-Victor*, 2 vol., 1904-08.

prirent alors naissance : citons ceux de Latran, de Saint-Rufus près d'Avignon, du Saint-Sépulchre à Jérusalem (1114), ceux de la Croix fondés par la bienheureuse Agnès de Bohême (1236), etc. Il faut encore signaler l'ordre des croisiers fondé par Théodore de Celles, chanoine de Liège, qui établit son nouvel institut à Clair-Lieu, près de Huy. L'appellation de croisiers leur vint de ce qu'ils portaient sur leur scapulaire noir une croix rouge et blanche ; ils parvinrent à une grande extension aux Pays-Bas, en France, en Angleterre et en Allemagne. Leur nom demeure encore très répandu parce qu'ils obtinrent de Léon X le privilège d'attacher une indulgence de 500 jours à chaque *pater* et *ave* du chapelet.

II. DE L'AVÈNEMENT D'INNOCENT III A BONIFACE VIII (1198-1294)

CHAPITRE PREMIER

LE PONTIFICAT D'INNOCENT III

A Célestin III, mort le 8 janvier 1198, succéda Lothaire, fils du comte Frasmundo de Segni, qui prit le nom d'**Innocent III**. Théologien et canoniste expert, très pieux, il avait écrit un traité sur l'eucharistie, et un autre sur le mépris du monde. Selon lui, Sacerdoce et Empire devaient s'unir étroitement pour conduire la chrétienté ; mais le Sacerdoce est une puissance spirituelle, l'Empire une puissance matérielle : « de même, disait-il que la lune reçoit sa lumière du soleil, de même la dignité royale n'est qu'un reflet de la dignité pontificale ». En formulant cette thèse,

Innocent III. — Sources : P. L., CCXIV-CCXVII. — POTTHAST, *Regesta pont. rom.*, I, p. 1-467. — Travaux généraux : HURTER, *Histoire du pape Innocent III et de ses contemporains*, trad. de saint Chéron, 3 vol. — LUCHAIRE, *Innocent III*, 6 vol.

Innocent III n'innovait en rien ; mais l'originalité saisissante de son attitude est d'avoir voulu la réaliser envers et contre tous les puissants. Il trouvait l'Europe bien éloignée de son idéal de chrétienté : des nations ennemies incapables de s'unir contre les Sarrasins, des rois en marge de la morale, des fidèles livrés aux fantaisies des sectateurs. Contre tous les révoltés, il agit avec une vigueur inouïe sans transiger sur les principes.

I. Innocent III et l'Empire. — Ainsi apportait-il dans la question romano-allemande une volonté ferme de maintenir les droits pontificaux. Ne fallait-il pas refaire l'unité de la chrétienté pour la lancer contre les Infidèles ? Or, il n'y aurait de paix en Italie et Allemagne que si les empereurs abandonnaient leurs rêves de domination transalpine.

Rome appartenait à une magistrature prétentieuse, sénateur et préfet, en dépendance de l'empire ; de plus, elle était la proie des factions de la noblesse. Tout autour, les provinces de l'Eglise étaient aux mains des margraves allemands imposés par le défunt Henri VI. Innocent III changea rapidement cet état de choses : il profita de la vacance de l'empire pour se faire prêter serment par le préfet Pierre de Vico et par un nouveau sénateur qu'il plaça lui-même à la tête de la municipalité romaine. Dans le Patrimoine de saint Pierre, c'est-à-dire dans la Sabine, la Campanie et la Maritime, il dépêcha vers les barons des envoyés qui les mirent en demeure de jurer obéissance au nouveau pape. Plus loin, dans les villes de la marche d'Ancône, de la Romagne et de la Toscane, Innocent III se fit le chef du mouvement d'indépendance antigermanique ; en vain, le sénéchal d'empire, Markwald d'Anweiler, essaya-t-il de se maintenir et de traiter avec le pape, il dut bientôt quitter Ravenne ; de même, Conrad d'Urslingen, duc de Spolète, capitulait sous la menace des révoltés. Innocent III fit un

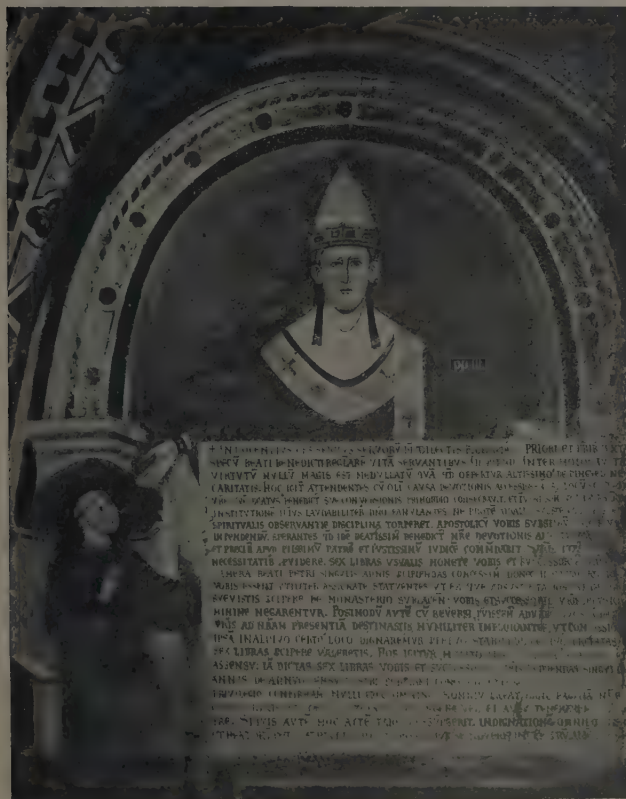
Innocent III et l'Allemagne. — WINKELMANN, *Philipp von Schaben und Otto IV*, 2 vol., 1873 et 1878. — HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. IV. *Die Hohenstaufenzeit*, 1902. — ZELLER, *Histoire d'Allemagne*, t. IV. — LUCHAIRE, *Innocent III, La papauté et l'Empire*, 1908.

voyage triomphal dans l'Italie centrale délivrée (1198). Au sud, la reine veuve Constance se déclarait, au nom de son fils Frédéric, la fidèle vassale du pape et chassait les Allemands de son royaume. Vers la fin de 1198, elle mourait laissant l'héritier de quatre ans sous la tutelle d'Innocent III, qui envoya deux cardinaux prendre la direction des affaires. La péninsule entière redevenait italienne et papale.

En Allemagne, deux concurrents se disputaient la couronne : le Hohenstaufen, **Philippe de Souabe**, frère de Henri VI, et **Otton de Brunswick**, de la maison de Saxe. Mais, dit Innocent III, « issu d'une race qui a persécuté l'Eglise, Philippe tournerait contre l'Eglise l'arme que nous lui aurions mise en main ». D'ailleurs, par l'avènement du frère de Henri VI tendrait à prévaloir la théorie d'un empire héréditaire où la ratification papale et l'onction du sacre deviendraient pures formalités tandis que serait assurée la continuité des mêmes ambitions césariennes. Aussi Innocent III préféra-t-il Otto de Brunswick qui l'emporta quand son rival eut été assassiné en 1208. Mais, soldat brutal, il veut à son tour conquérir la péninsule, s'empare de l'héritage de la comtesse Mathilde, prétend s'attribuer tous les Etats de l'Eglise et même les possessions de Frédéric dans les Deux-Siciles. Innocent III l'excommunie et lui oppose des adversaires : en Italie où il réveille les méfiances des villes lombardes, en Germanie où il lui suscite un rival, le jeune **Frédéric**. Après avoir fait hommage au pape de son royaume de Sicile, celui-ci entre en Allemagne et va prendre la couronne à Mayence (1213), en attendant que Philippe-Auguste écrase définitivement Otton. Innocent III a fait craindre en effet au roi de France une alliance offensive de Jean sans Terre et d'Otton : à **Bouvines**, c'est donc la papauté qui l'emporte avec le Capétien. Dès lors, Frédéric II devient effectivement empereur (1216).

II. Innocent III et l'Angleterre : conflit avec Jean sans Terre. — Innocent III intervient partout. En Angleterre, **Jean sans Terre** continuait la politique d'intrusion des Plantagenets ; mais moins habile que ses prédécesseurs, il s'attira à la fois les ressentiments du clergé et de la noblesse.

La querelle avec l'Eglise s'ouvrit à la mort d'Hubert



LA TIARE D'INNOCENT III

Au XIII^e siècle, la tiare est un cône d'orfèvrerie
cerclé d'une seule couronne.

Walter, archevêque de Cantorbéry et chancelier du royaume.
Pour le remplacer, les moines de la cathédrale élurent hâti-

vement leur sous-prieur Réginald, d'autre part le roi fit nommer l'une de ses créatures, John Grey, évêque de Norwich. Innocent III cassa la double élection et fit désigner par les moines anglais se trouvant à Rome leur compatriote **Etienne Langton**, professeur à l'Université de Paris, récemment promu au cardinalat. Mais froissé dans ses prétentions despotiques, Jean sans Terre confisqua les biens de la cathédrale et chassa les moines ; bientôt, il imposait au clergé l'impôt du treizième, malgré les protestations de l'archevêque d'York qu'il exila. Innocent III jeta l'interdit sur le royaume, Henri y répondit en menaçant d'exil tout clerc qui tiendrait compte de la sentence ; nombre d'évêques et de prêtres passèrent sur le continent ; d'autres furent jetés en prison. Le pape finit par excommunier Jean sans Terre et par délier ses sujets du serment de fidélité ; il lui suscita un ennemi puissant, Philippe-Auguste qui prépara une descente en Angleterre. Apeuré, Jean sans Terre fit sa soumission : le 15 mai 1213, il remettait son royaume au Saint-Siège comme un vassal, *tamquam feudatarius*. Peu après, les barons forçaient aussi le roi à capituler : ils lui imposèrent la **Grande Charte**, gage des libertés de la nation anglaise. Celles de l'Eglise se trouvaient formulées dès le premier article : *Ecclesia anglicana libera sit et habeat jura sua integra et libertates suas illæsas* ; à l'avenir le pouvoir royal n'interviendrait plus dans les élections ecclésiastiques. Amendée sur plusieurs points, la Grande Charte sera confirmée au lendemain de la mort d'Innocent III par son successeur Honorius III (12 novembre 1216).

III. Innocent III et la France : le divorce de Philippe-Auguste. — Dès 1193, Philippe-Auguste avait épousé en

Innocent III et l'Angleterre. — LUCHAIRE, *Innocent III. Les royautés vassales du Saint Siège*. — W. STUBBS, *Histoire constitutionnelle de l'Angleterre*, trad. Lefebvre, éd. Petit-Dutaillis, I, 1907. — GREEN, *Histoire du peuple anglais*, trad. Monod. — ELSE GÜTSCHOW, *Innocent III und England*, 1904.

Innocent III et la France. — P. FOURNIER, *Les conflits de juridiction entre l'Eglise et le pouvoir séculier de 1180 à 1328*. — LUCHAIRE, *Innocent III, Les royautés vassales du Saint Siège* ;

secondes noces **Ingeburge**, sœur du roi de Danemark, Canut III. Il éprouva aussitôt pour cette princesse une aversion étrange et voulut la répudier ; réunis à Amiens, barons et évêques annulèrent le mariage. Comme Ingeburge en appelait à Rome, on l'enferma dans un monastère ; de même, les légats envoyés par Célestin III furent internés à Clairvaux. Philippe-Auguste épousa la bavaroise **Agnès de Méranie**. A peine élu, Innocent III envoya au roi des lettres de protestation : « Le Saint-Siège ne peut laisser sans défense les femmes persécutées ; la dignité royale ne peut vous mettre au-dessus des devoirs d'un chrétien ». Voyant ses remontrances sans résultat, le pape jeta l'interdit sur la France (14 janvier 1200). Exaspéré, le roi voulut en empêcher l'application ; mais le mécontentement des populations croyantes l'obligèrent à capituler ; il accepta de confier l'affaire au jugement d'une assemblée ecclésiastique. Le 7 septembre 1200 l'interdit fut levé ; au concile de Soissons, Philippe-Auguste fit sa soumission, si bien que les évêques se séparèrent sans rendre aucun arrêt (1201). La conversion pourtant n'était qu'apparente : le roi fit subir à Ingeburge une nouvelle captivité et ne céda enfin qu'en 1213.

IV. Innocent III et la question d'Orient : IV^e et V^e croisades. — Innocent III commanda aux prédicateurs d'annoncer la croisade ; parmi eux se signala **Foulques**,

Louis VII, Philippe Auguste et Saint Louis, dans l'Histoire de France d'E. Lavisse, III, 1^{re} partie, 1901. — J. DE LA SERVIERE, art. *Livree des princes et l'Eglise*, dans *Diet. d'Apol.*, fasc. IV, col. 116.

Innocent III et la question d'Orient. — *Sources* : VILLEHARDOUIN, *La conquête de Constantinople*, ed. Natalis de Wailly. — ROBERT DE CLARI, *Chron. gréco-romanes*, 1873. — GÜNTHER, *De Pairis*, P. L, CCXII, 222-255. — *Travaux* : Riant, *Innocent III, Philippe de Souabe et Boniface de Montferrat* (Rev. quest. hist., XVII et XVIII, 1875) ; *Le changement de direction de la IV^e croisade* (ibid., XXIII, 1878). — HANOTAUX, *Les Vénitiens ont-ils trahi la chrétienté en 1202 ?* (Rev. hist., 1877). — NORDEN, *Der Vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz*, Berlin, 1898 ; *Das Papsttum und Byzanz*, 1903, p. 133-164. — LUCHAIRE, *Innocent III, La question d'Orient*. — BREHER, *Les croisades*, ch. VII.

curé de Neuilly, qui rallia au projet Thibaut de Champagne, Louis de Blois et Simon de Montfort. Ni Philippe-Auguste, excommunié à cause de son divorce, ni Otton de Brunswick en lutte avec Philippe de Souabe ne prirent part à l'expédition dont la direction échut au marquis **Boniface de Montferrat**. Instruits des périls de la voie de terre, les croisés résolurent d'embarquer sur les côtes de l'Adriatique ; ils avaient besoin des navires de Venise qui commença par exiger d'eux une expédition préalable contre Zara, port rival de la côte dalmate. Malgré la défense d'Innocent III, Zara, ville chrétienne, fut prise par les croisés. Mais il y avait pour les Vénitiens une concurrence beaucoup plus dommageable, celle des Grecs ; depuis longtemps, le doge **Henri Dandolo** caressait le projet de terminer le conflit par la conquête pure et simple de l'empire byzantin. Or, à ce moment même une crise intérieure permettait de s'immiscer dans les affaires des Grecs : en 1095, Alexis III avait détrôné et fait aveugler son frère Isaac l'Ange ; le fils de la victime, **Alexis IV** accourut en Occident demander du secours. Les croisés se laissèrent allécher par ses promesses : ne s'engageait-il pas à leur verser 200.000 marcs d'argent, à abandonner le schisme, à prendre part à la croisade de Terre Sainte et à y entretenir désormais 500 chevaliers ? La défense d'Innocent III arriva trop tard pour empêcher la funeste expédition. En dix jours, l'armée chrétienne s'empara de Byzance mal défendue (17 juillet 1203) ; **Isaac l'Ange** fut rétabli sur le trône. Mais la discorde ne tarda pas à éclater entre Latins et Grecs : manquant d'argent, Isaac était incapable de faire face aux engagements contractés. D'ailleurs, il demeurait impopulaire auprès des Grecs : bientôt une révolution nationale le remplace par un aventurier Alexis V Mursulphé et force les croisés à se retirer sur leurs vaisseaux. Mais, le 12 avril 1204, ceux-ci reprirent la ville et la livrèrent à un pillage effréné. Un **empire latin** s'établit à

Empire latin. — DUCANGE, *Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*. — GERLAND, *Geschichte der Kaiser Balduin I und Heinrich*, 1204-16, Hamburg, 1905. — J. LONGNON, *Les Français en Grèce au XIII^e siècle* (Correspondant, février 1917).

Constantinople dont le comte **Baudoin de Flandre** fut élu souverain ; nombre de duchés et de marquisats se partagèrent le pays, tandis que Venise s'adjugeait la possession des régions cotières. Innocent III ne put que s'incliner devant le fait accompli ; il crut qu'on y gagnerait la fin du schisme grec et un solide point d'appui pour la croisade. Vaines espérances ! Menacé du côté de l'Europe par les Bulgares qui défirent et tuèrent l'empereur Baudoin dès 1206, attaqué à l'Est par les Grecs réfugiés à Nicée, l'Empire latin devait périr sous leurs coups en 1261 sans avoir rien fait pour la chrétienté.

Les projets d'Innocent III sur l'Orient avaient donc échoué. Une croisade fut bien suscitée en 1212 par un jeune berger de Cloyes près de Vendôme, nommé Etienne, qui se mit à parcourir le pays en criant : « Seigneur Dieu, relève la chrétienté ! ». Il rassembla une armée d'enfants, de femmes et de jeunes filles ; beaucoup furent renvoyés dans leurs foyers ; mais 1.500 embarqués à Marseille périrent en mer ou furent vendus aux musulmans par des armateurs marseillais. Une expédition semblable partie d'Allemagne fut heureusement arrêtée par l'évêque de Brindes qui empêcha l'embarquement.

Cependant, jusqu'au dernier jour, Innocent III prêcha une croisade qui n'aura lieu qu'après sa mort. Proclamée au concile de Latran en 1215, elle fut conduite d'abord par le roi André de Hongrie qui l'abandonna devant l'inaction des barons de Terre Sainte. Elle fut reprise par **Jean de Brienne** : il attaqua l'Égypte et s'empara de Damiette, la clef du Nil. Il eut fallu marcher droit sur le Caire ; la querelle du légat Pélage et du roi Jean retarda cette offensive ; les musulmans détruisirent les écluses et les digues du Nil, l'armée chrétienne dut se retirer et abandonner Damiette. La cinquième croisade avait échoué.

CHAPITRE II

L'ESPRIT DE REFORME A L'EPOQUE D'INNOCENT III

Encore restreint au ^x^e siècle, le mouvement anticlérical prend maintenant une intensité inquiétante.

I. La fausse réforme. Les Vaudois. — Pierre Valdo était un riche bourgeois de Lyon. La mort subite d'un ami, surtout l'histoire de saint Alexis firent sur lui une impression profonde ; il résolut de mener la vie parfaite. Il abandonna donc une partie de sa fortune à sa femme, l'autre à des indigents. Il veut faire renaître la vie apostolique dont les traits essentiels lui paraissent être la pauvreté et la prédication errante. Avec quelques disciples, il annonce la parole de Dieu ; pour obéir à l'Évangile, ils s'en vont deux par deux, chaussés de sandales (d'où leur nom d'*insabati*, ensabotés) ; ils attendent tout de la charité de ceux qu'ils travaillent à convertir (d'où leur nom de pauvres ou gueux de Lyon ; en souvenir de cette ville, on les appelait aussi léonistes). Leur arme de prédication était la Bible que Valdo avait fait traduire en français. Mais il ne parvint pas à faire approuver son entreprise par la papauté ; les prédications vaudoises furent interdites par l'archevêque de Lyon et mal vues du clergé. Entêtés, les Vaudois se dressèrent alors contre l'ordre établi ; rejetant toute autorité hiérarchique, ils prétendirent que le mérite seul confère le droit de diriger les âmes, *magis operatur meritum quam ordo* ; pape, évêques et prêtres usaient d'un pouvoir usurpé ; au spirituel, ils n'avaient pas le droit de distribuer les sacrements ; au temporel, on devait ne leur laisser aucun privilège. L'hérésie gagna la Bourgogne, la Franche-Comté et jusqu'à la Lorraine au nord, le Dauphiné, la Provence, la Narbonnaise au

Valdo. — HURTER, *Histoire d'Innocent III*, I, XIII. — T. GAY, *Histoire des Vaudois*, 1912.

sud ; elle pénétrait en Italie et de là recueillait des adhérents en Allemagne, en Bohême et en Pologne. Outre l'extension considérable du mouvement, il faut signaler sa longévité : relégués dans les hautes vallées des Alpes, les Vaudois subsisteront jusqu'au ^{xvi}^e siècle et seront regardés comme les précurseurs de la réforme.

Les Albigeois. — Réveil des hérésies gnostiques et manichéennes. L'albigisme nous est venu de l'Orient. Au ^{vii}^e siècle, en Arménie, un certain Constantin de Samosate réveilla le gnosticisme manichéen et le propagea en Asie-Mineure ; ses partisans s'appelaient **Pauliciens** parce que saint Paul jouissait chez eux d'une haute considération au point que les chefs de la secte prenaient les noms des disciples directs de l'Apôtre. Au ^{viii}^e siècle, Léon l'Arménien et l'impératrice Théodora voulurent étouffer l'hérésie dans le sang ; forts de l'appui des Sarrasins, les Pauliciens se défendirent âprement et battirent les armées grecques jusqu'au jour où Basile le Macédonien les écrasa (871). Il resta pourtant des Pauliciens dans l'Empire, notamment en Thrace où un grand nombre avait été transporté. La Bulgarie, pays récemment et imparfaitement converti fut ensuite infesté : au temps du tsar Pierre, dans la deuxième partie du ^x^e siècle, **Bogomile** y prêcha un manichéisme agrémenté de variantes : c'est toujours la lutte du Dieu mauvais, Satan, contre le Dieu bon qui s'appelle ici l'archange Michel. Le succès fut grand jusqu'au jour où Byzance intervint : au début du ^{xii}^e siècle, l'empereur Alexis I^{er} Comnène (1081-1118) fait brûler le médecin Basile, chef des Bogomiles et enferme ses partisans. Mais l'hérésie continue à couvrir, notamment dans plusieurs monastères. Plus tard les Bogomiles de Bulgarie passeront après l'invasion turque à l'islamisme grâce à la prédication de Mahmoud Beddredin, personnage mi-turc, mi-chrétien.

Les Bogomiles n'auraient pour nous qu'un intérêt lointain s'ils n'étaient présumés les pères de l'Albigisme. Le manichéisme, en effet, ne pouvait nous venir que de l'Orient ; au ^{vii}^e siècle, saint Grégoire le Grand le signale en Sicile ; au ^{xi}^e siècle, par l'Italie il pénètre dans la France

méridionale. Il y fut appelé **catharisme** (*καθαρος* = pur), parce que ses adeptes prétendaient à une pureté inconnue des autres hommes ; on le nomma aussi **albigéisme**, bien qu'en fait Toulouse et non Albi fût son grand centre.

A la base du catharisme se trouve le dualisme cher à Manès : un principe bon a créé les esprits, un principe mauvais, la matière. Or, par force ou par ruse, le mauvais principe a ravi une partie des esprits et les a enfermés dans la matière. Comment Dieu les en délivrera-t-il ? En leur envoyant son Fils, non un fils consubstantiel, mais un ange. Incorruptible, celui-ci n'a pas subi la promiscuité de la matière ; il n'a donc qu'un corps apparent. Aussi n'est-ce point par ses souffrances qu'il sauve le monde, mais par sa prédication : il enseigne aux hommes à se délivrer de l'adoration du principe mauvais et de la tyrannie de la matière. En conséquence, pour le vrai cathare, interdiction des honneurs, du pouvoir, de la guerre, du mariage : il faut mâter le corps par les jeûnes et la mortification, souhaiter même sa mort, la provoquer si l'on veut par la saignée, par le poison et par l'*endura* qui consiste à s'abstenir de tout aliment. Une morale aussi impitoyable n'était pas à la portée de tous : aussi distingua-t-on deux classes de cathares : les croyants et les parfaits. Ceux-ci étaient intro-

Albigisme. — Sources : DE SMEDT, *Les sources de l'histoire de la croisade contre les Albigeois* (Rev. quest. hist., 1874, XVI). — Travail : ALPHANDÉRY, *Les Idées morales chez les hétérodoxes latins au début du XIII^e siècle* (Bibl. Ecole Hautes Etudes, sc. relig., XVI, fas. I). — DOUAIS, *Les Albigeois, leurs origines, action de l'Eglise au XII^e siècle.* — VACANDARD, *Les origines de l'hérésie albigeoise* (Rev. quest. hist., 1894, LV, p. 50-83). — Ch. MOLINIER, *L'Eglise et la société cathare* (Rev. hist., 1907, XCIV et XCV). — JEAN GUIRAUD, *L'albigisme languedocien au XII^e et au XIII^e siècle*, Préface au Cartulaire de Notre-Dame de Prouille, 1907 ; *Saint Dominique*, 1898 (coll. les Saints) ; art. *Albigeois*, dans *Dict. d'Hist.* — F. VERNET, art. *Cathares*, dans *Dict. de Théol.* — GUILLEUX, art. *Albigeois*, dans *Dict. d'Apol.* — LUCHAIRE, *Innocent III, La Croisade des Albigeois*, 1908. — EDM. BROECKX, *Le Catharisme, Essai sur les doctrines, la vie religieuse et rurale, l'ascétisme littéraire et les vicissitudes de la secte cathare avant la croisade*, Louvain, 1916. — J. GUIRAUD, art. *Albigeois*, dans *Dict. d'Hist.* — A. CHOLLET, art. *Amaury de Bèze*, dans *Dict. théologie.* — G. BAREILLE, art. *David de Dinan*, dans même Dict. — A. THÉRY, *Autour du Décret de 1210, t. I, David de Dinan, Etude sur son panthéisme matérialiste*, Le Saulchoir, 1925.

duits dans la perfection grâce au *consolamentum* ou baptême du Saint-Esprit, conféré par l'imposition des mains : ils s'astreignaient à toute la rigueur de la morale cathare ; détachés des liens de la famille, ils allaient deux par deux prêchant et administrant le *consolamentum*. Sous eux, la masse des croyants vivaient de l'existence commune, mais s'engageaient à recevoir le *consolamentum* en danger de mort.

L'hérésie eut un grand succès dans le Languedoc où bientôt, sous le nom d'Albigéois, ses adeptes se firent persécuteurs ; à Toulouse, ils réduisaient presque les catholiques à cacher leur foi. Cependant, au ^{xii}^e siècle, l'Eglise n'avait voulu réprimer l'hérésie que par la prédication : Raoul Ardent, saint Bernard s'y employèrent sans grand succès. « Les prêtres eux-mêmes se sont laissés infecter par l'hérésie, écrivait Raymond V de Toulouse ; les églises sont désertes ou détruites ; le glaive qui frappe les cœurs donnera seul un salutaire avertissement ». Cependant, trente ans durant, l'Eglise chercha encore à détruire l'albigéisme par des moyens pacifiques ; Innocent III lui-même s'y employa pendant dix ans (1198-1208).

A ce moment éclata un événement provocateur. Ayant en vain sollicité **Raymond VI de Toulouse** de poursuivre l'hérésie, le légat **Pierre de Castelnau** l'avait excommunié au nom du pape ; mal lui en prit ; il fut tué par un des écuyers du comte. Innocent III dut se résigner à prêcher une croisade guerrière. En lutte avec Jean sans Terre, Philippe-Auguste refusa d'en prendre la direction ; elle se recruta pourtant nombreuse dans la noblesse du nord, et prit pour chef un petit seigneur de l'Île de France, **Simon de Montfort**. La campagne menée contre Roger de Béziers et le comte Raymond VI de Toulouse fut longue et sanglante : l'ardeur de la lutte religieuse était encore attisée par l'antagonisme du Nord et du Midi, différents de mœurs et de langue. Les provinces méridionales furent effroyablement ravagées ; il y eut des mesures malheureuses, mais qui ne sont pas imputables à l'Eglise, et il n'est pas vrai qu'à Béziers le légat Arnould ait dit : « Tuez les tous, Dieu saura bien reconnaître les siens ». Enfin l'hérésie fut brisée ; en 1229, le

concile de Toulouse devait la condamner au point de vue dogmatique.

Diverses causes expliquent comment ces doctrines exotiques purent recueillir un tel succès dans le midi de la France. En rivalité avec le clergé, la noblesse soutint volontiers une secte qui prêchait la suppression des biens ecclésiastiques. Puis, « la vie austère des parfaits, en opposition avec le luxe et les mœurs relâchées d'une partie du clergé catholique, leur donnait sur les foules un grand ascendant moral. L'apostolat était leur principal souci, et pour l'exercer plus efficacement, ils veillaient aux intérêts matériels du peuple. C'est ainsi qu'un grand nombre de parfaits étaient médecins. Les parfaits qui recevaient souvent de leurs adhérents des dons et des legs, disposaient de fortes sommes qu'ils distribuaient en prêts et en aumônes. Ils avaient ouvert dans les principaux bourgs du Languedoc des ateliers où ils exerçaient des métiers qui pouvaient le mieux leur donner accès auprès des populations ; ils y formaient des apprentis qui ne tardaient pas à devenir hérétiques ». (J. Guiraud.)

Les Amalriciens. — Amaury de Bène était l'un des maîtres les plus en vogue de l'Université de Paris ; mais il enseigna une inhabitation du christ dans l'âme chrétienne telle que chaque fidèle était non plus seulement membre du Christ selon la conception reçue, mais partie intégrante de la divinité : ainsi sa théorie confinait-elle au panthéisme. Condamné en 1206, il fit sa soumission. Mais sur son nom, ses disciples échafaudèrent tout un système : d'après eux, la Trinité évolue au cours d'une triple période marquée par une triple incarnation : la période où le Père agit seul incarné dans Abraham, celle où le Fils s'incarne dans le Christ, une troisième enfin où le Saint-Esprit s'incarne dans chacun des chrétiens divinisés selon la théorie panthéistique d'Amaury. Evidemment, l'ère du Saint-Esprit s'ouvrait avec les Amalriciens. « Les « spirituels » se considéraient déjà comme ressuscités ; la résurrection était entendue dans son vrai sens et n'était pas autre chose que la vie de l'Esprit, la substitution des clartés de la science aux obscurités de la foi

et de l'espérance dont il fallait désormais se dépouiller. Le paradis c'était la contemplation des vérités nouvelles, leur ignorance était l'enfer. Les enfants nés d'un père et d'une mère spirituels n'ont pas besoin du baptême ; la vraie communion n'est autre chose que la participation de tous au même Esprit ; quant à la pénitence, elle est inutile à ceux qui savent que Dieu étant et faisant tout en tous, y est l'auteur des actes appelés péchés aussi bien que des autres actes ». (Mgr. Chollet). Ce quiétisme intégral aboutissait ainsi au mépris de la morale. Signalée en 1209, la secte fut poursuivie avec vigueur ; on brûla ou emprisonna ses principaux chefs.

La répression de l'hérésie : l'Inquisition. — Au Moyen-Age, où régnait l'unité de croyance, et où l'Eglise et l'Etat demeuraient solidaires, l'hérésie était un crime de lèse-société, répressible par des moyens coercitifs. Cependant, jusqu'au milieu du XII^e siècle, l'autorité ecclésiastique ne se servit à l'ordinaire que de peines spirituelles, telles que l'excommunication. Moins patients, le pouvoir civil par ses jugements, le peuple par ses soulèvements, préconisèrent des moyens violents et allumèrent les premiers bûchers. Dans la seconde moitié du XII^e siècle, certains princes insistent auprès de l'Eglise pour l'emploi des châtiments matériels : ainsi font non seulement les rois dévots comme Louis VII

Inquisition. — Sources : BERNARD GUI, *Practica Inquisit.*, hœvet, éd. Douais, 1886. — *Processus inquisitionis*, ouvrage anonyme, composé vers 1224, dans VACANDARD, *L'Inquisition*, 3^e éd., 1914, appendice A. — Travaux : ALPHANDÉRY, *op. cit.*, p. 34-99. — LANGELOIS, *L'Inquisition d'après les travaux récents*, 1902. — LEA, *Histoire de l'Inquisition*, trad. Sal. Reinach, 1900. — MOLINIER, *L'inquisition dans le midi de la France au XIII^e et au XIV^e siècle*, 1880. — TANON, *Histoire des tribunaux de l'Inquisition en France*, 1893. — TH. DE CAUZONS, *Histoire de l'inquisition en France*, 2 vol., 1909-1912. Mgr. DOLAIS, *L'Inquisition*, 1906. — E. JORDAN, *La responsabilité de l'Eglise dans la repression de l'hérésie au moyen âge* (Annales de Philosophie chrétienne, 1907). — VACANDARD, *L'Inquisition*, 1914 ; art. *Inquisition*, dans *Dict. d'Hist.* — J. HAVET, *L'hérésie et le bras séculier du Moyen-Age jusqu'au XII^e siècle*, 1881. — CH. MOILLER, *L'Inquisition au XIII^e siècle, origine des bûchers*, dans *Rev. hist. eccl.*, 1913 (XIV). — F. VERNET, *Latran* (3^e et 4^e conciles oecuméniques de) dans *Dict. Théol.* — H. PISSARD, *La guerre sainte en pays chrétien*, 1912.

de France, mais aussi des princes souvent révoltés contre l'Eglise, tels Henri II d'Angleterre et Barberousse. C'est que l'hérésie a cessé d'être une discussion d'école mal orientée, elle prétend influencer sur les masses par des théories destructrices de l'ordre établi. En 1184, au **concile de Vérone**, le pape Lucius III décrète nettement, de concert avec Barberousse, le châtement matériel des hérétiques : on ne se contentait plus de frapper les hérétiques en vue, on ordonnait de les rechercher tous activement (*inquisitio*), et cette tâche était confiée au zèle des évêques responsables ; le délinquant devait abjurer sous peine d'un châtement infligé par l'autorité civile. Mais l'action des évêques restait limitée à leur diocèse, tandis que l'hérésie s'étendait parfois à de vastes régions ; pour combattre le mal avec vigueur, les prélats devaient donc s'entendre entre eux, et en passer par les lenteurs des pourparlers. La papauté comprit qu'il fallait confier la répression à une autorité participant de sa propre universalité, les légats : ce furent souvent des religieux mendiants, prédicateurs ou mineurs. D'où deux inquisitions, l'une épiscopale et l'autre légatine. Les conciles anti-cathares de Narbonne (1227) et de Toulouse (1229) achevèrent d'en fixer l'organisation, et, dans une période qui s'étend de 1225 à 1240, du commun accord des papes, des princes et des évêques, elle pénétre partout, l'Angleterre exceptée.

Quelle était la procédure suivie ? L'enquête étant décidée dans une contrée, l'inquisiteur promulguait aussitôt deux édits : au sujet des fidèles, l'**édit de foi** ordonnant à quiconque de dénoncer les coupables sous peine d'excommunication ; au sujet des hérétiques, l'**édit de grâce** accordant le pardon à ceux qui se présenteraient pour l'abjuration dans un laps de quinze à trente jours. Passé ce délai, l'hérétique dénoncé devenait suspect, était tenu à vue sous caution ou soumis à la prison préventive. L'inculpé pouvait ou s'opiniâtrer, ou se repentir. Dans ce deuxième cas, l'inquisiteur le confessait, et, au lieu de lui imposer un châtement temporel ou de le livrer au bras séculier, il lui infligeait une peine canonique, telle que pèlerinage, assistance à des offices, etc. Si le coupable s'opiniâtrait, on pouvait agir sur lui par la crainte de la mort, le cachot, la torture

et surtout les bonnes paroles. La procédure terminée, l'inquisiteur prononçait la sentence dans une assemblée solennelle et publique appelée *Sermo generalis*. Les peines infligées étaient fort variables : certaines consistaient en des pénitences canoniques plutôt qu'en des châtiments : flagellation, pèlerinage, service en Terre Sainte ; d'autres atteignaient la fortune du condamné : confiscation des biens, démolition de la maison, amende ; d'autres enfin le frappaient directement : prison, mort par le bûcher. On a beaucoup attaqué l'inquisition. Comme tout tribunal humain, elle a été présidée quelquefois par des magistrats durs et rapaces, séduits par le désir de profiter des confiscations ; mais l'histoire montre qu'un grand nombre furent miséricordieux. « L'inquisiteur, disait Bernard Gui dans sa *Practica*, doit être diligent et fervent pour la vérité religieuse. Parmi les difficultés, il doit rester calme, ne jamais céder à la colère et à l'indignation ; il ne doit pas endurcir son cœur au point de refuser des délais ou des adoucissements selon les circonstances. »

Le IV^e concile de Latran, réuni par Innocent III (1215), tendit à opérer une sainte réforme dans l'Eglise : on n'y compta pas moins de 412 évêques et 800 abbés ou prieurs. Outre que les erreurs de Joachim de Flore et des Albigeois y furent condamnées, des mesures furent prises concernant la discipline ecclésiastique, les élections épiscopales, le choix des clercs ; les évêques étaient priés d'établir des écoles de grammaire et de théologie pour l'instruction des clercs et des « pauvres écoliers ». On interdit les épreuves judiciaires et le duel, etc. Par le nombre des décisions prises, cette assemblée fait penser au futur concile de Trente. A la victoire des idées réformatrices allaient travailler avec succès les nouveaux ordres mendiants, Dominicains et Franciscains.

II. La vraie réforme : les ordres mendiants. — Saint Dominique naquit à Carlaga en Vieille Castille, non loin du monastère de Silos (1170). Il fit ses études à Palencia et devint chanoine d'Osma vers 1194. Il travailla à réformer le chapitre à l'aide de la règle de saint Augustin (1195) et devint prieur en 1201. Bientôt, il accompagne à Rome son

évêque, Diego de Acebes, et Innocent III les envoie en mission auprès des Albigeois (1204). Dominique eut avec eux des conférences contradictoires : à Servian, près de Béziers, il argumente contre Baudoin et Thierry de Nevers, à Pamiers contre Durand de Najac, etc. (1205-1207). Auprès de ces fanatiques, il n'obtint que des résultats médiocres. Il résolut alors de varier ses moyens d'apostolat. Il fonda, à **Prouille**, au pied des Pyrénées, un monastère pour l'éducation des jeunes filles dans le but de les préserver de l'erreur. Au contact de l'albigéisme, il conçoit l'idée d'un ordre qui aurait pour but de remédier à l'insuffisance d'instruction religieuse chez les fidèles. La première arme de ces religieux serait la pauvreté qui montrerait qu'on peut réaliser les conseils évangéliques sans renier l'Eglise : aux « parfaits » du catharisme, saint Dominique opposerait ceux du christianisme. Le succès de ses disciples fut considérable, non seulement dans les classes populaires, mais dans les milieux lettrés ; ils font prévaloir leur influence dans les Universités. Dès 1218, Jean de Barastre a légué aux Prêcheurs de Paris son hôtel de Saint-Jacques, et ceux de Bologne ont reçu Sainte-Marie de Mascarella ; ils font une recrue d'élite dans la personne de Reginald, ancien professeur de Paris. Dès 1221, le chapitre de l'ordre crée huit provinces. Dominique meurt la même année ; son successeur, Jourdain de Saxe, pourra prévoir « le moment où tous les membres de l'Université seront dominicains ».

Né en 1182, **saint François d'Assise** était fils d'un riche drapier et vécut d'abord d'une manière mondaine. En 1204, après une vision qu'il eut à Spolète, il résolut de se conver-

Dominicains. — Sources : REICHERT, *Acta capitul. general.* O. P. 9 vol., Rome, 1898-1904 ; *Litteræ encyclicæ Magistrorum* O. P., 1233-1376, Rome, 1900. — BALME et LELAIDIER, *Cartulaire de S. Dominique*, Paris, 1893. — DOUAIS, *Acta Cap. provincialium ord. fr. P.*, Toulouse, 1894. — Travaux : J. GUIRAUD, *Saint Dominique* (coll. les Saints), 1898. — DANZAS, *Etudes sur les temps primitifs de l'ordre de saint Dominique*, 1^{re} sér., 5 vol., 1873-1885 ; 2^e sér., 1 vol., 1888. — DRANE, trad. franç. Cardon, *Vie de saint Dominique*, 1893. — MORTIER, *Histoire des Maîtres généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs*, 1903 ss. — MANDONNET, art. *Frères Prêcheurs* (La théologie dans l'ordre des), *Dict. de Théol.* — POURRAT, *La spiritualité chrétienne*, II, ch. VII.

tir ; en 1206, on le voit se rendre à Rome et y mendier. Un jour qu'il priait dans l'église délabrée de Saint-Damien, le Christ lui dit : « Va, reconstruis ma maison » ; il obéit et employa sa fortune à rebâtir Saint-Damien. Comme son père se fâchait, il lui rendit tout jusqu'à ses vêtements. Il s'initie, dès lors, à sa vie de « *poverello* » et mendie pour reconstruire Saint-Damien, puis Saint-Marie-des-Anges (la Portioncule). Le 24 février 1209, une nouvelle vocation se révèle à lui, en entendant ces paroles : « Allez aux brebis perdues de la maison d'Israël... ne prenez ni or, ni argent » ; il recrute des disciples, entre autres Bernard de Quintavalle, Pierre dei Cattani, Egide ; il leur impose la pauvreté, la pénitence et la prédication deux par deux ; cet idéal de vie est reconnu par Innocent III en 1210. Saint François rêve alors d'une troisième vocation : il voudrait convertir l'Islam. Il embarque pour la Syrie en 1211, mais la tempête le ramène au port ; en 1213, il prend la route du Maroc, mais la maladie le contraint de revenir ; en 1219, nouveau départ pour l'Orient, mais l'échec de la V^e croisade l'oblige encore au retour.

Soul, l'apostat d'Europe réussissait : Rome, l'Ombrie, les Marches, la Toscane sont évangélisées ; les disciples affluent. Le but de cet ordre était de réagir contre la richesse du siècle : les religieux étaient vêtus du costume des pauvres, une robe de laine brune avec capuchon, une corde pour ceinture ; ils allaient nu pieds n'ayant que des san-

Saint François. — Sources : THOMAS DE CELANO, *Legenda prima* (Acta sancti, Octobris, II, p. 623-723) ; *Legenda secunda*, éd. Ed. d'Alençon, Rome, 1906. — *Légende des trois compagnons* (Acta sancti, Octobris, II, p. 742-798). — *Speculum perfectionis*, éd. Sabatier, 1898. — FIORETTI, éd. Chaulin, 1901. — S. BOYAVENTURE, *Legenda* (Acta sancti, Oct. II, p. 742-798). — Traduit : LE MONNIER, *Histoire de saint François d'Assise*, 1890. — PAUL SABATIER, *Vie de saint François*, 26^e éd., 1902. — G. SCHNURER, *Franz von Assisi*, Munich, 1905. — J. JOERGENSEN, *Saint François*, trad. française par Theodor de Wyzewa, 1910. — LUCIEN ROURE, *Figures franciscaines*. — P. EDOUARD D'ALENÇON, art. *Frères Mineurs* dans *Dict. de Théol.* — A. FIERENS, *La question franciscaine* (Rev. d'hist. eccl., 1906). — HOLZAPFEL, *Manuale Historie ordinis minorum*, 1906. Consulter spécialement les *Etudes franciscaines* ; et la Rev. d'hist. franciscaine. — BEAUVERETON, *Saint François d'Assise*, 1925. — CHESTERTON, *Saint François d'Assise*, traduit. franç., 1925.

dales de bois ; ils s'appelaient frères mineurs (*minorilæ*) ; ils devaient pratiquer la pauvreté du mendiant qui s'en va



SAINT FRANÇOIS D'ASSISSE, par CIMABUÉ (XIII^e siècle)

par le monde vivant de la générosité publique. Comme ils prêchaient d'exemple, ils eurent la plus grande influence.

Ils agissaient plus directement encore sur les masses en les faisant entrer dans leur famille religieuse par la fondation du **Tiers Ordre**. Saint François avait fondé une communauté de femmes sous la direction de sa fille spirituelle, **sainte Claire d'Assise** ; mais il leur imposa la réclusion et le silence perpétuel : cet institut s'appela le deuxième ordre de saint François ou ordre des Clarisses. Ainsi s'explique comment la société fondée pour les gens du monde s'appela Tiers Ordre : les chrétiens affiliés participaient aux avantages spirituels de la famille franciscaine.

Les Ordres mendiants rencontrèrent des envieux : ayant envahi l'Université, les Dominicains furent combattus par les docteurs séculiers ; s'adonnant à un apostolat fructueux, Dominicains et Franciscains s'attirèrent souvent l'hostilité du clergé. Une théorie fut soutenue, d'après laquelle un moine mendiant ne peut exercer son ministère sans l'intervention de l'évêque et du curé. Agitée dans maint concile provincial, la discussion fut dirimée par Clément IV, qui rendit obligatoire l'autorisation épiscopale, mais non celle du curé ; Martin IV confirma ces dispositions.

Saint François n'avait d'abord formulé qu'une règle « écrite en peu de paroles et simplement » ; il précisa sa pensée dans la Règle de 1221, approuvée par Honorius III, et qui réclamait des religieux une désappropriation totale. Les premiers disciples l'avaient acceptée ; de nouveaux venus déclarèrent un tel idéal impossible à garder. Attristé par ces conflits, saint François se retira sur le **Mont Alverne**, où, le jour de l'Exaltation de la Croix, il fut favorisé des stigmates de la Passion (1224) ; mais, avant de mourir, en chantant sa sœur la mort, il rédigea un Testament où il maintenait l'austérité absolue. D'où nouvelle agitation : les uns voulaient que le Testament obligeât comme la Règle elle-même, les autres ne l'admettaient pas. En 1230, Grégoire IX se prononçait pour ces derniers : il créait un *nun-*

Luttes des ordres mendiants et des séculiers. — A. VAN DEN WINGAERT, *Querelles du clergé séculier et des ordres mendiants à l'Université de Paris*, dans *Rev. Franc.*, 1922, t. V, p. 257-281 ; 369-397 ; 1923, t. VI, p. 47-70. — G. GLOMEX, *Prélats français contre religieux mendiants (1281-90)* dans *Rev. hist. Egl. de France*, 1924.

tius apostolicus ou substitut des bienfaiteurs, qui procurerait aux religieux ce qu'ils ne pouvaient acquérir par la mendicité. Cette mitigation regardée comme indispensable, même par un saint Antoine de Padoue, fut exagérée par l'ambitieux **frère Elie** ; il obtient la déposition du général Jean Parent de Carmignogna, et se fait élire à sa place ; on le voit abandonner les pratiques primitives : ermitages, quête quotidienne ; il ordonne la construction de magnifiques églises comme Sainté-Croix, à Florence ; dénoncé, il est déposé par Grégoire IX en 1239.

Mais les tenants de la pauvreté extrême, ou spirituels, continuèrent à attaquer la « communauté ». Ils se déclarèrent bientôt partisans des idées de **Joachim de Flore**. Pieux supérieur d'une abbaye cistercienne de Calabre, Joachim était mort en 1202, sans se douter du poison contenu dans ses trois écrits : *La concordance des deux Testaments*, *La nouvelle Apocalypse* et *Le psautier de dix cordes*. Il partageait, lui aussi, l'histoire de l'humanité en trois périodes : l'une anté-chrétienne, celle du Père où dominent les gens mariés ; l'autre chrétienne, celle du Fils où dominent les clercs ; la troisième, celle du Saint-Esprit, où un nouvel ordre monastique convertira le monde. Les spirituels eurent tôt fait de se reconnaître dans ces religieux réformateurs. Entre 1240 et 1260, leurs idées firent de grands progrès ; l'un des leurs, Jean Burali de Parme, parvient au généralat ; en 1250, le frère Gérard expose le programme du Néo-Joachinisme dans l'**Introduction à l'Evangile éternel**. La papauté menacée intervient avec vigueur : Alexandre IV fait brûler l'*Introduction* (1254), le frère Gérard est condamné en 1255 ; le général Jean Burali de Parme est contraint d'abdiquer.

Il s'en suivit une sage réaction menée par **saint Bonaventure**. D'une part, celui-ci tint compte de plusieurs critiques

Spirituels. Joachim de Flore. — FOURNIER, *Joachim de Flore, ses doctrines, son influence* (Rev. quest. hist., LXVII (1900), n. 457 ss.). — GEBHART, *L'Italie mystique*, ch. II, *Joachim de Flore*, 1890. — *Archiv für Literatur und Kirchengeschichte des Mittelalters*, p. 48-142, 1885. — F. ROCQUAIN, *La Cour de Rome et l'esprit de Réforme avant Luther*, 3 vol. — G. BONDATTI, *Gioachinismo e Francescanesimo nel Duecento*, Tip. Porziuncula, 1924.

formulées par les spirituels contre certains abus ; d'autre part, en vue de dissiper les malentendus, il rédigeait une nouvelle vie de saint François et les Constitutions de l'ordre. En 1279, **Nicolas III**, précisa quelques points discutés de la règle, notamment en ce qui regarde la pauvreté : au Saint-Siège la propriété, aux religieux l'usage, mais un usage conforme à la pauvreté ; en conséquence, Martin IV nomma des délégués pontificaux chargés de recevoir les aumônes et de faire les contrats. Mais les concessions accordées furent dépassées. Sous la conduite du provençal **Jean Pierre Olivi**, les spirituels protestèrent et attaquèrent, même directement, la bulle de Nicolas III. D'après Olivi, les franciscains « devaient n'avoir de n'importe quel bien que l'usage pauvre, par quoi il entendait proscrire tout ce qui ne serait pas indispensable à des pauvres pour vivre. Cette obligation continuait à peser sur les frères qui devenaient évêques ou cardinaux ». (Vernet.) Dans ces discussions très vives, Olivi eut parfois des écarts de langage et même de doctrine ; mais il réserva toujours l'autorité pontificale. Au ^{xiv}^e siècle, ses disciples exagéreront ses idées et se révolteront ouvertement : ainsi, les spirituels, qui n'étaient encore qu'un parti dans l'ordre de saint François, deviendront-ils les fraticelles qui sont des hérétiques dans l'Eglise.

Certains monastères bénédictins eurent sous leur dépendance une fraternité d'ermites dont la plus connue fut à Montserrat, en Espagne ; mais il existait une multitude d'ermites isolés qui, parfois, menaient une vie peu édifiante ; aussi chercha-t-on, en Italie, à les grouper dans des congrégations locales : il y eut les jeanbonistes fondés par le bienheureux Jean Bon, près de Mantoue (vers 1209), les brittinienis dans la marche d'Ancône, les frères du Sac, les congrégations de Vallersuta, de Sainte-Marie-de-Murcette, etc. ; parmi ces congrégations, les unes suivaient la règle de saint Benoît, d'autres celle de saint Augustin, ou bien elles n'en avaient aucune. Pour remédier à cette confusion, Alexandre IV résolut de les réunir toutes en un seul ordre,

Augustins. — DOM BESSE, art. *Augustin* (Règle de saint), dans *Dict. Théol.* — HEIMBUCHER, *Die Orden und Kongregationen*, 1896, I, p. 443-463.

qui prit le nom d'ermite de Saint-Augustin : convoqués à Rome, les divers chefs de ces congrégations-élurent un supérieur général et distribuèrent leurs couvents en quatre provinces ; outre la règle de saint Augustin, l'ordre nouveau posséda bientôt des constitutions approuvées par les chapitres généraux de Florence (1287) et de Ratisbonne (1290). L'ordre devait prendre rapidement une grande extension avec ses 42 provinces, ses 2.000 couvents et ses 30.000 religieux. Mais, dès le xiv^e siècle, il tombera dans le relâchement.

D'après la tradition carmélitaine, le fondateur des ermites du Mont Carmel s'appelait Berthold (xii^e siècle) ; ils vivaient sous le patronage du prophète Elie, probablement selon la règle de saint Augustin. Entre 1206 et 1214, le patriarche de Jérusalem leur donna une règle plus appropriée ; ils eurent quelques couvents en Palestine, notamment à Saint-Jean-d'Acre. Mais, au xiii^e siècle, ils songèrent à se réfugier en Europe et ils s'établirent dans les grandes villes et les Universités : Cambridge (1240), Oxford (1253), Paris (1259), Bologne (1260). Déjà, Grégoire IX les avait rangés au nombre des ordres mendiants : le premier chapitre tenu en Angleterre élut général le Bienheureux Simon Stock. Les changements apportés à la règle par Innocent IV admirent dans cet ordre originellement contemplatif une activité semblable à celle des dominicains : de là une scission entre les actifs et les successeurs immédiats du bienheureux Simon Stock, qui résignèrent leurs charges et se retirèrent dans des couvents isolés. Au xiv^e siècle, des difficultés plus graves apparaîtront.

Le canon 23 du concile de Lyon (1274) confirma les quatre grands ordres mendiants : dominicains, franciscains, ermites de Saint-Augustin et carmes. Mais, considérant que le grand nombre de congrégations était cause de confusion, il supprima tous les ordres parus depuis le concile de Latran (1215) sans approbation légitime.

CHAPITRE II

LA POLITIQUE RELIGIEUSE AU XIII^e SIECLE APRES INNOCENT III

I. La secondé phase de la querelle des Guelfes et des Gibelins : la papauté et Frédéric II. — Pupille du pape et croisé, Frédéric II semblait être à la fois le protégé et le protecteur de l'Eglise. En réalité, fils de Henri VI, il nourrissait les vieilles prétentions des Hohenstaufen à l'asservissement de l'Italie ; d'autre part, ayant par sa mère Constance du sang méridional, il rêvait de créer une puissance méditerranéenne dont la Sicile deviendrait le pivot. De cet admirable point stratégique, la guerre au pape et la croisade contre l'Infidèle, ces deux parties contradictoires du programme impérialiste, deviendraient possibles. Imbu des maximes du vieux droit romain absolutiste, imprégné des théories gréco-arabes les plus subversives, dénué de tout scrupule, Frédéric II apparaît comme un véritable Italien du xv^e siècle à l'aube du xiii^e : pour le but César, pour les moyens Machiavel. Il avait juré à Innocent III de ne jamais réunir dans les mêmes mains les sceptres d'Allemagne et de Sicile, ce qui eût constitué un péril pour la papauté et les villes lombardes ; malgré cette promesse, sous prétexte de se nommer un suppléant durant la croisade prochaine, il fait élire et couronner roi de Germanie son fils Henri déjà

Frédéric II. — Sources : HULLARD BRÉHOLLES, *Historia diplomatica Friderici secundi*, avec une introduction importante, 12 vol., 1852-1861. — WINKELMANN, *Acta imperii inedita sæculi XIII*, 1880. — Travail. G. BLONDEL, *Etude sur la politique de l'empereur Frédéric II en Allemagne*, 1892. — E. WINKELMANN, *Kaiser Friedrich II*, 2 vol., 1889-1897. — FR. W. SCHIRMACHER, *Kaiser Friedrich der zweite*, 4 vol., 1859-1865. — FR. J. BIEHRINGER, *Kaiser Friedrich II*, 1912. — ZELLER, *Hist. d'Allemagne*, IV. — BRYCE, *Le Saint Empire*, trad. Domergue. — BIROT, *Le Saint Empire*, 1900. — DOM C. POULET, *Guelfes et Gibelins*, I. *La lutte du sacerdoce et de l'Empire* (coll. Lovanium), Bruxelles, 1922. — ARQUILLIÈRE, art. *Honorius III*, dans *Dict. Théol.*

roi de Sicile. **Honorius III**, vieillard pieux et débonnaire, était attaché à Frédéric par une affection presque paternelle : alors qu'il s'appelait le cardinal Censius Savelli, n'avait-il pas présidé à son éducation ? Il ne protesta pas. Après avoir ajourné, puis annoncé à nouveau son départ pour l'Orient, Frédéric II finit par rester sous prétexte que l'état de l'Allemagne ne permettait pas l'expédition. Honorius laissa faire.

A la mort de ce pontife débile, tout change. Le cardinal Hugolin devient pape, sous le nom de **Grégoire IX** (1227-1241). Bien qu'avancé en âge, ce neveu d'Innocent III avait de son oncle le caractère énergique et inflexible. Il somme Frédéric de tenir ses engagements et de partir pour la croisade. L'empereur s'embarque le 8 septembre 1227, mais revient trois jours après, sous prétexte de maladie. Grégoire IX l'excommunie. Frédéric fit un coup de maître : il partit quand même pour l'Orient, comptant y retrouver le prestige que le pape voulait lui enlever. Etrange croisade où se coudoient les mercenaires sarrasins de Sicile et les chevaliers de Germanie, croisade toute égoïste entreprise pour réaliser la partie orientale du programme dominateur de Frédéric II. Il commença par violer un état chrétien : à Chypre, où le jeune roi Henri régnait sous la tutelle de sa mère Alix de Champagne, il s'arrogea la suzeraineté du royaume et, comme on protestait, il fit occuper l'île militairement. En Palestine, il trouve le prince de Damas en conflit avec le Soudan d'Egypte ; il ne craint pas de prendre parti pour ce dernier, lui promet de le garantir contre toute intrusion des occidentaux et s'engage à laisser aux Turcs le libre exercice de leur culte. Séduit, le Soudan lui restitue Jérusalem, Bethléem et Nazareth ; le prince excommunié entre solennellement dans la Ville Sainte.

Cependant, Grégoire IX avait voulu jouer son rôle de

Grégoire IX. — Sources : AUVRAY, *Les registres de Grégoire IX*, 2 vol. parus, 1890, 1905. — Mon. Germ., *Epistolæ sæculi XIII*, 1883, I. — Travaux : BALAN, *Storia di Gregorio IX e soi tempi*, 3 vol., Modène, 1872 ; *La prima lotta di Gregorio IX con Frederigo II* (1227-1230), Modène, 1871. — J. FELTEN, *Papst Gregor IX*, Fribourg, 1886. — K. HADANK, *Die Schlacht bei Cortenuova*, 1907. — A. CLERVAL, art. *Grégoire IX*, dans *Dict. Théol.* — H. ARQUILLIÈRE, *Honorius III*, dans le même dict.

défenseur de l'Italie en reconquérant la Sicile, terre vassale du Saint-Siège. Avec l'aide des Lombards, il envahit l'Apulie et s'avança jusqu'au-delà du Volturno ; l'expédition avait à sa tête Jean de Brienne ; Grégoire IX lui avait conféré l'investiture des Deux Siciles, le dédommageant ainsi de ce que Frédéric II avait usurpé ses droits à la royauté de Jérusalem. Mais le brusque retour du César étonna ses adversaires, qui, battus, durent se retirer. Par l'intermédiaire du grand maître de l'Ordre Teutonique, Herman de Salza, Grégoire IX consentit à se réconcilier avec Frédéric II par la paix de **San Germano** (1230).

Mais celui-ci poursuivait la réalisation de son plan dominateur : à lui l'Italie entière. Les communes de Lombardie, de Toscane et d'Ombrie résolurent de se liguer comme au temps de Barberousse. Grégoire IX se devait de les soutenir, d'autant plus que Frédéric venait de disposer arbitrairement de la Sardaigne, fief pontifical, en faveur de son fils naturel, le bel Enzo. Grégoire IX excommunia Frédéric pour la seconde fois : c'est désormais une lutte sans merci entre le Sacerdoce et l'Empire. Grégoire IX fut malheureux. Il voulut assembler un concile qui condamnerait Frédéric, mais celui-ci fit arrêter, près de l'île d'Elbe, la flotte qui transportait à Rome les évêques de France, d'Angleterre et d'Espagne ; il les fit conduire à Pise chargés de chaînes d'argent. Vainqueur, il arrivait sous les murs de Rome, lorsque l'intrépide pape mourut en 1241, presque centenaire. Frédéric II semblait triompher. « Ce qu'il y eut de nouveau dans cette lutte terrible ce fut l'appel aux peuples chrétiens que chaque adversaire lança contre son rival en l'accablant d'accusations publiques et personnelles. Aux encycliques du pape répondaient celles de l'empereur. » Celui-ci songea même à promouvoir un schisme dont son chancelier, Pierre de la Vigne, eût été le patriarche.

A Grégoire IX succéda Célestin IV, qui ne régna que dix-sept jours ; suivit une vacance de deux années durant laquelle Rome fut en proie à l'anarchie. Enfin, on élut Sinibalde de Fiesque, qui prit le nom d'**Innocent IV**. Les négociations commencées entre lui et Frédéric furent sans issue ; il demanda, en vain, que l'empereur abandonnât

toute prétention sur l'Italie du Nord. Forcé de s'exiler, le pape convoqua, à **Lyon**, le XIII^e concile œcuménique (1245); il y dévoila la conduite infâme de Frédéric : des crimes tels que connivence avec les Sarrasins, débauches, parjures répétés, injustices commises dans le royaume de Sicile, sans compter sa lutte sacrilège contre la papauté. La sentence d'excommunication prononcée par Grégoire IX fut donc maintenue sur sa tête ; il fut déchu de toutes ses dignités, l'Allemagne invitée à élire un roi et le pape à disposer de la Sicile. Loin de se soumettre, il se raidit dans son orgueil et proféra des insultes contre le pape. Mais la querelle ne tourna pas à son profit : en Allemagne, son fils, **Conrad IV**, doit lutter contre les prétendants suscités par le parti pontifical, Henri Raspon landgrave de Thuringe (1246), puis le comte **Guillaume de Hollande** (1247-1256). En Italie, Frédéric se voit abandonné : défection de Parme, trahison de Pierre de la Vigne, son chancelier, qui aurait tenté de l'assassiner. Il meurt soudain à Fiorentino, en Apulie, peut-être repentant (13 décembre 1250).

Les intérêts de la papauté exigèrent du nouveau pontife **Alexandre IV** (1254-1261), qu'il continuât à s'opposer aux Hohenstaufen. Au détriment du jeune **Conradin**, fils de Conrad IV, il patrona d'abord la candidature impériale de Guillaume de Hollande, puis, après une temporisation calculée, celle de Richard de Cornouailles. Quand, enfin, l'élection de **Rodolphe de Habsbourg** (1273) mettra fin au grand interrègne, l'empereur aura cessé d'être dangereux. La puissance de la féodalité et celle des villes libres exigeront sa présence en Germanie ; et, d'ailleurs, une coûteuse expérience lui a appris combien il est périlleux de franchir

Innocent IV. La chute des Hohenstaufen.— Sources : C. HÖFLER, *Albert von Beham und Regesten Papst Innocenz IV* (Bibliothek des literarischen Vereins in Stuttgart, XVI), 1847. — E. BERGER, *Les registres d'Innocent IV*, 4 vol. — Travaux : A. FOLZ, *Kaiser Friedrich II und Papst Innocenz IV*, 1905. — DESLANDRES, *Innocent IV et la chute des Hohenstaufen*, 1907. — E. BERGER, *Saint Louis et Innocent IV*, introduction au t. II des Registres, 1887. — E. AMANN, art. *Innocent IV*, dans *Dict. de Théol.* — F. LENCKHOFF, *Papst Alexandre IV*, Paderborn, 1907. — V. ERMONI, art. *Alexandre IV*, dans *Dict. d'Hist.* — HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, IV et V.

les Alpes. Aussi, quand Grégoire X réclamera la Romagne, on finira par la lui concéder sans recourir aux armes.

Ainsi la lutte du Sacerdoce et de l'Empire se terminait-elle par la victoire de la papauté. L'expression est d'ailleurs impropre ; car « le Sacerdoce regardait l'Empire comme un pouvoir connexe et nécessaire », et c'est plutôt contre les ambitions de certains Hohenstaufen que la Papauté avait combattu. Mais la victoire fut toute négative ; délivrée de l'Empereur, la Péninsule ne parviendra pas à se pacifier. Jadis, guelfes ou gibelines, selon que l'exigeaient leurs intérêts locaux, les cités italiennes vont continuer la lutte *intra muros* ; parti des nobles contre parti populaire, rivalités de maisons ou parfois entre membres d'une même maison. L'Italie sombrera dans l'anarchie. Fuyant Rome inhabitable, on verra les papes errer de Lyon à Anagni, d'Anagni à Pérouse, en attendant le long exil d'Avignon.

II. Les croisades de Saint Louis. — Tandis que Frédéric II déchirait la chrétienté, **Saint Louis** ne songeait qu'à la lancer à la croisade. Ainsi s'expliquent ses interventions pacificatrices dans la lutte du Sacerdoce et de l'Empire : volontiers, il s'offrait à servir d'arbitre et à régler la question italienne afin de pouvoir aborder celle d'Orient. Soudain, en effet, le péril avait pris un caractère nouveau : longtemps isolées, les hordes mongoles débordaient sur l'Europe, ayant à leur tête le fameux Gengis-Khan. Leur marche fut foudroyante : en 1216, Gengis-Khan entra à Pékin, en 1240, il était aux portes de la Hongrie ; bientôt, il s'avan-

Saint Louis et la croisade. — *Sources* : GUILLAUME DE NANGIS, *Gesta Ludovici regis*, Rec. Hist. de France, XX, 312-465. — JOINVILLE, éd. Natalis de Wailly, 1881. — GEOFFROY DE BEAULIEU, Rec. Hist. de France, XX, 3-26. — *Continuation de Guillaume de Tyr*, Hist. Occ. Crois., II. — *Travaux* : LECOY DE LA MARCHE, *La prédication de la croisade au XIII^e siècle* (Rev. quest. hist., juillet 1890). — LE NAIN DE TILLEMONT, *Vie de saint Louis* (éd. Soc. H. de Fr.), 1847-51, 6 vol. — WALLON, *Saint Louis et son temps*, 1875, 2 vol. — RÖHRICHT, *Der Kreuzzug Louis IX gegen Damiette*, Berlin, 1890. — E. BERGER, *Saint Louis et Innocent IV*. Etude sur les rapports de la France et du Saint-Siège, 1893. — M. SEPET, *Saint Louis*, 1898, (Col. les Saints). — J. BARIS, *Jean de Joinville* (Hist. litt. de la France, XXXII, 1898). — STERNFELD, *Ludwigs des Heiligen Kreuzzug nach Tunis*, Berlin, 1896. — BREHIER, *Les Croisades*, ch. IX.

çait jusqu'à l'Adriatique. A la vérité, cette menace ne devait être que passagère : d'eux-mêmes, les Mongols reflueraient vers l'Asie, terre de leur race. L'invasion eut pourtant une conséquence directe en Palestine : une bande de 10.000 Karizmiens, fuyant devant les hordes asiatiques, étaient venus se mettre aux ordres du soudan d'Egypte ; ils s'emparèrent de Jérusalem en septembre 1244.

Cette nouvelle arriva en France alors que Saint Louis était en péril de mort ; il fit vœu de se croiser. Dans le même concile de Lyon, qui excommunia Frédéric II, le pape décréta la croisade : la France seule répondit à son appel. Saint Louis s'embarque à Aigues-Mortes, hiverne en Chypre, débarque en Egypte, s'empare du port de Damiette et marche sur le Caire. Mais, après l'épuisante victoire de **Mansourah**, où les Français donnèrent la mesure de leur imprudence et de leur vaillance, il est contraint à une désastreuse retraite (1250). Fait prisonnier, il doit payer une forte rançon et rendre Damiette aux Infidèles. Sans se laisser décourager, le saint roi demeure encore quatre années en Syrie, où il fait relever les fortifications d'Acre, de Jaffa, de Césarée et de Sidon. Quand la mort de Blanche de Castille le rappela, il gardait encore l'espoir de retourner en Palestine.

En France, la captivité du roi avait suscité un mouvement populaire, « **la croisade des Pastoureaux** », commandée par un chef mystérieux, le Maître de Hongrie ; on crut d'abord à un nouveau Pierre l'Ermite. Mais, parti de Flandre, il ramassa sur son passage l'écume du populaire, qui se livra à tous les excès. Indignées, les populations du centre et de l'ouest les pourchassèrent comme des brigands. Les temps n'étaient plus à la croisade ; Gênes et Venise s'absorbaient dans leurs rivalités égoïstes : en 1261, les Grecs mettaient fin à l'Empire latin de Constantinople, tandis que, devenu roi des Deux-Siciles, le frère de Saint Louis songeait à leur reprendre leurs conquêtes. Cependant, les nouvelles venues de Terre Sainte s'aggravaient : le sultan d'Egypte, Bibars, venait de s'emparer, une à une, des places de Palestine, y compris Antioche. Malgré le peu d'enthousiasme de ses barons, Saint Louis résolut la croisade.

Embarqué à Aigues-Mortes le 1^{er} juillet 1270, il atterrit devant Carthage. Son but était d'enlever Tunis et d'en faire son centre d'opération contre l'Égypte. Mais la peste se mit dans l'armée ; le roi en mourut le 25 août, et ainsi la croisade se termina presque aussitôt commencée. En vain, Grégoire X voulut-il reprendre l'expédition, en vain le concile de Lyon lui accorda-t-il, dans ce but, le prélèvement d'une dîme sur les biens ecclésiastiques, pendant six ans, les croisés firent défaut. L'Orient, laissé à lui-même, tomba tout entier au pouvoir des musulmans : ils s'emparèrent des derniers centres chrétiens, Tripoli et Saint-Jean-d'Acre (1291). L'immense effort des croisades avait manqué son but direct.

Mais il fut loin d'être stérile. « Œuvre des papes, les croisades eurent d'abord pour résultat de fortifier l'autorité pontificale. La prédication de la croisade donnait aux papes l'occasion d'intervenir entre les princes chrétiens et d'exercer leur juridiction sur tous ceux qui avaient pris la croix. Mais les avantages acquis ainsi par les papes étaient employés à assurer le salut commun de la chrétienté. Bien que les croisades aient eu d'abord l'apparence d'une offensive hardie, elles furent en réalité, dès le début, des guerres de défense. Si l'Empire byzantin eût succombé au xi^e siècle, l'Europe, dépourvue d'organisation, n'aurait pu résister à l'invasion. En forçant les musulmans à se défendre sur leur territoire, les croisades permirent aux puissances occidentales de s'organiser, et, lorsque l'Islam reprit l'offensive au xv^e siècle, il trouva devant lui des états réguliers. La civilisation européenne doit donc aux croisades d'avoir conservé son indépendance... D'autre part, les chevaliers occidentaux transportés en Syrie, y subirent l'influence d'une culture plus raffinée, et le commerce des Indes, favorisé par les croisades, transforma vraiment la vie matérielle des Occidentaux. Le développement déjà brillant de la civilisation occidentale à la fin du xii^e siècle est le résultat des croisades ». (L. Bréhier). Enfin les croisades ont développé les sentiments d'honneur chevaleresque et de générosité chrétienne qui ont conquis à la France un prestige incomparable en Orient.

III. Croisades d'Espagne. Missions d'Afrique et d'Asie.

— Les Arabes d'Afrique établis en Sicile menaçaient toujours la péninsule. Les Normands de la Basse Italie résolurent de les chasser : cette croisade fut conduite par **Roger**, frère de Robert Guiscard et ne demanda pas moins de trente-deux ans (1061-1091). Elle fut marquée par la victoire de Cerami en 1063, par l'occupation de Catane et de Palerme en 1072, par celle de Trépani en 1077. La prise de Girgenti et celle de Noto en 1091 achevèrent la conquête de l'île. Roger II (1101-1154) réunit les deux couronnes de la Basse Italie et de la Sicile : d'où ce royaume des Deux-Siciles, tributaire du Saint-Siège, qui échut aux Hohenstaufen, puis aux Angevins.

Le Khalifat de Cordoue régissait l'Espagne musulmane. Mais, dans le nord-ouest existaient deux états indépendants, l'Asturie et la Cantabrie dont la réunion constituera le royaume de Léon. Au Nord, la marche d'Espagne organisée par Charlemagne donna durant la décadence carolingienne les royaumes d'Aragon et de Navarre. Enfin le royaume de Castille se forma dans le bassin supérieur du Douro comme une marche. Longtemps les chrétiens durent s'en tenir à la défensive et subirent les incursions de l'émirat ; mais en 1073, le roi de Castille, **Alphonse V**, passa le Tage et s'empara de Tolède à la faveur des dissensions qui régnaient dans l'émirat. Les musulmans appelèrent à leur aide les Almoravides, puis les Almohades d'Afrique. Ce ne fut que sous le pontificat d'Innocent III que les trois rois de Navarre, d'Aragon et de Castille remportèrent la décisive victoire de **Navas de Tolosa** (1212). Les Maures furent, dès lors, refoulés dans l'extrême sud de la péninsule où l'émir Muhamed

Croisades de Sicile. — *Travaux* : AMARI, *Storia dei Musulmanni in Sicilia*, Florence, 1854. — CHALANDON, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, 2 vol., 1907.

Croisades d'Espagne. — *Travaux* : DOZY, *Histoire des musulmans d'Espagne*, 4 vol., 1861. — STANLEY LANE-POOLE, *The Moors in Spain*, Londres, 1889. — LUCHAIRE, *Innocent III, Les chrétiens vassaux*, 1908. — J. LAURENTIE, *Saint Ferdinand III* (collect. les Saints). — BOISSONADE, *Du nouveau sur la chanson de Roland*, 1923. — LAVISSE et RAMBAUD, II, ch. XII.

Aben Alamar fonda le royaume de Grenade (1238), qui se maintiendra jusqu'à la fin du xv^e siècle (1492).

Dans sa lutte contre l'Islam, l'Espagne fut beaucoup aidée par les croisés français. On fonda aussi au xii^e siècle des ordres militaires analogues à ceux de Terre Sainte, l'ordre de Calatrava (1158), celui d'Alcantara (1176), celui de Compostelle (1175), spécialement chargé de protéger les pèlerinages à Saint-Jacques, enfin celui d'Evora, en Portugal (1162). Ces luttes opiniâtres ont donné aux Espagnols une fermeté inébranlable dans leur foi, l'horreur de l'infidèle et de l'hérétique.

Dans l'Afrique Mineure, il subsistait une élite chrétienne, mais qui alla toujours diminuant : au x^e siècle on compte encore une quarantaine d'évêchés, en 1076, d'après une lettre de Grégoire VII, il n'en reste même plus trois. Pourtant Grégoire VII, Innocent III, Grégoire IX, Innocent IV essayèrent de protéger les chrétiens du Mâghreb en liant des rapports amicaux avec les émirs berbères. D'ailleurs, il y avait en Afrique un grand nombre de chrétiens importés : c'étaient les prisonniers capturés par les pirates ou acquis sur les marchés musulmans. Pour leur venir en aide et les racheter, des ordres religieux s'érigèrent. Le provençal **Jean de Matha et Félix de Valois** fondèrent un ordre qui honorait spécialement la Trinité par le vêtement : tunique blanche ornée d'une croix rouge et bleue. Les Trinitaires étaient appelés aussi Mathurins du nom de la chapelle Saint-Mathurin qu'ils possédaient à Paris ; leur centre se trouvait à Cerfroy. Bientôt ils eurent des maisons dans toute l'Europe : France, Italie, Angleterre, Espagne ; ils en comptèrent jusqu'à six cents réparties en 13 provinces ; on estime à deux cent mille le nombre des esclaves qu'ils libérèrent. Dans sa célèbre lettre du 8 mars 1199, Innocent III les avait autorisés « à racheter aussi des captifs païens, pour qu'ils puissent quelquefois, par le moyen des échanges, retirer de l'esclavage quelques captifs chrétiens ». D'autre part, le languedocien **saint Pierre Nolasque** et l'espagnol **saint Raymond de Pennafort** fondèrent l'ordre de la Merci ; tandis que les Trinitaires rachetaient seulement les captifs, les Pères de la Merci devaient leur servir de chapelains, les

soigner et même se substituer à eux, s'ils étaient en danger d'apostasier. Leur apostolat recueillit le plus grand succès. Un disciple des fondateurs, saint Raymond Nonnat se fit remarquer par son zèle inlassable, si bien que le bey d'Alger lui perça les lèvres d'un fer rouge et les scella d'un cadenas d'acier.

L'Asie ne fut d'abord évangélisée que par les hérétiques nestoriens réfugiés en Perse. Ils pénétrèrent en Chine à la suite de riches marchands arméniens et furent reçus avec honneur par l'empereur Tai-Tsoug, de la dynastie des Tang ; un siècle plus tard le nestorianisme semble florissant dans toute la Chine si bien qu'il peut prendre le titre orgueilleux de King-Tsia (religion brillante) : un édit de 845 constate en Chine 2.000 moines nestoriens. Mais, publié contre les bouddhistes, ce même édit atteignait directement les chrétiens en tant que membres de « religions étrangères ». En partie détruit, le nestorianisme reprit influence deux siècles plus tard : on constate, en effet, au ^{xiii}^e siècle que de nombreuses tribus mongoles sont chrétiennes. Bien plus, il exista un royaume nestorien qui comprit la Dzoungarie, les Vallées de l'Oxus, de l'Axarte et de l'Ily ; les souverains s'appelaient Prêtres-Jean (prêtres, parce qu'ils conféraient l'Ordre à tous les mâles ; Jean, corruption du mot Khan qui signifie empereur). Ce royaume du Prêtre Jean fut détruit par la terrible invasion de Gengis Khan en 1206.

Celle-ci révéla l'Asie à l'Europe ; or les Mongols se montraient très libéraux ; le chamanisme indigène n'excluait pas les autres religions, ni même le christianisme ; on pouvait donc tenter l'évangélisation. Innocent IV s'en préoccupa : une mission conduite par le mineur Jean de Plan Carpin se rendit à la résidence du grand Khan à Kara Koroum et assista à l'élection d'un nouveau « Fils du ciel » Gouyouk ; une autre dirigée par le dominicain Nicolas Ascelin se rendit au camp de Batchou, en Perse (1247), mais faillit être massacrée parce qu'elle n'apportait pas de présents ; enfin à la

Asie. — *Travaux* : RÉMUSAT, *Biographie de Jean de Montecorvin* (Biographie Universelle Didot). — PISANI, art. *Asie* (Missions catholiques de l'), dans *Dict. Théol.* — L. BRÉHIER, *Les croisades*, ch. V et X. — A. THOMAS, *Histoire de la mission de Chine*, 1923.

requête de saint Louis, Innocent IV fonda une société de « Voyageurs pour le Christ » recrutée surtout parmi les Franciscains et les Dominicains.

Ce ne fut pourtant que dans la seconde moitié du XIII^e siècle que les missions s'organisèrent lorsque le vénitien Marco Polo revint d'un voyage en Chine, affirmant la bienveillance du grand Khan Koubilaï. Le général des franciscains, Bonagrazia de Persicelo y envoya une mission conduite par le frère Jean de Monte Corvino ; après avoir fondé dans l'Inde une chrétienté à Méliapour, il se rendit à Kamtaluk (Pékin) où sous la protection du grand Khan Timour, il opéra de nombreuses conversions ; son apostolat rayonna dans toutes les grandes villes de province. Quand le bienheureux Orderic de Pordenone débarquera au port chinois de Zayton, il y constatera l'existence de deux monastères franciscains ; arrivé à Pékin, il y sera reçu par l'archevêque **Jean de Monte Corvino**, et il verra le grand Khan se découvrir devant la croix en rentrant dans sa capitale. Malheureusement, dans la seconde partie du XIV^e siècle, une terrible guerre civile aboutira au remplacement de la dynastie mongole par celle des Ming qui ouvriront la persécution.

Située entre l'Asie et l'Empire byzantin, l'**Arménie** était tombée dans l'hérésie monophysite. Les papes s'occupèrent de sa conversion, notamment Nicolas I^{er}. En 1080, on voit Grégoire VII essayer en vain dans une lettre de rappeler le catholicos arménien à l'orthodoxie. Mais l'arrivée des croisés, et la création d'un royaume de Petite Arménie en Cilicie, au bord de la Méditerranée permirent des rapports meilleurs ; dès le milieu du XII^e siècle le catholicos se rapprocha de la papauté ; en 1198, sous le catholicos Abirard, l'union est solennellement jurée à l'occasion du couronnement du roi Léon II. Mais quand éclate l'affaire de la succession d'Antio-

Afrique. — H. FROIDEVAUX, art. *Afrique*, dans *Dict. d'Histoire*. — G. DESLANDRES, *L'ordre des Trinitaires pour la rédemption des captifs*, Toulouse-Paris, 1903.

Arménie. — E. DULAURIER, *Histoire, dogmes, traditions et liturgie de l'Eglise arménienne orientale*, 3^e éd., 1859. — LUCHAIRE, *Innocent III, La question d'Orient*, passim. — L. PETIT, art. *Arménie*, *Histoire religieuse*, dans *Dict. Théol.*

che entre Raimon Roupen, neveu de Léon II, et Boémond de Tripoli, comme Rome se prononce pour celui-ci, Léon furieux engage la lutte contre les chrétiens d'Antioche si bien qu'Innocent III doit l'excommunier. Il subsista quelques rapports : ainsi Grégoire X invita-t-il le roi d'Arménie et le catholikos au concile au concile de Lyon (1274). Mais lorsque périt le royaume de Petite Arménie en 1375, troublée par des dissensions intérieures et menacée au dehors par les musulmans, l'Eglise arménienne se séparera de plus en plus du pape. Cependant, il était resté un noyau de fidèles romains : les Dominicains avaient formé une congrégation de missionnaires indigènes voués à l'œuvre de l'union, et appelés pour ce motif frères unis ou unitéurs : ils n'eurent pas moins de 50 monastères avec 700 religieux qui prirent bientôt la règle et l'habit dominicains. Malheureusement, au XIV^e siècle, les discussions au sujet du baptême des hérétiques compromettent leur œuvre.

Une conversion plus stable, résultat des croisades, fut celle des **Maronites** du Liban et de l'Anti-Liban, adeptes du monothéisme. En 1182, alors qu'Aimeric était patriarche d'Antioche, ils s'unirent à Rome ; le patriarche des Maronites assista au concile de Latran en 1215. Depuis lors ils n'ont cessé d'être fidèles au catholicisme.

IV. Les questions d'Italie et d'Orient à la fin du XIII^e siècle : La papauté, les Grecs et Charles d'Anjou.

Le dernier refuge des Hohenstaufen avait été l'Italie méridionale. Le jeune Conrad IV y fut d'abord soutenu par un fils naturel de Frédéric II, **Manfred** ; celui-ci remporta de grands succès et bientôt les barons de Sicile lui offrirent la couronne. On lui opposa Edmond, fils du roi d'Angle-

Charles d'Anjou et la papauté. — Sources : J. GUIRAUD, *Registres de Grégoire X*, 1890-1898. — LANGELOIS, *Les registres de Martin IV*, 1901. — TRARUX, C. JORDAN, *Les origines de la domination angevine en Italie*, 1910. — CABIER, *Essai sur l'administration du royaume de Sicile sous Charles I et Charles II d'Anjou* (Bibl. Ecoles franç. Athènes et Rome, fasc. LIX). — LAVISSE, *Histoire de France*, III. — A. CLEVAL, art. Grégoire X, dans *Dict. de Théol.* — VAN DER, art. Constantinople (Eglise de), dans *Dict. de Théol.* — FOURNIER, *Le royaume d'Arles*, 1891 (passim). — DOM C. POULLET, *Guelfes et Gibelins*, t. II, *La diplomatie pontificale à l'époque de la domination française* (1260-1378).

terre, Henri III. Mais il fallait à la papauté dans le sud de l'Italie un vassal puissant qui put la protéger comme autrefois la dynastie normande. Homme énergique, intelligent et audacieux **Urbain IV** (1261-1264) abandonna le faible Edmond d'Angleterre et lui substitua **Charles d'Anjou**, frère de saint Louis, qui serait appuyé par toute une noblesse française. Les prétentions des Hohenstaufen en Sicile et à Rome furent vite ruinées : Manfred est battu à Bénévent (1266) ; un de ses neveux, **Conradin**, arrivé d'Allemagne pour prendre sa succession, subit la décisive défaite de Tagliacozzo ; fait prisonnier, il est exécuté à Naples. Avec lui s'éteint la race des Hohenstaufen ; la dynastie angevine lui succède en Italie.

A son tour, Charles d'Anjou rêva de constituer une vaste puissance méditerranéenne qui règnerait en même temps à Constantinople et à Rome. Pour réaliser ce plan, il ne se servit pas de la force brutale, mais de la diplomatie : prétendait-il intervenir à Byzance, il arguait le péril turc ; voulait-il s'imposer dans la péninsule, il prétextait l'anarchie italienne.

Constantinople était retombée aux mains des Grecs en 1261 ; Charles d'Anjou avait marié sa fille Béatrice à l'héritier de Baudoin II, le souverain détrôné ; ayant pris pied en Achate et en Épire, il aspirait à restaurer l'empire latin ; d'une telle expédition toute égoïste, il parlait comme d'une croisade. Alors, des papes politiques lui firent échec : ainsi éliminèrent-ils les prétextes de croisade byzantine en réalisant l'union avec les Grecs. Dès le pontificat de **Clément IV** (1265-1268), on entama des négociations. A sa mort, Charles d'Anjou intrigua beaucoup pour obtenir la nomination d'un pape favorable à ses plans de conquête ; la résistance qu'il rencontra dans la curie occasionna une vacance de trois ans, tant qu'enfin **Grégoire X** fut élu en 1271. Il eut le bon sens de continuer la politique de ses prédécesseurs. A Michel VIII Paléologue, il proposa le choix entre deux projets d'entente : ou bien soumission du clergé et du peuple byzantins en présence de quatre légats pontificaux, ou bien tenue d'un concile œcuménique. Michel accepta la seconde proposition. Le **concile de Lyon** (XIV^e concile général, 1274) décréta

l'union aux trois conditions suivantes : 1° reconnaissance de la primauté romaine, 2° droit d'appel au Saint-Siège, 3° mention du pape dans les dyptiques commè autrefois. L'union rencontra une opposition très vive dans le clergé grec inféodé à « l'orthodoxie » ; voulant l'emporter coûte que coûte, Michel VIII arrêta et fit enfermer les réfractaires les plus notoires. D'ailleurs, des prêtres, des évêques, et même un ancien patriarche, Germain III, se rallièrent à Rome ainsi que le fameux théologien Jean Veccos. L'union subsista sous les éphémères successeurs de Grégoire X, Innocent V, Adrien V et Jean XXI (1276-1277).

Mais **Nicolas III** (1277-1280) commença à mécontenter les Grecs en leur demandant plus que ne comportaient les décrets du concile de Lyon : il parlait d'envoyer à Byzance un légat et dans les principales villes des nonces afin d'assurer le respect de la foi romaine. Pourtant, politique habile, il sut contrecarrer les ambitions angevines dans la péninsule et adroitement évinça Charles d'Anjou de la sénatorerie de Rome. Son idéal italien eût été de constituer au nord de l'Etat pontifical une principauté indigène forte qui lui servit de bastion avancé. Son successeur, le cardinal français Simon de Brie qui prit le nom de **Martin IV** (1281-1285) était tout dévoué à la cause angevine. Appuyant la politique orientale de Charles, il excommunia bientôt Paléologue comme hérétique et schismatique ; sans rompre avec la papauté, le basileus brisa avec Martin IV en rayant son nom des prières liturgiques. Mais les malheurs de la maison d'Anjou enlevèrent bientôt aux Byzantins les seuls motifs politiques qui les obligeaient à prolonger l'union. Outre qu'en Orient, les troupes de Michel VIII culbutaient à Bérat d'Albanie l'armée angevine, en 1282 excités sous mains par les Aragonais et les Grecs, les Siciliens se révoltèrent et firent à Palerme un massacre général des Français (**Vêpres siciliennes**, lundi de Pâques, 1282). Pierre d'Aragon, l'héritier jadis reconnu par Conradin, fut proclamé roi de Sicile, et Charles d'Anjou ne conserva plus que ses possessions de l'Italie méridionale. Dès lors, délivré de toute inquiétude, Andronic II, fils de Michel VIII revint au schisme.

ASPECT GÉNÉRAL DE LA CHRÉTIENTÉ DU XI^e AU XIV^e SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

LA PAPAUTE

I. **Influence universelle.** — En ces temps de foi profonde, le pape est regardé comme le personnage suprême. Yves de Chartres, Innocent III et les scolastiques ont l'habitude d'exprimer les rapports du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel par l'expressive comparaison du soleil et de la lune, l'Etat recevant lumière de l'Eglise qui l'anime d'une vie supérieure et surnaturelle. Aussi est-ce le pape qui investit l'empereur : « Le pape a les deux glaives, dit le Miroir de Souabe ; il garde pour lui le glaive spirituel et donne à l'empereur le glaive temporel ; quand il monte sur sa blanche haquenée, il faut que l'empereur lui tienne l'étrier ». Un autre symbole de la puissance pontificale, c'est la tiare. Auparavant le pape portait simplement un bonnet de couleur blanche, mais dès le ix^e siècle apparut la tiare à une couronne, le *regnum* ; au début du xiv^e siècle, le pape sera représenté avec une deuxième, et bientôt avec une troisième couronne, le *tri-regnum* (sous Clément V † 1314). Cette tiare à trois couronnes représente l'universalité de la fonction : primat, patriarcat et souveraineté temporelle.

En conséquence, les princes relevaient du jugement pontifical à titre privé et à titre public. Quand les rois violaient

Pouvoir pontifical. — E. W. MEYER, *Staats theorien Papst Innocent III*, Bonn, 1920. — E. AMANN, art. *Innocent III et Innocent IV*, dans *Dict. de Théologie*. — F. SCABUTO, *Stato e Chiesa negli scritti politici dal 1122 al 1347*, Florence, 1882. — CARLYLE, *A history of mediæval theory in the West*, London. — L. GODEFROY, art. *Interdit*, dans *Dict. de Théologie*. — E. VALTON, art. *Excommunication*, dans *Dict. de Théologie* ; art. *Divorce des princes et l'Eglise*, dans *Dict. d'Apologétique*.

la morale, qu'ils fussent adultères, spoliateurs de l'Eglise ou meurtriers de clercs, ils tombaient sous le droit canonique comme les autres fidèles et devenaient passibles de l'excommunication. Ainsi furent frappés Philippe I^{er} et Philippe-Auguste adultères, les empereurs d'Allemagne spoliateurs des biens de l'Eglise, Boleslav de Pologne meurtrier de saint Stanislas (1079), Henri II d'Angleterre et Raymond VI de Toulouse, instigateurs des meurtres de Thomas Becket et de Pierre de Castelnau.

La papauté intervenait aussi dans les questions politiques pour une raison morale en vertu de la doctrine du pouvoir indirect. « Le souverain pontife, dit Innocent III à Philippe-Auguste, est tenu par son office de procurer partout la paix ; d'autre part il est aussi de son devoir de juger des questions qui touchent au salut ou à la damnation des âmes. Or, n'est-ce point chose qui éloigne du salut que d'entretenir la discorde, d'exposer un pays à toutes les calamités, à toutes les misères physiques et morales de la guerre, de contraindre les gens d'Eglise à prendre les armes dans la querelle du roi ? ». (E. Amaun). Quand il s'agit du saint Empire, le droit d'intervention est plus strict encore ; dans sa *Délibération sur le fait de l'empire* durant la lutte de Philippe de Souabe et d'Otton, Innocent III déclare : « Cette affaire revient nécessairement au souverain pontife, *principaliter* et *finaliter* ; *principaliter*, car, c'est le siège apostolique qui a jadis transféré l'empire de l'Orient à l'Occident ; *finaliter*, parce que c'est le pape lui-même qui concède la couronne impériale ». A ce droit pontifical s'opposent les prétentions césariennes dont le plus remarquable théoricien fut Pierre de la Vigne, conseiller de Frédéric II : « Il est ridicule, dit-il, de prétendre soumettre à une loi celui qui, par sa dignité impériale est soustrait à toute loi, *qui legibus omnibus imperialiter est solutus*, de prétendre soumettre à des peines temporelles celui qui n'a point de supérieur temporel ». On sait que les légistes tendaient à absorber l'Eglise dans l'Etat et à accorder au prince une suprématie religieuse illimitée qui lui donnerait droit de réformer l'Eglise à sa mode.

Contre les crimes politiques des princes, le pape recourait parfois à l'interdit qui frappait tout un royaume y proscri-

vant le culte : « Que toutes les églises soient fermées, dit la formule, que personne n'y soit admis si ce n'est pour baptiser les petits enfants ; que la messe soit célébrée une seule fois dans la semaine, le vendredi de grand matin ; que le dimanche, les prêtres au lieu de la messe répandent la parole de Dieu, mais qu'ils prêchent hors de l'église sous le porche. Tous les sacrements, l'extrême-onction même, seront prohibés, sauf le baptême pour les nouveaux nés et le viatique pour les mourants ». Aussi arrivait-il que les populations exaspérées obligeaient le prince à se faire absoudre. Le pape pouvait encore délier les sujets du serment de fidélité, et même déposer le roi : ainsi fit Grégoire VII à l'égard de Henri IV (1080), Innocent III à l'égard de Jean sans Terre (1212), Innocent IV à l'égard de Frédéric II (1245).

Derrière le Saint-Siège s'abritent tous les droits des petits. Moyennant le paiement d'un cens, les monastères désireux d'échapper à l'avidité des seigneurs se placent sous la protection apostolique, et c'est par ce moyen que Cluny secoua la tutelle laïque. Des princes et même des royaumes viennent se mettre sous la sauvegarde pontificale : ainsi, Ramire I d'Aragon menacé par son frère devient le vassal du pape ; en 1213, Jean sans Terre promet de payer au pape un tribut et de lui faire hommage de sa couronne. Dans les rapports internationaux, les contractants juraient de garder la paix sous un serment dont le pape seul pouvait relever ; des lettres apostoliques reproduisent les données du traité. Au début du xiv^e siècle, on verra encore Boniface VIII signifier à la France et à l'Angleterre de ne pas rompre leur paix.

D'autre part, la compétence doctrinale de la papauté s'affirme de plus en plus. Dans l'antiquité, on avait parfois reconnu solennellement que les papes sont les gardiens intègres de la foi (formule d'Hormisdas, 516) ; on avait proclamé leur mission de garder ce rôle jusqu'à la fin des temps. Au Moyen Age, l'infailibilité pontificale devient matière d'enseignement : saint Thomas d'Aquin l'appuie sur le « *Tu aliquando conversus, confirma fratres tuos* » adressé par Notre-Seigneur à saint Pierre, et sur le texte de la II^e aux Corinthiens, qui demande l'unité dans la foi « *ut ipsum dicatis omnes et non sint in vobis schismata* » ; or,

cette unité reste irréalisable sans l'unité d'autorité doctrinale (Sum. th. II, 2. qu. 1, art. 10). L'infailibilité est implicitement reconnue par le II^e concile de Lyon en 1274 (canon *maiores*) : sans être *de fide* elle est *propre fide*.

II. L'administration pontificale : les cardinaux, les finances. — Ce même concile de Lyon régla définitivement par son canon II le rôle des cardinaux dans l'élection pontificale : le dixième jour après le décès du pape, ils devaient se réunir en commun dans une même salle, absolument sequestrés (d'où le nom de conclave : *cum clave*, enfermés avec une clef). Passés les trois premiers jours, les cardinaux ne recevraient plus qu'un seul plat durant les cinq jours suivants ; ensuite, on ne leur donnerait plus que du pain, du vin et de l'eau. Le but d'une telle réglementation était d'empêcher les longues vacances, telles que celle de trois ans qui venait de précéder l'élection de Grégoire X.

Les papes s'en remettent aux cardinaux sur nombre de questions ; leurs réunions remplacent le synode annuel tenu à Rome chaque carême. Ils sont souvent chargés de l'exécution des causes majeures, on les consulte sur des points ayant rapport à la foi et à la morale, sur des décisions de toutes sortes : canonisations, approbations d'ordres religieux, érections d'universités et d'évêchés, concessions de privilèges éventuels, gouvernement des Etats pontificaux. Parmi eux sont choisis les premiers personnages ecclésiastiques : légats à latere, Inquisiteur général, Grand pénitencier, Vice-Chancelier, protecteurs des ordres et des pays. Leur réunion avec le pape se nommait déjà consistoire, et on les appelait sénateurs du Saint-Siège.

L'organisation des Etats pontificaux, une administration nombreuse, les entreprises de chrétienté, tout cela exigeait des dépenses plus considérables que celles de n'importe quel prince. Rome possédait d'abord les revenus de ses propres

Cardinaux. — GOYAU, *Le Vatican, les papes et la civilisation*, 2^e partie. — CHOUPIN, art. *Curie romaine*, dans *Dict. d'Apol.* — J. FORGET, art. *Cardinaux*, dans *Dict. de Théologie.* — E. JORDAN, *Le Sacré-Collège au Moyen Age*, dans *Rev. des Cours et Confé.*, déc. 1921, janv.-mars 1922.

Etats : un clerc romain, Censio Savelli, le futur Honorius III, nous en a laissé le détail (*Liber censuum*). Le denier de saint Pierre constituait un autre genre de ressources : il était consenti par divers Etats, notamment l'Angleterre : Guillaume le Conquérant l'avait promis à Grégoire VII ; Jean sans Terre le fixa à 1.000 marcs. Les autres vassaux du Saint-Siège s'en acquittaient selon leurs moyens : la redevance de Frédéric II comme roi de Sicile montait à mille pièces d'or. Une troisième source de revenus était purement ecclésiastique : droit de protection des églises et monastères, droit de confirmation des évêques et abbés, expédition des bulles, etc. On travailla, d'ailleurs, à régulariser la perception des cens (*Liber censuum*) ; dans ce but, des enquêtes importantes furent menées par des légats, Gonsalve en Espagne (1213), le sous-diacre Pierre Marc dans le midi de la France (1212), frère Etienne en France, etc. Enfin, les charges, toujours plus grandes de la papauté, l'amènèrent à organiser des nouveaux impôts : elle commence à mettre la main sur la nomination aux bénéfices. En dépit des protestations nationalistes, la fiscalité pontificale tend à une centralisation puissante qui aura son plein épanouissement à l'époque de la papauté d'Avignon.

CHAPITRE II

L'EPISCOPAT

I. **Les élections épiscopales.** — Le mode de nomination aux évêchés avait fait le fond de la querelle des investitures, terminée par le triomphe de la papauté. Au XII^e siècle s'opéra une réforme dans les élections épiscopales. Urbain II inter-

Finances pontificales. — Sources : *Liber censuum de l'Eglise romaine*, publié avec une préface et un commentaire par Mgr. Duchesne et Paul Fabre, 1895. — Travaux : P. FABRE, *Etude sur le Liber censuum de l'Eglise romaine* (Ecoles franç. Athènes et Rome, fasc. LXXXVI). — KIRSCH, *Die Finanzverwaltung des Kardinalkollegiums im 13 und 14 Jahrhundert* (Kirchengeschichtl. Stud. II, 4, Munster, 1895).

dit de nommer évêques ceux qui n'auraient point reçu l'un des ordres majeurs (concile de Bénévent, 1901 ; concile de Clermont, 1095). Le pape, d'ailleurs, acquiert une sorte de surveillance sur les élections épiscopales. A l'époque de Pascal II (1099-1118), le corps électoral se recrute d'après le mode ancien : évêques de la province, abbés du diocèse, clercs de la cathédrale, quelques laïques et les délégués du roi, enfin les chanoines auxquels revient de faire la convocation et de voter les premiers. Aussi, durant la période qui s'étend entre le concordat de Worms et le IV^e concile de Latran (1122-1215), voit-on le chapitre cathédral évincer les autres électeurs. L'élément monastique protesta ; en 1139, Innocent II déclarait qu'on devait prendre le *consilium* des *religiosi viri* ; mais les chanoines distinguèrent entre ce *consilium*, simple avis, et l'*electio*, droit d'élire. Pour demeurer électeurs, moines, archidiaques et archiprêtres ruraux n'eurent d'autres ressources que d'entrer dans les chapitres en acquérant des prébendes. En 1215, le canon 24 du concile de Latran reconnaîtra aux seuls chapitres cathédraux le droit d'élire l'évêque. Dès lors, leur importance grandit : les chanoines forment le conseil ordinaire de l'évêque, qui est tenu à obtenir leur assentiment pour certains actes, tels que aliénations de biens ou introduction de nouvelles fêtes dans la liturgie diocésaine. Ajoutons qu'au XIII^e siècle, nombre de chapitres sont souvent sous l'obédience directe du métropolitain ou du pape, ce qui les rend à peu près indépendants de l'ordinaire : d'où parfois des conflits regrettables entre l'évêque et les chanoines.

D'ailleurs, l'influence pontificale pénètre de plus en plus dans le diocèse. Les nominations épiscopales dépendent souvent du pape. Innocent III, par exemple, annule nombre

Elections épiscopales. — IMBART DE LA TOUR, *Les élections épiscopales dans l'Eglise de France du IX^e au XII^e siècle*, 1891. — J. DOIZÉ, *Les élections épiscopales en France avant les Concordats* (Etudes, CVIII-CIX, 1906). — E. ROLAND, *Les chanoines et les élections épiscopales du XI^e au XVI^e siècle*, 1909. — B. MONON, *L'Eglise et l'Etat au XII^e siècle*, 1904. — K. EUBEL, *Hierarchia catholica Medii ævi*, I, 2^e éd., 1913. — VIOULET, *Les élections ecclésiastiques au Moyen Age* (Rev. cath. des Eglises, 1907). — G. MOLLAT, art. *Elections épiscopales*, dans *Dict. d'Apol.*

d'élections, substitue son candidat à celui des chanoines ou même nomme directement l'évêque. Quant à la confirmation, si elle appartient encore en droit au métropolitain, pratiquement la plupart des évêques élus vont la demander à Rome : aussi s'intitulent-ils « évêques par la grâce de Dieu et du Siège apostolique ». Au pape revient la translation d'un évêque d'un siège à un autre, l'acceptation d'une démission épiscopale. Enfin, en un temps où les appels à Rome se multiplient, le contrôle pontifical est très effectif : souvent, les prélats sont sommés de venir se justifier en cour de Rome, ou bien une enquête est confiée aux évêques et aux abbés voisins.

Les papes s'attribuent maintenant le droit de conférer directement les bénéfices. Adrien IV (1154-1159), qui innova cette pratique, recommanda simplement ses candidats, mais ses successeurs les imposèrent souvent, ce qui permit, d'ailleurs, l'avancement de sujets remarquables. En 1245, il y eut des protestations au concile de Lyon ; un peu plus tard, plusieurs évêques anglais, notamment Robert Grossetête, se plaignent que nombre de bénéfices aillent à des Italiens. Aussi, Alexandre IV (1254-1261) déclara-t-il qu'aucun chapitre ne serait grevé de plus de quatre *mandata* apostoliques. Clément IV, il est vrai, ajoutait le droit pour le Saint-Siège de nommer aux bénéfices « *apud sedem apostolicam vacantia* » autrement dit à ceux dont les titulaires meurent dans le lieu de résidence de la cour romaine. Il décrétait aussi — ce qui est incontestable — que le pape a de droit la disposition de toutes les charges ecclésiastiques (*plenaria dispositio*).

II. Les auxiliaires de l'évêque. — Un personnage menaçait souvent de porter ombrage à l'évêque : l'archidiacre. Investi d'une juridiction considérable, il faisait la visite canonique en place de l'évêque et présidait le tribunal ecclésiastique par juridiction ordinaire. Pour limiter son pouvoir l'évêque créa souvent plusieurs archidiacres ayant des cir-

conscriptions distinctes ou archidiaconés subdivisés en archiprêtres ; toutefois, auprès du prélat résidait l'ancien archidiacre unique devenu le grand archidiacre et qui restait le premier dans le diocèse après l'évêque (*major post episcopum*). Mais, dès le ^{xii}^e siècle, on établit des vicaires généraux amovibles ; ils furent chargés des affaires importantes, cas de mariage, simonie, etc..., et ne laissèrent plus à l'archidiacre que les fonctions moindres. Celui-ci cesse d'être un rival pour l'évêque ; combattue par divers conciles (notamment synode de Laval, 1242), son autorité ira toujours décroissant jusqu'à ce que le concile de Trente le supprime.

Autres auxiliaires dans le diocèse : les évêques *in partibus*. Lors de la formation du royaume latin de Jérusalem, on y créa des diocèses ; après la perte de la Palestine, les titres épiscopaux demeurèrent parce que les papes espéraient toujours la reconquête. Ainsi se trouva-t-il des évêques sans diocèses prenables, étant donné que leurs territoires demeureraient aux mains des Turcs infidèles, *episcopi in partibus infidelium* ; ils se mirent à la disposition des prélats occidentaux.

Sous le clergé supérieur, se mouvait la foule des prêtres. Dès le ^{xii}^e siècle, on incorpora nombre de paroisses dans les territoires des chapitres et des abbayes ; elles étaient alors administrées par un moine si elles dépendaient d'une abbaye, par un ecclésiastique désigné si elles appartenaient à un chapitre. Ce prêtre n'était pas curé, mais vicaire ; on lui octroyait une maigre part des revenus, ainsi que le casuel et les dons gratuits des fidèles surnommés droits d'étole. La situation des autres prêtres demeure non moins précaire parce que le patron, propriétaire de la paroisse, regarde le desservant comme une sorte de locataire qu'on peut gruger à merci. Pourtant, c'est au début du ^{xiii}^e siècle qu'apparaît le terme *fabrica* désignant l'ensemble des revenus d'une église gérés par un comité dont certains laïques font partie.

CHAPITRE III

LA JUSTICE D'EGLISE

I. **Les officialités et leur compétence.** — L'évêque et l'abbé peuvent avoir des droits judiciaires comme possesseurs de fiefs, mais l'expression justice d'église s'entend de la juridiction spéciale exercée en dépendance non du droit civil, mais du droit canonique. Au début l'évêque exerça lui-même sa juridiction, il se fit aider ensuite par l'archidiaque, puis à la fin du XII^e siècle apparaissent les délégués spéciaux appelés officiaux, personnages toujours résiliables et dont les pouvoirs cessaient à la disparition de l'évêque. On constate l'institution à Reims sous les archevêques Henri et Guillaume (1162-1202) ; de là elle se répand rapidement dans le nord et le nord-ouest de la France. Il faut distinguer deux catégories d'officiaux : les *principales* résidant au siège épiscopal et ayant juridiction sur tout le diocèse et pour toutes les causes, les forains ne prononçant d'arrêts que dans une circonscription limitée avec appel facultatif à l'évêque. Parfois nommé *allocatus* ou *judex episcopi*, l'official est le plus souvent un chanoine, et devient vite un personnage important entouré de nombreux auxiliaires (assesseurs, procureurs, avocats, notaires, etc...). Pour instruire une cause, il a le droit de lancer un monitoire qui, lu au prône, enjoint à chacun de dire ce qu'il sait touchant tel crime.

Officialités. — P. FOURNIER, *Les officialités au Moyen-Age*, 1881. — SCHULTE, *Die Geschichte der Quellen und Literatur des canon. Rechts*, 1875-1880. — A. TARDIF, *Histoire des sources du droit canonique*, 1887. — F. SENNE, *L'institution des avoueries ecclésiastiques en France*, 1903. — CH. PERGAMENI, *L'avouerie ecclésiastique belge*, 1907. — R. GENEŠTAL, *Procès sur l'état de clerc aux XII^e et XIV^e siècles*, 1909. — P. FOURNIER, *Etude sur les fausses Décrétales* (Rev. d'hist. ecclésiastique, 1906-1907). — LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire générale*, II, ch. V. — Ed. FOURNIER, *Comment naquit l'official*, Can 1925, t. XLVII, p. 249-271. — R. GENEŠTAL, *Le privilégium Fori en France du décret de Gratien à la fin du XIV^e siècle*, 2 vol., 1924.

La compétence des officialités épiscopales était très étendue. Il faut distinguer la compétence pour cause personnelle (*ratione personæ*) et pour cause réelle (*ratione materiæ*). Les clercs relevaient des officialités en vertu du privilège de clergie (*privilegium clericaturæ*) : d'où divers avantages ; ainsi les biens meubles du clerc étaient-ils réputés insaisissables, en vertu du principe juridique, *mobilia sequuntur personam*. L'Eglise veillait au maintien du privilège : un clerc pris en flagrant délit de crime pouvait être arrêté par la justice ordinaire, mais elle devait le remettre sans tarder à la justice ecclésiastique, et le concile d'Avignon (1279) excommunie tout officier civil qui y aura contrevenu. L'Eglise abandonne pourtant le clerc qui s'est rendu indigne, soit en se mariant, soit en pratiquant l'usure, autrement dit le prêt à intérêt : en effet, nombre de louches marchands portaient « couronne de clerc » pour échapper aux poursuites. Les croisés, les veuves et les orphelins, les écoliers des universités sont encore justiciables des officialités ; de même les laïques privilégiés qui ont convenu de se soumettre sur tel point à la juridiction de l'Eglise.

Ratione materiæ, l'Eglise étendait sa compétence : 1° Aux causes spirituelles relatives aux sacrements, aux vœux, à la discipline. Les procès qui se rattachent au mariage étaient très nombreux (fiançailles, séparation de corps, adultère, légitimité des enfants, et surtout régime des biens matrimoniaux). 2° Non seulement les procès relatifs aux biens d'église relevaient des officialités (bénéfices, aumônes, dîmes), mais encore les questions de testaments où, le plus souvent, étaient insérés des legs pieux. 3° Au criminel relèvent de l'officialité les crimes contre la religion (sacrilège, blasphème, sorcellerie, simonie), les crimes commis dans les lieux saints, la violation de certaines prohibitions faites par l'Eglise ou d'institutions promues par elle, par exemple la Paix et la Trêve de Dieu. On peut rattacher à la connaissance des crimes commis dans un lieu saint le droit d'asile d'après lequel tout coupable qui se réfugie dans une église ou un monastère ne peut être arrêté ; ce droit reçut une première extension lorsqu'on scella aux murs extérieurs des « anneaux de salut » qu'il suffisait de saisir

pour être préservé ; on élargit ensuite l'asile à un espace de trente à soixante pas, puis aux villages et aux villes placés sous la protection de la crosse ; la limite se marquait au moyen de croix, origine de nos « calvaires ».

Les causes d'Eglise étaient donc très nombreuses d'autant plus que d'après la coutume on pouvait toujours citer devant l'official celui qui avait promis sous serment ; or le serment était à la base de la foi féodale. Sur ce point et sur plusieurs autres, la démarcation entre juridiction ecclésiastique et juridiction laïque était donc incertaine. D'ailleurs moins partielle et moins vénale, la justice d'Eglise est souvent préférée. Aussi à partir du ^{xii}^e siècle, les princes se plaignent souvent de sa compétence trop étendue : on retrouve ces griefs dans la lutte de Henri II et de Thomas Becket, et moins spécialement dans celle du Sacerdoce et de l'Empire. Au ^{xiii}^e siècle, on voit les barons français se coaliser contre les officialités : en 1204, ils se plaignent à Philippe-Auguste qui ordonne aux officialités de ne point s'occuper des procès relatifs aux fiefs et aux censives. En 1225, sous la direction de Pierre de Dreux, dit Mauclerc, éclate une conjuration des barons de l'Ouest qui veulent enlever aux églises la connaissance des questions relatives aux dîmes, aux testaments, à l'usure et aux conventions par serment ; d'où bulles de condamnation d'Honorius III et de Grégoire IX contre lesquelles protesta l'assemblée de Saint-Denis (1235). En 1245, se forma une nouvelle ligue française de connivence avec Frédéric II ; mais Innocent IV excommunia les barons confédérés, ainsi que tous ceux qui entraveraient la justice d'église dans les matières de sa compétence. La sagesse de Saint Louis apaisa les conflits toujours renaissants.

II. Le droit canonique. — Le droit appliqué par les cours d'Eglise était le droit canonique dont les deux sources principales furent les canons des conciles et les décrétales des

Corpus juris canonici. — J. LAURIN, *Introductio in corpus juris canonici*, Fribourg-en-Brigau, 1899. — A. TARDIF, *Histoire des sources du droit canonique*, 1887. — A. FRIEDBERG, *Corpus juris canonici*, Editio Lipsiensis secunda (dans les Prolegomenes Leipzig, 1879, 1881. — F. A. WERNZ, *Jus Decretalium* (I, titr. XII, XIII

papes bientôt codifiés. Dès la fin du v^e siècle apparut la collection de Denys le Petit, au vii^e la *collectio hispana* attribuée à Isidore de Séville, à la fin du viii^e siècle le *codex Hadrianus* envoyé par le pape Adrien à Charlemagne, au ix^e siècle le Pseudo-Isidore, (voir supra, p. 291), au x^e la collection de Regino de Prüm, au xi^e le *Decretum* de Burchard de Worms et la *Panormia* d'Yves de Chartres. Mais ces recueils répandus partout avaient un double tort : la critique externe révélait que toutes les pièces n'étaient point authentiques, la critique interne qu'il existait des contradictions entre l'ancien et le nouveau droit canonique. Un professeur de Bologne, le moine camaldule **Gratien** résolut d'y remédier en composant une *concordantia discordantium canonum*, une concorde des canons discordants. « Comme ces mots l'indiquent, ce n'est pas une simple classification des textes, mais un essai de conciliation d'antinomies juridiques. L'auteur reproduit d'abord sur la question les canons qui concordent entre eux, puis ceux qui paraissent y contredire ; il apporte ensuite les textes qui ouvrent la voie à une conciliation, et il propose une solution ». (Besson). Tel qu'il était, enrichi d'apocryphes et sans authentication officielle, cet ouvrage surnommé le Décret rendit de grands services ; reçu dans les tribunaux, cité dans les documents législatifs de l'Eglise, il devint le texte classique dans les Facultés de droit qu'on appela bientôt Facultés de Décret.

Cependant, il fallait enregistrer nouveaux canons et nouvelles décrétales : d'où entre 1190 et 1226 l'apparition de cinq collections qui se faisant suite comprennent la série des décrétales d'Alexandre III à Honorius III (1159 à 1226) ; elles sont toutes composées d'après un même plan inventé par Bernard de Pavie en 1190 (*judex, iudicium, clerus, connubia, crimen*). Mais l'unité manquait encore à l'œuvre canonique ; Grégoire IX chargea d'y pourvoir le Dominicain **Raymond de Pennafort**, ancien professeur à Bologne. Il laissa intact le Décret de Gratien, mais amalgama les quin-

et XV), 2^e éd., Rome, 1915. — PÉRIÈS, *La Faculté de Droit dans l'ancienne Université de Paris*, 1890. — J. BESSON, art. *Corpus juris canonici*, dans *Dict. d'Apol.*

que *compilationes* ainsi que deux cents décrétales nouvelles en les rangeant par ordre de matière et par ordre chronologique suivant le plan de Bernard de Pavie ; il donna à son travail le titre trop restreint de *Decretales Gregorii noni* qui plus tard formera la seconde partie du *Corpus juris canonici* ; le pape donnera l'ordre de s'en servir aux universités de Bologne et de Paris.

D'ailleurs on interdisait aux étudiants ecclésiastiques l'étude des Pandectes. C'est qu'en effet le droit chrétien s'opposait sur des points capitaux au droit ancien. Tandis que la législation romaine admettait l'axiome absolutiste, *quidquid principi placuit legis habet vigorem*, les principes chrétiens proclamaient avec saint Thomas que « le peuple n'est pas fait pour le prince, mais le prince pour le peuple ». Tandis que les lois de la cité antique donnaient au père un droit despotique sur l'épouse et sur l'enfant, le droit pontifical voyait dans le mariage un contrat bilatéral et protégeait la dignité de la femme par des institutions telles que le douaire et la communauté des biens. Enfin, l'influence du droit canonique tendit à supprimer le duel en le remplaçant par une procédure légale qui comporterait le défenseur et l'instruction. Ainsi le droit chrétien attestait-il des aspirations morales supérieures.

III. La chancellerie pontificale. — Les affaires de la chrétienté affluaient à la chancellerie pontificale que dirigeaient un chancelier, un vice-chancelier et divers notaires. Elle se divisait en quatre bureaux : celui des minutes où l'on rédigeait l'abrégé, la minute ou si l'on veut le brouillon des actes pontificaux ; celui des grosses où l'on confectionnait les exemplaires destinés aux intéressés ; celui de la bulle où les actes étaient revêtus du sceau ou de la bulle du pape, pièce de plomb aplatie portant d'un côté le nom du pontife, de l'autre l'effigie des saints Pierre et Paul ; celui du registre enfin où l'on conservait la copie des exemplaires envoyés. Ainsi des précautions minutieuses étaient-elles prises en vue de la conservation des actes pontificaux. Non moindres étaient celles qui préservaient leur authenticité contre les faussaires : les formules compliquées et diverses qui ser-

vaient à la rédaction des actes, la manière de les dater, de suspendre la bulle, etc., étaient soumises à des règles précises qui serviront de modèles à la plupart des chancelleries européennes ; aucun Etat, sauf l'Angleterre, n'a possédé des archives aussi bien tenues.

CHAPITRE IV

LA SOCIÉTÉ MÉDIEVALE

I. **La piété : sermons et mystères.** — La piété médiévale est expansive et naïve. Le peuple se sent chez lui dans l'Eglise ; pour l'attirer, le clergé dispose spécialement de deux grands moyens : la prédication et les mystères. Au Moyen Age, le **sermon** est employé non seulement dans les cérémonies religieuses, mais dans les réunions du parlement, dans les tournois, dans les foires et marchés, dans les noces et les repas de funérailles. Souvent on prêche sur les places publiques du haut d'une petite estrade mobile, l'échafaud ; et il n'est pas rare que l'un des assistants interroge l'orateur. Sans redouter la trivialité, celui-ci entassait volontiers fables, histoires drôles, citations profanes en vue de l'enseignement moral. Aussi, bien que les recueils de sermons

Piété médiévale. Les mystères. -- Sources : CÉSAIRE D'HEISTER, BACH, éd. Strasse, Cologne, 1851. — ETIENNE DE BOURBON, éd. LECOY de la Marche, 1877. — *Le journal des visites pastorales d'Etudes Rigaud*, arch. de Rouen, publié par Bonnin, Rouen, 1847. -- *Travaux* : L. BOURGAIN, *La chaire française au XIII^e siècle d'après les manuscrits*, 1879. — LECOY DE LA MARCHE, *La chaire française au Moyen Age*, 1886. — A. LUCHAIRE, *La société française au temps de Philippe-Auguste*, 1909. — CH. V. LANGLOIS, *La vie en France au Moyen Age*, 1908. — A. RAMBAUD, *Histoire de la civilisation française*, I, 5^e éd., 1893. — O. DOBIACHIE-RODDESTVENSKY, *La vie paroissiale en France au XIII^e siècle, d'après les actes épiscopaux*, 1911. — PETIT DE JULLEVILLE, *Les mystères*, 2 vol., 1880 ; *Les mystères, dans la France chrétienne*. — G. COHEN, *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du Moyen Age*, 1906. — G. PARIS, *La littérature française du Moyen Age*, 1905. — DURIEZ, *La théologie dans le drame religieux en France au Moyen Age*, 1914 ; *Les Apocryphes dans le drame religieux allemand au Moyen Age*, 1914.

soient très nombreux, ils renferment peu d'œuvres remarquables et sont surtout instructifs pour l'histoire des mœurs. Les plus grands prédicateurs furent saint Bernard, Foulques de Neuilly, Etienne de Bourbon, Guibert de Nogent, Innocent III, saint Antoine de Padoue, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin.

Le « drame liturgique » eut aussi une très grande influence. Aux diverses époques, notamment au temps de Noël et de Pâques, on représenta dans l'Eglise les principaux « **mystères** », l'incarnation et la passion. Les acteurs étaient des prêtres ou des clercs revêtus des vêtements sacerdotaux à peine modifiés : le dialogue, en langue latine et en prose, restait court : simple paraphrase des textes sacrés. Ainsi le drame liturgique primitif apparaît-il comme la prolongation de l'office. Bientôt, des transformations s'accomplissent : au ^{xii}^e et au ^{xiii}^e siècle, sans être sécularisé le « mystère » présente déjà l'aspect d'une pièce de théâtre en vers français ; il interprète non plus seulement la passion, mais les vies des saints avec des péripéties émouvantes et fantaisistes : aussi a-t-il cessé de se jouer dans l'Eglise, mais sur la place attenante. Telle est la forme semi-liturgique en attendant qu'au ^{xiv}^e siècle la sécularisation devienne complète. La piété issue de cette formation eut ses spécialités : le culte des saints et celui de Notre-Dame. Alors, chaque cité possède son patron que tous les ans on célèbre avec solennité. Sous le vocable de la Vierge se fondent les ordres nouveaux ; les cathédrales lui sont dédiées ; on court à ses pèlerinages ; hymnes, cantiques, recueils de légendes et de miracles la célèbrent.

II. Les institutions chrétiennes : fraternités et tiers ordres, chevalerie et corporations. — Au moyen-âge on voit se former des « **fraternités** » qui sans entrer dans l'un des ordres religieux existants poursuivent un but d'apostolat tel que le soulagement des malheureux, l'ensevelissement des morts, ou seulement un but de piété : clercs et laïques, hommes et femmes s'y coudoient. « La plupart s'administrent et vivent de la même façon : vêtements, prières, pénitences, réception des sacrements, assistance des frères,

bonnes œuvres diverses, réunion mensuelle, c'est toujours les mêmes choses qui forment le principal objet de la législation. » Ces associations larges tendent à se régulariser de plus en plus ; au début du ^{xiii}^e siècle des statuts paraissent inspirés des coutumes cisterciennes et surtout de celles des Hospitaliers : à la tête de la confrérie, un « maître » assisté d'un trésorier et d'une prieure qui commande au personnel féminin. On peut citer en exemple les Capuchonnés : au Puy-en-Vélay, sur une révélation de Notre-Dame, le charpentier Durand Dujardin institue cette confrérie chargée de faire régner la paix ; les Capuchonnés jurent de remplir leurs devoirs religieux, de ne s'adonner ni au jeu, ni à la boisson ; des associations analogues, « jurés » ou « pacifiques » se forment un peu partout dans le Centre et le Midi de la France. De même, à l'origine, les Servites florentins appartiennent à une Confraternita de Laudesi, où tout en restant laïques et engagés dans la vie séculière, ils sont liés par des pratiques et notamment par une dévotion spéciale à la Vierge ; ce n'est qu'ensuite, sous la direction de Bonfiglio, qu'ils fonderont un ordre véritable. Les « Humiliés » de Lombardie sont aussi une association pieuse qui a pour but la prière et la prédication, et qui d'abord repoussée par Alexandre III fut reconnue par Innocent III. Il y eut de nombreuses confréries de pénitents à Sienne, à Naples, à Rome, en Allemagne, etc... Les « fraternités » se multiplient tellement qu'on en compte souvent plusieurs jusque dans les plus petites villes.

Si certaines de ces confréries, comme les Servites, se cléricalisent, d'autres conservent leur caractère original. C'est le cas des **Béguins et Béguines** qui eurent aux Pays-Bas une extension considérable. La légende doit être rejetée d'après laquelle ils auraient procédé spirituellement de

Béguines. — FRÉDÉRICQ, *Note complémentaire sur les documents de Glascow concernant Lambert la Bègue*, 1895. — PIRENNE, *Histoire de Belaique*, t. I, Bruxelles, 1912. — F. VERNET, art. *Béghards*, dans *Dict. Théol.* — ALBANES, *Vie de sainte Douceline, fondatrice des Béghines de Marseille*, Marseille, 1879. — LEGRAND, *Les Béghines de Paris*, 1894. — S. J. M. PHILIPPEN, *De Begijnhoven*, Anvers, 1918. — P. HOORNAERT, *Les Béguines de Bruges, leur histoire, leur règle*, Bruges, 1924.

sainte Begga, fille de Pépin de Landen, et lui auraient emprunté leur nom. Il faut distinguer quatre périodes dans l'histoire du béguinisme : 1° Les béguines furent d'abord de saintes personnes demeurant dans le monde, sans relations entre elles ; au XII^e siècle, béguine est synonyme de bigotte (*bigutta*) ; 2° A la fin du XII^e siècle, on voit béguins et béguines adopter la vie commune dans le monde : ainsi se forme-t-il à Liège des « *congregationes disciplinatæ* » des deux sexes sous la direction de Lambert le Bègue, ainsi des congrégations de femmes à Nivelles ; 3° Bientôt dans la première moitié du XIII^e siècle, voici des béguines menant la vie commune dans des cours cloîtrées (*curtes*) : ce sont les « *beguinæ clausæ* », forme à laquelle s'arrêteront les béguines de la Hollande septentrionale et de la Wallonie ; 4° Leur importance ira tellement augmentant que les autorités civiles et ecclésiastiques seront amenées à ériger en paroisses autonomes les *curtes* qui se sont rapprochées : ainsi y a-t-il des béguinages paroissiaux à Gand, Bruges, Bruxelles, Anvers, Bois-le-Duc, etc... La béguine faisait le vœu de chasteté perpétuel ou temporaire, promettait obéissance ; elle portait un costume spécial et s'adonnait volontiers au soin des malades. Les béguins furent généralement moins rigoureux dans la discipline. Nous verrons que dans ces milieux fermés furent cultivées des doctrines hétérodoxes qui motiveront à la fin du XIII^e siècle et au début du XIV^e les condamnations de l'Eglise ; mais il subsista toujours des béguins et béguines orthodoxes.

Il faut aussi signaler les **Tiers ordres**. Déjà on voit saint Norbert en créer un pour les gens du monde soucieux de participer aux mérites des chanoines et des chanoinesses ; il leur donne un règlement de vie où se reflète la vie norbertine, et leur fait porter un petit scapulaire de laine blanche ;

Tiers ordre. — H. LAMY, *L'abbaye de Tongerlo*, passim (Rec. travaux p. n. Univ. de Louvain, fasc. XLIV). — E. MAIRE, *Saint Norbert* 1923. — MANDONNET, *Les origines de l'Ordo de Penitentia* (Congrès int. des catholiques à Fribourg, 1897). Sect. hist., p. 183 seq. ; *Les règles et le gouvernement de l'Ordo de Pœnitentia au XII^e siècle*, 1902. — P. SABATIER, *Regula antiqua fratrum et sororum de Pœnitentia*, 1901. — FRÉDÉRIC, *Le Tiers-Ordre de saint François d'Assise*, 1923.

rois et princes « rivalisèrent à se faire inscrire sur les tablettes qui portaient le titre parlant de *ad succurrendum* ». Mais l'institution du Tiers-Ordre prit surtout une extension considérable avec saint François d'Assise. « Le mouvement religieux créé par lui s'est étendu, à ses origines à un premier élément constitué par les disciples qui ont imité sa forme de vie, à un second élément, représenté par des femmes qui se sont vouées à la continence ; et enfin à un troisième qui comprenait les personnes mariées. Ce triple élément, matériellement distinct, ne formait juridiquement qu'un seul groupe ou Fraternité n'ayant qu'une seule règle. Le caractère spécifique du groupe que l'on retrouve empreint dans chacun de ses éléments était le caractère pénitentiel ». (Mandonnet.) La segmentation de cette Fraternité franciscaine ne se fit qu'en 1221 lorsque l'ordre commença à s'organiser par l'intervention de l'Eglise romaine : on donna alors aux « Pénitents » une règle spéciale, œuvre de saint François et du cardinal Hugolin ; la seconde règle de 1234 les sépara des mineurs et les plaça sous l'autorité des évêques ; mais la bulle *Supra montera* du 17 août 1289 spécifia « que les Pénitents doivent être dirigés par les Frères mineurs et prendre parmi eux leurs Visiteurs » ; c'est seulement en 1285 que pour la première fois les Pénitents furent appelés « *Tertius ordo* ». Trois jours d'abstinence et deux jours de jeûne par semaine, récitation quotidienne du bréviaire ou d'un certain nombre de Pater, confession et communion trois fois par an, visite des malades, telles étaient leurs obligations ordinaires. L'influence du Tiers ordre franciscain sur la société du XIII^e siècle fut considérable. Les Dominicains grouperont aussi autour de leurs couvents des « fraternités » particulièrement prospères en Alsace ; Munio de Zamora, général des Prêcheurs, leur donnera une règle en 1285.

Malgré tout, les mœurs ne sont pas encore très policées. Le noble demeure trop souvent un voleur bien équipé se chargeant de dépouiller marchands et voyageurs. L'Eglise essaya d'intervenir en donnant un caractère religieux à la cérémonie de la remise d'armes qui transformait le jeune homme en chevalier. Celui-ci se préparait par un jeûne de

vingt-quatre heures, par une nuit de prières — la veillée d'armes. — par la confession et la communion ; à la messe il entendait un sermon sur les devoirs de son état : protection de la veuve et de l'orphelin, des clercs et des femmes, pureté. Venait ensuite la bénédiction de l'armure. L'aspirant jurait entre les mains de son parrain de remplir les devoirs du vrai chevalier ; alors tirant l'épée le parrain l'en frappait du plat sur l'épaule, lui disant : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, je te fais chevalier ». Païenne à l'origine, cette institution se trouva ainsi christianisée dès le ^x^e siècle ; par la suite l'Eglise devait l'envelopper toute de formules liturgiques et symboliques.

Au point de vue social, le ^{xii}^e siècle marqua un changement considérable : jusque-là dominait en Occident l'économie agricole et locale, elle est maintenant supplantée par une économie d'échange, industrielle et commerciale. D'où la naissance des organisations corporatives définitivement épanouies au ^{xiii}^e siècle selon que le révèle le Livre des métiers composé par le prévôt de Paris, Etienne Boileau à l'instigation de saint Louis. D'après lui, la **corporation** se compose de trois classes d'artisans : apprentis, valets et maîtres. Le principe de la vie familiale est la base de tout atelier ; apprentis et valets prennent repas et logement chez le maître qui devient pour eux comme un père : en conscience, il doit veiller à ce qu'ils remplissent leurs devoirs religieux. Souvent, d'ailleurs, sur la corporation se greffe la **confrérie** qui groupe tous les membres d'un corps de métier, à la fois association-pieuse et société de secours mutuels. Chaque confrérie se range sous la bannière de son

Chevalerie. — LÉON GAUTIER *La Chevalerie*. — J. FLACH. *Les origines de l'ancienne France*. II. 3^e partie. *La Chevalerie*. 1893.

Corporations. — Sources : R. DE LESPINASSE et FR. BONNARDOT. *Les métiers et corporations de la ville de Paris*. I. *Le livre des métiers* d'Ed. Boileau (coll. Hist. générale de Paris), 1879. — *Travaux* : MAX SABATIER. *L'Eglise et le travail manuel*, 1895. — MARTIN DE SAINT LÉON. *Hist. des corporations*, 3^e éd., 1922. — P. VIOLET. *Les corporations au Moyen-Age*, 1900. — E. DUPONT. *Corporations d'autrefois et syndicats d'aujourd'hui* (Correspondant, 10 février 1883). — LEVASSEUR. *Hist. des classes ouvrières* 1900-1901. — MARTIN DE SAINT LÉON. *Le compagnonnage*, 1901. — FAGNIEZ. *Corporations et syndicats*, 2^e éd., 1905.

patron : pour les boulangers, saint Honoré ; pour les orfèvres, saint Eloi, etc. ; on fait célébrer des messes à certains jours ; parfois même, telle à Paris la grande boucherie, l'association possède une chapelle spéciale. Plusieurs confréries prirent même un aspect plus directement religieux : c'est ainsi qu'à Paris le docteur Guillaume fondait avec des amis une maison commune pour les étudiants qu'on appela le Val des Ecoliers.

III. La charité chrétienne. — Nombreux furent les fléaux du moyen âge, notamment la guerre, la peste et la famine. Cependant l'assistance des pauvres fut suffisamment organisée pour subvenir à toutes les misères. A la campagne, la persistance du régime féodal concentre dans les mains du seigneur la protection des serfs ; mais il est aidé dans cette tâche par le clergé rural, et surtout par les monastères auxquels sont adjoints à l'ordinaire un asile ou xenodochium pour les voyageurs et un hôpital pour les malades. Dans les villes, il y a les **maisons-Dieu**, d'abord fondées au x^e et au xi^e siècle par les évêques et le clergé qui leur donnaient des règlements et les inspectaient ; au xii^e et au xiii^e siècle, sous le plein régime féodal, l'érection des maisons-Dieu devint l'œuvre des rois et seigneurs ; enfin, au xiv^e et au xv^e siècle, c'est surtout l'initiative communale, celle des échevins, des bourgeois, des confraternités qui veillera aux œuvres de charité. Les maisons-Dieu étaient desservies par des **ordres hospitaliers** multiples ; leur régime intérieur ne nous est pas connu d'une manière précise avant la rédaction de la règle de l'Hôpital Saint-Jean de Jérusalem par Raymond du Puis au milieu du xii^e siècle ; adoptée par les trois grands ordres hospitaliers des chevaliers teutoniques, du Saint-Esprit, et de saint Jean du Haut-Pas, cette règle fut imposée en 1212 par un concile de Paris à tous les hôpitaux desservis par des religieux. Les membres des congrégations hospitalières sont de véritables profès astreints aux trois vœux de pauvreté,

Charité et Maisons-Dieu. — LALLEMAND, *Histoire de la charité*, 4 vol., 1905-1912. — LÉON LE GRAND, *Les Maisons-Dieu, leurs statuts au xiii^e siècle*. (Rev. Quest. hist., 1^{er} juillet 1896). — Mgr PRUNEL, *Les Pauvres et l'Eglise dans Dict. d'Apol.*

chasteté et obéissance : aussi le concile de Paris interdit-il la coutume d'après laquelle certaines personnes « se donnaient » avec leur fortune à une maison-Dieu, à charge pour celle-ci de les entretenir jusqu'à la mort. D'après la règle de frère Raymond, le malade doit être traité comme un seigneur (*quasi dominus*). Souvent on le soigne dans une vaste salle de style ogival, à laquelle l'Eglise fait suite, en sorte qu'il suffit d'ouvrir la « cloison de bois » aux heures de la prière : c'était donc véritablement la maison-Dieu. Autour de cette grande salle rayonnent des chambres spéciales, notamment « l'infirmerie des griefs malades », et la « chambre des femmes gisans d'enfants ». Car il n'est pas vrai que l'hygiène fût inconnue à cette époque. En retour, on demandait aux malades l'aumône de leurs prières dont la formule a été conservée : « Seigneurs malades, priez pour les fruits de la terre... et priez pour les pèlerins, chrétienne gent... et pour tous ceux qui sont en mains des sarrasins, chrétienne gent, etc. ».

Pour les lépreux, il existait des établissements appelés **léproseries**, ladreries (de saint Lazare, patron des lépreux), méselleries, maladreries ou maladières (la lèpre étant la maladie par excellence). Au temps de Louis VIII en 1225, on constate 2.000 maladreries pour le seul royaume de France. Formés en confrérie sous la dépendance de l'évêque, frères et sœurs infirmiers ont généralement légué leurs biens à la maladrerie. En outre, il existe un grand ordre consacré aux lépreux, les chevaliers de saint Lazare de Jérusalem, fondé après la prise de la Terre Sainte (entre 1099 et 1113), et dont la maîtrise générale se trouve à Boigny, près d'Orléans ; du ^{xiii}^e au ^{xv}^e siècle, saint Lazare comptera 3.000 léproseries réparties dans toute l'Europe et jusqu'en Asie-Mineure. Reconnus par un jury d'examen où figuraient l'évêque et les échevins, les lépreux étaient soignés avec la plus grande sollicitude : ils vivaient strictement isolés, portaient un signe distinctif, le morceau de drap rouge cousu sur la manche, et s'ils venaient à circuler dans les rues, étaient tenus d'agiter une crécelle. Ainsi parvint-on peu à peu à supprimer la lèpre.

De nombreux instituts charitables surgirent avec un but

spécial. Ainsi l'**ordre de Saint-Esprit** fondé en 1160 par un bourgeois nommé Guy, et bientôt installé à Rome sous Innocent III, se voua au soin des enfants-trouvés. Créés par un ermite dauphinois, sous le patronage de saint Antoine du désert, les **Antonins** se vouaient à l'hospitalisation des malades et des pèlerins. Notons aussi les **Frères Pontifes**, corporation desservant les ponts et les hospices y attenant ; ils constituaient diverses communautés locales dont la plus fameuse, celle d'Avignon, fut fondée par saint Bénézet.

CHAPITRE V

LA LITURGIE

Après le x^e siècle, la liturgie demeure stationnaire. L'unification s'est faite dès l'époque carolingienne par la liturgie romaine ; les liturgies gallicane, celtique et anglo-saxonne ne sont plus guère que des souvenirs tandis que l'ambrosienne et la mozarabe demeurent strictement locales.

I. **La littérature liturgique.** — Quelques écrits doivent être rappelés. Au xi^e siècle, citons le *Micrologue*, longtemps attribué à Yves de Chartres, mais dont la paternité revient à Bernon de Constance ; il contient une description exacte de la liturgie de l'époque. Au xii^e siècle, signalons Honorius d'Autun, Jean Beleth et Berold. Honorius d'Autun doit sa célébrité à la *Gemma animæ*, où on trouve une explication mystique des cérémonies et des offices ; il composa aussi un *De Sacramentis* ou *Sacramentarium* consacré aux fêtes. Dans son *Rationale divinarum officiorum*, Jean Beleth explique le caractère de l'office. Quant à Berold, nous lui devons une description minutieuse du rit ambrosien. Au xiii^e siècle, Durand de Mende composa un *Rationale divinarum officiorum*, sorte de somme liturgique où abondent les explications mystiques et surtout symboliques.

II. **Les transformations de l'office : le bréviaire.** —

La seule innovation importante fut le passage de l'office de chœur au simple bréviaire. Au ^{xii}^e siècle, dans son *Rationale*, le français Jean Beleth déplore la tiédeur des prêtres à réciter l'office : n'avait-on pas vu un essai de réduire l'office nocturne à trois psaumes et trois leçons ? Mais Grégoire VII protesta contre cet abus et il fallut respecter le psautier. Par contre le lectionnaire fut bientôt très écourté ; Cluny essaya sans doute de réagir, on y lisait par exemple toute la Genèse en une semaine ; mais une piété si verbeuse passa pour indiscrete, et la réaction monastique demeura impuissante. Au surplus, comme la récitation de l'office choral supposait toute une bibliothèque (psautier, antiphonaire, responsorial, homiliaire, etc.), on imagina des livres d'office portatifs, des *breviarii* qui serviraient aux clercs lorsqu'ils ne réciteraient pas l'office au chœur : en 1227, un concile de Trèves stipule que les clercs doivent se munir des bréviaires de l'office quand ils voyagent. Or, entre tous, le pape et les clercs de la curie étaient ceux qui se déplaçaient le plus ; ne pouvant s'astreindre à l'office canonique du chœur, ils durent, eux aussi, l'abréger. En 1223, on voit les Franciscains adopter le bréviaire de la cour romaine ; mais ils l'enrichirent de leurs usages ou parfois le corrigèrent : ainsi en donnèrent-ils une sorte de seconde édition, approuvée par Grégoire IX en 1241. Nicolas III, un franciscain (1277-1280) devait adopter pour l'Eglise romaine elle-même ce bréviaire des Mineurs qui se substituait ainsi définitivement à l'office du temps de Charlemagne et d'Adrien. Il se décomposait en cinq parties : calendrier, psautier, temporal, propre et commun des saints.

La caractéristique de cette réforme est l'importance donnée au sanctoral. Toutes les fêtes de Notre-Dame sont devenues doubles-majeures comme Noël ou Pâques ; de même la saint Pierre, la saint Jean, la Toussaint. Les fêtes des apôtres et des docteurs, la dédicace des grandes basiliques romaines, les deux fêtes de la Croix sont doubles tandis que les dimanches demeurent semi-doubles. Toutes ces fêtes sont à neuf

leçons, les six premières comprenant l'historique du saint et les trois dernières l'homélie. A la fin du ^{xiii}^e siècle, on ne compte pas moins de 150 fêtes de saints au détriment de l'office temporal : substitution malheureuse portant atteinte au caractère de l'office romain, dont le temporal constituait la base. D'ailleurs, des prières supplémentaires, notamment l'office de la Vierge et celui des morts, tendent à rendre l'oraison trop longue et trop onéreuse ; d'où un non sens liturgique qui pousse les clercs à donner leurs préférences « aux superfluités et aux surérogations ».

Plusieurs solennités furent créées à cette époque. Dès le ^x^e siècle, Etienne, évêque de Liège (903-920), avait adopté dans son diocèse la fête de la Trinité ; propagée par Cluny au ^{xii}^e siècle, elle fut reçue alors presque partout. Même fortune advint à la Transfiguration du Seigneur ; l'influence clunisienne la divulgua en Europe. La fête de la Conception de Marie (8 décembre) rencontra de plus sérieuses résistances ; d'origine irlandaise, reconnue en Angleterre par Elsin, abbé de Ramsay (1080-1087), elle passa en France, mais fut combattue par saint Bernard, qui, dans une lettre, reproche aux Lyonnais de n'avoir point consulté Rome avant d'agir. A la suite de révélations faites à sainte Julienne du Mont Cornillon, une fête du Saint-Sacrement s'établit à Liège en 1246 ; le légat Hugues de Saint-Cher la confirmait en 1252. Après le célèbre miracle eucharistique de Bolsena, miracle d'une hostie ensanglantée (1263), Urbain IV étendit cette fête au monde entier ; et saint Thomas en composa l'office. Au concile de Vienne (1311-1312), Clément V confirmera la décision.

III. La liturgie sacramentaire. — « Les auteurs du ^{xii}^e siècle eurent un sentiment très vif de la confusion qui

Immaculée-Conception. — *Travaux* : E. VACANDARD, *Les origines de la fête de la Conception dans le diocèse de Rouen et en Angleterre* (Rev. Quest. hist, janvier 1897). — H. LESÈTRE, *L'Immaculée Conception et l'Eglise de Paris*, 1904. — A. NOYON, *Les origines de la fête de l'Immaculée-Conception en Occident*, Etudes, 1904. — P. DONCEUR, *Les premières interventions du Saint Siège relatives à l'Immaculée-Conception* (Rev. d'hist. eccl., 1907-1908).

régnait dans toutes les listes de sacrements établies par leurs devanciers. Il leur fut aisé d'en trouver la cause dans la définition très imparfaite du sacrement. Aussi leur premier soin fut-il de formuler une définition qui convînt *omni sacramento solique* : le sacrement est un signe efficace de la grâce. Cette définition fut formulée en vue du baptême qui est, en quelque sorte, le type du sacrement. » (Pourrat.) Hugues de Saint-Victor avait travaillé dans ce sens ; pourtant, il ne mentionne encore que trois sacrements : baptême, confirmation, eucharistie. L'honneur d'avoir fixé le nombre exact revient à Pierre Lombard.

En général, l'administration des sacrements arrive alors à son mode définitif. Ainsi en est-il du baptême. Au ^{xii}^e siècle, l'immersion tombe en désuétude, l'aspersion la remplace pour un motif pratique. La formule possède pourtant quelques variantes : saint Bernard soutenait encore la validité de ces paroles : Je te baptise au nom de Dieu et de la sainte et vraie Croix ; mais, au ^{xiii}^e siècle, on constate l'uniformité absolue. Quant à la confirmation, deux questions restaient pendantes. Le pape pouvait-il donner à un simple prêtre le droit de la conférer ? Robert Poulleyn répondait par la négative, saint Thomas par l'affirmative. D'autre part, fallait-il, ainsi que le prescrivaient quelques synodes, recevoir ce sacrement à jeun ?

Chose curieuse, en ces temps de foi, l'eucharistie est assez délaissée. On cesse peu à peu de la donner aux enfants après le baptême ; les laïcs ne s'en approchent plus que rarement ; le ^{iv}^e concile de Latran (1215) se voit contraint de rappeler le précepte de la communion annuelle sous les peines les plus sévères ; il se plaint aussi que certains prêtres disent la messe à peine quatre fois l'an. Par contre, à une époque où l'exagération était fréquente, il se trouvait des prêtres pour célébrer plusieurs fois par jour ; d'autres disaient une *missa sicca*, c'est-à-dire sans consécration ni communion ; d'autres encore une *missa bifaciata* ou *trifaciata* avec combinai-

Sacrements. — P. POURRAT, *La Théologie sacramentaire*, Etude de théologie positive, 1907. — LÉPICIER, *Les indulgences. Leur origine, leur nature, leur développement*, 2 vol., 1903.

son de deux ou trois introïts, épîtres et évangiles ; enfin, voulant précipiter les jugements divins, certains célébraient la messe des morts pour les vivants afin de hâter leur trépas. Tout cela fut sévèrement interdit.

L'usage d'élever l'hostie à la messe est ancien : un *ordo romanus* le constate à Rome vers l'an 800, et il nous en est resté un vestige dans la petite élévation qui se fait avant le *Pater*. Toutefois, la grande élévation n'apparaît qu'au XII^e siècle ; au son de la cloche, les fidèles devaient s'agenouiller, mais non pas baisser la tête ; au contraire, ils avaient la dévotion de regarder l'hostie. De là vint qu'on imagina d'exposer le Saint-Sacrement dans un ostensor ; cette pratique se constatera en Allemagne au XIV^e siècle. Souvent, on donnait aux monstrances la forme du corps du Christ, l'hostie étant placée derrière un verre au milieu de la poitrine.

La confession annuelle fut prescrite par le IV^e concile de Latran (1215). La pénitence publique devint très rare ; on n'y soumettait guère que ceux qui avaient porté la main sur un évêque. Selon le concile de Trêves (1227), les cas réservés au pape étaient les voies de fait contre les clercs ou les moines, les incendies d'églises, la protection des excommuniés, la falsification des lettres pontificales. Quant à la pénitence, elle restait beaucoup plus sévère que de nos jours : prières, aumônes, jeûnes, pèlerinages, entrée en religion, participation à la croisade, etc. Mais l'usage du rachat augmenta outre mesure : l'argent perçu servait non seulement à des usages religieux, mais à de simples services d'utilité publique. En même temps, les indulgences se multipliaient ; on en accordait souvent à un croisé ou à celui qui équipait un croisé ; on voit Innocent III donner une indulgence plénière pour la construction d'un pont sur le Rhône, Innocent IV pour l'érection de la cathédrale de Cologne. Les évêques imitent cet exemple ; ils abusent même parfois ; déjà Innocent III (1215) doit leur enlever le pouvoir d'accorder l'indulgence plénière et limiter les indulgences partielles.

IV. La liturgie mariale. — Les plus belles prières à la

Vierge datent du Moyen Age. Le *Salve Regina* fut introduit par les Frères Prêcheurs à l'office de Complies. L'*Ave Maria* ne comprit d'abord que la salutation de l'ange et de sainte Elisabeth, se terminant par ces mots : *fructus ventris tui, Amen* ; la prière pour la bonne mort ne sera ajoutée qu'au xv^e siècle. Mais la manifestation la plus populaire de la piété mariale deviendra le rosaire. Au Moyen Age, le vassal avait coutume d'offrir à son seigneur, en signe de dépendance, un chapeau de roses ; chevaliers servants de Marie, les mystiques lui offrirent aussi des couronnes, des chapeaux de roses (d'où le nom de chapelet). D'autre part, les fidèles aimaient à imiter les moines : ainsi portaient-ils, à défaut de l'habit monastique, le petit scapulaire qui leur donnait droit à une certaine participation aux mérites ; de même, ne pouvant réciter, comme les religieux, le psautier entier, ils imaginèrent de remplacer les 150 psaumes par une couronne, par un chapeau de 150 *Ave Maria* comme autant de roses : tel était « le psautier Notre-Dame ». En 1470, le dominicain Jean de la Roche aura l'idée, à la suite d'une vision, de joindre à la récitation des *Ave* la méditation de la vie du Christ et de la Vierge : d'où les roses blanches des mystères joyeux, les roses rouges des mystères douloureux, les roses d'or des mystères glorieux. Le *Memorare* n'a pas été composé par saint Bernard, mais il s'inspire de ses homélies (n° 8 du IV^e sermon sur l'Assomption, n° 15 du sermon pour le Dimanche dans l'octave de l'Ascension : *Jam te, mater misericordiæ*).

CHAPITRE VII

LA SCIENCE MÉDIÉVALE

I. La philosophie au XII^e siècle : la querelle des Universaux. — Jusqu'au XII^e siècle, la théologie se contenta d'appuyer les vérités sur les démonstrations des Pères, les copiant jusque dans la forme. « Cette momification de l'enseignement théologique paraissait la seule voie sûre. Scot

Erigène au ix^e siècle et Bérenger au milieu du xi^e s'en étaient écartés, et ils étaient tombés dans l'hérésie. Ces exemples effrayaient ; ils avaient mis la philosophie en suspicion. » (Ragey.) Le grand mérite de **saint Anselme** fut de rendre confiance aux théologiens dans la puissance de la raison ; sans mépriser les anciennes preuves d'autorité, il demanda d'autres arguments à la métaphysique et à la dialectique. Sans doute y a-t-il des aperçus nouveaux dans son *Monologium*, méditation sur l'essence divine, dans son *Proslogion*, où il développe une preuve de l'existence de Dieu qui lui est personnelle, la preuve par l'idée de parfait ; mais ce qui lui donne un nom comparable à celui de saint Augustin ou de saint Thomas, c'est d'avoir orienté vers des méthodes de progrès une théologie stagnante.

Dès lors, s'ouvrirent les grandes discussions philosophiques. On s'en prit au problème ontologique fondamental, la question des *Universaux*. Il s'agissait de savoir si l'Universel n'est qu'un mot (nominalisme), ou si, étant plus qu'un mot, il n'est cependant qu'un concept (conceptualisme), ou enfin s'il a une réalité objective et dans quelle mesure (réalisme mitigé ou absolu).

Les réalistes traditionnels commentaient Boèce avec respect ; ils soutenaient que les objets de nos concepts sont dans les choses de la même façon que dans l'intelligence. Contre eux les nominalistes prétendaient qu'il n'y a de vraiment réel que l'individu existant ; le genre, l'espèce, l'homme, l'humanité ne sont que des mots conventionnels

La Philosophie scholastique. — TH. HEITZ, *Essai historique sur les rapports entre la philosophie et la foi de Bérenger à saint Thomas*, 1909. — B. HAURÉAU, *Histoire de la philosophie scholastique*, 3 vol., 1872-1880. — A. DE WULF, *Histoire de la philosophie médiévale*, 1900. — UEDERWEG, *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, 4 vol., 1905-1909. — PICAVET, *Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales*, 2^e éd., 1907.

Saint Anselme philosophe. — Sources : P. L. CLVIII. — Traux : RAGEY, *Histoire de saint Anselme*, 1890 ; *Saint Anselme professeur*, 1890. — DOMET DE VORGES, *Saint Anselme* (coll. les Grands Philosophes), 1901. — CHARLES FILLIATRE, *La philosophie de saint Anselme, ses principes, sa nature et son influence*, 1920. — J. BAINVEL, art. *Anselme* (arg. de saint), dans *Dict. de Théol. cath.* — Le numéro spécial de la *Rev. de Philosophie*, décembre 1909.

et vides. Pareille théorie qui ne croit qu'aux réalités sensibles menait droit au sensualisme. Le Breton **Roscelin** la défendit ; écolâtre au chapitre de Compiègne, il acquit par sa hardiesse un succès énorme. Mais il appliqua sa doctrine réaliste à la Trinité même ; d'après saint Anselme, il prétendait que les trois personnes divines sont trois êtres séparés comme trois anges, et qu'on pourrait dire vraiment que ce sont trois Dieux, si l'usage le permettait. N'était-ce pas aboutir au trithéisme, ou bien à un Dieu qui était un tout composé de trois parties ? Roscelin fut condamné au concile de Soissons (1092) ; il se soumit d'abord, puis retourna à son erreur qu'il essaya de répandre en Angleterre et à Rome ; il se serait amendé vers la fin de sa vie. En réaction, un disciple de Roscelin, **Guillaume de Champeaux** professa le réalisme traditionnel. Son influence fut considérable ; il enseigna, à l'école du cloître Notre-Dame, la future Université de Paris ; quand il se retira dans la solitude de Saint-Victor, il y fut encore poursuivi par toute une jeunesse.

Entre nominalistes et réalistes se posèrent les conceptualistes. D'après eux, les concepts sont des définitions qui ne sont pas simplement des mots comme le prétendent les nominalistes, mais expriment des propriétés ; celles-ci ne correspondent pas cependant à des réalités distinctes comme soutiennent les réalistes, mais elles ne sont qu'une manière générale de définir un objet appréhensible sous plusieurs formes différentes. Effrayant de précocité, ce conceptualisme faisait prévoir le subjectivisme Kantien. Longtemps, on prétendit qu'**Abélard**, successivement élève puis adversaire de Roscelin et de Guillaume de Champeaux, fut le chef de

Roscelin. — F. PICAVET, *Roscelin philosophe et théologien*, 1911.

Abélard. — Sources : P. L., CLXXVIII ; éd. Cousin, 2 vol., 1859. — *Travaux* : VACANDARD, *Vie de saint Bernard*, II, p. 140-176 ; art. *Abélard*, dans *Dict. d'Histoire*. — VIGOUROUX, *Les livres saints et la critique rationaliste*, p. 337-354, 1890. — DE RÉGNON, *Études de théol. positive sur la Trinité*, II, p. 65-85, 1892. — A. HAUSRATH, *Peter Abélard*, 1893. — PICAVET, *Abélard et Alexandre de Halès*, 1896. — KAISER, *Pierre Abélard, critique*, 1901. — PORTALIÉ, art. *Abélard*, dans *Dict. de Théol.* — TH. HATZ, *La philosophie et la foi dans l'œuvre d'Abélard* (Rev. des sciences philosophiques et théologiques, oct. 1907, p. 703-726).

cette école. En réalité « il n'est ni nominaliste, ni conceptualiste, mais, tout en déclarant que l'universel existe dans l'individuel et n'existe que là, il insiste sur le rôle de l'abstraction dans la genèse de nos représentations générales. C'est là son grand mérite. Il hâte l'avènement de la solution complète en portant la discussion sur le terrain de la psychologie » (de Wulf). Il fut moins heureux en théologie : voulant réfuter le trithéisme de Roscelin, il tomba dans l'erreur opposée et esquissa une sorte de conceptualisme trinitaire. On peut, dit-il, se former bien des concepts différents de la Trinité ; en fait, selon sa libre volonté, Dieu nous en a révélé trois, la puissance, la sagesse et la bénignité, mais le mystère de la Trinité n'a pas de raison plus profonde. Au fond, cette hérésie n'était autre chose que le vieux modalisme de Sabellius identifiant les trois personnes avec l'essence divine. D'ailleurs, la méthode même d'Abélard était dangereuse ; possédant une confiance illimitée dans les forces de la raison, il déclarait « qu'on ne peut croire que ce qu'on a préalablement compris » (*nec credi posse aliquid, nisi primitus intellectum*). Une première fois, au concile de Soissons (1121), Abélard, subjugué par saint Bernard, permit de tout corriger ; mais l'ambition triompha de son bon vouloir ; on dut le condamner au concile de Sens en 1140. Il partit alors vers Rome, voulant s'expliquer avec le pape ; il rencontra sur son chemin l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, qui l'apaisa et le recueillit dans son cloître.

Après la condamnation d'Abailard, les partisans du réalisme relevèrent la tête ; mais **Gilbert de la Porée** (1070-1154) le poussa à des conséquences excessives : il mit entre Dieu et la divinité une distinction à laquelle il donnait autant de réalité que les thomistes n'en accorderont à celle de l'essence et de l'existence dans les êtres créés. Saint Bernard le fit condamner. « Pour résoudre le problème des universaux, il suffisait de montrer qu'un fondement réel permet la représentation générale de l'être particulier. Impossible de dire

Gilbert de la Porée. — BERTHAUD, *Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers, et sa philosophie*, Poitiers, 1912. — F. VERNET, *Gilbert de la Porée*, dans *Dict. Théol.*

à qui revient l'honneur d'avoir trouvé le premier la formule adéquate du réalisme mitigé qu'on rencontre prédominant à la fin du XII^e siècle. » (De Wulf.) Elle est énoncée déjà par Jean de Salisbury († 1176). Notons que les méthodes hasardées et les explications rationalistes étaient esquissées alors *salva fide* : il s'agissait d'expliquer, non de détruire. « Le XIII^e siècle assagira ce débordant enthousiasme d'une raison jeune. »

A l'écart de ces luttes, **Pierre Lombard** († 1161) composa ses fameuses sentences (*Libri quatuor sententiarum*), ouvrage composé en majeure partie de textes patristiques empruntés surtout à saint Augustin, à saint Ambroise et à saint Hilaire; son succès fut prodigieux; il allait demeurer durant trois siècles le manuel employé dans les écoles.

II. La scholastique au XIII^e siècle. — Le XIII^e siècle est l'âge d'or de la théologie médiévale. Une triple cause y contribua : 1^o la création de milieux de culture théologique, les Universités et spécialement celle de Paris; 2^o dans ces Universités l'apparition de maîtres nouveaux, les moines mendiants; 3^o l'enseignement par ces religieux de l'aristotélisme.

A la fin du XII^e siècle, un grave problème scolaire se pose pour l'Eglise : les écoles monastiques et celles des chanoines réguliers tendent à resserrer leur enseignement *intra muros*; les écoles épiscopales ont une prospérité instable dépendant du maître qui les dirige; d'ailleurs, l'école de Paris, célèbre par son enseignement des arts libéraux et de la théologie, celle de Bologne, renommée pour ses études canoniques, accaparent les plus hautes compétences. En vain, le III^e et le IV^e conciles de Latran (1179-1215) avaient-ils voulu réorganiser les études en prescrivant que tout évêché possédât un maître de grammaire et tout archevêché un maître de théologie; le décret demeura le plus souvent lettre morte. Alors, la papauté intervint, résolue à concentrer toutes ses sollicitudes sur les plus grandes écoles.

Déjà, par une charte de l'an 1200, Philippe-Auguste avait octroyé aux écoliers de Paris des privilèges étendus : les assurant à des clercs, il leur accordait l'exemption d'impôts,

la dispense du service de guet ; corps autonome, véritable « Etat scolaire », l'**Université de Paris** était justiciable de la seule autorité ecclésiastique. Mais il n'y avait que l'intervention pontificale qui pouvait la transformer en organe officiel de l'Eglise universelle. Dès 1215, le légat Robert de Courçon lui donnait sa première loi constitutive. Une entrave subsistait encore, celle de l'évêque. Honorius III profita d'un différend survenu entre le chancelier épiscopal Philippe de Grève et les universitaires, pour libérer ceux-ci : désormais, les licenciés ne seraient plus tenus de prêter serment d'obéissance à l'évêque qui ne pourrait plus enfermer les étudiants dans ses prisons. Afin de bien marquer que l'Université n'était plus seulement l'école Notre-Dame enserrée dans l'île de la Cité, à l'ombre de la cathédrale, on permit aux professeurs d'enseigner aussi sur la rive gauche sous la juridiction de l'abbé de Sainte-Geneviève (le quartier latin). Ainsi, comme jadis Cluny, l'université se rattachait-elle directement au pape pour devenir une institution de chrétienté. Désormais, les pontifes romains vont regarder Paris comme l'école officielle de théologie : veulent-ils condamner des hérétiques, c'est à son jugement qu'ils les défèrent. Surtout, en ordonnant aux chapitres d'envoyer leurs élèves se former à Paris, Honorius III va donner à cette Université la réputation d'une école qui peut conférer la licence d'enseigner non seulement dans le ressort de son diocèse, mais dans toute la chrétienté, en tant que représentant l'évêque des évêques. Il défendait, d'ailleurs, aux docteurs parisiens de professer les lois civiles afin que l'enseignement convergeât vers les sciences ecclésiastiques. Dès lors, la jeunesse afflua

Universités. — Sources : DENIFLE-CHATELAIN, *Chartularium Universitatis Parisiensis*, 4 vol., 1889 ; *Auctarium Chartularii*, 2 vol., 1894. — Travaux : DENIFLE, *Die Universitäten des Mittelalters bis 1400*, Berlin, 1885. — RASHDALL, *The Universities of Europa in the middle ages*, 2 vol., Oxford, 1895. — FITTING, *Les commencements de l'école de droit de Bologne*, tr. Lesueur, 1888. — FERET, *La Faculté de Théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres*, 7 vol., 1894 ss. — A. LUCHAIRE, *L'Université de Paris sous Philippe Auguste*, 1898. — E. JORDAN, *Les Universités*, dans *La France chrétienne*, 1896, p. 267-280. — MANDONNET, art. *Frères Prêcheurs* (La théologie dans l'ordre des), dans *Dict. de Théol.* — L. DELISLE, *Les Ecoles d'Orléans aux XII^e et XIII^e siècles*, 1869.

vers Paris et s'y groupa en quatre nations : France, Picardie, Normandie et Angleterre.

Les ordres mendiants allaient fournir à l'Université des professeurs illustres. Le premier, saint Dominique, avait constitué un ordre spécialement dirigé vers l'étude et l'enseignement : la fondation conventuelle dominicaine est essentiellement une école où l'on ne professe que l'Écriture Sainte et la théologie. Toute maison doit posséder un docteur, qui enseigne aux religieux et aux clercs : dans les grands couvents, l'école prend le nom de *studium generale* requérant à l'ordinaire un maître et deux bacheliers. Or, il arriva que les *studia generalia* établis dans les centres scolaires furent agrégés aux universités. En 1229, à la suite d'un conflit survenu entre l'évêque de Paris et les maîtres, ceux-ci émigrèrent à Angers et à Oxford ; en leur absence, le prélat fit appel au dominicain Robert de Crémone, qui enseignait au couvent de la rue Saint-Jacques : ainsi les Prêcheurs entraient-ils dans l'Université. Inversement, il arriva parfois qu'un maître séculier se faisant moine mendiant, transplantât sa chaire dans le cloître : ainsi Jean de Saint-Gilles et Alexandre de Halès. La jalousie guettait ces nouveaux venus : en 1253, comme les maîtres mendiants refusaient de s'associer à une grève universitaire, les maîtres séculiers leur dénièrent le droit d'enseigner. Mais, consultée, la papauté prit leur défense. Ce fut le signal d'une lutte mémorable : élargissant le débat, **Guillaume de Saint-Amour** publia son *De periculis novissimorum temporum*, où même le principe de la vie monastique et l'utilité des vœux étaient discutés. En octobre 1256, une bulle pontificale prit le parti des Mendiants ; condamné, Guillaume de Saint-Amour dut quitter sa chaire, tandis que saint Thomas vengeait son ordre dans le *Contra impugnantes*.

Le nouveau personnel enseignant allait introduire l'aristotélisme dans la théologie. On peut diviser en deux classes les écrivains ecclésiastiques du xiii^e siècle : les préthomistes ou augustinien, les péripatéticiens de l'école albertino-thomiste.

Tout en apercevant les voies nouvelles ouvertes par l'apparition d'Aristote, certains écrivains n'osèrent pas aban-

donner les doctrines augustinienes : d'où un compromis médiocrement heureux qui aboutit à un certain nombre d'incohérences. Parmi les membres de cette école de transition, on compte, sans doute, plusieurs Dominicains, notamment Hugues de Saint-Cher († 1263), qui composa un commentaire des Sentences et Robert de Kilwardy, professeur à Oxford, puis archevêque de Cantorbéry ; mais ses grands représentants furent **Alexandre de Halès** et saint Bonaventure. Archidiacre d'une église d'Angleterre, Alexandre reçut, à Paris, le grade de docteur ; devenu Franciscain, il se vit chargé par Innocent IV de réunir son enseignement dans une somme qui, soumise à l'examen de soixante docteurs parisiens, fut approuvée par une bulle. En une série de questions divisées et subdivisées suivant un ordre rationnel, on y trouve un exposé complet du dogme. Alexandre inaugure les deux grandes théories plus tard appelées franciscaines : la composition de matière et de forme de tous les êtres contingents, la pluralité des formes substantielles. Promu maître en théologie au même moment que saint Thomas (1257), puis général de l'ordre franciscain, **saint Bonaventure** demeura platonicien et augustinien ; il n'aborda, d'ailleurs, les questions philosophiques que *per transennam* et fut, avant tout, un théologien mystique.

Mais les augustinieniens conservateurs se voyaient débordés par le mouvement aristotélien. Il était paru des traductions du Stagyrile dues en grande partie à des écrivains tolétans patronés par l'évêque Raymond de Tolède, et dont le plus célèbre fut Dominicus Gundissalinus ; de plus, les grands philosophes arabes, Avicenne, Averroès et Avicbron, avaient adopté l'aristotélisme. Mais, commentée par Averroès, la pensée du Stagyrile restait suspecte : on avait vu le concile

Saint Bonaventure. — Sources : *Opera omnia, edita studio P. P. collegii a S. Bonaventura, ad Claras Aquas prope Florentiam*, 11 vol., 1882-1902. — *Travaux* : G. PALHORIÈS, *Saint Bonaventure* (coll. *la Pensée chrétienne*), 1913. — GILSON, *La philosophie au Moyen Age* (coll. Payot), I, ch. IV. — E. SMEETS, art. *Saint Bonaventure*, dans *Dict. Théol.* — P. LÉONARD DE CARVALHO CASTRO, *Saint Bonaventure* (Institut cath. de Paris, *Études de théologie historique*, 1923). — GILSON, *La philosophie de saint Bonaventure*, 1924. — E. CLOP, *Saint Bonaventure* (coll. les Saints), 1922.

de Paris en 1210, puis en 1215, le légat Robert de Courçon interdire cette métaphysique ; pourtant, en 1231, Grégoire IX décrétait que les écrits d'Aristote seraient autorisés, si on les expurgeait : les débarrasser des importations averroïstes et les adapter au dogme chrétien fut l'œuvre d'Albert le Grand et de saint Thomas.

Né en 1206, **Albert le Grand** fut attiré vers les Frères Prêcheurs par Jourdain de Saxe, alors qu'il étudiait à Padoue. Après avoir été lecteur en théologie à Hildesheim, Fribourg-en-Brisgau, Ratisbonne et Strasbourg, il enseigna en 1245, au couvent de la rue Saint-Jacques. A ce moment, de par la volonté romaine, la période d'interdit cessait pour les écrits d'Aristote ; entre 1245 et 1248, Albert le Grand « élaborait une sorte d'encyclopédie scientifique qui mettait à la portée de l'Occident, en le rectifiant, tout l'apport d'Aristote et des Arabes ». Cette adaptation reçut une approbation officielle lorsqu'en 1256, Alexandre IV chargea Albert de réfuter l'averroïsme. Pourtant, Albert n'était encore qu'un initiateur : il n'osa pas utiliser Aristote en théologie où il demeura proprement augustinien. Tout en vénérant les données de l'augustinisme traditionnel son disciple, saint Thomas d'Aquin n'hésitera pas à y substituer généralement l'explication métaphysique aristotélicienne.

Né en 1225 au château de Roccasecca, près Aquino dans le royaume de Naples, **saint Thomas** étudia au Mont Cassin,

Averroïsme. — CARRA DE VAUX, *Avicenne*, 1900 ; *Gazali*, 1902. — PRAVET, *L'Averroïsme et les Averroïstes*, 1902. — Mgr CHOLLAT, art. *Averroïsme*, dans *Dict. Théol.*

Albert le Grand et saint Thomas. — *Sources* : *Albert le Grand, opera*, ed. A. Borgnet, 38 vol., 1890-1899. *SAINT THOMAS, opera jussa impensaque Leonis XIII edita*, Rome, 13 vol. — *Travaux* : CH. JOURDAIN, *La philosophie de saint Thomas*, 1898. — A. SERTILANGES, *Saint Thomas d'Aquin*, 2 vol. (coll. *les Grands Philosophes*), 1910. — P. ROUSSELOT, *L'intellectualisme de saint Thomas*, 1908. — DURANTE, *Le retour à Dieu dans la philosophie de saint Thomas*, 1918. — E. GILSON, *Le Thomisme*, Strasbourg, 1906 ; *La philosophie au Moyen Âge* (coll. Payot, II, ch. II. — P. MANDONNET, *Siger de Prabant*, 2 vol. ; art. *Frères-Prêcheurs*, dans *Dict. Théol.* — J. ZEILLER, *L'idée de l'État dans saint Thomas d'Aquin*, 1910. — E. GILSON, *Saint Thomas d'Aquin* (coll. *les Moralistes chrétiens*), 1925. — P. PETITOT, *Saint Thomas d'Aquin*, Saint Maximin, 1925.

puis à Naples. Entré chez les Frères Prêcheurs malgré les siens, il suit à Cologne les leçons d'Albert, puis va conquérir le grade de docteur à Paris. En 1251, Thomas fut mandé à Rome ainsi que le prêcheur flamand Guillaume de Moerbeke : Urbain IV chargeait celui-ci de traduire directement Aristote sur le texte grec, et à saint Thomas il demandait de le commenter en s'appuyant sur la nouvelle traduction. D'autre part saint Thomas fit passer la métaphysique aristotélicienne dans ses ouvrages personnels : pour la théologie, il faut surtout citer les Commentaires sur les Sentences de Pierre Lombard, sur les Noms divins de Denys l'Aréopagite, sur la Trinité de Boèce, et enfin la Somme théologique, le plus achevé et le plus complet des traités dogmatiques ; les Questions disputées et les *quodlibeta* sont des ouvrages mixtes, contenant des sujets philosophiques et théologiques ; les principaux écrits apologétiques sont la Somme contre les Gentils et le Traité contre les erreurs des Grecs.

Mais les averroïstes formaient dans l'université de Paris un parti puissant que menait **Siger de Brabant** ; revenu à Paris en 1269, saint Thomas entama une grande discussion avec les averroïstes : au *De anima intellectiva* de Siger il répondit par le *De unitate intellectus contra averroïstas*. L'agitation qui suivit l'apparition des deux manifestes fut considérable ; elle aboutit à la condamnation de l'averroïsme par l'évêque de Paris, Etienne Tempier. Quatre erreurs fondamentales y étaient censurées : négation de la Providence, éternité du monde, unité de l'intelligence dans tous les hommes, négation de la liberté. « Le péril averroïste avait menacé l'Eglise d'une restauration intégrale de la pensée païenne aussi grave en ses conséquences que devait l'être pour les hommes du xvi^e siècle la renaissance de l'humanisme païen ». (Goyau).

Ces erreurs furent condamnées beaucoup plus en détail par le même évêque de Paris en 1277 ; mais publié trois ans jour jour jour après la mort de saint Thomas (7 mars 1274), ce verdict frappait aussi plusieurs de ses théories ; l'archevêque de Cantorbéry, Robert Kilwardy atteignit également dans un groupe de condamnations certains points de sa doctrine : ce qu'on lui reprochait surtout, c'était l'amour

excessif de la philosophie, le mépris des Pères et particulièrement l'oubli de saint Augustin. Le plus violent des pamphlets anti-thomistes fut le *Correptorium fratris Thomæ* de Guillaume de la Mare ; les Dominicains ne manquaient pas de défendre leur docteur : pour réfuter les attaques de Kilwardy et des maîtres d'Oxford, Gilles de Lessines écrivait dès 1278 un traité fameux, le *De unitate formæ*. Mais Rome s'était réservé le jugement définitif : après une enquête sur les miracles de saint Thomas par Guillaume de Tocco qui écrivit sa biographie, Jean XXII le canonisera le 18 juillet, 1323 ; la canonisation du grand docteur devait clore tout conflit.

Il reste à signaler deux éclectiques fameux : le bienheureux Raymond Lulle et Roger Bacon. Né à Majorque en 1215, devenu franciscain après une vie frivole, **Raymond Lulle** est un esprit très original : dans son *Ars magna*, il prétendait avoir trouvé une méthode sur laquelle se fonderait par déduction syllogistique une science universelle ; il affirmait que tout est rationnel dans la foi, et que notre intelligence peut tout démontrer, même les mystères. Un autre franciscain, **Roger Bacon** (1210-1292) inaugura l'étude des sciences expérimentales. Né dans le comté de Somerset, il étudia à Oxford, puis à Paris, et s'éprit des sciences et des langues. Entré tardivement dans l'ordre franciscain (vers 1251-1257), il fut encouragé dans ses travaux par Clément IV. Mais sa méthode parut hardie et agressive : à ses contemporains il osait dire que l'argument syllogistique est inférieur à l'expérience scientifique ; se basant sur cette expérience, il prétendait ébranler la vieille physique d'Aristote. Bien que

Raymond Lulle. — *Travaux* : Hist. litt. de la France, XXIX. — MARIUS ANDRÉ, *Le Br Raymond Lulle* (coll. les Saints), 1903. — J. H. PROBST, *Caractère et origine des idées du Br Raymond Lulle*, Toulouse, 1912. — PICAVET, *Roger Bacon*, dans *Rév. des Deux-Mondes*, 1914.

Bacon. — *Sources* : Ed. Bridges, 2 vol., Oxford, 1897. — *Travaux* : E. CHARLES, *Roger Bacon*, Bordeaux, 1861. — H. HOFFMANS, art. dans *Rev. néo schol.*, 1906-1908-1909. — FERET, *La Faculté de Paris*, II. — DE WULF, *Hist. de la philosophie médiévale*. — PELORME, art. *Bacon*, dans *Dict. théol.* — RAOUL CARTON, *La synthèse doctrinale de Bacon : L'expérience mystique de l'illumination intérieure chez Bacon : L'expérience physique chez Bacon*, 1924.

plusieurs de ses assertions soient discutables, il n'en demeure pas moins un initiateur de génie.

III. **La mystique au XII^e et au XIII^e siècle.** — On pourrait diviser les auteurs mystiques de cette période en trois groupes : bénédictins, victorins et franciscains.

Le grand mystique bénédictin du xi^e siècle est **saint Anselme**, abbé du Bec, puis primat de Cantorbéry (1033-1109). Ses deux traités principaux, les *Méditations* et les *Prières* peuvent se définir « des élévations pieuses sur le dogme ». En effet, à la fois spéculatif et affectif, Anselme commence par exposer le dogme en théologien, puis saisi par la beauté de la vérité qu'il décrit, il termine sur une hymne d'action de grâces.

Par contre, la caractéristique de la spiritualité toute affective de **saint Bernard** est la dévotion aux mystères de la vie mortelle du Seigneur, et à ses premiers témoins Marie et Joseph ; par là sa piété semble avoir informé celle du moyen âge lui-même. En vain chercherait-on dans saint Bernard un exposé didactique de la théologie mystique ; il a pourtant abordé ce sujet dans ses sermons sur le Cantique ; mais il le fait non pas en théoricien — car il ne connaît pas les idées néoplatoniciennes chères à saint Augustin, ni davantage la philosophie scholastique — mais d'après ses expériences personnelles qu'il introduit dans le cadre de son commentaire allégorique du Cantique. C'est à son école qu'il faut rattacher les trois mystiques qui rendirent célèbre le monastère de Hefta près de Eisleben en Saxe : sainte Gertrude la Grande, sainte Mechtilde de Hackeborne et une autre sainte Mechtilde, la béguine de Magdebourg. Née en 1256, **sainte Gertrude** entra, dès l'âge de 5 ans, au monastère d'Hefta : sur l'ordre du Seigneur lui-même, elle écrivit

Note I. — A la spiritualité bénédictine il faut rattacher sainte Hildegarde. D'abord oblate bénédictine au monastère de Disenberg au mont Saint-Disibode, elle fonda, en 1147, l'abbaye du Mont-Rupert, près de Bingen, au diocèse de Mayence. Elle se rendit célèbre par ses prophéties apocalyptiques et aussi par ses visions, où, sous forme allégorique, elle donne un enseignement dogmatique ou moral très élevé. Son influence sur les grands personnages de l'époque fut considérable.

le récit de ses faveurs. Conformément à la tradition bernardine, ce qui caractérise ses Révélations, c'est une dévotion tendre et naïve à l'humanité du Christ, et spécialement au cœur de Jésus.

Combien plus théorique, nous apparaît la spiritualité de saint Victor. 1° A la base se pose une conception symboliste de l'univers qui est comme un miroir reflétant la pensée divine. Aussi tout devient-il occasion à allégories. Pareille tendance est, d'ailleurs, ordinaire aux esprits du Moyen Age ; on écrira de véritables « histoires naturelles mystiques » où plantes et minéraux deviennent les symboles de réalités surnaturelles : chacune des douze pierres précieuses, par exemple, représente une vertu spéciale. 2° S'élevant ensuite du visible à l'invisible, le chrétien passe à la méditation intuitive par laquelle on dégage la vérité divine des images sensibles. 3° Enfin, vient la contemplation qui nous fait abandonner le procédé discursif et nous mène à l'union intime avec Dieu. Il faut surtout citer **Richard de Saint-Victor** : persuadé qu'il y a liaison entre le degré de connaissance et le degré d'amour, il met la dialectique et la métaphysique au service de la mystique : « il se propose uniquement de nourrir la raison afin qu'elle ait plus de force dans la contemplation ». Ses principaux ouvrages sont

Mystiques. — Sources : SAINT ANSELME, *Méditations*, P. L., CLVIII, 109-820 ; *Prières (orationes)*, 855-1016. — SAINT-BERNARD, *Sermones, sermones in Cantica Canticatorum*, P. L., CLXXXIII. — *Sainte Gertrude*, éd. des P. Bénédictins de Solesmes ; *Revelationes Gertrudiane et Mechthildiane* 2 vol., Poitiers-Paris, 1875-1877 ; tr. française, 2 vol., 1878. — HUGUES DE SAINT VICTOR, P. L., CLXXVI. — RICHARD DE SAINT VICTOR, P. L., CXCVI. — SAINT FRANÇOIS, voir références supra. — SAINT ANGELE DE FOLIGNO, *Le livre des Visions*, trad. El. Hello. — *Travaux* : RACEY, *Vie de saint Anselme*. — J. BAINVEL, art. *Anselme*, dans *Diet. Théol.* — VACANDARD, *Saint Bernard*. — E. SMEETS, art. *Bonaventure*, dans *Diet. Théol.* — EDOUARD D'ALENCON, art. *Frères Mineurs*, dans *Diet. Théol.* — F. VERNET, art. *Gertrude la Grande*, dans *Diet. Théol.* — Vue d'ensemble dans POURRAY, *La spiritualité chrétienne*, II. *Le Moyen Age*. — DOM BUTLER, *Le mysticisme occidental* (traduit de l'anglais). — FERRÉ, *Les œuvres authentiques d'Angèle de Foligno*, Rev. d'histoire française, juillet 1924. — F. VERNET, art. *Hugues de Saint Victor*, dans *Diet. Théol.* — R. LINHARDT, *Die mystik des hl. Bernhard von Clairvaux*, Munich, 1923. — *Le livre de la Bienheureuse Angèle de Foligno*, édité par le Père Paul Donceur, 1926.

le *Benjamin minor*, le *De arca mystica*, le *De Trinitate* et le *Benjamin major*.

Les Franciscains ont donné à la spiritualité du ^{xiii}^e siècle sa physionomie. Renchérissant sur l'école bernardine, ils s'attachèrent à l'humanité du Christ et plus spécialement à sa passion. « C'est au stigmatisé d'Assise que les contemplatifs de son siècle doivent cette « joie douloureuse », ce « plaisir du cœur dans la sainte croix », qu'ils mentionnent si souvent. » (Huby.) Parmi les auteurs franciscains, il faut citer d'abord les biographes du fondateur. Le premier en date, **Thomas de Celano**, écrivit une *Legenda prima*, une *Legenda secunda*, puis un *Tractatus miraculorum* ; il composa sa *Legenda secunda* à l'aide de documents rédigés par les compagnons du saint ; il faut peut-être y rattacher la Légende des trois compagnons ; une partie de ces récits se retrouvera dans le *Speculum perfectionis*, qui date des premières années du ^{xiv}^e siècle. Auparavant, **saint Bonaventure** colligea les sources franciscaines dans sa *Legenda major* (1261), ainsi appelée pour la distinguer d'une autre plus abrégée, la *Legenda minor*, qu'il composa dans un but liturgique. Enfin, Barthélémy de Rinonico de Pise († 1401) écrivit le Livre des conformités, où il prouve que saint François fut une minutieuse copie du Christ.

Saint Bonaventure, « docteur seraphique », est le grand mystique franciscain. Il témoigne, avant tout, d'une piété affective, qui préfère à la contemplation métaphysique les élans du cœur : de là vient qu'il fait consister la béatitude moins dans l'acte de vision intuitive que dans l'acte d'amour béatifique ; de là aussi son amour du Christ qui l'a inspiré dans ses traités intitulés *Lignum vitæ* et *Vitis mystica*. Le *De triplici via* décrit la triple voie qui mène à Dieu : méditation, prière, contemplation. Il faut encore citer le *Soliloquium de quatuor mentalibus exercitiis*, le *De perfectione vitæ ad sorores*, traité de perfection religieuse, et l'*Itinerarium mentis ad Deum*, qui montre le chemin à suivre pour s'élever des créatures jusqu'à la contemplation divine. Un **pseudo Bonaventure**, franciscain du ^{xiii}^e siècle, rédigea le traité fameux intitulé : *Méditations sur la vie du Christ* ; c'est une biographie mystique composée à l'aide non seu-

lement du récit évangélique, mais des révélations privées et même de l'imagination ; au siècle suivant, Ludolphe de Saxe, dit le Chartreux (1300-1370), s'inspirera du Pseudo-Bonaventure pour écrire sa vie de Jésus-Christ. A l'école franciscaine du ^{xiii}^e siècle, on pourrait rattacher **sainte Angèle de Foligno** († 1309). Pécheresse convertie, elle a évoqué la Passion du Seigneur avec un réalisme poignant ; sa grandiloquence éperdue naît de l'impuissance où elle se trouve d'exprimer ce qu'elle a vu.

CHAPITRE VII

L'ART MÉDIÉVAL

I. L'Art roman. — Il faut attendre le ^{xi}^e siècle pour assister à une rénovation artistique. Le **style roman** naquit alors dont l'originalité essentielle consista à remplacer la charpente couvrant jusque-là les basiliques par une voûte en berceau ou voûte d'arêtes. On a donné à cet essor artistique plusieurs explications fantaisistes : peur des incendies après les invasions normandes, joie d'avoir échappé aux terreurs de l'an mil. L'événement le plus explicatif est la réforme clunisienne : en effet, au milieu de la détresse générale, les arts s'étaient réfugiés dans les abbayes.

« La première chose qui doit attirer l'attention dans une église romane, c'est la voûte qui couvre la nef. On peut dire que c'est cette voûte qui crée tout l'édifice. Comme il est

Art Chrétien. — REUSENS, *Éléments d'archéologie chrétienne*, 2 vol., Louvain, 1885-1886. — J. BRUTAILS, *L'archéologie du Moyen Âge ; Précis d'archéologie du Moyen Âge*, 1908. — REVOIL, *L'architecture romane dans le Midi de la France*. — DE LASTEYRIE, *L'art roman*. — C. ENLART, *Manuel d'archéologie française*, I. Architecture religieuse. — DE LASTEYRIE, *Les origines de l'art gothique*, 1901. — E. MÂLE, *L'art religieux du ^{xii}^e siècle en France ; L'art religieux du ^{xiii}^e siècle en France ; L'art religieux de la fin du Moyen Âge*, 2^e ed., 1922. — A. PERATÉ, *L'art chrétien au Moyen Âge, dans la France chrétienne*. — A. MICHEL, *Histoire de l'art*. — LOUIS GILLET, *Histoire des Arts (dans Hist. de la nation française, par G. HANOTAUX)*. — A. FARRÉ, *Pages d'Art Chrétien*. — R. DE LASTEYRIE, *L'architecture religieuse en France à l'époque gothique*, 2 vol., 1925-26. — M. BAYET, *Les cathédrales françaises*, 1925.

difficile de construire une large voûte en plein cintre, la nef



SAINT-ETIENNE DE CAEN, L'ABBAYE AUX HOMMES

Le chœur et le chevet sont gothiques (fin du xii^e siècle) ; la nef, les façades et les tours — sauf les flèches — sont romanes.

devient étroite. Comme une voûte, même étroite, a une

poussée forte et tend à écarter violemment les murs, ces murs deviennent plus épais ; pour ne pas en diminuer la force de résistance, on évite d'y percer des fenêtres. C'est pourquoi la grande nef est généralement plongée dans une demi-nuit. Pour donner plus de résistance à la voûte, on la soutient à des intervalles réguliers par des arcs saillants qu'on appelle des arcs doubleaux et dont le nom indique l'office. Les arcs doubleaux retombent sur des colonnes ou des piliers engagés dans le mur qu'on nomme des dossierets. C'est au revers de ces dossierets qu'on établit, à l'extérieur de l'église, les contreforts, robustes massifs de maçonnerie. Tant de précautions ne paraissent pas encore suffisantes aux architectes romans : quand l'église a des bas-côtés, ils en font des espèces d'arcs-boutants qui contrebutent la voûte de la grande nef... On voit comment l'emploi de la voûte change tout d'un coup les proportions, l'éclairage et toute la physionomie de l'église. » (E. Mâle.) Il s'en dégage l'idée de foi solide et de recueillement. L'origine monastique qui révèle cette impression d'ensemble explique aussi le fini du détail ; car les moines n'épargnaient ni leur temps, ni leur peine : de là, ces merveilleux chapiteaux romans, tels ceux du cloître de Moissac ; de là, une complexité savante de la décoration qui fait songer à l'art byzantin.

Il y eut différentes écoles d'art roman. L'école auvergnate nous a laissé Issoire, Saint-Nectaire, Notre-Dame-du-Port à Clermont, et elle a inspiré Saint-Sernin de Toulouse. Célèbre par ses riches façades, l'école du Poitou a fourni son chef-d'œuvre dans Notre-Dame-la-Grande, à Poitiers. L'école périgourdine se distingue par l'emploi de la coupole qui donne à ses églises un cachet tout oriental : le type demeure Saint-Front de Périgueux. La plus hardie de toutes, l'école bourguignonne ose éclairer directement la grande nef en perçant des fenêtres sous la voûte et en se passant, par conséquent, de l'appui des bas-côtés qui ne peuvent plus monter assez haut pour contre-buter la voûte ; Cluny fut la reine des constructions romanes ; avec ses cinq nefs, ses deux transepts et sa « quintuple tiare » de tours, elle fut de son temps la plus grande église de la chrétienté. Tard venue, l'école rhénane procure l'impression de la force, grâce sur-

tout à ses tours carrées ; à l'intérieur, les voûtes surélevées affectent la forme d'un dôme. Les plus beaux spécimens de l'école rhénane se trouvent à Spire, à Worms, à Mayence et à Cologne.

II. L'art gothique. — « Parmi les inventions que les architectes romans léguèrent aux architectes gothiques, il en est une dont il est nécessaire de dire un mot à cause des confusions qu'elle a créées : c'est l'arc brisé, autrement dit arc aigu ou arc en tiers-point qu'on a le tort d'appeler ogive, terme réservé par les archéologues aux nervures diagonales de la voûte. Donc, l'arc brisé (vulgo ogive) est un legs roman fait au gothique, une forme indifférente qui préexiste au style ogival et ne fait pas partie de ses caractères essentiels. » (A. Fabre.) La clef du style nouveau, c'est la croisée d'ogives constituée par les deux nervures entrecroisées qui, comme une sorte d'armature, soutiennent les voûtes gothiques en les appuyant sur les sommets des piles ; ainsi les poussées se trouvent-elles localisées et reportées sur des points fixes où l'arc-boutant extérieur vient les annihiler.

De là, pour l'édifice, plus de solidité, de légèreté et de hardiesse. Les piliers se transforment en colonnes légères, la voûte s'élève à des hauteurs jusqu'alors inconnues : 47 mètres à Beauvais, 43 à Amiens, 34 à Notre-Dame-de-Paris. Souvent, l'on compte dans la nef trois étages : un rez-de-chaussée formé par des piliers et par des arcades ogivales, un premier étage, galerie à arcades triples, un second étage ou clerestory occupé par de grandes fenêtres d'où entre cette lumière qui manquait aux constructions romanes, enfin la voûte. Quant au plan, peu de divergence avec l'art roman : il continue à offrir l'image d'une croix latine ; les bras en sont très courts, mais chacun se termine désormais par un portail, véritable vestibule qui sert parfois de théâtre à diverses cérémonies, comme la célébration du mariage.

Longtemps on s'imagina que les innovations créatrices du gothique nous étaient venues d'Allemagne ; les travaux de l'archéologie du *xix^e* siècle ont montré que la croisée d'ogives naquit dans l'Ile de France, et le plus ancien essai actuel-

lement subsistant paraît être l'abside de l'église bénédictine de Morienval (Oise), qui date de la fin du ^x^e siècle. Ainsi, l'expression « gothique », terme de mépris par lequel les Italiens de la Renaissance désignèrent cette architecture réputée barbare, est-elle impropre ; il faudrait plutôt dire style français. Suivit une période d'un demi-siècle d'essais et d'efforts jusqu'à la dédicace du chœur de l'église abbatiale de Saint-Denis, édifié par Suger et consacré en 1144. Cette date inaugure officiellement le gothique : éblouis par la révélation du grand art nouveau, les évêques et les grands dignitaires français et étrangers qui assistèrent à cette cérémonie vont travailler à le propager partout.

En effet, l'art gothique ne sera plus, comme l'art roman, essentiellement monastique, mais essentiellement épiscopal. Personne ne songe plus aujourd'hui à soutenir la théorie de Viollet le Duc, d'après laquelle l'art gothique serait un art laïque sorti du mouvement communal. Aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, la puissance de l'évêque s'est accrue, il a autour de lui un chapitre important, un clergé nombreux ; riche propriétaire, il dispose de revenus considérables ; il les emploie à construire des cathédrales. Souvent, d'ailleurs, la munificence royale lui vient en aide, et le plein essort de l'art gothique se trouve contemporain de Louis le Jeune, de Philippe-Auguste et de Saint Louis.

Voulue par l'évêque, l'entreprise sera réalisée non plus par des moines, mais par des laïques. Il y avait un maître d'œuvre, véritable grand architecte ; sous lui, les connaissances techniques étaient données aux apprentis par un enseignement destiné à demeurer secret au sein des corporations : on y distinguait tous les métiers. L'unité de direction explique la logique qui préside à l'œuvre. On trouve tout un enseignement développé dans les riches façades peuplées de statues, dans les chaires et les vitraux ; parfois on voit traité plus spécialement tel sujet déterminé : Amiens est une cathédrale messianique et Notre-Dame de Paris l'église de la Vierge. Ces monuments furent, pour les hommes du Moyen Age, « la révélation totale ». Tous y travaillèrent et collaborèrent à la construction.

On distingue à l'ordinaire trois périodes. La première,

qui va du ^{xii}^e siècle à la fin du ^{xiii}^e, est celle du style primitif, encore appelé gothique à lancette, parce que les fenêtres surmontées d'une ogive aiguë ont l'apparence d'un fer de lance ; parmi les monuments de cette époque, citons Saint-Denis, Vézelay, Noyon et surtout les grandes cathédrales de Chartres, Paris, Reims, Bourges, Amiens, la Sainte Chapelle, le cloître de Saint-Michel. Au ^{xiv}^e siècle apparaîtra le style rayonnant caractérisé par ses fenêtres élargies qui deviennent de vastes rosaces rayonnées : Rouen, Beauvais, Strasbourg appartiennent à cette époque. Enfin, viendra la période dernière, celle du style flamboyant où les meneaux des fenêtres prendront la forme de flammes et où la décoration se compliquera à l'excès. Notons, d'ailleurs, que, le plus souvent, les cathédrales construites lentement portent la marque des différentes périodes.

I. « Les anciens n'avaient pas nos idées de catalogue sur les époques et les styles. C'étaient de vrais artistes qui se servaient indifféremment des formes jugées les meilleures. Nul système archéologique ne présidait à leur choix, mais simplement l'utilité, et cela s'explique, sans qu'il faille aller chercher plus loin et parler d'archaïsmes ; c'est pourquoi certaines formes persistent ou reviennent à des époques où, par ordre de nos classifications modernes, elles ne devraient plus exister. » (A. Fabre.)

TABLES CHRONOLOGIQUES

LES PAPES

1	Saint Pierre	+ 67 (P)	32	Saint Miltiade	311-14.
2	Saint Lin	67-76 (P)	33	Saint Sylvestre I ^{er}	314-35
3	Saint Anaclet	76-88 (P)	34	Saint Marc	336
4	Saint Clément	88-97 (P)	35	Saint Jules I ^{er}	337-52
5	Saint Evariste	97-105 (P)	36	Saint Libère	352-66
6	Saint Alexandre	105-15 (P)		Félix II	355-65
7	Saint Sixte	105-25 (P)	37	Saint Damase I ^{er}	366-84
8	Saint Télesphore	125-36 (P)		Ursinus	366-67
9	Saint Hygin	136-40 (P)	38	Saint Sirice	384-99
10	Saint Pie	140-55 (P)	39	Saint Anastase I ^{er}	399-401
11	Saint Anicet	155-66 (P)	40	Saint Innocent I ^{er}	401-417
12	Saint Soter	166-75 (P)	41	Saint Zosime	417-18
13	Saint Eleuthère	175-89	42	Saint Boniface I ^{er}	418-22
14	Saint Victor	189-99		Eulalius	418-19
14	Saint Zéphyrin	199-217	43	Saint Célestin	422-32
16	Saint Calliste	217-22	44	Saint Sixte III	432-40
	Saint Hippolyte	217-35	✓ 45	Saint Léon I ^{er}	440-61
17	Saint Urbain	222-30	46	Saint Hilaire	461-68
18	Saint Pontien	230-35	47	Saint Simplicie	468-83
19	Saint Antère	235-36	48	Saint Félix II (II)	483-92
20	Saint Fabien	236-50	49	Saint Gélase I ^{er}	492-96
21	Saint Corneille	251-53	50	Saint Anastase II	496-98
	Novatien	251	51	Saint Symmaque	498-514
22	Saint Lucius I ^{er}	253-54		Laurent	498-505 (P)
23	Saint Etienne I ^{er}	254-57	52	Saint Hormisdas	514-23
24	Saint Sixte II	257-58	53	Saint Jean I ^{er}	523-26
25	Saint Denys	259-68	54	Saint Félix III (IV)	526-30
26	Saint Félix I ^{er}	269-74	55	Boniface II	530-32
27	Saint Eutychien	275-83		Dioscore	530
28	Saint Caius	283-96	56	Jean II	533-35
29	Saint Marcellin	296-304	57	Saint Agapet I ^{er}	535-36
30	Saint Marcel	308-309	58	Saint Silvère	536-37
31	Saint Eusèbe	309 ou 310	~ 59	Vigile	537-55

60	Pélage I ^{er}	556-61	105	Saint Léon IV	847-55
61	Jean III	561-74	106	Benoît III	855-58
62	Benoît I ^{er}	575-79		Anastase	855
63	Pélage II	579-90	107	Saint Nicolas I ^{er}	858-67
64	Saint Grégoire I ^{er}	590-604	108	Hadrien II	867-72
65	Sabinien	604-606	109	Jean VIII	872-82
66	Boniface III	607	110	Marin I ^{er}	882-84
67	Saint Boniface IV	608-15	111	Hadrien IV	884-85
68	Saint Deusdedit	615-18	112	Etienne V	885-91
69	Boniface V	619-25	113	Formose	891-96
70	Honorius I ^{er}	625-38	114	Boniface VI	896
71	Séverin	640	115	Etienne VI	896-97
72	Jean IV	640-42	116	Romain	897
73	Théodore I ^{er}	642-49	117	Théodose II	897
74	Saint Martin I ^{er}	649-53	118	Jean IX	908-900
75	Saint Eugène I ^{er}	654-57	119	Benoît IV	900-903
76	Saint Vitalien	657-72	120	Léon V	903
77	Adéodat	672-76	121	Christophore	903-904
78	Donus	676-78	122	Sergius III	904-11
79	Saint Agathon	678-81	123	Anastase III	911-13
80	Saint Léon II	682-83	124	Lando	913-14
81	Saint Benoît II	684-85	125	Jean X	914-28
82	Jean V	685-86	126	Léon VI	928-29
83	Conon	686-87	127	Etienne VII	929-31
	Théodore	687	128	Jean XI	931-36
	Pascal	687-92 (P)	129	Léon VII	936-39
84	Saint Sergius	687-701	130	Etienne VIII	939-42
85	Jean VI	701-705	131	Marin II	942-46
86	Jean VII	705-707	132	Agapet II	946-55
87	Sisinnius	708	133	Jean XII	955-63
88	Constantin I ^{er}	708-15	134	Léon VIII	963-65
89	Saint Grégoire II	715-31		Benoît V	964
90	Saint Grégoire III	731-41	135	Jean XIII	965-72
91	Saint Zacharie	741-52	136	Benoît VI	972-74
	Etienne	752		Boniface VII	974
92	Etienne II	752-57	137	Benoît VII	974-83
93	Saint Paul I ^{er}	757-67	138	Jean XIV	983-84
94	Constantin II	767-68	139	Boniface VII	984-85
95	Philippe	768	140	Jean XV	985-96
96	Etienne III	768-72	141	Grégoire V	996-99
97	Hadrien I ^{er}	772-95		Jean XVI	997-98
98	Saint Léon III	795-816	142	Sylvestre II	999-1003
99	Etienne IV	816-17	143	Jean XVII	1003
100	Saint Pascal I ^{er}	817-24	144	Jean XVIII	1003-09
101	Eugène II	824-27	145	Sergius IV	1009-12
102	Valentin	827	146	Benoît VIII	1012-24
103	Grégoire IV	827-44		Grégoire	1012
	Jean	844	147	Jean XIX	1024-33
104	Sergius II	844-47	148	Benoît IX	1033-45

149 Sylvestre III	1044	169 Anastase IV	1153-54
150 Grégoire IV	1045-46	170 Adrien IV	1154-59
151 Clément II	1046-47	171 Alexandre III	1159-81
152 Damase II	1047-48	Victor IV	1159-64
153 Saint Léon IX	1048-54	Paschal III	1164-68
154 Victor II	1054-57	Calixte III	1168-78
155 Etienne IX	1059-58	Innocent III	1179-80
Benoit X	1058-59	172 Lucius III	1181-85
156 Nicolas II	1058-61	173 Urbain III	1185-87
157 Alexandre II	1061-73	174 Grégoire VIII	1187
Honorius II	1061-69	175 Clément III	1187-91
158 Saint Grégoire VII	1073-85 ^a	176 Célestin III	1191-98
Clément III	1080-1110	177 Innocent III	1198-1216
159 Victor III	1086-87	178 Honorius III	1216-27
160 Urbain II	1088-99	179 Grégoire IX	1227-41
161 Pascal II	1099-1118	180 Célestin IV	1241
Théodoric	1100	181 Innocent IV	1243-54
Albert	1102	182 Alexandre IV	1254-61
Sylvestre IV	1105-11	183 Urbain IV	1261-64
162 Gélase II	1118-19	184 Clément IV	1265-68
Grégoire VIII	1118-21	185 Saint Grégoire X	1271-76
163 Calixte II	1119-24	186 Innocent V	1276
164 Honorius II	1124-30	187 Adrien V	1276
Célestin II	1124	188 Jean XXI	1276-77
165 Innocent II	1130-43	189 Nicolas III	1271
Anaclet II	1130-38	190 Martin IV	1281-85
Victor IV	1138	191 Honorius IV	1285-87
166 Célestin II	1143-44	192 Nicolas IV	1288-92
167 Lucius II	1144-45	193 Saint Célestin V	1294
168 Eugène III	1145-53		

LES EMPEREURS ROMAINS

La famille Julio Claudienne

(14-68)

Tibère	14-37
Caligula	37-41
Claude	41-54
Néron	54-68

Les Flaviens (68-96)

Galba-Othon-Vitellius	68
Vespasien	69-79
Titus	79-81
Domitien	81-96

Les Antonins (96-192)

Nerva	96-98
Trajan	98-117
Hadrien	117-38
Antonin	138-61
Marc Amèle	161-80
Commode	180-92

Les Sévères (193-235)

Septime Sévère	193-211
Caracalla	211-17
Macrin	217-18
Elagabal	218-24
Alexandre Sévère	222-35

La crise impériale (235-85)

Maximin	235-38
Puppien et Gordien	238
Philippe l'Arabe	244-49
Dèce	250-53
Gallus et Volusianus	251-53
Valérien	253-60
Gallien	260-68
Claude II	268-70

Aurélien	270-75
Tacite	275-76
Probus	276-82
Carus	282-84

**La restauration dioclétienne
(284-312)**

Dioclétien	284-305
Galère	305-11
Maximin	308-13

LES EMPEREURS BYZANTINS**La dynastie constantinienne**

Constantin le Grand	313-37
Constance II	337-61
Julien l'Apostat	361-63
Jovien	363-64
Valens	364-78

La dynastie théodosienne

Théodose 1 ^{er} le Grand	379-95
Arcadius	395-408
Théodose II	408-50
Marcien	451-57
Léon 1 ^{er}	457-74
Zénon	474-91
Anastase	491-518

La dynastie justinienne

Justin 1 ^{er}	518-27
Justinien 1 ^{er}	527-65
Justin II	565-78
Tibère II	578-82
Maurice	582-602
Phocas (usurpateur)	602-10

La dynastie d'Héraclius

Héraclius	610-41
Constantin II et Héracléonas	641-42
Constant II	642-68
Constantin IV Pogonat	668-85
Justinien II Rhinotmète	685-95
Léontius (usurpateur)	695-98
Tibère III (usurpateur)	698-705

Justinien II	705-711
Philippicus	711-13
Anastase II	713-16
Théodose III	716-17

Dynastie isaurienne

Léon III	717-40
Constantin V Copronyme	740-75
Léon IV	775-80
Constantin VI	780-97
Irène	797-802
Nicephore 1 ^{er} (usurpateur)	802-11
Staurakios	811
Michel 1 ^{er}	811-13
Léon V l'Arménien	813-20
Michel II le Bègue	820-29
Théophile	829-42
Michel III l'Évrogne	842-67

Dynastie macédonienne

Basile 1 ^{er}	877-86
Léon VI le Sage	886-912
Alexandre	912-13
Constantin VII Porphyrogénète	913-59
Romain II	959-63
Nicéphore II Phocas	963-69
Jean 1 ^{er}	969-76
Basile II le Bulgaroch- tone	976-1025
Constantin VIII	1025-28
Zoe	1028-30

Constantin IX Monomaque	1042-54
Théodora	1054-56
Michel VI Stratiotikos	1056-57

Alexis IV Musurphe (usurp.)	1204
-----------------------------	------

Empereurs latins de Constantinople

Dynastie des Ducas et Comnènes

Isaac I ^{er} Comnène	1057-59
Constantin X Ducas	1059-67
Romain IV Diogène	1067-71
Michel VII Ducas	1071-78
Nicéphore III (usurpateur)	1078-81
Alexis I ^{er} Comnène	1081-1118
Jean II Comnène	1118-43
Manuel I ^{er} Comnène	1143-80
Alexis II Comnène	1180-83
Andronic I ^{er} Comnène	1183-85

Dynastie des Anges

Isaac II	1185-95
Alexis III	1195-1203
Isaac II et Alexis IV	1203-04

Baudoin de Flandre	1204 05
Henri d'Angre	1206-16
Pierre de Courtenay	1217
Yolande	1217-19
Robert II de Courtenay	1221 28
Baudoin II	1228-61

Empereurs grecs de Nicée

Théodore I ^{er} Lascaris	1204-22
Jean III Vatatzès	1222-54
Théodore II Lascaris	1254-58
Jean IV Lascaris	1258 59
Michel VIII Paléologue	1259-61

Dynastie des Paléologues

Michel VIII	1261-82
Andronic II	1282-1328

EMPEREURS DU SAINT EMPIRE ROMAIN

Charlemagne	800-14	Othon III	983-1002
Louis I ^{er} le Pieux	814-40	Saint Henri II	1002 24
Lothaire I ^{er}	840-55	Conrad II	1024-39
Louis II	850-75	Henri III	1039-56
Charles II le Chauve	875-77	Henri IV	1056-1106
Charles III	881-87	Henri V	1106-25
Guy de Spolète	891-93	Lothaire II	1125-37
Lambert de Spolète	892-98	Conrad III	1138-52
Arnulphe	896-99	Frédéric I ^{er}	1152-90
Louis III l'Enfant	900-911	Henri VI	1190-97
Louis III de Provence	901-902	Othon IV	1198-1215
Conrad I ^{er}	911-18	Frédéric II	1215-50
Bérenger de Frioul	915-24	Conrad IV	1250-54
Henri I ^{er}	919-36	Grand interrègne	1256-73
Othon le Grand	936-73	Rodolphe de Habsbourg	1273-91
Othon II	973-83	Adolphe de Nassau	1272-98

ROIS DE FRANCE

Carolingiens			
Pépin d'Héristal	687-714	Louis IV d'Outremer	936-94
Charles Martel	715-41	Lothaire	954-86
Pépin le Bref	741-68	Louis V	986-87
Charlemagne	768-814	Capétiens	
Louis le Pieux	814-40	Hugues Capet	987-96
Charles le Chauve	843-77	Robert le Pieux	996-1031
Louis II le Bègue	877-79	Henri I ^{er}	1031-60
Louis III	879-82	Philippe I ^{er}	1060-1108
Carloman	879-84	Louis VI le Gros	1108-37
Charles le Gros	885-87	Louis VII le Jeune	1137-80
Eudes	887-97	Philippe Auguste	1180-1223
Charles III le Simple	898-922	Louis VIII	1223-26
Robert I ^{er}	922-23	Saint Louis (IX)	1226-70
Raoul	923-36	Philippe III le Hardi	1270-85
		Philippe IV le Bel	1285-1314

ROIS D'ANGLETERRE

Normands		Plantagenets	
Guillaume I ^{er} le Conquérant	1066-87	Henri II	1154-89
Guillaume II le Roux	1087-1100	Richard I ^{er} Cœur de Lion	1189-99
Henri I ^{er}	1100-35	Jean-sans-Terre	1199-1216
Etienne de Blois	1135-54	Henri III	1216-72
		Edouard I ^{er}	1272-1307

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

- Aaron (saint), 61.
 Abbon de Fleury, 328.
 Abd-el-Rhaman, 252.
 Abélard, 437-38.
 Abercius d'Hierapolis, 30.
 Abgar, roi d'Edesse, 21.
 Abgar VIII, 104.
 Abirard, 405.
 Abou-Bekr, 235.
 Abyssinie, 104.
 Acace de Bérée, 144.
 Acace de Césarée, 122.
Acace de Constantinople, 187-188.
 Acémètes, 215.
 Acilius Glabrio, 20.
Acta, 94-95.
 Adalbéron de Laon, 323.
 Adalbéron de Reims, 322.
 Adalbert (saint), 320.
 Adalbert de Hambourg, 365.
 Adalbert de Prague, 364.
 Adam, 165.
 Ad aquas Salvias, 19.
 Adélaïde, 338.
 Adon de Vienne, 313.
Adoptianisme, 75-76, 263-264.
 Adrien I, 257-258, 269-270.
 Adrien II, 276, 280-281, 287.
 Adrien IV, **352-354**, 414.
 Adrien, empereur, 41, 46, 49, 52.
Adversus nationes, 89.
 Aéropage, 10.
 Aetius, 121, 128, 131.
 Aetius (général), 158.
 Afra (sainte), 160.
Afrique. Expansion au iv^e siècle, 102.
 Afrique mineure au moyen âge, 402-03.
Agape, 26.
 Agapet I, 215.
 Agapet II, 318.
 Agapit, 214.
 Agathe (sainte), 65.
 Agathon (saint), 234.
 Agaune, 85.
 Agilulf, 220-22.
 Agiltrude, 284.
 Agnès (sainte), 86.
 Agnès de Bohême, 373.
 Agnès de Méranie, 377.
 Agobard, 273, 298, 300, 310.
 Agrestius (saint), 230.
 Agricius (de Trèves), 160.
 Aignan (saint), 158.
 Aistulf, 157.
 Aix-la-Chapelle, 290, 295.
 Alaric, 157, 166.
 Alban (saint), 161.
Albéric, 318.
 Albéric (le B), 370.
 Albinus, 140.
 Albert de Buxhövdén, 366.
Albert le Grand, 442-443.
 Albert l'Ours, 365.

Albigeois, 381-384.

Alcantara (ordre d'), 402.

Alcibiade, 59.

Alcuin, 298-299, 308, 310.

Aldhelm (saint), 229.

Aleth, 370.

Alexandre I, 47.

Alexandre II, 331.

Alexandre III, 348-349, 353-355.

Alexandre IV, 415.

Alexandre (d'Alexandrie), 115.

Alexandre de Halès, 441.

Alexandre-Sévère, 62, 106.

Alexandrie. Synode de 362, 129, 135, 174. Ecole **78 seq**, 112, 173. Etendue de juridiction, 106.

Alexis I Comnène, 360, 358-359, 381.

Alexis III, 378.

Alexis IV, 378.

Alexis V Mursulpe, 378.

Ali, 235.

Alphonse V, 402.

Altman de Passau., 339.

Alverne (Mont), 391.

Amalaire, 310.

Amand (saint), 230-231.

Amat d'Oloron, 339.

Amaury, 362.

Amaury de Bène, 384-385.**Ambroise (saint).** Rôle politique, **139-141**, écrivain, **146-147**. Voir passim, 109, 151, 152, 153, 154, 162, 166.

Amiens, 154.

Anaclet II, antipape, 350-351.

Ananie, 7.

Anastase I^{er}, 143.

Anastase II, 213.

Anastase IV, 352.

Anastase (empereur), 188, 213.

Anastase (patriarche), 266-267.

Anastase (prêtre), 174.

Anastase le Bibliothécaire, 301.

Ancyre (314), 106.

André (saint), 21.

André de Hongrie, 379.

André de Samosate, 176.

Andrinople, 90.

Angèle de Foligno (sainte), 448.

Angles, 222.

Anicet, 31.

Année liturgique, 205-208.

Annonciation, 311.

Anschaire (saint), 260, 285-286, 298.**Anselme (saint), 346, 435-436, 445-446.**

Anthémius de Tralles, 218.

Anthère (saint), 64.

Anthime, 215.

Antioche. Début de l'apostolat des gentils, 7. Différend entre Pierre et Paul, 9. Concile de 341, 107, 108. Concile de 379, 136. Schisme d'Antioche, 136. Etendue de juridiction, 106. Ecole rivale d'Alexandrie, 112, 173.

Antioche de Pisidie, 8, 10.

Antiochus de Ptolémaïs, 144.

Antiochus Epiphane, 2.

Antipater, 2.

Antoine (Marc), 2.

Antoine (saint), 149.

Antonin le Pieux, 47, 49, 50.

Antonins (ordre des), 429.

Appienne (voie), 100.

Apocalypse, 20, 39, 57.

Apocrisiaire, 196.

Apollinaire, 173-174, 183.

Apollinarisme, 114, 176.

Apollonius (saint), 48.

Apollonius de Tyane, 62.

Apologeticum, 81.*Apologia de fuga sua*, 125.*Apologia ad Constantium*, 125.**Apologistes.** Quadratus, Ariston, Aristide, 49. Tatien, saint Justin, 50. Arnobe, 89. Lactance, 89-90.

Aquila, 10-11.

Aquilée, 140.

Arabe (Péril), 235-237.

Arbogast, 140.

Arcadius, 143.
 Archélaüs, 2.
Archidiaque, 196, 289, 415.
 Archiprêtre, 196.
 Ardéatine (voie), 100.
 Arduin, 324.
 Arianf, 329.
Arianisme. Origines, 112. Définition, 113-114. Condamnation à Nicée, 115-116. Les procès d'Athanase, 116-121. Les formulaires de Sirmium, 121-125. Les opposants orthodoxes, 125-128. L'arianisme sous Julien, 129, 131 ; sous Valens, 132.
 Aristide, 49.
 Ariston de Pella, 49.
 Aristote, 78, 442.
Arius, 113-117.
Arius (Exposé des enseignements d') (T. D.), 128-129.
 Arles (314), 73, 92, 120, 160, 192 (475), 169.
 Arménie, 104, 405.
 Arnould (légal), 383.
 Arnould de Brescia, 351-352, 368.
 Arnobe, 89.
 Arnon de Salzbouurg, 298.
 Arnould (saint), 250.
 Arnould de Reims, 323.
 Arnulf, 283-284.
 Arsène, 116.
 Arsénius, 276.
 Artavasde, 267.
 Artémon, 76.
 Asbesta, 279.
 Asclepias de Gaza, 116.
 Asella, 151.
Asie, 403-404.
 Asie proconsulaire, 10.
Asie Mineure (Expansion chrétienne au iv^e siècle), 103.
 Asmonéenne (Dynastie), 2.
 Assyriens, 1.
 Astolf, 256.
 Aube, 314.
 Augsburg, 336.

Auguste, 2, 13.
Augustin (saint). Sa vie, 162. Contre le donatisme, 163-164. Contre le pélagianisme, 164. 166. Voir passim, 150, 154, 159, 193, 197, 278.
 Augustin (de Cantorbéry), 222-223.
 Aurélien, 66.
 Aurélius (de Carthage), 166.
 Auxence, 127, 306.
 Auxerre, 161-162.
 Aterbius, 142.
 Athalaric, 214.
Athanase (saint), 116 seq. Œuvres littéraires, 125-126. Voir passim; 104, 129, 131, 132, 146, 151, 192.
 Athénagore, 52.
 Athenes, 10.
 Attila, 158.
 Aventin (mont), 151.
 Averroès, 442.
 Averroïsme, 444.
 Avoué, 294.
 Avranches, 348.
 Axuna, 104.

B

Baal, 62.
 Babaï, 177.
 Babylone, 2, 17.
Baptême. Au 1^{er} siècle, 22-23, 33-34. Dans l'antiquité, 201-203. Du v^e au x^e siècle, 303-304. Baptême d'après la Didaché (TD), 36. Baptême des hérétiques, 72-73, 76-78.
 Barbares (Invasions des), 156-160.
 Bardas, 279.
 Barnabé, 6, 8.
Barnabé (Lettre de), 22.
 Barnabé (Pseudo-), 25.
 Barsumas, 184-185.
Basile (saint). Rôle théologique, 133-134. Rôle monastique, 150. Voir passim, 109, 116, 141.

Basile d'Ancyre, 122, **124**, 127.

Basile le Macédonien, 280.

Basilide, 55.

Basiliques, 208-210.

Basilique, 187.

Batiffol (Mgr), 63.

Baudoin de Flandre, 358-379.

Baur, 18.

Beatus, 263.

Bède le Vénérable, 229, **248**.

Begga (sainte), 250.

Béguines, 424-425.

Bélisaire, 158, 214.

Bellator, 247.

Bénézet (saint), 429.

Benoît (saint), 224-225, 244-245.

Voir passim, 149, 155.

Benoît (Règle de saint), (TD),

225-226.

Benoît I^{er}, 218, 220.

Benoît V, 320.

Benoît VI, 321.

Benoît VII, 321.

Benoît VIII, 324.

Benoît IX, 325.

Benoît X, antipape, 330.

Benoît d'Aniane (saint), 295-296.

Benoît Biscop, 229.

Bérée, 10, 121.

Bérenger, 339-341.

Bérenger (roi), 318.

Bernard (saint), 350, 360, 361,

368, 370, 446.

Bernard Gui, 387.

Bernard de Pavie, 420.

Bernard de Quintavalle, 389.

Bernon, 326.

Bernon de Constance, 430.

Berold, 430.

Berthe, 223.

Berthold, 393.

Bertrade, 345.

Besançon (Diète de), 353.

Bethléem, 3.

Bibars, 400.

Blanche de Castille, 400.

Blandine, 48.

Bobbio, 221.

Boèce, 213-214, 247.

Bogomiles, 381.

Bohémond, 358, 360.

Boleslav le Vaillant, 364.

Boleslav III, 365.

Bonaventure (saint), 392, 441-442, 447-448.

Bonaventure (pseudo), 448.

Bonfiglio, 432.

Boniface. Apostolat en Germanie, **250-252.** Réforme de l'Eglise franque, **254-255.**

Boniface II, 169, 214.

Boniface IV, 312.

Boniface VII, antipape, 321.

Boniface de Montferrat, 378.

Bordeaux (Concile de), 154.

Boris, 364.

Bosio (Antoine), 100.

Boudha, 68.

Bouvines, 375.

Braga, 154, 221.

Bretagne, 104.

Bréviaire. Origines, 308-310, 430-432.

Brixen, 337.

Brunehaut, 221-222.

Bruno (saint), 369.

Bulgares, 364.

Burchard, 251.

Burchard de Worms, 419.

Burgondes, 157.

Bythinie, 10.



Cadoc (saint), 162.

Cadalouïs, 331.

Cæcili (Les), 97.

Caïnites, 55.

Caire (Le), 399.

Caïus, 17, 111.

Calatrava (Ordre de), 402.

Calendion, 136.

Galliste (saint), 69, 74, 108.

Calliste (Cimetière de), 97, 100.

Calliste II, 339, **344.**

Camaldules, 328.

- Candace, 5.
Canossa, 336-337.
 Cantorbéry, 161, 348.
Cappadociens, 80, 129. **132-135**.
 146.
 Capuchonnés, 423.
 Caracalla, 62.
Cardinalat. Origines, **292-293**. Développement, **411-412**
 Caribert, 240.
 Carême, 311.
 Carloman, 257.
 Carmes, 393-394.
 Carpocrate, 55.
Carthage. Martyrs scillitains, 49.
 Question des lapsi, 70. Raptême des hérétiques, 73. Donatisme, 91-92. Conciles de 401 et 411, 164. Concile de 416, 167.
 Cassien (Jean), 155, 165.
 Cassiciacum, 163.
 Cassin (Mont), 224.
 Cassiodore, 213, **247-248**.
Catacombes, 96-100.
 Catharisme, 382-384.
 Cava (La), 328.
 Cécile (sainte), 48.
 Cécile (Crypte de Sainte-), 100.
 Cécilien, 91, 164.
 Célestin I^{er}, 161, 169, 176, 193.
 Célestin II, 351.
 Célestin III, 355-56.
 Célestin IV, 397.
 Célestins, 167.
Célibat ecclésiastique, **110-111**,
196-197.
 Celse, 55.
 Cérinthe, 39, 58.
 Césaire (saint), 169, 240, 247.
 César, 8.
 Césarée, 2, 5, 6, 103, 117.
Chalcédoine, 186, 194, 215, 216.
 Chalcédoine (Profession de foi de) (TD), **190-192**.
 Choise-Dieu (La), 328.
 Chaldéens, 1.
 Champs Catalauniques, 158.
Chancellerie pontificale, **420-421**.
Chanoines, 290, **413-414**.
Chapitres, **371-373**.
 Charismes primitifs, 27.
 Charité chrétienne, 427-429.
Charlemagne, **257-264**. Lutttes pour la liberté du Saint-Siège, 252-259. Lutttes pour l'expansion chrétienne : les Saxons et les Maures, 259-260. Le Saint-Empire, 261. La fonction impériale : lutte contre l'adoptianisme, 261-264. La question des Images, 269-270. Le *Filioque*, 270-271. Le renouveau littéraire, 297-298. Le missel, 308. Le bréviaire, 310.
 Charles d'Anjou, 406-407.
 Charles le Chauve, 273-274, 283.
 Charles le Gros, 283.
 Charles Martel, 250, **252-253**.
 Charles le Simple, 286.
 Ch sublime, 34.
 Chartreux, 369.
 Chêne (synode du), 144.
 Chersonèse Tanrique, 46, 104.
 Chevalerie, 426.
 Chevaliers teutoniques, 360.
 Chine, 105, 403-404.
Choréépiscopat, 105-07, 196, 289.
 Chosroès II, 232.
 Christian, 366.
 Christophe, 257.
 Chrodegang (saint), 290, 303.
 Chrysaphius, 184.
 Chrysopolis, 90.
 Chunitrud, 251.
 Chypre, 8.
 Cilicie, 7.
Cîteaux, **369-370**.
 Civitate, 332.
 Claire (sainte), 390.
 Clair-sur-Epte (saint), 286.
 Clairvaux, 370.
 Clarendon, 347.
 Claude, 5, 15.
 Claude de Turin, 270.

- Clément (saint)**, 10, 16, 17, 19, 29, 45-46, 78-79.
- Clément (L'épiscopat d'après saint) (T D), 33.
- Clément (Épître de saint)*, 23-24.
- Clément II, 325, 329.
- Clément III (pape), 355.
- Clément III (antipape), 337.
- Clément IV, 407, 415.
- Clément d'Alexandrie, Cléomène, 74.
- Clergé (formation du), 197.
- Clermont (concile de), 338, 357.
- Clovis**, 160, 211-212.
- Cluny**, 325-328, 450.
- Collationes*, 155.
- Cologne, 160.
- Colomban (saint)**, 229, 244, 305.
- Columba (saint), 228.
- Commode, 48-49.
- Communauté primitive, 26.
- Compostelle (ordre de), 402.
- Conciles (conditions d'œcuménicité), 194.
- Concordia regularum*, 295.
- Confessions (les)* 162.
- Confirmation**, 432-433.
- Confréries, 427.
- Conrad, 338.
- Conrad III, 352, 361.
- Conrad IV, 398, 406.
- Conrad d'Urslingen, 374.
- Conradin, 398, 406.
- Constance**, 118-119, 124, 125, 129-130, 163, 192.
- Constance Chlore, 84-86, 102.
- Constance de Sicile, 355.
- Constant, 118.
- Constant II, 233.
- Constantia, 116.
- Constantin**. Conversion et Edit de Milan, 87-89. Constantin et le Donatisme, 92. Constantin et l'arianisme, 115. Mort et jugement, 117.
- Constantinople**. Primatie, 137-138. II^e concile œc., 136-138. VI^e concile œc., 234.
- VIII^e concile œc., 280-281.
- Constantinus, 257.
- Constitution de 817*, 273.
- Constitutum, 217.
- Coptes, 217.
- Coran (le), 236.
- Corbie, 260, 298.
- Corbinien (saint), 229.
- Cordon, 314.
- Corinthe, 10, 11, 29.
- Corinthiens (1^{re} aux), p. 11. (2^e aux), p. 11.
- Corneille (pape), 65, 71-72.
- Corneille (crypte de), 100.
- Corneille (le centurion), 6.
- Corporations**, 426-427.
- Cosmas, 266.
- Costume ecclésiastique**, 314.
- Couble, 314.
- Crescentii (les), 321-322.
- Croisades**. Causes, 356-357. 1^{re} croisade, 357. Fondation des Etats chrétiens, 357-361. 2^e et 3^e croisades, 361-363. 4^e et 5^e croisades, 377-379. Croisade de Frédéric II, 396. Croisades de saint Louis, 399-400. Jugement général, 400-401. Croisades de Sicile et d'Espagne, 401-402.
- Croisiers, 373.
- Croix (fêtes de la), 412.
- Cunégonde (sainte), 324.
- Cupius Fadus, 5.
- Cursus leonicus*, 307.
- Cyrille (saint)**, 176-177. 186, 193, 215, 216.
- Cyrille (les douze anathématismes de saint) (T D), 179-181.
- Cyrille (de Jérusalem), 121, 129.
- Cyprien (saint)**, 65. 66. L'affaire des lapsi, 70-71. La question du baptême des hérétiques (T D). 76-78. La carrière littéraire, 82-83. Voir passim, 92, 95, 203, 233, 234.
- Cyrus (roi des Perses), 2.

Cyrus de Constantinople, 233, 234.

D

David (saint), 162.

Dagobert, 230, 240.

Dalmatique, 314.

Damas, 7.

Damase, 99. Damase et saint Jérôme, 145. Damase et la primauté romaine, 192-193. Voir passim, 99, 136, 139, 153.

Damien (église de Saint-), 389.

Damiette, 399.

Daniel de Winchester, 251.

Danubiennes (régions), 160.

Dèce, 64-65, 70, 100.

Démétrius, 79.

Démiurge, 54.

Denier de saint Pierre, 412.

Denys (pape), 75.

Denys d'Alexandrie (saint), 65, 73, 75.

Denys l'Aéropagyte (saint), 10, 27, 65.

Denys de Corinthe, 17.

Denys de Milan, 121.

Denys le Petit, 247, 419.

Derbé, 8, 10.

Deuchard, 251.

De civitate Dei, 159.

De lapsis, 82.

De mortibus persecutorum, 90.

De mysteriis, 147.

De officiis ministrorum, 146.

De principiis, 80.

De pœnitentia, 70, 81-82.

De præscriptione hæreticorum, 81.

De pudicitia, 70, 82.

De synodis, 127.

De Trinitate, 127.

De unitate ecclesiæ, 72, 82.

Diaconesses, 110.

Didaché. En faveur de l'Eucha-

ristie, 34. Sur le jeûne, 35.

Sur le dimanche (T D), 37.

Diaspora, 7, 8.

Didascalée, 78.

Didier, 256, 257.

Didyme l'Aveugle, 141.

Dimanche, 27, 205-206. D'après Justin (T D), 38. D'après Didaché (T D), 37.

Dioclétien, 66, 84-86, 96, 101.

Dioclète de Tarse, 174.

Dioscore, 182, 184-185.

Dioscore (antipape), 114.

Diospolis, 166.

Docètes, 34.

Dominicus Gundissalinus, 442.

Dominique (saint), 387-388, 440.

Domitia, 20.

Domitien, 20, 100.

Domitilla, 18.

Domitilla (cimetière de), 97, 100.

Domnus d'Antioche, 184.

Donat (saint), 221.

Donat le Grand, 92.

Donation de Charlemagne, 258.

Donatisme, 91-92, 163.

Dormition de Marie, 311.

Dorylée, 359.

Douzy (concile de), 279.

Droit canonique, 419-420.

Dungal, 270.

Dunstan (saint), 328-329.

Durand Dujardin, 423.

Durand de Mende, 430.

E

Eadmer, 347.

Ebbon, 271, 298.

Ebroin, 250.

Ebionites, 41.

Ecole palatine, 298.

Ecthèse (T D), 238-239.

Ecthèse, 233.

Edesius, 104.

Edesse, 104.

Edgard, 329.

Edit de Milan, 91, 138.*Edit de Milan* (T D), 93-94.

Edwin, 228.

Egbert, 298.

Egide, 389.

Egypte (Expansion au iv^e siècle), 103.

Elagabale, 62.

Eleuthère, 30, 48.

Elie (frère), 391.

Elipand, 263-264.

Eloi (saint), 230-231, 240.

El Kasal, 41.

El Samah, 252.

Elvire (Grenade), 111, 196.

Emmeran (saint), 229.

Empire latin, 378-379.

Enkratisme, 35.

Encyclique, 187.

Eon de l'Etoile, 360.

Ephèse (concile d'), 167, 176-177, 193, 216.

Ephèse (brigandage d'), 185-186.

Epiclèse, 200.

Epictète, 14.

Epigone, 74.

Epiphane (saint), 150.

Epiphane le Scolastique, 247.

Epiphanie, 206-207.

Episcopat. Origines, 27, 37. Election aux iv^e et v^e siècles, 195. Sous les mérovingiens, 239-240. Sous les carolingiens, 288-300. En Orient aux vi^e et vii^e siècles, 245-246. Au x^e siècle, 316. Au Moyen Age, 413-414. Evêques *in partibus*, 415.*Epistola tractoria*, 167.*Epître à Diognète*, 52.

Erasnistés, 184.

Ermengarde, 271.

Ermîtes de saint Augustin, 393.

Ermîtes, 393.

Esclavage. Dans le christianisme antique, 107. Rachat par les mercenaires, 241-242.**Espagne.** Séjour de saint Paul,16. Expansion chrétienne au iv^e siècle, 102. Conversion au temps de saint Grégoire, 221. Conquête par les Arabes, 237. Croisades d'Espagne, 401-402. Saint-Esprit (ordre du), 429.

Esseniens, 2-3, 41.

Ethelbert, 222-223.

Etherius d'Osma, 263.

Etienne (saint), 4-5, 7.

Etienne I, 65, 66, 73, 78, 203.

Etienne II, 256-257.

Etienne III, 267, 271, 293.

Etienne V, 284.

Etienne VI, 284.

Etienne VII, 318.

Etienne VIII, 318.

Etienne IX, 330.

Etienne Boileau, 426.

Etienne de Cloyes, 379.

Etienne Harding (saint), 370.

Etienne de Hongrie, 364.

Etienne le Jeune (saint), 267.

Etienne Langton, 376.

Etienne Muret, 369.

Etienne Tempier, 444.

Etoile, 314.

Eucharistie. Au premier siècle, 34. D'après saint Justin (T D), 38. D'après Didaché (T D), 36-37. Du v^e au x^e siècle, 304-306. Au moyen âge, 433. Attitudes de Béranger 339-341. Euchère (saint), 155.

Eudes d'Aquitaine, 252.

Eudes d'Ostie, 338.

Eudoxe, 122, 128.

Eudoxie, 143-144.

Eudoxius, 121.

Eugène II, 272-273.

Eugène III, 351-352.

Eugène (rhéteur), 140.

Eunomius, 121.

Eusèbe (sainte), 197.

Eusèbe de Césarée, 115, 120.

Eusèbe de Dorylée, 184-185.

Eusèbe de Nicomédie, 113-115.

Eusèbe de Vercell, 121, 127.

Eustache, 47.
Eustasius, 229.
Eustathe, 136.
Eustochium, 151.
Eutrope d'Andrinople, 116.
Eutychès, 183 seq.
Evagre le Pontique, 149.
Evagrius, 132.
Evora (ordre d'), 402.
Ewald, 259.

Expansion chrétienne. A la fin
du premier siècle, 20-21. Au
iv^e siècle, 102-104.

F

Fabiola, 152.
Fabien, 64, 65.
Fälime, 235.
Fauste (de Riez), 169.
Fausse Décrétales, 291-292.
Félicissimus, 71.
Félicité et Perpétue (saintes), 61.
Félicité (sainte) et ses sept fils,
48.
Félix III, 24, 188.
Félix IV, 169.
Félix (procureur), 12.
Félix d'Aptonge, 91-92.
Félix d'Urgel, 263-264.
Félix de Valois, 403.
Filioque, 270-271. Filioque et Pho-
tius, 282.
Firmilien, 73, 76.
Flavia Domitilla, 20.
Flavia Neapolis, 50.
Flaviens (dynastie des), 19.
Flavien de Constantinople, 185.
Flavius Clemens, 20.
Florent de Worcester, 347.
Florian (saint), 160.
Florus, 310.
Fontenoye en Pusaye, 274.
Fontevrauld, 369.
Formose, 284-285.
Fossores, 99.
Foulques de Corbie, 328.
Foulques de Neuilly, 378.

Fraiapani (les), 350.
Francs, 157.
Francfort (concile de), 270.
Franciscains, 389.
François d'Assise (saint), 388-391, 425.
Fraternités, 423-424.
Frédéric I^{er} Barberousse, 352-355, 362.
Frédéric II, 375, 394-398.
Frères Pontifes, 429.
Fréteval, 348.
Fridolin (saint), 230.
Froheim, 337.
Fronton, 47, 51.
Frudpert (saint), 230.
Frumence, 104.
Fulgence (saint), 158, 169.
Fulrade, 256.

G

Galates (Epître aux), 11.
Galère, 84-87.
Galilée, 2.
Gall (saint), 230.
Gallien, 66.
Gallion, 11.
Gamaliel, 7.
Gangres, 110.
Garigliano, 318-319.
Gaswinthe, 221.
Gaul. Première évangélisation,
21. Montanisme, 30. Martyrs
de Lyon, 48. Saint Irénée, 56.
57. Saint Hilaire, 126-127.
Apostolat monastique au
iv^e siècle, 154. Semi-pélagia-
nisme, 169. Royaume wisigo-
thique de Toulouse, 157.
Conversion de Clovis, 211-212.
Gauthier sans avoir, 358.
Gauzbert, 285.
Gélase I^{er}, 195-213.
Gélase II, 344.
Gélasien (sacramentaire), 307.
Geneviève, 158.
Gengis-Khan, 399, 404.

- Genséric, 157.
 Georges de Cappadoce, 121.
 Gérard (Frère), 392.
 Gerbert, 322-323.
 Germain d'Auxerre, 162.
 Germain III, 467.
 Germain de Paris, 240.
Germanie. Origines chrétiennes, 160. Apostolat des moines irlandais, 229-230. Évangélisation par saint Boniface, 250-252.
 Gertrude (sainte), 250.
 Gertrude (sainte), la Grande, 146.
 Geiza, 364.
 Gilbert de la Porée, 438.
 Gildas (saint), 162.
 Gilles de Lessines, 444.
 Glastonbury, 329.
Gnosticisme. Définition, 53-54. Gnose syrienne et gnose d'Alexandrie, 55. Gnose ju-daique, 38-40.
 Godefroid de Bouillon, 358-359.
 Gondebaud, 212.
 Gorze, 327.
Gottschalk, 365, 277-279.
Grande-Bretagne. Origines chrétiennes, 161-162. La mission de saint Augustin, 222-223. Le vi^e siècle, 228. Saint Dunstan, 328-29. La querelle des Investitures : saint Anselme, 345-347 ; saint Thomas Becket, 347-349.
 Grande Charte, 376.
 Grandmont, 369.
 Gratien, 136, 138-139.
 Gratien (canoniste), 419-420.
Grégoire le Grand (saint), 219-225. La sauvegarde de l'Italie, 220-222. La conversion de l'Angleterre, 222-223. L'œuvre littéraire, 223-224. Saint Grégoire et l'ordre bénédictin, 224-225. Saint Grégoire et le chant, 309.
 Grégoire II, 257, 261.
 Grégoire III, 253, 267.
 Grégoire IV, 273.
 Grégoire V, 322.
 Grégoire VI, 325.
Grégoire VII, 323-341, 345, 357.
 Grégoire VIII (antipape), 344.
Grégoire IX, 391, 395-397.
 Grégoire X, 400, 405.
 Grégoire d'Alexandrie, 118.
 Grégoire d'Elibérus, 135.
 Grégoire l'Illuminateur, 104.
Grégoire de Nazianze (saint), 134-136, 141.
 Grégoire de Nysse, 135, 137, 141.
 Grégoire de Tours, 248.
 Grégoire d'Utrecht (saint), 260.
 Grégorien (sacramentaire), 307-308.
 Guido, 330.
 Guigue le Vénérable, 369.
 Guillaume (Duc), 260.
 Guillaume de Saint-Amour, 441.
 Guillaume d'Aquitaine, 326.
 Guillaume de Champeaux, 372, 436.
 Guillaume le Conquérant, 345.
 Guillaume de Hollande, 398.
 Guillaume de Malmesbury, 347.
 Guillaume de la Mare, 444.
 Guillaume de Moerbeke, 443.
 Guillaume le Roux, 345-346.
 Guillaume de Sicile, 353.
 Guillaume de Tocco, 444.
 Cunthamund, 158.
 Gunther de Cologne, 276, 290.
 Guy de Lusignan, 362.
 Guy de Spolète, 283-284.
 Guy de Toscane, 318.

H

- Hadrien. Voir 'Adrien.
 Haimeric, 350.
 Haman, 12.
 Hannon de Cologne, 335.
 Harnack, 18.
 Haroun al Raschid, 357.

Hégire, 236.
 Hélène, 39.
 Hélène (sainte), 312.
 Helvidius, 152.
Henoch (Livre d'), 57.
Hénotique, 187.
 Henri (hérétique), 368.
 Henri I^{er} l'Oiseleur, 319.
 Henri I^{er} Beauclerc, 346.
Henri II d'Angleterre, 347-349.
 Henri II (le Saint), 324.
 Henri III, 325.
Henri IV, 331-332, 335-338.
Henri V, 342-344.
Henri VI, 355-356, 363.
 Henri Dandolo, 378.
 Henri le Lion, 365.
 Henri Raspon, 398.
 Heraclius, 231-233.
 Hermann de Salza, 366.
Hermas (Pasteur d'), 23, 36.
 Herménégilde, 221.
 Hérode Agrippa, 2, 5.
 Hérode Antipas, 2.
 Hérode le Grand, 2.
 Hérodiens, 3.
 Hexasples, 80.
 Hiéra (Concile d'), 267.
Hiérarchie. Origines, 24-25, 27.
 Primauté romaine, 28-32. Election épiscopale dans l'antiquité, 105.
Hilaire (saint), 121, 123, 126-127, 136, 154.
 Hilaire (d'Arles), 169.
 Hilarion (saint), 150, 151.
Hildebrand, 331, 333, 334.
 Hédegarde, 445, note.
Hillel, 3.
Hincmar, 276, 277-279, 300-301.
Hippolyte (saint), 64, 70, 74, 75, 83-84, 111.
 Hippône, 163.
 Hircan II, 2.
 Hirschau, 328.
Historia arianorum, 125;
 Hittin, 362.
 Homéen (Groupe), 122.

Homoiousien (Groupe), 121-122.
Hongrie, 363-364.
 Honorat, 155.
 Honorius (Empereur), 155, 157, 161.
Honorius I^{er} (pape), 233-234.
 Honorius III, 395, 439.
 Honorius d'Autun, 430.
Hormisdas, 213, 214.
 Hospitaliers, 359.
 Hubert Walter, 376.
 Hugues (saint), 327, 337, 339.
 Hugues Capet, 322.
 Hugues de Saint-Cher, 441.
 Hugues de Die, 339, 345.
 Hugues de Provence, 318.
 Hugues de Vermandois, 358.
 Hugues de Saint-Victor, 432.
 Humbert, 330, 333.
 Humiliès, 423.
Huns, 156, 158-159.
 Hunnéric, 157.
 Hunnic, 157.
 Hydatius de Mérida, 153.
 Hygin, 47.
 Hyliques, 54.

I

Ibas d'Edesse, 182, 184, 215-216.
 Iconium, 8, 10.
 Iconoclasme, 265-270.
Ignace (saint), 10, 17, 28. Sur la primauté romaine, 29. Sur l'Eucharistie, 34-35. Martyre, 46.
 Ignace de Constantinople, 279-281.
 Illud, 162.
 Illyricum, 194.
 Immaculée-Conception, 431-432.
 Immunités ecclésiastiques dans l'antiquité, 197.
 Iturée, 2.
 Innocent I^{er}, 144-145, 167, 193.
 Innocent II, 350-351.
Innocent III, 373-379. Innocent III et l'Empire, 374-375. Innocent III et l'Angleterre, 375-

376. Innocent III et la France, 376-377. Innocent III et l'Orient, 377-379.
- Innocent IV**, 397-398, 404.
- Infailibilité pontificale, 411.
- Ingeburge, 377.
- Inquisition**, 385-387.
- Institutions*, 155.
- Institutions divines*, 89-90.
- Introduction à l'Evangile éternel*, 392.
- Investiture laïque, 316-317.
- Iona (Abbaye d'), 228.
- Irène, 267-268.
- Irénée (saint)**. Témoin de la primauté romaine, 29-30. Texte sur la primauté (TD), 31-32. Sur la pénitence, 36. Description du gnosticisme de Simon, 39. Réfutation du gnosticisme, 56-57. Martyr, 62. Voir passim, 58, 101, 111.
- Irène, 267-268.
- Iris, 134.
- Isaac l'Ange, 378.
- Isidore de Milet, 218.
- Isidore de Séville, 221, 248.
- Israël, 1.
- Haciús d'Ossonoba, 153.
- Italie**. Expansion chrétienne au IV^e siècle, 102. Sous saint Grégoire le Grand, 220-21.
- J**
- Jacques (saint), 5, 12.
- Jacques Baradai, 217.
- Jean (saint)**, 4, 9. Devant la porte latine, 20. Constitution de l'épiscopat primitif, 28. Lutte contre Nicolaïtes, 39. Le logos, 40.
- Jean I^{er}, 214.
- Jean III, 218.
- Jean IV, 233.
- Jean VIII**, 281-283.
- Jean IX, 285.
- Jean X**, 317-318.
- Jean XI, 318.
- Jean XII**, 319-320.
- Jean XIII, 320-321.
- Jean XIV, 321.
- Jean XVI (antipape), 322.
- Jean XVII, 324.
- Jean XVIII, 324.
- Jean XIX, 325.
- Jean d'Antioche, 176, 177.
- Jean Belet, 430.
- Jean Bon, 393.
- Jean Burali, 392.
- Jean de Brienne, 379, 396.
- Jean Climaque (saint), 249.
- Jean Comnène, 360.
- Jean Damascène (saint)**, 266-267, 301.
- Jean de Saint-Gilles, 441.
- Jean Gualbert (saint), 328.
- Jean de Jérusalem, 166.
- Jean le Jeûneur, 222.
- Jean Lécamante, 268.
- Jean de Matha, 403.
- Jean de Monagua, 267.
- Jean de Monte-Corvino, 404-405.
- Jean Moschus, 249.
- Jean Parent, 391.
- Jean Pierre Olivi, 392.
- Jean de Plan Carpin, 404.
- Jean de la Roche, 434.
- Jean de Salisbury, 438.
- Jean sans Terre, 375-376.
- Jean Veccos, 407.
- Jean Chrysostome (saint)**, 143-145.
- Jeanne (la papesse), 275.
- Jérôme (saint)**, 80, 125. Contre Rufin, 142-143. Carrière littéraire, 145-146. Monachisme, 151. Contre l'épiscureisme chrétien, 151-153. Contre le pélagianisme, 166.
- Jérusalem, 2, 5, 7, 8, 9, 11, 40-41, 103, 109.
- Jésus**. Sa vie, 3-4.
- Joachim de Flore, 387, 391-392.
- John Grey, 376.
- Jonas d'Orléans, 270, 298.

Joppé, 6.
 Jourdain de Saxe, 388, 442.
 Jovien, 131-132.
 Jovinien, 152-153.
 Juda, 2.
 Judée, 1, 2, 5, 9.
 Judicatum, 216.
 Judith de Bavière, 273-274.
Juifs. Résumé de leur histoire,
 1-3. Juifs de la dispersion,
 7-8. Judéo-christianisme, 40-
 41.
 Jules I, 118-120.
 Julia Domna, 62.
 Julia Mœsa, 62.
Julien l'Apostat, 87, 129-131, 134,
 163.
 Julien d'Eclane, 167.
 Julienne du M^t Cornillon, 432.
 Julius, 161.
Justin (saint). Témoignage eu-
 charistique, 34. Martyre, 47.
 Apologies, 50. Voir, passim,
 58, 95, 111.
 Justin, 213-214.
Justinien, 215-218.
 Justinien II, 219.
 Juvencus, 147.

K

Kaaba (la), 235.
 Khadidja, 235.

L

Labarum, 88.
 Lactance, 89-90.
 Ladislaw (saint), 364.
 Laigle, 346.
 Lambert le Bègue, 424.
 Lambert de Spolète, 284.
 La Mecque, 235.
 Lampride, 63.
 Landull, 329.
 Lanfranc, 340, 345.
Latran (1^{er} concile général de),
 344.

(II^e concile général de),
 351.
 (III^e concile général de),
 355.
 (IV^e concile général de),
 387.
 Laurent (saint), 66.
 Laurent (antipape), 188, 213.
 Lucine (crypte de), 97, 100.
 Lazare (ordre de saint), 429.
 Léandre (saint), 221.
 Lech, 363.
 Legnano, 355.
 Léger (saint), 240, 250.
 Leirade, 298.
Léon (saint). Devant Attila, 159.
 Lutte contre le monophysis-
 me, 185. Epître à Flavien (I^r
 D), 188-190. Saint Léon et la
 primauté, 194. Voir passim,
 204, 205.
 Léon II, 234.
 Léon III, 261, 271.
 Léon IV, 267, 274.
 Léon VI, 318.
 Léon VII, 318.
 Léon VIII, antipape, 320.
Léon IX (saint), 329, 332, 333.
 Léon II, roi d'Arménie, 405.
 Léon III, empereur, 266-267.
 Léon VI le Philosophe, 282-283.
 Léon Bardas, 268.
 Léon d'Ochrida, 332.
 Léonce d'Antioche, 113.
 Léonce de Byzance, 248.
 Léonien (sacramentaire), 307.
 Léovigild, 221.
 Léptines (synode de), 254, 294.
Léproseries, 428-429.
 Lérins (iles de), 155, 169.
Libellus satisfactionis, 281.
Libère, 120, 121, 123, 192.
Liber censuum, 412-413.
Libri carolini, 269.
 Licinius, 90-91.
 Ligugé, 154.
 Lindisfare (iles de), 228.
 Lioba, 252.

Liutprand, 253, 319.
 Livonie, 366.
 Logos (d'après Arius), 113-114.
Lombards, 218-221.
 Londres, 161, 346.
 Lothaire I, 272-274.
 Lothaire II, 239.
 Lothaire, roi de Lorraine, 275-276.
 Loup (saint), 155, 158.
 Loup de Ferrières, 278.
Louis le Débonnaire, 271-274,
 295.
 Louis le Germanique, 274.
 Louis le Gros, 350.
 Louis II, 276.
 Louis VII, 348, 354, 361.
 Louis IX (saint), 399-400, 404.
 Luc (saint), 10, 16.
 Lucie (sainte), 86.
 Lucien, 112.
 Lucien de Samosate, 51.
Lucifer de Cagliari, 121, 135-136.
 Lucius, 351.
 Lucius III, 355, 386.
 Ludolphe de Saxe, 448.
 Lunaire (saint), 162.
Lyon, 30. Martyrs, 48. Lettre des
 Eglises de Lyon, 95. 1^{er} concile
 œcuménique de Lyon,
 397, 399; II^e concile œcumé-
 nique, 394, 407, 411-412.
 Lysias (tribun), 12.
 Lystres, 8, 10.

M

Macaïre, 149.
 Macédoine, 10, 11.
 Macédonius, 137.
 Machabées, 2.
 Macrien, 6.
 Maestricht, 161.
 Magnus, 72.
 Mahmoud Beddredin, 381.
Mahomet, 235-236.
 Maïeul (saint), 327.
Maisons-Dieu, 427-428.
 Maître de Hongrie (Le), 400.

Malchus (saint), 151.
 Mælo (saint), 162.
 Mamæa, 63.
 Mamert (saint), 312.
 Mangold de Lautenbach, 335.
 Mani, 68.
 Manichéisme, 68-69.
 Manipule, 314.
 Manfred, 406.
 Mansourah, 399.
 Marathonius, 137.
Marc-Aurèle, 47-48, 51, 108.
 Marcel d'Ancyre, 119-120.
 Marcelina, 151.
 Marcia, 48.
 Marcien, 185-186.
 Marcion, 59.
 Mardonius, 130.
 Mariage (dans l'antiquité), 107-
 108.
 Marianne, 2.
Marie (Culte de), 207, 434-35.
 Marin, 283.
 Marîm II, 318.
 Maris de Chalcédoine, 113, 116.
 Maris de Perse, 216.
 Marius Victorinus, 127.
 Markwald d'Anweiler, 374.
 Marmoutiers, 155.
 Maronites, 405-406.
 Marozzia, 317-318.
 Marseille, 21, 102.
 Martin 1^{er}, 234.
 Martin IV, 408.
 Martin de Braga (saint), 221.
Martin de Tours (saint), 154,
 160, 161.
Martyrologes, 313-314.
 Massa Candida, 66.
 Maternus de Cologne, 160.
Mathilde (Comtesse), 332, 337,
 338, 350, 351.
 Mauclerc, 418.
 Maur (saint), 224.
 M urétanie, 102.
 Maurice (saint), 85.
 Maurice, empereur, 222.

Maurille (saint), 155.
 Maxence, 87.
 Maxime, 139, 154.
 Maximien Hercule, 84-86.
 Maximilla, 58.
 Maximin, 63-64.
 Maximin-Daïa, 86-87.
 Maximin de Trèves, 160.
 Mayence, 160.
 Médard (saint), 273.
 Mélanie, 142, 151, 166.
 Melchites, 217.
 Méléce, 132, 136.
 Meliton de Sardès, 28, 51.
 Melletius, 223.
 Ménandre, 55.
 Mensurius, 91.
 Merci (Ordre de la), 403.
Messe. Aux temps apostoliques, 35. D'après saint Justin (TD), 38. Dans l'antiquité, 199-201.
Messie, 2, 14-15.
Méthode (saint), 287-288.
 Méthode, patriarche, 269.
Métropolitain, 105, 291-292.
 Metz (Concile de), 276.
 Michel II le Bègue, 268.
 Michel III l'Ivrogne, 279-280.
 Michel VIII Paléologue, 407-408.
Michel Cérulaire, 332-333.
 Miechko, 364.
 Migetius, 263.
 Milan, 92, 120-121, 192.
Milan (Edit de) (TD), 88-89.
Millénarisme, 51, 57.
 Milet, 11.
 Milève (Concile de), 167.
 Miltiade, 92.
 Milvius (pont), 87.
 Minucius Félix, 52.
Minucius Fundanus, lettre à Hadrien (T D), 46.
 Missel, 307-308.
 Mithra, 104.
 Mithriacisme, 67-68.
 Mitre, 195.
Modalisme, 74-75.
 Moines scythes, 214-215.

Molesnes, 369.
Monachisme. Origines, 109. Monachisme oriental dans l'antiquité, 148-152. En Gaule, 154-155. Saint Benoît, 224-225. Monachisme mérovingien, 243-45. Cluny, 325-328. Citeaux, 369-370.
 Monarchianisme, 74.
Monde romain, 13-15.
 Monnica, 162.
Monophysisme, 183-186.
Montanisme, 82, 30.
 Montserrat, 393.
 Moïse, 9.
Mystères, 422-423.

N

Nativité (de Marie), 311.
 Navas de Tolosa, 402.
 Nazaréens, 41.
 Néoplatonisme, 66-67.
Néron, 18-19. *Persécution d'après Tacite* (T D), 21.
 Nerva, 43.
Nestorius, 174-177. *Christologie de Nestorius* (T D) 177-179.
Nicée (1^{er} concile de), 106, 110, 115-116.
 Nicée (VII^e concile général de), 268.
 Nicéphore, 301.
 Nicéphore (patriarche), 268.
 Nicétas Stétathos, 332.
 Nicolaites, 39.
Nicolas 1^{er}. Affaire Lothaire-Walrade, 275-276. Nicolas 1^{er} et Hincmar, 277. Nicolas 1^{er} et Photius, 279-280.
 Nicolas II, 330-332.
 Nicolas III, 392, 407-408.
 Nicolas Ascelin, 404.
 Nicolas le Mystique, 282.
 Nicomaque Flavien, 140.
 Nicomédie, 66, 84.
 Nitrie, 149.
 Noël, 207.
 Noët de Smyrne, 74.

Noménoé, 292.
 Norbert (saint), 372, 425.
 Norbert de Magdebourg (saint), 365.
 Normands, 331-332, 337, 401-402.
 Nouredin, 362.
 Novat, 71-72.
 Novatien, 71-72.
 Numidie, 102.

O

Octavius, 52.
 Odilon (saint), 324-325, 327-328.
 Odoacre, 159.
 Odon (saint), 318, 326-327.
Officialités, 416-419.
 Olga, 364.
 Olympias, 145.
 Ophites, 55.
 Orange (Synode d'), 169.
Orationes I-III contra Arianos, 125.
Ordalies, 296.
 Orderic de Pordemone (Bx), 404.
Ordres hospitaliers, 428.
Ordres militaires, 359-360.
 Organisation chrétienne primitive, d'après Didaché, 22.
Origène, 17, 19, 64, 79-80, 141-142.
 Orose (Paul), 159.
 Orphée, 63.
 Osius de Cordoue, 121.
 Ostie (Voie d'), 100.
 Ostie, 163, 274.
Ostrogoths, 159, 212-214.
 Osrhoène, 104.
 Oswald, 228.
Otton I^{er}, 319-321, 363.
 Otton II, 321-322.
 Otton III, 322-323, 364.
 Otton de Bamberg, 365-366.
 Otton de Brunswick, 375, 378.
 Otton de Wittesbach, 353.
 Ouen (saint), 240.

P

Pacôme (saint), 149.

Palestine, 1, 2, 103. .
 Palladius, 161.
 Pammachius, 152, 153.
 Pamphylie, 8.
 Pantène, 78.
Papauté. Primauté dans l'antiquité, 28-32. Gardienne de l'orthodoxie aux IV^e et V^e siècles, 194-195. Influence universelle au Moyen Age, 408-410, 414-415.
 Papias, 25, 58.
 Pappia Poppoea (Loi), 13.
 Pâques (controverse de la), 30, 31.
 Pâques, 206.
 Paris (Université de), 439-440.
Parousie, 38, 57, 58.
 Paschal I^{er}, 272.
 Paschal II, 343-344.
 Paschal III, antipape, 354.
 Paschase Radbert, 298, 305, 340.
 Paschasius, 194.
Pastorales (Lettres dites), 17.
 Pastoureaux (Croisade des), 400.
 Pataria, 329-330.
 Patmos, 20.
 Patrice (saint), 155, 161.
Patrimoine de saint Pierre. Origine, 195. Administration sous saint Grégoire, 220.
 Patripassianisme, 74.
 Patronat, 290.
Paul (saint). Vie, 7. 1^{er} voyage, 8. Conflit judéo-chrétien, 9. Pétrisme et paulinisme, 10. 2^e voyage, 10. 3^e voyage, 11-12. Rome, 16. Le martyre, 19. Témoignage en faveur de la primauté romaine, 29. Saint Paul contre le gnosticisme, 38-39.
 Paul hors les murs (saint), 19, 100.
 Paul I^{er}, 257.
 Paul (patriarche), 233-234.
 Paul de Crète, 267.
 Paul Diacre, 299-300.
 Paul Orose, 166.

- Paul de Samosate, 76.
 Paul de Thèbes (saint), 148-149, 151.
 Paula, 151.
 Pauliciens, 381.
 Paulin (saint), 148, 151-152.
 Paulin d'Aquilée, 300.
 Paulin (diacre), 166.
 Paulin de Trèves, 120.
 Paulinisme, 10, 67.
Pédagogue (Le), 78-79.
Pélage, 167-167, 193, 215-217.
 Pélage II, 219-220.
 Pélage (légal), 379.
 Pèlerinages, 297.
 Pella, 41.
Pénitence. Aux temps apostoliques, 23, 35, 36. Question des péchés irrémissibles, 70. *Lapsi*, 70-71. Du v^e au x^e siècle, 302-303. Au Moyen Age, 433-434.
 Pénitentiels, 302-303.
 Pentecôte, 4.
 Pépin le Bref, 254-256.
 Pépuse, 58.
 Pérée, 2.
Peregrinatio Sylviæ, 109.
 Pères apostoliques, 22 seq.
 Perpétue et Félicité, 61.
Perses, 1, 21, 104-105, 66, 232.
Persécutions. Au 1^{er} siècle, 18-22. Au n^e siècle, 42-53. Au m^e siècle, 61-66. Sous Dioclétien, 84-86. Sous Maximin Daïa, 86-87. Sous Julien l'Apostat, 129-131.
 Pétrisme, 10, 67.
 Pétronille de Chemillé, 369.
 Penha, 228.
 Pharisiens, 3, 12.
 Phénicie, 5.
 Philippe I^{er}, 345.
 Philippe l'Arabe, 64.
Philippe-Auguste, 362, 375-376, 378.
 Philippe de Grève, 439.
 Philippe de Souabe, 375.
 Philippopolis, 118-119.
Philosophoumena, 70.
 Philostrate, 62.
 Philothéos Bryennos, 22.
 Phrygie, 11.
 Photin (saint), 119-120.
Photius, 279-280, 281-282, 302.
 Pie I, 23, 47.
 Pierléoni, 350.
Pierre (saint). Origines de l'Eglise de Jérusalem, 3-4. Délivrance, 5. Baptême de Cornille, 6. Concile de Jérusalem, 9. Différend avec Paul, 10. Séjour à Rome, 15, 17. Martyre, 19.
 Pierre d'Alexandrie, 103.
 Pierre d'Aragon, 408.
 Pierre de Bruys, 367-368.
 Pierre Cabylite, 267.
 Pierre de Castelnau, 383.
 Pierre de Cattani, 389.
 Pierre Chrysologue (saint), 184.
Pierre Damien (saint), 329-330.
 Pierre l'Ermite, 358.
 Pierre le Foulon, 186.
 Pierre de Jérusalem, 215.
 Pierre Lombard, 432, 438.
 Pierre Monge, 187.
 Pierre Nolasque (saint), 403.
 Pierre Valda, 380.
 Pierre le Vénérable, 371.
 Pierre de Vico, 374.
 Pierre de la Vigne, 397.
 Pilgrim, 364.
 Papien, 151.
 Pisidie, 8.
 Placide (saint), 224.
 Platon, 78.
 Pline, 13, 21, 42.
Plotin, 66-67.
 Pneumatiques, 54.
 Poitiers, 126, 252.
 Pol-Aurélien (saint), 162.
 Pologne, 364.
Polycarpe (saint), 24, 25, 31, 46-47, 101.
 Polycrate d'Ephèse, 28.

Polyeucte (saint), 65.
 Pomponia Græcina, 16.
 Pomponii (les), 97.
 Pontien (pape), 64.
 Pontigny, 348.
 Porphyre, 67, 130.
 Portioncule (la), 389.
 Portius Festus, 12.
 Potamienne (sainte), 61.
 Praxéas, 30, 74.
 Prédestinarianisme, 168.
 Prémontré, 372.
 Prétextat, 66, 140.
 Prêtre-Jean, 404.
 Primitivité romaine, voir Papauté,
 Pyrrhus, 233.
 Purification, 311.
 Pulchérie, 185-186.
 Ptolémées, 2.
 Psychiques, 54.
 Prusse, 366.
 Prudence de Troyes, 278.
 Prudence, 147-148.
 Prouille, 388.
Protrepétique, 78-79.
 Prosper (saint), 169.
 Propriété ecclésiastique, 63, 197.
 Proconsulaire (Asie), 102.
Privilegium Othonis, 319.
Privilegium fori, 197-198.
 Priscillien, 153-154.
 Priscilla, 58.
 Priscilla (cimetière de), 100.
 Priscille, 10, 18.

Q

Quadratus, 49.
 Quatre Longs frères, 143.
 Quierzy-sur-Oise, 278-279.

R

Raban Maur, 278, 306, 310.
 Radislaw, 286, 288.
 Ratchis, 256.
 Ratramme, 278, 298, 305-306.
 Raymond Lulle (Bx), 444-445.

Raymond Nonnat (saint), 403.
 Raymond de Pennafort (saint),
 403, 420.
 Raymond du Puis, 428.
 Raymond Ruppen, 405.
 Raymond VI de Toulouse, 383.
 Raymond de Tripoli, 362.
 Raynald de Dassel, 354.
 Récarède, 221.
 Reginald, 376, 388.
 Regino de Prüm, 419.
 Renaud de Chatillon, 362.
 Rhénanes (régions), 160.
 Richard Cœur de Lion, 362.
 Richard de Cornouailles, 398.
 Richard de Saint-Victor, 447.
 Riciner, 159.
 Rimini, 124, 160.
 Robert (saint), 369.
 Robert de Courçon, 439, 442.
 Robert de Crémone, 440.
 Robert Grossetête, 415.
 Robert d'Arbrissel, 369.
 Robert Guiscard, 332, 337.
 Robert de Kilwardy, 441, 444.
 Robert le Pieux, 324.
 Rockingham, 346.
 Rodolphe III de Bourgogne, 324.
 Rodolphe de Habsbourg, 398.
 Rodolphe de Souabe, 335, 337.
 Rodrigue, 237.
 Rogations, 312.
 Roger Bacon, 445.
 Roger de Béziens, 383.
 Roger de Sicile, 351, 401.
 Roland, 260.
 Roland Bandinelli, 353.
 Rollon, 286.
Roman (art), 448-450.
 Romans clémentins, 11.
Rome, 2, 5, 8, 13, 13-15, 15-16, etc.
Romains (épître aux), 11, 16.
 Romuald (saint), 32.
 Romulus Augustule, 159.
 Roncaglia (diète), 353.
 Ronceveaux, 260.
Rosaire, 434.
 Roscelin, 436.

Rossi (J.-B. de), 97, 100.
 Rothade, 277.
 Rousseau, 165.
 Royaume latin de Jérusalem, 359.
 Rufin, 142-113.
 Rupert (saint), 229.
 Russie, 364-365.

S

Sabellius, 74, 123.
Sacramentaires, 307-308.
 Sadducéens, 3, 12.
Saints (culte des), 312-313.
 Saladin, 362.
 Salaria nova (voie), 100.
 Salluste, 13.
 Salonine, 66.
 Salvien, 159-160.
 Samarie, 5.
 Samson (saint), 162.
 San Germano, 396.
 Sanhédrin, 2, 12.
 Saragosse, 153.
Sardique, 107, 118-119, 192.
 Sasime, 134.
 Sasso Vigno, 328.
 Saturnin, 55.
 Saturus, 61.
 Sauve-Majour, 328.
 Saxons, 222.
 Scélé (désert de), 149.
 Schammaï, 3.
Schisme acacien, 188, 213.
 Scilitains (martyrs), 4v.
Scot Erigène, 278, 300, 306.
 Scots, 222.
 Sébaste (quarante martyrs de), 90.
 Sébastien (saint), 85.
 Sédulius, 148.
 Séleucie, 124.
 Séleucides, 2.
Semi-pélagianisme, 167-169, TD
 171-172.
 Sénèque, 11, 13, 14.
Septime-Sévère, 61.62, 100.
 Serapeion, 140.
 Serenianus, 64.

Serge II, 274.
 Serge III, 283, 285, 317.
 Serge IV, 324.
Sergius, 231, 232-233, 234.
 Sergius Paulus, 8.
Sermons, 421-422.
 Servais (saint), 160.
 Servites, 423.
 Sévéra, 64.
 Sévère, 188.
 Sévère de Trêves (saint), 162.
 Sévérien de Gabale, 144.
 Séverin, pape, 233, 234.
 Séverin (saint), 160.
 Sicca, 89.
 Sigebert, 228.
 Siger de Brabant, 44.
 Sigismond, 212.
 Silvère (saint), 215.
 Siméon (saint), 150.
 Simon (saint), 21.
Simon le Magicien, 39, 55.
 Simon de Montfort, 378, 383.
 Simon Stock, 394.
 Sirice (pape), 153.
Sirmium (1^{re} formule de), 119-120.
 (2^e formule), 122.
 (3^e formule), 122.
 (4^e formule), 124.
 Sixte II, 66.
 Smaragde, 301.
 Smyrne, 24.
 Soissons (concile de), 277.
 Sophie (sainte), 218.
 Sophronius (saint), 133.
Spirituels, 391-392.
Stations, 201, 206.
 Stilo, 321.
 Stoïcisme, 14.
 Stromates, 78-79.
 Sturm, 252, 259.
 Subiaco, 224.
 Suèves, 221.
 Suétone, 15.
 Sulpice-Sévère, 155.
 S tri, 343.
 Swotopluck, 288.
 Sybille, 362.

Sylvestre I, 192.
Sylvestre II, 322-323, 364.
 Sylvestre III, antipape, 325.
Synchrétisme, 62, 66-67, 67.68.
 Synodes (dans l'antiquité), 105-106.
 Symmaque (pape), 213.
 Symmaque (sénateur), 139-140.
 Symphorose et ses fils, 47.
 Syrie, 5, 7, 103.

T

Tabennesi, 149.
 Tacite, 13, 15, 16, 18-19, 21.
 Tagliacozzo, 406.
 Tanchelm, 367.
 Tancrede, 332, 358.
 Terasius, 268.
 Tarcisius, 65.
 Tarik, 237.
 Tarse, 7.
 Tatien, 50.
 Taurus, 124.
 Telesphore, 47.
Templiers, 359-360.
 Teutgaud de Trèves, 276.
Tertullien. Montaniste, 59. Rigorisme pénitentiel, 70. Carrière littéraire, 81-82. L'argument de prescription d'après Tertullien (TD) 170. Voir passim, 17, 74, 81, 107, 108, 11.
 Tertullianistes, 82.
 Tétragamie, 282.
 Teutberge, 275-276.
 Thadée, 21.
 Thagaste, 162.
 Thalie, 115.
 Thébaïde, 149.
 Thécla, 251.
 Thémison, 59.
 Théodat, 214.
 Théodelinde, 220-221.
 Théodo, 229.
 Théodomir (abbé), 270.
 Théodora, 214-215, 217, 269.
 Théodora, 317.
 Théodore (Angleterre), 228-229,

Théodore (pape), 285.
 Théodore Askydas, 215-216.
 Théodore de Celles, 373.
 Théodore de Mopsueste, 166, 174, 215.
 Théodore Studite, 208, 301-302.
Théodoret (de Cyr), 176, 182, 184, 215, 216.
Théodoric, 159, 212-214.
Théodose, 136, 140-141, 152, 163.
 Théodose II, 176, 177, 184.
 Théodote (montaniste), 59.
 Théodote l'Ancien, 75.
 Théodote le Jeune, 75.
 Théodulphe, 271, 298, 300.
 Théognis de Nicée, 116.
 Théognis (église de), 121.
 Théophanie, 321.
Théophylactes (les), 317-319.
 Théopista, 47.
 Théophile d'Alexandrie, 143-144.
 Théophile d'Antioche, 52.
 Théophile (empereur), 268.
 Théophile (évêque des Goths), 156.
 Thérèse, 152.
 Thessalonique, 7-10.
 Thessalonique (édit de), 136.
 Thessalonique (massacre de), 141.
 Thessaloniciens (*lettre aux*), 10.
 Thibaut de Champagne, 378.
 Thrasamund, 158.
 Thomas (saint), 21.
 Thomas d'Aquin (saint), 443.
 Thomas Becket (saint), 347-348.
 Thomas de Celano (saint), 447.
 Tiare, 409.
Tiers ordre, 425-426, 390.
 Timothée, 10.
 Timothée Hélure, 186-187.
 Tiridate, 104.
 Tite-Live, 13.
 Titus, 2, 20, 40.
 Tolède (conciles de), 221, 237, 245.
 Tongres, 160.
 Tr'o de Nepi, 257.
 Tours, 155.
 Toussaint, 312.

Traditeurs, 55.
 Trait, 200.
 Trajan (rescrit de), 43-45, (TD) 52.
 Trajan, 100.
 Trêves, 117, 151, 160.
 Tribur, 283, 336.
 Trinitaires (ordre des), 403.
 Troas, 10, 11, 24.
Trois Chapitres (affaire des), 215-217.
 Troyes (concile de), 277.
 Trullo (concile in), 237.
 Tryphon, 50.
 Tunis, 400.
Tusculum (maison des), 324-325.
 Turcs Seldjoucides, 357.
 Type, 234.
 Tyr, 117.

U

Universaux (querelle des), 436-438.
Urbain II, 338, 413.
 Urbain III, 355.
 Urbain IV, 406, 443.
 Ursace, 120.

V

Valence (canons de), 279.
 Valens (empereur), 131, 132, 156.
 Valens (évêque), 120.
 Valentin, 55, 56.
 Valentinien, 131, 132, 138, 163.
 Valentinien II, 139.
 Valérien, 65-66.
 Valérius, 163.
 Vallombreuse, 328.
Vandales, 157-158.
 Vatican, 18-19.
Vaudois, 380-381.
 Venise (paix de), 355.
 Vêpres siciliennes, 408.
 Verdun (traité de), 274.
 Vérone (concile de), 386.
 Vespasien, 20, 40.
 Vicaire général, 415.

Vicelin (saint), 365.
 Victor I, 31, 75.
 Victor II, 329.
 Victor III, 337-338.
 Victor IV (antipape), 354.
 Victor de Marseille (saint), 169.
 Saint-Victor (Chanoines de), 372.
 Victor de Vitte, 157-158.
 Victorius (saint), 155.
 Vigilantius, 405.
Vièrges dans l'antiquité, 109-110.
Virgines subintroductæ, 111.
Vigile, 215-217.
 Vincent (prêtre), 115.
 Vincent de Lérins, 169.
 Violet le Duc, 451-452.
 Virgile, 15.
 Vitalien, 228.
 Vitus, 115.
 Vladimir, 364.
 Voltaire, 51.
 Vouillé, 212.
 Vratislaw, 365.
 Vulgate, 146.

W

Wala de Corbie, 273-274.
 Wallafrid Strabo, 300, 310.
 Wallia, 157.
 Walrade, 275-276.
 Westminster, 347.
 Wibert de Ravenne, 337.
 Wiching, 288.
 Widukind, 259.
 Wilfrid, 228-231.
 Willibad, 252, 259-260.
 Willibrord (saint), 231.
 Winchester, 246.
 Wisigoths, 156.
 Wolgang (saint), 324.
Worms (concordat de), 344,
 (TD), 349-350.
 Wurzburg, 354.

X, Y, Z

Xyste II, 73.
 Yves de Chartres, 344, 372, 419.

York, 161.

Zacharie, 254, 255-256.

Zara, 378.

Zénobie, 76.

Zenghi, 361.

Zéphyrin, 97.

Zoroastre, 68.

Zozime, 167, 177, 193, 195.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'Antiquité

PREMIERE PERIODE

LA PRIMITIVE EGLISE

	Pages
CHAPITRE PREMIER. — L'éclosion du Christianisme : l'évangélisation des Juifs palestiniens...	1
I. Le milieu : le judaïsme palestinien	1
II. L'évangélisation : la communauté de Jérusalem	3
III. La question juive : le baptême de Corneille	6
CHAPITRE II. — La première expansion orientale du Christianisme : saint Paul	6
I. Le milieu : le judaïsme de la dispersion	7
II. L'opposition judéo-chrétienne	8
III. L'évangélisation paulinienne	10
CHAPITRE III. — La première expansion occidentale du Christianisme : la communauté de Rome	12
I. Le milieu : le monde gréco-romain	12
II. L'évangélisation : La communauté de Rome	15
III. Les persécutions de Néron et de Domitien	18
CHAPITRE IV. — Les témoins traditionnels : les Pères apostoliques	22
I. Les témoins du développement sacramentaire : Didache et Pasteur	22
II. Les témoins de la hiérarchie : saint Clément et saint Ignace	23
CHAPITRE V. — La hiérarchie ecclésiastique	26
I. La communauté primitive	26
II. L'épiscopat	27
III. La primauté romaine	28
CHAPITRE VI. — Les sacrements	33
I. Le baptême	33
II. L'Eucharistie	34
III. La Pénitence	35

CHAPITRE VII. — Les premières hérésies	28
I. Le gnosticisme judaïque	38
II. La fin du judéo-christianisme	40

II^e PERIODE

L'EMPIRE PAIEN

Du rescrit de Trajan à l'édit de Milan (111-313)

I. Le II^e siècle. L'époque des Antonins.

CHAPITRE PREMIER. — Les persécutions	43
I. Le rescrit de Trajan	43
II. Stricte application du rescrit sous Hadrien, Antonin et Marc-Aurèle	46
III. La réaction littéraire chrétienne : les apologistes du II ^e siècle	49
CHAPITRE II. — Le péril doctrinal	53
I. Péril doctrinal venu du milieu païen : le gnotiscisme.	53
II. Péril doctrinal intérieur : Millénarisme, Montanisme et Marcionisme	57

II. Le III^e siècle. La fin des persécutions (202-313).

CHAPITRE PREMIER. — Les persécutions du III^e siècle	61
I. La persécution intermittente par motif de salut public.	61
II. Le paganisme nouveau, rival du christianisme	66

CHAPITRE II. — Le péril doctrinal	69
I. Les controverses sacramentaires	69
1. La question des péchés irrémissibles	69
2. La question du baptême des hérétiques	72
II. Les controverses trinitaires	74
1. Le monarchianisme	74
2. L'adoptianisme	75

CHAPITRE III. — Les lettres chrétiennes	78
I. La littérature orientale : Clément et Origène	78
II. La littérature occidentale : Tertullien, saint Cyprien, saint Hippolyte	80

CHAPITRE IV. — Les dernières persécutions et le triomphe au début du IV^e siècle	84
I. Dioclétien, Galère, Maximin-Daïa	84
II. L'Edit de Milan	87
III. Les dernières luttes	89
1. Les derniers apologistes : Arnobe et Lactance	89
2. Le dernier persécuteur : Licinius	90
3. La dernière conséquence des persécutions : le Donatisme	91

CHAPITRE V. — Aperçu général sur les persécutions	94
I. Le mode des persécutions	94
II. La sépulture des martyrs : les catacombes	96
III. Les résultats des persécutions	100
1. Nombre de martyrs et valeur de leur témoignage.	100
2. Etendue de l'expansion chrétienne	101
CHAPITRE VI. — La vie chrétienne au temps des persécutions	105
I. La hiérarchie ecclésiastique	105
II. La vie morale	107

III^e PERIODE

L'EMPIRE CHRETIEN

De la conversion de Constantin à celle de Clovis (313-496)

I. Le IV^e siècle.

CHAPITRE PREMIER. — L'arianisme de Constantin à Julien l'Apostat	112
I. Origine et définition de l'arianisme	112
II. Nicée (325)	115
III. La réaction anti-nicéenne. 1 ^{re} phase : Les procès et les exils de saint Athanase	116
IV. 2 ^e phase : La lutte doctrinale et les formulaires de <i>Sacrum</i>	121
V. Les champions de l'orthodoxie : l'œuvre littéraire de saint Athanase et de saint Hilaire	125
CHAPITRE II. — La réaction païenne de Julien l'Apostat ...	129
CHAPITRE III. — La fin de l'arianisme dans l'Empire	132
I. Le parti de la conciliation : l'apologétique des Capadociens	132
II. L'exclusivisme des Lucifériens	135
III. Le triomphe définitif au concile de Constantinople (381)	136
CHAPITRE IV. — La fin du paganisme dans l'Empire	138
CHAPITRE V. — La question origéniste (394-407)	141
I. La phase latine : Saint Jérôme et Rufin	142
II. La phase grecque : Saint Jean Chrysostome et Théophile	143
CHAPITRE VI. — La littérature latine au IV^e siècle : saint Jérôme et saint Ambroise	145
CHAPITRE VII. — Les mœurs chrétiennes au IV^e siècle	148
I. Le monachisme oriental et son influence en Occident.	148
II. La réaction de l'épicurisme chrétien	152
III. L'apostolat monastique en Gaule au IV ^e siècle : Saint Martin	154

II. Le V^e siècle.

CHAPITRE PREMIER. — Les invasions	156
I. Les quatre courants d'invasion : Wisigoths (376), Germanis (406), Huns (451), Ostrogoths (489)	156
II. L'attitude de l'Eglise devant les barbares	159
III. Les origines chrétiennes en Germanie et en Grande- Bretagne	160
CHAPITRE II. — L'Eglise au temps de saint Augustin (396- 430)	162
I. Saint Augustin contre le donatisme	163
II. Saint Augustin contre le pélagianisme	164
III. Les opposants à la doctrine de saint Augustin : le semi-pélagianisme	167
CHAPITRE III. — Les querelles christologiques (431-451). 1 ^{re} partie le nestorianisme	173
I. Les antécédents de la lutte : apollinarisme alexandrin et duopersonalisme antiochien	173
II. Le nestorianisme : sa définition. Saint Cyrille et les Antiochiens	174
III. La condamnation : concile d'Ephèse en 431, édit d'union en 433	176
CHAPITRE IV. — Les querelles christologiques (431-451). 2 ^e partie : le monophysisme	182
I. Les systèmes monophysites	183
II. La lutte : synode de Constantinople, brigandage d'Ephèse et concile de Chalcédoine	183
III. Les premières oppositions au concile de Chalcé- doine : l'Hénotique et le schisme acacien	186
III. Aspect général de la chrétienté au IV^e et au V^e siècle.	
CHAPITRE PREMIER. — La papauté	192
I. La papauté gardienne de l'orthodoxie	192
II. Le pape patriarche d'Occident et métropolitain de l'Italie	194
CHAPITRE II. — La hiérarchie	195
I. L'évêque : Election de l'évêque. Ses auxiliaires	195
II. Le clergé : Célibat ecclésiastique. Revenus et immu- nités	196
CHAPITRE III. — La liturgie	198
I. La synaxe eucharistique : L'avant-messe et la messe. Les messes privées et la messe stationale.	199
II. L'initiation chrétienne : Le catéchuménat	201

III. La pénitence chrétienne : Confession privée et pénitence publique	204
IV. L'année liturgique	205
V. Les églises : basiliques constantiniennes	208

DEUXIÈME PARTIE

Le Moyen Age

PREMIERE PERIODE

L'EPOQUE MEROVINGIENNE (496-714)

I. Le VI^e siècle.

CHAPITRE PREMIER. — De la conversion de Clovis à l'avènement de saint Grégoire le Grand (496-590)	211
--	-----

I. Les Francs : La conversion de Clovis	212
II. Théodoric et les Ostrogoths	212
III. Justinien : L'affaire des Trois Chapitres	214

CHAPITRE II. — Le pontificat de saint Grégoire le Grand (590-604)	219
--	-----

I. La sauvegarde de l'Italie et les rapports avec le pouvoir séculier	220
II. La conversion de l'Angleterre : La mission de saint Augustin	222
III. L'œuvre littéraire	223
IV. Saint Grégoire et l'ordre bénédictin	224

II. Le VII^e siècle.

CHAPITRE PREMIER. — L'Occident au VII^e siècle : l'évangélisation des barbares	228
---	-----

I. En Grande-Bretagne : disparition du séparatisme celtique	228
II. En Germanie : Les moines irlandais, Saint Willibrord	229

CHAPITRE II. — L'Orient au VII^e siècle	231
--	-----

I. Le péril perse : Victoire d'Héraclius	231
II. Le péril monophysite et la réaction du monothélisme	232
III. Le péril arabe : Mahomet, le Coran, la conquête ..	235

III. Le Christianisme au VI^e et au VII^e siècle.

CHAPITRE PREMIER. — Le Christianisme dans la Gaule mérovingienne	239
---	-----

I. L'épiscopat et le clergé	239
-----------------------------------	-----

II. Le peuple	242
II. Le monachisme	243
CHAPITRE II. — Le Christianisme en Orient	245
CHAPITRE III. — La littérature chrétienne	246

II^e PERIODE

L'EPOQUE CAROLINGIENNE (714-887)

I. Le VIII^e siècle. De l'apparition de Charles Martel à la mort de Charlemagne (714-814).

CHAPITRE PREMIER. — L'Occident sous Charles Martel (714-741)	244
---	-----

I. L'évangélisation de la Germanie par saint Boniface	250
II. La victoire sur les Maures	252
III. Les rapports avec le Saint-Siège	253

CHAPITRE II. — L'Occident sous Pépin le Bref (741-768)	254
--	-----

I. La réforme de l'Eglise franque	254
II. L'alliance avec le Saint-Siège	255

CHAPITRE III. — L'Occident sous Charlemagne (768-814) ..	257
---	-----

I. Luttres pour la liberté du Saint-Siège : L'Etat pontifical	257
II. Luttres pour l'expansion de la chrétienté : les Saxons, les Maures	259
III. Le sceau de l'alliance pontificale : le Saint-Empire	261
IV. La fonction impériale : lutte contre l'adoptionisme	261

CHAPITRE IV. — L'Orient au VIII^e siècle	265
---	-----

I. L'iconoclasme	265
II. Conflits avec l'Occident : la question des images et le <i>Filioque</i>	269

II. Le IX^e siècle. De la mort de Charlemagne à la déposition de Charles le Gros (814-887).

CHAPITRE PREMIER. — L'Eglise au temps de Louis le Débonnaire (814-843)	271
---	-----

CHAPITRE II. — L'Eglise sous le pontificat de Nicolas I^{er} (858-867)	275
---	-----

I. Nicolas I ^{er} et le pouvoir séculier : affaire Lothaire-Mulrade	275
--	-----

II. Nicolas I ^{er} et le primat Hincmar. Condamnation du prédestinarianisme	277
--	-----

III. Nicolas I ^{er} et Photius	279
---	-----

CHAPITRE III. — L'Eglise sous le pontificat de Jean VIII (872-882)	281
---	-----

I. En Orient: la deuxième révolte de Photius	281
II. En Occident: le Saint Empire de l'an 875. Charles le Chauve	283
III. La domination spolétaine et le procès de Formose ..	283
CHAPITRE IV. — L'évangélisation des barbares au IX^e siècle.	285
I. Saint Anschaire dans les pays du Nord	285
II. Saint Cyrille et saint Méthode dans les pays slaves.	287
III. Le Christianisme sous les Carolingiens.	
CHAPITRE PREMIER. — La hiérarchie ecclésiastique	288
I. L'évêque. Son élection. ses auxiliaires	288
II. Le métropolitain: témoignage des fausses décréta- tes	291
III. Le pape: origines du cardinalat	292
IV. La situation matérielle du clergé: richesse immobi- lière et dime	294
CHAPITRE II. — Les moines. Le peuple chrétien	295
CHAPITRE III. — Le mouvement littéraire	297
I. L'enseignement chrétien	297
II. La littérature latine	299
III. La littérature grecque	301
IV. La liturgie du V^e au X^e siècle.	
CHAPITRE PREMIER. — Les sacrements	302
I. La pénitence: pénitentiels et rédemptions	302
II. Le baptême	303
III. L'eucharistie	304
CHAPITRE II. — La réforme grégorio-carolingienne	306
I. La littérature liturgique: les sacramentaires	306
II. La réforme du missel	308
III. La réforme du bréviaire	308
CHAPITRE III. — L'année liturgique	311
I. Le temporel	311
II. Les fêtes mariales	311
III. Les autres fêtes: litanies, fêtes de la Croix et Tous- saint	312
IV. Le culte des saints: canonisation et martyrologes	312
V. Le costume ecclésiastique	314

III^e PERIODE

L'EPOQUE FEODALE. X^e-XI^e SIECLES

CHAPITRE PREMIER. — La féodalité italienne	315
Préambule: L'Eglise et le régime féodal	315

I. La domination des Théophylactes	317
II. Les trois Ottons	317
III. Le début du XI ^e siècle : Henri II et Henri III	323
CHAPITRE II. — Préludes de Réformes	325
I. La réforme monastique : Cluny	325
II. La réforme des mœurs sous les prédécesseurs de Grégoire VII	329
III. Nicolas II et la liberté des élections pontificales ..	330
IV. Les alliés et les ennemis du Saint-Siège : Normands et Grecs (le schisme de Cérulaire)	331
CHAPITRE III. — La phase grégorienne, de la querelle des Investitures	333
I. Victoire de Grégoire VII sur Henri IV : Canossa	333
II. Triomphe et chute de Henri IV	337
III. Réforme morale du clergé. L'hérésie de Bérenger ..	338

IV^e PERIODE

LA CHRETIENNE. XII^e-XIII^e SIECLES

I. XII^e siècle : Du concile de Clermont à l'avènement d'Innocent III (1096-1198).

CHAPITRE PREMIER. — La fin de la querelle des Investitures au début du XII^e siècle	341
I. En Allemagne : Paschal II à Sutri (1109). Calixte II à Worms (1122)	341
II. En Angleterre : Le conflit de saint Anselme avec Guillaume le Roux et Henri I ^{er} Beauclerc	345
III. Le conflit de saint Thomas Becket avec Henri II Plantagenet	347
CHAPITRE II. — La première partie de la querelle des Guelfes et des Gibelins	350
I. L'anarchie romaine : Schisme d'Anaclet, république d'Arnould	350
II. Premiers conflits de la papauté et de Barberousse sous Adrien IV	352
III. La lutte ouverte sous Alexandre III	353
CHAPITRE III. — Les premières croisades	356
I. Causes des croisades	356
II. La première croisade. Fondation des Etats chrétiens.	357
III. La deuxième et la troisième croisades	361
CHAPITRE IV. — La conversion des Slaves	363
CHAPITRE V. — L'esprit de réforme au XII^e siècle	367
I. La fausse réforme : L'hérésie anti-cléricale populaire.	367

II. La vraie réforme : Le monachisme, les chapitres....	368
II. XIII^e siècle : De l'avènement d'Innocent III à celui de Boniface VIII (1198-1294).	
CHAPITRE PREMIER. — Le pontificat d'Innocent III	373
I. Innocent III et l'Empire	374
II. Innocent III et l'Angleterre : Conflit avec Jean sans Terre	375
III. Innocent III et la France : le divorce de Philippe-Auguste	376
IV. Innocent III et la question d'Orient : IV ^e et V ^e croisades	377
CHAPITRE II. — L'esprit de réforme à l'époque d'Innocent III	380
I. La Fausse réforme : Les Vaudois	380
Les Albigeois	381
Les Amalriciens	384
La répression de l'hérésie : l'Inquisition	385
II. La vraie réforme : Les ordres mendiants	387
CHAPITRE III. — La politique religieuse au XIII^e siècle après Innocent III	394
I. La seconde phase de la querelle des Guelfes et des Gibelins : La papauté et Frédéric II	394
II. Les croisades de Saint Louis	398
III. Croisades d'Espagne, Missions d'Afrique et d'Asie ..	401
IV. Les questions d'Italie et d'Orient à la fin du XIII ^e siècle : La papauté, les Grecs et Charles d'Anjou ..	406
III. Aspect général de la chrétienté du XI^e au XIV^e siècle.	
CHAPITRE PREMIER. — La papauté	408
I. Influence universelle	408
II. L'administration pontificale : Les cardinaux, les finances	411
CHAPITRE II. — L'épiscopat	413
I. Les élections épiscopales	413
II. Les auxiliaires de l'évêque	415
CHAPITRE III. — La justice d'Eglise	416
I. Les officialités et leur compétence	416
II. Le droit canonique	419
III. La chancellerie pontificale	420
CHAPITRE IV. — La société médiévale	421
I. La piété : sermons et mystères	421

II. Les institutions chrétiennes : fraternités et tiers ordres, chevalerie et corporations	423
III. La charité chrétienne	427
CHAPITRE V. — La liturgie	429
I. La littérature liturgique	429
II. Les transformations de l'office : le bréviaire	430
III. La liturgie sacramentaire	432
IV. La liturgie mariale	434
CHAPITRE VI. — La science médiévale	435
I. La philosophie au XII ^e siècle : la question des Universaux	435
II. La scholastique au XIII ^e siècle : Universités, moines mendiants, aristotélisme	438
III. La mystique au XII ^e et au XIII ^e siècle	445
CHAPITRE VII. — L'art médiéval	448
I. L'art roman	448
II. L'art gothique	450

TEXTES ET DOCUMENTS

La persécution de Néron d'après Tacite	21
Primauté de l'Eglise romaine (Irénee, <i>Haeres.</i> III, 3)	31
L'épiscopat (saint Clément de Rome, <i>Ad Corinth.</i>)	33
La Doctrine des Apôtres	36
Le sacrifice eucharistique d'après saint Justin	38
Le rescrit de Trajan	52
Lettre d'Hadrien à Minucius Fundanus	52
La tradition apostolique et l'argument de prescription (Tertullien, <i>De præscript. hæret.</i> , 20-21)	60
Décision de saint Cyprien dans la question du baptême des hérétiques (<i>Epist.</i> 70)	76
Réponse du pape Etienne aux décisions de saint Cyprien ..	78
L'Edit de Milan	93
Exposé des enseignements d'Arius (Alexandre d'Alexandrie à Alexandre de Constantinople)	128
Concile général d'Afrique ou XVI ^e concile de Carthage en 418. ..	170
Canons du Concile d'Orange de 529 sur la grâce et le libre arbitre	171
La christologie de Nestorius	177
Les douze anathématismes de saint Cyrille d'Alexandrie ..	179
La formule d'union de 433	181
L'épître de saint Léon à Flavien (<i>Epist.</i> 28)	188
Profession de foi du concile de Chalcédoine	190
La règle de saint Benoît (<i>Extraits</i>)	225
L'Echèse de l'empereur Héraclius	238
Extraits de l' <i>Epistola synodica ad episcopos Hispanie</i>	264
Le Concordat de Worms (1122)	349

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN LA
FÊTE DE LA VISITATION, LE
2 JUILLET MCMXXVI, PAR
L'IMPRIMERIE SAINT-DENIS,
A NIORT, POUR GABRIEL
BEAUCHESNE, A PARIS

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

TOME I

TABLEAUX SYNOPTIQUES
TABLEAUX CHRONOLOGIQUES. CARTES



DOM CH. POULET

MOINE BÉNÉDICTIN DE LA CONGRÉGATION DE SOLESMES

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

PRÉFACE DU RÉVÉRENDISSIME DOM F. CABROL

ABBÉ DE FARNBOROUGH

TOME I

Antiquité et Moyen Age

TABLEAUX SYNOPTIQUES

TABLEAUX CHRONOLOGIQUES, CARTES



GABRIEL BEAUCHESNE, ÉDITEUR
A PARIS, RUE DE RENNES, 117

MCMXXVI

TABLE

	Pages
TABLEAUX CHRONOLOGIQUES.	
II ^e siècle	5
III ^e siècle	6
IV ^e siècle	7
V ^e siècle	8
VI ^e siècle	9
VII ^e siècle	10
VIII ^e siècle	11
IX ^e siècle	12
X ^e siècle	13
XI ^e siècle	14
XII ^e siècle	15
XIII ^e siècle	16
CONCILES OECUMÉNIQUES	17
TABLEAUX SYNOPTIQUES.	
Dynastie impériale	
Les Carolingiens	18
Les Ottons et les Hohenstaufen	19
Maison d'Angleterre	20
CARTES.	
L'expansion chrétienne dans l'antiquité	21
Plan de Rome	22
Conversion des Barbares	23
L'Allemagne et l'Italie du XI ^e au XIV ^e siècle	24
France monastique	25

LES MARTYRS	LES EMPEREURS	LES PAPES	ÉVÉNEMENTS INTÉRIEURS
	Les Antonins		
100. St-Clément, P. . . .	Nerva 96-98	St-Clément. 88-97	
107. St-Ignace d'Antioche	Trajan. 98-117	St-Evariste. 97-105.	112. Réponse de Trajan à Pline.
119. St-Alexandre 1 ^{er} . . .	Hadrien 117-138	St-Alexandre 1 ^{er} . . . 105-115	125 seq. Hérésies gnostiques : Basilide et Salurnin.
St-Symphorose et ses 7 fils		St-Sixte 1 ^{er} 115-125	
135. St-Polycarpe	Antonin 138-168	St-Télesphore. . . . 125-136	
		St-Hygin 136-140	140. Valentin.
177. Les Martyrs de Lyon.		St-Pie 1 ^{er} 140-155	
St-Cécile	Marc Aurèle 168-180	St-Anicet. 155-166	155. Marcion à Rome.
St-Félicité.	Commode 180-192	St-Soter 166-75	vers 172. Montanisme.
		St-Eleuthère 175-189	
		St-Victor 1 ^{er} 189-199	St-Victor et la question Pas- cale.

Cf. p. 43 et sq.

LE II^e SIÈCLE

LES MARTYRS	LES EMPEREURS	LES PAPES	ÉVÉNEMENTS INTÉRIEURS
202/03. Ste-Perpetue et Ste-Félicité . . .	Les Sévères (193-235) Septime Sévère . . . 193-211 Caracalla . . . 211-217 Elagabale . . . 218-222 Alexandre Sévère . . . 222-235	St Zéphyrin . . . 199-217 St-Calliste . . . 217-222 Hippolyte antipape St-Urbain I ^{er} . . . 222-230 St-Pontien . . . 230-235 St-Anthère . . . 235-236 St-Fabien . . . 236-250 St-Cornelle . . . 251-253 Novatian antipape St-Lucien . . . 253-54 St-Etienne I ^{er} . . . 254-57 St-Sixte II. . . 257-58 St-Denys . . . 259-68 St-Félix I ^{er} . . . 269-74 St-Eutychien . . . 275-83 St-Catus . . . 283-96	Affaire des péchés irrémissibles. 250. Le schisme de Félixissimus à Carthage. 252. Le schisme de Novatian à Rome. 253-57. La question du baptême des hérétiques. 262. Concile de Rome contre Sabellius. 264-69. 3 Conciles d'Antioche contre Paul de Samosate.
St-Pontien { St-Hippolyte { St-Anthère { St-Fabien . . . Ste-Agathe . . . 258. St-Cyprien { St-Etienne { St-Sixte II { St-Laurent {	La crise impériale (235-85) Maximin . . . 235-238 Essai d'un empire sénatorial (les 2 Gordiens-Philippe). 238-249 Dèce . . . 250-253 Valérien . . . 253-260 Les empereurs provinciaux . 260-68 Claude II . . . 268-70 Aurélien . . . 270-75 Dernière tentative d'empire sénatorial . . . 275-84 La restauration dioclétienne (285-312) Dioclétien . . . 284-305		

Cf. p. 60 et sq.

LES EMPEREURS	LES PAPES	ÉVÉNEMENTS RELIGIEUX
306-337 Constantin.	314-335 Saint Sylvestre.	313 Edit de Milan.
		318 Arius dénoncé comme hérétique.
		323 Défaite de Licinius.
		325 1 ^{er} concile œcuménique de Nicée.
		328 Athanase, évêque d'Alexandrie.
	336 Saint Marc.	336 Mort d'Arius. Athanase en exil.
337-361 Constance.	337-352 Saint Jules 1 ^{er} .	342-43 Concile de Sardique.
	352-366 Saint Libère.	351 1 ^{er} concile de Sirmium.
		355 Ingérence césaropapiste de Constance à Milan.
		357 2 ^e Concile de Sirmium.
361-363 Julien l'Apostat.		358 Ancyre. 3 ^e concile de Sirmium.
363-364 Jovien.		359 Concile de Séleucie. Rimini.
364-378 Valens.	366-384 Saint-Damase.	360 Hérésie de Macédonius.
379-395 Théodose le Grand.	384-399 Saint Sirice.	373 Mort de Saint Athanase.
		381 2 ^e concile œcuménique de Constantinople.
395-408 Arcadius.		385 Exécution de Priscillien à Trèves.
		394 Commencement de la lutte origéniste.

Cf. p. 112 et sq.

LE IV^e SIÈCLE

LES EMPEREURS

LES PAPES

L'ORIENT

L'OCCIDENT

395-408 Arcadius.

399-401 St Anastase I^{er}
401-417 St Innocent I^{er}

418-450 Théodose II.

401 Théophile d'Alexandrie excom-
munie Origène.
402 Sa lutte contre St Jean Chrysostome.
403 1^{er} exil du Chrysostome.
404 2^e exil du Chrysostome.
407 Mort du Chrysostome.417-418 St Zosime.
418-422 St Boniface I^{er}.
422-432 St Célestin I^{er}

432-440 St Sixte III.

440-461 St Léon I^{er} le
Grand.450-457 Marcien et
Pulchérie.457-471 Léon I^{er}.461-468 St Hilaire.
468-483 St Simplicie.410 Sac de Rome par Alarie.
411 Triomphe de St Augustin sur les Donatistes.
412 Concile à Carthage contre Celestius.
414 Conciles à Jérusalem et à Diospolis contre Pélagie.
416 Conciles à Carthage et à Milève
contre les Pélagiens.
417 Condamnation de Pélagie par Innocent I^{er}.
418 Le pape Zosime et le Pélagianisme.428. Nestorius entre en scène.
429 St Cyrille s'oppose à Nestorius.
430 Condam. de Nestorius à Rome.
431 3^e concile œcuménique à Ephèse.
433 Réconciliation de Cyrille et des Antiochiens.
440 Mort de Nestorius.444 Mort de Saint Cyrille.
448 Eulychès entre en scène
449 Brigandage d'Ephèse.
451 4^e conc. œcumén. à Chalcedoine.476 Encyclicon de Basilisque.
477 Anti-encyclicon du même Basilisque
482 Hénoticon de Zénon.

452 Attila arrêté par Saint-Léon.

LES FRANCS	LES LOMBARDS	LES GRECS	LA PAPAUTÉ
<p>Convers. de Clovis. 496</p> <p>Vouillé . . . 507</p> <p>Epaom . . . 517</p>	<p>Formule d'Hormisdas. 519</p> <p>Meurtre de Jean I^{er}. 526</p> <p>Mort de Théodoric. . 526</p>	<p>Avènement de Justinien. . . 527</p> <p>Début de l'aff^{re} des Trois Chapitres. 544</p> <p>Le Judicatum de Vigile. . . 548</p> <p>Le V^e concile général . . . 554</p> <p>Le Constitutum de Vigile . . 551</p>	<p>St Hormisdas. 514-523</p> <p>St Jean I^{er}. . 523-526</p> <p>Vigile . . . 537-555</p> <p>Pélage. . . 556-561</p>

Cf. p. 210 et sq.

LE VI^e SIÈCLE

LES ANGLAIS	LES GERMAINS	LES GRECS	LA PAPAUTÉ
St Augustin en Angleterre. 596 Baptême d'Ethelbert. . . 597 Mort de Saint Augustin . 604	Columban à Constance. 612 Saint Gall . . . 613	L'Illéaire . . . 622 Prise de la Mecque 630 Mort de Mahomet. 632 Prise de Jérusalem 637 L'Éthèse . . . 638 Le Type . . . 648 Martin en exil. . 653 Martin à Byzance. 654 Martin martyr. . 655 Synode de Rome . 680 VI ^e concile général 680-81	St Grégoire le Grand. 590-604 Honorius . . . 625-638 Saint Martin I ^{er} . . 649-653 Saint Agathon . . . 678-681
	Wilfrid en Frise . . 678 Willibrord en Frise . 690		

Cf. p. 228 et sq.

LE VII^e SIÈCLE

VIII ^e siècle	LES GERMAINS	LES FRANCS	LA PAPAUTÉ	LES ORIENTAUX
744		Charles Martel (714-44).		
745			St Grégoire II (745-51).	
749	St Boniface missionnaire.			1 ^{er} édit iconoclaste de Léon l'Isaurien.
753	St Boniface évêque.			2 ^e édit iconoclaste.
756				
757		Poitiers.	St Grégoire III (731-41).	Mort de Léon l'Isaurien.
758	St Boniface métropolitain.			
762		Pépin le Bref (741-68).	Saint Zacharie (741-52).	
763	St Boniface à Mayence.		Etienne II (752-57).	
765				Conciliabule d'Iliona sous Copronyme.
767	St Boniface martyr.	Donation de Pépin.		
768		Charlemagne (768-814).	Saint Paul 1 ^{er} (757-67).	
772	Guerre aux Saxons.		Etienne III (768-72).	
774		Donation au Pape.	Adrien 1 ^{er} (772-95).	
785	Baptême de Witukind.			7 ^e concile de Nicée.
787		Charlemagne empereur.	Saint Léon IV (795-816).	
795		Mort de Charlemagne.		Concile d'Aix pour le Filioque.
800				
809				
811				

LES BARBARES	LES FRANCS	LES GRECS	LA PAPAUTÉ
	Couronnement de Louis à Reims. . . 816 Louis le Débonnaire . 817-840 Partage . . . 817 Concile d'Aix-la-Chapelle. 817 Réforme de saint Benoît d'Aniane. . 817	Léon Bardas. Persécution . 813-820	Etienne IV. . . . 816-817 Pascal II 817-824
Saint Anshaire en Danemark . . 826		Michel le Bègue. Arrêt de la Persécution . 820-829	Eugène II 824-827
Saint Anshaire en Suède . . . 829	Traité de Verdun . . . 843	Théophile. Persécution . . 829-842 Théodora. Fin de l'Iconoclisme . . . 842	Grégoire IV . . . 827-844
Archevêché Hambourg-Brême . . 847	Hinemar, archevêque. 845-882 Concile de Mayence contre Gottschalk. 848		Sergius II. Les Sarrasins . . 844-847 Saint Léon IV. La cité Léonine. 847-855 Saint Nicolas I ^{er} . . . 853-857
Saint Méthode en Bulgarie. . . 861 Mort de saint Anshaire . . . 865		Photius, patriarche 858 Concile de Constantinople . . . 859	Adrien II 867-872
	Charles le Chauve, empereur . 875-877	Basile rappelle Ignace . . . 867 8 ^e Concile général de Constantinople . . 869	Jean VIII 872-882
	Charles le Gros, empereur. . 882-887	Mort d'Ignace. Photius, patriarche 878 Concile de Constantinople. . . 879	Etienne V 885-891
		Photius déposé 886 Mort de Photius 891	

PAPES		EMPEREURS OU ROIS D'ALLEMAGNE		ÉVÉNEMENTS ITALIENS	
Benoît IX.	900-903	Louis III l'Enfant	900-911		
Léon V	903				
Christophore	903-904				
Sergius III	904-911	Conrad I	911-918		
Lando	913-914				
Jean X	914-928	Henri I	919-936	Victoire de Garigliano.	916
Léon XI	928-929				
Etienne VII	929-931				
Jean XI	931-9 6				
Léon VIII.	936-939	Otton le Grand	936-973	Avènement d'Albéric	932
Etienne VIII.	939-942				
Marin II	942-946				
Agapet II.	946-955				
Jean XII.	955-963				
Léon VIII	963-965				
Benoît X (antipape)	964			1 ^{re} venue d'Otton I à Rome	962
Jean XIII.	965-972			<i>Privilegium Ottonis</i>	
Benoît VI	972-974			2 ^e venue d'Otton I à Rome.	963
				Condamnation de Jean XII.	
				Election de Léon VIII.	
				3 ^e venue d'Otton I à Rome.	964
Boniface (antipape).	974			Otton II sacré co-empereur.	967
Benoît VII	974 983	Otton II	973-983	Marriage d'Otton II et de Théophanie	972
Jean XIV.	983-984				
Jean XV	985-996	Otton III	983-1002		
Grégoire V	996-999				
Jean XVI (antipape)	979-998				
Sylvestre II	999-1103				

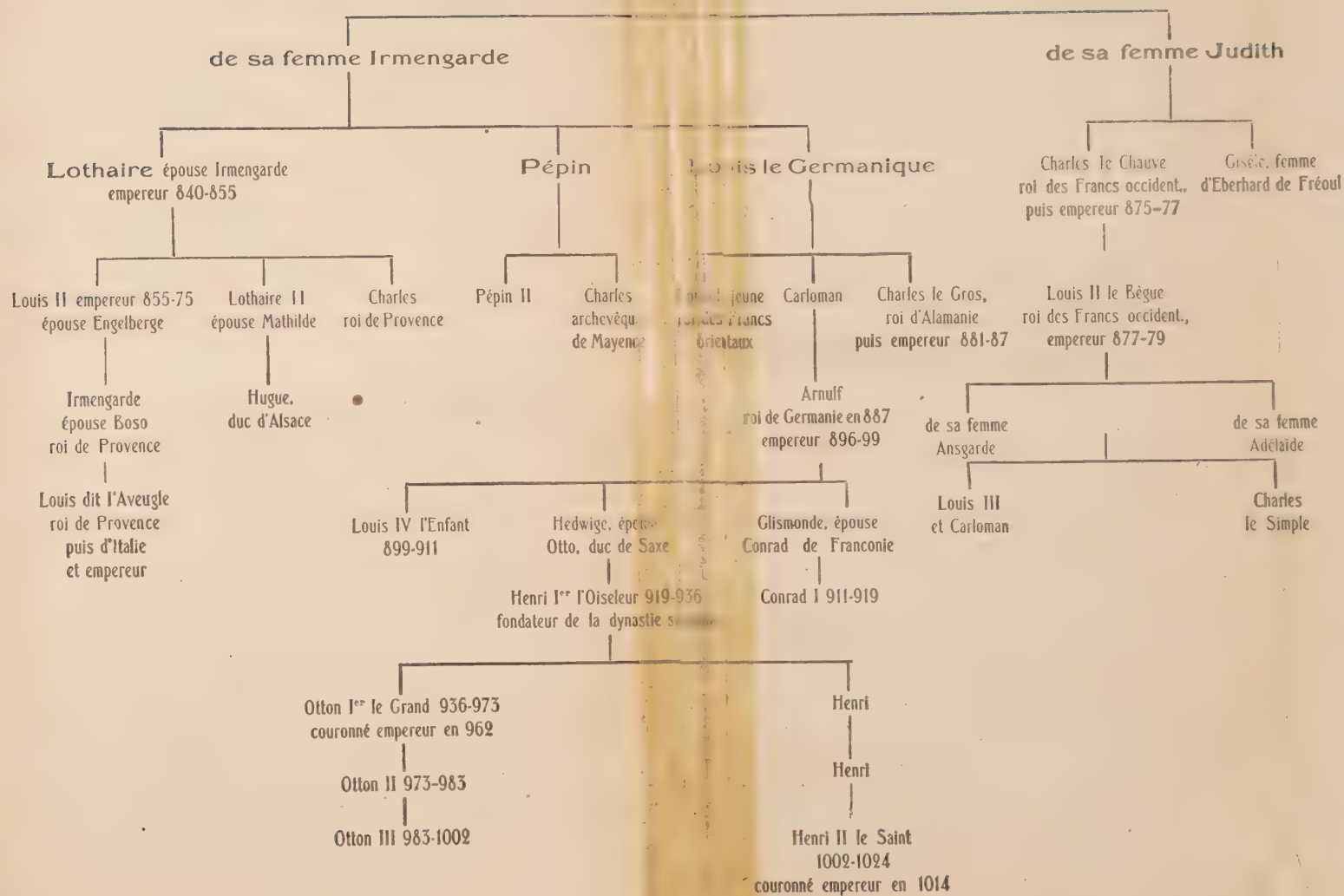
EMPEREURS	PAPES	ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES
Henri II	Sylvestre II. 999-1003 Jean XVIII. 1003-1009	Saint Romuald fonde les Camaldules. 1012
Conrad II	Jean XIX 1024-1033 Benoît IX 1033-1045	
Henri III	Clément II 1046-1047 Damase II 1047-1048 Saint Léon IX 1048-1054 Victor II. 1054-1057	La Trêve de Dieu 1041-1042
Henri IV	Nicolas II 1058-1061 Alexandre II 1061-1073	Début du Schisme d'Orient 1054
	Saint Grégoire VII. 1073-1085	Décret de Nicolas II pour l'élection pontificale. 1059
		Conquête de l'Angleterre par les Normands. 1066
		Mort de saint Pierre Damien. 1072
		Concile de Rome. 1074
		Assemblée de Worms 1076
		Canossa 1077
		Henri IV à Rome 1084
		Mort de Grégoire VII 1085
	Victor III 1086-1087 Urbain II 1088-1099	Concile de Soissons contre Roscelin. 1092
		Concile de Clermont. 1095
		Première croisade 1096

EMPEREURS	PAPES	OCCIDENT	ORIENT
Henri IV . . . 1056-1106 Henri V. . . . 1106-1125	Pascal II . . . 1099-1118	Mort de saint Anselme. . . . 1109 Entrée de saint Bernard en religion . 1113	Clermont 1095
Lothaire II. . . 1125-1137 Conrad III. . . 1138-1152	Gélas II. . . . 1118-1119 Calixte II. . . 1119-1124 Honorius II . . 1124-1130 Innocent II . . 1130-1153 Eugène III . . 1145-1153	Fondation de Prémontré. . . . 1120 Concordat de Worms 1122 IX ^e concile œcuménique (I ^{er} Latran) . 1123 Schisme d'Anaclet. 1130-1138 X ^e concile œcuménique (II ^e Latran) . 1139 Mort d'Abélard 1142 Mort de saint Bernard 1153 Exécution d'Arnauld de Brescia . . 1154 Saint Thomas Becket, archevêque . 1162 Assemblée de Clarendon 1164 Mort de saint Thomas 1170 Legnano 1176 XI ^e concile œcuménique (III ^e Latran). 1179	Fondation des Templiers. 1118 Chute d'Edesse 1144 Deuxième croisade 1147
Frédéric I ^{er} Barberousse. 1152-1190	Adrien IV. . . . 1154-1159 Alexandre III. . 1159-1184 Lucius III. . . . 1181-1185 Célestin III . . . 1191-1198	Prise de Jérusalem, par Saladin. . 1187 Troisième croisade 1189 Mort de Barberousse 1190 Prise de s' Jean d'Acre. . . . 1191	
Henri VI 1191-1197			



DYNASTIALE

Louis le Débonnaire 814-840



DYNASTIE IMPÉRIALE

Henri, I^{er} l'Oiseleur

Otton I^{er} le Grand (936-973)

empereur 962-973

épouse Adélaïde

Henri de Bavière

Henri II le Saint

1002-1024

Otton II (973-983)

épouse Théophanie

Luitgarde

épouse Conrad de Lotharingie

Otton III (983-1002)

Otton de Franconie

Conrad II de Franconie (1024-1039)

Henri III (1039-1056)

Henri IV (1056-1106)

Henri V (1106-1125)

Agnès

épouse Frédéric de Souabe

Frédéric de Souabe (Hohenstaufen)

Frédéric Barberousse (1152-1190)

Conrad III Hohenstaufen

1152-1152

Henri VI (1190-1197)

épouse Constance de Sicile

Philippe de Souabe (1197-1208)

Beatrice

épouse Otton IV le Welf (1197-1215)

† 1218

Frédéric II (1212-1250)

Conrad IV (1195-1254)

né d'Yolande de Brienne, reine

Manfred, roi de Sicile

né de Bianca Lancia † 1266

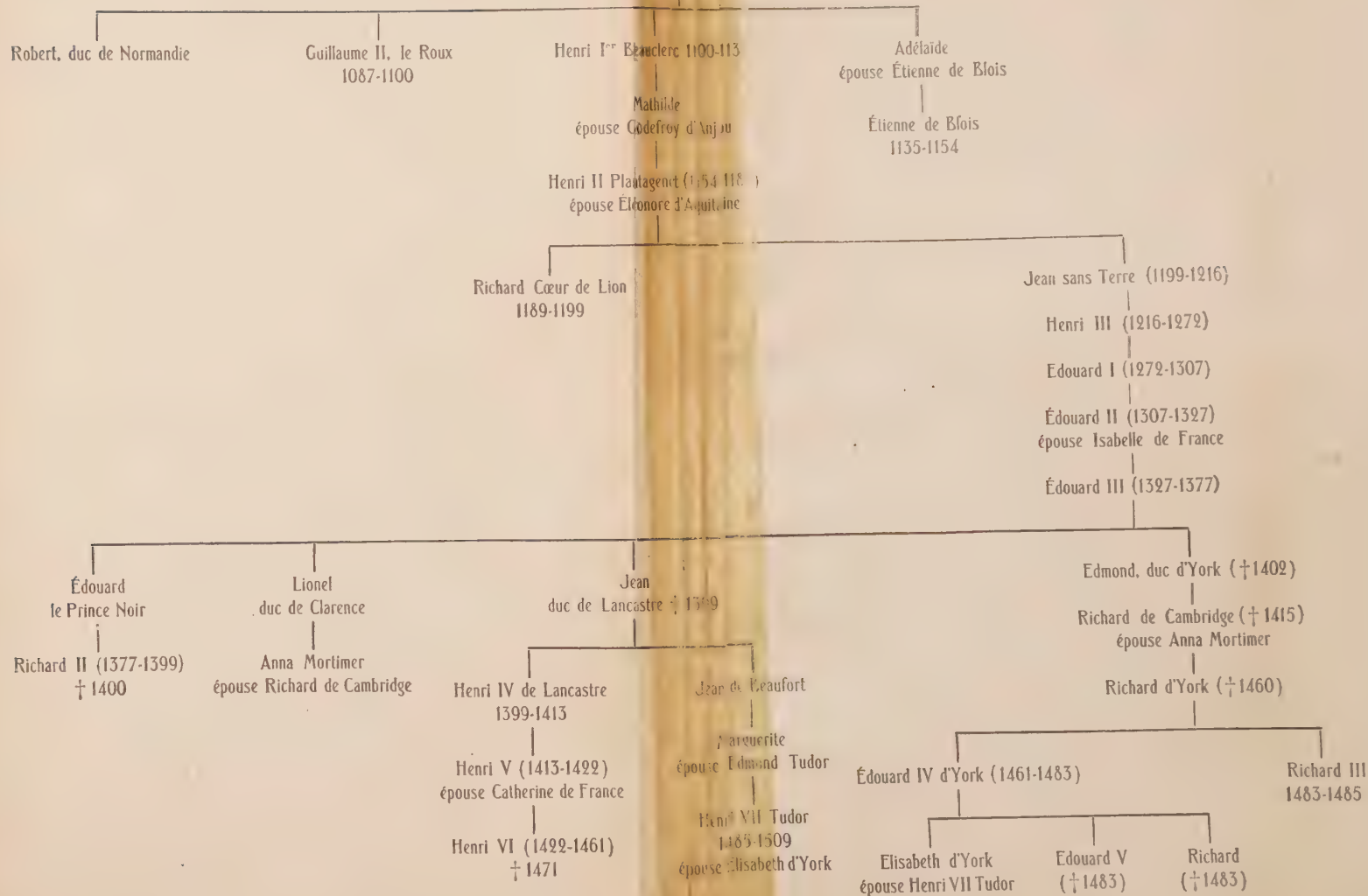
Conradin † 1268

Constance

épouse Pierre III d'Aragon

ANGLETERRE

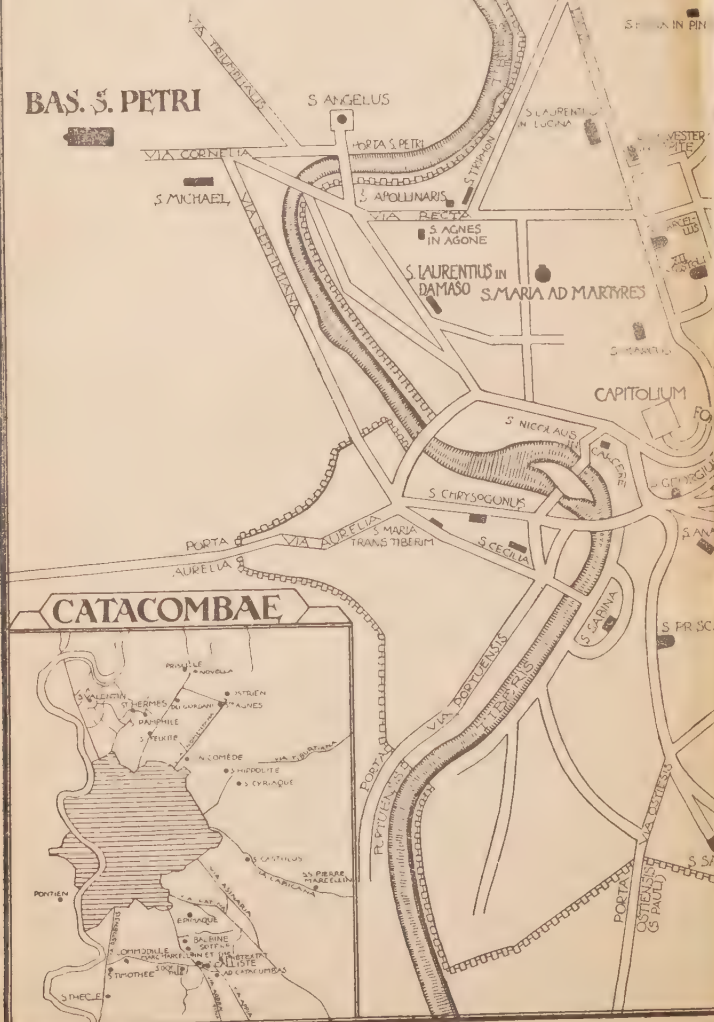
Guillaume le Conquérant (1066-1087)





ROMA AEVO CHRISTIANO SAEC. IV-VII.

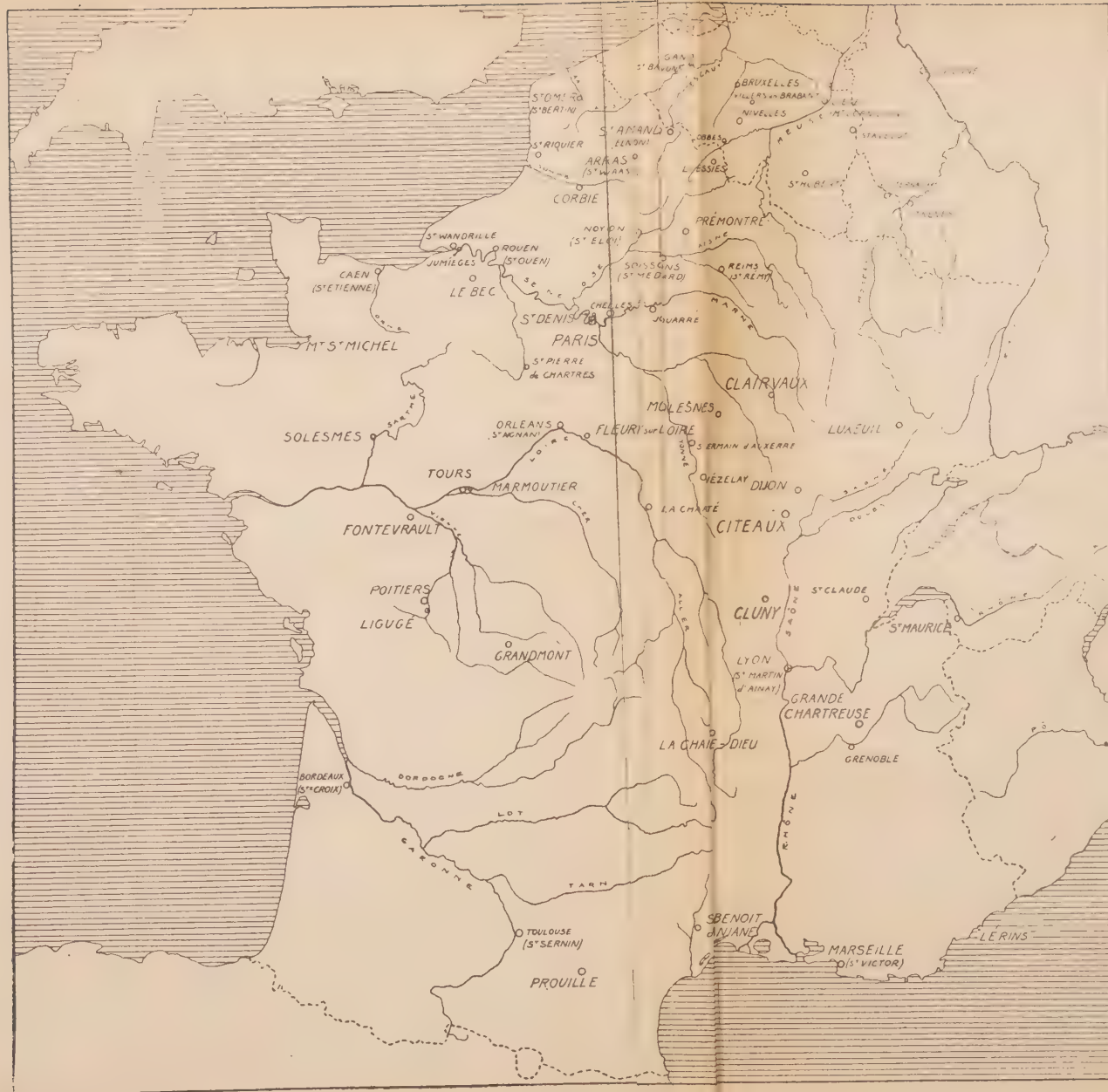
BAS. S. PETRI



CATACOMBAE







FRANCE MONASTIQUE

ORIGINE GALLO-ROMAINE

LERINS
LIGUGE
MARMOUTIER
MARSEILLE (ST VICTOR)
ST MAURICE

ORIGINE MEROVINGIENNE

ST AIGNAN
ST AMAND/ELDON
ARRAS (ST WAAST)
ST BAYON
CHARTRES (ST PIERRE)
CHELLES
ST CLAUDE
CORBIE
FLEURY, SUR-LOIRE
ST GERMAIN d'AUXERRE
JOUARRE
JUMIÈGES
LIESSIES
LOBBES
LUXEUIL
NIVELLES
NOYON (ST ELDI)
PARIS (ST DENIS)
REIMS (ST REMY)
ST RIGUIER
SOISSONS (ST MÉDARD)
ST WANDRILLE

ORIGINE BÉNÉDICTINE

ST BENOIT d'ANIANE
CAEN (ST ETIENNE)
CLUNY
FONTEVRAULT
LA CHAISE-DIEU
LA CHARITÉ
LE BEC
MONT ST MICHEL
SOLESMES


ORIGINE CISTERCIENNE

CITEAUX
CLAIRVAUX
MOLESNES
VÉZELAY
VILLARS EN BRABANT

ORIGINES DIVERSES

GRANDE CHARTREUSE
GRANDMONT
PRÉMONTRÉ
PROVILLE





2597

